





DE SAINTE THÉRÈSE,

DE S. JEROME DE LA CROIX, DE S. JEAN DE LA CROIX,
DE S. BENOÎT DE LA CROIX, DE S. MARTIN DE LA CROIX,

ŒUVRES

très-complètes

DE SAINTE THÉRÈSE,

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX

ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA.

TOME QUATRIÈME.

REVISED

1870

ON THE THEORY OF

THE DIFFERENTIAL EQUATIONS

OF THE FIRST ORDER

BY

Œuvres

TRES-COMPLÈTES

DE SAINTE THÉRÈSE

PRÉCÉDÉES

DU PORTRAIT DE LA SAINTE PAR (TH. BLANCHARD, DU FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE
PAR BINETEAU, DE SA VIE PAR VILLEFORE, ET DE LA BULLE
DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV;

SUIVIES D'UN GRAND NOMBRE

DE LETTRES INÉDITES,

DES MÉDITATIONS SUR SES VERTUS PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI,
DE SON ÉLOGE PAR BOSSUET ET PAR FRA LOUIS DE LÉON, DU DISCOURS
SUR LE NON-QUIÉTISME DE LA SAINTE PAR VILLEFORE;

DES ŒUVRES COMPLETES

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX
ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA;

Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre École ascétique d'Espagne.

TRADUITES

PAR ARNAUD D'ANDILLY, M^{me} DE MAUPEOU, DOM LA TASTE, L'ABBÉ CHANUT,
VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY, F. PÉLICOT, J. A. EMERI,
M. L'ABBÉ CENAT DE L'HERM^e,

Et plusieurs autres traducteurs vivants;

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME QUATRIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES DE SAINT JEAN DE LA CROIX,
ET LES MÉDITATIONS DE LAMBRUSCHINI.

4 VOLUMES IN-4° — PRIX : 24 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1832

* Les Lettres placées en tête du tome III sont, pour la plupart, traduites par M. CENAT.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

OEUVRES DU B. JEAN D'AVILA.
LÉTTRES ÉCRITES A DES PERSONNES DE TOUTE CONDITION , DIVISÉES EN
QUATRE LIVRES.
TRAITÉ INTITULÉ : AUDI, FILIA, ET VIDE.
MÉDITATIONS SUR LES VERTUS DE SAINTE THÉRÈSE, PAR LE CARDINAL
LAMBRUSCHINI.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Comme le Père Louis de Grenade, Espagnol et religieux de l'ordre de saint Dominique, si célèbre par son éminente piété et par ses excellents écrits qui sont entre les mains de tout le monde, vivait dans le même temps du bienheureux Jean d'Avila, il le connut si particulièrement qu'ayant été témoin non-seulement des effets merveilleux de ses admirables prédications et de ses actions dignes des premiers siècles de l'Eglise, qui l'ont fait nommer l'apôtre de l'Andalousie, mais aussi de sa manière de vivre plus angélique qu'humaine, il ne put refuser au sentiment de son estime et de son amour pour ce saint homme d'en conserver la mémoire en donnant au public l'histoire de sa vie. Ainsi il l'a écrite; mais d'une manière si étendue, qu'au lieu de la traduire ou de l'abrèger, j'ai cru plus à propos de me servir de ce qui m'a paru plus remarquable pour en faire une qui forme dans l'esprit des lecteurs une idée d'autant plus grande et plus vive des grâces merveilleuses que Dieu a répandues dans cette sainte âme, qu'étant fort courte, ils les verront presque tout d'une vue par le retranchement de tant de choses beaucoup moins importantes.

LA VIE DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA.

Ce saint homme naquit à Almadovar del Campo, dans l'archevêché de Tolède. Son père et sa mère, qui étaient des plus considérables et des plus riches de ce lieu-là, avaient beaucoup de piété et lui seul d'enfant.

Lorsqu'il eut quatorze ans, ils l'envoyèrent étudier en droit dans l'université de Salamanque. Mais peu de temps après, Dieu lui fit la grâce de l'appeler à son service par une vocation très-particulière. Ainsi il quitta cette étude et retourna chez son père. Comme il ne tenait plus à la terre, il le pria de lui permettre de demeurer dans une chambre séparée du reste de la maison, et ce bon père ne put le refuser à un tel fils. Il fit dans cette chambre une petite cellule où il mena une vie très-pauvre et très-austère; car il ne couchait que sur des fagots de sarment, il pratiquait une très-étroite abstinence, portait le cilice, prenait souvent la discipline, et avait une si grande dévotion pour le saint Sacrement qu'il demeurait en sa présence plusieurs heures dans l'Eglise.

Un religieux de saint François passant par ce lieu-là, et admirant une si grande piété dans une si grande jeunesse, conseilla à ses parents de l'envoyer étudier à Alcalá. Il eut le bonheur d'y avoir pour maître en philosophie le P. Dominique de Soto, qui, reconnaissant en lui un excellent esprit joint à une extrême piété, le prit en grande affection. Ce fut là qu'il eut la connaissance de dom Pedro Guerréra qui fut depuis archevêque de Grenade, et acquit son amitié dont il reçut des preuves en toutes rencontres.

Ses parents moururent durant qu'il continuait ses études: et après qu'il les eut entièrement achevées, il entra dans les ordres sacrés, et fut ensuite fait prêtre. Il dit sa première messe dans l'Eglise du lieu de sa naissance, et revêtit ce jour-là douze pauvres à qui il donna à manger et les servit à table.

Comme il eut une vocation extraordinaire pour la prédication de l'Evangile, Dieu répandit dans son âme toutes les grâces nécessaires pour s'employer d'une manière apostolique à une fonction si importante et si sainte. La première chose que fit ce pieux ecclésiastique pour s'y bien préparer, fut de distribuer tout son bien aux pauvres sans se réserver autre chose qu'un habit tout simple d'une vile étoffe; et il demeura durant toute sa vie dans cette pauvreté volontaire pour

accomplir exactement ce que Jésus-Christ recommanda à ses disciples lorsqu'il les envoya instruire les peuples des vérités de l'Évangile.

Il ne refusa pas seulement tous les bénéfices qu'on lui offrit ; il refusa même jusqu'aux moindres présents qu'on lui voulut faire , excepté quelques livres et des ornements nécessaires pour dire la messe. Mais il avait autant de charité pour les pauvres qu'il aimait la pauvreté pour lui-même ; et ainsi il pouvait dire comme l'Apôtre : *Je suis pauvre, et néanmoins j'enrichis plusieurs.* Tellement que ce fut par son moyen, qu'outre tant d'autres charités qu'il leur procura, l'on fonda un grand hôpital dans Grenade.

Reconnaissant l'importance d'avoir un bon guide pour se conduire dans un chemin aussi glissant et aussi périlleux qu'est celui de la prédication, il crut n'en pouvoir prendre un meilleur que ce grand Apôtre donné de Dieu pour annoncer la foi aux Gentils, sans qu'on pût l'accuser en cela de vanité, puisque cet admirable Saint exhorte tous les fidèles à l'imiter comme il imitait Jésus-Christ ; et les effets firent connaître combien le dessein de se proposer un si excellent original lui réussit heureusement.

Un très-ardent amour de Dieu fut l'une des premières qualités qui, à l'imitation de ce vaisseau d'élection dont Dieu se servit dans la naissance de l'Église pour porter son nom aux nations, toucher les cœurs des peuples, et les convertir à lui, fit que ce vertueux homme exerça si parfaitement ce ministère apostolique. Tellement qu'un prédicateur l'ayant prié de lui donner quelques avis touchant la prédication, il lui répondit qu'il n'en savait point de meilleur que d'aimer beaucoup Jésus-Christ.

Il avait une si grande passion pour le salut des âmes, que, joignant à ses prédications ses leçons publiques, ses exhortations particulières, et ses lettres, il travaillait sans cesse pour les faire avancer dans le chemin du ciel, et employait aussi pour ce sujet les disciples qu'il formait et aimait du même zèle.

Ainsi on fut redevable à ses soins de l'établissement des leçons publiques fait dans les principales villes de l'Andalousie pour enseigner la philosophie et la théologie, et rassembler des théologiens déjà capables de s'appliquer à l'instruction et à la conduite des âmes dans la piété.

Ce même zèle le porta à ne rien omettre de ce qui pouvait servir à l'instruction et à l'éducation des enfants, afin de les former dès ce jeune âge, pour pouvoir devenir de bons citoyens et de véritables serviteurs de Dieu.

C'est une chose presque incroyable que la manière toute sainte dont il se préparait à dire la messe et à la prédication, et la ferveur avec laquelle il s'efforçait de répandre dans les âmes cette céleste semence de la parole de Dieu. Les effets de ses prédications répondaient au zèle dont il était comme transporté par le fruit merveilleux qu'elles produisaient.

Mais si sa consolation d'avoir engendré des enfants à Dieu par le ministère de sa parole le comblait de joie, sa douleur de leurs chutes, lorsqu'ils tournaient la tête en arrière, lui perçait tellement le cœur, que l'on ne saurait sans en être touché, voir de quelle manière il l'exprime dans l'une de ses lettres rapportée parmi ses autres œuvres.

Comme ce saint homme imitait en cela le zèle de saint Paul et son extrême amour pour ses enfants spirituels, on ne saurait dire lequel de ces moyens pour gagner les âmes était le plus puissant, ou la force de sa doctrine, ou l'ardeur de sa charité, ou la tendresse de sa bonté toute paternelle jointe à une profonde humilité et à une douceur incroyables.

Son éloquence accompagnait avec tant de succès ses autres grandes qualités, que nul autre prédicateur de son temps n'a eu plus que lui le don de persuader ses auditeurs. Et ses admirables lettres produisaient dans l'esprit de ceux à qui il les écrivait, tout ce qu'il pouvait désirer, parce qu'il était comme impossible de ne se pas rendre à la force de ses raisons appuyées partout de la science de l'Écriture sainte, qui lui était si présente, qu'elle paraissait plutôt être en lui une grâce infuse qu'une connaissance acquise par le travail et par l'étude.

Mais rien ne fait tant voir qu'il avait reçu de Dieu un don tout extraordinaire pour annoncer sa parole, que ce que ses prédications qui faisaient des effets incroyables pour la conversion de plusieurs, et pour inspirer à d'autres le courage de s'avancer dans le service de Dieu, ne lui donnaient point de peine. Car il n'employait pas plus de temps à composer ses sermons qu'à les prononcer, sans quoi il lui eût été impossible de suffire à la multitude des occupations que sa capacité, sa charité et sa réputation lui attiraient de toutes parts, et qui lui ont fait donner le nom d'Apôtre de l'Andalousie. Mais ce qui montre aussi que le Saint-Esprit l'éclairait de sa lumière et parlait par sa bouche, c'est que toute sa peine n'était qu'à s'empêcher de s'étendre trop dans ses discours, tant la source d'où ils coulaient était abondante.

Nul autre prédicateur de son siècle n'a travaillé tant que lui pour le salut des âmes, aussi bien par ses lettres que par ses prédications; et l'on ne saurait trop s'étonner de voir par ce grand nombre qu'il en a écrit de quelle manière il console les affligés, encourage les lâches, échauffe les tièdes, fortifie les faibles, soulieut ceux qui sont tentés, déplore la chute des pécheurs, humilie ceux qui s'élèvent par la bonne opinion d'eux-mêmes, découvre les artifices du démon, donne des moyens pour s'en défendre, fait connaître comment on avance ou recule dans la piété, rabaisse les forces de la nature, relève celles de la grâce, représente la vanité du monde, le malheur du péché, les périls dont notre vie est pleine, et avec quelle charité il montre que nous devons fonder toute notre confiance sur la providence paternelle de Dieu et sur les mérites de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Comme le mélange des couleurs en rehausse la beauté, le mélange des vertus de ce saint homme le rendait admirable en tout. Ainsi autant que sa gravité le faisait respecter, sa modestie et sa douceur le faisaient aimer. La tranquillité de son esprit paraissait toujours sur son visage. Son humeur était toujours égale; et il était toujours aussi recueilli en lui-même que s'il n'eût fait que sortir d'une profonde méditation.

Dieu avait donné à ce saint homme un si grand discernement des esprits, et rempli pour cela son âme d'une si vive lumière, qu'elle lui faisait connaître ce qui procédait de sa grâce ou de l'artifice du démon, quelques nuages qu'il pussent les obscurcir. Ainsi, lorsque de fausses révélations avaient rendu si célèbre dans l'Espagne une religieuse nommée Madeleine de la Croix, au lieu de s'y laisser tromper comme les autres, il connut et fit connaître à tout le monde que c'était une illusion de cet esprit de ténèbres. Et au contraire, sainte Thérèse n'ayant pas seulement été persécutée, mais accusée devant l'inquisition d'avoir des sentiments très-dangereux, et l'inquisiteur l'ayant renvoyée à ce serviteur de Dieu pour former sur ses avis le jugement qu'il en devait porter, il reconnut qu'il n'y avait rien que de fort saint dans tout ce qui se passait en elle. Ce que l'on peut voir aussi par sa réponse à une lettre qu'elle lui avait écrite, et qui est la seconde du second livre.

Que si Dieu avait voulu éprouver cette illustre Sainte par d'aussi grandes persécutions que celles qu'elle souffrit, il était bien juste que son serviteur fût traité de la même sorte. Ainsi il se trouva des gens

assez méchants et assez hardis pour le déferer à l'inquisition, disant qu'il enseignait des erreurs, et que par une fausse doctrine il fermait la porte du paradis aux riches, damnait inconsidérément tout le monde, et autres choses semblables; sur quoi les inquisiteurs lui défendirent de ne plus paraître en public jusqu'à ce qu'il se fût justifié. Mais la fausseté de ces calomnies ayant été vérifiée, elles ne servirent qu'à faire connaître encore davantage sa sainteté. Les inquisiteurs lui ordonnèrent de prêcher comme auparavant un jour de fête dans la grande église de Saint-Sauveur de Séville; et toute la ville en témoigna une joie si extraordinaire, qu'elle se fit entendre par le son des trompettes.

Ce saint homme avait une grande charité et une affection particulière pour les religieuses, à cause que, les considérant comme les épouses de Jésus-Christ, il se croyait obligé d'avoir pour elles une affection particulière.

Le bienheureux Jean de Dieu a été l'une des plus illustres preuves de son admirable conduite. Car il l'avait pour directeur, ainsi qu'il paraît par plusieurs lettres qu'il lui a écrites, et qui se voient dans le premier livre de ses Lettres.

On serait trop long si l'on rapportait ici en particulier combien de personnes de grande qualité touchées par les prédications, les discours, les lettres et les avis de cet homme tout apostolique, ont renoncé aux honneurs, aux plaisirs et aux vanités du monde, pour ne penser qu'à gagner le ciel. Mais on ne saurait ne point parler de celle d'entre ces personnes qui a donné sujet à cet admirable traité qui porte pour titre, *Audi, Filia*. Elle s'appelait Sanche de Carille, et était fille d'un Seigneur nommé dom Louis Fernandez de Cordoue. Cette demoiselle étant près d'aller à la cour pour être l'une des filles d'honneur de la reine d'Espagne, désira de se confesser avant son départ au saint prêtre Jean d'Avila: et elle fut tellement touchée de la manière dont il lui parla dans cette confession, qu'oubliant toutes les pensées du siècle pour se consacrer à Jésus-Christ, elle embrassa une manière de vie si sainte, et y persévéra si constamment jusqu'à la mort, qu'elle vécut dans la maison de ses parents comme elle aurait pu faire dans un cloître. Ce fut pour la fortifier dans un si louable dessein qu'il fit cet excellent ouvrage, et il l'augmenta encore après qu'elle fut morte.

Ce bienheureux homme commença à l'âge de cinquante ans, d'être violemment attaqué de grandes maladies, et elles continuèrent durant dix-sept ans jusqu'à sa mort. Mais il les souffrait d'une manière si admirable, que la plus grande plainte qu'on lui entendit faire était ces paroles si édifiantes: *Seigneur, plus de mal, et plus de patience*. On ne doit pas aussi oublier une chose très-remarquable, qui est que dans la dévotion toute particulière qu'il avait pour le très-saint Sacrement et la sainte Vierge, quoiqu'il fût arrêté au lit, néanmoins lorsqu'il arrivait des fêtes consacrées à leur honneur, Dieu lui donnait la force de se lever et d'aller prêcher comme s'il n'eût point été malade, et que quelque grandes que fussent ses maladies, elles ne l'empêchaient pas de prier ou de travailler pour l'utilité du prochain.

Il mourut le 10^e jour de mai 1569, d'une manière dont, au lieu de rapporter les particularités, il suffit de dire qu'elle répondit à la sainteté de sa vie, et qu'il ne se peut rien ajouter à l'affliction générale que l'on témoigna d'avoir perdu un si grand serviteur de Dieu.

AVERTISSEMENT

Je n'avais aucun dessein d'entreprendre encore à l'âge où je suis un aussi long travail qu'est celui de cette traduction. Un grand prélat m'y a engagé d'une manière dont je n'ai pu me défendre. Et j'aurai sujet d'en louer Dieu s'il lui plaît d'ajouter à la grâce qu'il m'a faite de l'achever plutôt que je n'aurais osé l'espérer, celle de faire que quelques personnes en profitent et que je sois moi-même de ce nombre.

J'avais cru que tous les ouvrages de ce saint homme ramassés ensemble m'obligeraient à un grand avertissement. Mais ayant commencé par écrire sa vie, j'ai trouvé, après l'avoir faite, qu'elle en peut servir. Car l'on y voit avec combien de raison il a mérité le nom d'apôtre de l'une des plus grandes provinces de l'Espagne, et sa réputation s'est tellement répandue dans toute l'Eglise, que les personnes les plus éminentes en doctrine et en sainteté ont eu une très-grande vénération pour sa mémoire, comme la manière dont saint François de Sales parle de lui en est une marque.

Je me contenterai donc de dire que ses excellents écrits ne sont pas seulement une admirable morale ; mais qu'ils contiennent toutes les instructions que l'on saurait souhaiter pour la conduite d'une vie véritablement chrétienne. Il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque ce bienheureux homme s'étant, comme saint Paul, proposé pour exemple Jésus-Christ crucifié et brûlant d'amour pour lui, ce divin Sauveur était l'adorable source où il puisait toutes ses pensées, et d'où il tirait tous ses sentiments.

Ainsi, tous les raisonnements, les exemples et les preuves de ce gros volume qui traite si solidement tant de diverses matières, sont fondés sur les paroles, les actions et les préceptes de l'auteur de notre salut. Et l'on ne saurait trop admirer qu'un même sujet entrant dans tous ces discours, au lieu de les rendre ennuyeux, ils sont si peu affectés et si touchants; qu'ils répandent partout l'odeur d'une onction toute divine.

Comme il n'y a point donc de personnes de quelque condition qu'elles soient qui ne puissent trouver dans des ouvrages si saints tout ce dont elles peuvent avoir besoin pour marcher sûrement avec l'assistance de Dieu dans le chemin du ciel, ceux qui ne tâcheront pas d'en profiter seront bien à plaindre.

Ce volume étant fort gros, j'ai cru à propos de le diviser en deux parties, dont la première contient : la Vie de l'auteur ; quatre livres de Lettres à des personnes de toutes conditions ; un Discours sur la conformité de notre volonté à celle de Dieu ; deux Discours de la sainteté du sacerdoce ; un Discours de l'Amour de Dieu ; et des Avis pour vivre d'une manière chrétienne, outre ceux qui sont insérés dans le corps des Lettres.

Et la seconde partie qui n'est toute composée que du traité qui porte pour titre, Audi, Filia, contient ces divers sujets : du Langage du monde, du Langage de la chair ; du Langage du démon ; de la Vérité de la foi catholique ; des Fausses révélations ; de la Connaissance de soi-même ; de l'Oraison et de la Méditation ; Que Jésus-Christ nous écoute et nous regarde ; de l'Amour du prochain ; Qu'il faut renoncer à notre volonté ; Que l'âme a recouvré sa beauté par Jésus-Christ.

Je proteste que je ne prétends point par le titre de Bienheureux que j'ai donné à l'auteur de ce livre, contrevenir en façon quelconque à la bulle du souverain pontife Urbain VIII, du 13 mars 1625, à laquelle je me sou mets avec le respect que je dois ; mais seulement de distinguer cet auteur d'avec un autre Avila, et marquer son éminente vertu.

LETTRES

ÉCRITES A DES PERSONNES

DE TOUTES SORTES DE CONDITIONS,
DIVISÉES EN QUATRE LIVRES.

LIVRE PREMIER.

LETTRES ÉCRITES A DES PRÉLATS, A DES PRÊTRES ET AUTRES
PERSONNES ECCLÉSIASTIQUES.

LETTRE PREMIERE.

A DON PEDRO GUERRÉRA, ARCHEVÊQUE DE GRENADE, SUR SON ÉLECTION
A CETTE DIGNITÉ.

Il lui donne plusieurs avis touchant les obligations de sa charge.

Monseigneur,

Vous éprouvez maintenant la vérité de ces paroles de l'Écriture : *Qu'il ne dépend pas de nous de continuer à marcher dans la voie qui nous est la plus agréable*, et j'avoue que depuis que j'ai appris la nouvelle de votre promotion, je n'ai point cessé d'admirer la profondeur des jugements de Dieu. Je ne puis penser sans étonnement et sans crainte aux périls où se trouvent exposés ceux que l'on tire du repos qui les rendait contents de leur fortune, pour les engager dans des emplois si élevés, qu'on peut dire que n'étant plus maîtres d'eux-mêmes pour suivre le chemin qu'ils avaient choisi, on les conduit où ils ne voudraient point aller.

Ce n'est pas connaître les éminentes dignités de l'Eglise que de ne les pas considérer comme une croix très-pesante qui rend les prélats esclaves de tant de personnes si difficiles à contenter. En vérité, monseigneur, le sujet que vous avez de gémir sous le poids d'une telle charge me fait une grande compassion, parce que la hauteur des montagnes attire sur elles les tempêtes, et que celui qui par le commandement qu'il a sur les autres les porte comme sur ses épaules, ne saurait trop appréhender de succomber sous un tel fardeau.

Mais il n'en faut pas parler davantage, puisque ce mariage spirituel qui vous attache à votre Eglise étant conclu, il ne s'agit plus que de satisfaire de telle sorte aux devoirs où il vous engage, que quelques pénibles qu'ils soient, vous vous en acquittiez sans offenser Dieu.

Tant de raisons qui me sont et me doivent toujours être présentes, me rendant vos peines aussi sensibles qu'à vous-même, il m'est témoin que je recevrais comme une faveur singulière qu'il me ferait de pouvoir en m'en chargeant vous en soulager.

Je ne perds pas l'espérance qu'il me fera cette grâce, puisqu'il dépend de lui de donner l'effet comme il donne la volonté. Mais les grandes occupations dont je ne puis sitôt me dégager, sont comme autant de chaînes qui me retiennent et m'empêchent de pouvoir sitôt me promettre l'accomplissement de mon désir. Car il me faut de nécessité faire des visites dans quelques bourgs dont je ne sais quand je pourrai m'acquitter; et encore que je croie qu'elles ne dureront pas longtemps, je n'oserais rien assurer, tant j'appréhende de manquer de parole en ce qui ne dépend pas entièrement de moi.

Ainsi, je me contente, monseigneur, de dire ce que je voudrais pouvoir faire, et en remets l'exécution à Dieu qui me donnera, s'il lui plaît, le moyen de me conformer à sa sainte volonté. Je sais que durant ce temps de Pâques je ne saurais être libre. Mais cela passé, ou lors de la fête du saint Sacrement, je pense pouvoir aller de delà s'il n'arrive autre chose que je sois obligé de croire que Dieu demande de moi.

J'ai, monseigneur, deux très-humbles prières à vous faire. L'une, de me recommander à Dieu dans vos oraisons et dans vos saints sacrifices, afin que je n'entreprene pas ce voyage par une complaisance humaine, mais parce qu'il lui sera agréable : et l'autre, de croire que je vous parle selon le sentiment de mon cœur, étant très-véritable que j'ai un extrême désir de vous pouvoir rendre quelque service dans un aussi grand travail que celui où vous vous trouvez engagé.

Cependant, je prendrai la liberté de vous marquer certaines choses que je ne doute point que vous ne connaissiez assez par vous-même : mais ce m'est une consolation de vous les dire.

La première est de vous abandonner à Dieu sans réserve, de vous appliquer à l'oraison, de recommander à sa bonté et à sa miséricorde le bien que vous désirez de procurer à ces brebis spirituelles qu'il vous a confiées ; et de lui demander de vous assister du haut du ciel en vous donnant de quoi leur donner, puisqu'elles ne pourraient autrement rien recevoir de vous, qui, au lieu de les faire avancer dans son service, ne les rendit encore plus lentes et plus paresseuses.

L'Écriture nous apprend que c'est ainsi que Moïse avait recours à Dieu dans ses doutes et l'allait consulter dans son tabernacle, d'où il sortait instruit de ce qu'il avait à faire, et avec la force de l'exécuter.

Ce fut aussi dans l'oraison que Salomon obtint de Dieu la sagesse qui lui était nécessaire pour bien gouverner son royaume. Car l'oraison est comme l'encensoir par lequel le prélat se rend agréable à Dieu, ainsi qu'il est dit d'Aaron lorsqu'il se tenait debout entre les vivants et les morts.

Vous devez, monseigneur, vous accoutumer à vous considérer devant Dieu comme un mendiant, et à ne point craindre de l'importuner en lui représentant vos besoins et ceux de vos peuples. Car si les larmes que vous répandez en sa présence pour vous et pour eux tirent leur source de votre cœur, Notre-Seigneur est si plein de compassion, qu'il vous dira : *Ne pleurez plus*, comme il le dit à cette mère affligée lorsqu'il ressuscita son fils. Et n'est-il pas juste que les âmes que le Sauveur du monde est venu racheter lui ayant coûté tant de sang, la charité d'un prélat pour celles dont il lui a donné la conduite lui coûte des larmes ? Que si quelque cause légitime ne vous en empêche, il sera bon que vous disiez tous les jours la messe.

La seconde chose que je vous supplie d'avoir agréable que je vous représente, est la prédication de la parole de Dieu que saint Paul nous apprend devoir être si fréquente lorsqu'il dit : *Pressez, reprenez, priez à temps, à contre-temps* (I Tim. IV, 2). Car, puisque les loups ne cessent point de mordre et de dévorer les brebis, le prélat ne doit ni s'endormir ni se taire. Monseigneur l'archevêque dom Gaspar d'Aválos ne manquait en aucune fête à prêcher, quoiqu'il s'en rencontrât trois de suite, sinon lorsqu'il célébrait pontificalement la messe : ce qui est un grand exemple pour les prélats qui ont une abondante moisson à faire, et qui sont ainsi obligés d'y travailler avec beaucoup de soin et de diligence.

Le bon règlement des collèges consiste à bien choisir ceux qui y exercent la charge de principal : et il arrive très-rarement que l'on s'informe de leur vertu avec l'exactitude nécessaire. C'est pourquoi j'estime, monseigneur, que vous devez prendre un soin très-particulier de connaître ceux qui sont dignes de cet emploi, et vous préparer à souffrir de très-grandes importunités sur ce sujet, et même la haine de ceux que vous serez obligé de refuser. Car la malédiction des méchants attire la bénédiction de Jésus-Christ.

Vous devez, ce me semble, éviter autant que vous le pourrez de faire amitié particulière avec des personnes de qualité. Elle vous serait préjudiciable, à cause qu'ils se persuadent que les prélats sont obligés à leur accorder tout ce qu'ils demandent, quelque injuste qu'il puisse être ; et qu'ainsi il vaut mieux n'avoir point de tels amis. Il ne faut pas non plus leur laisser croire que vous n'osiez les punir de leurs fautes, parce qu'ils vous mépriseraient. Quant à ceux de moindre condition, la trop grande douceur peut aussi leur nuire. Il est nécessaire qu'ils sachent qu'ils ne doivent pas manquer de respect à leur prélat ; et qu'autant qu'il est doux dans ses paroles, il est sévère dans ses actions, lorsque la raison l'y oblige. Saint Grégoire enseigne excellemment cette conduite en ces termes : *Le prélat doit être tel qu'on le craigne lors même qu'il témoigne le plus de gaieté dans son visage, et qu'on l'aime lorsqu'il paraît être en colère.*

Un lit de soie et les étoffes dont on use à la cour ne conviennent point à un évêque. *Il ne doit, dit un concile, avoir des meubles que vils et pauvres : et c'est la pureté de sa foi et la sainteté de sa vie qui doivent lui attirer le respect que l'on est obligé de rendre à sa dignité.*

Le collège de sainte Catherine mérite que vous lui soyez favorable, et que son recteur soit appuyé de votre protection, parce que c'est de là que l'on doit tirer des écoliers propres à étudier en théologie ; outre que non-seulement ceux de cette maison, mais aussi ceux des autres collèges en pourront recevoir un grand avantage.

Vous avez besoin de prédicateurs de grande piété et pleins de zèle, pour travailler dans votre archevêché à ramener au bon chemin tant d'âmes qui courent malheureusement à leur perte. Mais où trouver ces hommes apostoliques ?

Saül avait toujours auprès de lui quelque vaillant homme dont il avait éprouvé le courage. Vous devez de même, monseigneur, avoir quelqu'un auprès de vous dont la vertu et la capacité vous soient connues, afin de vous en servir dans les occasions contre les Philistins ; car on ne saurait bien faire la guerre sans avoir des gens de valeur et d'expérience. Il est besoin que cette personne que vous choisirez ne soit pas moins discrète que fidèle, et qu'elle s'informe des nécessités des pauvres jusque dans leurs maisons, afin de pourvoir à leurs besoins. Il ne me vient maintenant personne dans l'esprit que je puisse vous proposer pour ce sujet. J'y penserai, et vous me pardonnerez, s'il vous plaît, la liberté avec laquelle je vous parle, puisqu'elle ne procède que de ma passion pour votre service. Je prie le Saint-Esprit d'être votre force et votre conduite, afin que vos bons desseins réussissent selon vos désirs.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai pensé que le chanoine que vous avez auprès de vous sera propre à vous servir d'aumônier.

LETTRE II.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

Il l'exhorte à envoyer dans son archevêché des ecclésiastiques capables d'instruire son peuple.

Monseigneur,

J'ai eu depuis le mois d'octobre un si violent mal de tête et une si grande fluxion sur les yeux que je n'ai pu faire ce que je désirais. Cette douleur est maintenant passée, et la fluxion continue, en sorte que l'on croit qu'elle pourra former une cataracte. Mais *soit que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes à Dieu (Rom., XIV, 8).*

Le désir de vous voir soulagé d'un poids qui vous paraît avec raison si pesant m'oblige à vous dire que je crois à propos que vous envoyiez, au moins dans les lieux de votre archevêché où il y a d'anciens chrétiens et des Maures qui entendent notre langue, des prédicateurs et des confesseurs qui soient tels que l'on puisse dire d'eux que Dieu se confie en eux. Car il n'y a que ceux-là qui, étant armés du zèle de la gloire de Jésus-Christ aujourd'hui si méprisée, et du salut des âmes pour lesquelles il a répandu son sang à quoi l'on pense si peu, qui soient capables de faire la guerre aux démons.

Monsieur l'évêque de Badajoz m'a écrit qu'il a envoyé dans son évêché pour un semblable sujet six prédicateurs; qu'il a donné à chacun quarante mille maravédis et soixante boisseaux de froment; et que si je lui voulais envoyer quelques autres ecclésiastiques, il leur donnerait encore plus, s'ils jugeaient qu'il fallût assister aussi les pères ou les sœurs de ces pauvres gens, parce qu'il y en a qui, bien qu'on leur donne de quoi vivre en leur particulier, ont besoin de davantage pour pourvoir à la nécessité de ceux de leurs proches qu'ils ne pourraient abandonner sans offenser Dieu.

Il m'est sur cela venu dans l'esprit que maître Hernan Nugnez, natif de cette ville, et qui est maintenant à Baéza, a fait un grand fruit dans plusieurs villages. Il ne reçoit rien de personne, parce que ne mangeant qu'un peu de pain et des herbes, une très-petite rente qu'il a lui suffit pour vivre. Je ne sais toutefois si une vie si austère qu'il a menée durant plusieurs années n'a point tellement ruiné sa santé qu'il ait besoin de quelque chose de plus. On le demande avec grande instance à Caravaque pour une bonne œuvre dont je ne sais pas le particulier; mais je souhaiterais fort qu'il employât pour servir vos peuples les talents qu'il a reçus de Dieu, et qu'il pût mener pour confesser un ecclésiastique qui n'a pas moins de vertu que lui, parce que je vois sujet d'espérer qu'ils ne feraient pas moins de bien dans votre archevêché qu'ils en ont fait ailleurs où ils ont travaillé ensemble. Si vous approuvez cet avis, vous pourrez, s'il vous plaît, écrire au docteur Carloval, que dans le dessein que vous avez d'envoyer en votre archevêché des hommes animés du zèle de la gloire de Dieu, on vous a parlé si avantageusement de maître Hernan Nugnez, que vous désireriez fort de l'employer; que vous le priez de le lui proposer de votre part, de le persuader d'y aller, et de chercher un confesseur qui l'accompagne: comme aussi, s'ils en connaissent quelques autres qui soient animés du même esprit qu'eux, de lui en donner avis, parce que vous vous rapporterez à eux de ce choix; que pour ce qui regarde leur entretenement, comme vous savez qu'ils ne sont poussés que du désir de gagner des âmes, vous ne doutez point qu'ils ne se contentent de peu, et que vous leur donnerez avec joie ce dont ils auront besoin. Mais il ne faudrait point perdre de temps à écrire cette lettre, afin qu'elle fût rendue avant que le dit maître Hernan Nugnez se trouvât engagé ailleurs.

Je crois ce moyen fort bon pour les chrétiens nouvellement convertis à la foi, et fort propre pour faire de nouvelles conversions, parce que l'exemple de ceux qui ne cherchent que le salut des âmes touche beaucoup plus que les paroles. Ce feu de la charité que Jésus-Christ allume dans le cœur de ses ministres a tant de force, que rien n'est capable de lui résister. Car, qui peut se défendre de ces charitables et obligeants efforts qui ne tendent qu'à procurer un bien éternel avec une si grande bonté et un si grand désintéressement, que l'on serait prêt à donner sa vie pour un tel sujet? On m'a assuré que dans le Japon rien ne les porte tant à se convertir que de voir que ceux de la compagnie qui s'emploient pour une si bonne œuvre ont traversé tant de terres et de mers, ont souffert tant de travaux, et ont couru tant de périls par le seul désir de les mettre dans la voie du salut, sans y avoir aucun intérêt particulier.

Comme mes yeux commencent à se lasser, vous me permettrez, s'il vous plaît, monseigneur, de finir cette lettre, et de remettre à un autre jour ce qui regarde les sermons du très-saint Sacrement. Je prie le Saint-Esprit d'être votre lumière et votre force, et que ce soient là les bonnes Pâques que Notre-Seigneur vous donnera.

LETTRE III.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

Il lui donne des avis touchant les prédicateurs et les confesseurs, et la manière d'instruire les enfants dans la vertu.

Monseigneur,

J'apprends avec joie que grand nombre de religieux s'offrent à vous pour aller instruire vos peuples; mais j'appréhende beaucoup qu'il n'y en ait que peu qui aient toutes les qualités nécessaires pour se bien acquitter d'un ministère si saint. Car l'expérience fait voir qu'il faut pour cet emploi des hommes qui fassent leur séjour dans les villages, quoiqu'ils puissent passer quelquefois des uns aux autres, et des hommes fort vertueux, pleins de zèle et si humbles, qu'ils se rabaissent jusqu'à instruire les enfants dans les rues et les places publiques, et autres semblables manières d'agir qui se rencontrent en si peu de personnes, et qui demandent une entière application à ceux qui les ont, sans qu'ils se puissent occuper à d'autres emplois. Que si vous en trouvez de cette sorte et que rien n'empêche de s'attacher entièrement à cet exercice de charité, vous ne devez pas faire difficulté de les recevoir et de réserver les religieux pour un autre temps.

Il serait bon de mettre entre les mains des prédicateurs, pour donner aux pauvres gens des villages afin de leur apprendre à prier et à lire, des rosaires ou des chapelets bénits, s'il se pouvait, des alphabets et quelques livres de dévotion, tels que celui du frère Louis, avec des images du crucifix, de la sainte Vierge et de saint Jean. Une telle charité serait bien employée; car les paysans ont besoin de ce secours pour leur donner quelque teinture de piété; et parce qu'il faudrait pour cela beaucoup de chapelets et d'images, les habitants des villes qui sont riches devraient faire cette aumône.

Comme le carême est un temps propre pour pratiquer de bonnes œuvres sans qu'elles paraissent affectées, ainsi qu'elles le pourraient être en d'autres temps, vous trouverez bon, s'il vous plaît, monseigneur, que je vous fasse souvenir du soin que l'on doit prendre des enfants que l'on néglige tant aujourd'hui.

Il faut que ceux qui vont à l'école et sont en âge d'entendre la

messe, y aillent les dimanches et les fêtes; les envoyer pour cela en des églises où il y ait peu de monde, ou dans des hôpitaux, et que leurs maîtres les y mènent. On doit exhorter ces maîtres à prendre ce soin; ces enfants à y aller volontiers, et leur pères à le désirer, en leur représentant combien il importe de les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de ce devoir, et que ne les pouvant mener avec eux, et la presse étant si grande dans les églises ordinaires, ils doivent approuver cet expédient.

Il faut accoutumer ces enfants à entendre la messe dévotement, leur donner avant ou après quelque instruction sur ce sujet, leur expliquer quelqu'un des commandements de Dieu, ou des articles de notre foi, accompagné d'un exemple qui est ce qui les touche davantage; leur faire comprendre quelle est la grâce qu'ils ont reçue dans le saint baptême, et que s'ils ont été si malheureux que de la perdre, le remède pour la recouvrer est la confession; leur apprendre à la bien faire et leur représenter combien grand est le péché de taire quelques-unes de ses fautes par la honte de les découvrir.

Pour mieux réussir dans une si bonne œuvre, il serait à propos qu'un prêtre propre à cet emploi allât tous les jours dans les écoles donner quelque instruction à ces enfants, tant sur ce sujet que sur les autres qui regardent la religion. Les maîtres doivent prendre un grand soin de châtier ces enfants s'ils jurent, s'ils mentent ou s'ils tombent en d'autres semblables fautes.

Quant à ceux qui ne vont plus à l'école, on doit leur faire savoir que, quand on ne considérerait que le seul ordre politique, il ne peut souffrir que, pendant que les uns entendent la messe les dimanches et les fêtes, d'autres jouent dans la rue, quoique leur âge les oblige d'aller à la messe; et il faut donner charge à quelque homme de piété de les tirer de là pour les mener à l'église entendre la messe avec les autres. Les officiers des lieux peuvent aussi prendre ce soin.

Que si durant le carême on fait après complies le catéchisme pour les enfants, les garçons et les filles doivent y aller séparément. Il faut entre autres choses leur faire comprendre, et particulièrement aux filles, qu'ils ne doivent point avoir de honte de se confesser, et leur apprendre aux uns et aux autres avec combien de pureté ils sont obligés de vivre dans cet âge pour se former à la vertu, puisque l'instruction qu'on leur donne n'est que pour les porter à l'embrasser de tout leur cœur.

Mais ce qui importe le plus est de choisir avec grand soin pour ces deux sortes d'enfants des confesseurs sages, prudents et si zélés pour les âmes, qu'ils s'appliquent sérieusement à cet emploi. Car Gerson a grande raison de dire que l'on trouve fort peu d'enfants qui aient été bien confessés, parce qu'il faut beaucoup de discrétion et d'adresse pour tirer d'eux la confession de leurs fautes sans leur apprendre le mal qu'ils ne savent pas. Les traités faits par ce théologien sur ce sujet pourront beaucoup servir à ces confesseurs. Mais rien ne peut tant les faire réussir dans cette occupation de charité que de prier et répandre des larmes en la présence de Dieu pour le salut de ces âmes qui, après avoir été rachetées par Jésus-Christ au prix de tout son sang, se vendent pour si peu de chose au démon. C'est ce que vous devez, monseigneur, représenter à ces confesseurs, afin de leur faire connaître quelle est la grandeur de ces âmes, et combien il importe dès ce bas âge de les informer de leur devoir.

Ceux qui instruisent ces enfants dans les lettres doivent aussi les avertir du jour auquel ils devront se confesser afin qu'ils s'y préparent bien; et il faut aussi avertir leurs maîtres particuliers de prendre le même soin.

Il importe, monseigneur, que vous gagniez le cœur des uns et des autres en leur parlant quelquefois, et que les confesseurs soient toujours prêts à confesser ces enfants sans s'occuper à d'autres confessions ; comme aussi que vous leur disiez en quelle manière vous voulez qu'ils les confessent.

Il serait bon qu'à l'heure du sermon il ne se fit point de leçons, ni même de grammaire, dans le collège royal, afin que tous allassent à la prédication, et que les régents y menassent leurs écoliers pour les empêcher d'employer ce temps à d'autres occupations. Il serait aussi à désirer qu'on pût leur donner à l'église certaines places qui leur fussent affectées ; et il sera bon de les entretenir quelquefois.

Il faut, les dimanches et les fêtes, durant la grand'messe, fermer les boutiques où l'on vend les choses nécessaires à la vie ; et à plus forte raison les maisons où il y a des femmes de mauvaise vie. Mais comme le tribunal établi dans cette ville est juge de tant de diverses appellations, je ne sais si on n'y appellerait point de cet article. Vous pourriez obtenir cet ordre du roi, et puis le faire savoir au juge de la police.

Il faudrait en certains jours faire des exhortations à ces femmes ; et quand vous seriez sur les lieux, vous aviseriez à la manière dont on s'y devrait conduire ; au moins ne peut-il y avoir de difficulté à fermer ces portes et ces boutiques dont j'ai parlé depuis la semaine sainte jusqu'après Pâques.

Je vous supplie très-humblement, monseigneur, de pardonner la longueur de cette lettre à la manière dont je suis touché de vous voir chargé d'un si grand fardeau. Je prie Notre-Seigneur de vous aider de telle sorte à le porter, que vous vous rendiez si agréable à ses yeux, qu'en recevant de sa main la couronne qu'il a promise à ceux qui le serviront fidèlement, vous l'entendiez vous dire et aux âmes dont vous aurez travaillé à procurer le salut : *Entrez dans la joie de votre Seigneur.*

LETTRE IV.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE,

Touchant le moyen d'empêcher les faux serments qui se font en justice.

Monseigneur,

Encore que vous sachiez mieux que moi ce que je vais vous écrire, et que vous en soyez touché plus vivement parce que vous avez plus de charité, je ne saurais m'empêcher de vous le dire pour chercher en cela quelque soulagement à mon déplaisir.

Vous savez combien Dieu est offensé par les faux serments des greffiers et des accusés dans les causes criminelles. Le nombre en est si grand en chaque jour, même dans un seul bourg, que l'on ne saurait être chrétien et n'avoir pas le cœur percé de douleur quand on considère combien l'on commet de tels péchés dans toute l'Espagne.

On dit que le conseil du roi veut y pourvoir par de nouvelles peines ; mais je doute fort que le remède que l'on y apportera soit tel que la loi de Dieu le demande, parce que ce mal va jusqu'à un si grand excès, qu'il y a sujet de craindre que l'on n'observe non plus les nouvelles lois que l'on fera sur ce sujet, que l'on a jusqu'ici observé les précédentes ; car après avoir perdu le respect que l'on doit porter au saint nom de Dieu, on tient peu de compte de tout le reste.

Ces messieurs du conseil diront sans doute que le salaire qu'ils ordonnent à ces personnes étant suffisant, ils sont inexcusables de ne s'en pas contenter ; mais s'ils savent qu'encore que ce qu'ils ont droit

de prendre légitimement leur doive suffire, ils ne laissent pas de se parjurer ; de quoi leur sert d'exiger d'eux un serment qu'ils violeront et qui les rendra encore plus coupables par ce mépris du moyen de tous qui devrait être le plus propre pour terminer les différends ?

Un supérieur qui veut agir en chrétien ne doit pas se contenter de ne point offenser Dieu, et que ceux qui lui sont soumis ne l'offensent pas ; mais lui et eux doivent aussi empêcher de tout leur pouvoir que les autres ne l'offensent ; car si un fils qui aime véritablement son père serait très-fâché non-seulement de lui donner quelque sujet de déplaisir, mais ne peut souffrir qu'on lui en donne même dans les moindres choses ; à combien plus forte raison doit-on prendre garde à ne pas donner sujet, en exigeant légèrement des serments, de commettre un aussi grand crime qu'est celui de les violer ? C'est vouloir se tromper soi-même que de se persuader le contraire, puisqu'il est visible que les supérieurs sont obligés de faire observer les lois, et particulièrement celles que l'on ne saurait transgresser sans offenser Dieu et attirer sa colère.

Le parjure ne peut-il pas tenir rang entre les plus grands péchés ? Néanmoins quoique l'on sache que l'on commet des parjures, on ne se met point en peine de l'empêcher, et l'on n'en poursuit point la punition, à moins qu'y étant porté par le mal que l'on veut à quelque greffier, on le poursuive pour le faire punir de ses voleries ensuite des preuves que l'on en produit.

J'ai remarqué que l'on ne contrevient point aux ordonnances que le roi commande absolument d'observer, parce que l'on ne se contente pas de les publier ; mais on tient soigneusement la main à les faire exécuter. Ainsi le grand nombre de péchés qui se font par ces faux serments est une preuve du peu de compte que l'on tient des offenses qui se commettent contre Dieu ; et il n'y a pas sujet de s'étonner s'il châtie son peuple à cause de ces faux serments, puisqu'il punit Saül par une sécheresse de trois ans dont il affligea son royaume, à cause qu'il avait contrevenu au serment fait par Josué aux Gabaonites, quoique ces peuples l'eussent trompé pour l'engager à le leur faire ; ce qui a fait dire à saint Jérôme qu'un parjure a été cause de la stérilité des fruits temporels et même des spirituels.

Si nous voulons donc éviter d'être vaincus par les infidèles et n'être point châtiés de Dieu par une peste ou par quelqu'un de ces autres fléaux qui désolent les provinces, il faut détourner tous les obstacles qui peuvent l'empêcher de nous regarder d'un œil favorable, puisque si nos actions attirent sur nous sa colère, nos prières seront inutiles pour en détourner l'effet.

Le meilleur remède au mal dont je parle est, à mon avis, de ne point exiger ces serments, puisqu'encore qu'il semble qu'ils puissent servir à retenir quelques personnes par la crainte de pécher, le nombre de ceux en qui il ferait cet effet serait très-petit, et l'on pourrait faire la même chose dans leur esprit en leur représentant qu'il n'est point besoin de sentences ni d'arrêts pour les condamner à restituer ce qu'ils ont mal pris ; joint que les confesseurs en usant ainsi, ils feraient par leurs remontrances ce que l'on prétend faire par des serments, et qu'au moins l'on éviterait tant de parjures.

A quoi l'on peut ajouter que d'ordinaire les serments ne servent de rien pour éclaircir la vérité ; car ceux qui n'ont point de conscience ne craignent pas de les violer ; et ceux qui en ont, font par la seule crainte d'offenser Dieu, les restitutions que la plupart ont tant de peine à se résoudre de faire ; ce qui montre que les serments ne sont le plus souvent qu'une matière de parjure, et doit percer de douleur le cœur d'un prince véritablement chrétien ; car quelle affliction peut lui être

plus sensible que de voir que Dieu l'ayant établi pour le faire honorer sur la terre, on le déshonore de la sorte; et que n'est-il point obligé de faire pour remédier à un si grand mal!

Que si l'on n'approuve pas le moyen que je viens de proposer, qu'on en cherche donc d'autres pour abolir ces détestables parjures, et que l'on y travaille avec le même soin que s'il s'agissait de la vie du roi, puisqu'il n'y va de rien moins que de détourner les malheurs qui pourraient tomber sur tout le royaume en empêchant que l'on n'offense Dieu; et que pourvu que l'on soit touché du zèle de son honneur, il ne manquera pas sans doute de donner moyen d'exécuter un dessein si juste.

Entre les personnes qui courent le plus de fortune de faire de faux serments, ceux qui sont poursuivis criminellement me paraissent y être les plus sujets; et vous pourrez, monseigneur, vous informer s'il y en a d'autres qui ne soient pas dans un moindre péril. Que si Dieu vous met dans le cœur d'en écrire au roi et de lui représenter fortement combien il est obligé en conscience de remédier à un si grand mal, j'en aurais une extrême joie, encore, comme je l'ai déjà dit, que nous ne devions pas tant considérer nos désirs que l'admirable conduite de Dieu qui fait souvent mieux réussir nos bons desseins que nous n'oserions l'espérer, et renverse quelquefois au contraire ce que nous tenions pour certain, afin que nul homme ne se glorifie en sa présence comme si les bons succès dépendaient de nous. Je le prie de me faire la grâce de ne vous avoir pas fait employer du temps inutilement à lire une si longue lettre; et si vous vous résolvez d'écrire à Sa Majesté, il faudrait que ce fût avant la conclusion des Etats, parce que s'ils étaient finis on se contenterait d'écouter vos remontrances sans s'appliquer à y apporter le remède.

Je prie Dieu, monseigneur, de vous faire la grâce d'être tout à lui, quoique cela ne se puisse sans que vous souffriez beaucoup; mais ces souffrances seront la marque que vous serez du petit nombre de ceux qui ne peuvent voir les abominations de Jérusalem sans gémir et verser des larmes.

LETTRE V.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE,

Touchant un synode qu'il allait tenir.

Monseigneur,

Nous voyons dans l'Écriture que Judas Machabée entraînait avec joie dans les combats que Dieu l'obligeait d'entreprendre. Je ne sais si vous avez la même joie en entrant dans la guerre du synode que vous allez tenir. Jésus-Christ veuille, s'il lui plaît, vous assister et vous fortifier dans les difficultés que vous y rencontrerez et où vous aurez tant de besoin de sa lumière et de son secours. Car rien n'est si désavantageux et si honteux, principalement à un capitaine, que d'être touché de crainte lorsqu'il va combattre.

Cet illustre chef du peuple juif n'a jamais remporté de victoires qu'après avoir mis toute sa confiance en Dieu, en considérant que c'était sa cause qu'il défendait et non pas la sienne; et il n'a été vaincu que lorsqu'il a appréhendé le grand nombre de ses ennemis. Dieu ne peut souffrir que nous attendions de notre prudence nos heureux succès. L'expérience nous fait voir qu'elle est très-bornée et contribue peu à nos victoires; mais qu'il arrive souvent que ce que nous croyons nous être le plus avantageux tourne à notre désavantage; et qu'au contraire tout nous réussit lorsque nous croyons tout perdu.

Donnons à Dieu la gloire qui lui est due comme au souverain Maître de l'univers, qui voit tout, qui sait tout et qui fait tout ce qui est bon. La seule chose qui dépend de nous est de n'oublier aucun soin ni aucun travail pour nous acquitter de nos devoirs, afin de ne pas recevoir, par notre lâcheté et notre peu de confiance au secours de Dieu, le châtement dont furent punis ceux qui allèrent reconnaître l'heureuse terre qu'il avait promise à son peuple.

Représentons-nous sans cesse que cette guerre où nous nous engageons est la guerre du Seigneur : combattons généreusement afin qu'il combatte avec nous ; et, si nos péchés empêchent que le succès ne nous en soit favorable, rendons à sa justice la gloire qui lui est due. Reconnaissons que nous méritons de recevoir cette confusion, et surtout ne nous décourageons jamais et ne manquons à rien de ce que nous pouvons faire pour le service d'un si grand maître, suivant ces paroles de l'Écriture : *Commencez dès le matin à semer la terre, et continuez durant tout le jour ; car, que savez-vous lesquels de ces grains que vous sèmerez à diverses heures germeront le mieux, et si les uns ou les autres ne vous réussiront pas (Eccl., II, 6) ?* Mais, quand même ces grains célestes ne germeraient point, vous ne demeurerez pas, monseigneur, sans récompense d'avoir travaillé fidèlement, puisqu'encore que la charité regarde autant l'intérêt d'autrui que le sien propre, vous éviterez au moins d'être condamné de négligence, et acquerrez du mérite. Dieu est si bon, qu'il considère comme un grand service, que nous lui rendions notre respect et notre soumission à ses ordres ; et je le prie de perfectionner toujours de plus en plus les bons désirs et les bons desseins qu'il lui plaît de vous inspirer.

LETTRE VI.

A L'ÉVÊQUE DE CORDOUE,

Sur le sujet d'un concile provincial assemblé à Tolède où il allait présider.

Monseigneur,

La grâce que Dieu m'a faite de vous avoir pour père et pour pasteur, et la permission que me donne l'Écriture, ou plutôt le commandement qu'elle me fait de m'adresser à vous, quand elle dit : *Interrogez votre père, et il répondra à vos demandes (Deut., XXXII, 7)*, me fait prendre la liberté de vous supplier très-humblement de me dire ce que vous croyez que Notre-Seigneur Jésus-Christ a désiré de vous lorsque, par une rencontre inopinée, il vous a choisi pour présider à un concile, ce qui donne sujet de dire de vous : *Le roi a jeté les yeux sur un ministre qui lui est agréable parce qu'il est fort intelligent (Prov., XIV, 35)*. Or, pour faire voir, monseigneur, que ces paroles vous conviennent, vous ne sauriez trop considérer à quoi vous engage cet ordre de Dieu, afin d'y répondre par tous les soins, toute la fidélité et tout le respect que ce souverain monarque demande de vous dans une occasion si importante.

Comme j'apprends que vous voulez me commander de vous dire mes sentiments sur ce sujet, je vous obéirai, mais non pas sans crainte, à cause de mon extrême affection pour ce qui vous regarde, sachant que l'affection aveugle même les sages, et que, ne l'étant pas, j'ai encore plus de sujet d'appréhender.

Je me suis réjoui de cet emploi où Dieu vous appelle ; parce que, Jésus-Christ nous ayant dit, de sa propre bouche, qu'il en donne d'importants à ceux qui lui ont été fidèles dans les petits (*Matth., XXV*), j'ai, ce me semble, sujet de croire que ce que vous avez si bien usé du pou-

voir que vous avez sur votre clergé et sur ces brebis spirituelles, dont il vous a confié la conduite, fait qu'il vous établit maintenant en autorité même sur les pasteurs; et j'espère de sa miséricorde que vous vous acquitterez si bien de cet emploi, que vous serez cause d'une grande réformation tant des évêques que des évêchés de tout le royaume, parce que les prélats et les autres, que vous allez présider, tenant les premiers rangs dans l'état ecclésiastique, ce qui sera ordonné par ce concile instruira chacun de ce qu'il doit faire.

Vous ne sauriez trop vous représenter quel est ce travail où Dieu vous engage. Il s'y agit de son honneur, de se rendre agréable à ses yeux, de profiter à tant de prélats et d'autres pasteurs, et de procurer le salut à tant de peuples, que je ne saurais penser qu'avec plaisir aux bons effets que cette sainte assemblée pourra produire, nuls autres n'étant comparables à ceux qui portent les âmes à connaître, à aimer et à servir un Dieu qui est mort pour elles.

Jene doute point, monseigneur, que lorsque vous considérerez avec les yeux de la foi, qui ne sont donnés qu'aux chrétiens, l'importance de cet emploi, la grandeur de ce Dieu tout-puissant qui vous le confie, et quelle en peut être la récompense, votre humilité ne vous fasse croire que vous en êtes indigne, et que vous ne disiez à Dieu, comme saint Pierre: *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur (Luc., V, 8)*; et comme Moïse: *Que vous n'êtes pas capable d'exécuter une si grande entreprise, que vous n'avez pas même la liberté de la parole, et qu'il pourrait en choisir un autre qui aurait toutes les qualités nécessaires pour s'en bien acquitter (Exod., XXXII)*. Mais il vous répondrait comme à ce chef des apôtres: *Ne craignez point; votre emploi sera désormais de prendre des hommes (Luc., V, 10)*; et comme à cet incomparable législateur: *N'appréhendez rien; car je mettrai dans votre bouche ce que vous aurez à dire (Exod., III, 12)*.

Vous pourrez, monseigneur, en recevant de Dieu de semblables grâces, et avec le courage qu'il vous inspirera, vous engager hardiment non-seulement dans cet emploi, mais en d'autres encore plus difficiles. Vous n'avez qu'à vous efforcer de témoigner par vos actions que vous êtes un digne ministre d'un si grand roi. Puisque c'est lui qui doit parler par votre bouche, et instruire les hommes par vos lumières, après les avoir reçues de lui, il n'y a rien que vous ne soyez obligé de faire pour surmonter tous les obstacles qui pourraient vous empêcher de recevoir ses inspirations et procurer le bien qu'il veut faire aux âmes par votre moyen. Vous devez dire comme Isaïe: *Le Seigneur mon Dieu a parlé à moi: et j'obéis à sa voix sans tourner la tête en arrière (Isa., L, 5)*. Dieu ne permettra pas, s'il lui plaît, que rien, quelque cher qu'il vous puisse être, soit capable de vous empêcher de penser, de dire et de faire ce que vous croirez lui être agréable et avantageux à l'Eglise. Vous vous souviendrez de ces paroles de Moïse, lorsque son zèle pour l'honneur de Dieu lui fit dire: *Que ceux qui sont fidèles au Seigneur se joignent à moi (Exod., XXXII, 26)*; et que la tribu de Lévi s'étant rendue auprès de lui, il leur commanda de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient: à quoi ils obéirent si fidèlement, qu'ayant traversé tout le camp, ils n'épargnèrent ni leurs parents ni leurs enfants mêmes, parce qu'ils préféraient la gloire de Dieu aux sentiments que la nature nous inspire pour nos proches.

Vous devez considérer, monseigneur, que Dieu vous a choisi pour faire paraître votre zèle dans le rétablissement de l'honneur qui lui est dû, et qui est aujourd'hui si effacé dans l'esprit des ecclésiastiques et des séculiers. Vos paroles, pleines des vérités de ce Roi des rois, doivent être dans votre bouche comme une épée bien tranchante qui,

poussée par votre ardent amour pour lui, renverse et tue tout ce qui s'opposera à sa volonté. Ne craignez point de répandre du sang en cette manière, puisque c'est le moyen de vous garantir de la malédiction dont l'Écriture parle en ces termes : *Maudit soit celui qui empêche son épée de se tremper dans le sang* (Jérém., XLVIII, 10). Mais vous devez commencer par en tirer de vos propres veines et de votre propre cœur, parce que pour vous bien acquitter d'un ministère si saint, il ne suffit pas de vous mortifier dans les choses qui ne sont pas fort pénibles : il faut passer jusqu'à celles qui vous sont les plus chères et que l'on peut dire être le trésor de cette vie. Car c'est donner son sang à Jésus-Christ que de lui offrir ce dont on ne peut se détacher sans se faire une extrême violence : et il ne saurait nous faire une plus grande faveur que de nous donner le courage de répandre notre sang pour l'amour de lui, ainsi qu'il a répandu le sien pour l'amour de nous ; et comme il a bien voulu mourir pour notre salut, mourir aussi pour lui, soit en perdant la vie ou en renonçant aux affections les plus enracinées dans notre cœur. Car, si au lieu de cette vie et de ce sang qu'il a donnés pour nous garantir d'une éternelle mort, nous nous contentons de lui offrir non pas ce que nous aimons le plus, mais des choses qui nous sont peu chères, ne tomberons-nous pas dans la malédiction dont le prophète Malachie menace celui qui, ayant dans son troupeau un agneau gras, n'en offre qu'un maigre au Seigneur (*Malach.*, I, 14) ?

Vous ne sauriez trop considérer de quelle sorte vous voulez vous acquitter de cet emploi où la providence de Dieu vous engage, afin qu'il ait sujet d'être satisfait de vous, et que l'Église en puisse tirer de l'avantage, quand même il vous en devrait coûter la vie. Car comment pourriez-vous plus heureusement la finir qu'en l'employant pour l'honneur de Jésus-Christ et le bien de son Église ?

Quelle gloire égale celle de ne chercher point dans un concile une gloire mondaine, mais seulement une gloire qui ait du rapport à celle de Jésus-Christ, puisque l'Écclésiaste nous apprend que *la grande et la véritable gloire est de suivre Dieu* (*Eccles.*, XXIII, 38) ?

Représentez-vous, monseigneur, que ce fut dans cette disposition que notre Sauveur vint au monde, lorsque son Père éternel l'y envoya pour faire connaître aux hommes sa volonté, les retirer du chemin de l'enfer, et les faire entrer dans la voie du ciel. Nous savons qu'il naquit dans la pauvreté et la souffrance ; qu'il y a toujours vécu, et qu'elles ont toujours été en augmentant jusqu'à sa mort. Que si Jésus-Christ s'est acquitté en cette sorte et avec une inconcevable humilité de la commission qu'il avait reçue de Dieu, son Père, croirions-nous qu'il ait agréable que ceux qu'il envoie comme il a été envoyé, et qu'on peut ainsi nommer ses ambassadeurs, marchent avec apparat et avec pompe ; vu même qu'il nous a fait dire par saint Jean : *Je vous envoie en la même manière que mon Père m'a envoyé* (*Joan.*, XX, 21). Son cœur tout brûlant de zèle pour la gloire de son Père, l'a fait descendre du ciel afin de sauver des âmes qu'il a créées à son image ; et comme toutes les grandeurs d'ici-bas étant pesées au poids du sanctuaire ne sont que de la paille, faut-il s'étonner que ce grand feu de l'amour de Dieu n'ait point de peine à les consumer ?

Vous ne persuaderez jamais aux autres de se réformer si vous ne vous réformez vous-même : et vous cherchiez en vain d'autres moyens d'y réussir que ceux dont Jésus-Christ s'est servi pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu de son Père. Car s'il y en avait de plus efficaces, sa connaissance infinie ne pouvait les ignorer, ni son adorable providence manquer à les employer. Mais puisque Dieu a voulu que

ces moyens coûtassent tant de travaux à son propre Fils, les serviteurs pourraient-ils sans une étrange témérité prétendre d'être plus doucement traités que ne l'a été leur maître, et préférer leur faible prudence à sa sagesse éternelle ?

Considérez, monseigneur, le Fils de Dieu étendu sur une croix, percé de clous, et tout nu : et que cette vue vous porte à vous dépouiller des affections du monde, de la chair et du sang, du désir des biens, de l'honneur et de l'amour de vous-même ; afin de vous rendre conforme à Jésus-Christ, et vous bien acquitter de l'emploi pour lequel il vous a choisi. Mourez à tout pour ne vivre que pour lui et faire vivre les autres ; au lieu que si vous ne pensiez qu'à vous conserver une vie périssable, vous seriez cause de leur perte et de la vôtre, suivant cette parole de Jésus-Christ, qui ne saurait manquer d'avoir son effet : *Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit* (Joan., XII, 24).

Oh ! que souhaitable est cette mort qui est la cause de tant de vies, non-seulement heureuses, mais éternelles : et que malheureux sont ceux qui, par des intérêts et des prétentions humaines, se perdent eux-mêmes et ceux qu'ils pourraient sauver ! Ne devez-vous pas plutôt, monseigneur, offrir de bon cœur à Dieu ce corps et cette âme qu'il ne s'est pas contenté de vous donner, mais a bien voulu mourir pour vous rendre digne en ce monde de ses faveurs, et avoir sujet d'espérer en l'autre la couronne que saint Pierre nous assure qu'il nous donnera : *Lors, dit-il, que le Prince des pasteurs apparaîtra dans sa majesté, vous recevrez de sa main une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais* (I Petr., V) ; et Notre-Seigneur lui-même nous l'a confirmé par ces paroles : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur* (Matth., XXV).

Vous n'avez, monseigneur, qu'à vous représenter quelles seront cette couronne et cette joie que le Fils de Dieu nous a promises pour mépriser tous les contentements dont on peut jouir, et tous les travaux que l'on peut souffrir ici-bas. Car y a-t-il lieu de douter que si vous êtes un fidèle ministre de Jésus-Christ, il n'accomplisse en vous cette parole sortie de sa bouche : *Mes serviteurs seront au même lieu que je serai* (Joan., XII, 26).

Les travaux de cette vie passent comme un éclair : la récompense que nous en recevrons sera éternelle ; et lorsque nous y penserons le moins, l'heure viendra qu'il nous faudra tous comparaître devant le tribunal de ce juste juge qui vous commande maintenant de travailler à une affaire si importante. Quelle satisfaction ne vous sera-ce point dans ce jugement si terrible de lui être agréable par la manière dont vous aurez agi en cette occasion, sans craindre, pour lui plaire, de mécontenter les hommes ! Je le prie de tout mon cœur d'ajouter à cette faveur, que j'espère qu'il vous fera, celle de vous donner par son Saint-Esprit la lumière nécessaire pour connaître sa sainte volonté et la faire connaître aux autres, en n'ayant devant les yeux que la gloire de celui de qui toute grâce excellente et tout don parfait procèdent. Je souhaite qu'il soit toujours avec vous sans jamais vous abandonner, ni en cette vie, ni dans l'heureuse éternité que nous espérons (Jac., I, 17).

LETTRE VII.

A UN PRÊTRE DE SES AMIS.

Lorsque je considère votre peu de santé et tant d'autres circon-

stances qui, jointes ensemble, vous tiennent lieu d'une croix fort pesante, je ne m'étonne pas que vous vous plaigniez de ce que je ne vous aide point à la porter, en vous consolant souvent par mes lettres. Mais mes indispositions qui croissent toujours ne me permettent pas de m'acquitter de ce devoir comme je le désirerais; et j'avoue ne pouvoir sans peine entendre des plaintes auxquelles je ne saurais remédier : sur quoi je vous prie de croire que je vous parle très-sincèrement.

Ce que nous devons faire tous deux est de porter chacun notre croix après Jésus-Christ, comme il a porté la sienne, et lui demander de nous faire la grâce de recevoir avec joie de sa main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer.

En vérité, mon père, j'apprends que notre trop grand amour pour nous-mêmes et notre trop peu d'amour pour Jésus-Christ crucifié nous fassent paraître nos travaux beaucoup plus grands qu'ils ne sont, et nous plaindre de ne recevoir point de consolation dans nos peines. Car si nous avions véritablement en horreur tout ce que Jésus-Christ nous ordonne de haïr, pour lui témoigner notre amour, nous nous réjouirions de ce qu'il nous châtie des offenses que nous avons commises contre lui, et réputerions à une très-grande faveur l'honneur qu'il nous fait de manger à sa table, quoique tout n'y soit assaisonné que de fiel et de vinaigre, parce que le bonheur d'être en sa compagnie est si souhaitable, que quelque peine que l'on souffre, on ne saurait trop l'estimer à cause que c'est le moyen de posséder avec lui le royaume du ciel, où au lieu de ce fiel et de ce vinaigre, il nous rassasiera de ce miel délicieux dont il se nourrit lui-même.

Efforcez-vous, mon père, de vous avancer de plus en plus dans la grâce de Notre-Seigneur. Ne détournez point vos yeux de la croix. Préparez-vous à ne trouver durant le temps qui vous reste à vivre que des travaux continuels : et plus ils seront grands, plus regardez-les comme des marques que votre repos s'approche. Car ne savez-vous pas qu'après avoir marché par ces chemins si difficiles, on arrive à la céleste Jérusalem où l'on reçoit la consolation de toutes ces peines? Ces derniers travaux que l'on éprouve d'ordinaire dans la vieillesse, mettant fin à tous les autres, ils sont comme ce vin excellent que Notre-Seigneur garde pour ses amis, et qu'il ne leur donne pas d'abord, comme on le voit par la manière dont il en usa lorsqu'il convertit l'eau en vin. Buvez avec joie, mon père, de ce vin céleste dont l'Écriture dit : *Enivrez-vous, mes très-chers frères (Cant., V, 1)*, et par le moyen duquel vous aurez sujet d'espérer d'être l'un de ceux dont elle dit en un autre endroit : *Ils seront enivrés des délices de votre sainte maison, et vous leur ferez boire à longs traits la divine liqueur de ce torrent de volupté (Psal. XXXV)*. Car il ne faut pas s'imaginer que ce dernier jour soit éloigné, puisque notre corps est un vase de terre si fragile et reçoit à toute heure tant de coups, que lorsque nous y penserons le moins, il sera réduit en poudre, et que nous pourrons dire : *Le flet a été rompu, et nous nous sommes échappés (Psal. CXXIII)*.

LETTRE VIII.

A UN CURÉ.

Il lui donne divers avis.

La tiédeur est une maladie fort périlleuse, principalement si elle dure quelque temps. C'est pourquoi si vous l'avez eue pour hôtesse, défaites-vous-en le plus tôt que vous pourrez. Car elle ressemble à une femme qui, dépensant beaucoup et ne gagnant rien, non-seulement ruine bientôt son mari, mais se cause la mort à elle-même, parce que

Dieu vomit le tiède de sa bouche en le laissant tomber dans quelque péché mortel. Ainsi, c'est un si grand mal, que ceux qui le connaissent ne sauraient sans frayeur l'entendre nommer et ne le pas éloigner d'eux à quelque prix que ce soit.

Voici les remèdes que je crois que l'on y peut apporter en ce qui regarde l'oraison. Le premier est de tâcher, dans toutes nos occupations, de rappeler le souvenir de la présence de Dieu; ce qui nous sera d'autant plus facile, que ce seront des occupations de piété. Comme par exemple: vous parlez à l'un de vos paroissiens, pour l'exhorter à quitter le péché ou à satisfaire à ses devoirs; cet entretien extérieur que vous aurez avec lui ne vous empêchera pas d'élever votre cœur à Dieu, pour le prier de vous faire la grâce d'accomplir vous-même ce que vous voulez persuader à l'une de ces brebis spirituelles dont il vous a établi le pasteur. Vous en userez de la même sorte lorsque vous irez par la ville; et si votre intention est si pure, que vous ne cherchiez que Dieu dans toutes les choses où vous vous emploierez, il vous sera facile de vous recueillir.

Le second moyen est de considérer dans l'oraison que ce Dieu à qui vous parlez est si grand, que le respect que les anges lui portent va jusqu'à les faire trembler. Et dans les distractions que l'égarément de vos pensées vous causera, donnez-vous quelque coup comme pour vous recueillir, de même que l'on en donne à un serviteur qui parle à son maître d'une manière peu respectueuse.

Le troisième moyen est de se représenter avec quelle instance un homme condamné à la mort et près d'être exécuté demande qu'on lui fasse grâce.

Le quatrième moyen est de s'imaginer que l'on est arrivé à cette dernière heure où il faudra comparaître devant le juste jugement de Dieu, et qu'ainsi nous ne devons plus nous souvenir d'aucune des personnes qui nous sont les plus chères, que pour les prier de lui demander de nous faire miséricorde.

Le cinquième moyen est de lire quelque livre de dévotion, et même de prendre la discipline.

Le sixième moyen est de faire des prières vocales tirées des psaumes de David ou de quelques autres endroits de l'Écriture capables d'exciter notre attention et de nous donner de bons sentiments; une fervente oraison vocale étant préférable à une tiède oraison mentale.

Le septième moyen est de se garder des péchés véniels parce qu'ils éteignent peu à peu le feu de la charité, et de vivre de telle sorte que lorsque nous voulons nous recueillir, Notre-Seigneur n'ait pas sujet de ne daigner jeter les yeux sur nous, ou de ne nous montrer qu'un visage courroucé.

Le huitième moyen est de lui demander l'esprit de dévotion et de le bien conserver s'il nous le donne, parce que les consolations qui viennent de lui sont, comme dit l'Écriture, faciles à perdre si l'on manque d'en faire l'estime qu'elles méritent.

Le neuvième moyen est de se résoudre à n'abandonner point ces saints exercices, soit que la dévotion les rende doux ou que la sécheresse les rende pénibles; mais d'y persévérer toujours en disant en soi-même: Je ne m'occupe à ceci que par l'ordre de Dieu et pour porter ma croix après lui comme il a porté la sienne.

Et le dixième et dernier moyen est qu'encore que l'on n'ait pas tant de dévotion que l'on en aurait si l'on n'était point engagé dans ces occupations, de ne s'en mettre point en peine, puisque l'on ne saurait sans une grâce particulière en avoir autant dans cette vie active que si l'on passait les jours et les nuits dans une cellule, et que la fécon-

dité de Lia la récompensait de n'avoir pas les yeux si beaux que Rachel.

Faites tout ce que vous pourrez pour vous avancer dans cette dévotion si souhaitable; mais ne vous troublez point si vous ne l'avez pas telle que vous la désirez, et consolez-vous en considérant que les âmes au salut desquelles vous travaillez sont d'un si grand prix qu'elles ont coûté à Jésus-Christ tout son sang.

Il paraît y avoir du péril à obliger par voie de précepte de réitérer les confessions, lorsqu'il ne se rencontre point quelques-unes de ces causes que les docteurs allèguent pour l'ordonner. Mais, considérant ce que vous m'écrivez, que la manière dont se font la plupart de ces confessions les rend douteuses, je crois que si ces conditions dont les docteurs parlent s'y rencontrent, et que l'on remarque dans ces personnes un grand sentiment et un grand respect pour ce sacrement de la pénitence et pour la préparation qu'il demande, il n'y a rien que l'on ne doive faire pour les porter à faire une confession générale. L'avantage du bien qui en peut arriver est visible, parce que, encore que les précédentes confessions fussent bonnes, il y a grand sujet de croire qu'elles étaient imparfaites, et que, manque de disposition, ce sacrement n'avait pas conféré la grâce que l'on aurait dû en attendre, à cause qu'il faut, pour l'avoir, y apporter une autre disposition que celle que l'on avait eue. Et comment ces personnes se préparaient-elles à l'obtenir, puisque nous voyons qu'elles agissent si mal dans la confession même? Il n'en faut point de meilleure preuve que ce que lorsque Dieu inspire à une personne le dessein de se convertir à lui, elle sent aussitôt son cœur touché du désir de faire une confession de toute sa vie. Ainsi je crois que c'est une chose conforme à la volonté de Dieu et que l'on doit toujours pratiquer, d'obliger de faire une confession générale lorsque, après avoir enquis le pénitent de ses confessions précédentes, on a reconnu qu'il les a faites comme la plupart les font, c'est-à-dire rarement et avec peu de préparation. Que si cette personne ne veut point changer de vie, le curé n'est pas obligé de l'en presser, si ce n'est qu'il s'y trouve engagé par l'une des causes que les saints ont prescrites. Et il ne doit aussi l'interroger que de ce qui s'est passé depuis sa dernière confession. Mais quand il voit clairement qu'il a sujet d'entrer en soupçon de lui, il peut alors l'enquérir sur ce sujet et faire tout ce qu'il jugera être le plus avantageux pour cette âme, qui est sans doute de tâcher à le disposer de faire une confession générale.

Lorsque l'on se sent recueilli en soi-même, on ne doit pas s'abstenir de dire la messe, encore que l'on ait souffert quelque illusion du démon sans y avoir rien contribué, et que l'on ait commis quelque légère imperfection. Mais il faut en être fâché et s'en confesser. Que si cette illusion ne laisse dans l'esprit que des images fâcheuses et qui causent de la distraction, il vaut mieux s'abstenir de ce divin sacrifice, pourvu que cela n'arrive pas trop souvent, parce que si elles viennent du démon, comme il arrive d'ordinaire, ou si, de quelque autre cause qu'elles viennent, cette distraction n'est pas si grande qu'il n'y eût point d'apparence de ne pas dire la messe, il ne faut pas laisser de la célébrer. C'est pourquoi ceux qui mènent une vie réglée et ne discontinuent point leurs saints exercices, ne doivent pas différer de la dire, encore qu'ils ne sentent pas en eux cette ferveur et ce mouvement intérieur que saint Bonaventure disait qu'il fallait avoir pour dire la messe ou communier; et parce qu'il était de ce sentiment, il ne la disait pas tous les jours. D'autres reçoivent chez eux Notre-Seigneur avec joie, comme Zachée, et ne s'en trouvent pas mal, parce que au moins ils ne tour-

nent point la tête en arrière, ainsi qu'ils ont éprouvé qu'ils faisaient lorsqu'ils s'en absteuaient. Que s'ils se sentent touchés de quelque vaine complaisance de paraître avoir une grande dévotion à la messe, je crois qu'ils feront mieux de se modérer en cela, et de demander à Dieu de réserver, pour leur cellule, cette dévotion et les larmes qu'elle leur fait répandre.

J'ai été si malade durant tout l'hiver, que cela m'a empêché diverses fois de pouvoir prêcher. Je ne sais si le froid étant passé, je serai mieux. Je prie Dieu de vous récompenser de la charité que vous m'avez faite de dire des messes et de le prier pour moi, et lui demande de me faire la grâce de la pouvoir reconnaître. Je serais bien aise de savoir comment vont les affaires qui regardent son service. Jésus-Christ de qui elles dépendent veuille, s'il lui plaît, assister ceux qui y travaillent et toujours être votre amour unique.

LÉTTRE IX.

A UN DE SES DISCIPLES QUI ÉTAIT PRÊTRE.

Mon révérend père, j'ai reçu votre lettre, et elle a fait en moi le même effet que toutes celles que vous m'écrivez ont accoutumé de faire, qui est de rendre de grandes actions de grâces à Notre-Seigneur de celles dont il vous favorise, tant vos paroles me font connaître ce que vous avez dans le cœur. Mais j'ai reçu en même temps une grande confusion de voir que vous me nommez votre maître et votre père; au lieu que je me tiendrais heureux de passer pour votre disciple et votre fils. Ma confusion a été encore augmentée, parce que vous dites à la fin de votre lettre, que pour demeurer dans la bienséance d'un disciple, vous supprimez beaucoup de choses que vous pourriez aussi m'écrire. En vérité, je ne saurais souffrir que vous me traitiez de la sorte, et si vous continuez, vous m'obligerez à m'enfuir et à me taire.

Je ne sais si, la dernière fois que je vous écrivis, je vous mandai de prendre garde à ne pas tomber dans un défaut que j'ai remarqué en quelques-uns qui veulent passer pour spirituels, qui est de mépriser les travaux corporels et les amitiés qui n'ont pour objet que Dieu. Que si je vous l'ai écrit, il ne peut nuire de vous le répéter; et il est même nécessaire. Jésus-Christ, qui est la lumière que nos yeux doivent sans cesse regarder pour la suivre, a passé sa vie en ce monde dans des travaux continuels, et est mort au milieu des plus grandes douleurs que l'on saurait s'imaginer. Le désir de souffrir qu'ont ses serviteurs surpasse de beaucoup celui que les gens du monde ont de vivre dans les délices. Ils ne se contentent pas d'endurer tous les maux qui leur arrivent, et de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne point tomber dans le péché; ils tâchent même, par toutes sortes de voies, de trouver des occasions de souffrir encore davantage pour témoigner leur amour pour Jésus-Christ, comme il nous a témoigné le sien au milieu de tant de tourments. Ceux qui sont tièdes dans cet amour qu'ils lui portent, seraient bien aises de ne rien souffrir, et se contentent d'endurer avec patience les maux qui leur arrivent, afin de ne le point offenser. Mais ceux qui l'aiment avec ardeur sont si éloignés de désirer des consolations sensibles, que lorsqu'il leur en arrive, ils ont besoin de patience pour les recevoir, afin de ne lui pas désobéir. Ainsi, au lieu que les consolations sont l'objet du désir des tièdes, et les travaux celui de leur patience, ces mêmes travaux sont au contraire l'objet du désir d'un véritable chrétien; et ces consolations celui de sa patience.

Il paraît par là que l'esprit de Jésus-Christ opère dans les parfaits ce qu'il a opéré en lui-même, lorsqu'il lui a fait aimer les travaux pour nous apprendre à les aimer ; et comme les tièdes ont besoin de patience lorsqu'il leur en arrive, les parfaits chrétiens en ont besoin, quand il leur arrive des sujets d'une consolation sensible, parce que les uns n'aiment pas les travaux qu'ils souffrent, et que les autres n'aiment pas les consolations qu'ils reçoivent. Ce qui est en partie un effet des paroles de Jésus-Christ, lorsqu'il nous commande de porter sa croix, si nous voulons être ses disciples. Je dis en partie, parce que la principale difficulté de ce commandement consiste à renoncer à nos sentiments, à notre propre volonté et à celles de nos passions qui paraissent raisonnables, c'est-à-dire à tout le vieil homme qu'il faut faire mourir en nous comme Jésus-Christ le fit mourir en la croix ; car ce vieil homme n'est autre chose que notre corps passible et mortel. Mais encore que cette mort du vieil homme soit la principale partie de ce commandement de porter la croix, il ne faut pas négliger l'autre partie dont j'ai parlé, quoique saint Paul dise, en écrivant à Timothée, que les souffrances corporelles ne sont que médiocrement utiles (I *Tim.*). Car cela n'empêche pas que les serviteurs de Jésus-Christ ne doivent les embrasser avec joie jusque dans les moindres choses, puisque pour les empêcher de tomber dans cette erreur, ce grand Apôtre dit en un autre lieu : *Je châtie mon corps et le réduis en servitude* (I *Cor.*, IX) ; en quoi je ne crois pas qu'il entendit parler des tentations de la chair, comme quelques-uns l'interprètent, mais plutôt comme d'un préservatif pour tenir son corps en état de pouvoir continuer à travailler, puisqu'il dit dans sa seconde Epître aux Corinthiens en parlant de ses travaux : *Portant toujours dans notre corps la mort de Jésus-Christ* (II *Cor.*, IV) : ce qui montre qu'il donnait à ces travaux corporels le nom de la mort de Jésus-Christ qui n'est autre chose que la croix. Et il dit ailleurs : *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair* (Galat., V). Que s'il eût voulu seulement parler de mortifier ses affections, il se serait contenté de dire de crucifier leurs vices et leur concupiscence. Mais en disant qu'ils ont crucifié leur chair, il montre qu'il entend parler de leur corps. Il l'explique encore mieux dans le sixième chapitre de cette même Epître, où il met entre les choses à quoi les ministres de Jésus-Christ doivent s'exercer, les travaux corporels, tels que sont les jeûnes et les veilles (II *Cor.*, VI) : ce qui montre que l'homme tout entier doit porter la croix comme Jésus-Christ y a tout entier été attaché, afin de se rendre ici-bas conformes à lui dans ses peines, comme ils y seront conformes au ciel dans sa gloire.

J'entends, en parlant de la sorte, que chacun, selon les forces que Dieu lui donne, souffre autant qu'il pourra, en considérant non-seulement si cela est nécessaire pour quelque autre bonne fin ; mais principalement pour suivre l'exemple de Jésus-Christ qui a tant enduré, sans y avoir été poussé que par l'amour qu'il nous porte.

Quoique, ni le cilice, ni une pauvre cellule, ni autres choses semblables que l'on affectionne pour l'amour de lui, ne soient pas capables de nous sauver, puisqu'il n'y a que sa mort qui ait ce pouvoir, elles ont au moins cet avantage qu'elles nous font imiter son extrême pauvreté et la vie si âpre et si rude qu'il a menée jusqu'à ce dernier moment qu'il a rendu l'esprit sur une croix. Ainsi nous ne devons pas le réputer à un petit avantage, si nous avons de l'amour pour lui, parce que c'est une grande gloire de suivre son maître.

C'est tout ce que je vous dirai pour cette heure, quoique j'eusse dessein de vous écrire sur deux autres points. Car, je n'en ai pas le temps ; mais j'en ferai un mémoire, afin de ne les pas oublier, à condi-

tion néanmoins que vous me manderez ce que vous trouverez à corriger dans ce que je viens de vous écrire.

LETTRE X.

A UN PRÊTRE.

Sur le sujet des dispositions où l'on doit être pour dire la messe.

Mon révérend père, je prie Dieu que le retardement de ma réponse soit récompensé par les vérités qu'elle contiendra et par le bon usage que vous en ferez, comme j'ai sujet de l'espérer si, étant telle que je le crois, elle a du rapport à l'importance des propositions que vous me faites.

Vous me demandez quelle disposition est la meilleure et quelles considérations sont les plus utiles pour célébrer dignement le saint sacrifice de la messe, parce que vous craignez que, manque d'avoir cette disposition, vous n'ayez fait à votre dommage une action qui est en elle-même si avantageuse.

Vous savez que les dispositions des âmes aussi bien que celles des corps sont diverses; que les dons de Dieu sont différents, et que son adorable providence conduit les uns par un chemin, et les autres par un autre. C'est ce qui fait que l'on ne peut donner sur ce sujet des règles qui conviennent à tous, lui seul sait ce qui est propre à chacun et le touche davantage. Car, qui peut être assuré de cette disposition ou préparation, et de ces considérations dont il s'agit, puisqu'elles ne sont ni de foi, ni évidentes, mais un mouvement qui vient de Dieu? Il en faut demeurer là sans vouloir pénétrer plus avant jusqu'à ce que Notre-Seigneur les change. Le moyen de connaître que ce changement vient de lui est de consulter sur ce sujet quelques personnes non-seulement sages et prudentes, mais expérimentées en semblables choses, et de s'en mettre après l'esprit en repos.

Il y a d'autres personnes qui ne se sentent pas plus particulièrement touchées d'une considération que d'une autre, et ceux-là doivent aussi rendre compte de leurs dispositions les plus intérieures à quelqu'un qui soit capable d'en juger, pour voir si on les doit conduire par des considérations d'amour ou de crainte, les tenir dans une joie qui les fortifie ou dans une tristesse qui leur soit utile, en appliquant ainsi divers remèdes selon leurs divers besoins.

Or, comme la connaissance que j'ai de vous me fait croire que votre disposition est d'une personne fort avancée dans la piété, j'estime que le meilleur conseil que l'on vous puisse donner est de vous exhorter à un ardent amour de Dieu, accompagné d'un profond respect; à quoi rien ne me paraît pouvoir tant servir que de se représenter que celui à qui nous allons offrir ce sacrifice est Dieu et homme tout ensemble, et pour quel dessein nous montons à l'autel.

Je ne sais rien, mon révérend père, qui soit plus propre à exciter la dévotion que l'on doit avoir dans une action si sainte que de considérer attentivement ces vérités, et se les dire à soi-même : c'est un Dieu que je vais consacrer, que je tiendrai entre mes mains, que je recevrai dans mon cœur et à qui je pourrai parler sans nulle interposition.

Si nous considérons bien cela, et si l'Esprit de Dieu nous donne ces sentiments, ils sont plus que suffisants pour nous mettre en l'état où nous avons besoin d'être pour nous acquitter selon notre faiblesse d'un ministère si saint. Car, qui est celui qui n'est point touché d'un sentiment d'amour lorsqu'il pense au bien infini qu'il va recevoir? Qui est celui qu'un respect plein de tendresse ne fait point trembler en la présence d'un Dieu dont la majesté fait trembler les anges, et qui, bien loin de l'offenser, ne se trouve pas porté à le louer et à le servir? Qui

est celui qui n'a point de confusion et ne gémit pas d'avoir été si malheureux que de déplaire à ce Dieu tout-puissant qu'il voit des yeux de la foi? Qui est celui qui peut manquer de confiance lorsqu'il tient entre ses mains un tel gage de l'espérance de son salut? Qui est celui qui, fertilisé par ce divin viatique, n'entrerait pas avec courage dans un désert pour y faire pénitence? Et enfin toutes ces considérations jointes à l'assistance de Dieu ne doivent-elles pas faire un si grand changement en nous qu'elles nous tirent hors de nous-mêmes, soit par respect, soit par amour, ou par d'autres très-puissants motifs qui naissent de la pensée de la présence de Dieu et dont pour n'être pas très-sensiblement touchés, il faudrait avoir un cœur de pierre?

Vous ne sauriez trop, mon révérend père, vous appliquer à ces considérations et vous représenter que l'on vous dit : Voici l'Époux qui vient ; voici votre Dieu qui s'approche (Matth., XXV). Que cette voix vous fasse rentrer dans votre cœur, et ouvrez-le pour recevoir ce Sauveur du monde qui, dans ces moments précieux, entre dans les âmes comme un éclair : priez-le d'ajouter à la faveur qu'il vous a faite de se mettre entre vos mains, celle d'en avoir la reconnaissance que vous devez, de lui en rendre des grâces infinies et de l'honorer et de l'aimer, sinon comme il mérite de l'être, au moins autant que vous en êtes capable, et demandez-lui avec instance de ne pas permettre que vous demeuriez en sa présence sans lui rendre le respect et l'amour qui lui sont dus.

Quand nulle autre considération que cette présence de votre Sauveur ne vous porterait pas à être touché de ces sentiments, celle-ci seule doit suffire pour vous accoutumer à les avoir. Considérez quels sont les respects que l'on rend aux rois de la terre, et considérez encore davantage quels sont ceux que les anges et les saints rendent au roi des rois dans le ciel. Quoique ces esprits bienheureux soient élevés dans un si haut degré de gloire, la grandeur infinie de Dieu fait qu'ils s'épouvantent de leur petitesse, et le feu de l'amour qu'ils lui portent s'allume toujours de plus en plus dans cette ardente fournaise de celui qu'il a pour eux. Imaginez-vous que vous entrez avec tous ces esprits célestes au service de ce grand monarque, et représentez-vous quels doivent être les sentiments qu'une majesté si redoutable et une telle compagnie vous doivent donner quand nulle autre raison ne vous y porterait. Sur quoi il faut remarquer que ce sont deux choses différentes que de savoir parler comme l'on doit à un prince, et de savoir de quelle sorte on peut, sans lui parler, demeurer en sa présence d'une manière qui lui soit agréable.

L'union de l'âme avec Dieu est l'état où le prêtre doit être durant la messe, et lorsqu'il est retiré dans sa cellule, il doit s'efforcer de conserver cette union d'une telle sorte, que sa lecture ne l'interrompe point, parce qu'il en peut retirer plus d'avantages que de ce qu'il apprendrait dans les livres, quoiqu'ils lui puissent beaucoup profiter. Mais le moyen de tirer du fruit de l'un et de l'autre est de s'accoutumer à demeurer uni à Dieu dans la vue qu'il nous est présent, et de ne laisser pas d'avoir de l'attention à ce que l'on fait.

Seigneur mon Dieu, quel doit être le sentiment d'un prêtre lorsqu'il voit dans ses mains celui que la très-sainte Vierge n'a tenu dans les siennes qu'après avoir, par une élection éternelle, été choisie entre toutes les femmes et enrichie de toutes les grâces qui la pouvaient rendre digne d'être la mère d'un Dieu fait homme! Quel doit être l'étonnement de ce ministre de Jésus-Christ! Quelle doit être sa reconnaissance d'une si extrême faveur! Quelle doit être, dans toutes ses actions, sa vigilance à ne rien faire qui puisse déplaire à ce rédempteur du monde qui lui fait tant d'honneur que de se mettre entre ses mains par les paroles de la consécration!

Ces considérations, mon révérend père, ne sont point des discours sans fondement et comme des paroles mortes ; mais ce sont comme des flèches tirées par le bras tout puissant de Dieu qui, en perçant le cœur du prêtre, y font un tel changement, qu'à la fin de la messe il considère avec attention ces paroles de Notre-Seigneur : *Savez-vous ce que je viens de faire pour vous (Joan., XIII) ?* Qu'heureux serait ce prêtre s'il comprenait encore mieux le prix de la faveur que Dieu lui aurait faite dans la célébration de ce grand mystère, qui en goûterait bien la douceur et qui saurait bien la peser au poids du sanctuaire ! Il ne pourrait, après avoir achevé ce grand sacrifice, voir sans dégoût les créatures, ni sans peine traiter avec elles, et jusqu'au jour qu'il recommencerait à dire la messe, il ne trouverait du plaisir et de la consolation qu'à penser à cette extrême faveur qu'il aurait reçue de Dieu.

S'il vous donne quelquefois, mon père, cette consolation, vous ne pourrez sans confusion et sans douleur vous approcher de l'autel lorsque vous ne l'aurez pas. Mais il faut avoir éprouvé ces deux états si différents pour connaître quel est le bonheur dont on jouit dans l'un, et la peine qu'on souffre dans l'autre.

Que si, en allant dire la messe, vous joignez à ces considérations celle de penser qui est ce roi de gloire qui va se rendre présent sur cet autel, et à quel dessein il y vient, vous y trouverez un tel rapport avec son incarnation, sa naissance, sa vie et sa mort, que l'image qui s'en renouvellera dans votre esprit vous le rendra comme présent. Et, si vous portez vos pensées jusqu'au cœur de ce divin Sauveur, il vous fera voir que ce qui l'amène ainsi vers vous est la violence de son amour qui ne lui peut permettre que vous soyez privé du bonheur de sa présence. L'excès d'une telle faveur n'est-il pas capable de faire tomber dans le ravissement et la défaillance ? La seule pensée d'avoir son Dieu présent fait une très-forte impression dans ce ministre de Jésus-Christ. Mais, lorsqu'il considère, dans cet adorable mystère, qu'il doit cette faveur à la grandeur de son amour qui fait que, comme un époux ne se lasse jamais de voir et de parler à son épouse, il ne se lasse point de nous favoriser de sa présence, il voudrait avoir mille cœurs pour pouvoir répondre à un tel amour, et lui dit avec saint Augustin : *Qui suis-je, Seigneur, pour mériter que vous me commandiez de vous aimer ?* Qui suis-je, mon Dieu, et que vous suis-je ? Comment est-il possible, ô Jésus, mon Sauveur, que vous ayez un tel désir de me voir, qu'étant, comme vous êtes, dans le ciel avec ces esprits bienheureux qui brûlent d'amour pour vous et qui ne respirent que votre service, vous ne puissiez vous empêcher de venir vers moi qui ne fais au contraire que vous offenser ? Soyez-vous béni à jamais de ce qu'étant tel que vous êtes et la perfection même, vous avez bien voulu honorer de votre affection une vile et imparfaite créature jusqu'à souffrir de vous mettre entre mes mains avec une si extrême bonté, qu'il semble que vous me disiez : Je suis mort pour vous une fois, et je viens vous assurer qu'au lieu de m'en repentir, je mourrais encore une autre fois s'il en était besoin pour vous garantir d'une mort éternelle. Quel cœur serait à l'épreuve d'un tel témoignage d'amour ! et ne se sentirait-il pas percé comme d'un trait enflammé à qui rien n'est capable de résister ?

C'est ainsi, mon révérend père, que Notre-Seigneur vient du ciel pour se mettre entre nos mains, et que nous devons le recevoir. Je finis ce discours si utile, en le priant que, puisque nous recevions en vain ses grâces si nous ne reconnaissons combien nous lui en sommes obligés, il ajoute à la faveur qu'il nous fait de nous les accorder, celle d'en avoir la reconnaissance que nous devons. Car les ingrats, comme le dit si bien saint Bernard, sont d'autant plus méchants que Dieu leur donne plus de preuves de sa bonté. Veillons sans cesse sur nos actions

afin que Dieu n'ait pas sujet de nous châtier lorsque nous sommes à l'autel, et, après en être sortis, entretenons-nous durant tout le reste du jour de ces pensées : J'ai reçu mon Sauveur ; j'ai eu l'honneur de m'asseoir à sa table, et il me fera encore demain la même grâce. Evitons ensuite de rien faire qui lui puisse être désagréable, et efforçons-nous au contraire de le contenter en toutes choses en considérant qu'il nous récompense d'ordinaire à l'autel des bonnes actions que nous faisons hors de l'autel.

Enfin, souvenez-vous, s'il vous plaît, que Notre-Seigneur ayant reproché à Simon le Pharisien, ce que, lorsqu'il était entré chez lui, il ne lui avait point lavé les pieds et ne l'avait point baisé, il nous apprend par là qu'il veut que, lorsqu'il entre chez nous, le regret de l'avoir offensé nous fasse répandre des larmes, et notre amour pour sa personne sacrée lui donner le baiser de paix. Je le prie de tout mon cœur de vous donner, avec lui-même et avec tout le monde, cette paix qui naît du parfait amour ; que vous soyez sensiblement touché des offenses que vous et les autres commettez contre lui, et qu'il vous rende participant dans le ciel de ses biens éternels, que vous ne considérerez pas seulement comme vous étant propres, mais plus que propres, parce que vous l'aimerez plus que vous-même.

Je vous conjure, par ce même amour, de corriger ce que vous trouverez à redire dans cette lettre, de rendre grâce pour moi à Notre-Seigneur de ce qui vous y paraîtra de bon, et de ne me pas oublier dans vos saints sacrifices.

LETTRE XI.

A un jeune homme qui lui demandait conseil pour savoir s'il se ferait prêtre.

J'ai reçu votre lettre, et il paraît parce que vous m'y déclarez de vos dispositions, que vous ne lisez pas dans mon cœur, puisque vous croyez que la connaissance que vous m'en avez déjà donnée s'est effacée de ma mémoire. Mais Notre-Seigneur ne l'a pas permis ; je m'en souviens très-bien et conserve toujours un fort grand désir de vous rendre tout le service qu'il me sera possible.

J'ai vu aussi dans votre lettre quels sont vos exercices et les combats qui se passent dans votre esprit pour savoir si vous devez vous résoudre à vous faire prêtre. Il paraît que l'appréhension que vous donne le poids d'une telle charge vous fait douter si vous devez vous y engager. En quoi je ne trouve pas seulement que vous avez raison, mais je souhaiterais que vous en connussiez de telle sorte l'éminence et la sainteté, que vous n'eussiez pas seulement la pensée d'y prétendre.

Lorsque dans les premiers siècles de l'Eglise on avait une partie de l'estime que l'on doit avoir de l'excellence du sacerdoce, on n'y recevait que ceux que l'on jugeait dignes d'être évêques, ou d'avoir la conduite des âmes, ou de prêcher la parole de Dieu d'une manière apostolique. Les autres qui se consacraient à l'Eglise se contentaient d'être diacres ou sous-diacres, ou de la servir en des degrés inférieurs ; car, plus ils étaient éminents en vertu, et plus ils aimaient à s'occuper en des fonctions humbles et basses. Maintenant c'est tout le contraire, puisque ceux qui sont élevés à cette haute dignité du sacerdoce vivent d'une manière qui montre qu'à peine pourraient-ils passer pour de bons lecteurs ou de bons portiers.

Croyez-moi, mon cher frère, il n'y a que le diable qui puisse en ce temps mettre dans l'esprit des hommes un orgueil si audacieux que d'oser poursuivre avec tant d'ardeur la dignité du sacerdoce, dans le

dessein qu'il a de les élever ainsi comme sur le sommet du temple pour les précipiter de plus haut. Ce n'est pas ce que Jésus-Christ nous a enseigné. Il veut, au contraire, qu'en menant une vie qui nous fasse mériter les dignités, nous fuyions les dignités, et qu'au lieu de rechercher ces lieux élevés si exposés à la violence des vents, nous ne recherchions, même dans l'extérieur, qu'une sainte humilité pour nous mettre en assurance.

Oh! si vous saviez quelle doit être en ce monde la vie d'un prêtre, et quel sera le compte qu'il lui faudra rendre dans une autre vie! Il n'y a point de paroles qui soient capables d'exprimer la sainteté que demande une fonction qui donne le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel, de faire venir sur nos autels le Créateur de l'univers, et de l'imiter en devenant comme lui l'avocat et l'intercesseur pour les hommes.

Pourquoi donc, mon frère, voulez-vous vous exposer à un si extrême péril et vous obliger à rendre un tel compte au dernier jour? Ne songez-vous point qu'alors, quelque humble et quelque rabaisé que fût l'état où vous vous seriez engagé, le poids vous en paraîtrait si pesant? Et que sera-ce donc si vous en mettez sur vos faibles épaules un qui serait capable de faire trembler les anges?

Embrassez le genre de vie qui peut vous faire marcher plus sûrement dans le chemin de votre salut, et non pas celui qui passe pour le plus honorable aux yeux des hommes. Un jour viendra où vous connaîtrez clairement que le conseil que je vous donne est le meilleur, et que le connaîtront aussi ceux qui vous disent maintenant le contraire, parce qu'ils ignorent combien grande et élevée est la dignité du sacerdoce. Ils n'ont que des considérations humaines, et ainsi ne craignent point d'exposer témérairement à un si grand péril ceux qui ont de la déférence pour eux, et se croient être en sûreté et eux aussi. Il est visible qu'un tel conseil ne peut procéder que d'un sentiment intéressé ou de malice; et de là vient que plusieurs s'engagent dans un ministère aussi saint qu'est le sacerdoce, ou y engagent les autres dans la seule vue d'avoir moyen de subsister, quoiqu'ils veuillent faire croire qu'ils ne le font que pour servir Dieu.

Qui peut assez déplorer un aussi grand abus qu'est celui de ne prêcher la parole de Dieu et de n'offrir le saint sacrifice que pour se procurer une nourriture corporelle; de consacrer le pain de l'âme pour ne pas manquer d'un pain matériel, et de ne considérer dans un ministère tout divin que des intérêts purement terrestres? Nous voyons que notre Rédempteur s'en est plaint dans l'Évangile, et nous ne devons pas croire qu'il laisse impuni ce mépris que l'on fait de lui.

En vérité, il vaudrait beaucoup mieux s'occuper à quelque travail des mains comme tant de saints ont fait autrefois, ou assister les pauvres dans un hôpital, ou servir quelque bon prêtre pour avoir moyen de vivre, que de préférer ainsi la terre au ciel contre l'ordre et le commandement de Dieu.

Vous voyez, mon frère, ce que je crois que vous devez faire pour lui être agréable, et quel est mon sentiment touchant le sacerdoce. Il est si élevé, qu'il est vrai que j'aimerais mieux que vous témoignassiez votre respect pour une telle dignité en vous en éloignant, que d'oser vous en approcher.

Que si vous vous résolvez d'entrer dans les ordres, contentez-vous de prendre celui de sous-diacre, et deux ou trois ans après celui de diacre. Mais ne passez pas plus avant, à moins que le Saint-Esprit vous fasse connaître par de grandes conjectures que Dieu vous veut élever plus haut.

Vous êtes beaucoup plus heureux dans votre condition présente, quoique n'ayant aucun bien, que vous ne le seriez dans Rome avec tous les revenus de celui qui vous convie d'y aller. La vie que vous passez maintenant se peut nommer une école de patience, d'humilité et de charité, et si Dieu vous fait la grâce de bien comprendre quel bonheur c'est d'assister, pour l'amour de lui, les pauvres malades, et de supporter les mauvaises humeurs de ceux avec qui vous avez à converser, vous devez vous estimer plus riche que vous ne le seriez avec tout ce que le pape vous saurait donner. Jésus-Christ, dont vous devez attendre tout votre bonheur, veuille, s'il lui plaît, par sa grâce être l'objet de votre amour.

LETTRE XII.

A UN PRÊTRE.

Il lui parle de la grâce que Dieu lui a faite de l'appeler au sacerdoce, et de la manière dont il se doit acquitter d'une fonction si sainte.

Puisque Jésus-Christ vous a fait la grâce d'entrer dans le sacerdoce, vous n'ignorez pas sans doute le compte que vous serez obligé de rendre d'un ministère si élevé qu'il serait redoutable aux anges mêmes. Reconnaissez quelle est la faveur que vous avez reçue, et que ces considérations servent à vous recueillir lorsque vous serez distrait, et à vous encourager quand vous vous trouverez abattu. Car cette faveur est si grande, que vous ne sauriez trop la ressentir et vous efforcer d'y répondre par toutes sortes de services.

La première règle que vous devez observer est, toutes les fois que vous vous réveillerez la nuit, de vous imaginer d'entendre une voix qui vous dit : *Voici l'Époux qui vient : allez au-devant de lui.* Car si lorsque quelqu'un de nos amis vient nous visiter, et particulièrement si c'est quelque grand seigneur, il n'y a point de soin que nous n'apportions pour nous préparer à le recevoir ; à combien plus forte raison les jours que nous célébrerons la messe devons-nous nous préparer le mieux qu'il nous sera possible pour recevoir un Dieu qui, étant adoré des anges, ne dédaigne pas de venir en qualité de notre frère loger dans notre cœur. Dans cette pensée récitez votre office, et puis demeurez en repos au moins durant une heure et demie pour considérer attentivement quelle est la grandeur de celui que vous devez recevoir. Admirez qu'un ver de terre ose traiter si familièrement avec Jésus-Christ, et dites-lui : qui vous a livré, Seigneur, entre les mains de ce misérable pécheur ? et comment se peut-il faire que vous veniez encore une fois dans l'étable de Bethléem ? Souvenez-vous que saint Pierre ne se crut pas digne de demeurer avec lui dans une barque ; que le centenier n'osait le recevoir dans sa maison ; et que d'autres semblables considérations vous apprennent à redouter ce mystère si terrible, à y révéler une si haute majesté, et à vous remettre devant les yeux que c'est une image de ce qui se passa lorsque le Père éternel envoya son Fils unique prendre une chair humaine dans le sein de la bienheureuse Vierge afin de sauver le monde, et une représentation de la vie et de la mort de ce rédempteur des hommes. Considérez qu'il vient dans ce sacrement pour nous appliquer les remèdes qui sont les effets de ses souffrances, et nous faire part des richesses qu'il a gagnées sur la croix, où en satisfaisant pour nous à la justice de son Père il a payé le prix de notre rançon.

Après cela repassez dans votre esprit tous vos péchés et particulièrement les fautes et les imperfections auxquelles vous êtes encore sujet. Présentez-vous à Dieu comme un malade qui montre ses plaies à son

médecin. Demandez-lui qu'il vous les fasse encore mieux connaître, et qu'il lui plaise de les guérir. Offrez ensuite au Père éternel ce sacrifice de son propre Fils pour toute l'Eglise catholique en général, et particulièrement pour les personnes que vous êtes le plus obligé d'affectionner. Souvenez-vous de quelle sorte il s'offrit en la croix pour tout le monde; et priez-le de vous donner quelque étincelle de son ardente charité, afin qu'en qualité de son ministre vous vous conformiez à lui. Priez ensuite la très-sainte Vierge de vouloir par le souvenir de la joie qu'elle ressentit lorsque l'ange lui annonça qu'elle serait la mère d'un Dieu, vous obtenir de son Fils la grâce de le bien recevoir, comme elle le reçut dans ses pudiques entrailles, et dites alors l'oraison : *Deus qui de Beatæ Mariæ virginis*. Demandez la même chose à son divin Fils en disant l'oraison *Deus, qui corda fidelium*. Lisez quelque chose qui traite de ce grand sacrement ou du quatrième livre du livre qui porte pour titre, du Mépris du monde, ou de quelques autres livres semblables, si vous les avez. Que si après votre oraison vous vous trouvez fort recueilli et dans un grand sentiment de dévotion, vous pourrez vous passer de cette lecture.

Vous direz le lundi la messe pour les âmes qui sont en purgatoire; le mardi et le mercredi pour les personnes que vous affectionnez le plus ou qui vous y auront obligé; et le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche pour la réformation des mœurs de l'Eglise.

Après avoir achevé la messe vous vous recueillerez au moins durant une demi-heure pour remercier Notre-Seigneur de la faveur qu'il vous aura faite de vouloir bien venir dans un cœur si indigne de le recevoir. Vous lui demanderez pardon de l'avoir si mal reçu, et le prierez que la grâce qu'il vous a faite vous attire de nouvelles grâces. Il sera bon aussi que vous repassiez dans votre esprit quelqu'un des passages de l'Evangile qui parlent des miracles qu'il a faits en faveur des hommes, comme lorsqu'il guérit le lépreux, et calma la mer en faveur de ses disciples que la tempête allait submerger. Commencez par l'un des quatre Évangélistes : méditez-en chaque jour tout à loisir un passage, et priez Notre-Seigneur de vous faire une semblable grâce puisque vous en avez le même besoin.

Vous pourrez ensuite jusqu'à l'heure du dîner lire quelque chose, et dire cette partie de l'office qui vous restera à dire.

Après avoir diné et pris du repos, vous continuerez à dire votre office, lirez encore un peu, et puis ferez un peu d'oraison en vous souvenant que Notre-Seigneur vous a ce jour-là fait l'honneur d'être votre hôte. Vous pourrez après, jusqu'à vêpres, vous occuper à quelque travail corporel, soit au jardin, ou à écrire, ou choses semblables, sans néanmoins vous trop lasser de peur d'éteindre en vous, par un travail excessif, l'esprit de la dévotion. Quand vous aurez dit vêpres, vous lirez encore un peu : et si vous avez quelque malade ou quelque autre personne à visiter pour le bien de son âme, ou quelque affaire à la campagne, acquittez-vous de ces devoirs.

Vous emploierez le soir une heure et demie, comme vous avez fait le matin; et après avoir dit complies, vous lirez, mais peu, si vous êtes peu touché de dévotion, et penserez le plus attentivement que vous pourrez à l'heure de la mort, au jugement de Dieu et au compte que votre âme aura à lui rendre lorsque votre corps sera dans la sépulture. Vous vous accuserez en général et en particulier de vos péchés passés et présents; vous vous représenterez les grâces que Dieu vous a faites et que vous avez si mal reconnues; ferez un sérieux examen de vos actions pour en remarquer les défauts, et considérerez quelles sont les racines et les causes véritables de vos passions, sans quoi l'édifice spi-

rituel du renouvellement de votre vie auquel vous devez avoir dessein de travailler, ne pourrait longtemps subsister. Mais encore que ces considérations ne vous donnent pas tant de dévotion que vous en auez eu en de semblables occasions, vous n'en tirerez pas moins d'avantage. Vous pourrez alors vous représenter qu'en qualité d'esclave de Dieu, comme vous l'êtes véritablement, vous êtes obligé de le servir avec toute sorte de soins, conformément aux talents qu'il vous a donnés, et à vous examiner, ainsi que je l'ai déjà dit, de même que si vous étiez à l'article de la mort. Car quel malheur peut être plus grand que de ne préférer pas à toute autre pensée celle d'une chose inévitable et où il ne s'agit de rien moins que de notre bonheur ou de notre malheur éternel? C'est ce qui a fait dire au Sage, dans l'Ecclésiastique : *Examinez-vous et jugez-vous-mêmes avant que vous soyez jugés* (Eccli., XVIII, 20). Il est bon aussi en pensant à notre mort et à celle des autres de considérer toutes choses comme si elles étaient déjà passées, et tous les hommes comme étant réduits en poudre, afin de mépriser tout ce qu'il y a de visible, et ne mettre notre appui et notre confiance qu'en Dieu seul.

Les livres dont je crois, qu'après avoir dit vèpres, et dans les autres intervalles dont j'ai parlé, vous devez entremêler la lecture avec l'oraison et la méditation, sont le Nouveau Testament, le Mépris du monde, Cassien, saint Jean Climaque, les Morales de saint Grégoire, les Méditations de saint Augustin et de saint Bernard, afin d'élever par ce moyen votre cœur à Dieu : mais cela sans vous lasser et sans vous faire mal à la tête, étant au contraire à propos de cesser et de vous reposer lorsque vous sentez qu'elle s'échauffe. Si vous pouvez passer tout ce temps à genoux et même jusqu'à deux heures, je vous le conseille : à condition aussi de ne vous pas trop fatiguer.

Un excellent moyen de se délasser l'esprit est de demeurer dans une simple attention à Dieu, principalement après avoir employé quelque temps dans l'occupation dont je viens de parler, parce que Notre-Seigneur nous fait quelquefois en cet état plus de grâce que si nous avions passé toute une nuit à travailler avec la pensée.

C'est une chose louable de ne coucher le jeudi et le vendredi que sur des ais, en se souvenant que Notre-Seigneur souffrit tant durant ces deux jours ; et ne vous laissez jamais aller pour peu que ce soit au désir de faire votre propre volonté : mais que Jésus-Christ crucifié soit le modèle que vous vous proposiez sans cesse d'imiter.

LÉTTRE XIII.

A UN PRÊTRE QUI ÉTAIT MALADE.

Il lui représente en quoi consiste la paix, la force et la perfection d'un chrétien.

Nous aurions quelque sujet de nous étonner et même de nous troubler des événements extraordinaires qui arrivent dans le monde, si nous ne considérons que Dieu, sur qui nous devons toujours arrêter nos yeux, ne fait et ne peut jamais rien faire qui ne soit bien : mais dans cette vue nous ne saurions nous tromper, puisqu'il est infailible dans sa conduite, et qu'elle ne tend qu'à notre avantage. Ainsi nous devons demeurer en paix sans nous laisser emporter aux jugements indiscrets de ceux qui s'égarent dans leurs pensées. Ces gens amoureux de leurs sentiments veulent mesurer la hauteur du ciel avec une canne, et sa largeur avec la paume de la main lorsqu'ils s'imaginent de pouvoir pénétrer les secrets jugements de Dieu par leur aveugle et faible raison qui n'est pas moins obscure au regard des choses

divines que les yeux d'un hibou le sont en comparaison des rayons du soleil.

La paix de l'esprit ne consiste pas à raisonner, mais à croire ; ni à s'imaginer ce qui pourrait être meilleur, mais à se soumettre sans faire de vaines réflexions à tout ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner. Il faut au lieu de nous mêler de vouloir conduire, nous laisser conduire à cette divine lumière qui ne peut errer ; et au lieu d'ouvrir les yeux pour pénétrer ce que nous ne saurions comprendre, les fermer et la suivre de peur que son trop grand éclat ne nous aveugle. C'est le conseil que saint Paul donne lorsqu'il dit : *Que le Dieu de l'espérance vous comble de paix et de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu et la puissance du Saint-Esprit (Rom., XV, 13)*. Vous voyez que ce grand apôtre nomme Dieu le Dieu de l'espérance, parce qu'il avait allégué auparavant ce passage d'Isaïe : *Il sortira de la tige de Jessé un rejeton qui s'élèvera pour commander aux nations, et les nations espéreront en lui (Isa., XI, 1)*. Or, comme Jésus-Christ n'est venu au monde que pour nous faire connaître en mourant pour nous, quel est l'amour qu'il nous porte, faut-il s'étonner que comme il est nommé le Dieu d'amour, selon ces paroles de saint Jean : *Dieu est charité (I Joan., IV)*, c'est-à-dire amour, on le nomme aussi le Dieu de l'espérance, parce que rien n'est si capable de nous donner sujet d'espérer que ce que nous sommes aimés de lui, et qu'il ne pouvait nous donner une plus grande marque de son amour que de donner sa vie pour l'amour de nous ? Puis donc que ce Dieu de l'espérance, comme le nomme saint Paul, nous remplit de paix et de joie, non pour nous porter à examiner ce qu'il fait, mais pour croire avec simplicité d'esprit qu'étant, comme il est, la véritable sagesse de ceux qui, dans cet exil de la terre, l'aiment et croient en lui en la manière que je l'ai dit, ils sont remplis par le Saint-Esprit d'espérance et de force. Car lorsque celui qui discerne le moins a plus de confiance et d'amour que celui qui a davantage de discernement, il a aussi plus d'espérance, parce qu'il croit que plus il renonce à son propre sens pour se jeter entièrement entre les bras de Dieu, et plus il est en assurance, à cause, comme dit saint Augustin, que Dieu est si bon, qu'il n'a garde de nous laisser tomber, lorsque nous ne cherchons point d'autre appui que lui, et que ceux qui tombent, ne tombent que parce qu'ils n'osent s'y confier, mais préfèrent leur volonté à la sienne, et leurs raisons à ses divines lumières, tant ils se croient éclairés, au lieu qu'ils ne sont en effet que ténèbres.

Cette espérance pleine d'amour qui naît de notre abandon entre les mains de Dieu nous donne une force extraordinaire, parce qu'au lieu que rien ne nous rend si faibles que de nous conduire par nos propres sentiments, rien ne nous rend si forts que de nous soumettre à la conduite de Dieu. De deux personnes qui se trouvent en ces différents états, l'une se plaint sans cesse de mille choses qui lui donnent peine, et l'autre est toujours contente ; l'une voit à tous moments des sujets de crainte et de déplaisir, parce qu'elle a toujours les yeux ouverts à ce qui peut la troubler, et l'autre demeure toujours tranquille, parce qu'elle les a toujours arrêtés sur Dieu comme sur son centre, et sait que sa sagesse infinie et son extrême bonté lui font connaître et vouloir tout ce qui est nécessaire pour le bien de ceux qui lui sont soumis.

Je vous ai dit tout ceci, mon très-cher père, pour vous faire voir que vous ne devez pas vous troubler de la maladie qu'il a plu à Dieu de vous envoyer afin d'éprouver votre obéissance, mais vous souvenir que cette vertu lui est si agréable, qu'il la préfère aux victimes et aux sacrifices qu'on lui offre, comme le prophète Samuel le dit au roi Saül ensuite de sa désobéissance (*I Rois, XV*).

N'entreprenez pas de faire ce que vous feriez si vous étiez en santé. Il vous doit suffire de plaire à Dieu en souffrant avec patience votre maladie. Et si, comme je le crois, vous n'avez pas d'autre dessein que de vous conformer à sa volonté, il vous est plus avantageux d'être malade que d'être sain, puisqu'il le veut ainsi, et que tout notre bonheur consiste à lui obéir.

Prenez bien garde que la maladie ne passe du corps à l'âme, car Dieu n'afflige l'un que pour le salut de l'autre; et elle n'y passera pas si, au lieu de vous attrister de ce que vous endurez, vous vous offrez à Dieu pour accomplir sa volonté, et trouver ainsi de l'avantage pour votre âme dans la diminution de la santé de votre corps.

Croyez-moi, mon père, c'est la manière dont Dieu conduit ses véritables enfants. Il leur fait sentir de l'amertume dans les temps qu'il juge y être les plus propres, afin de les détacher d'eux-mêmes et les rendre prompts à se soumettre à sa volonté. Il n'ignore pas combien il nous est difficile de nous dépouiller de nos affections, mais sa bonté pour nous considère ce qui nous est le plus utile et non pas le plus agréable. Il nous tire par ce moyen comme du maillot de l'enfance. Car l'homme peut passer pour un enfant jusqu'à ce qu'étant dépouillé de lui-même, il se soit revêtu de la volonté de Dieu, et on le voit à toute heure s'affliger, se réjouir, pleurer, rire, craindre et espérer, ce qui n'est pas seulement en nous un état qui se puisse longtemps supporter, mais périlleux, parce que ce qui convient à un enfant est blâmable dans une personne raisonnable. C'est pourquoi encore qu'Isaac eût été promis de Dieu à son père et à sa mère, et que son nom même signifie le ris et la joie que cette promesse leur causa, nous ne voyons point dans l'Écriture qu'Abraham ait fait une grande fête au jour de sa naissance, mais seulement lorsqu'il fut sevré, ce qui est un temps de tristesse pour les enfants. Ainsi il faut que ceux qui naissent en Jésus-Christ souffrent des peines, afin que Dieu les ayant éprouvés en diverses sortes par des amertumes si contraires à leur inclination, ils deviennent des hommes parfaits qui ne vivent plus du lait des consolations et ne fassent plus leur propre volonté, mais qui se nourrissent du pain si dur d'une parfaite obéissance.

LETTRE XIV.

A UN PRÊTRE.

Il lui donne plusieurs excellents avis touchant la manière de se conduire dans la piété.

Comme tout notre bonheur consiste à être fidèles à Dieu, je le prie de tout mon cœur de vouloir vous donner la force de le servir parfaitement. C'est une assez grande peine de veiller sur ses propres actions sans y joindre encore celle de veiller sur les actions des autres; et il se trouve peu de personnes qui s'acquittent de ces deux devoirs, parce que selon que l'on est plus affectionné à l'un, on manque à l'autre. Car les uns, lorsqu'ils se regardent eux-mêmes, trouvent tant de difficultés à prendre soin de leur prochain, qu'ils perdent l'envie de s'y appliquer, et se croient plus obligés de travailler pour leurs propres besoins. Et les autres, voyant qu'ils profitent en quelque sorte à leur prochain, s'oublient eux-mêmes et ne se mettent pas ainsi dans un moindre péril que les premiers. Sur quoi, ce que je désirerais que vous fissiez serait d'imiter notre divin Maître, qui, la nuit de sa passion, quittait la prière pour aller voir ce que faisaient ses disciples, et puis retournait à la prière, mêlant ainsi ces deux diverses actions. Car je voudrais que de même le soin que vous prendriez de l'un ne vous fit point négliger l'autre. Je n'ignore pas combien

cela est difficile et quelle prudence il faut avoir pour profiter aux autres sans se nuire ; mais cette difficulté au lieu de nous décourager doit nous exciter à redoubler nos efforts pour réussir dans une conduite si importante.

Il faut avouer que la lâcheté est grande en ce siècle. A peine se trouve-t-il un homme entre ceux mêmes qui font profession de servir Dieu qui veuille s'engager dans ce qui paraît pénible. Nous rejetons tout ce qui n'est pas à notre goût, et voulons que l'on entre dans nos sentiments. Quelque lâches que nous soyons, nous nous étonnons de la lâcheté des autres : nous sommes très-indulgents envers nous-mêmes, et ne pouvons rien pardonner à notre prochain ; au lieu que nous devrions au contraire supporter ses défauts avec patience et condamner les nôtres avec rigueur. Nous sommes si froids dans le service de Dieu que nous ne nous y engageons d'ordinaire qu'en tremblant, quoique notre amour pour lui devrait nous rendre comme insensibles dans les souffrances, nous faire recourir à lui, et, par notre confiance en son secours, nous porter à combattre avec un courage invincible contre le démon. Car ce serait le moyen de nous avancer dans le chemin de la piété dont nous voyons les autres s'égarer ou marcher si lâchement, et faire des chutes si fréquentes que c'est comme s'ils ne marchaient point.

Portez généreusement votre croix, mon père, par une disposition toute contraire en invoquant le nom de celui qui a voulu mourir à la croix pour nous racheter de la mort. Croyez que quelque grands que soient les maux qu'il permet que nous souffrions, il ne nous oublie pas néanmoins ; il veut au contraire, en nous traitant comme son Père éternel l'a traité lui-même, nous faire acheter par un si petit prix la faveur de nous prendre en quelque sorte comme ses coadjuteurs dans un aussi grand ouvrage qu'est celui de notre salut. C'est lui qui l'opère ; nous ne sommes que ses ministres, et il prend plaisir d'éprouver notre foi, notre charité et notre patience. Ainsi ce qu'il semble qu'il ne nous écoute pas, et que nous ne nous apercevons pas sitôt de notre progrès dans la vertu, est une grande grâce qu'il nous fait.

Lorsque vous verrez, mon père, des personnes qui s'affligent de ne se point apercevoir de leur avancement spirituel, vous devez donc leur dire, qu'en gardant les dix commandements de Dieu et les cinq commandements de l'Eglise ils se sauveront. S'ils veulent faire davantage, à la bonne heure, mais qu'ils ne s'imaginent pas d'être perdus s'ils manquent à quelque chose de ces œuvres de surrogation. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. Car presque tout le mal de ceux qui marchent par ce chemin vient de ce qu'ils croient que leur salut dépend d'avoir de grands sentiments de dévotion. Ils feraient beaucoup mieux de s'attacher à l'exacte observation des commandements de Dieu qu'à ces dévotions volontaires ; et ils y trouveraient leur repos. Ne vous contentez pas de le leur dire, donnez-le leur par écrit, et exhortez-les à le lire avec attention afin de le pratiquer. Dites-leur que toutes les fois qu'ils prient Dieu ils se représentent qu'ils lui obéissent parce qu'il nous a commandé de le prier, et qu'ainsi nous ne devons pas y manquer encore que nous ne recevions point dans l'oraison de consolations sensibles.

Apprenez leur que soit en lisant ou en récitant par cœur des oraisons vocales, ils le doivent faire avec application à ces oraisons et à celui à qui ils les adressent. Mais surtout avertissez-les de veiller avec soin à observer les commandements de Dieu et à considérer comme une grande faveur la grâce qu'il leur fait de les accomplir. Que s'il leur

arrive d'y manquer quelquefois, ils doivent avoir recours aux remèdes, qui sont de s'en repentir avec un cœur contrit et humilié; de croire que le sang de Jésus-Christ efface les taches de nos péchés, de les confesser, et puis de s'en mettre l'esprit en repos sans prétendre de pouvoir, comme par force, obtenir la sainteté que Dieu seul est capable de leur donner. Qu'ils imitent plusieurs personnes vertueuses qui se contentent d'observer la loi du Seigneur avec un désir sincère de lui plaire, sans aspirer à des dévotions extraordinaires, et qu'ils croient que s'il désire davantage d'eux, il le leur fera connaître.

Je vous supplie de me recommander à Dieu, comme de mon côté je vous recommande à lui.

LETTRE XV.

A UN PRÊTRE

Qui lui avait témoigné une grande joie des grâces qu'il recevait de Dieu. Il lui donne divers avis pour se rendre digne de ses faveurs.

Si ces commencements si favorables, qui sont comme des fleurs que Dieu par sa miséricorde a produites dans votre âme, vous donnent la consolation et la joie que votre lettre m'apprend que vous goûtez avec tant de plaisir, que serait-ce si vous marchiez avec encore plus de promptitude et de courage dans le chemin du ciel, afin d'obtenir de la bonté de Dieu que ces fleurs se changeassent en d'excellens fruits? Je ne doute point que vous ne quittassiez votre cruche comme fit la Samaritaine, pour ne penser qu'à désaltérer votre soif avec cette eau vive que Jésus-Christ lui donna et que lui seul est capable de donner; cette eau dont ceux qui en boivent n'ont jamais plus soif parce qu'elle devient en eux comme une source dont la céleste et divine liqueur rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Non-seulement vous cesseriez alors de désirer des prospérités mondaines, mais vous les auriez en horreur, parce qu'elles font perdre le goût des félicités du ciel, et que l'impression qu'elles font dans notre esprit est comme de l'ivraie qui étouffe le bon grain de la parole de Dieu (*Matt., XIII*). Un saint pape (*Innoc. III*) a très-bien dit : *Le goût de la chair fait perdre celui de l'esprit, et le goût de l'esprit fait perdre celui de la chair*. Et ailleurs : *Celui qui a véritablement goûté les dons de Dieu ne saurait plus rien aimer sur la terre*. Quand on a une fois goûté ces dons d'un prix et d'une douceur ineffables, on ressent en même temps de la joie et de la douleur, parce qu'ils sont comme un vin délicieux qui enivre l'âme et lui donne du mépris pour toutes les choses visibles. Cette sainte ivresse nous fait considérer que quand nous étions engagés dans leur amour, au lieu de boire de ces pures eaux dont Dieu est la source, nous nous contentions de celle des ruisseaux de Babylone et de la vanité du monde. Nous ne saurions alors retenir nos larmes et nous empêcher de dire avec saint Augustin dans ses Confessions : *O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai tard connue, et que j'étais malheureux de ne vous connaître pas et de ne vous pas aimer, parce que je ne vous connaissais pas!* Ce grand saint en parlant ainsi pleurait de regret de n'avoir pas connu Dieu par la foi à cause que les erreurs dans lesquelles il était tombé étaient comme un voile qui le cachait aux yeux de son âme. Mais encore que nous n'ayons pas le même sujet de nous affliger, puisque nous sommes si heureux que de connaître Dieu par la foi; néanmoins, voyant que cette connaissance ne procède pas de notre amour pour lui, nous n'avons pas moins de sujet de pleurer et de dire : *Quel malheur, mon Dieu, était comparable au mien lorsque je ne vous aimais pas?* Ce regret du temps que l'on a si mal employé est une grande marque que Dieu commence d'entrer dans une âme,

parce que la lumière chasse les ténèbres, l'amour bannit la tiédeur, et la sagesse qui vient du ciel confond la sagesse humaine.

Encore que Job durant sa prospérité fût un grand serviteur de Dieu, sa vertu s'augmenta de telle sorte par les souffrances qu'il éprouva en son corps, qu'elles le firent lui parler ainsi : *Mes oreilles avaient entendu vos paroles, mais maintenant mes yeux vous voient, c'est pourquoi je veux faire pénitence dans la poudre et dans la cendre (Job, XXIV).*

Il y a une grande différence entre connaître par une lumière qui nous vient du ciel quel malheur c'est d'avoir offensé Dieu qui est notre bien suprême, au lieu qu'il n'y avait rien que nous ne dussions faire pour le servir, ou de ne le connaître que par notre propre lumière, puis qu'autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, les inspirations du Saint-Esprit qui nous portent à faire pénitence sont élevées au-dessus des sentiments que nous pouvons avoir par nous-mêmes.

Si vous voulez comprendre quel avantage c'est de s'abandonner entièrement à Dieu, si vous désirez de boire dès ici-bas quelque goutte de ce vin délicieux des félicités éternelles dont la source est dans le ciel; et si vous souhaitez de vous approcher de ce buisson ardent qui brûle sans se consumer afin de voir de quelle sorte Dieu y est, tâchez plutôt à purifier votre âme qu'à faire de vains efforts d'esprit. Les gémissements qui procèdent de l'amertume du cœur peuvent plus en cela que les subtils raisonnements et tout ce que les livres nous peuvent apprendre. Prosternez-vous aux pieds de Jésus-Christ crucifié comme un criminel dont l'ingratitude est si grande qu'au lieu de reconnaître tant de bienfaits que vous avez reçus de sa divine libéralité, il semble que vous n'avez pris plaisir qu'à lui déplaire. Admirez autant que vous le pourrez son infinie bonté, repassez dans votre esprit toutes les grâces qu'il vous a faites tant en ce qui regarde le corps qu'en ce qui concerne l'âme, et particulièrement celle de vous avoir donné un rang aussi honorable dans sa maison qu'est celui de vous élever au sacerdoce, encore que vous ne fussiez pas digne de le servir dans les emplois les plus vils. Considérez de quelle sorte vous avez répondu à ces faveurs et à tant d'autres, et conjurez-le par son extrême miséricorde d'y ajouter celle de vous donner le ressentiment que vous en devez avoir. Plaiguez-vous à lui de votre misère. Condamnez la tiédeur dans laquelle vous avez vécu jusqu'ici, enflammez-vous du zèle de son honneur, et vengez-le vous-même sur vous-même d'avoir tenu si peu de compte de ce qu'il a mis votre âme à un si haut prix que de vouloir bien, pour la racheter, perdre la vie sur une croix.

Que si toutes ces considérations ne sont pas capables de vous toucher, reconnaissez qu'au lieu d'avoir un cœur de chair, le vôtre est de pierre; confondez-vous vous-même et gémissiez en la présence de ce divin Sauveur, de voir que son cœur dont le fer d'une lance fit sortir le sang et l'eau qu'il répandit pour la rémission de vos péchés (*Joan., XIX*), demeurant toujours ouvert en votre faveur, le vôtre, au lieu de s'ouvrir pour répondre à l'excès de son amour, demeure toujours fermé et plein de la corruption de vos vaines affections.

Oh! que malheureux sont ceux dont, ni les épines, ni les clous, ni la lance qui ont percé la tête, les pieds, les mains et le côté du Sauveur du monde ne peuvent percer le cœur; mais qui ressemblent à cet évêque à qui il dit dans l'Apocalypse : *Vous paraissez être vivant et vous êtes mort (Apoc., III)!*

Réveillons-nous, mon père, réveillons-nous avant que la mort nous réveille; portons le flambeau dans le fond de notre conscience pour y remarquer jusqu'aux moindres taches qui la rendent désagréable

aux yeux de Dieu; et considérons qu'étant du nombre de ceux en qui il a voulu établir particulièrement sa demeure en suite de la faveur qu'il nous a faite de nous honorer du sacerdoce, nous serons aussi des premiers qu'il jugera dans ce grand jour qui décidera du bonheur ou du malheur éternel de tous les hommes, comme nous l'apprenons par ces paroles qu'il dit au prophète Ezéchiel : *Commencez par mon sanctuaire (Ezech., IX.)* Considérons si, de même que les matelots, pour ne point errer dans leur navigation, regardent toujours l'étoile du nord, nous avons toujours regardé Dieu, qui est notre véritable nord. Gémissons de douleur d'y avoir manqué, et disons-lui avec David : *Seigneur, détournes mes yeux des vains objets du monde qui ne sont que vanité (Psal. CXVIII).* Car, qu'y a-t-il de plus vain que ceux qui aiment des choses si vaines? Le prophète Isaïe les compare à des araignées : *Ils sont occupés, dit-il, à faire des toiles d'araignées qui leur seront très-inutiles puisqu'ils ne les sauraient employer à rien qui soit propre à les couvrir et à les défendre des injures de l'air (Isaïe, LIX).* Donnons entièrement notre cœur à Dieu et le regardons sans cesse. *Mes yeux, dit ce grand roi et ce grand prophète, sont toujours élevés vers le Seigneur (Psal. XXIV).* Laissons ceux qui n'aiment que le monde chercher leur bonheur dans les vanités du monde qui périront avec eux, et passons dans cette heureuse région de la vérité que nuls siècles ne verront finir. Considérons que lorsque ce souverain juge sera assis sur son trône pour juger les vivants et les morts selon les règles de ses éternelles vérités, il préférera les pleurs aux joies, la pénitence aux divertissements, et les maux temporels soufferts avec patience aux consolations des riches à qui il dira ces terribles paroles que nous lisons dans le sixième chapitre de saint Luc : *On se réjouira alors de n'avoir pas eu autorité sur plusieurs personnes dont on soit obligé de rendre compte, tant on se trouvera en peine d'en rendre de ses propres actions, et celui qui aura employé sa vie à purifier son âme et à aimer Dieu paraîtra aussi sage que celui qui n'aura eu autre soin que de satisfaire ses inclinations, sera reconnu avoir été insensé.*

Vous avez, mon père, grand sujet de vous réjouir de la grâce que Dieu vous a faite de commencer à vous ouvrir les yeux. Mais, si vous n'en avez la reconnaissance que vous devez et ne travaillez à l'augmenter, vous aurez grand sujet de craindre. Il faut passer outre, et alors vous éprouverez la vérité de ces paroles du Sage : *Je vous conduirai, dit le Seigneur, par les voies de l'équité et de la justice, et vous pourrez y courir à votre aise sans appréhender de rien rencontrer qui soit capable de vous arrêter et de vous mettre en hasard de tomber (Prov., IV).*

Si donc vous désirez de courir dans cette heureuse carrière que Dieu vous ouvre, déchargez-vous du soin des choses temporelles et périssables, puisque plus vous y renoncerez pour l'amour de lui, plus il vous augmentera ses grâces; et plus il les augmentera, plus vous courrez légèrement et désirerez d'abandonner ce qui pourrait vous rester encore d'attachement aux choses du monde, afin de courir encore plus vite. Car si celui qui a trouvé un trésor caché vend tout ce qu'il a pour acheter le champ dans lequel il est, ainsi que le dit l'Evangile (*Matth., XII*), que fera celui qui aura trouvé cette manne cachée de l'infinie bonté et douceur de Dieu (*Apoc., II*)? Fera-t-il difficulté, pour s'en pouvoir rassasier, de renoncer à tout ce qui paraît de plus agréable sur la terre, et de dire avec David : *Que désiré-je au ciel sinon vous? et qu'aimé-je dans la terre que vous seul? Ma chair et mon cœur languissent d'amour pour vous : Vous êtes, ô mon Dieu, la force de mon cœur et mon partage pour jamais (Psal. LXXII, 24)*! Oh! que riche est ce partage! Oh! qu'admirable et incompréhensible est cette partie qui est un tout et à qui tout l'univers étant comparé n'est que comme

un grain de millet à l'égard du ciel ! Qui est celui qui peut n'être pas pleinement content lorsqu'il a le bonheur d'être avec vous ? qui ne désire pas de se dépouiller de tout pour se revêtir de vous ? et qui ne souhaite pas d'être pauvre pour devenir riche en vous ? Que si l'on se moque de ce qu'il a vendu tout ce qu'il avait pour acheter le champ où ce grand trésor était caché, il aura compassion de la folie de ces personnes et se réjouira de l'avantage que ce lui est de s'être déchargé de ce fardeau, pour pouvoir plus facilement suivre Dieu, et d'avoir acheté à ce prix une perle qui n'a point de prix.

Ajoutez, mon père, si vous me croyez, quelque chose à vos pénitences ordinaires, priez plus qu'auparavant, faites plus d'aumônes, veillez encore davantage sur votre cœur, sur vos actions et particulièrement sur votre langue. Considérez-la comme un démon dont vous devez sans cesse vous garder, et comme une bête sauvage, et très-dangereuse, que vous devez tenir attachée et ne détacher qu'avec une grande précaution. Et, lorsque vous vous recommanderez à Dieu, remerciez-le des grâces qu'il vous a faites afin de vous rendre digne d'en recevoir de nouvelles. Que le saint autel soit l'objet de vos désirs, et cherchez-y votre joie et votre repos comme l'oiseau le trouve dans le lieu de sa retraite. C'est le moyen de faire que Notre-Seigneur achève en vous ce qu'il y a commencé ; qu'il vous augmente ses faveurs ; que vous lui deveniez de jour en jour plus agréable ; que vous acquériez de nouveaux mérites, et soyez plus utile à votre prochain. C'est ce qui peut passer pour une véritable vie, pour une vie que l'on n'achèterait pas trop chèrement quand on donnerait pour l'acquérir mille vies semblables à celle que l'on passe d'ordinaire dans le monde, si l'on pouvait tant en avoir. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a acquis par sa mort une vie si souhaitable, de vous donner la force de fouler aux pieds toutes les choses d'ici-bas pour n'aimer que lui et votre prochain pour l'amour de lui. C'est en son nom que je vous demande de vous souvenir de moi dans vos prières et vos saints sacrifices, comme je fais souvent pour vous la même chose autant que j'en suis capable. Je me trouve maintenant par sa grâce en état de pouvoir prêcher.

LÉTTRE XVI.

A UN RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS QUI AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE ET QUI ÉTAIT MALADE A L'EXTRÉMITÉ.

Il l'exhorte à bien mourir et à mettre sa confiance en la mort de Jésus-Christ.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous. Encore que l'on dise ici que vous êtes près de passer dans la terre des vivants, et qu'ainsi j'aie sujet de croire que lorsque cette lettre arrivera au lieu où vous êtes, vous jouirez déjà de la félicité de cette autre vie promise par Jésus-Christ à ses élus, je ne laisse pas de vous écrire pour me réjouir avec vous de votre entrée dans la céleste Jérusalem où Dieu est loué éternellement, et où on le voit toujours face à face. Allez donc à la bonne heure, mon très-cher père, voir et posséder à jamais le souverain bien ; allez à la bonne heure vous reposer dans le sein de ce père céleste qui reçoit avec tant de bonté entre ses bras et dans sa gloire ceux qu'il a nourris ici-bas de ses grâces et corrigés de leurs défauts par des châtements si favorables. C'est maintenant que vous connaîtrez le prix de la faveur qu'il vous a faite de vous appeler à la vie religieuse, et de vous donner la force de mépriser le monde pour le suivre par le chemin de la croix. Quelle récompense sera la vôtre lorsque vous serez passé de la religion dans le ciel, et de la vie dans la gloire !

Béni, soyez-vous, mon Sauveur, de traiter ainsi des vers de terre et

de tirer des pauvres de la poussière pour les faire asseoir avec les princes de votre peuple (I Rois, II). O qu'heureuse est cette mort corporelle qui nous fait ainsi arriver jusqu'à prendre place avec ces esprits bienheureux qui jouissent sans cesse de la présence de votre suprême majesté! O jour souhaitable, qui sera la fin de nos travaux et de nos péchés, jour dans lequel nous commencerons à servir Dieu véritablement et à le louer sans cesse; au lieu que nous sommes ici-bas dans la douleur de voir que le désir que nous avons de lui plaire, et les témoignages que nous tâchons de lui en rendre sont mêlés de mille imperfections!

Qu'il soit loué à jamais ce divin Rédempteur de vous appeler sitôt à lui pour empêcher que la corruption du monde ne pervertisse vos bons sentiments, pour vous faire voir quelles sont les richesses de son infinie bonté, et pour vous récompenser par un bonheur éternel de ce peu d'années que vous avez employées à son service! Cette récompense est lui-même; c'est le fruit de sa passion; c'est l'effet de sa grâce, et voilà quel est l'avantage de tomber entre les mains d'un tel maître.

Rendez-lui, mon Père, les remerciements que vous devez; rendez-lui amour pour amour sans vous étonner de vos manquements. Il efface avec son sang les taches qui se rencontrent dans nos actions en nous faisant participer à ses sacrements. L'amour paternel qu'il a pour nous le rend facile à nous pardonner nos fautes, et libéral à récompenser nos services. Il nous conduit à travers la mer Rouge de ce déluge de sang qu'il a versé sur la croix à la bienheureuse terre qu'il nous a promise; et en séparant de nous nos péchés il les noie dans ses plaies. Ainsi, encore qu'ils ne soient pas effacés de notre mémoire, nous ne les voyons plus que comme morts et comme un sujet de louer Dieu qui, selon les paroles de l'Écriture, *a précipité dans la mer le cheval et le chevalier (Exod., XIV)*.

Allez donc, mon père, avec l'assistance de Notre-Seigneur, prendre part aux richesses de son Père qu'il vous a acquises par sa mort, et qui ne manquent jamais à ceux qui l'aiment et mettent en lui leur espérance. Nous vous trouverons ici à redire; mais puisque Dieu vous veut faire une si grande faveur, notre sincère amitié pour vous nous oblige à la réputer comme s'il nous la faisait à nous-mêmes. Nous vous pleurerons, et en même temps nous nous réjouissons de votre bonheur comme firent les frères de Rebecca lorsque les quittant pour aller épouser Isaac qui signifie joie, ils lui dirent: *Nous souhaitons, ma sœur, que votre postérité croisse à l'infini et détruise la puissance de ses ennemis (Gen., XXIV)*. Car nous vous dirons de même: Nous souhaitons, mon frère, que votre bonheur n'ait point de bornes, et que victorieux des démons vous triomphiez de nos irréconciliables ennemis.

Je ne vous dis point de quelle sorte vous devez vous préparer à cette heureuse journée. D'autres que moi vous le diront, vous aideront à passer de la compagnie des hommes à celle de Dieu; et notre divin Sauveur, qui n'est descendu du ciel, et n'est monté sur la croix que pour vous faire monter au ciel, vous assistera lui-même. Ainsi quand vous vous trouveriez au milieu des ombres de la mort ou dans le ventre d'une baleine, vous n'auriez point sujet de craindre, puisque l'appelant à votre secours, il ne manquera pas de vous secourir. Invoquez aussi sa très-sainte Mère et la nôtre, et les saints qui sont nos pères et nos frères, et ayant de tels intercesseurs, n'appréhendez point de perdre le royaume du ciel.

Que si Notre-Seigneur veut que vous passiez par le purgatoire; bénissez son nom et consolez-vous par l'espérance, ou pour mieux dire par l'assurance de le voir un jour face à face. Comme il est mort pour

vous, je le prie de vous accompagner à votre mort et de vous recevoir entre ses bras au sortir de cette vie. Dites-lui du fond de votre cœur les mêmes paroles qu'il dit à son Père lorsqu'il était près de rendre l'esprit : *Mon Père, je remets ma vie entre vos mains* (Luc., XXIII, 46). Il vous recevra et vous traitera comme son fils, comme héritier de Dieu, son Père, et comme son cohéritier.

LETTRE XVII.

A UN CHANOINE RÉGULIER.

Il l'excite à un parfait amour de Dieu, et lui propose des moyens pour y parvenir.

Mon Révérend Père,

Puisqu'il ne plaît pas à Jésus-Christ Notre-Seigneur que je jouisse du bonheur qui me serait si cher d'être en votre compagnie et en celle de messieurs vos confrères, il faut que je le souffre avec patience, quoique ce ne me soit pas une petite pénitence, tant parce que c'est une chose rude d'être séparé de ceux que l'on aime, qu'à cause que je n'ai jamais tant désiré vos avis; car je suis persuadé que j'en tirerai un grand avantage pour le service de Dieu. Mais comme les véritables amis reçoivent bien tout ce qui vient de leurs amis, votre absence ne m'empêchera pas de vous dire quelques-unes de mes pensées en attendant que j'aie la joie de vous voir.

Je désire avec passion, mon Révérend Père, que, Dieu étant notre véritable bien, nous le cherchions, non pas lâchement, mais avec l'ardeur que l'on cherche un trésor après avoir vendu tout ce que l'on a pour devenir riche en le possédant.

O Seigneur! qui êtes toute notre consolation et toute la joie de nos cœurs, quand aurons-nous un désir de vous qui soit digne de vous? Quand sera-ce que la vérité nous touchera plus que la vanité; la beauté que la laideur, le repos que l'inquiétude, et le Créateur, source de toutes sortes de biens, que la créature pauvre et misérable? Qui nous ouvrira les yeux, mon Dieu, pour connaître que hors de vous il n'y a rien de durable et qui puisse nous satisfaire? Qui nous ouvrira les yeux pour découvrir quelques-unes de vos infinies perfections, afin d'être embrasés de telle sorte de votre amour, que nous courions ou plutôt que nous volions après vous, et ne voulions jamais être séparés de vous?

Hélas! que nous sommes malheureux d'être si éloignés de notre Dieu et de n'en avoir aucun sentiment! Où sont, mon Sauveur, ces ardents soupirs des âmes qui ont une fois goûté votre ineffable douceur et senti la douleur d'avoir été privées durant quelque temps d'une telle grâce? Ces paroles de David ne nous font-elles point d'impression : *Que je périsse si je permets à mes yeux de dormir et à mes paupières de sommeiller, si je repose ma tête jusqu'à ce que j'aie bâti une maison au Seigneur, et une demeure au puissant Dieu de Jacob* (Psal. CXXXI, 4). Or, nous sommes, mon Père, cette maison lorsque nous ne la détruisons pas nous-mêmes, et qu'au lieu de répandre nos affections sur tant de différents et vains objets, nous les recueillons pour n'aimer et ne désirer que Dieu seul. Je suis persuadé que notre tiédeur ne vient que de n'avoir jamais goûté quel est le plaisir d'être véritablement à Dieu, ni su ce que c'est que d'avoir faim de lui et d'en être rassasié, pour user des termes de l'Écriture. Car n'étant pas affamés de Dieu ni du désir de lui plaire, et les créatures n'étant pas capables de nous rassasier entièrement, nous demeurons paresseux, engourdis, glacés, découragés et sans aucun goût des choses de Dieu; ce qui fait qu'il nous rejette parce qu'il ne veut pour serviteurs que ceux qu'il voit être embrasés de ce

feu que notre Sauveur est venu apporter en la terre (*Luc.*, XII), et qu'il veut qui brûle comme lui-même brûlait d'amour sur la croix, dont cette génisse rousse que les Hébreux brûlaient hors du camp était la figure (*Nomb.*, XIX). Il veut que pour allumer ce feu nous prenions du bois de cette précieuse croix afin de répondre par notre amour à l'excès de celui qui l'y a plus fortement attaché que les clous dont on lui a percé les pieds et les mains. Attachons de même notre cœur à son amour; estimons-nous heureux d'être ses esclaves; ne connaissons point d'autre liberté que celle de ne sortir jamais d'une si aimable prison; ne résistons plus à ces armes si favorables dont il se sert pour nous vaincre, qui sont ses bienfaits, mais souffrons qu'elles donnent dans nous la mort au vieil homme pour donner la vie à ce nouvel homme qui, au lieu d'être conforme à Adam, le doit être à Jésus-Christ ressuscité. Ce divin Sauveur veut par son amour amollir la dureté de notre cœur pour y imprimer son image de même que l'artisan amollit par le feu la dureté du métal et le rend liquide afin de lui donner telle forme que bon lui semble. Comme Jésus-Christ n'est qu'amour, cette image est lui-même qu'il imprime en nous en y imprimant son amour. Il n'en faut point de meilleure preuve que ce qu'en parlant de l'amour que nous devons avoir pour lui, il n'a témoigné désirer autre chose de nous, sinon que nous l'aimions comme il nous aime (*Joan.*, XV). Et saint Paul en écrivant aux Ephésiens ne leur ordonne que la même chose (*Ephes.*, II). Nous ne pouvons donc que par l'amour ressembler à Jésus-Christ; et sans cet amour nous ne nous trouverons pas seulement pauvres, nus, aveugles, muets et sourds; mais nous serons morts. Car l'amour est tellement la vie de l'âme, qu'il est à son égard ce qu'elle est au corps; et qu'ainsi, comme un corps sans âme est mort, une âme sans amour est morte. Aimons donc Dieu, mon révérend père, et nous vivrons. Aimons-le et nous serons semblables à lui. Blessons-le dans le cœur par un trait enflammé de notre amour. C'est la seule manière dont il puisse recevoir une blessure qui lui soit agréable. Et pour tout dire en un mot aimons-le et il sera notre Dieu, parce qu'il n'y a que l'amour qui soit capable de nous le faire posséder. Aimons-le; et nous serons maîtres de tout, puisqu'il n'y aura rien qui ne tourne à notre avantage selon ces paroles de saint Paul: *Que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu (Rom.*, VIII). Mettons par un effet de ce saint amour la cognée à la racine de notre amour-propre pour le détruire entièrement. Reconnaissons que nous ne sommes qu'imperfection et que misère. N'ayons de l'estime que pour Dieu, et de la confiance qu'en lui. Entrons dans un profond mépris de nous-mêmes. Ne nous affligeons point de nos pertes, mais seulement de celle que Dieu fait des âmes qui sont si malheureuses que de s'éloigner de lui. Que la douleur de la difficulté que nous trouvons à nous détacher de l'amour de nous-mêmes nous fasse gémir du fond du cœur et répandre des larmes qui amollissent sa dureté et nous rendent Dieu favorable. Ayons de bonnes pensées qui sont, comme dit David (*Psal.* XXXVIII), des étincelles de feu qui montent jusqu'au trône de sa suprême majesté; et surtout entrons dans les plaies de notre Sauveur et principalement dans celle de son côté, non pour en sortir aussitôt, mais pour y demeurer. Notre cœur trouvera place dans le sien qui a été entamé pour l'amour de nous, et s'échauffera au feu de son amour, puisqu'il est impossible de s'approcher d'un si grand feu sans ressentir de la chaleur. Oh! que nous serions heureux si nous demeurions toujours dans ces plaies sacrées! Et d'où vient que nous en sortons si tôt? sinon parce que nous ne connaissons pas le prix de ces cinq divines blessures qui furent comme autant de demeures dans lesquelles Jésus-Christ se transfigura sur la montagne de la croix, non pas en se laissant voir tout éclatant de ma-

jesté et de gloire, mais en souffrant par une humilité inconcevable qu'on le couvrit d'opprobres et d'ignominies. En quoi il y a encore cette différence, qu'au lieu qu'il refusa à saint Pierre de dresser trois tabernacles sur le Thabor, il nous convie à nous établir dans ces cinq demeures sur le Calvaire.

Pour peu que nous sentions ce divin feu s'allumer en nous, entretenons-le avec un si grand soin, que tant de vents qui lui sont contraires ne puissent l'éteindre. Couvrons-le avec la cendre de l'humilité pour conserver sa chaleur; ne laissons point passer de jour sans y mettre du bois comme dans l'ancienne loi Dieu ordonnait aux prêtres d'en mettre en chaque jour sur l'autel (*Levit.*, VI). Ce bois n'est autre chose que nos bonnes œuvres; que d'éviter la perte du temps, et surtout de s'approcher de ce feu divin qui embrase le cœur en s'approchant de Jésus-Christ dans le très-saint sacrement. Ouvrons la bouche de notre âme qui est notre désir pour désaltérer notre soif dans cette source d'eau vive. Mais avant que de communier, il faut s'y bien préparer, et la meilleure préparation consiste en une ferme foi que nous allons recevoir Jésus-Christ Notre-Seigneur, en la méditation de sa passion, et au sentiment que l'on en doit avoir, puisque ce sacrement en conserve la mémoire. Mais après que nous l'aurons reçu, il ne faut pas moins se préparer pour le recevoir une autre fois, parce qu'on le serait mal si l'on attendait alors à s'y préparer.

Courons après Dieu et, pour le trouver, allons le chercher à la croix où nous le trouverons attaché pour l'amour de nous (*Ephes.*, IV). Mettons-le dans notre cœur et puis fermons-en la porte. Mourons dès à présent aux choses visibles qu'il nous faudra de nécessité quitter un jour. Renouvelons-nous en nouveauté d'esprit après n'avoir que trop longtemps vécu de la vie du vieil homme. Et efforçons-nous de croître toujours dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ, notre souverain bien.

Une humble oraison et une généreuse persévérance nous peuvent faire entrer dans ces saintes dispositions. Mais cette oraison doit plutôt être formée par notre cœur que par notre esprit, et faire impression dans notre âme sans qu'elle y contribue par un violent effort. Ainsi après nous être dégagés de tous les empêchements extérieurs qui pourraient y apporter de l'obstacle, nous n'aurons qu'à nous recueillir pour attendre la venue de Jésus-Christ qui, de même qu'il entra dans le lieu où étaient ses disciples, viendra sans doute nous visiter et nous consoler selon ces paroles de David : *Vous exaucez, Seigneur, les désirs des humbles; vous préparez leur cœur, et vous vous rendez attentif à leurs prières* (*Psal.* IX). Puis donc que c'est Jésus-Christ qui veut principalement opérer cet effet en nous, quel sujet avons-nous de craindre? Nous devons au contraire, demeurer fermes par notre confiance en un tel guide et entrer hardiment dans cette sainte carrière pour ne point cesser d'y courir jusqu'à ce que nous nous soyons rendus entièrement agréables à Dieu.

Si nous ne pouvons aussi promptement que nous le souhaiterions assujettir nos passions, souffrons-le avec patience jusqu'à ce que Dieu s'étant comme réveillé vienne à notre secours, terrasse nos ennemis, tance les vents, commande à la mer et fasse cesser la tempête. Car puisqu'il veut que, même dans les plus grandes tentations et lorsque notre barque semble être prête à faire naufrage, nous mettions en lui notre confiance, ne nous étonnons point, ne chancelons point; et que la peine que nous donne cette guerre continuelle que nous avons à soutenir ne

nous fasse point perdre courage. Un jour viendra qu'il nous donnera la paix, et que nous pourrons dormir sans craindre que de semblables appréhensions nous éveillent. Mais comme cette paix n'est pas encore si proche, nous devons en l'attendant travailler à dompter nos passions, et non pas demeurer dans un lâche et honteux repos lorsqu'il s'agit d'acquérir la perfection où nous sommes obligés d'aspirer, puisque c'est déjà la posséder en partie que de faire tous nos efforts pour l'acquérir. Défions-nous de nous-mêmes et confions-nous en Dieu. Commençons avec l'assistance de son secours tout-puissant; et commençons par l'humilité dont la cendre est la figure, pour finir par l'amour que la résurrection représente. C'est le moyen de passer saintement le carême et ensuite les pâques.

Je baise très-humblement les mains à messieurs vos confrères, et me recommande à leurs prières. Je les conjure d'aimer beaucoup Dieu et le prochain, afin de pouvoir bien répondre dans ce grand jour du rigoureux examen de toutes nos actions, recevoir ensuite la couronne qu'ils auront méritée, et entrer dans la compagnie des anges et des bienheureux. Ce sera alors que nous pourrons apprendre dans ce livre de vie, qui sera éternellement ouvert et qui est Dieu même, quelles sont ses infinies perfections, et qu'ainsi le connaissant tel qu'il est, nous l'aimions et le possédions à jamais. Jésus soit avec vous.

LETTRE XVIII.

A UN GENTILHOMME QUI ÉTAIT ENTRÉ EN RELIGION.

Il l'exhorte à reconnaître la grâce que Dieu lui avait faite de l'avoir délivré des périls du monde.

Monsieur,

Après avoir appris le changement que Dieu a fait dans votre cœur, et quelles en ont été les causes, je l'ai remercié de vous avoir cherché avec tant de bonté, de vous avoir trouvé par sa grande miséricorde, et de vous avoir si puissamment enlevé et dissipé tous les obstacles qui vous retenaient dans le monde, pour vous conduire en un lieu où vous puissiez dans un paisible repos lui offrir votre cœur pour y faire sa demeure et y trouver ses délices ainsi que dans ses autres élus. Cette faveur est si grande, que vous ne sauriez trop la reconnaître. C'est le sacrifice qu'il demande pour de semblables faveurs; et il les retire souvent lorsqu'on manque de le lui offrir. Vous y êtes, monsieur, d'autant plus obligé, que les périls où vous couriez fortune de tomber étaient plus grands, tant à cause de votre qualité que des emplois que vous ne pouviez manquer d'avoir dans le monde. Ainsi vous devez considérer comme un excès de la bonté de Dieu la lumière qu'il vous a donnée pour vous porter à tout abandonner et ne chercher que lui seul. Adorez-le donc, et en vous prosternant devant sa souveraine majesté, reconnaissez votre néant, et rendez-lui du fond de votre cœur les remerciements que vous lui devez d'une telle grâce. Donnez-vous à lui sans réserve par une donation irrévocable, comme lui appartenant par tant de titres dont ce n'est pas un des moindres que de vous avoir cherché et trouvé lorsque vous étiez perdu, et de vous avoir par sa bonté donné un rang honorable dans sa maison. Il faudrait avoir le cœur bien dur pour n'être pas touché d'une si grande faveur, et de nous voir tellement prévenus par son amour, qu'il nous a aimés lors même que nous le haïssions; et que quelque opposition qu'il y eût entre sa bonté et notre malice, au lieu de se contenter d'employer ses anges pour nous assister, il a voulu venir lui-même nous prendre comme par la main, ainsi que des anges prirent Loth, pour nous tirer du plus grand de tous les périls et nous conduire sur cette sainte montagne où nous serons en sûreté.

Représentez-vous aussi cette sortie d'Egypte, si éclatante par une telle suite de miracles, dont le plus grand a été l'effusion du sang de cet Agneau sans tache, de qui la voix s'élève en votre faveur jusqu'au trône de Dieu, son Père, pour lui demander de vous en appliquer le mérite, afin que votre âme étant purifiée de ses taches et de l'affection de toutes les choses terrestres, vous vous consacriez tout entier à son service et ne respiriez que son amour. Nous avons sujet de croire que ce Dieu tout-puissant aura exaucé en votre faveur cette prière de son Fils, et qu'ainsi, de vile et méprisable qu'était votre âme, il l'aura rendue une pierre précieuse, et la lui aura donnée comme une partie de la récompense des travaux qu'il a soufferts pour le salut de tous les hommes. Car il n'y a, comme le dit Isaïe (*Isa.*, XLV), que les âmes qui l'adorent, qui se consacrent à son service, et qui courent après l'odeur de ses parfums, qui soient la récompense des combats dont il est sorti victorieux dans cette guerre qu'il a entreprise pour les affranchir de la servitude du démon. Vous serez désormais une partie de Jésus-Christ même; vous serez l'une des dépouilles qu'il a remportées sur ses ennemis, et vous serez une portion de la terre qu'il a conquise et qu'il ne dédaignera pas de cultiver, d'arroser et de faire fructifier.

Oh! que vous êtes heureux si vous savez connaître votre bonheur, si vous considérez à qui vous en êtes redevable, et combien vous étiez indigne de recevoir une telle grâce! Demandez à ce divin Sauveur, qu'après vous l'avoir faite sans que vous l'eussiez méritée, il ne permette pas que vous soyez si malheureux que d'attacher votre cœur à d'autres qu'à lui, que vos yeux regardent d'autre beauté que la sienne, et que vous cherchiez la bonté ailleurs que dans sa bonté infinie, qui est la source de tout le bien, tant en lui-même qu'à l'égard de nous. Considérez qu'en échange de tant de soins dont il vous a déchargé, il vous a chargé de celui de ne penser qu'à lui plaire, et obligé de courir avec la légèreté d'un cerf dans le chemin qu'il nous a marqué. Comme vous êtes si incapable de lui payer ce que vous lui devez pour tant de bienfaits que vous ne méritez pas, reconnaissez votre pauvreté; donnez-lui ce peu que vous avez; priez-le d'en disposer comme il lui plaira, et reconnaissez qu'il est beaucoup mieux entre ses mains qu'entre les vôtres.

Je crains de m'être trop étendu dans cette lettre, parce que les discours des hommes sont d'ordinaire ennuyeux à ceux à qui Dieu parle lui-même. Mais ma joie de la grâce qu'il vous a faite, et ce que vous m'avez ordonné de vous écrire, me serviront, s'il vous plaît, d'excuse. Je prie cette suprême bonté, qui vous a été si favorable, d'achever en vous ce qu'elle y a commencé pour sa gloire.

LETTRE XIX.

AU BIENHEUREUX JEAN DE DIEU.

Il lui donne plusieurs avis sur sa conduite dans l'hôpital, et particulièrement sur l'obéissance qu'il devait rendre à son directeur.

Vous m'avez donné une grande consolation en exécutant si exactement ce que nous avons résolu ensemble, touchant l'obéissance que vous devez rendre au père Portillo, dans le gouvernement des pauvres. Si vous agissez toujours ainsi, nous y trouverons tous deux notre satisfaction, au lieu que si vous vous conduisiez par votre propre esprit, j'aurais sujet de craindre pour vous les tromperies du démon; car il est si artificieux que lorsqu'il ne peut pousser quelqu'un à faire le mal, il le porte à n'observer aucun ordre dans le bien qu'il fait, parce qu'il sait que sans l'ordre rien ne peut durer, et que la di-

vision ne manque point d'arriver entre ceux qui sont de contraires sentiments, suivant ces paroles de Notre-Seigneur : *Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit* (Luc., XI). C'est pourquoi, mon frère, ayez grand soin de vous soumettre à l'avis d'autrui, et le diable ne vous trompera pas ; ce qui a fait dire à un saint : Que celui qui ne croit que son propre sens n'a pas besoin de démon ; et quoique ce que vous avez dessein de faire vous paraisse bon, sachez que cet ennemi des hommes ne leur tend pas moins de pièges dans leurs bonnes actions que dans les mauvaises. Ils croient d'abord se bien conduire ; mais ils tombent après dans tant d'inconvénients et de péchés, que leurs prétendus bons desseins s'en vont en fumée, et ils reconnaissent enfin qu'ils étaient trompés.

Je vous prie, mon frère, au nom de Dieu, de continuer à tenir la même conduite, et rendre la même obéissance jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur que j'aïlle où vous êtes, ou que vous veniez où je serai. Car, quand nous sommes ensemble, je ne me mets pas beaucoup en peine de voir que vous fassiez quelque chose par votre propre mouvement ; mais dans l'absence, les amis et les enfants doivent témoigner leur déférence et leur obéissance à leurs amis et à leurs pères, sans rien faire qui leur puisse donner du déplaisir, et agir, au contraire, de telle sorte que lorsqu'ils les revoient, ils aient sujet de se réjouir en Notre-Seigneur. Puisqu'il m'a engagé à prendre soin de vous et nous a unis en son amour d'une union fraternelle, agissons de concert et vous éprouverez que c'est le moyen de mettre en fuite le démon et de le vaincre. Car il ne s'efforce de nous détourner d'obéir que pour nous perdre : de même que le loup ne travaille à séparer une brebis du troupeau que pour l'étrangler et la dévorer. Gardez de vous laisser tromper par les artifices de ce trompeur, et croyez que vous ne pouvez faillir en imitant Jésus-Christ, qui aime tellement l'obéissance, qu'il a voulu s'assujettir à sa très-sainte Mère et à saint Joseph, pour nous apprendre, par son exemple, que puisque, encore que sa sagesse fût infinie, il n'a pas laissé d'obéir à des personnes qui lui étaient si inférieures, nous ne devons point faire difficulté d'obéir pour l'amour de lui.

Prenez garde que les femmes que vous tâchez d'attirer au service de Dieu ne vous causent un grand embarras et une grande dépense. J'estimerai plus à propos que vous vous employassiez pour les marier le plus tôt qu'il se pourrait, ou de les mettre au service de quelques dames, parce qu'autrement elles courraient fortune de se perdre.

Ne souffrez point dans l'hôpital des gens querelleurs, car ils le décrieraient, et ne vous laissez pas tromper à l'opinion que c'est manquer de charité que d'en chasser quelqu'un pour cette raison, puisque souvent la crainte de faire tort à un est cause de la perte de plusieurs. Vous voyez que quand un membre est attaqué de la gangrène, on le coupe pour sauver le reste du corps, et ce ne serait pas compassion, mais cruauté d'en user d'une autre sorte.

Il faut de même refuser quelquefois ce que l'on vous demande ; retrancher de l'hôpital ce qui peut y nuire, et faire aussi d'autres choses que vous ignorez maintenant, et qui pourront, avec le temps, venir à votre connaissance.

Que si vous prétendiez vous conduire par vous-même, vous tomberiez dans de grandes fautes ; et quelque bonne intention que vous eussiez, Dieu vous punirait, parce que son dessein sur vous n'étant pas que vous conduisiez les autres, mais que vous vous laissiez conduire, vous ne sauriez le bien servir qu'en obéissant ; et l'obéissance vous doit mettre l'esprit en repos, puisqu'il ne vous demandera

pas compte de ce que vous n'aurez fait que par le conseil d'autrui. Si donc vous m'aimez et me voulez obéir, obéissez au père Portillo, que je vous donne pour père en ma place. Recevez tout ce qu'il vous dira comme si je vous le disais, et faites tout ce qu'il vous conseillera comme si je vous le conseillais, jusqu'à ce que je vous voie. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous tenir toujours de sa main. Priez-le pour moi ainsi que je le prie pour vous.

LETTRE XX.

AU MÊME BIENHEUREUX JEAN DE DIEU.

Il lui donne divers avis.

J'ai reçu votre lettre et ne puis souffrir que vous disiez que vous ne méritez pas que je vous reconnaisse pour mon fils, à cause que vous êtes fort imparfait; car je ne pourrais donc, par la même raison, mériter d'être votre père, puisque étant encore plus imparfait que vous, je devrais avoir un plus grand mépris de moi-même que de vous. Mais nos défauts n'empêchant pas que Dieu ne nous reconnaisse pour être à lui, il est bien juste que nous agissions de la même sorte les uns envers les autres, et que nous nous supportions avec charité comme il nous supporte. Je souhaite, mon frère, qu'à l'imitation de ce bon serviteur qui, avec cinq talents que son maître lui avait donnés, en gagna cinq autres, vous lui rendiez un si fidèle compte de ce qu'il vous a confié, que vous l'entendiez vous dire : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur (Matth. XXV).*

Exécutez, mon frère, en telle sorte ce que l'on vous ordonnera, que vous ne vous oubliiez pas vous-même, mais vous vous souveniez que vous devez commencer par avoir soin de votre propre salut, et qu'il ne vous servirait de guère d'avoir retiré les autres du borbier où leurs péchés les auraient fait tomber si vous y demeuriez vous-même engagé.

C'est pourquoi je vous exhorte encore à ménager toujours quelque temps pour l'employer à prier Dieu, à entendre tous les jours la messe, à aller tous les dimanches au sermon, et surtout, à traiter le moins que vous pourrez avec les femmes, parce qu'elles sont comme un piège que le diable tend pour faire tomber les serviteurs de Dieu. Vous savez dans quel péché la vue d'une femme fit tomber David, et de quelle sorte l'amour des femmes renversa tellement l'esprit de Salomon, son fils, qu'il se porta jusqu'à cet excès d'impiété et de folie que d'oser mettre des idoles dans le temple même de Dieu. Ainsi, comme nous sommes beaucoup plus faibles qu'eux, nous ne saurions trop appréhender de si dangereuses chutes; leur exemple doit nous rendre sages; et il ne faut pas vous tromper en disant que le seul désir de leur profiter pour leur salut vous engage dans ces conversations avec elles, puisque, si l'on n'y prend bien garde, de bons desseins peuvent jeter dans de grands périls, et que Dieu ne veut pas que nous procurions le bien des âmes aux dépens de notre salut.

Quant aux nécessités dont vous me parlez, je vous ai déjà écrit qu'il y en a tant partout, que lorsque nous nous proposons de faire quelque aumône, on nous répond que l'on est assez empêché de pourvoir à ses propres besoins. Je croyais que monsieur le duc de Sesse vous eût envoyé quelque chose, parce que l'on m'a dit que vous l'en aviez prié. Que s'il ne l'a pas fait, vous pouvez l'en prier encore, et je ne doute point qu'il ne le fasse; car il vous aime beaucoup à cause que vous aimez les pauvres: sinon Notre-Seigneur y pourvoira.

Je me réjouis de la charité que vous avez trouvée dans la maison dont vous me parlez. Je vous prie de faire mes recommandations à ceux qui vous ont chargé de m'en faire. Je ne vous en dis pas davantage, parce que je suis en voyage; j'ajouterai seulement que je vous exhorte d'avoir toujours une ferme confiance en Jésus-Christ, afin qu'il vous favorise de ses grâces, et de veiller attentivement sur vous-même, afin de ne donner pas la joie au démon de vous faire tomber dans le péché, et que Dieu, voyant votre pénitence pour le passé, et le désir que vous avez de faire toujours de mieux en mieux à l'avenir, vous conduise par son Saint-Esprit.

LETTRE XXI.

AU MÊME BIENHEUREUX JEAN DE DIEU.

Il l'exhorte à travailler plus que jamais pour se rendre agréable à Dieu.

J'ai reçu votre lettre, et ne craignez point que sa longueur me donne de la peine, puisque les lettres ne paraissent jamais trop longues à ceux qui aiment beaucoup. Je vous prie seulement de vous rendre tel que, lorsque vous m'écrirez et m'apprendrez de vos nouvelles, j'aie sujet de me réjouir de ce qu'elles seront telles que je les désire. Que si vous appréhendez de m'affliger, efforcez-vous, de tout votre pouvoir, d'exécuter vos bons desseins, quoique vous ne le puissiez faire sans y trouver beaucoup de difficulté; car c'est par des actions et non pas par des paroles que l'on témoigne son affection, et on ne la fait jamais mieux paraître, qu'en surmontant la peine qui se rencontre dans ce que l'on fait pour ceux que l'on aime.

Considérez, mon frère, combien les grâces que Notre-Seigneur vous a faites lui ont coûté cher, et que vous devez avoir le même soin de les conserver, que vous en auriez de conserver une perle qu'il vous aurait donnée, d'une valeur inestimable, puisqu'il l'a achetée au prix de tout son sang. Que serait-ce donc si vous laissiez fouler aux pieds des pourceaux cette perle qu'il vous a donnée pour vous rendre semblable aux anges? que serait-ce si vous laissiez défigurer cette beauté dont il a paré votre âme, pour la rendre plus agréable à ses yeux, et plus éclatante de lumière que le soleil?

Mourons plutôt que d'être infidèles à un si bon maître. Or, pour lui être fidèles, il faut être fort prudents, puisque nous avons appris de sa propre bouche qu'il veut que les serviteurs qu'il établit sur sa famille aient cette qualité pour lui pouvoir plaire, parce qu'autrement ils commettent mille fautes qui les lui rendent désagréables, et l'obligent à les châtier. Ainsi une seule faute doit apprendre pour toujours à ne plus y retomber, comme un chien que l'on a battu ne retourne plus au lieu où il l'a été, ni un oiseau dans la cage d'où il s'est échappé. Si nous voyons les sages profiter des fautes des autres, et les plus habiles des leurs propres, que dirons-nous de ceux qui ne se corrigent point après en avoir commis un si grand nombre? Ne méritent-ils pas que Dieu les abandonne entièrement et les laisse courir à leur perte?

Ceux qui ont reçu des dons de Dieu, qu'il a comme retirés de l'enfer, et à qui il a comme donné des assurances de les rendre heureux dans le ciel, ne sauraient trop veiller sur eux-mêmes et travailler pour sa gloire. Plus nous avançons dans le cours de cette vie, plus nous devons nous efforcer de devenir meilleurs, puisqu'il est inutile d'avoir bien commencé, si l'on finit mal; car que sert à un chasseur d'avoir, avec beaucoup de peine, pris un oiseau, s'il le laisse échapper pour ne le revoir jamais plus? Notre-Seigneur se tient plus offensé, lorsqu'une âme qu'il s'était acquise, qu'il avait purifiée, et dont il avait fait son temple, le quitte pour se donner au démon, son ennemi, qu'il ne

s'offense des fautes de plusieurs autres âmes qui n'ont jamais été à lui ; et le démon se réjouit davantage d'avoir gagné un seul de ceux qui auparavant servaient Dieu, que d'être le maître de plusieurs qui n'avaient jamais tenu compte de leur salut.

Nous devons donc, mon frère, regarder fixement l'étendard de la croix, afin de ne donner pas ce déplaisir à Notre-Seigneur et ce plaisir au démon, de nous voir quitter le chemin du ciel, par où nous avons commencé de marcher, et dont il nous reste si peu à faire. Implorez de tout votre cœur l'assistance de Jésus-Christ : ne manquez point de le prier et d'entendre la messe. Prenez garde où vous mettez le pied, de peur de faire quelque faux pas, et qu'en procurant le bien des autres, vous ne vous perdiez vous-même ; car s'il vous arrive de tomber dans le découragement, et ainsi de reculer dans la voie de Dieu, de quoi vous servira tout le bien que vous aurez fait aux autres, puisque Notre-Seigneur dit dans l'Écriture : *De quoi servirait à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme (Matth., XVI) ?* Rien ne peut vous rendre plus agréable à ses yeux, que de conserver votre âme pure ; et vous ne sauriez faire une plus grande charité, que d'avoir pour elle cette charité. Veillez donc et priez, comme Notre-Seigneur vous l'ordonne, afin que le démon, qui vous tend à toute heure mille pièges, ne vous trouve pas endormi et ne vous surprenne pas.

J'approuve que, pour éviter de vous endetter, vous alliez à la cour, si vous le jugez à propos, demander quelque assistance à messieurs du conseil de Castille ; mais prenez garde, là et ailleurs, à vous efforcer surtout de servir Notre-Seigneur, afin de posséder un jour la gloire pour laquelle il vous a créé, et qu'il soit toujours votre soutien et votre force.

Il faut que celui qui, pour vous tirer de l'emploi où vous êtes et vous en donner un autre, s'offrirait de payer vos dettes, fût un démon qui avait pris une forme humaine pour vous tromper, en vous faisant croire que vous pouviez, sans offenser Dieu, quitter celui où il vous a appelé ; car saint Paul dit : *Que chacun demeure dans l'état où Dieu l'appelle (Ephes., IV)*. Ainsi, s'il veut qu'on serve quelqu'un de valet de chambre, et qu'au lieu de lui obéir, on aime mieux, par une fausse humilité, garder des pourceaux, on pêche et l'on est obligé de lui rendre compte de tout ce que l'on aura fait dans un autre emploi que celui auquel il nous destinait. C'est pourquoi si une créature toute resplendissante de lumière, et qui se dirait être un ange de Dieu, voulait vous tirer de votre fonction ordinaire, répondez-lui qu'il est un démon, et que rien n'est capable de vous faire quitter le chemin où Dieu vous a engagé, parce que l'Évangile vous apprend qu'il n'y aura que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera sauvé (*Matth. XX*). Lisez et relisez ce verset, et Dieu veuille vous préserver de tout mal.

Je n'ai point maintenant d'habits que je vous puisse envoyer ; mais je dirai pour vous des messes qui vous serviront plus que des habits.

LETTRE XXII.

A DES CHANOINES.

Il leur parle de la lumière que donne la grâce ; dit qu'on doit au commencement la cacher ; quels sont ses effets ; qu'il faut peu en parler, et beaucoup agir.

Messieurs,

J'ai appris la grâce que Dieu vous a faite de jeter les yeux sur vous, afin que vous les jetiez sur vous-mêmes, et les arrétiez sur lui, pour voir quel bonheur c'est de chercher en lui toute votre joie, et de

reconnaître que, vous aimant plus que vous ne vous aimez vous-mêmes, vous ne sauriez trop l'aimer, non plus qu'être trop mécontents de vous-mêmes.

Quelle folie est la nôtre, de penser que nous nous aimons, lorsqu'en effet nous nous haïssons, et de tomber dans toutes sortes de malheurs, en nous imaginant que nous travaillons pour notre bonheur? Oh! qu'admirable est la miséricorde de Dieu, qui, après que nous nous sommes perdus par notre amour pour les créatures, nous retrouve et nous regagne par celui qu'il a pour nous, et nous fait connaître notre erreur, afin de nous ramener à lui! C'est par là qu'il commence d'éclairer l'âme, et de lui faire voir combien elle a mal répondu à ses faveurs; c'est par ce moyen qu'il la rend si désagréable à elle-même, qu'elle ne remarque rien en elle qui ne l'oblige de déplorer sa misère: elle voit le mal qu'elle a fait et le bien qu'elle a négligé de faire; elle voit que ses meilleures actions étaient très-imparfaites, et cette vue redouble sa peine; mais ce qui l'afflige le plus est de penser qu'elle a été cause de ce que le Fils de Dieu a souffert, et d'avoir, par son ingratitude, ajouté de nouvelles douleurs à ses douleurs. L'aveuglement où elle a été l'étonne de telle sorte, qu'il n'y a que ceux que Dieu éclaire de sa lumière qui soient capables de le comprendre. C'est ce qui a fait dire à Jérémie: *Seigneur, après que vous m'avez ouvert les yeux pour voir ma misère, je me suis frappé la cuisse d'étonnement (Jerem., XXXI).* Oh! que de choses, dit saint Jérôme, Dieu nous fait voir, lorsqu'il nous ouvre ainsi les yeux, et nous montre ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui, les biens que le péché nous a fait perdre, les maux dans lesquels il nous a fait tomber, et qu'au lieu de nous précipiter dans l'enfer, comme nous l'avions mérité, sa miséricorde va jusqu'à un tel excès, qu'il ne veut pas seulement nous pardonner, mais nous donner place dans le ciel! Cette vue de l'infinie bonté de Dieu nous fait dire, avec un sentiment mêlé de consolation et de douleur: Si nous avons été si malheureux que de courir à notre perte, en suivant nos passions déréglées, pourquoi, afin de nous sauver, ne courrons-nous pas désormais de toute notre force, pour acquérir les vertus? Pourquoi ne ferons-nous pas les mêmes efforts pour purifier nos âmes, que nous en avons fait pour les souiller? Pourquoi Dieu n'aurait-il pas sur nous le même pouvoir que le démon y a usurpé depuis si longtemps? Pourquoi ce méchant maître nous ayant si mal récompensés, n'obéissons-nous pas avec joie à un si bon maître qui est Dieu, qui non-seulement ne dédaigne pas de nous vouloir reconnaître pour ses enfants, mais nous promet un royaume qui est éternel? Et pourquoi témoignons-nous moins d'ardeur de régner avec lui, que nous n'en avons eu à nous précipiter avec le démon dans ces flammes qui ne s'éteindront jamais?

Je vous parle humainement et me rabaisse à cause de la faiblesse de votre chair, disait saint Paul (*Rom., VI, 19*), et vous voyez, messieurs, que j'agis maintenant de la même sorte; car devons-nous nous contenter de faire pour Dieu ce que nous avons fait pour le démon, puisque tant de raisons nous obligent à faire incomparablement davantage? Mais je parle ainsi, afin de vous faire voir qu'ayant tant de sujet de vous réjouir d'être échappés des filets que ce monstre infernal vous avait tendus, vous ne laissez pas d'en avoir toujours de craindre, et d'employer fidèlement les talents que vous avez reçus de Dieu; car j'ai vu plusieurs personnes qui, manquant d'en avoir fait un bon usage, les ont perdus, et soupiré depuis inutilement, pour obtenir une goutte de cette eau céleste qu'ils avaient auparavant en si grande abondance, et qui n'ont pu l'obtenir. Dieu s'offense extrêmement de voir qu'après l'avoir connu, on l'abandonne, ainsi que l'Écriture le dit de Balaam,

parce que c'est comme se laisser tomber, lorsqu'on a les yeux ouverts; au lieu que les péchés que l'on commet, manque d'instruction, sont comme des actions d'un aveugle ou d'un insensé, dont l'esprit est tout charnel. Ainsi il n'y a pas sujet de s'étonner que si un homme tel que je viens de dire rencontrait le roi, il ne le saluât pas, quoiqu'on l'avertît de son devoir, parce que voyant, il ne voit point, et entendant, il n'entend point. Et qu'au contraire, on est très-coupable, si, connaissant le roi et n'ayant point l'esprit troublé, on manque à lui rendre le respect qui lui est dû. C'est pourquoi, messieurs, vous devez extrêmement vous tenir sur vos gardes, pour empêcher que ces anges de ténèbres, qui tournent sans cesse à l'entour de vous, ne vous dérobent ce que Dieu vous a donné par sa miséricorde, puisque si même les plus vigilants ont peine à éviter que leurs artifices ne leur fassent perdre une partie de leur vertu, comment les négligents pourront-ils éviter de la perdre bientôt entièrement?

Pour conserver la grâce de Dieu, il faut peu en parler et beaucoup agir par elle. Car l'expérience fait voir que comme les sentiments qu'elle nous donne se perdent par le péché, ils s'accroissent par le travail. Ainsi, en demandant à Dieu sa grâce, on peut dire ce que Rachel disait à Jacob, dans son extrême douleur d'être stérile : *Donnez-moi des enfants, ou je mourrai* (*Genes.*, XXX). Et nous voyons dans l'Évangile que Jésus-Christ ôta le talent à ce serviteur qui ne l'avait pas fait profiter (*Matth.*, XXV).

Vous devez surtout, messieurs, vous représenter que cette affaire si importante ne consiste pas en paroles, mais en œuvres, et qu'il vaudrait mieux que ceux qui commencent à marcher dans la voie de Dieu se crevassent les yeux, afin de ne point voir les actions d'autrui et en parler, que de s'en servir pour les censurer et se rendre ainsi coupables en se mêlant de ce qui ne les regarde point. Car plus on s'arrête à considérer les défauts des autres, et moins on remarque les siens propres. J'ai connu plusieurs personnes qui, au lieu d'employer les lumières qu'elles avaient reçues de Notre-Seigneur à examiner leurs fautes, s'appliquaient de telle sorte à reprendre celles des autres, sans avoir néanmoins dessein de leur nuire, mais par un bon zèle, ce leur semblaît, qu'elles se trouvaient enfin privées de la grâce qu'elles avaient reçue et ne profitaient à personne.

C'est beaucoup faire que de bien conserver ce qu'il plaît à Dieu de nous donner, et travailler à purifier notre âme lorsqu'il nous a ouvert les yeux pour connaître nos défauts. Et c'est une grande tromperie de croire que lorsque l'on cesse de commettre de grands péchés, il ne reste plus rien à faire. Il faut au contraire demander à Notre-Seigneur de nous augmenter toujours la lumière dont nous avons besoin pour nous bien connaître. Et quand il nous fera cette grâce, nous verrons que ceux qui pensent avoir achevé ont à peine commencé. Nous devons toujours nous défier de nous-mêmes et embrasser les occupations nécessaires pour nous avancer dans la vertu. Notre faiblesse ne permet pas que dans les commencements l'on nous impose un grand fardeau; il faut se contenter de s'abstenir de ce qui offense Dieu, de combattre nos passions, de se recueillir autant que l'on peut, de veiller sur soi-même et d'éviter ce qui donne de la distraction. Mais, après s'être durant quelque temps conduit de la sorte, notre vertu croît comme un arbre dont les basses branches se sèchent à mesure que les hautes s'élèvent et se fortifient, ou comme un feu qui, après avoir été caché sous la cendre, devient beaucoup plus grand qu'il n'aurait été, s'il s'était d'abord fait paraître. Quand on se trouve en cet état, on peut, sans se dissiper l'esprit, s'engager dans des occupations où l'on n'aurait aupar-

ravant pu entrer qu'avec péril, et ainsi ce retardement donne à ce fruit le loisir de mûrir, dont parle David lorsqu'il dit qu'un arbre planté sur le bord des eaux courantes porte son fruit dans sa saison (Psal. I). Mais le contraire arrive à ceux qui, pour se trop hâter, ne produisent que des fruits, ou avortés, ou sans saveur.

Je désirerais, messieurs, que vous vous conduisissiez avec une grande prudence et un sage tempérament dans cet exercice de charité auquel vous me mandez que vous vous occupez de visiter les malades, d'assister ceux qui le sont périlleusement et de leur parler, quoique ce ne soient que des discours de piété, parce, comme je l'ai dit, qu'il importe à ceux qui commencent de ne pas laisser évaporer ces bons sentiments, qui sont comme un parfum précieux que Dieu leur met dans le cœur. Il faut leur donner de l'affection pour la lecture de l'Écriture sainte, pour l'oraison et pour la communion. C'est le moyen de faire croître en eux le bien que Dieu y a commencé par sa grâce, jusqu'à ce qu'ils arrivent à ce degré de perfection où sa bonté les veut élever.

Je le prie d'être toujours votre protection et votre appui, afin que les artifices de nos ennemis invisibles ni votre propre faiblesse ne puissent vous séparer de l'amour de Jésus-Christ, en quoi consiste notre bonheur.

LETTRE XXIII.

A UN RELIGIEUX QUI AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE.

Il l'exhorte à ne se point relâcher, lui fait voir combien la tiédeur est dangereuse, et lui donne d'autres avis pour obtenir des grâces de Dieu.

Afin que vous ne vous trompiez pas dans la pensée qu'il suffit d'être en religion et de porter un habit religieux pour marcher toujours sans crainte dans la voie de Dieu, quoique lâchement et sans se souvenir de ses devoirs, ou que si vous faites davantage, c'est plutôt par la crainte de vos supérieurs que par le désir de le servir et de lui plaire, je me crois obligé de vous dire que rien ne l'offense tant que d'agir ainsi sans amour et sans charité. N'ayez donc pas cette fausse confiance, puisqu'il arrive assez souvent que des œuvres qui paraissent bonnes aux yeux des hommes sont désagréables aux yeux de Dieu. L'exemple du pharisien nous l'apprend ; car, encore qu'il jeûnât deux fois la semaine et qu'il donnât aux pauvres la dixième partie de son revenu, il fut réprouvé, et le publicain justifié. C'est pourquoi l'état d'un religieux lâche et négligent est plus déplorable que celui d'un grand pécheur, parce que ce pécheur connaît qu'il marche dans le chemin de l'enfer, au lieu que le religieux dont les mœurs ne sont pas conformes à sa profession, et qui n'ariende religieux que l'habit, court aveuglément à sa perte avec sa vaine confiance. C'est de ces personnes dont ce grand roi et ce grand prophète entend parler lorsqu'il dit : *On les mènera en enfer comme des brebis (Psal. XLVIII, 14)*. Car que peut-on mieux comparer que les religieux à ces brebis qui doivent par leur naturel, comme les religieux par leur profession, être douces et ne faire mal à personne ? N'est-ce pas une chose déplorable qu'étant telles, elles se perdent pour une éternité ? Considérez ce que dit l'Écriture : *Maudit soit celui qui travaille avec négligence ou de mauvaise foi (Jerem., VIII)*. Dieu demandera compte à chacun, et particulièrement aux ecclésiastiques, de la manière dont ils se seront acquittés des fonctions auxquelles il les aura appelés. Ainsi ils ne sauraient trop prendre garde qu'il ne leur arrive comme à ces vierges folles qui, pensant être bien préparées pour assister aux noces de l'époux, se trouvèrent sans huile dans leurs lampes lorsqu'il fallut aller au devant de lui (*Matth., XXV*). Tellement qu'encore qu'elles fussent vierges comme les sages l'étaient, elles furent pri-

vées par leur vaine confiance du bonheur d'entrer avèc elles dans le ciel.

Il faut donc toujours prendre conseil de personnes spirituelles, afin qu'elles nous servent de guides pour ne pas errer à l'aventure, et connaître la différence qu'il y a entre servir ou ne pas servir Dieu fidèlement.

Serait-il bien possible, mon père, que vous négligeassiez une chose qui vous est si importante? Epreuvez de quelle conséquence elle vous est, en vous recueillant durant un an dans votre cellule et en vous éloignant des entretiens inutiles qui étouffent l'esprit de Dieu. Que si vous ne vous trouvez bien de ce conseil, reprenez vos mauvaises habitudes; mais éprouvez auparavant comment il vous réussira de l'avoir suivi. Pourquoi pensez-vous que quelques-uns soient si faibles et si tièdes dans le service de Dieu? c'est parce qu'ils n'ont pas voulu embrasser cet avis, ou n'ont pas eu le courage de l'exécuter après l'avoir approuvé, ou que, s'ils ont commencé à l'exécuter, ç'a été avec tant de répugnance, qu'ils sont aussitôt retombés dans leurs premières habitudes.

Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre un religieux qui sert Dieu et un qui ne le sert pas? c'est que celui qui le sert commence dès ici-bas à goûter le bonheur dont il jouira éternellement dans le ciel, et que celui qui ne le sert pas se trouve dans une espèce d'enfer d'où il passera dans un enfer éternel. Vous n'avez, pour être persuadé de cette vérité, qu'à considérer ces paroles de Jésus-Christ : *Je vous dis, en vérité, que personne ne quittera pour moi et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, que présentement même dans ce siècle il n'en reçoive cent fois autant, et dans le siècle à venir, la vie éternelle (Marc., X, 29).*

Puis donc que Dieu récompense dès ce monde ceux qui le servent, non-seulement au centuple, mais infiniment au delà par les consolations et les joies intérieures qu'il leur donne, comme je le sais par le rapport des personnes qui le servent fidèlement dans la religion, et qu'au contraire ceux qui ne marchent pas dans la voie qu'il leur a marquée, non-seulement ne reçoivent jamais de consolation, mais éprouvent toujours de nouveaux travaux, sentent toujours croître leurs peines, et trouvent enfin, à la mort, qu'ils ne peuvent espérer d'en être soulagés, puisqu'elles seront éternelles, quelle douleur doit être plus grande que de se voir dans un tel péril? Nous en avons un exemple en un saint ermite, à qui Dieu ayant fait connaître combien l'on a sujet d'appréhender tandis que l'on est en cette vie, il se couvrit la tête avec de la terre glaise, en sorte qu'il ne pouvait voir que ses pieds, ne parlait plus à personne, pleurait de douleur de voir le danger où l'on est toujours en cette vie, et ne répondait autre chose à ceux qui lui demandaient la cause de ce changement, sinon : C'est parce que je suis un homme.

Nous ne devons donc jamais nous relâcher par une vaine confiance, ni croire être en sûreté, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au port. Puisque vous avez choisi une vie de pénitence, comme votre habit en est une marque, ne vous ralentissez point dans votre course. La vie est courte, et la gloire est éternelle. Que sert d'avoir bien commencé, si l'on achève mal? Et pourquoi chercher du relâche dans une course qui doit être continuelle, si l'on veut remporter le prix à la fin de la carrière? N'est-il pas écrit : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie (Apoc., II)?* Et Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu lui-même nous en montrer l'exemple par la manière dont il a commencé, continué et achevé? N'est-il pas juste que si vous voulez participer à sa gloire, vous participiez à ses souffrances, suivant ces paroles de l'A-

pôtre : *Si nous participons à ses souffrances, nous participerons à ses consolations* (II Cor., I) ? Ne vaudrait-il pas mieux ne se point engager dans une bataille, que de s'enfuir après avoir été diverses fois à la charge ? Il faut imiter Jonathas qui, ayant combattu durant tout le jour contre les Philistins, les poursuivit même la nuit : et que nous signifient les Philistins, sinon les démons ; et la nuit, sinon la mort ? N'abandonnez donc point votre entreprise, puisque vous ne pourriez l'abandonner sans renoncer à la prétention d'aller au ciel. Perdez le souvenir des poireaux d'Egypte. Ne tournez point la tête en arrière, de peur qu'il ne vous arrive comme à la femme de Loth ; puisque Dieu vous a fait la grâce de vous retirer de la compagnie des méchants, pour vous mettre en celle des bons, gardez-vous bien de vous en séparer. Demeurez ferme jusqu'à la mort, sans vous décourager par les peines que vous aurez à souffrir. Cette dernière heure ne tardera guère à venir, et les jeunes non plus que les vieux ne la sauraient éviter ; mais elle est encore plus à craindre pour les vieux que pour les jeunes, s'ils tombent dans la négligence et s'endorment, parce qu'il leur reste moins de temps pour se réveiller de ce dangereux sommeil. Notre Sauveur n'a-t-il pas fait voir combien ce sommeil est périlleux et contraire à sa volonté, lorsque étant dans le jardin où il arrosa la terre de son sang, il alla deux fois réveiller saint Pierre et lui fit ce reproche : *Quoi, Simon, vous dormez* (Marc, XIV) ! Mais, Seigneur, n'excusez-vous point sa vieillesse et sa lassitude, après un si grand travail ? Laissez-le, s'il vous plaît, dormir un peu, et commandez à Jean, qui est encore jeune, de veiller avec vous. Hélas ! mon Dieu, vous n'en usâtes de la sorte qu'à cause que saint Pierre étant déjà si âgé, il lui restait moins de temps qu'à saint Jean pour accomplir tout ce qu'il était obligé de faire. Ainsi, en quelque état que l'on soit, il faut bien se garder de s'affaiblir, et particulièrement les vieillards, parce que la fin de la journée est proche pour eux, et ils ne doivent point s'excuser en disant qu'après avoir servi Dieu durant trente ou quarante ans, c'est aux jeunes à travailler. Car je voudrais bien savoir si, lorsqu'ils se sont faits religieux, c'est l'Ordre qu'ils sont venus servir, ou si c'est Dieu. S'ils disent que c'est l'Ordre, je demeurerai d'accord qu'ils ont raison de prétendre que les jeunes les soulagent de ce service ; mais s'ils répondent que c'est Dieu qu'ils sont venus servir, il faut qu'ils confessent qu'ils se trompent extrêmement, puisque Jésus-Christ nous a dit de sa propre bouche qu'il n'y aura que ceux qui persévéreront jusqu'à la fin qui seront sauvés (Matth., XXIV). Et ailleurs : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive* (Luc, IX). Zacharie dit aussi, dans cet admirable cantique qu'il prononça lors de la naissance du Sauveur, qu'il faut servir Dieu dans la sainteté et dans la justice, en nous tenant en sa présence durant tous les jours de notre vie (Luc, IX). Ainsi, quelque saint que l'on soit, il ne faut point discontinuer de faire pénitence. Ce qui a fait dire à Job, tout juste qu'il était : *Je me châtie moi-même et fais pénitence dans la poudre et dans la cendre* (Job, XLII). Nous voyons aussi que saint Jean, quoique sanctifié dans le ventre de sa mère, en a toujours fait une si grande, et que les apôtres n'ont jamais cessé d'en faire une très-rude, encore que leur Maître, dont les paroles sont si infaillibles, que le ciel et la terre passeront plutôt qu'elles manquent d'avoir leur effet, les eût assurés que leurs noms étaient écrits dans le livre de vie. Et nous, misérables que nous sommes, tout chargés de péchés et qui avons tant de sujets de douter de notre salut si nous ne faisons pénitence, ou si après l'avoir commencée nous nous relâchons, chercherons-nous dans notre vieillesse de la satisfaction et du plaisir, en nous exemptant des austérités que font les autres ? Ce n'est pas que je prétende que les vieillards fassent plus que

leurs forces ne leur permettent ; mais pourquoi ne suivront-ils pas l'exemple des saints, autant qu'ils en seront capables ? Savent-ils un autre chemin pour aller au ciel, ou sont-ils plus éclairés qu'eux ? Il est certain que non. Et pourquoi donc ne tâcheront-ils pas de les imiter ? Avec quel courage veulent-ils que les jeunes entrent et marchent dans le chemin du ciel, s'ils les voient eux-mêmes y marcher si lâchement ? Je vous conjure au nom de Dieu de ne pas perdre sur la fin de vos jours le mérite que vous avez pu acquérir dans votre jeunesse, lorsque vous êtes entré en religion. Comme l'on ne peut être en assurance jusqu'à ce qu'on soit arrivé au port, il faut toujours de plus en plus nous efforcer de servir Dieu, et, sans tourner ni à droite ni à gauche, marcher dans cette voie étroite qui conduit au ciel et que nous avons choisie, afin de ne nous trouver pas égarés lorsque nous serons prêts à sortir de la prison de ce corps, et obligés de dire : *Oh ! que nous avons pris un méchant chemin, et ignoré malheureusement celui par lequel le Seigneur voulait que nous marchassions (Sap., V) !*

Quelle vie est plus rude que celle d'un religieux ? tant de supérieurs à qui l'on est soumis ; tant d'obéissances qu'il faut accomplir de jour et de nuit ; tant de jeûnes et d'abstinences qu'il faut faire. Et quelle douleur après cela de nous trouver trompés, et de voir que nous avons marché dans une autre voie que celle que Dieu nous ordonnait de tenir ! Pour remédier à un si grand mal, il faut faire réflexion sur notre conduite, et, pour retourner à Dieu, suivre le conseil du Sage : *Pensez dans toutes vos actions à la fin de votre vie, et vous ne pécherez jamais (Eccli., VII).*

Il y a quatre choses que nous devons souvent nous représenter, et qui sont les plus importantes de toutes : la mort, le jugement, le paradis et l'enfer. Pour ce qui est de la mort, jugeons par la brièveté de notre vie combien elle est proche. L'apôtre saint Jacques la compare à une vapeur, et Job à un vent qui passe. Puis donc que la foi nous apprend qu'une éternité de bonheur ou de malheur dépend d'une chose aussi peu considérable qu'est notre vie, pourquoi ne suivrons-nous pas l'avis que saint Paul nous donne, de faire du bien pendant que nous en avons le temps (*Galat., VI*), sans attendre à le vouloir quand nous ne le pourrons plus, et n'avoir alors qu'un repentir inutile de n'avoir pas fait pénitence de nos fautes ? Nous devons sans cesse avoir devant les yeux que cette fin de notre vie est sans retour ; et nous ne saurions trop peser ces paroles d'un saint docteur : Les religieux qui négligent de s'occuper à la méditation de la mort, deviennent tièdes, inquiets, ambitieux, colères, grands parleurs, sensuels et plus endurcis dans leurs péchés que les séculiers. Et si Dieu, par son extrême miséricorde, ne les portait à faire pénitence, ils tomberaient dans des précipices dont ils ne se relèveraient jamais.

Quant au jugement, tournez vos pensées vers ce dernier et inévitable arrêt, et considérez combien il sera terrible. Nos péchés paraîtront alors à la vue du ciel, de la terre, et généralement de tous les hommes ; ce qui a fait dire à saint Jérôme : *Soit que je mange ou que je boive, ou que je fasse quelque autre chose, j'entends sans cesse ces paroles retentir à mes oreilles : Venez, morts, pour être jugés.*

Que si, au milieu de l'embrasement général du monde, qui arrivera en ce dernier jour, nous levons les yeux en haut, nous y verrons Dieu armé de fureur contre les méchants. Si nous regardons en bas, nous verrons l'enfer ouvert. Les remords de notre conscience nous bourrelleront au dedans de nous. Nos péchés nous accuseront au dehors, et une infinité de démons seront prêts à nous entraîner avec eux dans l'abîme. Alors les plus justes mêmes trembleront, et nous ne saurions mieux

connaître quel devra être notre effroi, que par ce souhait que faisait Job en parlant à Dieu : *Qui me protégera dans l'enfer jusqu'à ce que votre fureur soit passée et que vous me prescriviez un temps dans lequel vous vous souviendrez de moi (Job, XIV)?* Que si ce grand saint faisait cette prière, que deviendrons-nous, misérables pécheurs que nous sommes ? que dirons-nous ? et que pouvons-nous attendre, sinon qu'il nous arrive comme à celui qui, étant entré dans le festin des noces sans avoir sa robe nuptiale, ne sut que répondre quand on lui demanda qui lui avait donné cette hardiesse (*Matth., XXII*) ? Prenons donc garde de quelle sorte nous nous conduirons, afin, comme dit l'apôtre saint Jean, que, lorsque le Fils de Dieu paraîtra dans son avènement, nous ne soyons pas confondus par sa présence (*Joan., II*), et, suivant cette instruction de saint Pierre : *Que vos vêtements soient toujours blancs, c'est-à-dire, soyez toujours parés de vertus. parce que vous ne savez pas quand l'on vous demandera compte de vos actions (I Petr.)*

Pour le regard du paradis, qui est la troisième chose que nous devons nous représenter, il faut considérer cette gloire éternelle que Dieu nous prépare si nous lui sommes fidèles, ainsi que faisait David, comme il paraît par ces paroles : *J'ai porté mon cœur à suivre vos commandements, durant tous les jours de ma vie, dans la vue de la récompense que j'ai sujet d'attendre de votre bonté (Psal. CXVIII)*. Nous devons imiter ce saint roi, puisque rien ne peut tant nous soulager dans nos travaux que l'espérance d'une si grande gloire, et que nous ne saurions sans folie nous mettre en hasard de la perdre, pour acquérir une gloire mondaine qui passe dans un moment. Imitons aussi Moïse, dont l'Apôtre dit qu'il méprisa tous les travaux qu'il souffrit avec les Israélites dans leur sortie d'Égypte, et durant tant d'années qu'ils furent errants dans le désert, parce qu'il avait toujours devant les yeux cette heureuse terre dont Dieu leur avait promis la possession (*Hebr., XI*). Ne tournons plus la tête vers l'Égypte, mais élevons nos pensées vers le ciel, comme cet admirable législateur, et les souffrances de cette vie nous paraîtront faciles à supporter.

Que si des objets aussi puissants que sont la mort, le jugement et le paradis, ne sont pas capables de nous toucher, et que nous soyons si malheureux que de ne pouvoir nous donner à Dieu par les sentiments de l'amour que nous lui devons, le seul remède qui nous reste est de nous convertir à lui par la crainte des peines éternelles de l'enfer, selon cette terrible imprécation que David fait contre les méchants : *Que les méchants, dit-il, soient précipités dans les enfers, et que tous les peuples qui ont oublié Dieu soient abîmés (Psal. IX)*; comme s'il voulait dire : Pécheurs qui êtes si misérables que d'oublier entièrement Dieu, représentez-vous cet abîme épouvantable de l'enfer dans lequel vous serez précipités; et si cela ne vous touche, qu'est-ce donc qui sera capable de vous toucher ? Quoi ! une peine qui ne finira jamais, ou, pour mieux dire, tant de diverses sortes de peines qu'on ne les saurait exprimer, parce que, comme le dit saint Jean Chrysostome, *de même qu'il y a divers degrés de gloire dans le ciel, il y a diverses sortes de supplices dans les enfers.*

Rentrez donc en vous-même. *Pourquoi, dit le Dieu d'Israël par Ezéchiel, courez-vous à une mort éternelle ? Revenez, revenez à moi et vivez, car je ne suis point auteur de la mort, et ne me réjouis point de la perte des méchants (Ezech., XVIII)*. Que la vérité de ces paroles a paru clairement depuis la venue de Jésus-Christ dans le monde, par l'extrême douceur et l'inconcevable bonté avec laquelle il se donne à tous, et particulièrement à ceux qu'il appelle, comme nous, à la dignité du sacerdoce, et qui sommes élevés par là à un si haut degré d'honneur, que l'on peut dire que nous sommes son sanctuaire ! Car, ainsi que sa très-sainte

Mère le porta durant neuf mois dans ses sacrés flancs, nous le recevons et le portons en chaque jour dans notre sein; et lorsque étant à l'autel nous le représentons, nous offrons avec lui le saint sacrifice, et sommes médiateurs entre Dieu et les hommes; ce qui est un ministère qui surpasse de beaucoup celui des anges, et nous conduit à la gloire quand nous nous en acquittons dignement. Peut-on donc, sans une irrévérence criminelle, négliger d'y apporter tout le respect imaginable?

Que si l'on demande comment il se peut faire que le corps de Jésus-Christ, que nous recevons en chaque jour, étant comme un brasier ardent qui doit nous enflammer de son amour, nous ne nous en sentons point échauffés, la raison est que nous ne mettons pas dans ce divin feu du bois propre à s'allumer, c'est-à-dire de bons désirs et de bonnes œuvres; mais que, nous confessant si souvent, nous retombons dans les mêmes péchés dont nous nous sommes confessés sans nous en corriger, et, qui pis est, sans nous efforcer de le faire. Or, d'où vient cela? Est-ce que ce sacrement ne confère pas la grâce? Il la confère sans doute; mais pour l'avoir, il est nécessaire de s'avancer dans la piété. Il faut donc avouer, à notre confusion, que toute la faute vient de nous, et que nous sommes inexcusables, puisque la seule considération de l'excellence de ce ministère et les avantages que nous en pouvons tirer devraient suffire pour nous animer à tenir une conduite toute contraire.

Faisons donc tous nos efforts pour ne nous pas manquer à nous-mêmes. Car que pouvons-nous désirer davantage de Dieu que de se donner comme il fait à nous? Je le répète encore: toute la faute vient de notre négligence, de notre lâcheté, de notre paresse, de nos désirs déréglés, de nos vains entretiens et de ce qu'enfin nous employons tout notre temps, comme des enfants, en des choses entièrement inutiles.

Pour remédier, Seigneur, à un si grand mal et donner de la vigueur à cette étincelle, afin que le brasier de votre amour la trouve disposée à en allumer le feu dans notre cœur, fortifiez-nous dans nos saintes résolutions; affermissez-nous dans nos bonnes œuvres; conduisez-nous par la seule véritable voie; rendez-nous, de charnels, spirituels; convertissez-nous, d'hommes terrestres, en des anges incarnés; faites-nous agir avec ferveur, et donnez-nous une telle crainte de vous offenser, que, tant que notre âme animera notre corps, nous ne pensions qu'à vous servir et à vous plaire. Que s'il arrive que nous nous affaiblissions par l'infirmité de la nature, ne permettez pas, s'il vous plaît, que cela refroidisse notre dévotion vers vous; mais rendez-la toujours ardente dans notre cœur, et faites que la crainte de nous éloigner de vous et le désir de conserver dans sa chaleur l'amour que nous vous portons nous empêche de perdre le temps en ces mécontentements, ces vains discours et autres choses inutiles qui éteignent la lumière de la piété; et que nous en tenions au contraire si peu de compte, que nous ne voulussions pas changer nos cellules contre les plus grands trésors, et que rien ne soit capable de nous faire quitter les exercices de la vie religieuse, en considérant quels sont les devoirs qui nous obligent de les pratiquer.

Or, encore que nos péchés fassent que peu de personnes demeurent fermes dans de si saintes dispositions, la bonté de Dieu est si grande, qu'il permet qu'il y en ait toujours quelques-uns pour nous donner l'exemple que nous devons suivre. Marchons donc après eux, malgré notre faiblesse et notre tiédeur, dans le chemin que Jésus-Christ lui-même nous a tracé; reconnaissons le besoin que nous avons de son assistance et que notre âme, comme dit David (*Psal. CXVIII*), soit tou-

jours entre nos mains pour la lui offrir, et l'en laisser disposer à sa volonté, suivant cette parole de l'Écriture : *Dieu créa l'homme dans la justice, et le laissa en la main de son conseil. Il mit devant lui le feu et l'eau, avec une pleine liberté de choisir lequel il voudrait (Eccl., XIII, 1).* Et saint Jean dit aussi : *Je vous ai donné le jour de la vie et le jour de la mort. Que chacun de nous se convertisse donc en quittant sa mauvaise vie et le péché dont il a souillé ses mains (Joan. III).* Ainsi, si nous manquons de faire pénitence, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, et nous en porterons la peine; au lieu que si nous l'embrassons et élevons nos pensées vers Dieu pour l'aimer et pour le servir, il sera notre récompense dans l'éternité de sa gloire.

LETTRE XXIV

A UN RELIGIEUX QUI ÉTAIT PRÉDICATEUR ET AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE.

Il lui parle de l'avantage que l'on peut tirer des souffrances, et dit que l'on doit plutôt les désirer que les appréhender.

J'ai reçu depuis quelques jours la lettre par laquelle vous me mandez avoir besoin de consolation. Je ne vous en ai pas donné néanmoins et ne vous en donnerai point encore, parce qu'une âme qui a de l'amour pour Jésus-Christ crucifié, non-seulement ne recherche pas des consolations, mais les fuit, et désire au contraire avec ardeur de souffrir pour être conforme à celui qu'elle aime. Car comment pourrait-elle sans confusion regarder son adorable Sauveur, lorsque étant dans la consolation elle le verrait si éloigné d'en avoir, qu'il n'aurait pas seulement où pouvoir reposer sa tête? Son extrême désir d'être une même chose avec lui, fait qu'elle lui demande avec instance de vouloir la recevoir en sa compagnie, et faire que dans sa solitude sa foi croisse au lieu de diminuer, en considérant que c'est une faveur qu'il accorde à très-peu de personnes, et qu'il aime principalement et regarde d'un œil favorable ceux qui sont destitués de tout secours. Cette âme lui demande aussi que si les démons, pour la tromper, veulent lui persuader qu'il l'a abandonnée, elle ne soit pas si imprudente que de les croire et de craindre; mais se confie en l'amour qu'elle est assurée d'avoir pour lui, encore qu'elle n'en ait point de goût sensible, puisqu'elle le connaît à ces marques infailibles, qui sont la pauvreté, les peines et les travaux; et qu'au contraire elle tienne pour certain qu'il ne l'aime jamais tant que lorsqu'il la voit dans la souffrance. Que si le remords de ses péchés lui donne de l'appréhension, elle ne doit point s'en troubler, mais recevoir ce châtement comme une marque que Dieu les lui a pardonnés; le prier qu'au lieu de l'épargner il la punisse; croire que s'il le fait, ce n'est que pour l'éprouver; que ce châtement est un témoignage de la paix qu'il lui donne et du pardon qu'il lui accorde; et le désirer avec tant d'ardeur, qu'elle n'appréhende point l'amertume d'une médecine si salutaire, parce que le bien qu'elle en espère est si grand, qu'il lui fait oublier le mal qu'elle en peut souffrir.

Dieu vous ayant fait la grâce de vous donner sa connaissance et son amour, je ne saurais croire que vous soyez submergé dans les eaux des tribulations, ni que les démons soient capables de vous effrayer et les afflictions de vous décourager, puisque *ce qui paraît en Dieu être une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes (I Cor., I, 25)*, et qu'ainsi la moindre étincelle de son amour dans votre âme vous doit faire surmonter tous vos ennemis. C'est pourquoi, mon père, armez-vous d'un ferme courage; mettez votre confiance en Dieu; et quand vous vous trouveriez, comme Jonas, dans le ventre d'une baleine, ne doutez point qu'il ne vous fasse heureusement prendre

terre, et passer de là dans le ciel pour y jouir, avec lui, d'une félicité éternelle.

LETTRE XXV.

A UN PRÉDICATEUR QUI AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE.

Il lui parle contre la vaine gloire.

Le Saint-Esprit, qui est le consolateur des âmes et la vertu du Très-Haut, soit toujours avec vous et vous rende participant de la gloire de Jésus-Christ. Car c'est lui de qui nous devons attendre ce bonheur, selon ces paroles du Sauveur du monde : *Le Saint-Esprit vous fera connaître ma gloire* (Joan. XVI, 14); ce qui nous oblige à nous tenir extrêmement sur nos gardes, parce que cet Esprit, qui est la pureté même, ne se plaît que dans une demeure très-pure; que la grandeur d'un Dieu demande un profond respect, et qu'une bonté infinie ne saurait souffrir que l'on donne à des créatures quelque partie de l'amour qui lui est dû.

Ainsi nous avons sujet d'appréhender et de craindre, puisqu'il est si difficile à un homme, formé du limon de la terre, de traiter avec un Dieu, de lui préparer un séjour digne lui, et de vivre en telle sorte, qu'il puisse se rendre agréable à une si haute majesté : *Qui en sera capable ?* dit l'Écriture : *Ce seront sans doute ceux-là seuls*, comme dit saint Paul, *qu'il a choisis lui-même, et en qui il a daigné répandre sa grâce* (II Cor., II). J'espère, mon père, que vous serez de ce nombre, puisque vous travaillez continuellement pour ce Seigneur : *Qui relève les hommes les plus vils de la poussière, et tire les plus pauvres du fumier pour les faire asseoir dans des sièges honorables avec les princes de son peuple* (Psal. CXII, 6). C'est lui qui change des loups en brebis, des persécuteurs des justes en des gens de bien; et ceux qui avaient le plus d'éloignement de lui, en de continuels adorateurs de ses beautés éternelles : *Cet Esprit saint défendra l'âme fidèle de la flèche qui vole durant le jour, comme il l'a défendue de l'air contagieux qui se glisse dans les ténèbres* (Psal. XC, 6).

Personne ne sait, dit saint Augustin, que celui à qui l'amour de la vaine gloire a déclaré la guerre, combien elle est capable de nuire. Mais Dieu, combattant alors pour nous, selon ses promesses, fait disparaître nos ennemis, et leurs desseins s'en vont en fumée. Saint Bernard, pour se garantir de ce dangereux poison, se considérait comme séparé de ce grand nombre de gens qui lui rendaient de l'honneur; et saint Thomas faisait une croix sur son cœur en adressant ces paroles à Dieu : *Ne nous donnez point de gloire, Seigneur, ne nous en donnez point : donnez gloire seulement à votre nom* (Psal. CXIII, 9); ce qui le fit arriver à une telle pureté de cœur, qu'il n'avait plus aucun sentiment de ce venin; et il n'y a pas sujet de s'en étonner; car, que doit-on éviter avec plus de soin, que de dérober la gloire qui est due à Dieu, et en se contentant de dire seulement des lèvres, que l'on ne regarde que lui, en avoir le cœur si éloigné, que l'on en détourne les yeux pour les arrêter sur de viles créatures? Toutes ces créatures ne sont-elles pas comme autant de voix qui publient la grandeur de Dieu, comme autant d'images qui le représentent, et comme autant de pas qui nous doivent conduire à sa connaissance? Que peut-il y avoir, au contraire, de plus déraisonnable que de renverser un ordre si sagement établi? de s'arrêter au milieu du chemin que l'on est obligé de faire, et de prendre le moyen pour la fin? Dieu veuille, pour son honneur, nous garantir d'un si grand aveuglement! et, s'il nous arrive d'être touchés de ces sentiments de vanité, élevons notre cœur vers lui en lui

disant : Seigneur, c'est à vous seul que la gloire est due, ou autres semblables paroles, et rejetons avec mépris ces dangereux mouvements, jusqu'à ce que nous nous accoutumions peu à peu à n'en être non plus touchés que du conseil que l'on nous donnerait de dérober le bien d'autrui, quelque instance que l'on nous en fit.

Nous devons rendre grâces à Dieu de nos bonnes œuvres, comme étant des fruits de sa pure libéralité, et que nous ne saurions non plus produire par nous-mêmes, que la terre ne saurait rien produire, si la pluie qui tombe du ciel ne la rend féconde. Mais, encore que celui qui la cultive ne doive pas attendre sa récompense du fruit qu'elle produit, mais de son amour pour la gloire de Dieu, des avantages qu'il aura procurés à son prochain et des peines qu'il aura prises pour ce sujet, cela n'empêche pas qu'il ne doive se réjouir de la grâce que Dieu lui a faite de se servir de lui pour préparer sa demeure dans les âmes. Jésus-Christ lui-même nous en donne l'exemple. Car nous ne voyons point qu'il ait témoigné de la joie, que lorsque ses disciples lui rendirent compte de leurs prédications, pour faire connaître par là que les chrétiens ne doivent de rien tant se réjouir, que de la prédication et de la réception de l'Évangile. La vanité ne doit point avoir de part dans une affaire de cette importance : il faut l'attribuer toute au Saint-Esprit, se réjouir seulement de la réunion des âmes à leur Dieu, et lui en attribuer tout le bon succès.

Puis donc, mon père, que Dieu, comme pour rassasier la faim que vous avez du salut de ces âmes, les rend vivantes pour lui, de mortes qu'elles étaient par le péché, prenez courage, terrassez avec l'épée de sa parole les péchés, nos ennemis ; arrachez de la gueule de ce lion infernal la proie qu'il était près de dévorer, et tirez du profond de la mer ces monstres qui nous doivent être si redoutables. Préparez-vous ensuite à souffrir toutes sortes de travaux, et même la mort de la croix, sans permettre à vos yeux de goûter la douceur du sommeil, ni à vos paupières de voir le jour, jusqu'à ce que vous ayez gagné plusieurs âmes à Dieu, et les ayez rendues dignes de faire son séjour en elles et d'y trouver son repos. Par ce moyen, mon père, vous deviendrez un fidèle imitateur de son Fils unique, qui a travaillé avec tant de soin pour sa gloire et pour le faire connaître aux hommes, et vous vous rendrez digne de participer à cette grande promesse qu'il nous a faite : *Où j'irai, là sera aussi mon serviteur* (Joan. XVI, 26).

Je vous recommande extrêmement le soin de ces demoiselles à qui j'ai appris que Dieu a depuis peu ouvert les yeux pour ne penser qu'à lui plaire. Conduisez-les avec beaucoup de prudence sans permettre que pour vouloir trop embrasser elles ne succombent sous le faix ; qu'une trop grande lumière ne les aveugle, et qu'elles n'aient sujet de se repentir de n'avoir pas suivi le conseil du Sage : *Si vous avez trouvé du miel, mangez-en autant que vous en aurez besoin ; mais non pas trop, de peur que vous ne soyez contraint de le vomir* (Prov., V). Usez envers elles de retenue en ce qui regarde la fréquente communion et l'oraison, et assurez-vous que Dieu ne l'aura pas désagréable ni ne leur refusera pas dans leur retraite ce qu'il leur aurait donné à l'autel. Ne leur permettez pas de faire vœu de virginité qu'après qu'elles auront passé des années à prier Dieu sur ce sujet, afin qu'elles n'abandonnent pas par légèreté une résolution qu'elles auraient prise légèrement.

Ne vous laissez pas emporter à la joie par la prospérité, ni abattre par l'adversité. Mais quand vous serez dans l'un de ces deux états, préparez-vous à passer dans l'autre.

Ayez toujours une ferme confiance que Jésus-Christ vous assistera.

Je souhaite qu'il ne vous abandonne jamais. Et surtout je vous avertis que si vous ne craignez point de publier hautement ses louanges, vous serez éprouvés par des souffrances.

LETTRE XXVI.

AU MEME PRÉDICATEUR.

Il lui parle de l'avantage qu'il y a d'être tenté, et dit pourquoi Notre-Seigneur le permet.

J'ai reçu deux de vos lettres et recommandé à Dieu, selon ma faiblesse, ce que vous désirez de moi. Je le remercie de tout mon cœur d'avoir donné quelque soulagement à vos peines. Il a agi en cela comme il a accoutumé d'agir par son adorable sagesse, en donnant le calme après la tempête, parce qu'il sait que l'un n'est pas moins nécessaire que l'autre pour faire avancer dans son service ceux qui l'aiment. C'est pourquoi ils ne sont pas moins obligés de le remercier lorsqu'il les laisse dans le découragement et les prive de ce qu'ils aiment, que quand il les soulage dans leurs peines et les favorise. Ainsi ils doivent lui rendre grâces lorsque, par les travaux qu'ils souffrent, il leur ôte ces contentements attachés à la prospérité, considérant plutôt en cela ce qui leur est utile que ce qui leur est agréable.

J'ai beaucoup de joie de ce que vous avez éprouvé combien sont grands ces combats qui se passent dans nous-mêmes parce que cela vous fait connaître de plus en plus notre misère et le besoin que nous avons d'un continuel secours de Dieu. O mon père, s'il s'éloignait tant soit peu de nous et laissait souffler ces vents qui peuvent élever tant de tempêtes dans notre cœur, combien clairement verriez-vous alors par quelles merveilles il empêche une âme d'être submergée dans ces flots qui semblent monter jusqu'au ciel ! Ce serait alors que vous connaîtriez avec combien de vérité l'Écriture dit que l'homme n'est que poudre et que cendre. Vous demeureriez si épouvanté, que vous seriez comme un enfant qui a sans cesse recours à son père, et verriez combien grand est le besoin que nous avons de la foi, puisqu'elle nous donne la force de résister à l'impétuosité de ces vagues qui semblent nous devoir entraîner et dire : *Ils ne trouveront point de salut en Dieu (Psal. III, 2)*. C'est de cette foi que saint Paul dit : *Il a espéré contre toute espérance (Rom., IV, 18)*, et que l'âme au milieu de tous ces troubles ne craint point aussi de dire : *Seigneur, vous êtes mon bouclier, vous êtes ma gloire ; et vous me faites marcher tête levée (Psal. III, 3)*. Mais il y a peu d'hommes qui aient une foi si ferme qu'ils ne se sentent un peu ébranlés par les mauvais événements, et Dieu permet que ses serviteurs se trouvent souvent dans cette peine, afin que, s'en voyant délivrés comme par miracle par sa main toute-puissante, leur courage se fortifie en de semblables occasions par leur confiance en son secours qu'ils ont éprouvé dans leurs maux passés, et qu'ainsi leur foi s'augmente toujours, selon ces paroles d'Isaïe : *Qu'ils changent leur faiblesse en force ; qu'ils prennent des ailes d'aigles ; qu'ils volent et qu'ils ne se lassent point de voler (Isaïe, IV)*. Une seule chose me donne sur ce sujet un peu de peine, c'est de les voir sitôt délivrés de celles qu'ils souffrent, parce que cela me fait craindre qu'ils ne se soient pas vaillamment portés dans un combat d'où ils sont sitôt sortis. Et comme je crois que ce ne sera pas le dernier où ils se trouveront engagés, je les exhorte, s'ils n'ont pas assez bien fait jusqu'alors, de faire mieux à l'avenir et sans discontinuer, jusqu'à ce qu'ils puissent demeurer dans le feu sans brûler, trouver la paix dans la guerre et changer les pierres en pain. Car c'est en quoi consiste notre véritable avancement, parce que cela ne s'accorde pas avec nos intérêts et

notre propre volonté, qui sont dans notre âme comme deux taches de lèpre qui s'effacent difficilement, et qui sont d'autant plus périlleuses qu'elles sont quelquefois si cachées, qu'on ne les aperçoit pas. C'est pourquoi les serviteurs de Dieu doivent beaucoup s'efforcer de recevoir avec joie ce qui leur arrive de contraire à leurs sentiments, à leur propre volonté, et à leurs intérêts, puisque c'est le moyen de purifier leurs âmes et de vaincre leurs ennemis.

LETTRE XXVII.

AU MEME PRÉDICATEUR.

Il l'exhorte à parler dans ses prédications du peu d'estime que l'on fait aujourd'hui de la parole de Dieu et de la perte des âmes.

Le désir que j'avais d'apprendre de vos nouvelles m'a fait recevoir votre lettre avec grand plaisir, parce qu'ayant appris votre maladie, et ne sachant point si vous vous portiez mieux, j'en étais en peine. Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué de vous avoir donné les forces dont vous aviez besoin pour prêcher son Évangile, et je le prie de faire qu'il soit reçu avec la joie et le respect qui lui sont dus, afin qu'il opère dans les âmes l'avantage qu'elles en doivent tirer.

Nous sommes dans un siècle si malheureux que le cœur des hommes semble avoir contracté un mariage avec la terre. Ainsi comment peut-on espérer qu'il en naisse des enfants propres pour le ciel? On ne saurait voir le soleil sans la lumière du soleil, ni rien obtenir de Dieu, sans l'assistance de Dieu. Il faut que ce qui nous élève vers le ciel, vienne du ciel; rien de terrestre ne va jusque-là. Je crois, mon père, que nous sommes arrivés à la fin du monde, puisque les péchés sont dans leur comble; et je ne sais d'où peut venir cette dureté du cœur, ce mépris de la parole de Dieu, et cette insensibilité pour ce qui regarde le salut. On peut comparer cet aveuglement à celui des gendres de Loth, qui se moquaient de l'embrasement dont ils étaient menacés. Il semble que l'on croit que Dieu se moque lorsqu'il nous parle de ses jugements; on n'appréhende point ses menaces: on n'ajoute point de foi à ses promesses; on ne révère point sa grandeur: et l'on n'aime point sa bonté. Qu'y a-t-il de plus déplorable que de voir que cette infinie bonté de Dieu étant comme une pierre précieuse qui n'a point de prix, on n'en considère point la valeur. On aime les choses terrestres, et vous, Seigneur, vous ne trouvez personne qui vous aime; ou si vous en trouvez, ils sont en très-petit nombre et ne vous aiment que faiblement.

Criez, mon père, d'une voix si forte à ces âmes endurcies qu'elles vous entendent, qu'il n'y a point de bien qui ne vienne de Dieu, ni de beauté qui ne procède de lui, et que toutes les créatures doivent arrêter leurs yeux sur lui comme s'il était le seul objet qu'elles fussent capables de regarder. Dites-leur que des ombres ne doivent pas les détourner de chercher la lumière de la vérité, ni des gouttes d'eau qui sortent d'une fontaine les empêcher de recourir à la source pour désaltérer leur soif.

Est-il juste d'oublier Dieu parce qu'il nous comble de biens; et ne devrions-nous pas, au contraire, les lui référer et l'en remercier sans cesse? Pouvons-nous l'offenser davantage qu'en arrêtant nos desirs dans la possession des choses dont nous ne devons avoir que l'usage, et ne le considérer lui-même qu'en passant, au lieu de souhaiter avec ardeur de le posséder, lui dérochant ainsi la gloire qui lui est due pour la donner à la vanité des créatures?

Le remède à un si grand mal est la pénitence et la confusion que

nous doit causer le regret d'avoir offensé un tel Maître. Il est si bon qu'encore que nous ayons tant de fois mérité la mort, il veut nous donner la vie. Mais il faut qu'il y ait de la proportion entre les maux et les remèdes. Nous lisons dans Isaïe : *Lorsque Dieu, après avoir touché le cœur de son peuple, lui aura fait faire pénitence dans les pleurs, les gémissements, le sac et la cendre, il le fera entrer dans la joie* (Isa., XXII, 12). Mais écoutez ces terribles paroles que le Seigneur fit ensuite entendre à ce prophète : *Ceci ne vous sera point pardonné jusqu'à votre mort*. Que si cela ne se pardonne alors, il ne se pardonnera pas après, parce que ces péchés ne sont pas du nombre de ceux qui se pardonnent après la mort. Car comment Dieu pardonnera-t-il à ces méchants qui ne font que se rire de l'avoir offensé et n'ont pas le moindre regret d'avoir méprisé un tel père, un tel Seigneur et un si grand Dieu ? Ce ne serait pas une miséricorde, mais une justice et une action indigne de ce souverain auteur de notre être, qui ne fait rien qu'avec raison, poids et mesure. Mais en voilà assez sur ce sujet, quoi que l'on n'en puisse assez dire. Et quelle douleur ne doit-ce point être de voir que l'on profite aujourd'hui si peu en parlant de lui au peuple, et d'un autre côté de se taire en voyant combien on l'offense ?

LETTRE XXVIII.

A UN PRÉDICATEUR.

Il lui parle contre la tentation que donne la défiance, et des grâces que nous recevons de Jésus-Christ.

Au lieu de vous plaindre de moi, je vous prie, mon père, de me pardonner comme saint Paul dit que Dieu nous pardonne. Vous connaissez mes imperfections, et elles suffisent seules à me faire commettre des fautes. Mais j'ai quelquefois aussi manqué d'occasions pour vous écrire, ainsi que j'en manque encore maintenant, ne sachant par quelle voie vous faire tenir cette lettre ; mais faites-moi la justice de croire qu'en des choses plus importantes, je ne manquerai jamais de désir de vous servir.

La défiance de votre salut, dont vous me parlez, n'est pas seulement une tentation visible, mais elle n'a point de fondement, et l'on peut la nommer folle, lorsqu'elle ne cesse pas par la considération des obligations que nous avons à Dieu, comme si nous les pouvions attribuer à nos mérites et non pas à la grâce de Jésus-Christ. Elargissez votre cœur, mon père, en le faisant entrer dans cet amour de Dieu sans bornes et sans mesure par lequel le Père éternel nous a donné son Fils unique, s'est donné lui-même à nous en nous le donnant, et nous a donné tout ensemble le Saint-Esprit avec toutes les autres faveurs dont nous lui sommes redevables. Recevez cette grâce comme une augmentation de grâces et une grâce qui vous doit ravir de joie, puisque c'est de Dieu qu'elle vient. Que si le souvenir de vos fautes vous tourmente, considérez qu'une seule des faveurs que Dieu nous fait par Jésus-Christ est capable de nous acquitter de toutes nos dettes, et d'apaiser sa colère. Car comment pouvons-nous douter qu'il ne nous pardonne nos péchés, puisque nous ne doutons point de la passion qu'il a soufferte pour les effacer par son sang ? Que nous servirait de croire que Jésus-Christ est mort pour nous racheter de la mort, et que le juste a enduré pour les injustes, si nous ne croyons aussi que sa mort a donné la mort à nos péchés : et s'ils sont morts, quel sujet avons-nous de craindre ? Lorsqu'au sortir de l'Égypte les Israélites virent leurs ennemis ensevelis dans la mer, dont ils avaient, en les poursuivant, osé, comme eux, tenter le passage, continuèrent-ils de craindre ? Ne chantèrent-ils pas,

Au contraire, un cantique à la louange de Dieu, dont le sujet fut la mort de ces mêmes persécuteurs de leur nation, qui auparavant les faisaient trembler? Car, encore que nous ne soyons pas aussi assurés que nos péchés nous sont pardonnés comme nous le sommes que Jésus-Christ est mort pour nous, à cause que nous ne pouvons savoir certainement si la satisfaction faite par sa mort à la justice de Dieu nous a été particulièrement appliquée, et si ce cœur nouveau que Dieu nous a donné, en nous appelant à lui, n'est pas une marque assurée qu'il nous a pardonné, néanmoins, la grâce qu'il nous a faite de le considérer et de l'aimer comme notre Père est une marque que dans son cœur il nous tient pour ses enfants, puisque l'on ne saurait croire sans blasphème que cet amour que nous lui portons venant de lui, il ne nous aime pas lorsque nous l'aimons.

Ne vous représentez, mon père, rien que de grand dans les perfections infinies de Dieu, et particulièrement dans sa bonté. Elevez les yeux vers Jésus-Christ attaché à la croix, qui est le prix de notre salut, le gage de notre espérance, et le sacrifice dont l'odeur a été si agréable au Père éternel, qu'il nous a de telle sorte réconciliés avec lui, qu'il nous fera vivre éternellement devant son trône.

Que si nos œuvres nous paraissent défectueuses, comme elles le sont en effet, cela ne doit pas nous faire perdre la confiance. Jésus-Christ, d'ennemi que nous étions de Dieu son Père, nous a rendus ses amis et conservés dans son amitié. Avant que d'avoir connu Dieu, non-seulement nous ne lui étions pas agréables, mais nous l'irritions par nos péchés : et comme ils n'ont pu empêcher l'effet de la grâce de Jésus-Christ, ils ne pourront non plus le divertir de l'affection qu'il nous porte, puisque nous sommes incorporés en lui, et qu'il est le Fils bien-aimé de son Père.

Il est bon d'avoir du sentiment de nos fautes et de nos misères, pourvu que nous nous représentions quelle est la grandeur de la miséricorde de Dieu, et que, reconnaissant notre malice, nous rendions des grâces infinies à son extrême bonté, qui souffre avec tant d'amour et de patience des enfants aussi méchants et aussi imparfaits que nous sommes. Voudrions-nous, mon père, lui ravir la gloire d'être si libéral de son amour envers ceux qui aiment son Fils et qui croient en lui, qu'il leur pardonne leurs péchés après qu'ils les ont pleurés et qu'ils en ont fait une véritable pénitence?

Ne doutons point que Dieu n'ait assez de bonté pour nous aimer, et que les mérites de Jésus-Christ ne le portent à nous aimer à cause de lui. Rendons-lui de continuelles actions de grâces de tant de biens qu'il nous a faits, et de ce qu'il nous pardonne les péchés que nous commettons en chaque jour. Combattons avec courage et avec joie dans la guerre du Seigneur, comme l'Ecriture le dit de Judas Machabée, et que les grâces que nous recevons de son infinie bonté nous fassent espérer de participer un jour à la gloire de son royaume, après qu'un feu passager aura purifié nos âmes de leurs imperfections. Travaillons de tout notre pouvoir à nous avancer toujours, mais que notre désir en cela soit tranquille et plein de confiance, puisqu'encore qu'il n'augmente pas, il suffira pour nous sauver. Car si nous ne regardions que nous-mêmes, nous sommes tous si fragiles et si sujets à faillir, que nous ne serions jamais en repos ni ne croirions être aimés de Dieu. Ainsi, comment le servirions-nous et nous rendrions-nous agréables au Saint-Esprit, puisqu'au lieu qu'il n'est que consolation et que joie, nous l'attristerions par notre découragement contre ce que saint Paul nous ordonne lorsqu'il dit : *N'attristez point l'Esprit-Saint de Dieu (Ephes., IV).*

Pour conclusion, mon père, examinons nos fautes : reconnaissons

qu'elles sont fort grandes : pleurons-les et gémissons-en dans la confession et la pénitence. Mais reconnaissons en même temps que les grâces que nous recevons par Jésus-Christ les surpassent : espérons de l'amour qu'il nous porte d'en recevoir encore de plus grandes ; et, quand il ne nous en ferait pas davantage, celles que nous avons déjà reçues de sa bonté suffisent pour nous donner sujet de nous promettre d'être heureux éternellement.

AVIS DONNÉS PAR LE RÉVÉREND PÈRE MAITRE JEAN D'AVILA

A dom Diégo de Gusman et au docteur Loart, lorsqu'ils étaient près d'entrer dans la compagnie des jésuites.

1. Qu'ils ne prétendent pas de ne s'avancer que par un certain moyen, et ne se souviennent point qu'il y ait des personnes dans le monde, si ce n'est pour leur souhaiter du bonheur et le demander pour eux à Notre-Seigneur. Car tant s'en faut qu'ils doivent s'entretenir de la pensée de choisir ces moyens : il faut au contraire qu'ils les rejettent comme une tentation.

2. Qu'ils ne s'imaginent pas, qu'entrant en religion, ils doivent se mêler de juger des actions des autres, mais qu'ils gravent au contraire dans leur cœur cette parole d'un bon religieux : Je suis venu ici pour être jugé et non pas pour juger les autres. C'est pour eux un pas si glissant, qu'ils doivent fort y prendre garde, et particulièrement s'ils croient savoir quelque chose, puisqu'il arrive quelquefois que ce défaut va jusqu'à faire perdre la grâce de Dieu.

Ils doivent croire que Dieu conduit ceux que leur charge oblige de conduire les autres, et qu'ainsi, ayant des raisons particulières de faire ce qu'ils font que ceux qui leur sont soumis ignorent, ils ne doivent pas se mêler d'en juger, mais se souvenir de ces paroles de Jésus-Christ : *Que vous importe ? suivez-moi* (Joan., XXI, 22).

3. Ils doivent fort s'affermir dans l'obéissance, et la considérer comme une grande faveur, de Dieu dans l'espérance que, par le moyen de leurs supérieurs, il leur fera connaître sa volonté. Mais ce n'est pas sur la sagesse et sur la capacité de ces personnes qu'ils doivent fonder cette espérance : c'est sur la promesse de Dieu, qui assiste ceux qui s'humilient. Et s'ils pratiquent cet avis avec une grande foi, ils jouiront d'une grande paix, et s'avanceront beaucoup en peu de temps.

4. Que si, au lieu de les employer à travailler à la conversion des âmes, on les occupe à d'autres exercices, il ne faut pas qu'ils s'en inquiètent, parce que l'observation de ce que les supérieurs commandent étant fort importante pour la conservation et l'augmentation de l'ordre, quand on ne les emploierait qu'à laver les écuelles, ils le devraient faire avec plaisir sans envisager autre chose, ne considérant pas cette action en elle-même, mais l'obéissance qui la leur fait faire, et la grâce dont ils sont obligés à Jésus-Christ d'être membres d'un corps par lequel il est servi.

5. Ceux qui ont soin de ne donner sujet à personne de se plaindre d'eux, et qui souffrent avec patience le tort qu'on leur fait, montrent qu'ils pensent à la croix de Jésus-Christ, et qu'ils se préparent à la porter. La diversité des conditions qui se rencontre dans les communautés ne doit point les troubler, mais ils doivent croire que, jusqu'à ce qu'ils aient été éprouvés au regard du prochain, Dieu ne leur a pas encore fait beaucoup de grâces. C'est ce qui les oblige de travailler de tout leur pouvoir à ne se point inquiéter à l'égard d'autrui, à être disposés de souffrir avec joie qu'on les offense et qu'on les foule aux pieds comme l'a été Jésus-Christ, et à ne se négliger jamais en cela, parce que, pour peu qu'ils se relâchent, ils ne manqueront pas de

tomber, à cause de la guerre continuelle qu'ils auront à soutenir sur ce sujet. Qu'ils aient donc toujours les yeux ouverts pour ne point se laisser surprendre à ce désir de condamner les sentiments des autres; qu'ils n'en parlent jamais si on ne le leur commande, et qu'à moins que cela, ils se contentent de se dire à eux-mêmes ces belles paroles : Je suis venu en religion pour être jugé, et non pas pour juger les autres.

6. Ils doivent travailler pour leur avancement avec le soin que mérite une affaire qui regarde Dieu, et se représenter que, comme il fit voir à Moïse ce buisson ardent qui brûlait sans se consumer, et dont la terre qui le portait était sainte, il leur fait voir un buisson tout plein de croix, pour montrer qu'il ne souffre point d'affections déréglées; afin qu'ils implorent le secours de Jésus-Christ, pour obtenir par la puissance de sa grâce la force dont ils ont besoin pour se refuser à eux-mêmes tout ce qui est condamnable, non-seulement dans ce qui regarde la sensualité, mais encore plus dans ce qui regarde l'entendement et la volonté, puisque l'on ne pourrait y manquer sans se rendre perturbateur de la paix, juge présomptueux, censeur de ses supérieurs, père de la division, ennemi de l'obéissance, et une idole que l'on met à la place de Dieu. Je les prie encore et les conjure au nom de Jésus-Christ, de renoncer aux lumières de leur esprit pour y faire régner par la foi Dieu en leur place, avec une ferme confiance que ce que leurs supérieurs leur commanderont sera conforme à sa volonté, de ne chercher point d'autre éclaircissement dans leurs doutes et de croire que, tant qu'ils en useront de la sorte, ils s'en trouveront parfaitement bien.

AUTRES AVIS.

1. Connaître sa bassesse, et avoir dans le cœur un véritable mépris de soi-même.
2. Ce mépris paraît extérieurement dans l'habit, dans le marcher et dans le plaisir que l'on prend à pratiquer les choses les plus viles et les plus basses.
3. Souffrir avec patience d'être méprisé.
4. Se réjouir d'être méprisé.
5. Désirer de tout son cœur de l'être de tout le monde.

Douze autres degrés d'humilité.

1. Craindre Dieu.
2. Renoncer à sa propre volonté
- 3-4. Pratiquer l'obéissance et la patience.
5. Confesser ses péchés.
6. Se mépriser soi-même.
7. Préférer les autres à nous, et les estimer plus que nous.
8. Éviter la singularité dans les choses extérieures.
9. Ne point parler si on ne nous interroge.
10. Ne rire pas facilement.
11. Parler peu, et seulement de choses bonnes.
12. Ne désirer rien que d'humble dans la condition et dans l'habit.

DIX AUTRES AVIS

Pour marcher dans le chemin du ciel.

1. Aussitôt que l'on s'aperçoit, non-seulement d'avoir fait un jugement téméraire, mais quelque autre péché que ce soit, il faut en rejeter la pensée et avoir recours à Notre-Seigneur, en lui montrant la plaie que cela a pu faire dans notre âme, et le prier de la guérir.

2. Si nous avons assez de courage pour désirer les répréhensions, les offenses, les dégoûts, les travaux et autres sujets de tristesse qui nous arrivent, il faut les souffrir avec patience sans s'en plaindre; et au lieu d'en vouloir mal à ceux qui nous les causent, les considérer comme venant de la main de Dieu; le prier pour eux, et lui demander de nous faire la grâce de les endurer pour l'amour de lui, en considérant que la patience jointe à la souffrance est une marque de prédestination.

3. Référer à Dieu toutes les grâces spirituelles, les dons naturels, et ce que nous faisons de bien, l'en remercier et ne nous attribuer que les imperfections, les fautes et les péchés.

4. Lorsque l'on se sent touché d'envie, aussi bien des dons spirituels que des naturels et des temporels que l'on voit en d'autres, il faut élever son cœur à Dieu pour le prier de les leur augmenter encore, se réjouir de leur bonheur, et être fâché de ses propres défauts.

5. Avoir fortement gravé dans le cœur que l'on ne doit rien désirer que la grâce de Notre-Seigneur, ni se tourmenter de rien que pour acquérir son amour, éviter de l'offenser en quoi que ce soit, et tâcher de lui être agréable, soit dans la vie ou dans la mort, dans la santé ou dans la maladie, dans la joie ou dans la tristesse, dans la supériorité ou dans les offices les plus vils, en quelque lieu que l'on soit, fût-ce au bout du monde, pour ne penser qu'à s'approcher de Notre-Seigneur.

6. Croire fermement que tant que nous serons dans le monde nous ne manquerons jamais de travaux, de peines, de tentations et de croix, parce que c'est la marque des serviteurs de Jésus-Christ: et ainsi les souffrir avec patience, en considérant que nos péchés en méritent beaucoup davantage; que la vie de l'homme est un combat perpétuel sur la terre, et qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui persévéreront jusqu'à la fin.

7. Lorsqu'il nous vient quelque pensée de vanité, ou qu'il nous échappe quelque parole qui en procède, ou que nous faisons quelque action qui nous en donne, soit que l'on se croie meilleur qu'un autre ou plus capable de servir, ou que l'on se préfère à lui en quoi que ce soit; il faut promptement y renoncer comme étant une chose qui donne de l'horreur à Dieu, exposer à ses yeux sa misère, et lui en demander le remède en se souvenant qu'il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.

8. Quand il nous vient dans l'esprit des raisons qui nous font croire que les autres ont tort et que nous ne l'avons pas, il ne faut point s'excuser quoique nous le puissions faire; mais plutôt nous accuser nous-mêmes et excuser son frère, puisqu'encore que nous n'ayons pas mérité la répréhension, la pénitence ou la peine que l'on nous pourra alors imposer, nos péchés passés l'ont méritée, et qu'ainsi nous souffrirons toujours justement.

9. Nous devons plusieurs fois le jour, et particulièrement dans notre examen, rendre grâces à Jésus-Christ de ce qu'il nous a rachetés par sa mort, réconciliés avec Dieu son Père, et comblés de biens et de faveurs par ses travaux et par sa passion; et remercier Dieu en même temps de nous avoir donné ce Rédempteur.

10. Le fruit de la sainte communion et de tous les autres exercices spirituels, doit être de nous fortifier dans l'amour et le service de Dieu, pour pouvoir résister aux tentations et soutenir les travaux avec patience; mais non pas pour avoir des goûts sensibles de dévotion qui sont d'ordinaire des marques d'imperfection, et qui peuvent même

venir du démon, lequel s'en sert pour nous tromper; ce qui fait que nous ne devons pas beaucoup nous mettre en peine de les avoir, si ce n'est Notre-Seigneur qui nous les envoie, ni, les ayant, mépriser ceux qui ne les ont pas : ce qui serait une grande présomption, puisqu'il se pourrait faire qu'ils ne laisseraient pas d'être plus parfaits que nous et plus agréables à Dieu.

QUINZE AUTRES AVIS,

Pour ceux qui désirent d'être de véritables religieux.

1. Il faut avoir ses péchés toujours présents et être fâché de les avoir commis.

2. Le sentiment que l'on doit avoir de soi-même ne saurait être trop humble. Il faut reconnaître que l'on est si négligent dans ses devoirs, que l'on est indigne d'entrer en quelque compagnie que ce soit : et ainsi, ne pouvant rien espérer de soi-même, n'espérer qu'en la miséricorde de Dieu.

3. Non-seulement il ne faut point juger des autres; mais agir avec tant de simplicité que l'on n'en ait pas seulement la pensée, et que sans prendre garde aux fautes d'autrui, on ne s'occupe que des siennes propres.

4. Il faut ni avoir ni témoigner de la colère ou de l'aversion contre personne, mais conserver toujours dans son cœur la tranquillité, la paix et l'humilité, et porter dans le visage un air sérieux accompagné de pudeur.

5. Il faut toujours être prêt à servir tout le monde avec joie.

6. Il faut éviter toutes les paroles inutiles et celles qui ne tendent qu'à se divertir, si ce n'est dans de certaines rencontres où la charité oblige à s'en dispenser un peu.

7. Il faut souffrir, non-seulement avec patience, mais avec joie les déplaisirs, les contradictions, les paroles fâcheuses, et même les injures que Dieu permet que l'on nous fait.

8. Il faut dans toutes sortes de sujets mortifier la curiosité aussi bien que le désir d'avoir plus que le nécessaire, et ne se mettre en peine que de ce qui regarde le salut.

9. Il faut bannir de notre esprit toute autre pensée que celles qui regardent Dieu.

10. Nous ne devons travailler avec soin en cette vie, qu'à nous rendre agréables à Dieu.

11. Il ne se faut étonner de rien de ce qui arrive en ce monde, ni en demander la raison; mais le recevoir de la main de Dieu avec action de grâces dans la confiance que nous devons avoir qu'il prend soin de nous, et que tout ce qu'il permet est pour notre plus grand bien, encore que nous en ignorions la cause.

12. On ne doit, quand on se porte bien, désirer aucune autre nourriture que celle qui est commune à tout le monde. Et si lorsqu'on est malade, on n'en peut avoir d'extraordinaire, il faut en remercier Dieu.

13. Il ne se faut entremettre de rien que de ce dont on est indispensablement obligé de se mêler, principalement dans ce qui regarde les défauts des autres et les actions des supérieurs.

14. Il ne faut jamais manquer à rendre de tout son cœur l'obéissance, le respect et l'affection que l'on doit aux supérieurs. Il faut avoir de bons sentiments d'eux, et ne consentir jamais que l'on en dise du mal ni que l'on fasse rien contre eux, ni contre nos frères et notre prochain.

15. Il faut toujours chercher la solitude tant de l'esprit que du corps.

et regarder toutes les choses du monde comme étant très-peu considérables.

Il faut observer très-exactement la règle et les constitutions sans manquer à rien de ce qu'elles ordonnent; car elles sont comme les armes dont un religieux se doit servir s'il ne veut courir fortune de succomber aux tentations.

LETTRE XXIX.

A UN PRÉDICATEUR

Il lui parle de l'excellence de la prédication et de la manière dont ceux qui y sont appelés et les directeurs doivent se conduire.

J'ai reçu, mon très-cher Père, les deux lettres par lesquelles vous m'apprenez que Dieu vous a donné une nouvelle vocation pour lui acquérir des enfants qui le glorifient. Qu'il soit béni dans tous les siècles de ce qu'il ne dédaigne pas de se servir pour un ministère si glorieux d'une vile créature; et de ce qu'étant Dieu, il veut bien parler par une langue de chair, prendre l'homme pour l'organe de sa voix divine, et le rendre l'oracle du Saint-Esprit.

Jésus-Christ s'étant fait homme, a été le premier sur qui cet Esprit qui donne la vie à ceux qui l'écoutent s'est reposé. Il a engendré par sa parole des enfants à Dieu, et il a mérité en mourant pour nous, d'être nommé le Père du siècle futur. Il ne s'est pas seulement communiqué à nous; il nous a aussi communiqué tous ses biens. Ainsi, étant comme il est le Fils de Dieu, il nous a rendus enfants de Dieu; étant le souverain Prêtre, il nous a rendus prêtres; étant aimé, chéri et béni de son Père, il nous a fait aimer, chérir et bénir de son Père; étant héritier de son royaume, il nous en a aussi rendus héritiers en lui et par lui, lorsque nous sommes en grâce: et pour ne rien laisser dans ces riches trésors dont nous ne soyons participants, ce Sauveur du monde, ayant un Esprit capable de ramener dans la bonne voie ceux qui se sont égarés, ayant un zèle plein de compassion pour gagner les âmes qui ont abandonné leur Createur, et ayant une parole vivante et si efficace, qu'elle rend la vie à ceux qui l'entendent, et console ceux qui ont le cœur contrit et percé de douleur, suivant ces paroles d'Isaïe: *Une langue qui peut relever par la parole ceux qui sont tombés (Isa., LVI)*; il a voulu rendre quelques-uns participants de cet esprit et de cette langue, afin qu'ils puissent pour sa gloire porter le titre de Père spirituel, comme saint Paul l'ose prendre lorsqu'en parlant de lui-même, il dit: *Je vous ai engendrés par l'Evangile (I Cor., IV, 15)*. Et saint Jean, si chéri de Jésus-Christ, nous exhorte de considérer quel est l'amour que Dieu nous témoigne de vouloir que l'on nous appelle ses enfants et que nous le soyons en effet.

Il est donc juste que nous soyons et voulions bien être les Pères des enfants de Dieu, et que nous fassions connaître sa libéralité et sa bonté envers les enfants des hommes. Ainsi, mon Père, pour vous acquitter de la charge où vous avez été appelé, vous devez prendre un extrême soin de ne pas laisser refroidir en vous cet esprit de fils à l'égard de Dieu qui est notre Père commun, et de Père à l'égard de ceux qu'il vous a donnés pour enfants. Comme fils, vous êtes obligé à un très-grand respect envers cette suprême Majesté, à vous oublier vous-même pour l'adorer avec une très-profonde humilité, et à vous abîmer dans l'abîme ineffable de son Etre. Et comme Père des enfants qu'il vous a donnés, vous devez lui être si fidèle, que toutes vos actions n'aient autre fin que sa gloire, et renonciez de tout votre cœur à la vôtre, afin que vous puissiez dire ces paroles de Joseph que nous lisons dans l'Écriture:

Mon maître m'a mis entre les mains la disposition de tout son bien , excepté de vous qui êtes sa femme. La gloire de Dieu n'appartient qu'à Dieu ; ne la donnons donc qu'à lui seul. Car si nous la donnions à un autre, quel horrible adultère serait-ce de l'ôter au Créateur pour l'attribuer à une créature ? Cette gloire de Dieu est l'épouse que nous cherchons ; mais nous ne devons pas la chercher dans les âmes où Jésus-Christ fait sa demeure et qui nous doivent oublier pour ne penser qu'à lui seul, si ce n'est qu'il juge nécessaire que pour l'aimer et l'estimer davantage elles se souviennent de nous.

Ce désir de l'honneur de Dieu porte ses véritables enfants à ne cesser jamais de publier, par leurs paroles et par leurs actions, la gloire de ce divin Père sans s'occuper à autre chose. Ils doivent mettre en cela toute leur joie, si ce n'est qu'ils trouvent enfin quelque sainte retraite où ils passent leur vie comme dans un temple, à l'aimer et l'adorer sans cesse, à l'exemple de Jésus-Christ, lorsque dans cette dernière journée, qui termina sa vie mortelle, il déclara pour quel sujet il avait été envoyé par son Père et ce qu'il avait fait jusqu'alors, en disant : *J'ai fait connaître votre nom aux hommes* (Joan., XIV) : et il ne dormit ni ne se reposa point jusqu'à ce qu'il trouva du repos dans le sein du Dieu de Jacob. Ce respect et ce zèle si ardent pour l'honneur de son Père, qu'il eut toujours jusqu'à la mort, ne doit jamais s'effacer de la mémoire de celui qui est appelé au ministère de la publication de sa gloire, afin que, lui adressant en qualité de fils ces paroles : *Mon père, mon père* (Rom., VIII, 15), il ait pour lui dans le fond du cœur, le respect, l'amour et la confiance qu'un fils très-obéissant doit avoir pour son père, et qu'il puisse lui demander de lui donner un amour de père envers les enfants spirituels qu'il engendrera dans l'exercice de son ministère. Car, un bon père, après avoir donné à ses enfants la vie de l'âme, ne doit pas se reposer sur un autre du soin de leur éducation ; il est obligé de continuer à leur donner des marques de son amour, en prenant toutes les peines nécessaires pour les bien élever, jusqu'à ce qu'il les ait tirés des périls qu'ils courent et remis entre les mains de Dieu, de même qu'un père ne cesse point de prendre soin de sa fille jusqu'à ce qu'il l'ait mariée. Ce soin si persévérant est un don particulier de Dieu, et une vive image de l'amour paternel et si vigilant qu'il a pour nous. Je ne sais point de paroles, ni de livres, ni de peintures, ni autres choses semblables qui puissent tant nous porter à la connaissance de cet amour si tendre et si fort que Dieu donne à celui qu'il considère comme son fils pour les autres hommes, quelque étrangers qu'ils lui soient. Mais que dis-je, étrangers ? Il ne les considère point comme tels. Il les aime encore qu'ils ne l'aient pas. Il veut leur donner la vie, quoiqu'ils voulussent lui donner la mort ; et il a plus de passion de leur procurer du bien, que nul autre homme n'en a de procurer du mal à ceux qu'il hait.

Comme Dieu est plus fort que le péché, il donne aux pères spirituels un plus grand amour pour leurs enfants, que le péché ne donne de haine à ceux qui sont enfants du démon. De là vient que nous aimons davantage ceux que nous avons engendrés par l'Évangile, que les pères naturels n'aiment leurs enfants, parce que la grâce est plus puissante que la nature.

Ceux que cet amour rend si vigilants, pour ce qui regarde le bien du prochain, ont une grande confiance en l'assistance de Dieu, parce que sentant que leur cœur, tout petit et tout misérable qu'il est, brûle d'une ardeur si vive pour eux-mêmes, que rien n'est capable de l'éteindre, ils n'ont pas peine à comprendre combien le feu de l'amour, que Dieu leur porte, surpasse autant ce feu qu'ils ressentent, qu'il

y a de différence entre le chaud et le froid, entre sa bonté et leur malice.

Cet amour est nécessaire à ceux qui sont appelés à la publication de la parole de Dieu, parce qu'ainsi que les pères et les mères ne pourraient se résoudre à prendre autant de soins et de peines qu'il en faut avoir pour élever leurs enfants, depuis le berceau jusqu'à un âge parfait, s'ils n'avaient un cœur de père; de même ces pères spirituels ne pourraient souffrir tous les travaux, les dégoûts et les difficultés qui se rencontrent dans la conduite des âmes, s'ils n'avaient ce même cœur.

Je n'ai pu voir, sans quelque envie de rire, ce que vous me mandez qu'il vous semble que c'est une chose fort consolante de se trouver riche en enfants spirituels, lorsque l'on amène des âmes à la connaissance de leur Créateur. Je dis alors en moi-même: C'est ainsi que la guerre paraît douce à ceux qui ne l'ont point éprouvée. Je demeure d'accord que la plus grande difficulté n'est pas dans cette génération spirituelle, quoiqu'elle n'en soit pas exempte. Mais pour la rendre agréable, ces enfants spirituels ne doivent pas seulement tenir leur naissance de l'entremise de notre voix, ils doivent aussi la tenir de celle de nos larmes, puisque lorsqu'il se rencontre que l'un de ces pères spirituels les engendre à Dieu par la prédication, et qu'un autre les engendre par ses pleurs et par ses gémissements, je ne mets point en doute de préférer ce dernier à celui qui ne les aurait touchés que par le son de ces paroles pompeuses qui auraient frappé leurs oreilles.

Ainsi il faut pleurer pour devenir un véritable père de ces enfants de bénédiction et de grâce, et être digne d'entendre ces paroles que Dieu dit par la bouche de saint Ambroise à la mère de saint Augustin: *Un fils de tant de larmes ne saurait périr*. Car Dieu ne donne des enfants à de tels pères, que comme le prix et la récompense de leurs pleurs et de l'offre qu'ils lui ont faite diverses fois de leur propre vie pour obtenir de lui celle de leurs âmes.

Que s'il y a tant à souffrir pour engendrer ces enfants spirituels: combien plus de peines y a-t-il encore à endurer pour les élever en la manière qu'ils le doivent être? Qui pourrait dire quelle est la difficulté de les contenter dans tant de petites choses qui leur donnent à toute heure sujet de se plaindre? d'empêcher qu'il ne naisse entre eux de la jalousie dans la créance que l'on en aime d'autres plus qu'eux? à leur donner toute la nourriture spirituelle qu'ils désirent, sans considérer que l'on quitte souvent, en quelque sorte, la conversation des anges pour penser à leurs besoins? à peser toutes ses paroles, de peur de leur rendre quelque réponse qui leur paraisse peu affectuonnée? et à se contraindre de telle sorte, qu'encore que l'on soit accablé de soins et que l'on ait le cœur pressé d'une telle tristesse, que l'on voudrait, pour se soulager, répandre des ruisseaux de larmes, on leur témoigne de la joie, comme si l'on n'avait autre chose à faire qu'à se réjouir et à rire avec eux? Qui pourrait, outre cela, nombrer les tentations, les sécheresses, les scrupules, les dangers et tant d'autres causes de déplaisirs pour les pères auxquels ces enfants spirituels sont sujets? Quelle vigilance ne faut-il point avoir pour les en préserver! quelle sagesse pour les en tirer, lorsqu'ils y sont tombés! quelle patience pour ne se point lasser de les entendre mille fois demander les mêmes choses à quoi on leur a déjà répondu! et enfin, quelle continuelle et ardente oraison ne faut-il point adresser à Dieu pour le prier de leur conserver la vie de l'âme! Car, s'ils la perdaient, je vous assure, mon père, et vous me pouvez croire, qu'il n'y a point de douleur égale à celle qui déchire alors le cœur d'un véritable père, et que c'est l'un des plus grands martyres que l'on puisse souffrir en ce monde. Que vous dirai-je da-

vantage? Cette douleur est si extrême, que nulle consolation humaine n'est capable de l'adoucir, non pas même de voir que, lorsque l'un de ces enfants spirituels meurt de la sorte, il en naît d'autres. On n'a point d'oreilles pour entendre ces paroles de Job qui suffisent d'ordinaire pour se consoler de tous les autres maux : *Le Seigneur me l'avait donné, et le Seigneur me l'a ôté : son nom soit béni (Job, XI)*, parce que s'agissant en cela du malheur d'une âme qui se perd elle-même, qui perd son Dieu, qui renonce à ce qui regarde son honneur, et qui abandonne son parti pour se ranger par le péché du côté du démon son mortel ennemi, rien ne saurait soulager la douleur d'une telle plaie, si ce n'est d'oublier la mort d'un enfant si cher. Mais la moindre chose que nous voyions, ou que l'on nous dise sur ce sujet, nous en renouvelle de telle sorte le souvenir, que nous considérons comme une trahison de ne pas pleurer celui que les anges pleurent en leur manière, et que Jésus-Christ pleurerait lui-même et donnerait sa vie pour le ressusciter, s'il pouvait mourir encore une fois. Ainsi l'affliction que l'on ressent par la mort d'un de ces enfants spirituels, surpasse la joie que l'on a eue de leur naissance et la satisfaction que l'on a des autres. C'est pourquoi celui qui veut bien s'engager dans cette qualité de père spirituel, doit avoir un cœur de chair, c'est-à-dire, tendre pour compatir aux faiblesses de ses enfants qui lui causeront mille peines, et, en même temps, un cœur d'acier pour résister aux coups que leur mort lui donnera, afin de ne se point décourager et tout abandonner, en ne faisant que pleurer durant plusieurs jours, et se rendant ainsi, pendant ce temps, incapable de travailler pour le service de Dieu, auquel il est obligé de s'occuper avec un soin et une vigilance infatigables. Car encore qu'il ait le cœur percé de douleur, il ne doit pas imiter Aaron, qui, lorsque Moïse le reprit de n'avoïr pas offert le sacrifice après que Dieu eut fait mourir ses deux fils, répondit : *Comment aurais-je pu plaire au Seigneur en approchant de l'autel avec des yeux trempés de larmes et un cœur percé de douleur (Lévit., X)?*

Vous voyez donc, mon Père, que nous devons toujours nous efforcer de plaire à Dieu sans nous arrêter à nos sentiments, de peur que, nous occupant à pleurer la mort de l'un de ces enfants spirituels, nous ne laissions, par notre négligence, les autres s'engager dans le péril. On peut juger, par ce que je viens de dire, que si ces enfants sont bons, ils donnent beaucoup de soin, et que s'ils sont mauvais, ils causent de très-grandes peines. Ainsi le cœur d'un vrai père est dans une continuelle crainte, toujours comme en sentinelle pour veiller sur leurs actions, et demande sans cesse à Dieu leur salut dans l'oraison. Ce qui montre que la vie de ce père semble dépendre de la leur. C'est l'état où était saint Paul lorsqu'il disait : *Je vis si vous êtes fidèles à Dieu (I Thess., III)*.

Je crois, mon Père, vous devoir donner quelques avis sur ce sujet. Je les tiens de l'expérience que mes fautes m'ont acquise, et je m'en consolerais aisément si elles pouvaient empêcher que d'autres n'en commissent de semblables.

Le premier avis est de n'accorder pas à ces enfants spirituels tout ce qu'ils désirent, parce que, si l'on s'y rendait facile, leur âme se trouverait bientôt dans la sécheresse comme les mamelles d'une mère que son enfant tette sans cesse. Ainsi, lorsque l'on voit qu'ils voudraient presque toujours entendre parler leur père spirituel, il leur doit ordonner d'employer ce temps, qu'ils désireraient d'être avec lui, à parler à Dieu dans l'oraison, et être très-persuadés que la plupart de ceux qui sont si attachés à l'entretien de leurs directeurs n'en profitent pas beaucoup, parce que c'est plutôt une satisfaction humaine qui les y

porte par le plaisir d'entendre parler une personne qu'ils aiment, que la nourriture solide qu'ils doivent rechercher pour s'avancer dans la vie spirituelle, d'où vient que, s'imaginant que tout consiste dans ces entretiens, ils ne font aucun progrès. Cela fait aussi que, n'ayant nulle force en eux-mêmes, s'il leur arrive quelque affliction, ils recourent tout troublés à leur père spirituel. Mais encore qu'il ne serait pas juste qu'il les abandonnât dans une telle occasion, le mieux qu'il puisse faire est de leur ordonner de se mettre en la présence de Notre-Seigneur pour lui exposer leurs besoins; de ne pas perdre ce temps le plus favorable de tous pour traiter avec lui et écouter avec attention sa divine voix, et de croire que lorsqu'il permet que ces peines leur arrivent, c'est pour leur faire ouvrir les yeux afin d'en profiter, et non pas pour chercher de la consolation parmi les hommes. Le fruit que l'on peut tirer de cet avis est de leur apprendre à marcher peu à peu sans qu'on les soutienne, et qu'on les traite comme des enfants encore faibles qui ont besoin qu'on les flatte et qu'on les caresse; mais comme ayant déjà quelque vigueur. Et que pour ce qui regarde le père spirituel, il ne s'occupe pas de telle sorte à procurer le salut des autres, qu'il ne lui reste pas du temps pour se recueillir et demander à Dieu la nourriture spirituelle qui lui est si nécessaire pour lui-même et pour ses enfants adoptifs dont la charité l'a engagé à se charger. Car, par ce moyen, peu de paroles qu'il leur dira, procédant d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, leur serviront beaucoup davantage que des discours vagues et sans ferveur. Mais, pour garder en cela un juste tempérament, il doit consulter sa conscience, et pour mieux faire encore, prier le souverain Maître de l'en instruire par son Saint-Esprit.

Le second avis est que le père spirituel ou directeur ne se doit point engager à pourvoir particulièrement aux besoins temporels de ceux qu'il conduit; il suffit qu'il tâche d'y remédier en général, comme par l'établissement de quelque confrérie ou choses semblables; et il faut leur faire savoir qu'ils ne doivent attendre que cela de lui; car il ne pourrait agir autrement sans se détourner beaucoup du chemin qu'il doit tenir. Le quatrième concile de Carthage ordonne expressément d'en user ainsi. Voici ses propres paroles: *L'évêque ne doit point traiter lui-même les affaires des veuves, des orphelins et des pèlerins; mais en laisser la conduite à un archiprêtre ou à un archidiacre (Conc. Cart., c. 4, 17)*. Et ensuite: *L'évêque ne doit s'occuper qu'à la lecture, à l'oraison et à la prédication (Idem; c. 20)*. Ne vous entremettez donc point envers les juges et les créanciers; et si vous en êtes si pressé que vous ne puissiez vous en excuser, faites-le seulement par un mot de lettre fort simple. Enfin évitez de vous mêler de ce qui regarde le temporel en vous souvenant de ce que Jésus-Christ dit aux Juifs: *Vous me cherchez non pas à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger et que vous avez été rassasiés (Jean, VI, 26)*. On peut néanmoins se dispenser de cette règle générale quand il se rencontre quelque nécessité corporelle si grande qu'elle regarde l'âme; car il est permis alors d'y avoir égard; mais cela arrive rarement, quoique ceux qui souffrent veulent faire croire le contraire.

Le directeur ne doit rien faire connaître, à ceux qu'il conduit, de ce qui se passe dans la communication qu'il a avec Dieu et avec des personnes spirituelles; car l'expérience lui apprendra que la conservation du secret est une chose plus rare qu'il ne l'aurait pu croire. Ce qui ne doit pas empêcher que dans certaines occasions particulières on ne puisse confier un secret à quelques-uns que l'on sait être capables de le garder.

Le directeur ne doit pas permettre à ceux qu'il conduit, de commu-

nier aussi souvent qu'ils le désireraient, parce que plusieurs se portent plutôt par légèreté à recevoir ce grand sacrement que par une grande dévotion et par un profond respect; ce qui fait qu'au lieu d'en profiter, ils en reçoivent beaucoup de dommage. Ainsi il faut toujours les tenir dans une profonde révérence pour cet adorable mystère; et s'ils ne l'ont pas, leur retrancher la nourriture de ce pain céleste jusqu'à ce qu'ils la désirent extrêmement et s'en reconnaissent indignes. Il suffira pour les personnes ordinaires de communier trois ou quatre fois l'année; celles qui sont plus avancées pourront communier neuf ou dix fois en un an; les personnes mariées, qui vivront dans une grande piété, une fois en trois semaines ou un mois; les personnes religieuses, tous les quinze jours; et celles que l'on connaîtra visiblement être extrêmement touchées de Dieu et tirer un grand avantage de cette nourriture des forts, une fois tous les huit jours, selon l'avis de saint Augustin. Il ne faut pas s'approcher plus souvent de la sainte table, si l'on ne remarquait en quelques-uns une si grande ardeur d'y participer et un si profond respect pour cette viande céleste, ou quelque violente tentation, ou quelque autre raison importante, que l'on se crût obligé de le leur conseiller après en avoir pris l'avis de personnes intelligentes; mais je crois qu'il s'en rencontrera peu de cette sorte; et saint Bonaventure dit qu'il n'en avait point trouvé. Saint François de Paule ne se confessait (1), au commencement, que quatre ou cinq fois l'année, et quand il fut plus avancé dans la sainteté, tous les dimanches. Mais pour reconnaître une si grande faveur de Dieu, il faut, toutes les fois que l'on communique, lui rendre quelque service, soit en travaillant, en chaque jour, à renoncer à quelque passion, ou à faire quelque autre chose qui lui soit agréable. Car se jeter aux pieds d'un confesseur et aller aussitôt de là à l'autel passe de telle sorte en coutume à quelques-uns qu'ils n'emploient que ce moment pour se préparer à une action si importante.

Je ne crois pas, mon Père, que vous deviez vous engager à confesser ordinairement. Il y aurait, ce me semble, du péril par le trouble où vous vous trouveriez peut-être, de ne savoir à quoi vous résoudre, lorsque vous verriez que cette occupation vous déroberait le temps que vous devez employer à la lecture et à la prière dont on ne saurait se dispenser sans reculer dans le chemin de la vertu et se mettre en grand hasard de tomber. Que si l'on a quelques avis à vous demander, il faut vous le dire en particulier hors de la confession.

Il y en a qui ne désirent de se confesser que pour parler de leurs nécessités temporelles; en quoi je puis dire hardiment qu'il n'y a que du temps à perdre, puisque c'est une merveille s'il en arrive autre chose.

D'autres ne demandent à se confesser que pour déclarer des scrupules; et il leur faut répondre que si c'est quelque chose à quoi ils croient que vous soyez capable de remédier, ils peuvent vous le dire en particulier; mais que, quant à la confession, il y a plusieurs autres confesseurs à qui ils peuvent s'adresser.

Il sera bon de conférer avec quelques confesseurs de la meilleure manière de se confesser, afin d'agir tous d'une même sorte; et vous pourrez leur envoyer ces personnes qui vous demanderont à se confesser en les assurant qu'ils s'en acquitteront mieux que vous. Vous avez besoin de vous régler de la sorte, puisque si vous vouliez répondre à tous ceux qui vous demanderont à toute heure, vous n'auriez point de repos. Il suffira que vous assigniez certaines heures du matin et du soir auxquelles on puisse vous parler, et de donner ordre au portier que hors cela il ne vous laisse voir à personne.

(1) Au lieu de ce mot *confessait*, qui est selon l'espagnol, il doit sans doute y avoir *com muniât*.

Il faut extrêmement recommander à ces enfants spirituels qui ne sont encore que commencer d'entrer dans le service de Dieu et qui sont comme dans l'enfance de la grâce, de demeurer dans le silence, à cause que, sentant alors leur cœur échauffé par ce vin nouveau de l'amour de Dieu, la joie qu'ils en ont les porte à désirer d'en parler, et qu'ainsi, se répandant au dehors, ils demeurent vides dans eux-mêmes, suivant cette belle parole de saint Bernard : *Rien n'est si propre que la langue pour vider le cœur*. Qu'ils se taisent donc ; qu'ils travaillent à s'avancer de plus en plus ; qu'ils conservent dans le secret le don qu'ils ont reçu de Dieu et qu'ils pratiquent ce proverbe : Parler comme plusieurs, penser comme peu. Car autrement ils persécutent de telle sorte leur directeur qu'ils lui font tout abandonner, et il arrive même que par les louanges qu'on leur donne en les traitant déjà de saints, ils se laissent flatter, et par une chute déplorable deviennent pires qu'ils n'étaient auparavant. Ainsi lorsqu'ils ressemblent à ces arbres qui ne sont encore qu'en fleur et qu'il faut conserver avec un extrême soin, ils doivent bien se garder de se mêler de prêcher les autres et de croire qu'ils sont perdus s'ils ne les imitent ; leur salut est le seul objet auquel ils doivent s'attacher sans cesse et travailler à ce grand ouvrage, selon l'avis de saint Paul, avec crainte et tremblement, en s'abandonnant à la conduite de Dieu qui connaît mieux que nous-mêmes le fond de notre cœur et à quoi se terminera tout ce qui s'y passe.

Enfin il faut que le directeur fasse vivre dans la crainte de Dieu ceux qu'il conduit ; qu'ils mangent leur pain en silence, et que pour peu qu'il remarque en eux de légèreté ou d'orgueil, il les en reprenne sévèrement, à l'imitation de Jésus-Christ qui, lorsque ses disciples se glorifiaient d'avoir chassé les démons leur dit : *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair* (Luc., X, 18).

Outre ces avis généraux il y en a quatre autres que l'on peut donner à ceux qui veulent servir Dieu.

Le premier avis est de fréquenter les sacrements de la confession et de la communion en la manière que je l'ai dit, et pour se préparer à se bien confesser, s'examiner le soir sur toutes les fautes que l'on aura faites durant le jour, écrire les principales et les graver dans sa mémoire, afin de pouvoir brièvement s'en confesser.

Le second avis est d'être fort affectionné à la lecture des livres de dévotion en langue vulgaire, afin qu'elle touche davantage ; et l'on peut choisir, pour cela, celui de la Passion des deux ; le Mépris du monde ; les seconde et cinquième parties de l'Alphabet spirituel qui traitent de l'oraison (car, quant à la troisième, elle ne serait pas propre à tous à cause qu'elle porte à renoncer à toutes pensées) ; les Traités de Denis le chartreux ; les OEuvres de saint Bernard et les Confessions de saint Augustin.

Le troisième avis regarde la prière : il faut s'y conduire avec beaucoup de prudence pour en tirer le profit que Notre-Seigneur a eu dessein que nous en recevions, lorsqu'il nous l'a tant recommandée. Vous direz donc à ceux que vous conduirez, d'y employer un peu de temps le matin et le soir ; de réciter quelques oraisons vocales sur le sujet des cinq plaies de Notre-Seigneur, ou quelques offices ; de faire après, quelque lecture qui ait du rapport à la méditation qu'ils veulent faire telle qu'est celle de quelques points de la passion divisés selon les jours de la semaine. Par exemple, s'ils veulent méditer sur ce qui se passa dans le Jardin des Oliviers, qu'ils lisent ce point ou une partie, sans se mettre en peine de l'achever, réservant le reste pour la semaine suivante ; c'est le moyen de se recueillir, de sentir leur cœur s'échauffer un peu, et de trouver quelque entrée à la méditation ; ce qu'ils ne pourraient

faire autrement qu'avec une extrême peine, à moins que d'une assistance particulière de Dieu.

Ensuite de cette lecture, il faut qu'ils méditent un peu le matin sur un point de la passion sans contention d'esprit, mais dans une simple et humble vue de ce mystère, en se contentant de regarder avec respect les pieds de Notre-Seigneur, dans l'espérance de sa grâce et de sa miséricorde; il faut après, entendre la messe en pensant encore à ce point sur lequel on aura médité le matin avant que de sortir du logis.

Ils doivent, de même le soir, prier, lire, penser à l'heure de la mort, se représenter qu'ils doivent comparaître devant le juste jugement de Dieu, s'accuser de tous leurs péchés avec regret et confusion de les avoir commis, mettre d'un côté tous les bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu et de l'autre leur ingratitude, et le prier de la leur pardonner et de leur faire concevoir un vif ressentiment de leur malice et de leur misère; ils pourront aussi alors penser un peu à l'enfer et aux fautes où ils sont tombés durant cette journée; mais tout cela se doit passer avec le plus de tranquillité qu'il se pourra, afin que si Dieu voulait parler à leur cœur il ne les trouve pas si occupés à dire tout ce qui leur vient en la pensée que cela l'oblige à se taire. *Ecoutez ce que je vous dis, dit Dieu dans l'écriture, et je vous donnerai l'intelligence de tout ce que vous aurez à faire.*

Avertissez-les de prendre garde à ne se pas faire mal à la tête; mais de se contenter de demeurer quelque temps en la présence de Dieu, quoiqu'il ne leur accorde pas l'aumône spirituelle qu'ils lui demandent; car encore que leur méditation se soit passée dans une grande sécheresse, elle ne laissera pas de leur être utile.

Il y en a de qui Dieu touche si fortement le cœur et agit en eux d'une telle sorte qu'ils n'ont besoin que de se recueillir, parce qu'ils se trouvent aussitôt remplis d'une si grande multitude de bonnes pensées et d'une heureuse communication avec lui, qu'ils n'ont qu'à suivre un si admirable guide; et au contraire, il y en a d'autres si grossiers que tout ce qu'on leur peut ordonner est de prier vocalement, de lire, de se mettre quelquefois durant le jour en la présence de Dieu ou de penser à ce qui a été le sujet de leur lecture du matin. Tout cela se doit faire en telle sorte que l'on ne rejette pas loin de soi son imagination, mais plutôt qu'on la renferme dans soi-même, afin que ne troublant point ces personnes, ce qu'elles auront médité puisse, dans la tranquillité et le repos, s'enraciner dans leur cœur.

Le quatrième avis est que chacun s'emploie selon son pouvoir à faire des œuvres de charité, soit en donnant l'aumône ou le couvert, ou du conseil, ou d'autres assistances à ceux qui en ont besoin sans manquer à rien de tout ce qui dépendra de lui, ni sans s'arrêter à ce que cela pourra lui causer de la distraction, parce qu'il faut partager le temps entre la prière et les bonnes œuvres extérieures, et non pas l'employer tout entier à l'un ou à l'autre.

Il faut donner aux jeunes gens des pénitences qui leur soient proportionnées: en quoi, comme en tout le reste, le Saint-Esprit vous inspirera ce que vous aurez à faire.

Quant à ce que vous me priez de vous mander quelque chose touchant les livres dont on use maintenant, je n'en sais point qui mérite que je vous l'envoie. Je me suis servi utilement sur le sujet dont je viens de vous parler de celui de Guillaume de Paris qui traite des vertus et des vices.

Voilà, mon très-cher Père, ce qui m'est venu dans la pensée en vous écrivant cette lettre au milieu de tant d'occupations qu'elles m'ont souvent contraint de quitter la plume pour la reprendre quand je le pouvais. Je ne doute point que Notre-Seigneur ne vous mette dans l'es-

prit des choses beaucoup meilleures que celles que je vous mande ; mais j'ai cru vous devoir dire les fautes où je suis tombé, afin que la compassion qu'elles vous donneront de moi, vous porte à lui demander de me pardonner mes ignorances dans la fonction de ce ministère, et de vous faire la grâce de n'y pas tomber comme je suis persuadé qu'il ne le permettra pas.

Je vois par votre lettre que le monde s'oppose à vos bons desseins ; mais ne vous en mettez point en peine. Tenez au contraire pour certain que Dieu vous sera si favorable, qu'il faut l'avoir éprouvé pour le pouvoir croire. C'est tellement son affaire qu'il n'y a rien dans le monde sur quoi il arrête tant les yeux que sur la vocation, la justification et la conservation de ses élus. Quoique le monde et l'enfer se joignent ensemble, ils ne sauraient empêcher que ceux que Dieu veut sauver par l'entremise d'un prédicateur ne reçoivent cette grâce. Agissez, mon Père, avec tant de courage que, portant la parole de Dieu, vous ne craigniez point, s'il en était besoin, de commander de sa part aux éléments, puisqu'il n'a considéré que ses élus dans tout ce qu'il a créé, et qu'en nous confiant le soin de leur salut, il nous a obligés à leur représenter fortement tous leurs devoirs, et à travailler de tout notre pouvoir pour les rendre éternellement heureux ; et nous ne devons pas croire qu'il oublie jamais ceux qu'il a choisis de toute éternité pour être à lui. Pensez bien à ce que vous devez faire pour vous acquitter d'un ministère si important, et exécutez-le sans rien craindre à l'imitation de tant de saints qui, ayant perdu la vie pour avoir prêché l'Évangile avec une sainte liberté, sont montés au ciel couronnés de gloire avec les âmes qu'ils avaient gagnées à son service, ce qui était la fin de tous leurs souhaits dans leur extrême ardeur d'obéir à ce précepte de Jésus-Christ : *Je vous dis à vous qui êtes mes amis : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire davantage* (Luc., XII, 4). Et apprenez-leur que le soin, que ce Sauveur du monde prend de ce qui regarde notre salut, va non-seulement au delà de tout ce que l'on en peut dire, mais que l'on saurait penser.

LETTRE XXX.

A UN RELIGIEUX QUI ÉTAIT PRÉDICATEUR.

Il le console des persécutions qu'il avait souffertes ; lui dit de quelle sorte il faut se conduire en ces rencontres ; la confiance que l'on doit avoir en Dieu, et lui parle des moyens d'entendre l'Écriture sainte.

Si je voulais faire connaître, quelle est la force de l'homme lorsque Dieu l'assiste et le favorise, je n'aurais qu'à montrer la lettre que vous m'écrivîtes il y a quelque temps. Et si je voulais faire voir quelle est sa faiblesse lorsqu'il agit par lui-même, je n'aurais qu'à montrer cette autre lettre que je reçois maintenant de vous. Oh ! qu'il est vrai que Dieu est toute notre gloire, tout notre appui, le salut de son peuple, la lumière de nos yeux, le soutien de notre vieillesse et tout notre bien. Que l'homme au contraire est un grand abîme de misère ; que peu de chose est capable de l'abattre ; qu'il change facilement, et qu'on peut avec raison le comparer à de la poussière que le moindre vent emporte !

Les caractères de vos deux lettres font voir qu'elles sont écrites d'une même main. Mais, mon Dieu, quelle différence entre l'une et l'autre ; et qui pourrait croire qu'une même personne témoigne dans l'une recevoir des faveurs et des grâces extraordinaires de Dieu, et dans l'autre être dans un tel abandonnement qu'il se croit en péril de se perdre ? Que dans l'une il paraisse que Dieu conduit cette personne comme par

la main et lui parle familièrement pour l'instruire de sa volonté; et que dans l'autre, elle semble douter de ce dont il l'avait instruite, avoir oublié les sentiments qu'elle avait, et marcher comme à tâtons en plein midi? Tout ce qu'on peut dire sur cela, est que l'homme assisté de Dieu ressemble à Dieu, et que, sans lui, il n'est qu'un fou et un insensé.

Vous me demandez si je vous considère comme un homme vivant, ou si je vous mets au nombre des morts puisque je ne vous écris point. Je réponds que je ne vous avais pas oublié, et que je différerais à vous écrire jusqu'à ce qu'il en fût temps, parce que vous n'en aviez pas encore besoin. Saint Antoine se plaignant à Dieu de ce qu'il ne l'avait point vu durant le combat, il lui répondit qu'il était présent; mais qu'il ne se montrait pas parce qu'il voulait voir de quelle sorte il combattrait enfin de se rendre digne d'être couronné de sa main. Croyez-vous donc que vous ne deviez pas marcher seul sans que l'on vous tienne par la main, et qu'étant père comme vous êtes, il faille vous apprendre à cheminer et vous nourrir de lait comme un enfant lorsque vous devez être un homme parfait? En vérité, mon Père, si je n'avais compassion de votre peine, je ne pourrais sans rire vous voir plaindre et trembler comme ferait un enfant à la vue d'un lion de paille ou de quelques personnes masquées. Qu'est-ce donc qui vous donne tant de frayeur? Avez-vous oublié ce que Moïse répondit lorsqu'on le pressait de sacrifier à Dieu en Egypte sans aller pour ce sujet dans le désert? *Si nous offrons, dit-il, à Dieu les abominations des Egyptiens et lui immolons les animaux qu'ils adorent, ne nous lapideront-ils pas* (Exod. VIII)? Vous étonnez-vous qu'après avoir, par l'assistance de Dieu, donné la mort à ce que les gens du monde adorent, ils veuillent vous lapider? L'honneur, l'attachement à leurs sentiments, l'amour-propre, la duplicité de cœur, la tiédeur et la confiance en eux-mêmes, sont leurs idoles semblables à celles que Moïse nommait des abominations, parce qu'elles sont contraires à la loi de Dieu. Si donc vous êtes à lui, n'est-ce pas lui et non pas elles que vous devez adorer? Et y a-t-il sujet de s'étonner qu'il se rencontre de la contrariété entre des choses si opposées? Mais autant que les enfants de contradiction s'efforcent d'allumer la guerre, les enfants de paix s'efforcent de l'apaiser. Les uns mordent comme des chiens, et les autres souffrent comme des agneaux. Leurs armes sont les prières: ils aiment leurs persécuteurs; et ces agneaux, ayant Jésus-Christ pour chef, terrasseront ces chiens qu'il permet pour les éprouver qui se déchaînent contre eux.

Cinq rois voisins des Gabaonites s'irritèrent fort contre eux de ce qu'ils avaient fait alliance avec Josué, conducteur du peuple de Dieu, parce qu'autant que cette ville royale fortifiait son parti, elle affaiblissait le leur et résolurent de leur faire la guerre. Les démons et les gens du monde ont agi envers vous de la même sorte lorsqu'ils ont vu que vous vous êtes donné à Jésus-Christ ce chef adorable, envoyé de Dieu son Père pour mettre son peuple en possession de cette heureuse terre, toujours subsistante et abondante en biens éternels, qui est le ciel. Ces ennemis de notre salut jettent des cris de douleur et de rage de voir que, par la force de la parole de Dieu, vous leur avez fait perdre des âmes, et les avez gagnées à Jésus-Christ en les blessant de son amour. Voilà, mon Père, d'où vient la contradiction que vous recevez en toutes choses; voilà la cause de l'union de ces cinq personnes qui se sont jointes ensemble pour parler et pour agir contre vous. Mais si dans cette guerre que l'on vous a déclarée, vous envoyez vers Jésus-Christ comme autant de messagers des prières humbles, ferventes et persévérantes, ainsi que les Gabaonites en employèrent vers Gédéon, ne doutez point qu'il ne vienne à votre secours, et qu'il ne

vous fâsse triompher d'eux sans que vous ayez plus sujet de les craindre.

Croyez-vous donc, mon Père, être le premier qui ait été persécuté pour s'être donné à Jésus-Christ, ou que vous serez le premier de ceux qui ont souffert pour l'amour de lui qu'il voudra abandonner? Ne savez-vous pas que la cause pour laquelle on nous persécute, est la sienne et non pas la nôtre, puisqu'il ne s'agit en cela que de son honneur? Pourquoi croyez-vous que tant de personnes qui témoignaient auparavant vous aimer, vous sont à cette heure si contraires? N'est-ce pas à cause de l'affection que vous avez pour son service? Qui est le roi qui ne se tint fort offensé si l'on méprisait et persécutait un homme parce qu'il le servirait avec passion, et que son service lui serait agréable? Oui, certes, il s'en tiendrait très-offensé, et c'est ce qui a fait dire à David : *Levez-vous, Seigneur; jugez vous-même votre propre cause, souvenez-vous des outrages que ces insensés vous font tous les jours* (Ps. LXIII, 23). Comme l'on honore Dieu en honorant ses serviteurs et en leur faisant du bien, on le déshonore sans doute en voulant les déshonorer. Souvenez-vous, mon Père, de ces paroles qu'il dit au lévite Jahaziel, pour animer son peuple à ne point craindre lorsqu'il irait à la guerre contre ses ennemis? *Cette guerre n'est pas votre guerre : c'est celle de votre Dieu, et ce ne sera pas vous qui combattrez* (II Paral., XX, 14). N'appréhendez donc rien, et vous verrez quel sera le secours qu'il vous donnera. Que si ceux qui vous persécutent s'imaginent de ne le point offenser, nous ne devons pas en avoir moins de confiance, puisqu'il nous a avertis tant de fois que ses serviteurs seraient persécutés et que ces paroles de saint Jean nous apprennent qu'ils croiront bien faire. *Ils croiront*, dit Jésus-Christ de sa propre bouche, *faire un sacrifice à Dieu* (Joan., XVI, 2). Comme c'est pour l'amour de Dieu qu'ils souffrent et à cause qu'ils sont à lui; c'est Dieu qui est persécuté en leur personne. Que si ces persécuteurs ne le croient pas, cette fausse persuasion diminue peut-être quelque chose de leur péché; mais elle ne diminuera rien de notre récompense et de notre couronne, puisque ce qu'ils sont trompés n'empêche pas que, dans la connaissance que nous avons de la vérité, nous ne continuions à servir Dieu.

Que vous importe, mon Père, que des personnes aveugles aient des sentiments désavantageux de vous, lorsque vous êtes assuré que la doctrine que vous prêchez est celle de l'Évangile, et que le fruit qu'elle produit dans les âmes, montre que la manière dont vous la prêchez, est celle que l'on doit suivre? *Ne soyez pas trop humble dans votre sagesse*, dit l'Écriture, *lorsque vous êtes assurés que vous parlez selon la vérité* (Eccles., XIII). Que l'amour du véritable Dieu vous fasse mépriser toutes ces vaines idoles. Dans la grâce que Dieu vous a faite de trouver ce trésor caché, qui n'a point de prix, réputez-vous si riche que vous n'ayez point de regret d'avoir tout perdu pour l'acquérir. N'estimez pas si peu Dieu que de ne vouloir donner que peu pour l'amour de lui, après qu'il vous a tant estimé que d'avoir bien voulu se donner lui-même pour l'amour de vous. Jésus-Christ, étant en la croix, vous a aimé; aimez-le lorsqu'il vous arrive des croix. Vous lui avez coûté si cher qu'il ne vous a enfanté spirituellement, et racheté qu'en poussant des gémissements et des cris; ne prétendez pas lui offrir un sacrifice qui ne vous fasse rien souffrir. Quelle plus grande gloire peut-il y avoir que d'endurer pour Jésus-Christ non-seulement glorieux, mais qui est la gloire même? *Heureuses sont les injures que nous recevons*, dit saint Augustin, *lorsque c'est pour la cause de Dieu*. C'est ici une guerre d'amour. On n'y souffre point de lâches; mais selon l'ordre de Dieu même, on ne leur permet pas d'aller au combat. Que si les opinions, les discours et les jugements téméraires des hommes vous don-

ment de la peine, représentez-vous que vous avez dans le ciel pour juge et pour témoin tout ensemble un Dieu qui vous justifiera suivant ces paroles de saint Paul : *Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu même qui les justifie. Qui osera les condamner? Jésus-Christ est mort (pour eux), et il n'est pas mort seulement, mais il est aussi ressuscité (Rom., VIII, 33). Et ailleurs : Je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit (I Cor., IV, 3). Car tous vieilliront comme un vêtement et seront rongés de vers. Mais ceux-là sont véritablement recommandables qui sont approuvés de Dieu (Psalm. CI, 27).* Pourquoy donc, mon Père, de si petites choses vous étonnent-elles, lorsque vous considérez ce que celui dont la grandeur est infinie, a souffert pour vous, et ce qu'il a fait et veut faire pour vous en ce monde et en l'autre? Vous n'avez pas encore combattu pour son service jusqu'à répandre votre sang, et ne sauriez encore dire comme ce grand Apôtre : *Je meurs tous les jours.* Pouvez-vous dire comme lui que vous avez souffert des persécutions, des outrages, des prisons, et que vous avez été lapidé. Faut-il, mon Père, avoir si peu de courage dans les combats du Seigneur? Ne savez-vous pas que nous y avons pour chef Jésus-Christ? Ne savons-nous pas que son Père éternel lui a donné un cœur de diamant (*Ezech., III*), pour le rendre incapable de succomber sous le poids de tant d'outrages, de travaux et de tourments qu'il lui a fallu supporter pour accomplir le grand ouvrage de notre salut? *Dégageons-nous donc, comme dit saint Paul, de tout ce qui nous appesantit et des liens du péché qui nous serrent si étroitement; et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte en jetant les yeux sur Jésus comme sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui, dans la vue de la joie qui lui était préparée, a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie, et est maintenant assis à la droite du trône de Dieu (Hebr. XII, 1).* Souvenez-vous des paroles que notre Rédempteur lui-même a dites : *Que le serviteur n'est pas plus grand que le maître; et que comme ce divin maître est véritable dans les persécutions qu'il nous prophétise, il l'est aussi dans les récompenses qu'il nous promet.* Il nous commande de porter sa croix, et nous promet un royaume qui sera éternel. Que si c'est une chose bien difficile de demeurer ferme comme lui dans les tentations, c'en est une bien douce et bien agréable de s'asseoir à sa table dans son royaume. Quoi! mon Père, serions-nous si hardis n'ayant rien souffert, que d'oser nous asseoir avec ceux qui ont été tentés, persécutés, déshonorés, coupés en pièces et tués par le tranchant de l'épée? Quelle honte nous serait-ce de paraître devant ses saints des prédicateurs si délicats qu'ils ne peuvent se résoudre à rien souffrir? Jésus-Christ nous ayant si véritablement aimés, entreprenons pour l'amour de lui des choses qui fassent connaître que ce n'est pas seulement des lèvres que nous lui témoignons de l'amour, et que nous nous glorifions de porter des marques de l'honneur que ce nous est d'être à lui. Foulons aux pieds la tribulation ainsi que l'on écrase une vipère; passons par-dessus pour nous avancer dans le chemin de la piété; préparons-nous à souffrir encore davantage dans la confiance que Dieu nous donnera des consolations proportionnées à nos souffrances; espérons que ces souffrances ne produiront pas seulement du fruit pour nous, mais aussi pour notre prochain; considérons-les comme des truites que l'on ne saurait prendre sans que le pêcheur se mette dans l'eau; et enfin, ayons toujours devant les yeux que Notre-Seigneur lui-même étant dans le monde n'a pas voulu en être exempt.

Remettez, mon Père, votre vie et votre honneur entre les mains de Jésus-Christ crucifié; donnez-les lui et il les mettra en assurance comme il l'a fait pour tant d'autres. *Je sais, dit saint Paul, à qui j'ai*

confie mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour (II Tim., 1, 12). Ce que nous souffrons est peu de chose et passe si vite qu'il ne peut paraître grand qu'à ceux qui ont peu d'amour et qui ne pèsent pas les biens et les maux dans une juste balance. Croissez et fortifiez-vous si vous voulez être nourri et rassasié de Jésus-Christ, car il est la nourriture des grands et des forts. Quoique son secours tarde, il ne manquera pas de venir; il lancera la mer, calmera la tempête, et reprendra son disciple d'avoir par son peu de foi été dans le trouble, et de ce qu'après avoir eu l'honneur de l'accompagner sur le Thabor, il n'avait pas le courage de le suivre sur le Calvaire. Car n'est-il pas juste qu'un animal que l'on a pris soin de bien nourrir porte une plus grande charge que celui dont on n'a point tenu de compte?

Dites-moi, je vous prie, mon Père, lequel vous aimez le mieux, ou de recevoir des faveurs accompagnées de souffrances, ou de n'en point recevoir et ne rien souffrir. Ayant tant de sujet de vous réjouir, ayez honte de vous plaindre de ce qu'après vous avoir fait voir sa divine lumière il vous l'a cachée. Il vous la montrera encore; vous la verrez avec plus de joie qu'au paravant; vos pieds ne trouveront pas les pierres du torrent plus dures que le sable du rivage; et au lieu de vous plaindre des coups de fouet, vous sentirez de la joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Il a voulu vous éprouver, mais il ne vous a pas abandonné. Il a fait comme une mère qui, s'étant cachée derrière le rideau lorsque son enfant pleure, est si touchée de tendresse qu'elle vient à lui, le prend entre ses bras et lui donne à teter et le caresse plus que jamais. Vous vous trouverez de même si content ensuite des peines que vous souffrez qu'il ne vous en souviendra plus; et vous verrez, suivant la promesse que Dieu en a faite par Isaïe, que: *Plusieurs de ceux qui vous persécutent maintenant auront recours à vous (Isa., LX)*. Que si la persécution fait tourner la tête en arrière à celui qui connaît Dieu et qui l'aime, ces persécuteurs seront ceux qui l'accuseront le plus fortement au dernier jour et lui diront: Ce n'a été que par ignorance que nous vous avons persécuté, mais si nous eussions été aussi éclairés que vous l'étiez, nous n'eussions jamais abandonné Dieu. Vous avez été cause de votre perte et de la nôtre. Car si vous eussiez persévéré dans la vertu, votre persévérance nous l'eût fait connaître.

Vous devez donc, mon Père, vous confier en Dieu et croire certainement avec saint Paul qu'à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'accroissent et se multiplient en nous, nos consolations s'accroissent et se multiplient par Jésus-Christ (II Cor., 1, 5); et qu'ainsi par le gain que vous ferez de quelques âmes, il vous récompensera des pertes que vous paraîsez faire aux yeux du monde.

J'approuve fort que vous fassiez une retraite de quelques jours pour ne penser qu'à vous-même. Et quant à l'Écriture Sainte, je suis persuadé que Dieu en donne l'intelligence en récompense de la bonne vie et des persécutions que l'on souffre pour l'amour de lui. *Pour vous, dit-il dans saint Luc, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles (Luc., VIII, 10)*. Or, qui sont ceux à qui il parle en cet endroit? Saint Paul l'explique en disant: *Pour vous, mes disciples, qui aimez Dieu, qui êtes séparés du monde, qui souffrez pour moi, et qui n'êtes considérés que comme le rebut des hommes (Philip., 1)*.

Il semble qu'en lisant saint Jean, saint Paul et Isaïe on doit entendre l'Écriture; et l'on voit néanmoins que plusieurs les lisent sans en acquérir l'intelligence. Ce qui montre, comme dit saint Jérôme, que si celui qui a la clef de la science, et qui seul peut ouvrir le livre n'en

donne l'intelligence, on ne l'entendra jamais. Ainsi, tout ce que je vous puis dire sur cela est de vous conseiller de lire ces livres sacrés et de consulter quelques interprètes sur les endroits que vous n'entendrez point, et particulièrement saint Augustin dans ses écrits contre les pélagiens; d'avoir devant vous un crucifix, et d'y avoir recours en tout parce qu'il est notre tout et que c'est lui que l'on doit chercher partout, à quoi vous ajoutez la prière, la méditation et l'étude.

Représentez-vous souvent, mon père, cet aveugle né que Notre-Seigneur guérit avec de la boue, qui, lorsqu'on lui demandait s'il était celui sur qui il avait fait ce miracle et que quelques-uns disaient qu'il ne l'était pas, rendit à Jésus-Christ l'honneur qui lui était dû et avoua son infirmité passée en disant : *Je suis ce pauvre qui était né aveugle et qui mendiait sa vie, et maintenant je vois* (Joan., IX, 25). Nous ne devons point être fâchés que l'on nous dise quels nous avons été, parce que cette confession de notre misère tourne à la gloire de Jésus-Christ et que nous en tirons un grand avantage, à cause qu'en nous jugeant ainsi nous-mêmes, nous évitons d'être jugés au dernier jour. C'est pourquoi, mon père, je vous conseille de ne chercher jamais à vous excuser : *Taisez-vous sans vous défendre*, dit l'Écriture, *et le Seigneur combattra pour vous* (Exod., XIV).

LETTRE XXXI.

A UN PRÉDICATEUR ET DIRECTEUR TOUCHANT LA FRÉQUENTE COMMUNION

Il lui déclare les circonstances selon lesquelles il la faut conseiller ou déconseiller.

La continuation de ma mauvaise santé m'a fait discontinuer à vous écrire. Mais Notre-Seigneur m'a fait la grâce de me mettre des soupirs dans le cœur et des prières dans la bouche pour lui demander pour vous de vous assister sans mon entremise, et pour moi, de me donner le moyen de m'acquitter de ce que je vous dois et que je désire de vous rendre.

Quant à ce que vous m'écrivez touchant le fréquent usage de la communion si ordinaire dans la ville où vous êtes, je crois qu'on ne saurait établir de règle certaine touchant la manducation de ce pain céleste. Car si on le considère en lui-même, il est très-avantageux d'y participer en chaque jour pourvu que l'on y soit bien préparé. Tout consiste en cela à prendre extrêmement garde de ne se point tromper dans cette préparation, en s'imaginant qu'elle est telle qu'elle doit être lorsqu'elle ne l'est pas. Car il y a des personnes dévotes qui s'abusent en ne s'y portant qu'à cause que leurs amis ou leurs voisins communient. Et quelques-unes même de ces personnes se scandalisent lorsque leurs confesseurs le permettent aux autres et ne le leur permettent pas. Ainsi ce n'est pas Dieu qui les appelle à ce sacré banquet; mais c'est leur témérité qui les y conduit, et au lieu d'imiter la vertu des autres pour se rendre dignes d'y être conviés, ils ne suivent leur exemple que pour s'égalier à eux par une imitation toute charnelle.

Il se peut faire néanmoins qu'une personne moins vertueuse qu'une autre peut avoir quelquefois une juste cause de communier plus souvent, soit qu'elle en ait plus de besoin, ou qu'elle se rencontre alors y être mieux préparée, ou pour quelque autre raison.

C'est donc une très-grande erreur et très-périlleuse que d'oser se présenter à cette divine table sans y être appelé par ce glorieux Rédempteur qui s'y donne lui-même à nous. Il est utile sans doute de voir

communier les autres afin de s'exciter à les imiter dans une action si sainte ; mais à condition de les imiter aussi dans la manière dont ils s'y sont préparés.

On peut dire la même chose touchant ceux qui se retirent dans la solitude, ou qui s'engagent dans le célibat, ou dans la prédication, ou choses semblables. Car leur exemple n'est pas une raison pour imiter par un sentiment humain ce qu'ils ont fait par un mouvement du Saint-Esprit. Comme il se sert de nous en la manière qu'il lui plaît, il veut que quelques-uns s'approchent plus souvent que d'autres de cet adorable sacrement ; et ainsi ce que les uns font ne doit pas servir de règle pour les autres.

D'autres se trompent en se persuadant que c'est une préparation suffisante pour communier, que d'en avoir une faible envie, fondée principalement sur l'accoutumance ; et s'il se rencontre qu'en recevant Notre-Seigneur quelques petites larmes coulent de leurs yeux, ils se persuadent d'avoir très-bien fait : en quoi leur erreur vient de ne prendre pas garde qu'ils ne profitent point de ce divin sacrement. Car s'ils en profitent, ils sont louables de s'en approcher fréquemment ; au lieu que s'ils n'en profitent pas, ils ne le doivent pas faire, parce que c'est un si grand mal, qu'on n'en peut parler sans trembler, que de recevoir souvent Notre-Seigneur sans profiter de la présence d'un tel hôte, qui ne vient dans nos âmes que pour les enrichir de ses grâces, et que rien n'est plus périlleux ni que l'on doive plus craindre que de voir que les remèdes sont inutiles. Sur quoi il faut remarquer qu'encore que quelques-uns ne paraissent pas s'avancer dans la piété par la fréquentation de ce sacrement, ils en tirent cet avantage de ne retourner point en arrière, et que s'ils communiaient moins, ils tomberaient dans des fautes où ils ne tombent pas, ce qui fait qu'il est bon de le leur permettre. Mais quant à ceux qui, bien qu'ils communient souvent, demeurent toujours en même état, il leur faut représenter que c'est une chose terrible de porter dans son sein un feu divin, sans en ressentir de la chaleur ; de manger d'un pain céleste sans en goûter la douceur, et de demeurer toujours malade après tant de remèdes si salutaires. On doit ensuite leur ôter cette nourriture surnaturelle comme étant des personnes lâches et indignes d'en être rassasiées, afin que la douleur de s'en voir privés leur apprenne à l'estimer autant qu'elle mérite de l'être, et à travailler pour se mieux préparer à la recevoir en se corrigeant avec rigueur de leurs fautes, en désirant avec ardeur d'y remédier, et en priant et faisant tout le bien dont ils sont capables, afin de se pouvoir approcher de la sainte table avec une faim intérieure, selon ces paroles de saint Augustin : *Ce pain sacré demande une faim intérieure.*

Il faut aussi remarquer qu'il y en a qui profitent si peu du retardement de la communion, qu'ils ne s'en préparent pas mieux, mais s'imaginent que ce retardement est une assez grande préparation : ce qui est une grande erreur, comme saint Jérôme le dit très-bien, puisque si cela était, plus on irait tard à la communion et mieux on y serait préparé ; et qu'ainsi leur lâcheté, leur paresse et le désir de demeurer dans leurs péchés, les feraient se contenter de communier une fois l'année, dans la créance qu'en usant ainsi, ils y apporteraient plus de respect que s'ils y allaient plus souvent mieux préparés et ayant moins de péchés à confesser. Ainsi ils donnent le nom de respect à une crainte servile et à l'étonnement que produit le poids de tant de péchés ; et ils appréhendent tellement de s'approcher de Dieu, qu'ils ne communieraient point du tout si le commandement de l'Eglise ne les y obligeait. Mais lorsque l'on diffère de communier, ce ne doit être que pour quelques jours, afin de prendre ce temps pour s'y préparer avec

soin, pour se corriger de ses fautes, et pour être plus en état de s'approcher de Dieu.

Je viens maintenant à ce que vous m'écrivez du grand nombre de personnes mariées qui communient tous les jours, dans cette ville. Sur quoi j'avoue que je doute fort que ce grand nombre soit une marque que Dieu l'ait agréable, parce que cette action demande une telle préparation en ces personnes, que vous savez que les théologiens, et particulièrement saint Thomas et saint Bonaventure, en parlent plutôt comme d'une chose possible que comme d'une chose qui soit en effet, parce que l'état du mariage augmente la difficulté de cette préparation, tant par les soins continus qu'il donne et les distractions qu'il cause, que parce qu'il appesantit extrêmement l'âme : et je n'apprends pas que la sainteté de la plupart de ces personnes soit telle qu'elles puissent, au milieu de tant d'empêchements, être dans la préparation que Dieu demande pour communier tous les jours. Tant s'en faut que je croie qu'elles soient instruites des dispositions où elles doivent être pour communier si souvent ; je suis persuadé au contraire, qu'elles ne savent pas seulement ce que c'est que de faire oraison, puisque l'Apôtre conseille, pour ce sujet, à ceux qui sont mariés, de se séparer pour quelques jours de leurs femmes, comme si ce qui leur est permis en d'autres temps pouvait alors y apporter de l'obstacle. Je connais un mari et une femme qui, après s'être appliqués à l'oraison, crurent que la liberté que l'Eglise donne à ceux que le sacrement du mariage joint ensemble ne s'accordait pas avec une communication aussi particulière avec Dieu qu'est celle dont il favorise les âmes dans la prière. Ainsi, après avoir reconnu, par l'expérience, cette vérité, ils renoncèrent, par un mouvement du Saint-Esprit, à tout commerce charnel, pour n'en avoir qu'un spirituel avec Dieu qui est un pur esprit. Il y a déjà trois ans qu'ils vivent de la sorte, et qu'ils pratiquent ce que le Saint-Esprit a fait dire à saint Paul sur ce sujet. Que si cette conduite est une conduite inspirée de Dieu, peut-il approuver que l'on accorde les soins qui empêchent l'oraison, et les sentiments de la chair qui abattent l'esprit avec la réception si fréquente du corps de Jésus-Christ, puisqu'il demande un tel discernement et une telle distinction de tout le reste qu'on le connaisse à la moindre de ses paroles, comme dit saint Jean (*Joan.*, XXI), et dans la fraction de ce pain sacré comme les deux disciples d'Emmaüs (*Luc*, XXIV) ?

Quand on me dirait seulement que quelques personnes mariées communieraient tous les jours, j'en serais étonné ; mais de me dire que plusieurs en usent de la sorte, c'est ce que je ne saurais du tout croire que Dieu ait agréable, ni que l'on doive alléguer sur cela l'exemple de l'Eglise primitive. Car les personnes mariées de ce temps-là étaient si détachées de tous les soins temporels, si dévotes et si remplies du Saint-Esprit, qui s'était répandu avec tant d'abondance dans leurs âmes, qu'il s'en trouve peu dans le siècle où nous vivons qui leur ressembleraient. Ainsi elles ne sauraient s'excuser d'oser les imiter dans une action qui demande une disposition si sainte, puisqu'elles ne les imitent pas dans leur vie, et que l'on voit à quelle pureté les décrets de l'Eglise obligeaient alors les personnes mariées pour pouvoir communier, et quelle considération l'on faisait sur ce précepte de saint Paul, dont j'ai parlé : ce qui donne sujet de croire que ce n'était pas sans y apporter une grande précaution que l'on permettait aux personnes mariées de communier tous les jours.

Je sais qu'un homme de piété conseille à tous ceux qu'il confesse de communier comme lui tous les jours. Mais son autorité ne me paraît pas d'un si grand poids qu'elle me fasse pencher à son opinion, et je crois qu'il ne pèse pas assez toutes les circonstances qui se rencontrent

dans une action si importante. Néanmoins comme il pourrait paraître y avoir de la témérité à le condamner sans l'entendre, je ne prétends pas en parlant ainsi m'établir juge. Je le dis seulement par la grande appréhension de faillir que me donne l'Écriture sainte et l'expérience que j'en ai.

Je suis d'accord que l'on ne saurait trop exhorter les fidèles à vivre de telle sorte qu'ils se rendent dignes de communier tous les jours : et c'est le conseil que leur donne saint Ambroise. Mais de croire qu'il y ait plusieurs personnes mariées qui soient dans une disposition si éminente, c'est ce que je ne pense pas.

Nous voyons qu'entre tous les Pères du désert, saint Apollonius était le seul qui faisait communier tous les jours ses religieux. Mais quelle proportion y a-t-il entre des religieux tels que ceux de ce temps-là, et des personnes mariées telles qu'elles sont en ce temps-ci ? Je suis persuadé que la vigilance de ce saint abbé sur la conduite de ces vertueux solitaires, la ferveur de ses prières, et le soin qu'il prenait de les instruire pour les disposer à exécuter le conseil qu'il leur donnait, les rendaient dignes de recevoir tous les jours ce grand sacrement. Mais où voit-on maintenant de tels Pères, de tels disciples, une telle préparation, et une telle sainteté de vie, que saint Jérôme nomme la vie des anges, et dont il dit que les oraisons soutenaient le monde ? Et quel sujet y a-t-il de s'étonner que des personnes si saintes communiasent tous les jours ?

On peut ajouter à ces raisons l'inquiétude et l'impatience qu'ont les maris de ce que leurs femmes demeurent trop longtemps à l'église et le désordre que cela cause dans leurs familles. Ce qu'il est évident ne procéder pas de l'Esprit de Dieu, puisqu'il est contraire à ces paroles de saint Paul : *Que les femmes doivent obéir à leurs maris comme à Jésus-Christ, et leur être assujetties (Ephes., V) ; et ailleurs : qu'elles doivent avoir soin de leur maison ; ou comme porte le grec : en être les gardiennes (Tit., II)*. Vous devez donc, mon père, les exhorter à s'acquiescer de ce devoir auquel leur état les oblige ; et si elles ont du temps de reste, l'employer selon leur dévotion. Ce sera bien assez si quelques-unes peuvent communier dignement de huit jours en huit jours, après s'y être fort préparées, et quelques-unes entre autres plus souvent, parce, comme je l'ai dit, qu'on ne peut faire en cela une règle générale.

Pour le regard de la personne qui vous assure qu'elle ressent du profit de communier souvent, et du dommage de passer trois jours sans s'approcher de la sainte table, ne vous hâtez pas de la satisfaire ; mais éprouvez avec grand soin si en effet elle tire de l'avantage de recevoir si souvent le corps de Notre-Seigneur.

Je sais qu'il y a des personnes qui disent n'avoir du repos et de la dévotion que le jour qu'elles communient. Mais cela est bien éloigné de la disposition de ces Pères des premiers siècles, qui étaient de si grands exemples de sainteté. Ils ne passaient pas seulement quelques jours sans communier, mais des mois entiers, et n'en étaient pas moins dévots, parce que l'extrême soin qu'ils prenaient de s'avancer de plus en plus dans la piété, suppléait à l'avantage que ce leur aurait été de communier plus souvent. C'est là l'exemple que nous devons nous proposer et faire que les autres se proposent, et particulièrement les filles qui font profession de piété. Leur dévotion doit consister à traiter seulement avec Dieu, sans se familiariser avec les hommes : et si elles sont telles qu'il les demande, elles se contenteront de communier peu souvent, sans alléguer, pour avoir un sujet de sortir de la maison et de parler sans besoin, qu'elles sentent leur dévotion se refroidir lorsqu'elles ne communient pas. C'est agir comme des enfants qui, après

être sevrés, veulent qu'au lieu de pain on leur donne du sucre et des confitures. Il faut qu'elles travaillent de tout leur pouvoir à se contenter du moins d'entretien avec les hommes qu'il se pourra : et si elles en usent de la sorte, elles connaîtront bientôt le profit qu'elles peuvent tirer de cette conduite. Que si elles agissent lâchement et faiblement, elles ne doivent pas en attribuer la cause à ce qu'elles ne communient pas assez souvent. Sur quoi il faut leur représenter le grand bien que l'on reçoit d'une fréquente communion, et qu'ainsi l'on ne doit pas blâmer ceux qui communient tous les jours, puisqu'ils peuvent avoir des raisons d'en user de la sorte ; mais qu'il faut plutôt s'accuser de sa propre lâcheté et de son indévotion qui empêche qu'on ne les imite. Surtout représentez-leur combien il est périlleux de communier sans y être bien préparé ; et que, puisque l'on ne saurait prescrire une règle qui soit générale pour tous, ni même pour une seule personne, en divers temps, on doit s'en remettre au jugement d'un confesseur prudent et pieux, et qu'il semble que pour les personnes déjà assez avancées dans la piété, il suffit de leur permettre de communier de huit jours en huit jours, si ce n'est qu'il se rencontre durant la semaine quelque sujet qui leur fasse désirer de communier encore, auquel cas elles doivent vous en parler en particulier, afin d'en savoir votre sentiment, et vous ne le leur permettez pas si vous ne voyez clairement qu'il leur est avantageux. Mais après avoir demandé lumière à Dieu, il s'en trouvera peu à qui vous deviez l'accorder, et vous le pourrez plus facilement aux personnes non mariées et assez avancées en âge, qu'à des filles, parce que le respect que la maturité de l'esprit donne pour ce grand sacrement est l'une des principales raisons qui doivent porter à permettre de s'en approcher souvent. Vous savez que saint François d'Assise ne communiait pas tous les jours, et que saint François de Paule, même en sa vieillesse, ne communiait qu'une fois la semaine : ce qui me fait croire qu'il suffit pour ceux qui ne sont pas si saints de communier une fois en huit jours. Mais comme la corruption du siècle, la lâcheté dans laquelle on est, et la malice des démons peuvent augmenter le besoin de recourir à ce remède que Jésus-Christ, en quittant le monde, nous a laissé pour nous garantir de tous maux, je crois que l'on peut dans certaines circonstances permettre de communier plus souvent : auquel cas on doit y aller non comme se croyant aussi saint que ces deux grands Saints, mais parce que l'on sait qu'on ne l'est pas, et que l'on n'y va qu'ainsi que les plus malades ont plus souvent recours que les autres au médecin.

Pour conclusion, mon avis est de recommander dans la chaire la fréquente communion, après avoir donné les avis nécessaires pour empêcher que l'on n'en abuse, en s'en approchant sans y être assez préparé et en montrant quelle doit être la confusion de ceux qui diffèrent trop. Il sera bon aussi d'en traiter en particulier avec les confesseurs, comme Jésus-Christ, par son extrême bonté, a bien voulu en parler à ses apôtres et à ses disciples, puisqu'il est si important de participer souvent à ce grand sacrement dans la disposition où l'on doit être pour le bien recevoir.

Ma santé est en l'état que je vous l'ai dit, et il semble que Dieu l'ait rendue telle pour me donner le moyen de vous écrire cette lettre. Je vous prie de me recommander à sa miséricorde et de faire que d'autres m'y recommandent aussi.

LÉTTRE XXXII.

A UN PRÉDICATEUR.

Il montre que l'on ne saurait, sans une assistance particulière de Dieu, prêcher sa parole ; de quelle sorte il se faut acquitter d'un ministère si saint ; de la fréquente communion et du silence que les serviteurs de Dieu doivent garder.

Il n'était pas nécessaire, mon révérend père, que, pour m'empêcher de vous oublier, vous me donnassiez des marques de votre souvenir. Depuis la première fois que je vous ai vu, vous n'êtes point sorti de ma mémoire. Et comment un ver de terre tel que je suis pourrait-il perdre le souvenir d'un homme dont Dieu se souvient pour lui faire miséricorde, et qui se souvient de Dieu pour le servir ? Je prie notre Seigneur Jésus-Christ d'achever ce qu'il a si heureusement commencé dans votre âme, afin qu'elle ne soit pas changeante comme la lune, mais que sa lumière ressemble à celle du soleil, qui va toujours en augmentant jusqu'à son midi.

Représentez-vous souvent, mon père, à quelle fonction Notre-Seigneur vous a appelé, et vous connaîtrez quelle est la vigilance dont vous devez user pour vous en bien acquitter. Rien ne lui est si considérable que les âmes : c'est pour elles qu'il a tout créé, et c'est pour elles qu'il s'est fait homme, afin qu'étant revêtu de notre chair, il pût se communiquer à nous.

Quelle fonction peut être plus élevée que celle dont un Dieu a bien voulu s'acquitter lui-même, et de succéder ainsi à un tel prédicateur ? Et quelle obligation n'a-t-on point d'imiter sa vie lorsque l'on a l'honneur de porter sa parole ?

La qualité de bon ministre de Dieu dans la conversion des âmes demande des forces plus qu'humaines. C'est ce qui a fait dire à saint Paul : *Qui est capable d'un tel ministère* (II Cor., II, 16) ? Certes, ce n'est pas nous. Mais comme ce grand apôtre le dit ailleurs : *C'est Dieu qui nous rend capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non pas de la lettre, mais de l'esprit ; car la lettre tue et l'esprit donne la vie* (II Cor., III, 6). Mourons plutôt, mon père, que de ternir la gloire qui doit être inséparable d'une fonction si divine, et demandons pour cela instamment à Notre-Seigneur de nous assister, d'agir par nous et de parler de telle sorte par notre bouche, qu'encore que l'on nous méprise, cela ne diminue rien de notre respect pour sa parole ni de l'estime qu'en doivent faire ceux qui nous écoutent. Ne considérons que l'honneur de Dieu et sondons-nous nous-mêmes pour connaître si nous le cherchons véritablement, si nous ne manquons à rien de ce qui peut dépendre de nous pour en inspirer, par nos prédications, l'amour dans l'esprit des peuples. Car celui qui ne regarde que le sien propre ressemble à un homme qui, étant chargé de demander en mariage, pour le fils de son roi, une fille qui s'en tiendrait très-honorée, tâcherait à lui persuader de l'épouser lui-même. Nous sommes envoyés pour gagner des âmes à Jésus-Christ : et quelle infidélité serait-ce que de les vouloir pour nous et non pas pour lui ? Il a été si fidèle à son Père, qu'il n'a, dans tous ses miracles et toutes ses prédications, cherché que sa gloire, réservant toujours tout à lui, et voulant qu'on lui en donnât toute la louange. Ses prédicateurs doivent l'imiter pour être couronnés par lui, comme il l'a été par son père. Lorsque la maîtresse de Joseph le sollicitait de commettre un crime, il lui répondit qu'il était vrai qu'excepté elle, son maître lui avait donné un entier pouvoir sur tout ce qu'il possédait (Gen., XXXIX). Un prédicateur doit croire de même qu'il n'y a rien

qu'il ne puisse espérer que Dieu lui accorde, excepté la gloire d'être cause du salut des âmes. Ainsi, mon père, quoiqu'il y ait des personnes qui se persuadent de vous être redevables, vous ne devez pas vous laisser flatter de cette pensée, mais vous réjouir avec elles de l'amour qu'elles ont pour Jésus-Christ et pour son honneur, et désirer qu'elles vous méprisent. Par ce moyen, elles gagnent beaucoup et nous aussi : elles, à cause qu'elles n'arrêtent les yeux que sur Jésus-Christ, et nous, à cause que nous souffrons de bon cœur ce mépris pour l'amour de lui.

Il nous arrive souvent, dans l'exercice de notre ministère, d'être tantôt honorés et tantôt méprisés; mais les véritables serviteurs de Dieu sont plutôt touchés de l'un que de l'autre, et s'ils y mettaient quelque différence, ce serait d'aimer mieux être méprisés qu'honorés, à cause que cela les rend plus conformes à Jésus-Christ, qui a souffert la honte et l'ignominie parce qu'il ne recherchait que la gloire de son Père. Ayons grand soin de conserver notre conscience pure, d'avoir toujours les yeux tournés vers Dieu et de vivre dans l'espérance de posséder un jour son royaume. Tout ce qui est ici-bas n'a qu'un vain éclat qui disparaît aussitôt, et il est facile de le mépriser à ceux qui ont de la piété et qui ne cherchent qu'à se cacher dans les plaies de Jésus-Christ, qui, par son infinie bonté pour nous, les tient sans cesse ouvertes pour nous servir de refuge. C'est là que nous pouvons trouver un véritable repos dans la bonne et la mauvaise fortune, et rien ne saurait troubler ceux qui y attachent fortement leur pensée.

J'apprends, mon père, que vous travaillez avec excès, et je désirerais que vous vous modérassiez en cela, au moins dans les confessions, parce qu'encore que l'esprit soit fort, la chair ne laisse pas d'être infirme, et que je ne voudrais pas vous voir réduit, par des travaux indiscrets, dans l'état où je me trouve de ne pouvoir plus prêcher sans avoir la fièvre. Ainsi, ce que je vous recommande est de garder un juste tempérament, en ne flattant pas votre corps et en ne le travaillant pas démesurément. Je me contente de vous le dire en général, parce qu'on ne saurait le spécifier en particulier par une lettre.

Quant à ce qui regarde l'âme, ce que je vous recommande est de ne vous occuper pas tant à servir le prochain que cela vous empêche de vous recueillir et de faire l'oraison mentale. Prenez-y bien garde, je vous prie; car j'ai vu plusieurs personnes qui, en se répandant trop au dehors, et donnant ainsi tout ce qu'ils avaient de biens spirituels demeureraient pauvres à l'égard d'eux-mêmes et incapables de servir les autres. Nous voyons aussi qu'en ce qui regarde l'aumône temporelle, saint Paul dit : *Je n'entends pas que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés, mais que, pour ôter l'inégalité qui se trouve entre vous, votre abondance supplée à leur pauvreté* (II Cor., VIII, 13). Ce qui se fait avec mesure dure plus longtemps et est plus utile, et une parole dite ensuite de l'oraison profite plus que plusieurs autres qui n'en seraient pas précédées. Car le profit que l'on peut faire aux âmes ne vient pas de beaucoup parler, mais de prier avecerveur et de bien faire. C'est pourquoi nous devons tellement travailler pour les autres que nous ne nous oublions pas nous-mêmes, et que le feu de l'amour de Dieu ne s'éteigne point dans notre cœur. Vous me devez croire en cela, parce que j'en ai l'expérience.

Je vous conseille aussi de ne vous pas engager à confesser beaucoup de femmes, et principalement les jeunes, parce que cela est fort périlleux, à moins que d'avoir pour ce sujet un don fort particulier de Dieu qui rende la chair comme insensible. Mais appliquez-vous plutôt à conduire des hommes pour les faire avancer dans la vertu; car si vous vous engagez une fois à conduire des femmes, elles vous feront consu-

mei tout votre temps en des choses peu utiles. Je désirerais que votre principale occupation fût de prêcher : ce sera beaucoup si vous vous en acquittez bien. Et que, pour ce qui regarde la confession, vous ne vous y employassiez pas ni ne l'abandonnassiez pas entièrement. J'espère que Jésus-Christ vous instruira de tout ce que vous devez faire en cela, selon que le temps et les personnes le demandent.

J'apprends que l'on communie beaucoup plus souvent en vos quartiers qu'en d'autres lieux, et je ne crois pas qu'on le dût faire, quoique rien ne me donne plus de joie que de voir que l'on s'approche de la sainte table, pourvu que ce soit avec la préparation que l'on y doit apporter. J'ai connu des personnes qui, étant fort négligentes à s'y bien disposer, s'imaginaient qu'il suffisait de communier souvent et de sentir alors un peu de dévotion; mais cette dévotion superficielle et infructueuse passait bientôt, et ils demeuraient au même état que s'ils n'eussent point communiqué, ce qui procédait d'avoir reçu cet adorable sacrement sans être dans une disposition qui les en rendit dignes. C'est pourquoi je n'estime pas que vous deviez permettre à ceux que vous conduirez de communier toutes les fois qu'ils vous le demanderont, mais de ne leur dispenser cette divine nourriture que selon ce que vous jugerez que l'état de leur conscience vous y doit porter. Je voudrais que vous ne l'accordassiez que de huit jours en huit jours, selon le conseil de saint Augustin, si ce n'était dans quelque besoin particulier ou que vous reconnussiez qu'une personne désirât avec tant d'ardeur de recevoir ce pain sacré, que vous crussiez ne pouvoir le lui refuser sans faire tort à son amour pour Jésus-Christ. Quant aux autres, je voudrais qu'ils ne communiasent que de quinze jours en quinze jours ou de mois en mois, et que vous leur apprissiez que, s'ils désirent assister plus souvent à ce sacré banquet, il faut qu'ils s'efforcent de s'avancer dans la piété, parce que ce pain céleste n'est pas destiné pour les lâches, mais pour ceux qui travaillent avec courage à dompter leurs passions et à mortifier leur volonté. Car, comme saint Paul a dit, *que celui qui ne travaille point ne doit point manger* (1 Thess., III), à cause qu'il n'aurait pas gagné le pain qu'il mangerait. On peut dire de même de ce pain céleste qu'on ne doit point le recevoir, pour en nourrir son âme, sans avoir travaillé pour s'en rendre digne.

Souvenez-vous, mon père, de recommander à ceux qui veulent se donner à Dieu de travailler, de garder le silence, d'être si éloignés d'avoir la présomption de vouloir instruire les autres, qu'ils ne nomment qu'en tremblant le nom du Seigneur, et qu'encore qu'il leur semble être fort avancés dans son service, ils croient qu'ils ne font que commencer d'y entrer. Car je n'ai jamais vu persévérer dans le bien ceux qui se persuadent sitôt de bien faire et qui en parlent. Dites-leur qu'ils ne s'arrêtent point aux révélations, qu'ils ne déclarent leurs sentiments qu'à leurs confesseurs pour leur demander conseil, afin de ne se laisser pas tromper par le démon, qu'ils cachent le plus qu'ils pourront leurs bonnes œuvres, de peur qu'il ne leur arrive comme aux fleurs des arbres que le vent emporte quand elles s'ouvrent lorsqu'elles ne sont qu'à demi ouvertes.

Ce sont des avis qu'il importe de donner à ceux qui commencent à servir Dieu, pour les empêcher de perdre par leur mauvaise conduite la grâce qu'il leur a faite, et qu'ils ne se mettent pas en hasard de voir avec douleur qu'elle s'en va beaucoup plus vite qu'elle ne revient. Exhortez-les à lire de bons livres et priez pour moi.

LETTRE XXXIII.

A UN PRÉDICATEUR NOMMÉ GARCIA ARIAS.

Il lui parle de la manière dont il se faut occuper le jour et se conduire à l'égard de soi-même et du prochain.

Encore que l'on m'ait dit, mon révérend père, que la lettre que je vous ai écrite n'a pas été bien reçue de tout le monde, je ne laisserai pas de satisfaire à votre désir de savoir mes sentiments touchant la conduite que vous devez tenir, puisque vous me le demandez avec tant d'humilité que je m'y crois obligé comme si Dieu lui-même me le commandait. Ainsi, après avoir imploré son assistance, je ne craindrai point de vous dire ce que je pense.

Je crois que votre principale occupation doit maintenant être non pas de conduire les autres, mais de veiller sur votre propre conduite et prier que l'on vous aide en cela.

Quant à ce que vous désirez de savoir, la conduite que j'estime que vous pouvez tenir, il me semble qu'elle doit être telle. Le soir, un peu auparavant que l'*Ave Maria* sonne, se mettre à genoux, faire le signe de la croix, dire le *Confiteor* et le *Miserere*, reconnaître devant Dieu son indignité, lui confesser ses péchés, et lui demander miséricorde par le mérite de la passion de son Fils qui s'est offert pour nous en sacrifice afin d'apaiser sa colère et nous garantir des châtiments que nos crimes avaient mérités.

Continuer ensuite de demeurer à genoux, si on le peut sans faire tort à sa santé ou que cela cause de la distraction, comme il arrive d'ordinaire lorsque le corps souffre. Que si on ne le peut, s'asseoir sur la terre ou sur quelque siège. Penser alors avec une grande attention à l'heure de la mort, et se l'imaginer comme si elle était présente avec toutes les circonstances qui l'accompagnent lorsque l'on se trouve dans son lit le cierge à la main et prêt à passer dans une autre vie. Songer en quel état sera le corps lorsqu'il sera séparé de l'âme. S'imaginer d'entendre les chants funèbres et de voir les pleurs que l'on répandra quand il sera porté en terre, où il sera foulé aux pieds et deviendra la pâture des vers après avoir couru fortune d'être dévoré par d'autres animaux. Car, puisque tout cela arrivera, il importe de le considérer comme s'il était déjà arrivé, de se réputer comme mort au monde afin d'y renoncer d'affection, de bannir de son cœur l'amour de toutes les créatures, le désir de l'honneur et la crainte du déshonneur, de se regarder comme étant déjà dans un autre monde, afin de ne vivre plus ici-bas que d'une manière immuable au milieu des changements et des révolutions continuelles qui ne sont qu'une suite de ce qui est arrivé dans tous les siècles où, de même que dans le nôtre, tout s'est passé ainsi que de l'eau qui s'enfuit, et enfin considérer que ceux que nous avons vus et qui ne sont plus sont déjà oubliés, et que nous serons oubliés nous-mêmes.

Après avoir fait ces réflexions sur ce qui regarde le corps, il faut porter sa pensée à ce qui regarde l'âme. Se représenter pour cela de quelle sorte, lorsqu'elle comparaitra devant le tribunal de Jésus-Christ comme un criminel, les mains attachées derrière le dos, les yeux baissés, le visage couvert de confusion, et que les démons et sa propre conscience l'accuseront, elle sera jugée par ce redoutable juge.

Efforcez-vous ensuite de concevoir un grand sentiment d'un état si épouvantable, puisque ce sentiment est la fin à quoi la pensée doit

tendre. Priez Notre-Seigneur de vous faire connaître les imperfections de votre vie passée, ce que vous avez fait contre lui et ce qu'il a fait pour vous à commencer dès votre naissance, à quoi vous avez si mal répondu.

Lorsque ces pensées ne procèdent que de notre esprit, elles ne font autre effet en nous que de nous attrister un peu. Mais quand elles viennent de l'Esprit de Dieu, elles sont accompagnées de tant de lumière et nous font si clairement connaître notre indignité, que nous considérons comme un miracle que la terre veuille nous porter, et tout ce que nous pouvons faire est de croire que quelque grande que soit la bonté de Dieu, elle nous puisse souffrir. Le regret d'avoir ainsi vécu nous touche d'une si vive douleur, que si la crainte d'offenser Dieu ne nous retenait, nous userions de violence contre nous-mêmes, et désirerions que toutes les créatures nous aidassent à venger l'injure que nous avons faite à cette suprême majesté. Car ce que l'on ressent alors va au delà de tout ce que l'on en pourrait dire, parce qu'il procède d'un esprit plus qu'humain.

Il n'est pas besoin de repasser par notre mémoire tous nos péchés en particulier. Il suffit de nous souvenir de quelques-uns des plus importants et qui humilient davantage, et de considérer les autres en général comme une chose abominable, principalement après que l'on a employé quelques jours à se bien examiner.

On doit après se représenter les tourments de l'enfer, du purgatoire et le jour du jugement. Mais le principal est d'en avoir un grand sentiment. Il faut aussi repasser dans son esprit les fautes que l'on a commises ce jour-là, et en avoir un plus grand déplaisir que des précédentes, faire une grande attention sur ses inclinations, et demander lumière à Notre-Seigneur pour pénétrer dans cet abîme dont lui seul voit le fond, et l'homme seulement quelque petite partie lorsqu'il lui plaît de l'éclairer.

Voilà à quoi vous devez vous occuper durant deux heures entières et jusqu'à huit heures et demie. Vous ferez ensuite une collation de choses si légères qu'elles n'appesantissent point l'âme dans l'oraison. Je désirerais que depuis cette heure-là vous gardassiez le silence jusqu'à votre messe du lendemain.

Après votre collation, vous pourrez réciter quelques oraisons vocales et lire quelque chose qui vous porte à la piété sans vous bander l'esprit : ce qui pourra aller jusqu'à près de neuf heures et demie, que vous vous disposerez pour prendre un peu de repos en la même sorte que les autres se préparent à mourir. Et quand vous vous serez un peu recueilli et recommandé à Notre-Seigneur, vous vous endormirez en pensant que l'on vous mettra un jour dans la sépulture, comme il fut mis dans le tombeau.

Après avoir dormi depuis dix heures jusqu'à trois, vous vous lèverez pour dire matines, et, les ayant achevées, vous vous mettrez à genoux, vous méditez sur un point de la passion en prenant un pour votre sujet en chaque jour de la semaine, afin d'arrêter votre pensée : ce que vous pourrez diviser en cette sorte.

Le lundi, l'oraison de Jésus-Christ dans le Jardin des Oliviers, et de quelle manière il y fut pris par les Juifs.

Le mardi, ce qui se passa ensuite jusqu'à ce qu'il fut attaché à la colonne inclusivement.

Le mercredi, comment il fut couronné d'épines, et qu'on lui dit : *Ecce homo*.

Le jeudi, le jugement prononcé contre lui, et comme on le chargea de sa croix.

Le vendredi, son crucifiement et sa mort.

Le samedi, comme on l'ôta de la croix et on le mit dans le sépulcre.

Et le dimanche, sa résurrection qui figure la gloire des bienheureux dans le ciel.

Cela vous occupera deux heures ; et vous prendrez après du repos jusqu'à six heures ou six heures et demie, pour empêcher par un peu de sommeil que votre tête ne souffre. Vous direz ensuite Prime, Tierce et Sexte, et ferez oraison pour vous préparer à dire la messe en faisant une grande attention à cet adorable mystère ; et après avoir considéré votre indignité, vous irez recevoir celui dont aurez le matin médité la passion, afin qu'ayant sur cela durant la messe les mêmes pensées que vous aurez eues en l'oraison, les unes se fortifient par les autres.

Vous emploierez à l'issue de la messe une demi-heure à votre action de grâce, dans un grand recueillement et une grande joie d'avoir reçu votre Sauveur dans la maison de votre âme, et tâchez d'en profiter en la manière que firent Zachée, saint Matthieu et autres, lorsqu'ils eurent le bonheur de le recevoir chez eux. Car, à moins qu'une très-grande nécessité nous en empêche, nous ne devons employer à autre chose un temps aussi précieux qu'est celui-là.

Vous étudierez ensuite deux heures jusqu'au dîner, et commencerez par le nouveau Testament, que je désirerais que vous pussiez apprendre par cœur. Vous élèverez en le lisant votre cœur à Dieu, et vous contenterez de lire seulement le texte, excepté aux endroits que vous n'entendez pas bien. Sur quoi vous pourrez voir saint Jean Chrysostome ou Nicolas de Lyra, ou quelque autre qui explique le texte et rien de plus, sans vous mettre en peine que de savoir le sens de ces passages. Car vous n'avez pas maintenant besoin de davantage.

Après dîner vous relâcherez un peu votre esprit, parce qu'encore qu'il semble que c'est perdre le temps de moudre que de s'amuser à piquer la meule du moulin, on le gagne au contraire à cause qu'elle devient par là beaucoup plus capable de moudre. Et si vous sentez que votre tête ait besoin de repos vous pouvez sommeiller un peu.

Vous direz ensuite none, vêpres et complies, et emploierez le reste de l'après-dînée en des œuvres de charité, telles que sont celles d'aller visiter et exhorter des personnes malades à l'extrémité, ou consoler les malades dans les hôpitaux, ou réconcilier des personnes qui sont mal ensemble.

J'approuverais fort aussi que vous lussiez tous les soirs à quelques jeunes gens dont vous connussiez les inclinations être portées à la vertu, quelque traité de Cicéron ou de Platon, ou les Morales d'Aristote, ou autres livres semblables qui regardent les bonnes mœurs, sans vous mêler de les instruire des mystères de la religion que vous ne devez pas vous tenir capable d'enseigner, mais croire que vous avez besoin vous-même qu'on vous les enseigne, et passer en cela plutôt pour disciple que pour maître. La journée s'étant passée de la sorte, vous recommencerez le soir à observer l'ordre dont je vous ai déjà parlé.

Il ne me reste maintenant qu'à vous donner quelques avis particuliers. Lorsque vous méditerez sur quelque point de la passion, ne laissez pas aller trop loin vos pensées pour vous trouver en esprit dans les lieux où ce que vous méditez est arrivé ; mais considérez-le comme s'il s'était passé dans vous-même ou proche de vous.

Ne travaillez point à vous exciter à pleurer ou sentir de la douleur, et agissez au contraire le plus tranquillement que vous pourrez ; ne vous faites point de violence pour vous imaginer l'action que vous aurez prise pour sujet de votre méditation, mais considérez simplement ce que Notre-Seigneur fit alors, comme si vous y aviez été présent. Je dis simplement, parce qu'il ne s'agit pas de raisonner et de beau-

coup discourir avec l'entendement; il suffit de regarder Notre-Seigneur comme si on le voyait de ses propres yeux, et le plus souvent se tenir à ses pieds en considérant avec quelle soumission et patience il se préparait à souffrir ce qu'il plairait à Dieu son père d'ordonner de lui. Car, en cela, tout consiste à recevoir les mouvements et comme les influences de la grâce de Dieu sans vouloir les prévenir, selon ces paroles de David : *C'est en vain que l'on veut travailler avant que le jour soit venu* (Ps. CXXVI, 3). Cela n'empêche pas néanmoins que nous ne devions faire tout ce qui est en notre pouvoir; mais il faut nous contenter de ce que Dieu nous donne alors, soit de la compassion de ses souffrances ou de l'amour de son infinie bonté, ou de la crainte de ses jugements, ou de la douleur de nos péchés, ou des larmes pour les pleurer, ou du désir de nous avancer dans la vertu. Recevez-le avec actions de grâces; et quand il ne vous serait rien donné, ne vous en mettez point en peine, mais résignez-vous à la volonté de Dieu et considérez comme une grande faveur ce qu'une si haute Majesté a bien voulu souffrir en sa présence un pauvre lépreux tel que vous êtes, et consolez-vous dans cette pensée.

Que si, en vous occupant de quelqu'une des choses que je viens de dire, vous sentez que votre esprit se porte à la quitter pour penser à une autre, ne vous contraignez point, pourvu que cela n'arrive pas à tous moments, mais seulement lorsque vous vous en trouverez pressé : sinon vous n'aurez qu'à demeurer en repos, quand même vous ne seriez point touché de dévotion de ce que vous méditez.

Dans quelques occupations que vous soyez, efforcez-vous durant tout le jour de vous recueillir au dedans de vous-même et de repasser par votre esprit le point de la passion que vous aurez médité le matin; car autrement on se trouve fort indévoit lorsque l'on retourne à l'oraison : ce qui a fait dire aux saints Pères des déserts que le religieux doit user de quelques oraisons brèves et fréquentes pour ne se point refroidir dans la prière.

Comme il y a des personnes qui ne peuvent que très-difficilement s'appliquer aux mystères de la passion, il sera très-bon qu'elles commencent par lire quelque bon livre qui en traite, pour y voir les circonstances du point sur lequel ils se proposent de méditer, parce que c'est le moyen de les toucher et les émouvoir un peu. Je serais bien aise que vous le pratiquassiez : et entre les livres qui me paraissent y être les plus propres, je crois que l'on peut mettre la Passion des deux, ou l'Alphabet spirituel, dont je laisse à votre choix celui qui vous paraîtra le meilleur. Il sera bon aussi que vous vous occupiez à la lecture de quelques livres dévots, spirituels et écrits sans affectation, tels que sont les Vies des Pères des déserts, les Conférences de Cassien et la Somme des vertus et des vices que vous devez toujours avoir entre les mains, et qui vous suffiront pour cette heure.

Il faut entendre des sermons de personnes de piété qui prêchent une bonne doctrine, avoir quelque communication avec eux dans un esprit de simple disciple, écouter attentivement ce qu'ils diront, et s'efforcer de le pratiquer.

On a souvent dans l'oraison de si belles pensées, que quelquefois celui qui prie semble n'être là que pour prêcher, pour enseigner ou pour se rendre savant. Mais il faut se mortifier en cela, pour ne penser qu'à sa propre édification, et se dire à soi-même que ce n'est que pour soi-même que l'on doit employer ce temps sans s'instruire pour instruire les autres, et qu'il viendra un autre temps de travailler pour eux. C'est le moyen de procurer avec simplicité et humilité l'avantage de son âme, sans vouloir donner à l'entendement une occupation qui n'est due qu'à la volonté.

Ayez un tres-grand soin de ne point parler de ce qui se passe entre Dieu et vous, de même qu'une femme sage et prudence ne parle point des secrets que son mari lui confie, et qu'il ne vous échappe jamais une seule parole qui donne sujet de croire que vous ayez quelque bonne opinion de vous-même. Conduisez-vous aussi de telle sorte avec votre prochain, qu'il ne puisse apporter de l'empêchement à votre communication avec Dieu. Isaïe disait *que son secret était pour lui seul*. Et saint Bernard disait sur cela qu'un serviteur de Dieu ne doit pas seulement écrire cette parole dans sa cellule, mais dans son cœur : c'est dans sa lettre aux chartreux du Mont-Dieu. Lisez-la, comme aussi, si vous le voulez, ce qu'il a fait sur le Cantique des cantiques : car ne point découvrir ce qui se passe en nous contribue beaucoup à notre repos.

Dites tous les jours la messe, quoique vous n'avez pas une dévotion sensible. Confessez-vous au plus tard de trois jours en trois jours avec un vif sentiment de votre misère et une ferme créance qu'elle va encore au delà de ce que vous en connaissez. Ayez une entière confiance et une grande dévotion envers ce divin sacrement, en vous souvenant que Jésus-Christ a dit : *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les aurez remis* ; et ces paroles vous donneront une très-grande consolation dans la célébration de ce saint sacrifice, si Dieu vous fait la grâce de les bien peser et de les bien comprendre.

Si quelqu'un vous presse fort de le confesser, ne le refusez pas, et préparez-vous-y avec le même soin que vous vous prépareriez pour dire la messe. Je désirerais néanmoins que ce ne fussent pas des femmes, ni que vous l'accordassiez à plusieurs personnes, mais seulement à quelques-unes que vous auriez sujet de croire que Dieu vous adresse.

Quant à la prédication, vous devez croire que vous n'y êtes pas propre, et qu'ainsi c'est une chose que l'on vous permet et non pas que l'on vous commande. Vous ne prêcherez durant les avents et les carêmes que tous les huit jours ou environ dont vous en emploierez trois ou quatre à étudier vos sermons, et la veille que vous devrez monter en chaire, vous méditez et pèserez encore ce que vous aurez à dire ; car vous ne devez point prêcher sans préparation ni sans vous être fort recueilli le jour que vous prêcherez.

Votre conversation doit être naïve, sincère, sans affecter de faire paraître une dévotion extérieure, sans porter jugement de personne, et au lieu de déplorer la perte des autres ne vous point souvenir de leurs fautes, mais pleurer seulement les vôtres en considérant les grâces que vous avez reçues et les péchés que vous avez commis, et tâcher d'y remédier.

Voilà ce qui m'est venu en l'esprit dans le peu de loisir que j'ai eu de vous écrire, et s'il me vient encore d'autres pensées, je vous les écrirai aussi. Vous examinerez, s'il vous plaît, l'un et l'autre pour en prendre ce que vous jugerez à propos ; car je ne vous donne ces avis qu'à cette intention.

LETTRE XXXIV.

A UN PRÉDICATEUR.

Il lui parle de la manière dont il faut entendre l'Écriture sainte et de la véritable doctrine.

J'apprends, mon Père, par votre lettre les troubles arrivés dans votre ville, et je ne saurais croire que Notre-Seigneur, qui est le souverain pasteur des âmes, oublie tellement son troupeau qu'il permette long-

temps que la mauvaise herbe étouffe la bonne. Cette mauvaise herbe est sans doute la doctrine qui n'est pas conforme à la créance de l'Eglise romaine que Dieu a voulu être le chef et la maîtresse de toutes les autres. Ainsi, quand ceux qui professent cette mauvaise doctrine surpasseraient en nombre les gouttes d'eau de la mer et seraient plus élevés que les étoiles du ciel, ils ne laisseraient pas de périr ; car toute parole qui n'aura point été plantée de la main de Dieu et qui ne sera pas conforme à sa volonté sera déracinée. Il est vrai néanmoins qu'il permet quelquefois que l'on tire du travail de ses véritables ministres ou des larmes de ceux qui ne passent dans l'Eglise que pour de simples ouailles la lumière nécessaire pour l'intelligence de sa sainte parole ; mais on ne doit pas se lasser d'un travail dont on est assuré de recueillir le fruit, et un si grand fruit.

Deux choses ont fait tomber plusieurs dans une erreur irrémédiable : l'une de s'imaginer qu'ils ont l'Esprit de Dieu qui les enseigne et de croire que cela leur doit suffire, parce qu'il leur semble que s'ils suivaient le conseil d'autrui, ce serait préférer un homme à Dieu : ainsi ils sont bien éloignés de réparer cette faute, puisqu'en prétendant de lui rendre l'honneur qui lui est dû, ils demeurent dans un sentiment qui ne procède que de leur orgueil ; l'autre de ces deux choses qui les trompent est que, relevant fort le respect que l'on est obligé de rendre à la parole de Dieu, ils se glorifient de la bien entendre, et leur erreur est si grande que, croyant se conduire par elle, ils ne se conduisent que par leur propre sens, parce que, au lieu d'entendre cette sainte parole en la manière qu'elle le doit être, ils l'expliquent à leur fantaisie, et qu'en disant qu'elle seule doit être notre règle et régner sur nous, il se trouve que ce n'est que leurs fausses opinions qui y règnent, parce qu'ils ne l'expliquent que comme bon leur semble et lui font dire tout ce qui leur plaît. Qu'y aurait-il de plus incertain et de plus changeant que la créance de l'Eglise chrétienne, s'il fallait ajouter foi à l'intelligence que chacun se persuaderait d'avoir de l'Ecriture sainte, puisqu'il se trouverait qu'au lieu d'être la règle de notre foi, notre foi serait réglée par les opinions des hommes ? Mais pour empêcher un si grand mal Dieu en nous donnant sa parole, a rempli de son esprit des hommes saints pour nous l'expliquer par le même esprit qu'elle a été écrite ; nul esprit humain, quelque pénétrant, judicieux, savant et appliqué qu'il soit à une étude continuelle de cette sainte parole, n'étant capable de la bien entendre, parce qu'il n'y a que la seule lumière de Dieu qui puisse donner cette intelligence ; et qui peut douter que ces grands saints des siècles passés qui nous en ont instruits ne l'aient eue beaucoup plus grande que ne l'ont aujourd'hui des hommes qui ne sont pas saints ? Que si ces anciens docteurs ont pu, comme n'étant que des hommes, manquer en quelque chose, nous avons l'Eglise romaine à laquelle il a donné en son chef les clefs du royaume du ciel et le pouvoir de nourrir toute l'Eglise, en lui donnant pour cela la lumière dont il a besoin pour connaître quelle est la véritable doctrine et le véritable sens de l'Ecriture ; car de quoi lui servirait d'avoir ces clefs célestes, s'il ne pouvait ouvrir la porte pour faire voir la vérité, quelque cachée qu'elle soit ? Et comment pourrait-il nourrir l'Eglise s'il ne pouvait nous déclarer ce que nous devons croire, puisque cette nourriture n'est autre chose que cette doctrine ?

Conduisez-vous, mon Père, selon ces règles, et demandez à Dieu et faites-lui demander son assistance, afin qu'il nous conduise selon la vérité, comme il a déjà fait en d'autres rencontres plus difficiles : ce sera le moyen de faire qu'il humilie par la fermeté de la pierre, qui est la foi chrétienne, cette science humaine qui ose s'élever avec tant d'orgueil par de vains raisonnements.

LETTRE XXXV.

A UN SEIGNEUR QUI SE VOULAIT FAIRE RELIGIEUX.

Il l'instruit de la manière dont il se devait conduire pour répondre à la grâce que Dieu lui faisait.

Ayant appris votre changement et quelle en a été la cause, j'ai remercié Dieu de tout mon cœur de vous avoir cherché avec tant de bonté, de vous avoir trouvé par son extrême miséricorde et de vous avoir enlevé avec tant de force pour vous conduire en un lieu où vous puissiez, sans en être empêché par les occupations du siècle, vous donner tout entier à lui. Une si grande faveur rendra votre âme sa demeure, et une demeure paisible et tranquille où il trouvera ses délices comme il fait dans ses autres plus particuliers serviteurs. Cette grâce est si grande que vous ne sauriez trop la reconnaître; et cette reconnaissance est à mon avis le sacrifice que Notre-Seigneur demande de vous pour récompense de vous l'avoir faite; que si vous y manquez, il pourrait la révoquer comme il en a privé plusieurs autres à qui il l'avait aussi accordée pour les punir de leur ingratitude; vous êtes d'autant plus obligé d'y prendre garde que la faveur qu'il vous a faite est plus grande, parce que les périls qui vous menaçaient dans le monde étaient plus grands à cause de votre qualité et des occupations où vous vous trouviez engagé. Ainsi comme Dieu ne vous a pas fait une moindre faveur en vous ouvrant les yeux pour vous porter à tout abandonner, pour le chercher, que celle qu'il fit aux mages en leur donnant une étoile pour les conduire jusqu'au lieu de la naissance du Sauveur du monde, prosternez-vous en terre pour adorer sa souveraine majesté, reconnaissez en sa présence votre néant; rendez-lui grâces du fond de votre cœur de celle qu'il vous a faite, et offrez-vous à lui par une donation irrévocable comme lui appartenant par tant de titres dont ce n'est pas l'un des moindres, comme je l'ai dit, de vous avoir trouvé et cherché lorsque vous étiez perdu et mis par sa seule bonté dans une maison qu'il honore de sa bienveillance.

Quel cœur serait assez dur pour ne se sentir point attendri par une telle faveur et de se voir prévenu par un tel Maître dont la bonté a si avantageusement pour vous surmonté votre malice? Il ne vous envoie pas seulement des anges pour vous assister: il vient lui-même vous prendre par la main comme un autre Loth pour vous retirer du péril et vous conduire sur une montagne où vous soyez en assurance.

N'oubliez jamais cette sortie d'Égypte, dans laquelle Dieu fit tant de merveilles, et représentez-vous le sang répandu par ce divin Agneau dont la voix s'est élevée vers son Père pour le prier de vous l'appliquer afin de laver votre âme de toutes ses taches, de la délivrer de toutes les affections terrestres et de vous la faire consacrer à son amour.

J'ai sujet de croire que Jésus-Christ ayant prié pour vous et présenté votre âme à son Père pour la rendre, de vile qu'elle était, une pierre précieuse dont il parera sa tête, comme étant une récompense de ses travaux et de la mort qu'il a soufferte pour la racheter, il a été exaucé de son Père; car Jésus-Christ, après être demeuré victorieux dans la guerre qu'il a entreprise contre les démons pour le salut des hommes, a offert à Dieu, son Père, les âmes qu'il a conquises, qui le reconnaissent pour leur libérateur, qui l'adorent comme étant heureusement devenues ses esclaves et qui courent après l'odeur de ses parfums. Vous êtes une partie de la récompense qu'il a reçue de tant de travaux, une partie des dépouilles qu'il a remportées par cette victoire et une partie de cette précieuse terre qu'il a conquise. Que ne devez-vous donc

point faire pour la cultiver de telle sorte qu'elle produise des fruits qui puissent lui être agréables ?

Oh ! que vous êtes heureux si vous considérez votre bonheur et si vous considérez attentivement à qui vous êtes si redevable ! Priez-le qu'après vous avoir fait une telle grâce, sans que vous l'eussiez méritée, sa bonté ne permette pas que votre cœur s'engage à d'autres qu'à lui, ni que vos yeux soient touchés d'aucune autre beauté que de la sienne. Considérez qu'en vous déchargeant du poids de tant d'imperfections, il vous a chargé d'une si grande reconnaissance de cette faveur que vous ne devez point mettre de bornes à l'ardeur de votre amour pour lui, mais courir avec la légèreté d'un cerf à tout ce qui regarde son service : c'est là ce qui doit être l'objet de vos pensées et de vos désirs. Et comme votre pauvreté ne vous rend pas moins incapable de payer tant de bienfaits dont vous êtes redevable à Dieu que vous l'étiez de les mériter, remettez entre ses mains tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, et priez-le de le recevoir pour en disposer comme il lui plaira.

Je crains d'en avoir trop dit à une personne à qui Dieu parle lui-même, parce que les discours des hommes sont d'ordinaire ennuyeux à ceux à qui il fait cette faveur ; mais ma joie de la grâce qu'il vous a faite et ce que vous m'avez témoigné désirer que je vous écrivisse, en ont été cause. Je prie son infinie bonté d'achever en vous ce qu'il y a commencé pour sa gloire. Vous voyez qu'au lieu de me servir de la manière ordinaire d'écrire aux personnes de votre qualité, je la quitte pour me servir de celle dont on use envers ceux qui font une profession particulière d'être serviteurs de Jésus-Christ. Je ne puis craindre qu'elle vous soit désagréable, puisqu'ayant renoncé au monde, vous avez sans doute renoncé aussi à tout ce qui tient du siècle pour ne vous attacher de tout votre cœur qu'au siècle à venir, dont Isaïe dit que Jésus-Christ est le père, et qu'oubliant le temps présent, vous ne regardez que le futur pour ce qui est de l'esprit. Car quant à la chair, saint Paul nous apprend que ce n'a pas été le corps spirituel, mais le corps animal qui a été formé le premier (I Cor., XV, 46). Vous devez y faire d'autant plus d'attention, qu'il vous sera plus difficile de le pratiquer, puisque celui qui a le plus à quitter s'y résout plus difficilement, et que plus les obstacles qui se rencontrent à exécuter une résolution sont grands, et plus lentement on l'exécute : c'est ce qui arrête ceux qui sont les plus élevés dans le monde. Ils reconnaissent, quand ils veulent s'engager dans cette sainte carrière, que plus ils se pressent pour y entrer, plus ces obstacles leur sont sensibles : et l'expérience les détrompe alors de l'opinion que l'on a que l'élévation et les richesses sont préférables à la bassesse et à la pauvreté. Je suis persuadé que vous l'avez éprouvé si vous avez déjà commencé à vous donner entièrement à Jésus-Christ, ou que vous l'éprouverez dans la suite. En quoi ce qui vous doit consoler est que Dieu donne de plus grandes forces à ceux que de grands engagements retiennent comme enchaînés, que non pas aux autres. Priez-le d'ajouter à la grâce qu'il vous a faite de vous appeler et de vous chercher, celle de le servir à quelque prix que ce soit. Considérez-vous comme ayant reçu de lui une faveur extraordinaire ; demandez-lui pardon d'avoir si mal fait profiter les talents qu'il vous avait confiés ; remerciez-le d'être si libéral envers une vile créature ; et vivez dans le tremblement et dans la crainte, en vous reconnaissant si indigne de l'état où il vous a mis.

De telles dispositions vous donneront tant de respect pour tout le monde, que, n'y ayant personne que vous ne considériez comme étant au-dessus de vous, vous ferez tout ce que vous pourrez pour les servir avec une grande humilité ; et vous représentant avec quelle bonté Dieu

vous a traité, vous concevrez une ferme espérance de votre salut, et vous vous rendrez agréable à Dieu si chaque jour de votre vie passe, dans votre esprit, pour devoir être le dernier. Jésus-Christ soit avec vous.

LIVRE SECOND.

LETTRES

écrites à des religieuses et à des dames.

LETTRE PREMIÈRE.

A UNE RELIGIEUSE DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il la console dans ses peines.

Depuis que j'esuis parti de cette ville, j'ai reçu plusieurs de vos lettres. Les unes m'ont appris les peines que vous souffriez; les autres, la consolation que Dieu avait commencé de vous donner; et je crois qu'il y en a même quelques-unes par lesquelles vous me mandiez qu'il avait entièrement rendu le calme à votre esprit. Je n'ai répondu à aucune, parce que mes péchés m'empêchaient de croire que j'eusse la grâce nécessaire pour vous consoler.

Mais ayant encore reçu une de vos lettres, par laquelle vous me mandez que vos peines sont aussi grandes ou plus grandes qu'elles n'ont encore été, et me priez de vous écrire, ma compassion de vous voir en cet état me fait vous conjurer, au nom de Jésus-Christ crucifié, de ne vous pas laisser aveugler par les ténèbres qu'une tristesse excessive répand dans votre âme. Représentez-vous combien ce divin Sauveur, à qui vous vous êtes consacrée, est fidèle en ses promesses, et que sa sagesse infinie sauve ordinairement les siens par des moyens qu'ils ignorent. Il leur cache l'amour qu'il leur porte, et la rigueur qu'il leur témoigne, au lieu d'être cruelle, est un effet de sa miséricorde, parce qu'il sait que notre infirmité est si grande, que nous pouvons tirer beaucoup plus d'avantage des afflictions que des consolations.

Je ne doute point, ma sœur, que votre douleur de ce qu'il vous paraît que Dieu est en colère contre vous et qu'il s'en éloigne ne vous touche si vivement, qu'elle vous semble insupportable; mais je vous assure que la consolation n'est pas moins à craindre que cette souffrance, et que l'on doit au contraire plus appréhender la prospérité que l'adversité, comme étant beaucoup plus périlleuse, à cause que dans l'une l'âme court fortune de perdre Dieu, et qu'encore que l'autre fasse beaucoup souffrir, elle la porte à s'approcher de lui.

Que si vous me dites que le poids de l'affliction est quelquefois si pesant, qu'il accable l'âme et lui fait, par l'impatience, courir fortune de se perdre, je réponds que cela peut être, mais qu'il arrive beaucoup plus souvent que la douceur des consolations la met en péril. Souvenez-vous que saint Paul réputait à gloire de souffrir les croix les plus pesantes par l'assistance de celui qui a été attaché à une croix pour notre

salut, et qu'encore que tout lui fit la guerre au dehors et que son âme fût au dedans saisie de crainte, elle était comme dans un port assuré; mais qu'au contraire le calme des consolations et des révélations mettait ce grand apôtre dans un tel péril, que si Dieu n'eût permis qu'il eût été agité par la tempête des travaux intérieurs et extérieurs qui l'abattaient pour l'empêcher de s'élever, il aurait couru fortune de se perdre. Ainsi l'amertume fut le remède du mal que la douceur aurait causé, et un ange de ténèbres servit à soutenir celui que ces communications avec Dieu auraient pu faire tomber par cette enflure de l'orgueil attaché à notre humaine faiblesse. Que si cet admirable saint a eu besoin de souffrir pour éviter le péril où l'aurait jeté le plaisir incomparable de ces célestes consolations, avez-vous sujet de vous étonner que votre divin Epoux mêle vos pleurs à vos joies; que votre harpe, au lieu de cantiques de réjouissance, ne résonne que de chants tristes, et que la douceur de vos communications avec Dieu soit changée en la douleur de n'avoir plus de goût pour de si extrêmes faveurs? Comme ses yeux voient ce que les nôtres ne sauraient apercevoir, et qu'il connaît votre faiblesse, il vous traite de la sorte, ou parce qu'il sait que vous ne pourriez non plus supporter l'excès de ses grâces que celui des souffrances corporelles, ou parce qu'il vous aime mieux que les autres, ou parce qu'il remarque en vous des fautes imperceptibles à vous-même et cachées dans le fond de votre cœur, qui est un abîme impénétrable à tout autre qu'à celui qui l'a créé. Que si vous n'aviez pas besoin de ce remède, puis qu'encore que Dieu ne vous eût point fait de faveurs, vous ne seriez pas tombée dans ces peines, d'autres raisons l'obligent sans doute à tenir sur vous cette conduite dont il use envers les siens, et qui est toute d'amour, quoiqu'elle vous paraisse y être contraire.

Vous savez ce que l'on dit communément : Qui bien aime bien châtie. Et l'Écriture sainte nous apprend que les blessures d'un ami sont préférables aux baisers d'un ennemi. Croyez donc fermement, ma sœur, que Dieu vous aime et que c'est par cette raison qu'il vous traite comme il fait; car il est écrit que le Seigneur châtie ceux qu'il aime, et fait sentir la douleur des verges à ceux qu'il met au nombre de ses enfants. Ainsi, comme dans les premiers siècles de l'Église, il permettait que ses élus souffrissent, par la cruauté des bourreaux, des martyres épouvantables, pour leur donner ensuite de glorieuses couronnes; maintenant que ces martyres extérieurs sont cessés, il en fait sentir d'intérieurs à ceux qu'il aime, qui, bien que secrets et invisibles, surpassent de beaucoup les autres, parce que dans ces premiers ce n'étaient que des hommes faibles qui faisaient souffrir, et que c'était un Dieu tout-puissant qui consolait; au lieu que dans ces derniers martyres, où Dieu se cache, les démons sont les bourreaux qui par leurs cruautés et leurs artifices tourmentent l'âme, qui est beaucoup plus sensible que le corps, et dont les douleurs rejaillissent sur lui : en sorte que tout l'homme, tant intérieur qu'extérieur, se trouve environné de croix et sans aucune consolation. L'âme en cet état gémit et implore le secours de Notre-Seigneur; mais il se montre sourd à sa voix : et il ne se cache pas seulement, il lui fait même sentir qu'il s'éloigne d'elle, et, bien loin de lui témoigner de la douceur, il la traite avec rigueur, comme il fit la Chananéenne, à qui il ne répondit point d'abord et puis l'appela une chienne. L'âme se trouve alors réduite dans une telle extrémité, qu'elle ne peut avoir aucun repos; elle est comme une personne qui se noie dans une eau si profonde, qu'en quelque lieu qu'elle aborde, elle en a par-dessus la tête, ou comme un homme qui, étant attaché par les mains et par les pieds, ne saurait, quelques efforts qu'il fasse, se lever de terre, parce que de même que nuls tourments ne sauraient priver de consolation celui que Dieu console, ainsi rien ne saurait consoler celui qu'il veut

priver de toute consolation. Dans cet abandonnement où il laisse l'âme, et qui est une image de la mort, il faut avoir recours à ses serviteurs et n'espérer du repos qu'après avoir demeuré avec douleur dans des ténèbres si épaisses. C'est là le martyre que doit souffrir l'âme qui ne trouve rien de difficile à entreprendre pour son divin Epoux ; ce sont les épines dont elle se doit résoudre à sentir les blessures, pour se rendre conforme à lui lorsqu'il était couronné d'épines ; c'est le breuvage si amer qu'il faut qu'elle boive pour lui ressembler ; et c'est la sueur qui doit accompagner la sueur du sang que Notre-Seigneur répandit dans cette cruelle agonie, qui fit voir que son âme était triste jusqu'à la mort.

Avez-vous donc cru, ma sœur, que ce fût une chose facile que de servir Dieu, et une petite entreprise que de l'aimer ? Ceux qui s'engagent dans cette guerre d'amour doivent se préparer à mourir en chaque jour, comme saint Paul, à être cruels contre eux-mêmes, et à tout souffrir plutôt que de lui manquer de fidélité. Car jamais les lâches ni les défiants ne l'ont bien servi : les uns, parce qu'au lieu de chercher sa satisfaction, ils ne cherchent que la leur propre ; et les autres, parce que, dans la défiance qu'ils ont d'être aimés, ils se ralentissent dans leur amour.

La foi jointe à l'obéissance peut nous garantir de ces maux, en nous persuadant que Dieu nous aime, et qu'il ne nous aime jamais tant que lorsqu'il nous cache son amour et nous témoigne le plus de rigueur, à cause que l'une des conditions de la véritable foi est de ne croire pas seulement par des conjectures ce que l'on ne peut comprendre, mais sans en avoir de conjectures, et même contre les apparences. Car la foi ne paraît jamais si grande que lorsque ce qui semble la devoir affaiblir la fortifie. La perfection de l'amour consiste à aimer ceux qui méritent d'être haïs. La véritable patience fait souffrir les injustices ; et la chasteté ne mérite jamais tant d'être couronnée que lorsqu'elle demeure inébranlable au milieu de diverses tentations. Ainsi, la perfection de la foi consiste à espérer, par notre confiance en la vérité et en la bonté de Dieu, non-seulement contre toute espérance, mais contre tout ce qui pourrait causer du désespoir. C'est cette véritable foi qui nous fait voir Dieu, tout invisible qu'il est ; qui fait qu'à travers les piques et les lances, que l'on peut comparer aux apparences qui donnent sujet de croire que nous sommes en sa disgrâce, nous pénétrons jusque dans le secret de son cœur, où nous connaissons qu'il nous aime, quoiqu'il nous donne des marques du contraire, parce que, jugeant alors des choses selon la vérité, nous voyons qu'il n'en use de la sorte que pour éprouver notre foi, pour exercer notre amour, pour perfectionner notre obéissance et pour enrichir notre couronne. Car dites-moi, je vous prie, comment pourrait-on s'assurer de la chasteté d'une femme, si elle n'avait point soutenu de combats pour la conserver inviolable ? Et comment votre foi aurait-elle pu de même être éprouvée, si quelque marque de n'être pas aimée de Dieu ne vous avait fait sentir des mouvements de défiance ?

Rassurez-vous donc dans vos craintes, puisque vos peines ne viennent que de ce que votre divin Epoux veut éprouver votre fidélité. Ne savez-vous pas que c'est ce qui arrive souvent entre les personnes unies par le sacrement du mariage, et ne sert qu'à augmenter leur amour ? Serait-il juste que le vôtre pour votre céleste Epoux, étant votre trésor et votre vie, il demeurât sans action, puisqu'il ne vous a choisie que pour le lui témoigner en agissant d'une manière digne de lui ? Que si vous voulez satisfaire à ce devoir, ce ne peut être qu'en l'aimant sans que vous sentiez qu'il vous aime, et qu'en le recherchant, encore qu'il vous semble qu'il vous fuit. Car n'aimer que lorsqu'on est assuré de

l'être ne peut passer pour un amour véritable, puisque l'on ne considère en cela que soi-même. Mais vous ferez voir que vous êtes une autre Chananéenne, si, étant rejetée et maltraitée, vous ne vous rebutez point, si vous redoublez vos instances vers Jésus-Christ, si vous le suivez lorsqu'il s'éloigne de vous, si vous vous humiliez quand il vous traite comme une chienne, et si, au milieu de tant de rebuts, vous ne lui témoignez pas moins l'ardeur et la pureté de votre amour que s'il vous comblait de ses faveurs. Ne doutez point qu'en usant ainsi il ne vous dise enfin : *O femme ! votre foi est grande.*

Mais il faut après cela que vous vous résolviez de lui être très-fidèle, et lui disiez de tout votre cœur : Je vous veux aimer, mon Sauveur, quand même vous ne m'aimeriez pas, et vous chercher quand même vous me fuiriez ; pourvu que vous me fassiez la grâce de vous aimer toujours, disposez de moi selon votre sainte volonté. Voilà, ma sœur, le moyen de changer cette disgrâce apparente en un amour véritable, qui doit beaucoup plus vous consoler qu'elle ne vous a donné de peine. Ainsi, non-seulement vous vous rendrez agréable à Dieu, mais vous augmenterez le prix de votre couronne, parce que les joies que l'on ressentira dans le ciel seront proportionnées à ce que l'on aura souffert sur la terre ; que les larmes dont nous l'aurons arrosée nous feront recueillir une abondante moisson de consolations, et que ce ne sera pas pour avoir été contents et dévots que nous serons couronnés, mais pour avoir été éprouvés par diverses tentations et souffert avec courage des tourments qui peuvent passer pour une image de l'enfer, en les considérant comme légers en comparaison de la gloire qui en sera la récompense. Car si nous pouvons nous glorifier de quelque chose, c'est de nous soumettre avec une égale joie aux ordres de Dieu, soit qu'ils soient rudes ou favorables. C'est ainsi qu'une honnête femme obéit à son mari : et autrement quel gré devrait-il lui savoir de ne le contenter qu'en ce qui lui serait agréable à elle-même, puisque pour agir de la sorte, il n'est point besoin qu'elle l'aime, parce que sa propre satisfaction est capable de produire cette obéissance. Je ne comprends pas de quels yeux, si vous n'étiez dans cette disposition, vous pourriez regarder Jésus-Christ, après que, pour vous racheter d'une mort éternelle, il a rendu à son Père une obéissance qui lui a coûté tant de tourments, en lui disant : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*, puisqu'autrement vous lui diriez : Que ma volonté soit faite, et non pas la vôtre. En agissant de la sorte, ne serait-ce pas vouloir marcher par un autre chemin que celui par lequel il a marché ? Ne serait-ce pas vouloir que sa volonté toute sainte fût soumise à la vôtre, qui, au lieu de ne rechercher que ce qui nous peut rendre éternellement heureux, ne recherche que ce qui peut nous donner quelque satisfaction passagère ?

Réveillez-vous, ma sœur. Il est temps qu'étant armée du bouclier de la foi, vous reveniez de ces défaillances qui vous faisaient perdre courage, et qu'encore que Dieu ne vous fasse point goûter la douceur de sa grâce, vous ne laissiez pas de croire qu'il vous aime. Plaignez-vous de vous-même de ce qu'une petite défaveur présente est capable de vous faire oublier un si grand nombre de faveurs passées. Car ne devez-vous pas vous souvenir, dans l'affliction, des consolations que vous avez eues ? Ne devez-vous pas croire que ce que vous souffrez maintenant n'est que pour vous éprouver, afin d'augmenter votre confiance en Dieu ; et que ce n'est que pour vous empêcher de pouvoir plus douter de son amour pour vous, comme vous feriez si vous vous arrêtiez plutôt aux apparences qu'à la vérité, et que, considérant davantage les feuilles que la racine, vos peines vous jetassent dans le trouble ? Dieu ne s'est point éloigné de vous : il a feint seulement de s'en éloigner pour voir ce que vous feriez, de même qu'une mère se cache derrière

le rideau pour voir ce que fera son enfant, dans la créance de l'avoir perdue, et se montre après à lui et le console par de nouvelles caresses.

Que si vous craignez que Dieu, pour vous punir de quelques fautes et de quelques manquements que vous auriez commis par ignorance, se soit retiré de vous, vous vous trompez beaucoup, puisque, même dans les plus grandes chutes, il console l'âme par ces paroles que nous lisons dans Jérémie : *Vous vous êtes abandonné à des passions criminelles; mais revenez à moi et je vous pardonnerai* (Jerem., III) : parce qu'encore qu'il veuille que les siens connaissent leurs fautes, il ne veut pas qu'ils perdent courage et se laissent aller à une tristesse excessive qui lui serait encore plus désagréable que leur chute, ni qu'ils considèrent comme un éléphant ce qui ne passe à ses yeux que pour une mouche, ou prennent pour un péché ce qui ne l'est pas. Ainsi, si vous n'avez point failli, la peine où vous êtes offense sa vérité; et si vous avez failli, votre défiance offense sa bonté et son amour, en prenant pour des marques de sa colère des effets de sa miséricorde. Renoncez donc à ces basses craintes; élevez-vous au-dessus de la faiblesse de vos sentiments, pour en concevoir qui soient dignes de la bonté infinie d'un Dieu. Ne soyez plus si imprudente que de vouloir mesurer l'étendue de son cœur par la petitesse du vôtre, ni si déraisonnable que de vous imaginer qu'après vous avoir, en tant d'occasions plus importantes, témoigné une tendresse de père, il veuille maintenant vous traiter en juge rigoureux et très-sévère. Lorsqu'il vous a pardonné vos fautes, il ne vous a pas considérée, mais le sang répandu par son Fils pour l'amour de vous. Et ce ne sont pas maintenant vos mains qui l'attachent à une croix; mais vous êtes écrite dans le ciel, comme il le dit par le prophète Isaïe : Les plaies dont elles ont été percées vous témoignent son amour; ces mains sont votre soutien et votre défense : lorsqu'il vous semble qu'elles vous frappent, les coups que vous en recevez sont des remèdes à vos maux et vous rendent la guérison que vous n'avez point méritée.

Fille de ce Rédempteur tout-puissant, qui, étant sa légitime héritière et non pas une mercenaire, avez droit de prétendre à son héritage éternel, ayez une entière confiance en lui, rendez-lui les actions de grâces que vous lui devez, d'avoir daigné jeter les yeux sur une indigne créature telle que vous êtes, pour vous élever de la bassesse où vous étiez à une si extrême grandeur, et apprenez que, n'ayant nul besoin de vous, la seule chose qu'il vous demande est que vous lui offriez un sacrifice de louanges, et le reconnaissiez comme un père indulgent qui vous pardonne vos fautes, comme un protecteur charitable qui vous relève de vos chutes, comme un ami vigilant qui pense sans cesse à vous procurer du bien, et comme un très-sage guide qui vous tire du péril en vous conduisant par des chemins aussi sûrs qu'ils vous paraissent dangereux. C'est à sa seule bonté que vous êtes obligée de tant de grâces. Il se regarde en cela lui-même. Il est plus facile à sa miséricorde de vous sauver qu'à votre malice de vous perdre : et vous le devez croire sans peine, puisqu'il n'y a pas sujet de s'étonner que le Créateur soit plus puissant que la créature.

Mais il faut finir cette lettre. J'ajouterai seulement qu'encore que Dieu, en vous appelant à son service, ait considéré vos bonnes inclinations, vos faiblesses et vos imperfections ne l'empêcheront pas de vous continuer ses grâces. J'approuve que vous communiez comme vous avez accoutumé et aux jours que vous me marquez : et je ne doute point que Dieu ne vous donne les dispositions nécessaires pour en tirer du profit, puisqu'il n'est pas mécontent de vous. Je le prie d'être toujours l'objet de votre amour, lui qui aime tant ses créatures.

LÉTTRE II.

A LA SAINTE MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, CARMÉLITE.

Sur le sujet des persécutions qu'elle souffrait touchant un livre qu'elle avait fait.

La grâce et la paix de Jésus-Christ Notre-Seigneur soit toujours avec vous, ma révérende mère.

Lorsque je commençai à lire le livre que vous m'avez envoyé, ce ne fut pas tant dans la créance d'être capable d'en juger, que dans la pensée que je pourrais, avec l'assistance de Dieu, en profiter : et encore que je ne l'aie pas lu avec autant de loisir qu'il serait à désirer, Notre-Seigneur m'a fait la grâce d'en recevoir de la consolation, et il ne tiendra qu'à moi d'en tirer de l'avantage. C'est pourquoi, bien que cette première partie fût seule capable de me satisfaire, l'importance de l'affaire et la considération de la personne qu'elle regarde me font prendre la liberté de vous dire quelque chose de ce que je pense sur ce sujet.

Ce livre n'est pas propre à tout le monde, parce qu'il y a quelques endroits dont il faut peser les paroles, d'autres qu'il faut éclaircir, et d'autres qui, pouvant vous être utiles, ne le seraient pas à tous, à cause que les chemins par lesquels Dieu conduit les âmes sont différents. Je les ai marqués, ou au moins la plus grande partie, pour en faire un mémoire quand je le pourrai. Car si vous voyiez quelles sont mes infirmités et mes occupations indispensables, vous auriez plus de sujet d'avoir compassion de moi que de m'accuser de négligence.

J'approuve presque en tout votre manière d'oraison : je crois que vous pouvez vous y assurer et la suivre ; et je trouve dans vos ravissements les marques qu'ont les véritables.

La manière de faire que l'âme connaisse Dieu sans l'aide de l'imagination et sans paroles ni intérieures, ni extérieures, me paraît fort assurée. Je pense que l'on ne saurait se tromper en la suivant, et saint Augustin l'approuve.

Ces paroles intérieures et extérieures que l'on croit entendre ont trompé en ce temps beaucoup de personnes. Les extérieures sont les moins assurées. Il est facile de juger qu'elles ne procèdent pas de nous, mais difficile de discerner si elles viennent du bon ou du mauvais esprit. Plusieurs marques font connaître si elles viennent de Dieu, dont l'une est si elles sont dites dans un grand besoin que l'on en a ou quelque grand profit que l'on en peut faire, soit pour nous fortifier contre les tentations, ou pour nous rassurer dans nos craintes, ou pour nous avertir de quelques périls où nous courons fortune de tomber, ou autres choses semblables, parce que, de même qu'un homme sage ne dit rien qui ne soit de grand poids, Dieu ne dit rien que de très-important. Ainsi, ayant considéré que ce qui est dans ce livre est conforme à l'Écriture sainte et à la doctrine de l'Église, j'estime qu'il vient de Dieu.

Les visions imaginaires ou corporelles sont les moins certaines, et l'on ne doit en nulle manière les désirer. Que si elles viennent sans qu'on les désire, il faut faire tout ce que l'on peut pour les rejeter, et prier Notre-Seigneur de ne pas permettre que nous marchions par un chemin qui satisfasse notre vue, mais de nous réserver pour le ciel la joie de le voir et ses saints, et cependant nous faire marcher dans la voie ordinaire par laquelle il conduit ceux qu'il honore du nom de ses amis. A quoi il faut ajouter les autres moyens qui y seront les plus propres pour éviter ces sortes de visions. Mais si après elles ne lais-

sent pas de continuer, et qu'au lieu de porter à la vanité elles rendent les personnes qui les ont encore plus humbles, qu'elles ne leur disent rien que de conforme à la doctrine de l'Eglise, qu'elles leur donnent une satisfaction intérieure qui se peut mieux sentir qu'exprimer, et qu'elles durent longtemps, on ne doit pas les rejeter, pourvu que l'on ne se fie pas en cela à son propre jugement, mais qu'on les communique à des personnes capables d'en juger. Cette conduite est une règle générale que l'on doit observer dans les choses de cette nature, et espérer de l'assistance de Dieu qu'en se soumettant ainsi avec humilité au jugement d'autrui, il ne permettra pas que l'on soit trompé dans le dessein que l'on a de bien faire.

On ne doit pas s'effrayer ni se hâter de condamner ces sortes de choses, sous prétexte que les personnes à qui elles arrivent ne sont pas parfaites, puisqu'il n'y a pas sujet de s'étonner que Dieu tire du bien du mal, et même des grands péchés, ainsi que je l'ai vu arriver. Car qui osera mettre des bornes à son infinie bonté, principalement dans ces sortes de faveurs, qu'il ne donne pas au mérite et à ceux qui sont le plus fortement établis dans la vertu, mais quelquefois aux plus faibles, et qui, lorsqu'il les fait à une personne sainte, ce n'est pas toujours à la plus sainte?

Ce n'est pas aussi une raison de ne point ajouter foi à ces choses ce qu'elles sont si élevées, qu'il ne paraît pas croyable qu'un Dieu tout-puissant daigne s'abaisser jusqu'à se communiquer avec tant d'amour à l'une de ses créatures, puisque l'Écriture nous apprend qu'il est amour, et qu'ainsi, n'y ayant rien en lui qui ne soit infini, son amour est infini, sa bonté est infinie : ce qui fait qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un tel amour et une telle bonté produisent des effets d'amour et de bonté si extraordinaires, qu'ils étonnent ceux qui n'en ont point d'expérience. Car, encore que plusieurs les connaissent par la foi, ils ne sauraient s'imaginer avec quel excès d'amour Dieu traite ceux qu'il aime. Il faut l'avoir éprouvé pour pouvoir le comprendre, et j'ai vu des personnes se scandaliser de ce qu'on leur en disait, parce qu'étant très-éloignées de recevoir de semblables faveurs, elles ne pouvaient s'imaginer que Dieu en traitât d'autres mieux qu'elles : au lieu qu'il n'y a rien de plus raisonnable que de croire qu'étant un ouvrage tout d'amour et d'un amour incomparable, ce qu'il est si merveilleux est une marque qu'il vient de Dieu, puisqu'il est admirable en toutes ses œuvres, et principalement en celles dont sa miséricorde est la source. Tellement que ce qui ôte la créance à ces personnes devrait au contraire la leur donner, lorsque toutes les circonstances que j'ai remarquées sont comme autant de preuves qu'il n'y a rien en cela qui doive causer de la défiance.

J'ai vu, ce me semble, dans le livre dont il s'agit, que vous avez résisté à ces visions, et même plus que vous ne deviez. Car il paraît que vous en avez tiré du profit, en ce qu'elles vous ont mieux fait connaître votre misère et vos fautes, et portée à vous en corriger; qu'elles ont continué longtemps, et toujours avec avantage pour votre âme, en augmentant votre amour pour Dieu, votre mépris pour vous-même et votre désir de faire pénitence. Ainsi je ne trouve pas qu'il y ait sujet de les condamner, mais plutôt de les approuver, à condition néanmoins de vous tenir toujours sur vos gardes, principalement s'il se rencontre dans ces visions des choses fort extraordinaires, ou que l'on vous y dise quelque chose qui ne paraisse pas assez simple. Car, dans ces occasions et autres semblables, il faut toujours être fort retenu à y ajouter foi et demander aussitôt conseil.

Je dois aussi vous avertir, 1° qu'encore que ces choses viennent de Dieu, il s'y en mêle qui viennent du démon : ce qui fait qu'il faut tou-

jours s'en défier; 2^e que bien que l'on sache que ces visions viennent de Dieu, on ne doit pas beaucoup s'y arrêter, parce que ce n'est pas en cela que consiste la sainteté, mais dans un humble amour de Dieu et du prochain, et que l'on doit marcher dans les autres choses avec crainte, quoique bonnes pour s'appliquer à l'étude de l'amour de Dieu, de l'humilité et des autres vertus; 3^e qu'il ne faut point adorer les personnes qui paraissent dans ces visions, mais seulement Jésus-Christ dans le ciel et dans le saint sacrement : et si ce sont des saints, se contenter d'élever notre cœur vers eux dans le ciel, et non pas vers ce qui les représente à notre imagination dans ces visions, parce qu'il nous doit suffire que ces images nous portent vers ce qu'elles représentent.

Je trouve aussi que les choses rapportées dans ce livre arrivant en ce temps à d'autres personnes, avec certitude qu'elles viennent de Dieu, il n'y a pas sujet de s'étonner que sa main, qui n'est pas raccourcie, fasse encore aujourd'hui pour sa gloire, à des créatures fragiles, les mêmes grâces qu'elle a faites en d'autres siècles.

Continuez donc, ma mère, de marcher dans la voie où vous êtes; mais avec appréhension d'y rencontrer des voleurs; enquêtez-vous toujours du chemin, afin de ne vous point égarer. Rendez grâces à Notre-Seigneur de vous avoir donné son amour, la connaissance de vous-même, le désir de faire pénitence et de porter votre croix, et ne vous mettez pas beaucoup en peine de tout le reste. Que ce ne soit pas néanmoins avec mépris, puisqu'il peut y avoir des choses qui viennent de Dieu, et que celles qui n'en viennent pas ne vous sauraient nuire, pourvu que vous ne fassiez rien sans conseil.

Je suis dans une si grande faiblesse, que je ne saurais attribuer qu'à vos prières la force que j'ai eue de vous écrire ceci. Je vous demande, au nom de Notre-Seigneur, de le prier pour moi. Il sait l'extrême besoin que j'en ai; et je ne doute point que cette raison ne suffise pour vous porter à me l'accorder. Permettez-moi, s'il vous plaît, de finir, parce que j'ai d'autres lettres à écrire. Jésus-Christ soit glorifié de tous et en tous. Ainsi soit-il.

LETTRE III.

A UNE RELIGIEUSE DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il lui parle de la grâce que Dieu lui a faite de l'appeler en religion, et de la manière dont elle s'y doit conduire.

Il m'est quelquefois, ma sœur, venu dans l'esprit, si Dieu ne vous avait point fait passer de cette vie à une meilleure, pour jouir du bonheur de sa présence, parce qu'autrement il me paraît presque incroyable que vous demeuriez si longtemps sans me faire savoir l'état de votre âme, quoiqu'il arrive quelquefois qu'il donne de si vifs sentiments de lui-même, que l'on oublie tout le reste, parce que l'on n'est occupé que de lui seul, qui est tout en tout. Je souhaite que ce soit la cause de votre silence, et serais bien éloigné de m'en plaindre. J'en aurais au contraire une extrême joie; car, vous aimant en Dieu comme je fais, je ne désire rien tant que de vous voir entièrement occupée de son amour, et de vous savoir aimée de lui, comme étant la fin que je me suis proposée dans la conduite de votre âme et dans mes prières pour vous.

Dites-moi donc, épouse de Jésus-Christ, comment êtes-vous avec lui? quelle place lui avez-vous donnée dans votre cœur? l'aimez-vous parfaitement? avez-vous une forte passion de lui plaire? et ne pensez-vous qu'à accomplir sa volonté, quoiqu'elle soit contraire à la vôtre?

Car, encore que son amour soit la joie et le repos de l'âme, il ne laisse pas d'être comme un aiguillon qui la presse continuellement de travailler de plus en plus pour lui plaire, ou comme un feu dont la flamme, par son activité continuelle, s'élève toujours vers le ciel. Un tel amour ne sait ce que c'est que de tiédeur ni que de se reposer, si ce n'est en son Seigneur. C'est l'amour d'une fidèle épouse telle que vous êtes, et que votre vocation et votre profession vous obligent d'être, afin d'exécuter ce que vous avez promis à votre Epoux.

Souvenez-vous donc toujours du jour que vous vous donnâtes à lui par l'entremise de votre supérieur; qu'il se donna à vous; vous fit connaître à vous-même, et qu'il vous fit entendre ces paroles dans le fond de votre âme: Que la lumière soit faite, que les ténèbres soient dissipées, et que tous sujets de tristesse cessent. Car, de même qu'à l'arrivée du jour on marche avec joie sans craindre de s'égarer, l'agréable souvenir de cette heureuse journée, que vous vous donnâtes entièrement à Dieu, et qu'il se donna à vous par ce mariage spirituel, ne vous laissera manquer ni de force ni de courage.

Il est vrai que par vous-même vous êtes, ainsi que le dit David, comme un pauvre retenu en prison pour ses dettes, sans espérance d'en pouvoir sortir. Mais Jésus-Christ, dont les richesses sont infinies, vous ouvre, pour vous en tirer, le trésor de sa grâce, afin de vous faire connaître sa bonté, vous obliger à l'aimer, et vous donner moyen de vaincre cet ennemi mortel de ses serviteurs, ce Goliath, qui est le démon. Il est donc bien juste que vous ayez continuellement devant les yeux les obligations extraordinaires que vous avez à Dieu. Car, encore qu'il y ait plusieurs religieuses, il y en a peu à qui il donne la lumière et la grâce spéciale pour le bien servir. Abraham fit du bien à ses autres enfants; mais il n'eut pour successeur qu'Isaac, qu'il avait eu de son légitime mariage; ce qui montre la différence que Dieu met entre les personnes. Vous lui avez l'obligation de vous avoir fait embrasser une vie si souhaitable; de vous faire mépriser le monde et vous-même; de vous rendre obéissante à votre supérieure comme à votre mère; de vous faire aimer les autres religieuses comme vos sœurs, et Dieu plus que la lumière du jour. C'est à cette grâce, qui procède du mérite du sang de Jésus-Christ crucifié, que l'on doit attribuer le changement si salutaire fait en vous, et la beauté invisible de votre âme.

Que reste-t-il donc, sinon, qu'à l'imitation des riches du monde, qui ont un si grand soin de conserver leurs richesses, vous en ayez tant de conserver les vôtres, que votre âme ne tombe pas de l'abondance où elle est dans la pauvreté, dont la misère est beaucoup plus difficile à supporter à ceux qui se sont vus riches qu'à ceux qui ne l'ont jamais été? Souvenez-vous de ces paroles de votre divin Epoux, et les considérez comme s'il vous les avait dites à vous-même, ainsi qu'en effet il vous les a dites: *Vous voilà maintenant guérie, prenez garde de ne plus pécher (Joan., V, 14)*. Vivez dans une sainte appréhension de n'être pas assurée si vous conserverez avec assez de soin ce que Notre-Seigneur vous a donné en dépôt; si avec les cinq talents qu'il vous a confiés vous en gagnerez cinq autres, et si l'huile ne manquera jamais dans votre lampe (*Matth., XXV*). Mais cette appréhension ne doit pas seulement durer quelques années, elle doit continuer jusqu'à ce que vous entendiez cette voix de la mort retentir à vos oreilles: *Votre Epoux s'avance, allez au-devant de lui pour le recevoir (Matth., XXV, 6)*. Vous ne sauriez mieux faire, ma sœur, que d'être toujours dans cette disposition; et pourvu que vous y demeuriez, vous n'aurez garde d'arrêter vos yeux sur les choses du monde, parce que ce soin suffira pour vous occuper et vous empêcher de vous affaiblir; car l'Écriture nous ap-

prend qu'il ne permet pas que l'on s'endorme, et je serais très-fâché que vous ne l'eussiez pas, puisque, manque de l'avoïr, on tombe dans la vanité, dans la curiosité, dans le désir de savoir ce qui regarde les autres, et dans la négligence d'examiner ce qui se passe en soi-même; d'où il arrive que l'on se trouve peu à peu beaucoup plus imparfaite que l'on ne l'était auparavant.

Comme je vous considère ainsi qu'un arbre planté sur le bord d'une eau courante, dont les feuilles et les fruits réjouissent celui qui le cultive, j'espère de votre vertu que toutes vos actions seront pleines de bénédiction; que si l'humaine infirmité vous a rendue négligente, ce qui n'arrive que trop souvent, réveillez-vous promptement de ce sommeil de peur qu'il ne devienne mortel, et demandez pardon à Notre-Seigneur. Il est si bon et si plein de miséricorde, qu'encore que les fautes de ceux qui sont à lui lui soient désagréables, et qu'il les en châtie, il ne les punit pas avec rigueur, mais avec une douceur de père, lorsqu'ils avouent qu'ils ont failli. Ainsi, encore que vous sachiez que vous lui avez déplu, recourez promptement à lui, puisqu'il ne vous le fait connaître qu'afin que vous vous humiliiez et vous résolviez de vous corriger. Il vous pardonnera aussitôt, et vous fera même souvent des grâces particulières. Mais ne vous laissez pas aller à cette tiédeur, qui est l'une des maladies de l'âme la plus difficile à guérir, ni ne perdez point courage, encore que vous n'avez pas toute la ferveur que vous devriez avoir, puisque vous êtes une fille fragile et non pas un ange.

Vous ne pourriez faire un plus grand plaisir au démon que de tomber dans la défiance. C'est l'une des plus dangereuses chutes que l'on saurait faire dans le chemin du ciel, parce qu'elle ôte le courage dont on a besoin pour y marcher. La bonté de Dieu est si grande, qu'il ne veut pas perdre ceux qui, reconnaissant leur faiblesse, ont recours à lui pour lui demander la force de la surmonter; et il permet souvent, pour nous guérir de notre orgueil, que nous commettions des fautes dont nous paraissions être fort éloignés, afin qu'après qu'il nous a relevés de ces chutes, et que nous connaissons par expérience notre misère, nous veillions avec plus de soin sur nous-mêmes pour ne plus tomber dans un semblable malheur. C'est ainsi que ce divin médecin, par son extrême sagesse et son amour paternel, tire de nos blessures des remèdes pour nous guérir, de notre mort notre vie, et de nos maux des témoignages de sa bonté. Elle est telle, qu'encore que nous l'irritions sans cesse par nos péchés, qui sont les armes que nous employons pour le combattre, elle demeure victorieuse par la multitude de ses bienfaits. N'oubliez donc aucun effort pour servir un tel Seigneur et un si bon maître. Si vous l'avez fait, rendez-lui-en grâces; et si vous y avez manqué, ayez-en de la confusion; recourez à sa clémence avec une ferme résolution de vous corriger. Cherchez la consolation qu'il lui plaît de nous donner dans le saint Sacrement. Rentrez dans le chemin que vous avez quitté; et apprenez à n'y plus broncher, comme vous avez fait tant de fois, afin que vous soyez du nombre de ceux dont saint Paul dit : *Tout réussit à l'avantage de ceux qui aiment Dieu* (Rom., VIII); car, encore qu'ils tombent, ils ne se blessent pas, parce qu'il les soutient de sa main toute-puissante. En agissant de la sorte pour vous-même, souvenez-vous de ma misère pour demander à Dieu de me faire miséricorde, et recommandez-moi à toutes les personnes qui le servent dans la maison où vous êtes. Je le prie d'être l'objet de votre amour durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

LETTRE IV.

A UNE ABBESSE.

Il la console de la mort d'un cardinal, son frère

Je vois d'ici, ma révérende mère, combien grande et difficile à guérir est la plaie qu'il a plu à Dieu de faire dans votre cœur. Je connais une partie de votre douleur par celle que je ressens; et l'autre, par la manière dont une si grande proximité jointe à une si étroite amitié vous avait unie à monseigneur le cardinal, votre frère. Vous n'en sauriez attendre du remède que du ciel, ni de consolation que dans la vue du bonheur dont vous avez sujet de croire qu'il jouit, puisque la vie qu'il a amenée et la miséricorde de Dieu nous obligent à ne point douter que son âme, en quittant son corps, n'ait été reçue dans la gloire.

N'est-il pas raisonnable, ma révérende mère, qu'après avoir tant travaillé ici-bas pour son service, il en reçoive la récompense? Sa joie de s'occuper à des actions de piété étant si grande lorsqu'il était dans le monde, qu'on ne le pouvait voir sans l'admirer; quelle doit être celle qu'il ressent maintenant de voir rendre à Dieu dans le ciel les louanges éternelles qui lui sont dues, et qu'il souhaitait avec tant d'ardeur que toutes les créatures lui rendissent, puisque rien ne donne plus de plaisir que l'honneur que reçoivent ceux que l'on aime? Pouvez-vous douter qu'il ne fût très-fâché d'être encore en vie; et qu'ainsi il puisse approuver qu'en pleurant sa mort nous paraissions n'être pas ravis de la félicité dont il jouit, et qu'il ne nous en fit pas des reproches; ce qui vous oblige, ma révérende mère, de modérer votre affliction.

Il me disait quelquefois que toute sa consolation, dans ses travaux, était l'espérance que Dieu le tirerait du monde pour le mettre dans le chemin du salut. Mais comme son humilité était extrême, il n'osait prétendre d'aller au ciel sans passer par le purgatoire. Ainsi, ayant pratiqué le conseil de Jésus-Christ de s'asseoir au dernier lieu, je ne doute point qu'il ne lui ait donné ce qu'il n'osait lui demander, et qu'en suite de la grâce qu'il lui avait faite de le tant aimer et de le servir si fidèlement, il ne l'ait rendu participant de sa gloire. Ses désirs sont donc accomplis; il possède ce divin objet de son amour après lequel il soupirait; il loue et bénit éternellement cet adorable Rédempteur, dont il prêchait les grandeurs avec tant de zèle; et il a le bonheur de voir sa très-sainte Mère, pour qui il avait une dévotion si particulière. Quelles assez grandes actions de grâces pouvons-nous rendre à Dieu de l'avoir délivré d'une vie si pénible et d'une prison si obscure pour le recevoir dans son céleste palais et le faire asseoir sur un trône avec les princes de son peuple, sans qu'une telle félicité ait jamais de fin?

Oh! ma révérende mère! qu'il nous serait facile de nous consoler, si nous nous représentions sans cesse combien celui qui était ici-bas notre père et notre pasteur, et que nous aimions si chèrement, règne maintenant avec Jésus-Christ! Mais il ne faut pas s'étonner que le souvenir de notre perte, qui nous revient à toute heure dans l'esprit, tempère la joie que nous ressentons de son bonheur. Remercions Dieu de la félicité dont il fait jouir notre cher père, encore que la privation de l'assistance que nous recevions de lui nous cause une si vive douleur. Il était comme un arbre, à l'ombre duquel nous trouvions notre repos. Et quel moyen, le voyant tomber, de ne nous pas plaindre d'être exposés à l'ardeur du soleil et au froid de la nuit? Mais que pouvons-nous

faire, sinon de rendre grâces à Jésus-Christ de nous avoir affligés pour nous punir de nos péchés, et ouvrir nos yeux assoupis par le sommeil ? Cela doit servir à nous détacher entièrement du monde pour ne penser qu'à imiter notre bon père, afin d'être réunis un jour avec lui sans le perdre jamais plus de vue.

Maintenant que nous sommes orphelins en ce monde, élevons nos yeux vers celui qui l'a créé, et implorons plus que jamais son assistance. Comme vous ne pouvez plus, ma révérende mère, recevoir de lettres de ce cher frère, qui vous consolent et vous fortifient dans vos peines, priez Notre-Seigneur de remplir ce vide en vous mettant lui-même dans le cœur ce qu'il vous inspirait par son serviteur. Il prend un soin particulier des orphelins abandonnés de tout secours ; ainsi vous devez plus que jamais vous confier en son assistance, selon ces paroles de David : *C'est entre vos mains, Seigneur, que le pauvre remet la défense de sa cause ; c'est vous qui êtes le protecteur de l'orphelin (Psal. IX, 38).*

Quoiqu'il vous soit permis de sentir la douleur d'un si grand coup, il ne vous est pas permis de vous laisser tellement abatre, qu'il vous fasse perdre courage. Car, comme l'un est un effet de piété et une marque d'un bon naturel, l'autre est contraire à l'obéissance que nous devons à Dieu, et à la confiance que nous sommes obligés d'avoir en lui dans nos plus grands maux. Il ne nous a pas ôté notre conducteur et notre guide pour nous laisser égarer, mais pour nous engager d'avoir recours à lui par nos gémissements, comme étant le pasteur général des âmes, et d'obtenir ainsi de sa bonté d'avoir, en la place de celui que vous avez perdu, Jésus-Christ même, en qualité de frère et de père, pour conducteur et pour guide ; le Créateur pouvant agir sans la créature, au lieu que la créature ne peut rien faire sans le Créateur.

Considérez que Dieu n'agit jamais avec colère, mais avec amour ; ou que s'il est en colère, c'est une colère de père qui ne châtie ses enfants que pour leur bien, et non pas par un esprit de vengeance. Répondez donc par votre amour à ce châtiment d'amour ; humiliez-vous sous le bras du Tout-Puissant ; recevez avec patience cette médecine salutaire de la main de votre céleste médecin, qui veut par elle vous donner la vie et non pas la mort ; remerciez-le beaucoup de la grâce qu'il vous fait de vous procurer par une telle amertume un bien auquel la douleur serait contraire ; et considérez l'obligation que vous lui avez d'employer pour votre salut tant de différents moyens.

Cette conduite, ma révérende mère, nous est, comme le dit saint Grégoire, très-avantageuse pour nous avancer dans le chemin du ciel. Car les afflictions nous purifient de nos péchés, réchauffent notre tiédeur, nous détachent de l'affection de cette vie, et augmentent notre désir de passer dans une meilleure.

Puis donc que ce n'est que pour ce sujet que Dieu nous envoie des afflictions, ne soyons pas si malheureux que de nous servir, pour l'offenser, de la grâce qu'il nous fait de nous donner ce moyen de satisfaire à nos péchés et nous avancer dans son service. Modérez votre tristesse, puisque nous avons pour maître un Dieu à qui nous ne sommes pas moins obligés d'obéir dans la douleur que dans la joie, et disons, dans le plus fort de nos peines, ce que Jésus-Christ lui-même lui dit dans le plus fort de cette agonie qui lui fit arroser la terre de son sang : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* C'est ainsi que nous pouvons faire voir que nous sommes du nombre de ces enfants d'obéissance à qui seuls la couronne du ciel a été promise ; n'employons pas un temps si précieux à pleurer comme mort celui qui est plus vivant que jamais ; mais pensons à vivre comme il a vécu, afin de

régner un jour avec lui. Gardons-nous bien de nous éloigner de Dieu : et au lieu de croire que son amour pour nous soit diminué, remercions-le de tout notre cœur de la grâce qu'il a faite à notre père, puisque nous ne devons pas moins la ressentir que si nous l'avions reçue, et qu'il s'est servi de ce châtement pour nous corriger de nos fautes et couronner notre patience.

En considérant les choses selon la vérité, nous n'avons, ma révérende mère, aucun sujet de nous plaindre. Car, si ceux qui sont affligés sont pécheurs, l'affliction les purifie de leurs péchés. Et, s'ils sont justes, elle les éprouve pour les récompenser ; mais pensons à pleurer nos fautes, afin qu'étant effacées par nos larmes, nos âmes prennent leur vol vers le Seigneur dans ce ciel des cieux, où il les rendra éternellement heureuses. Travaillez de tout votre pouvoir à vous rendre digne de la grâce qu'il vous fait de vous mettre de ce nombre. Considérez qu'étant, comme il est, le Créateur de l'univers, il a bien voulu lui-même être attaché à une croix. Voyez de quelle sorte la très-sainte Vierge, sa mère, s'en trouva proche selon le corps, et y fut attachée avec lui par les sentiments de son cœur ; et réputez - vous plus heureuse d'être, par l'affliction que vous souffrez, proche d'un tel Fils et d'une telle Mère, que d'en être éloignée et n'être point affligée. Baissez la tête sous le joug que notre Sauveur vous impose, comme il a baissé la sienne sous celui qui lui a été imposé par son Père. Humiliez-vous pour l'amour de lui, comme il s'est humilié pour l'amour de vous. Il vous consolera après vous avoir éprouvée ; il essuiera les larmes qu'il vous aura fait répandre ; et vous témoignera plus de tendresse qu'auparavant, ainsi que les pères, après avoir fait pleurer leurs enfants, leur donnent de plus grandes marques de leur amour.

Revenez donc de cette excessive tristesse : profitez de cette occasion de témoigner votre amour pour Dieu : approchez-vous le plus que vous pourrez de lui, et il s'approchera de vous. Car vous devez croire, selon ses promesses, que vous tirerez de l'avantage de cette affliction puisque c'est lui qui vous l'envoie, et qu'il fortifiera votre cœur selon ces paroles de Jésus-Christ : *Je vous aime comme mon Père m'aime*. Or, si de même que Dieu son Père, qui l'aime parfaitement, ne laissa pas de permettre qu'il souffrit de si excessives douleurs, ce Fils adorable vous en envoie une si sensible parce qu'il vous aime, souffrez-la avec patience comme il a souffert les siennes. C'est le moyen de vous faire aimer de lui, et d'être un jour assise sur son trône comme il est assis sur le trône de son Père. Enfin gravez fortement dans votre cœur ces paroles de l'Écriture : *que l'on n'entre dans le ciel que par plusieurs tribulations*, et qu'il n'y a rien que l'on ne doive faire pour acquérir à quelque prix que ce soit un si grand bonheur.

Jésus-Christ m'est témoin que je souhaiterais de tout mon cœur de pouvoir pleurer avec vous la perte qui m'est commune avec vous. Mais le temps de l'Avent et l'engagement indispensable de prêcher m'empêchent de vous aller trouver. Je prie Notre-Seigneur de me faire la grâce de pouvoir après Pâques vous aller voir : et je lui demanderai cependant de tout mon cœur de vous donner la consolation qui vous est nécessaire, et que je vous désire.

LETTRE V.

A UNE RELIGIEUSE AFFLIGÉE.

Il lui représente que les souffrances sont des épreuves de la foi et de l'amour de ceux qui servent Dieu, et la confiance qu'ils doivent alors avoir en lui.

Après avoir reçu votre lettre, j'ai remercié Notre-Seigneur du témoi-

gnage qu'il vous donne que votre vocation vient de lui : car ce que vous souffrez en est une marque. Ainsi vous devez beaucoup le remercier de la grâce qu'il vous fait de connaître par là qu'il vous aime, et en même temps vous tenir sur vos gardes à cause des périls où vous vous trouvez. Faites donc tous les efforts qui seront en votre pouvoir, en considérant qu'il ne vous a pas fait entrer dans cette sainte carrière pour demeurer à moitié chemin; mais pour vous conduire sous l'ombre de ses ailes jusqu'à ce comble de bonheur de le voir dans le ciel face à face. Gardez-vous bien de laisser endormir votre confiance en Jésus-Christ et l'amour que vous lui portez, puisque vous êtes obligée de croire qu'il ne s'endormira pas dans le besoin que vous avez de son assistance.

Les peines sont les moyens dont il se sert d'ordinaire pour éprouver si ceux qu'il aime ne diminuent rien dans les travaux de l'amour qu'ils ont pour lui, et dans les périls de leur confiance en son secours. Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'une femme aime son mari quand il est présent, et soit persuadée de l'affection qu'il lui porte lorsqu'il lui en donne sans cesse des marques : mais on ne saurait douter de son extrême affection pour lui quand elle augmente au lieu de diminuer quand il est absent, et qu'il lui donne moins de témoignages de la sienne. Il vous doit suffire, ma sœur, d'avoir éprouvé combien Dieu vous aime par la grâce qu'il vous a faite de le connaître. Ne lui demandez pas davantage de marques de son amour : et au lieu de vous troubler lorsqu'il vous arrive des peines et qu'il semble qu'il vous oublie, dites : le Seigneur veut m'éprouver, mais non pas m'affliger. Aimez-le, encore qu'il vous châtie. Confiez-vous en lui, encore que vous ne goûtiez point la douceur de son assistance. Cherchez-le, encore qu'il se cache; et ne cessez point de l'importuner jusqu'à ce qu'il se souvienne de vous et qu'il vous réponde. Car si vous lui demeurez fidèle lorsqu'il paraît être absent de vous, vous le verrez bientôt revenir, et sa présence augmentera tellement votre joie, que vous vous trouverez trop récompensée de vos peines.

Soyez donc bien aise de souffrir puisque vous serez consolée à proportion de vos souffrances. Ne vous aimez point vous-même, et vous serez aimée de Dieu. Perdez-vous en lui, et vous le trouverez en vous. Vous ne lui aurez pas plutôt donné votre cœur et mis toute votre confiance en sa bonté que vous n'aurez plus rien à craindre, car le trouble naît de la défiance. Notre-Seigneur a dit : *Ne vous troublez point et ne craignez point, puisque croyant en moi vous croyez en Dieu (Jean, XIV)* : ce qui montre que la foi jointe à l'amour, met l'âme dans la paix et dans le repos. Rien ne peut tant vous servir pour arriver à la fin que Dieu vous propose, que d'avoir en lui une confiance pleine d'amour. Il permettra que vous rencontriez de grandes difficultés, et que vous ayez beaucoup à souffrir de ceux mêmes dont vous l'auriez le moins attendu : mais pourvu que vous soyez armée de cette foi, vous demeurerez victorieuse de tout ce qui s'opposera à votre dessein. Souvenez-vous de ce que les Israélites après être sortis d'Egypte par tant de miracles, et avoir souffert tant de travaux pour arriver à la terre que Dieu leur avait promise, dirent : *Ces nations sont beaucoup plus puissantes que nous : leurs villes sont si fortes que leurs murs s'élèvent jusqu'au ciel : et comment pouvons nous donc espérer de les vaincre (Num., XIII)*? A quoi ceux qui avaient de la foi ayant répondu que cela leur serait facile puisque Dieu étant de leur côté, ils ne trouveraient pas plus de difficulté à vaincre tant d'ennemis qu'ils en avaient eu à surmonter tant de périls par son assistance : et ces incrédules ayant continué dans leur défiance, le Seigneur les fit tous mourir dans le désert. Cet exemple nous apprend, ma sœur, qu'autant que Dieu favo-

rise ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde, autant il rejette ceux qui manquent à l'un et l'autre. Il vous a délivrée de servitude lorsqu'il vous a inspiré le désir de vous consacrer entièrement à lui : il vous a conduite dans un désert où le pain de la doctrine vous manque souvent faute de personnes qui vous le distribuent, où l'on ne vous soulage point dans un chemin si pénible en vous parlant des choses de Dieu, et où vous ne trouvez pour toutes plantes que des arbres dont les fruits, au lieu de vous consoler par leur douceur, vous dégoûtent par leur amertume.

Je sais qu'outre cela vous avez à soutenir diverses tentations tant intérieures qu'extérieures, tant des étrangers que de vos proches. Mais croyez que Dieu ayant déjà plus fait pour vous que ce qui vous reste à désirer de sa bonté, il ne vous le refusera pas ; que vous ayant rendu son amie de son ennemie que vous étiez, il aura encore plus de soin de vous maintenant que vous l'aimez, et que ne vous ayant pas abandonnée lorsque vous l'avez abandonné, il ne vous abandonnera pas lorsque vous n'avez plus d'affection que pour lui seul. Car qui oserait dire qu'en cherchant Dieu on ne fût pas assisté de Dieu ? Ne craignez donc rien, servante de Dieu, dans ce qui vous arrive et qui vous peut arriver ; et ne soyez pas si faible que de manquer de confiance en celui qui vous a aimée jusqu'à vouloir bien mourir pour vous. Il est vrai que vous n'avez qu'un protecteur : mais ce protecteur est plus puissant que tous ceux qui vous peuvent attaquer. Ne les considérez donc pas comme des géants qui vous doivent être redoutables, puisque ce ne sera pas vous qui les combattrez, mais Dieu pour vous. N'appréhendez point de vous engager dans cette guerre : gardez-vous bien de vous tenir pour vaincue ; demeurez au contraire ferme et constante, et vous verrez de quelle sorte Dieu vous assistera, et qu'il n'y a que les lâches qui courent fortune d'être vaincus dans un tel combat. Il est vrai que vous êtes faible par vous-même, mais votre faiblesse fera connaître la force de Dieu. Vous ignorez le chemin que vous devez tenir, mais le Seigneur sera votre guide. Votre misère fera éclater sa miséricorde, et vous trouvant incapable par vous-même de résister à tant de peines, vous devez dire avec David : *Etant assistée de mon Dieu, je forcerai les murailles de mes ennemis (Ps. XVII, 32). Qui suis-je pour m'engager dans un tel combat ? Mais quand une multitude infinie d'ennemis s'élèverait contre moi, mon cœur ne sera point saisi de crainte (Ps. XXVI).* Croyez, ma sœur, qu'autant que cela vous est difficile, il est facile à Dieu ; qu'autant que vous devez vous défier de votre faiblesse, vous devez vous confier en sa force, et ne point douter qu'il ne vous couronne, pourvu que vous continuiez de l'aimer. Souvenez-vous de cette promesse de Jésus-Christ : *Je reconnaitrai devant mon Père, qui est dans le ciel, celui qui me reconnaitra devant les hommes : et je renoncerai devant lui celui qui me renoncera devant les hommes (Matth., X, 32).*

Croyez-vous donc que l'on doive considérer comme des travaux ce que l'on souffre pour l'amour de Jésus-Christ, puisqu'ils seront si glorieusement récompensés lorsque dans ce grand jour du jugement il nous reconnaitra pour être à lui ? Qui peut exprimer, ma sœur, quelle sera la joie d'entendre sortir ces paroles de sa bouche, en présence de tout ce qu'il y aura jamais eu d'hommes dans le monde : *Venez, vous qui avez été bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde (Matt., XXV, 34),* et que vous entendrez les anges vous dire, comme à celles qui ont été de fidèles servantes du roi du ciel : *Venez, épouses de Jésus-Christ, recevoir la couronne dont votre divin Epoux veut parer votre tête, non-seulement durant un jour, mais durant toute une éternité.* Qui peut exprimer quel

sera le contentement de ces fidèles épouses, lorsqu'après avoir traversé cette mer du siècle où les vices, ces dangereux ennemis qui avaient fait tant d'efforts pour les perdre, ont été submergés eux-mêmes, elles se trouveront en assurance et chanteront avec David : *Nos liens ont été rompus et nous avons été délivrés : notre unique secours a été le nom et la toute-puissance du Seigneur qui a créé le ciel et la terre (Psal. CXXIII, 7)*. Que sera-ce quand la véritable Marie, qui est la très-sainte Vierge, viendra la harpe à la main, qui est son sacré corps, chanter un cantique à la louange de Dieu ?

Que vous êtes donc heureuse si vous demeurez fidèle à Jésus-Christ, qui vous a fait la faveur de vous choisir pour son épouse. Que vous êtes heureuse si vous avez assez de courage pour renoncer à tout ce qu'il y a dans la vie présente, pour vous rendre digne de recevoir l'effet de ses infaillibles promesses. Ayez, ma sœur, une ferme confiance en sa parole, puisqu'elle n'a jamais manqué et ne manquera jamais d'avoir son effet. Il l'a donnée à sainte Catherine, à sainte Agnès, à sainte Barbe, à sainte Lucie et à un nombre innombrable d'autres vierges ; et s'en est-il trouvé une seule à qui il ne l'ait pas tenue ? Elles ont méprisé généreusement la vie présente, et aujourd'hui elles règnent avec Dieu. Elles ont fini leurs jours dans les travaux, et elles jouissent maintenant d'un repos qui ne finira jamais. Elles ont soutenu divers combats, et leurs couronnes sont des marques de leur victoire. Elles ont refusé d'avoir pour époux des hommes mortels, et ce refus les a rendues les épouses d'un Dieu immortel. Que si elles eussent aimé le monde, les plaisirs qu'elles y auraient eus seraient passés, et leur mémoire serait ensevelie dans l'oubli : au lieu que n'ayant rien recherché que d'éternel, leur bonheur ne finira point et leur mémoire durera toujours. Dieu les a écrites dans son livre, ce livre de vie dont ni l'eau, ni le feu, ni le temps ne sauraient effacer les caractères sacrés qui rendent incorruptibles comme eux ceux qui sont si heureux que d'y être écrits.

Que rien ne vous paraisse donc difficile pour vous procurer le salut avec l'assistance de Dieu : et ne vous imaginez pas, ma sœur, qu'il vous fasse chèrement acheter le ciel, puisque vous n'avez pas encore, de même que tant de saintes vierges, répandu votre sang pour lui témoigner votre amour. Il vous traite comme une personne faible : et vous devez en avoir de la confusion. Si vous aviez plus de foi et par conséquent plus de confiance ; si vous aviez plus d'amour et ainsi plus de désir de souffrir, il augmenterait le nombre de vos combats pour augmenter le nombre de vos couronnes. Ne vous contentez donc pas de souffrir peu puisque la récompense de vos souffrances doit être si grande, et que Jésus-Christ a tant souffert pour vous. Il a donné sa vie pour racheter la vôtre. Il a été méprisé et outragé : et après cela oseriez-vous vous plaindre d'une piqûre de mouche. Aimez et vous désirerez de souffrir : car à proportion que l'amour augmente, le plaisir de souffrir s'augmente aussi. Ainsi lorsque l'on aime Jésus-Christ, on prend plus de plaisir à souffrir pour l'amour de lui que l'amour que l'on a pour soi-même n'en fait prendre à se soulager. Quelque pesant que soit le fardeau, il paraît léger parce que l'amour est plus fort que la mort. Mais celui qui n'aime pas est comme un animal lâche et paresseux qui gémit sous la charge qu'on lui impose ; au lieu que celui qui aime, semble avoir des ailes qui l'empêchent d'en sentir la pesanteur et le font voler. Vos travaux, ma sœur, ne sont pas grands. Mais comme un enfant se plaindrait de la pesanteur d'un poids dont un homme se moquerait, les travaux paraissent grands à ceux qui ont peu d'amour, et légers à ceux qui en ont beaucoup. Si donc vous en avez peu, ils vous sembleront pesants, et si voi " en avez beaucoup, à peine

les sentirez-vous, parce que vous trouvant comme enivrée d'amour, rien ne sera capable de troubler votre joie : vous trouverez même de la douceur dans la souffrance : vous tirerez de l'eau de la roche, et du miel du rocher. Aimez donc seulement, et vous ne souffrirez point : vous mépriserez les travaux, et vous bénirez celui qui, vous les faisant surmonter par l'assistance de sa grâce, vous rendra victorieuse des sentiments de la nature et vous mettra dans une heureuse liberté. Si l'on vous menace de la mort, dites : Je l'attendrai avec joie dans l'espérance de jouir de la seule véritable vie. Si l'on vous menace de l'exil, répondez : En quelque lieu que je sois, je me tiendrai comme exilée jusqu'à ce que j'aie le bonheur de voir Dieu, et il ne m'importe de quel endroit de la terre je partirai pour aller au ciel puisque, pourvu que je sois à Dieu, je serai toujours trop heureuse. Si l'on vous méprise, dites : Je ne veux être considérée que de Jésus - Christ, et il m'est indifférent que les hommes me méprisent. Enfin si vous vous trouvez dans la nécessité, ne vous en affligez point, parce que votre seul désir est de vous conformer à Jésus-Christ, qui a bien voulu la souffrir en se faisant homme et pauvre pour l'amour de vous.

Pourvu que vous aimiez Jésus-Christ, rien ne sera capable de vous étonner. Vous foulerez aux pieds les démons ; vous vous moquerez de leurs menaces, et vous traiterez de la même sorte tous vos autres ennemis. Ayez seulement une ferme confiance en lui puisqu'il aime ceux qui l'aiment. Par ce moyen rien ne vous sera impossible : et achetez son amour à quelque prix que ce soit quand il vous en devrait coûter la vie. Car c'est ce trésor caché pour lequel, lorsqu'on l'a trouvé, on vend tout pour l'acquérir, parce que l'ayant on est plus riche que si l'on possédait tout le monde. Que s'il n'y a personne qui ne doive désirer d'avoir cet amour, à combien plus forte raison celles que Jésus-Christ a honorées de la qualité de ses épouses doivent-elles ardemment le souhaiter ? Un serviteur est obligé de craindre son maître, un fils d'honorer son père, et une épouse d'aimer son époux. Aimez donc, ma sœur, Notre-Seigneur, et n'ayez point de repos jusqu'à ce qu'il vous ait fait cette grâce. Joignez à votre amour ce respect qui le lui peut rendre si agréable ; et que la grâce qu'il vous fait de se communiquer à vous, ne vous en fasse rien diminuer : mais au contraire admirez que sa suprême grandeur ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à votre extrême bassesse. Un serviteur est-il moins blâmable de vouloir faire le compagnon avec son maître que si, en abusant de sa bonté, il voulait lui-même faire le maître ? Et ceux qui sont sages et prudents ne respectent-ils pas encore plus leur maître lorsqu'ils le voient s'abaisser par humilité ? Ainsi une marque de l'amour que l'on a pour Jésus-Christ est d'avoir une aussi grande admiration de cette infinie bonté d'un Dieu que de mépris de la malice de l'homme. Adorez donc et servez le Seigneur avec une joie accompagnée de tremblement, non par la crainte de la punition comme un esclave, mais par l'appréhension que doit avoir une véritable fille de donner en quoi que ce soit le moindre mécontentement à son père. Vous êtes incapable par vous-même d'agir de la sorte : mais si, connaissant votre misère, vous vous mettez souvent, par l'oraison, en la présence de Jésus-Christ, votre souverain médecin, si vous le recevez dans votre cœur par la sainte communion, si vous écoutez sa parole par la lecture de l'Écriture sainte, et si vous souffrez avec patience la douleur des remèdes qu'il emploiera pour traiter vos plaies, assurez-vous que peu à peu il vous guérira et changera vos douleurs en des consolations inconcevables, parce que ce sont les effets de la toute-puissance du Créateur de toutes choses, de ce Dieu véritable qui vit et règne dans tous les siècles des siècles.

LÉTTRE VI.

A UNE NOVICE QUI VOULAIT FAIRE PROFESSION.

Il l'instruit de la manière dont elle s'y devait disposer et se conduire après l'avoir faite.

Dans l'attente de deux grandes fêtes, la sainte Vierge se para deux fois avec très-grand soin de cette parure spirituelle dont les ornements embellissent l'âme et la rendent agréable aux yeux de Dieu. La première fois, lorsqu'après avoir conçu par l'opération du Saint-Esprit le Fils éternel de cet adorable Père, elle attendait ce jour bienheureux auquel il devait sortir de son chaste sein pour paraître dans le monde, qu'elle verrait de ses propres yeux et tiendrait entre ses bras ce Rédempteur si désiré et si attendu de toutes les nations, ce premier-né du Père éternel, et sa divine lumière. Car quelles devaient être les pensées et les sentiments de cette très-heureuse Vierge dans son impatience de voir qu'elle serait mère d'un tel Fils en demeurant toujours vierge, et encore plus vierge qu'elle ne l'était auparavant? Elle n'oubliait rien sans doute pour tenir son âme dans une disposition digne de l'accomplissement d'un si grand mystère.

La seconde fête à laquelle cette sainte Vierge se para avec tant de soin fut dans le saint temps où nous nous trouvons, lorsqu'elle fut près de sortir de cet exil pour aller s'asseoir sur le trône que son Fils et son Dieu lui avait préparé dans le ciel où elle serait révéérée de tous les anges, et où, se trouvant abîmée dans cette immense félicité qui est Dieu même, elle le bénirait, l'adorerait et l'aimerait d'un amour sans bornes durant toute une éternité. Jamais vierge ne se para avec tant de soin pour le jour de ses noces ou pour quelque grande magnificence, que cette Reine des vierges se para pour ce jour de son couronnement et de son triomphe; et elle parut si belle aux yeux de Dieu, qu'il ne manqua rien de ce qui pouvait le plus faire admirer une fête si solennelle.

Ne voyez-vous pas, servante de Jésus-Christ, que ce que je viens de dire vous regarde? Qu'il soit loué à jamais de ce que vous êtes si proche de lui donner une seconde naissance. Le Saint-Esprit vous en a fait concevoir le dessein par une heureuse inspiration: et vous voilà près de l'exécuter. Ce divin enfant, enfermé dans votre sein, est comme un enfant qui n'a point encore vu le jour. Il en va sortir et on le verra dans vos mains, c'est-à-dire dans vos bonnes œuvres: mais il ne laissera pas de demeurer au dedans de vous aussi bien qu'au dehors, dans l'un par son amour, dans l'autre par son imitation, et dans votre âme par tous les deux. Le feu de la charité brûlera dans votre cœur, et la pureté de la virginité mortifiera votre corps. C'est là cet heureux jour que vous attendez. C'est le jour pour lequel Jésus-Christ vous a appelée en vous disant: *Hâtez-vous de vous lever, ma bien-aimée, ma colombe, qui paraissez si belle à mes yeux; l'hiver est passé, les pluies sont cessées, l'air est serein, les fleurs commencent à paraître dans notre terre, et le temps de tailler la vigne est venu (Cant., II, 10).* Si donc vous avez vécu jusqu'ici dans l'hiver, c'est-à-dire dans la froideur de l'amour de Dieu, le printemps, qui n'est autre chose que le commencement de l'ardeur de cet amour qui sanctifie, est venu: les pensées inquiètes, les mécontentements, les troubles et les irrésolutions sont passées: la joie et l'espérance ont pris leur place; et le dessein que Dieu vous a inspiré de lui consacrer votre virginité ne peut passer que pour une fleur jusqu'à ce que vous l'ayez confirmé par le vœu que vous ferez lors de votre profession. Or ce qui a fait dire à Jésus-Christ: *Les fleurs com-*

menent à paraître en notre terre; c'est que son corps ayant été formé du plus pur sang de la sainte Vierge, on peut dire que ce corps est leur terre, et une terre sainte qui ne rend pas seulement le trentième ou le soixantième, mais plus que le centième, parce qu'en ce qui regarde la chair, rien n'est si grand et si précieux que la virginité; et qu'ainsi lorsqu'on la consacre à Dieu, on peut dire que le temps est venu de tailler et de provigner cette vigne mystique afin de lui faire porter plus de fruit. Vous ne devez donc point différer de retrancher tant de pensées inutiles et de vains désirs qui, encore que ce ne soient pas des péchés, n'ont rien que de bas et de terrestre, pour en mettre à leur place de si élevés et de si solides que, méprisant tout ce qui est ici-bas, ils ne tendent qu'à vous rendre agréable à Dieu.

Il faut, ma sœur, renoncer à tout ce qui est visible si vous désirez d'acquérir des biens invisibles. Donnez si vous voulez recevoir, et refusez tout le reste pour ne rien refuser à Dieu. Vous n'êtes par vous-même qu'un vase rempli de fiel, et vous devez désormais l'être de miel en convertissant en douceur cette amertume. Car, ainsi que le fauconnier couvre les yeux des éperviers pour les empêcher de voir les oiseaux qu'il méprise afin qu'ils ne voient que ceux qu'il désire de prendre, il faut que vous fermiez les yeux à tout ce qui est indigne d'être aimé, et disiez à Dieu : *Seigneur, détournes mes yeux pour les empêcher de regarder la vanité (Psal. CXVIII, 37)*, puis qu'étant créée pour le ciel, vos désirs ne doivent point s'arrêter sur la terre. Méprisez tout ce qui passe; n'ayez pour objet qu'un prix infini qui est Jésus-Christ; ne balancez point à vous donner tout entière à ce divin Epoux quand il vous en devrait coûter la vie; et éloignez-vous de tout ce qui ne vous conduisant point à lui ne convient pas à l'état que vous voulez embrasser, aussi différent du premier que le ciel l'est de la terre, et qu'une reine l'est d'une esclave. Une vie nouvelle demande de nouveaux sentiments : une nouvelle résolution demande de nouvelles œuvres; et il ne doit y avoir rien que de nouveau dans le temps dont vous êtes si proche. Cet heureux enfantement qui, sans vous faire cesser d'être vierge, vous fera donner au monde ce fruit de bénédiction dont Dieu vous a favorisée par l'opération du Saint-Esprit, rendra votre entendement fécond pour être capable de connaître Dieu, et embrasera votre volonté de son amour, comme il fit à la sainte Vierge, qu'il remplît de sa grâce lorsqu'elle conçut Jésus-Christ, et que cet adorable mystère fut accompli par sa naissance. Je ne doute point que vous ne desiriez avec ardeur cet heureux enfantement qui sera tout de joie et contraire à celui dont Dieu dit à Eve : *Tu enfanteras avec douleur*, parce que celui-là devait être tout charnel et une punition de son péché; au lieu que celui-ci est tout spirituel et vous a été inspiré de Dieu.

Que si la seule espérance de cet heureux jour remplit votre âme de consolation, quelle sera celle que vous sentirez lorsqu'il sera arrivé? Ne craignez point, servante de Jésus-Christ, de prendre la liberté de dire à ce divin Epoux, à qui vous êtes redevable d'une si grande faveur, ce que l'Epouse dit dans le Cantique : *Venez, mon bien-aimé, sortons ensemble à la campagne, arrêtons-nous dans quelque hameau pour aller le lendemain dès le point du jour voir si la vigne commence à fleurir, si ses fleurs promettent beaucoup de fruit, et si celles des grenadiers sont déjà ouvertes. Car ce sera là que je vous donnerai des témoignages de la fidélité et du respect avec lesquels je vous aime (Cant. II, 10)*.

C'est ainsi, ma sœur, que vous devez parler à votre céleste Epoux pour le prier de vous délivrer de telle sorte du tumulte et des embarras de ce misérable monde, qu'étant comme morte à tout ce qui s'y passe, vous ne vous considériez plus que comme seule avec Jésus-Christ. C'est là ce qu'on appelle aller à la campagne, parce qu'en est

état on est dégagé de tous les embarras du monde, et dans la joie et le repos.

Ces mots, *arrêtons-nous dans quelque hameau d'où nous puissions partir de grand matin pour aller voir notre vigne*, montrent que pour exécuter ce bon dessein, il faut être dans la retraite, parce que dans la distraction que donnent les soins du siècle, on ne peut s'appliquer à celui de sa conscience qui est la vigne de Dieu. Car encore que l'on se propose et que l'on désire quelquefois de penser à son salut, on en est aussitôt diverti par ses affaires temporelles. Ainsi, après quelques vains efforts, on retourne, quoiqu'avec remords, à sa manière de vie ordinaire que l'on condamne; et l'on est même quelquefois si malheureux que de ne plus désirer de la changer, parce que ce faible désir se trouve comme submergé dans les flots de ces agitations toutes mondaines. Heureuse fille à qui Dieu a fait tant de grâces que de la délivrer de ces soins qui font les occupations du siècle, sortez à la campagne qui représente l'étendue et la liberté du cœur, et foulez aux pieds tout ce qui n'est que terrestre afin d'acquérir un bonheur que l'on ne pourra vous ravir. Levez-vous avec le jour pour penser à ce qui regarde votre conscience, puisque c'est la seule chose dont vous devez désormais prendre soin, parce, comme dit saint Paul, qu'au lieu que le cœur de la femme mariée est partagé entre Dieu et son mari, une personne qui n'est point mariée n'a besoin que de plaire à Dieu pour devenir sainte de corps et d'esprit (I Cor., VII, 32). Et se lever dès le point du jour ne signifie autre chose que de commencer à faire une nouvelle vie, et examiner sa conscience.

Lorsque Dieu fait la grâce à une personne de l'éclairer d'un rayon de sa lumière, elle ne doit pas laisser passer un temps si favorable sans en faire son profit. Il faut qu'elle imite le laboureur qui, dès que le jour paraît, commence de travailler. C'est le moyen de voir si les fleurs sont préparées à se changer en fruits; et il est inutile d'avoir de bons desirs, s'ils ne produisent de bonnes œuvres, puisque la fleur qui demeure trop longtemps sur l'arbre se flétrit et se sèche, et que l'enfant meurt dans le sein de sa mère lorsqu'il y demeure au delà du temps auquel elle doit accoucher. Exécutez donc, ma sœur, cet heureux dessein que Dieu vous a fait concevoir, et que cette fleur se change en fruit. Imiter la sainte Vierge qui enfanta avec joie ce divin enfant dont le Saint-Esprit la rendit mère, et qui, en donnant au monde ce fruit de sa foi, ne laissa pas d'en conserver la fleur, parce que lorsqu'une bonne résolution, qui est comme une fleur, s'exécute, cette fleur, au lieu de se sécher et de tomber, se conserve encore plus vive et plus belle qu'elle ne l'était auparavant.

Voyez aussi si les grenadiers sont fleuris parce que l'amour des épouses de Jésus-Christ doit aller jusqu'à répandre leur sang pour lui, et que rien ne représente mieux cet épanchement de sang que la couleur si éclatante des fleurs des grenades.

Donnez après à votre divin Epoux des assurances solennelles de votre fidèle et respectueux amour pour lui. Car pouvez-vous en trop avoir pour celui qui vous a tant aimée que de vouloir bien descendre du ciel et passer plus d'années sur la terre, pour vous gagner à lui, que Jacob n'en employa pour obtenir Rachel, et ensuite de toutes les souffrances imaginables, endurer la mort pour vous conserver la vie? Il vous appelle : répondez-lui. Il porte sa croix devant vous : suivez-le. Il arrête ses yeux sur vous : ne détournez point les vôtres de lui lorsque, pour vous affranchir de la sujétion des hommes, il veut que vous ne serviez que lui et vous rendre reine dans le ciel.

Préparez-vous donc à recevoir cet honneur de même que la sainte Vierge se préparait à sa glorieuse assumption. Car la virginité n'est pas

seulement une vertu humaine, c'est une vertu angélique, parce que vivre dans la chair sans suivre les sentiments de la chair, élève une vierge au-dessus de la nature et la rend une créature céleste, à cause qu'elle commence dès cette vie d'être aussi incorruptible qu'elle le sera dans l'autre, où il n'y aura rien qui approche des mariages du monde. Pour arriver à un état si heureux, ayez soin de vivre en sorte que vous paraissiez si pure en ce grand jour aux yeux de Dieu, qu'il vous donne sa bénédiction et vous mette au rang de ces âmes choisies qu'il comble de ses faveurs.

La sainte Vierge est montée dans le ciel, y a vu son bienheureux Fils, et y régnera éternellement avec lui. Et vous recevrez dans votre sein, au jour de votre profession, ce même Dieu qu'elle a porté dans ses sacrés flancs, avec cette différence qu'elle le voit face à face, au lieu que les voiles qui vous le couvrent ici-bas vous le cachent encore, parce que s'il se montrait à vous à découvert, vous ne pourriez soutenir l'éclat de sa beauté et de sa gloire : et ainsi ce n'est pas manque d'amour, mais au contraire un effet de son amour, ce qu'il ne vient à vous qu'en cette manière. Gardez-vous donc de vous endormir : vous ne sauriez trop orner la maison de votre âme pour recevoir un tel hôte, ni trop implorer sa grâce pour vous rendre digne de l'honneur qu'il vous fait de vous prendre pour son épouse.

Que ferez-vous donc, ma sœur, pour vous préparer à une journée si agréable et si terrible tout ensemble ? et d'où recouvrerez-vous les ornements dont vous avez besoin pour paraître belle aux yeux de ce divin Epoux qui vous témoigne tant d'amour ? Nuls autres ne lui sauraient être si agréables que de se jeter à ses pieds, de lui confesser votre pauvreté et votre faiblesse, et de le prier de vous parer comme d'une robe de noces, du voile de sa miséricorde qui couvre tous vos défauts, et que nul autre que lui ne vous peut donner. Il n'y a point de pierreries qui puissent vous faire paraître devant lui si agréable que cette profonde humilité. Il ne tient compte de l'or, de l'argent, ni de toutes ces riches étoffes dont l'aveuglement des hommes fait tant de cas : mais la pureté d'une âme lavée dans son sang lui paraît plus blanche que la neige, plus belle que la lune ; plus brillante de lumière que le soleil, et mieux parée que ne le fut jamais la reine Esther. Lui-même vous revêtira de gloire, vous fera éclater d'une immortelle beauté, et vous donnera pour dot un royaume sans bornes et sans limites.

Employez ces saints jours à lui demander pardon du temps qu'au lieu d'élever vos pensées vers lui, vous ne pensiez qu'à vous-même ; qu'au lieu de l'aimer, vous n'aimiez que vous ; et arrosez votre visage de l'eau de vos larmes par le regret de ne l'avoir ni connu ni aimé comme vous y étiez obligée, quoiqu'il vous ait toujours regardée, conservée et aimée.

Lisez des livres de piété ; donnez l'aumône ; recueillez-vous au soir et au matin pour faire oraison : entendez tous les jours la messe, et demandez à Dieu de vous rendre tellement sienne, que vous puissiez dire comme saint Paul : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis ; mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Gal., II, 20). Ce sera le moyen d'obtenir de sa bonté qu'il vous remplisse de telle sorte de sa divine lumière, que vous puissiez servir aux autres comme d'un flambeau qui les éclaire pour leur apprendre à lui rendre la gloire qui lui est due. Qu'il soit béni et loué avec actions de grâces maintenant et à jamais.

LETTRE VII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il l'instruit de la manière dont elle devait recevoir l'enfant Jésus, le traiter et le conserver.

Je prie Dieu, ma sœur, que l'enfant Jésus, né en Bethléem, vous soit favorable, et qu'il passe de là dans votre cœur. Car comme il est venu au monde pour le salut de plusieurs, j'espère que vous serez de cet heureux nombre, et qu'il ne sera pas seulement né pour vous, mais naîtra de vous, puisqu'il a dit que quiconque ferait la volonté de son Père qui est dans le ciel, serait son frère, sa sœur et sa mère. Que si ce bonheur arrive à quelques-uns, ce sera principalement aux religieuses, parce que leur virginité les rend plus semblables à cette sainte Vierge qui l'a enfanté, sans néanmoins cesser d'être vierge; qu'étant lui-même vierge comme il l'est, il prend plaisir d'être conçu et né d'une vierge, et que l'Écriture dit qu'il se repose et se nourrit entre les lis qui sont le symbole de la virginité (*Cant. VI*). De telles vierges ne sont pas stériles et méprisables comme l'étaient parmi les Juifs les stériles dont la stérilité du corps signifiait la stérilité de l'âme (*Deut., VII*): car le corps peut être stérile sans pécher et sans que l'âme soit pour cela en péril; mais la stérilité de l'âme est suivie de la malédiction de Dieu, de même que Jésus-Christ maudit ce figuier qui n'avait que des feuilles et point de fruit.

Ainsi une vierge ne doit pas se contenter de ne l'être que de corps sans porter du fruit dans l'âme. L'enfant Jésus est ce fruit de bénédiction, et d'une bénédiction qui se répand sur l'âme qui le conçoit. Elle le conçoit par son amour; et il naît lorsque cet amour paraît dans les œuvres et les actions (*Matth., XX*). Mais il arrive quelquefois ce que dit Isaïe: *Que lorsque les mères sont près d'accoucher de ces enfants spirituels, elles n'ont pas la force de les mettre au monde (Isa., XXXVII)*; ce qui s'entend des bons desirs que l'on n'effectue point, soit par paresse, soit par crainte, ou par quelqu'autre raison: et ces personnes seront accusées et condamnées par le juste jugement de Dieu, comme ayant étouffé dans leur sein les enfants qu'elles avaient conçus. On en voit passer ainsi toute leur vie en de bons desirs: et lorsque la mort vient sans que ces desirs soient accompagnés de bonnes œuvres, ces personnes trouveront dans un autre monde que, non-seulement ils leur auront été inutiles, mais qu'elles seront punies pour n'avoir pas répondu par des effets à ces bonnes inspirations: et ces enfants spirituels les accuseront de ce qu'au lieu d'avoir reçu d'elles la vie qu'ils en devaient attendre, elles leur ont donné la mort. Ne soyez pas si malheureuse, ma sœur, que d'être de ce nombre; mais dites comme Isaïe: *Mes desirs s'élèvent vers vous, Seigneur, durant la nuit: vous êtes dans le fond de mon cœur: et je n'ai pas plutôt les yeux ouverts que je pense en vous (Isa., XXVI)*. Vous voyez qu'en cela les desirs sont joints aux œuvres, puisque ce prophète ne désirait pas seulement la nuit de servir Dieu, mais se levait de grand matin pour passer de ces desirs à des actions, afin de ne ressembler pas à ces paresseux dont l'Écriture dit: *Qu'ils se contentent de désirer sans se lever et sortir du lit pour s'employer au service de Dieu (Prov., XXVI)*.

Ne perdez jamais de vue, ma sœur, ce divin Enfant, et quand, pour ne vous point séparer de lui, il vous en coûterait la vie, estimez-vous trop heureuse. Car il ne faut pas, comme Eve, enfanter avec douleur, mais avec joie, comme la très-sainte Vierge, c'est-à-dire, qu'il ne faut

pas servir Dieu avec tristesse, mais si volontairement, que l'on n'y trouve point de peine, ainsi que Jacob n'en trouva point pour obtenir Rachel (*Gen. XXIX*), et que saint Bernard disait : Je ne considère que comme un travail de demi-heure ce que je souffre de plus rude pour Jésus-Christ; et quand il serait très-long, mon amour pour lui m'empêcherait de le sentir. Plusieurs conçoivent avec plaisir de bons desirs, mais lorsqu'il faut les exécuter, ce qui est le temps de l'enfantement, ils ressentent de si grandes douleurs qu'ils ne veulent ni restituer le bien qu'ils possèdent injustement, ni pardonner les injures qu'ils ont reçues, ni renoncer à leurs plaisirs; ce qui est tout le contraire de la sainte Vierge, qui n'enfanta pas Jésus avec moins de joie qu'elle l'avait conçu. C'est l'exemple, ma sœur, que vous devez suivre, et vous réputer si heureuse d'être mère de ce divin Enfant, que quelque difficulté qui se rencontre dans l'exercice des bonnes œuvres, vous les fassiez avec plaisir, parce que, selon le langage de l'Écriture, il vous est né alors un homme qui est homme et Dieu tout ensemble. Mais j'ai sur cela un avis important à vous donner, c'est de prendre garde que votre joie d'être avec cet admirable Enfant soit accompagnée d'un extrême soin de ce qui le regarde, afin qu'il ne lui arrive point d'accidents qui pourraient lui coûter la vie; car, à peine sera-t-il né qu'il se trouvera des Hérode qui tâcheront de le faire mourir; et il aura besoin d'un serviteur de Dieu tel que Joseph pour le sauver et l'emporter en Egypte.

Un tel exemple nous apprend que Jésus-Christ n'est pas plutôt né dans une âme, qu'il n'y a point d'efforts que la rage du démon ne lui fasse faire pour ravir à cette âme un si grand bien. Ce qui nous oblige d'être toujours dans la crainte, afin d'éviter le péril où une trop grande confiance nous pourrait mettre, et de n'avoir pas ainsi moins d'appréhension de le perdre que de joie de le posséder. Car on en voit plusieurs qui étant riches des biens de l'âme sont tombés, par leur négligence, dans une si grande nécessité spirituelle, qu'ils ont laissé mourir de faim cet enfant de bénédiction, comme l'Écriture nous apprend qu'Issobeth, fils de Saül, fut assassiné par la négligence de la personne qui, devant veiller à la porte de sa chambre, était allée vanner du blé et s'était endormie (*II Reg., IV*). Nous devons prendre garde à ce qui entre dans notre cœur, afin de discerner si c'est de la paille ou du froment; et parce que notre vie dure si peu, le Saint-Esprit nous recommande de veiller avec grand soin sur notre cœur, qui est la source de la vie (*Prov., IV*); or, comment le peut-on faire si l'on s'endort?

Oh! combien y en a-t-il qui ne considèrent pas de quelle importance il nous est d'être prudents en ce qui regarde le service de Dieu, et de faire attention à ces paroles de saint Paul : *Ayez soin, mes frères, de vous conduire comme des hommes sages, avec une grande circonspection, et non comme des personnes imprudentes, qui ne discernant pas la vérité d'avec les apparences, se trouvent perdues, parce que de la négligence vient le sommeil, et du sommeil la mort (Ephes., V, 15)*. Il faut donc que ceux qui ont conçu Jésus-Christ dans leur âme aient toujours les yeux ouverts pour conserver une si grande faveur, puisqu'il en coûte si cher à ceux qui la négligent, que Dieu veuille que n'en étant pas quittes pour pleurer une telle faute, ils n'en soient pas punis dans l'enfer.

Il y en a d'autres qui, encore qu'il ne se trouve point d'Hérode qui veuille faire mourir ce divin Enfant, le font eux-mêmes mourir de faim, par la paresse qui, les faisant tomber dans la pauvreté, leur ôte le moyen de le nourrir, et les rend ainsi de pères qu'ils étaient, des parricides. Rachel disait à Jacob : *Donnez-moi des enfants ou je mour-*

rai (*Gen.*, XXX); et la grâce dit la même chose à l'âme, parce qu'elle s'éteint en elle peu à peu si elle ne produit des fruits, c'est-à-dire de bonnes œuvres.

Que malheureuse est donc cette paresse qui bannit de notre âme la grâce qui nous rendait amis de Dieu! Que malheureuse est cette négligence qui nous fait perdre une chose d'un prix infini, pour nous attacher à des choses si viles et si méprisables! Peut-on y penser sans trembler et sans s'exciter à faire tous ses efforts pour chasser cette dangereuse paresse, et pour surmonter tout ce qui peut nous empêcher de nourrir ce divin enfant par nos bonnes pensées, nos bons sentiments, nos bons discours et nos bonnes œuvres, afin que le Seigneur ne nous maudisse pas comme il maudit ce figuier qui n'avait que des feuilles et point de fruit? Car, qui pourra nous bénir s'il nous maudit d'une malédiction qui, passant jusqu'à la racine, la séchera de telle sorte que nous ne serons plus propres qu'à jeter au feu?

N'oublions donc rien pour préserver ce divin enfant des embûches du démon, ainsi que Joseph, par l'avis d'un ange, n'oublia rien pour l'en garantir. Travaillons, comme de fidèles ouvriers, à accomplir la loi de Dieu, afin d'avoir moyen de nourrir cet enfant, sans attendre qu'il soit près de mourir, ou qu'il s'affaiblisse de telle sorte, qu'il y ait sujet de le craindre. C'est ainsi que font les bons pères, et que font ceux qui élèvent les enfants des rois, lesquels on récompense ou l'on châtie selon qu'ils sont soigneux ou négligents de s'acquitter de leur devoir; mais avec cette différence, que comme ce divin enfant est infiniment élevé au-dessus des enfants des rois, la récompense ou le châtiment de l'avoir bien ou mal élevé surpasse infiniment tout ce que l'on peut attendre de la libéralité ou de la colère des plus grands princes, selon les diverses manières dont on élève leurs enfants. Je prie Dieu, ma sœur, de vous faire la grâce de lui être fidèle dans un sujet si important; et si vous le lui demandez avec ferveur, je ne doute point qu'il ne vous l'accorde comme il l'accorda à la sainte Vierge, la véritable et naturelle mère de Jésus, parce que son respect et son amour pour ce cher Enfant, qu'elle aimait comme son Fils et comme son Dieu, la lui fit demander d'une manière digne de lui. Ayez, ma sœur, une très-grande dévotion pour cette sainte Mère, et implorez son assistance, afin de pouvoir, à son exemple, imiter son soin, sa vigilance et son amour pour ce divin Enfant que vous êtes si heureuse d'avoir conçu dans votre sein.

LETTRE VIII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il la console dans ses peines.

Je vous avoue, ma sœur, ne pouvoir lire vos lettres sans sentir mes entrailles émues de compassion de vos peines et de déplaisir de ne pouvoir vous en soulager; mais ne croyez pas, s'il vous plaît, que ce soit manque de le désirer que je ne vais point vous voir, une autre raison m'en empêche: *Et nous ne pouvons rien*, comme dit saint Jean, *s'il ne nous est donné d'en haut* (*Joan.*, VI, 3). Je prie Dieu de tout mon cœur d'être votre force et votre consolation.

J'ai sujet de croire que vous n'avez pas fort considéré ce que je vous ai dit autrefois, qu'il importe extrêmement de ne se pas trop attrister des fautes que l'on commet, parce que la tristesse est un plus grand mal que les fautes mêmes. Je vous le dis à cause que vos lettres me font voir que votre tristesse est excessive, ce qui procède sans

doute de ne l'avoir pas combattue dès sa naissance. Je vous conjure , au nom de Dieu, de ne vous imaginer pas qu'il se faille faire en cela une grande violence. L'adresse y fait plus que la force. Vous devez vous contenter de ce que le mérite du sang répandu par Jésus-Christ vous fait mener la vie, sinon d'une parfaite religieuse, au moins d'une pécheresse qui est chrétienne et qui peut ainsi espérer d'aller dans le purgatoire. Si vous n'avancez dans le bien, gardez-vous de reculer en faisant encore pis, comme font ceux qui disent : Puisque je ne saurais obtenir ce que je désire, je ne veux point de ce que l'on m'offre. Continuez de marcher, et vous arriverez enfin au ciel par l'assistance de Jésus-Christ. Je vous conjure de me croire sans qu'il soit besoin que vous me rendiez un compte particulier de vos peines ; car, quelque grandes qu'elles vous paraissent, Notre-Seigneur veut les guérir et vous sauver. Il sait pourquoi il ne vous accorde pas ce que vous désirez, et c'est peut-être parce qu'il connaît que, pour des raisons que vous ignorez, il vous serait désavantageux de l'obtenir, comme nous en voyons plusieurs exemples, et que d'autres, au contraire, s'avancent fort dans cet état qui vous semble si pénible. Suivez donc mon conseil, et n'oubliez aucun soin pour ne point tomber en péché mortel, afin que Notre-Seigneur vous assiste. J'espère de sa bonté qu'il vous conduira par la main. Et quand même il ne vous paraîtrait pas qu'il le fit, ne perdez pas néanmoins courage, mais recourez aussitôt à cette source d'eau vive, à cette fontaine si pure et si claire, qui est le sacrement de la pénitence ; recommencez à marcher comme auparavant, et encore qu'il soit vrai que cette sorte de vie est d'une âme qui se trouve sans consolation, parce qu'elle n'est pas saine, supportez-la avec patience, ainsi qu'un malade supporte sa maladie, et contentez-vous de ce que la vôtre n'est pas du nombre de celles qui vont à lui par le chemin le plus droit et avec le plus de perfection, vous serez sauvée comme plusieurs autres, parce que vous aurez imploré sa miséricorde. Vivez dans cette espérance. Ne croyez pas que vos imperfections soient capables de vous perdre. Le sang de l'Agneau sans tache intercédera pour vous ; il vous obtiendra la grâce de ne point tomber dans de grands péchés, et de vous relever des autres par la douleur que vous en aurez. Mais cette douleur doit être accompagnée d'espérance et d'une si grande résignation à la volonté de Dieu, que vous receviez de bon cœur tout ce qu'il lui plaira qui vous arrive. Ainsi, vous éviterez de tomber dans le piège que le démon vous tend par cette dangereuse défiance, qui peut vous faire beaucoup plus de mal que tout le reste. Dites-vous à vous-même : Si je suis telle que je dois être, le Seigneur me fera miséricorde comme il l'a faite à tant d'autres pécheresses, puisqu'il me fait la grâce de me repentir de mes péchés, de lui en demander pardon, d'être dans son Eglise et de recevoir ses sacrements, quoique je sois la plus vile et la plus indigne créature de toutes celles à qui il accorde de telles faveurs.

Croyez-moi, ma sœur, ce n'est pas un petit avantage de mener une sorte de vie dans laquelle on peut espérer de se sauver, quoique après avoir demeuré deux mille ans dans le purgatoire, puisque l'on passe de là dans le ciel ; ce qui étant un bonheur infini, tout ce que l'on souffre pour l'obtenir ne peut être considérable. Je prie le Saint-Esprit de vous protéger toujours, de vous donner du courage et de vous rendre à jamais bienheureuse.

LÉTTRE IX.

A UNE DEMOISELLE QUI SE VOULAIT FAIRE RELIGIEUSE.

Il l'instruit de la manière dont elle doit reconnaître cette faveur de Dieu, et se conduire dans le monastère.

La grâce que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous fait de vous donner le désir de renoncer aux vanités et aux faux plaisirs du siècle est si grande, que s'il n'y ajoute la lumière dont vous avez besoin pour la connaître, et la force qui vous est nécessaire pour le servir, vous ne sauriez l'exécuter; car les enfants d'Adam ne pensent qu'à jouir des contentements de ce monde, et se mettent fort peu en peine de l'autre. Que béni soit à jamais cet Esprit-Saint qui vous a désabusée de ce qui en trompe tant d'autres, et ouvert les yeux pour voir qu'il est incomparablement plus avantageux de mépriser des satisfactions passagères que d'en jouir, et d'aimer mieux être l'épouse de Jésus-Christ que du plus grand roi qui soit sur la terre. Considérez combien grande est cette grâce; admirez votre bonheur d'avoir un tel époux, et demandez-lui d'ajouter à cette faveur celle de vous rendre capable de le servir. Préparez-vous à porter dans la religion le joug si doux de votre Sauveur; et, pour mépriser les travaux qui pourront s'y rencontrer, considérez quelle est la grâce qu'il vous a faite d'être toute à lui, et que ceux que vous auriez soufferts dans le monde auraient été incomparablement plus grands, puisque l'on y éprouve pour un plaisir mille douleurs, au lieu qu'une seule des peines que l'on endure pour Jésus-Christ peut acquérir une éternité de gloire.

Efforcez-vous d'être si humble, que vous vous réputiez la moindre de toutes. Souvenez-vous que le Fils de Dieu, pour nous en montrer l'exemple, lava les pieds de ses apôtres, et que si vous vous humiliez en ce monde, vous serez glorifiée en l'autre. Considérez ces paroles de Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth., II, 29), gravez-les dans le vôtre, et vous en tirerez de grands avantages; car l'humilité est utile à tout : la douceur fait tout souffrir; et comme Dieu reconnaît pour ses enfants les doux et les humbles, les superbes et les colères sont les enfants du démon.

Affectionnez-vous aussi extrêmement à l'obéissance, parce que c'est obéir à Dieu que d'obéir à vos supérieurs; et qu'en pratiquant bien cette vertu, vous trouverez le paradis en ce monde. Ceci suffit pour cette heure, et je ne vous en dirai pas davantage jusqu'à ce que vous m'avez fait savoir dans quelle disposition vous vous trouverez. Je prie Notre-Seigneur, qui vous a fait la grâce de vous appeler pour être à lui, de vouloir achever en vous ce qu'il y a commencé, afin qu'après l'avoir servi fidèlement en cette vie, vous jouissiez éternellement du bonheur de sa présence dans le ciel.

LÉTTRE X.

UNE RELIGIEUSE.

Il lui donne des avis touchant la conduite qu'elle doit tenir pour s'avancer dans le service de Dieu.

Je ne doute point, ma sœur, que vous ne souffriez des peines intérieures et extérieures, puisque c'est le chemin par lequel Dieu conduit les siens à un repos éternel. Il leur fait imiter en cela son Fils bien-aimé qui, après qu'il l'eût déclaré tel par une voix venue du ciel,

ensuite de son baptême, fut tenté en diverses manières. Ainsi, une âme appelée de Dieu ne doit point espérer d'avoir des plaisirs et des consolations en cette vie, mais des travaux et des douleurs, et doit autant aimer à souffrir que les personnes du monde l'appréhendent.

Apprenez, ma sœur, à supporter la dureté des afflictions, pour montrer que vous êtes une véritable fille de Dieu, en convertissant ces pierres en pain. Le moyen de peu souffrir est de se préparer à beaucoup souffrir, parce que la souffrance se change en joie lorsqu'on l'aime, et augmente, au contraire, quand on l'appréhende. Souffrez de bon cœur de petites peines par votre amour pour celui qui en a enduré pour vous de si grandes, et désirez d'en avoir encore davantage. Un véritable serviteur de Dieu souhaite toujours de faire pour l'amour de lui plus qu'il ne fait, et de souffrir plus qu'il ne souffre, afin de lui témoigner que son cœur ne brûle pas seulement d'amour pour lui, mais jette des étincelles au dehors, comme l'archange le dit au prophète Daniel (*Daniel*, X). Jésus-Christ nous ayant aimés si ardemment, ne vous contentez pas de ne l'aimer que médiocrement. Il n'y a point de travaux, d'outrages et de douleurs qu'il n'ait soufferts, et l'excès de son amour pour nous les lui a fait trouver faciles à supporter. Il paraît par là que les tièdes ne le connaissent point et ne se connaissent point eux-mêmes; car s'ils considéraient combien de péchés il leur a pardonnés, dont un seul méritait l'enfer, ils ne pourraient manquer de le beaucoup aimer, lui étant si redevables, puisque en leur donnant le loisir de faire pénitence et d'espérer en sa miséricorde, au lieu de les condamner, comme il le pouvait avec justice, ils ne lui sont pas moins obligés que s'il les avait retirés du milieu de ces tourments éternels.

Gardez-vous donc bien de dire • Mes péchés n'étant pas en grand nombre, Dieu ne m'en a pas beaucoup remis, et ainsi je lui suis peu redevable. Une telle pensée ne peut procéder que d'un étrange aveuglement et d'un orgueil insupportable, parce que, sans parler de ce que l'apôtre saint Jacques dit expressément : qu'il n'y a personne qui n'offense beaucoup Dieu, il est très-certain que nous lui sommes redevables à cause des péchés mortels que nous n'avons point commis, puisque la même bonté qui nous a remis ceux où nous sommes tombés, nous a empêchés de tomber dans les autres, et que s'il ne nous soutenait de sa main toute-puissante, il n'y en aurait point dans lesquels nous ne tombassions. Ainsi, tant s'en faut que celui qui a moins offensé Dieu doive moins le remercier que celui à qui il a pardonné plus de péchés, il doit au contraire beaucoup plus lui rendre grâces, parce qu'il lui est plus obligé de l'avoir empêché de tomber que s'il l'avait relevé après sa chute.

Dieu nous ayant commandé d'entretenir un feu perpétuel sur son autel (*Levit.*, VI), ne cessez jamais de lui offrir en sacrifice de louange votre cœur enflammé d'amour pour lui; mais offrez-le-lui tout entier et sans partage. Car si vous y donnez quelque entrée aux créatures; il se trouvera sec, triste, malade, et ainsi indigne de lui. Méprisez-les donc et considérez-vous comme si vous étiez seule avec lui seul. Que devez-vous désirer de voir autre chose? et quand vous verriez et entendriez tout ce qui se passe sur la terre, que serait-ce qu'une vanité qui disparaîtrait comme un éclair et ne vous laisserait que du dégoût?

Ne différez point d'oublier ce que vous devez sitôt quitter malgré que vous en ayez. Ne vous laissez pas éblouir par ces fausses apparences qui en trompent tant d'autres. Ne vous souciez non plus du monde qu'il se soucie de vous. Mourez à tout ce qui n'a rien de stable, et ne songez qu'à vivre pour ce qui subsistera toujours. Portez toutes

vos pensées vers cet heureux séjour où l'on voit éternellement Dieu dans sa gloire, afin qu'au sortir de cette vie son Esprit-Saint vous y conduise ; et ne croyez rien perdre en renonçant d'affection à tout ce qui est ici-bas, puisque son plus grand éclat n'est qu'obscurité, et que ce qui y paraît de plus assuré n'est que fumée. Imaginez-vous d'être arrivée à votre dernière heure, et vous connaîtrez quelle est la folie de ceux qui mettent leur affection à ce qui passe si promptement que l'eau d'un torrent ne court pas plus vite. N'est-ce pas une chose extravagante qu'avancant sans cesse vers la mort, nous ne pensions qu'à rire et nous divertir comme si nous marchions vers la vie ? Efforcez-vous, je vous prie, d'imiter ceux qui ont fait ce chemin comme un voyageur qui ne songe qu'à se rendre au lieu où il lui importe d'arriver, et ont ainsi gagné le ciel ; au lieu que s'ils eussent passé la vie présente dans les plaisirs, ils se trouveraient maintenant dans des tourments éternels.

Apprenez dans les afflictions à ne pécher point, puisque les fruits du péché sont si amers et ceux de la souffrance si doux. Ne perdez nulle occasion de faire du bien pendant que vous en avez le temps : *Ménagez le temps*, dit saint Paul, *parce que les jours sont mauvais* (Ephes., V, 15) ; et que si vous ne vous occupez que du soin des choses temporelles, vous ne penseriez jamais à ce qui regarde votre âme. Coupez ce que vous ne pourrez détacher ; marchez toujours pour vous avancer ; oubliez tout ce qui regarde le corps et travaillez pour le bien de votre âme, puisque s'il faut manquer à l'un des deux, il vaut mieux que ce soit en retranchant quelque chose de la nourriture du premier que de celle que l'autre reçoit de l'oraison et de la communion. Car si, nos forces étant déjà si petites, c'est les diminuer encore que de les diviser, que sera-ce si nous en employons la plus grande partie à ce qui concerne cette vie qui passe, et la moindre à ce qui nous importe d'une vie qui ne finira jamais ?

Comme le monde se déclare si visiblement votre ennemi, rompez avec lui pour ne vous y réconcilier jamais, et tournez les yeux vers Dieu qui vous regarde et qui veut que vous le regardiez toujours. Que pouvez-vous faire qui vous soit plus avantageux que de vous tenir en la présence de celui que les anges ne se lassent jamais de voir ? Si vous désirez de trouver en Dieu tout ce que vous pouvez souhaiter, ne cherchez que lui seul ; car il ne se donne qu'à ceux qui ne veulent que lui : et qu'y a-t-il de plus juste que de se donner tout entier à celui de qui l'on tient tout ce que l'on est et tout ce que l'on a ? N'appréhendez point de renoncer aux plaisirs pour acquérir un tel bien. Remettez entre ses mains votre honneur, votre vie, votre salut, et tout ce que vous avez et que vous pouvez désirer. Priez-le de le recevoir pour en user comme il lui plaira, et de vous traiter aussi rudement qu'il voudra, pourvu qu'il vous fasse la grâce de se donner à vous ; n'y ayant point de travaux qui ne vous doivent paraître légers pour posséder un si grand bonheur. Que si vous avez quelque plainte à lui faire, ce ne doit être que de vous-même, ce ne doit être que de n'avoir pas reçu avec joie les peines qu'il a permis qui vous soient arrivées pour en faire un bon usage. Demandez-lui de vous faire pratiquer ce qui vous est le plus avantageux, et non pas ce qui vous est le plus agréable. Tâchez de ne vous point laisser affaiblir par les tentations, les disgrâces, les injustices et tout ce qui pourrait vous arriver de plus fâcheux.

Il faut pour être couronnée que vous soyez éprouvée comme l'on éprouve l'or par le feu, et non pas comme la paille qui s'y brûle. Ne ressembliez pas à ceux qui ne servent Dieu que lorsque rien ne leur donne de la peine, et qui, aussitôt qu'il leur en arrive, ne font que leur

volonté et non pas la sienne. On a besoin de courage pour gagner le ciel ; et croyez-vous, ma sœur, que le Fils de Dieu n'y étant entré lui-même qu'après avoir enduré tant de tourments, ses serviteurs y puissent entrer sans rien souffrir ? Pour être heureux en l'autre vie, il faut sortir de celle-ci tout déchiré de coups et couvert de sang comme les faureaux sortent de la barrière après y avoir soutenu de grands combats.

La vie d'un chrétien est un martyre continuel, puisque si l'on considère tout ce que l'on est obligé de faire pour ne point offenser Dieu, on trouvera que ceux qui meurent pour la foi de Jésus-Christ, et ceux qui ne vivent et ne veulent vivre que pour travailler à se rendre dignes de son amour, sont tous martyrs : les premiers selon l'effet ; et les autres selon l'esprit. On employait le fer, le feu et toutes sortes de tourments pour combattre la foi des martyrs ; et il n'y a rien que les démons ne fassent maintenant pour combattre la chasteté, la charité, l'obéissance et les autres vertus des chrétiens. Cependant il faut y persévérer pour être sauvé, et nous ne pouvons l'espérer que par l'assistance toute-puissante de Jésus-Christ. Mais nous devons nous la promettre, si nous faisons tout ce qui dépend de nous pour l'obtenir en disant comme saint Pierre : *Seigneur, sauvez-nous (Matt., XIV)*. Ainsi lorsque nous nous voyons en danger d'être submergés, notre cœur ne doit pas demeurer dans le silence, il faut implorer le secours de Notre-Seigneur afin qu'il nous tende la main comme il fit à ce grand apôtre, et fortifie notre faiblesse. Ne cessons donc point de le prier jusqu'à ce que nous sentions qu'il nous donne cette force qui nous est nécessaire pour nous attacher à lui de telle sorte que rien ne nous en puisse séparer. Aimons-le si fortement que nous puissions dire avec saint Paul : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence (Rom., VIII, 35)* ? Nous nous élèverons par ce moyen au-dessus de tout, parce que ceux dont la volonté est soumise à celle de Dieu trouvent leur consolation dans leurs souffrances, et que se défiant d'eux-mêmes pour ne mettre leur confiance qu'en lui seul, ils lui donnent toute la gloire des événements qui leur sont favorables, et ne se lassent jamais de le louer.

LETTRE XI.

A UNE RELIGIEUSE QUI ÉTAIT MALADE A L'EXTRÉMITÉ

Il la console, l'encourage et l'instruit de ce qu'elle devait faire en cet état.

Dévote servante de Jésus-Christ, vous me mandez qu'il est temps que je me souviennne de vous, puisque vous êtes sur le point d'arriver à cette dernière heure si redoutable ; et certes vous avez raison. J'avoue que cette nouvelle m'a été très-sensible ; mais en la considérant selon l'esprit et avec les yeux de la foi, nous devons vous et moi nous en réjouir, puisque Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Lorsque toutes ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche (Luc., XXI, 28)*. Car encore que Jésus-Christ vous ait préservée par sa bonté et par le mérite de son sang du malheur de tomber en des péchés mortels, vous étiez encore en péril d'y tomber, et de tomber souvent en de véniels si vous continuiez d'être dans cette captivité du corps qui l'assujettit à tant de misères. C'est ce qui a fait gémir tant de saints et fait dire à saint Paul : *Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort (Rom., VII, 24)* ? au lieu que dans l'état où vous vous trouverez au sortir de cette vie, vous ne

serez plus en hasard de pécher ni mortellement ni véniellement, parce que le sang de l'Agneau sans tache qui a été répandu pour nous vous aura garantie de l'enfer où l'on ne fait sans cesse que pécher. Ainsi vous ne courrez fortune que d'aller au purgatoire où l'on ne pèche plus, et passerez de là dans le ciel pour voir votre divin Epoux et jouir de la félicité qu'il vous a acquise par ce qu'il a souffert en la croix. Or, comme il est encore plus étrange qu'un Dieu y ait été attaché que de vous voir aller dans le ciel, j'espère de sa bonté qu'après avoir fait pour l'amour de vous ce qui était de plus difficile, il ne vous refusera pas ce qui est facile. Ce sera là, ma sœur, que s'accomplira parfaitement ce mariage spirituel que vous avez contracté avec lui, et que vous vous trouverez si libéralement récompensée de tous vos travaux, que ce corps mortel que vous lui avez consacré, quoique demeurant toujours le même, jouira d'un bonheur d'autant plus grand qu'il aura pour l'amour de lui plus enduré en cette vie. Car comme ce ne sera pas seulement en partie que vous serez heureuse, votre corps aussi bien que votre âme jouira d'une félicité et éclatera d'une beauté dignes de l'épouse de ce grand roi qui commande également dans le ciel et sur la terre.

Ne soyez donc point en peine de ce que vous deviendrez après votre mort. Contentez-vous de savoir que Jésus-Christ, ce divin époux, à qui vous vous êtes donnée, est tout-puissant et qu'il vous aime. Après vous avoir garantie des dangers d'une navigation aussi périlleuse qu'est celle de cette vie, permettrait-il que vous fissiez naufrage lorsque vous serez près d'arriver au port? Remettez-vous entièrement entre ses mains? Offrez-vous à lui de tout votre cœur, soit pour la vie, soit pour la mort, ou pour tout ce qui lui sera le plus agréable. Conjurez-le par le mérite du sang qu'il a répandu pour vous de vous pardonner vos péchés; et après vous être confessée et avoir reçu son sacré corps, prosternez-vous à ses pieds pour lui demander, avec une ferme confiance de l'obtenir, d'effacer toutes vos offenses par une goutte de ce sang. Séparez-vous de la communication des créatures autant que votre maladie vous le permettra, de même que Jésus-Christ étant proche de la mort se sépara de ses disciples pour aller prier son Père dans la solitude, afin de leur en donner l'exemple. Que tous vos entretiens soient avec lui et avec sa bienheureuse Mère, et pour soulager en cela votre faiblesse, il sera bon d'avoir devant vous un crucifix et une image de cette très-sainte Vierge. Remerciez Dieu de tout votre cœur de toutes les grâces tant générales que particulières qu'il vous a faites: cherchez votre refuge dans les plaies de Jésus-Christ qui sont l'Eglise, d'où sa justice n'arrache point les pécheurs lorsqu'ils se sont repentis; et là demeurez en paix avec une ferme espérance que par le mérite de sa mort vous irez jouir dans le ciel d'une vie qui ne finira jamais. Je le prie d'être toujours avec vous.

LETTRE XII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il l'excite à l'amour de Dieu, et lui donne des avis pour marcher dans le chemin de la perfection.

Fidèle Epouse de Jésus-Christ, j'ai reçu votre lettre, et je rends grâces à Notre-Seigneur de celle qu'il vous a faite de vous recevoir au nombre de ses servantes quand, en méprisant tout ce qui est visible, vous avez embrassé la mortification pour lui consacrer votre âme et votre corps, afin de pouvoir tout espérer de sa bonté en récompense de ce que vous vous êtes donnée à lui sans réserve. Reconnaissez l'obli-

gation que vous lui avez de vous avoir si favorablement traitée, lorsque vous méritiez de recevoir le châtement de vos péchés. Il n'y a pas sujet de s'étonner que vous désiriez d'être aimée d'un Dieu puisque tant de raisons vous y portent. Mais l'on ne saurait trop s'étonner que ce roi du ciel veuille prendre pour son épouse une créature que ses péchés en avaient rendue indigne, et que nul des grands de la terre n'aurait voulu honorer de cette qualité.

Réjouissez-vous donc de vous être donnée entièrement à Jésus-Christ, et ne vous imaginez pas que cette donation soit venue de vous, ni que vous l'ayez obligé en la lui faisant. Vous lui en êtes au contraire très-redevable puisque tout l'avantage est de votre côté. Considérez-vous comme une esclave qui lui a coûté si cher, et quelque fidèlement que vous le serviez ne pensez pas qu'il vous en soit redevable, puisque vous y êtes obligée, et qu'une esclave qui ne sert pas bien mérite d'être châtiée, parce qu'elle a comme dérobé à son maître le service qu'elle lui devait. Ce qui a fait dire à Jésus-Christ : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles : nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire* (Luc., XVII, 10). Que sera-ce donc de nous qui ne faisons presque rien de ce qui nous a été ordonné? Car qui de nous aime Dieu de tout son cœur, de toute sa force, de toute son âme, pour ne penser qu'à lui plaire sans se considérer soi-même, et mortifier ainsi toutes ses passions afin qu'elles ne troublent point la raison, et que rien ne l'empêche de s'employer tout entier à son service?

On peut dire, ma sœur, que peu de personnes aiment Dieu, puisque notre affection aux vanités et cet amour-propre qui nous tyrannise nous empêchent de donner à Dieu tout notre amour. Car il est certain que la vie de notre amour-propre est la mort de notre amour pour Dieu. Plus nous nous aimons, moins nous l'aimons : or, qui est celui qui ne s'aime pas plus qu'il ne doit, qui par conséquent n'aime pas moins Dieu qu'il ne doit, et qui puisse passer pour innocent lorsqu'il manque à ce devoir? De ce manquement d'aimer assez Dieu on tombe dans celui de n'aimer pas assez le prochain, de ne pouvoir le souffrir, de ne se soucier pas de le fâcher, et on commet encore d'autres fautes qui réduisent l'âme en l'état qu'est une plaie dont il sort sans cesse de la corruption. Car nos fautes sont en plus grand nombre que nous ne saurions nous l'imaginer. Dieu seul qui connaît le fond des cœurs sait quelle est notre misère, et il arrive souvent que ce qui nous paraît être pur n'est qu'impureté devant lui. Nous devions donc, comme disait Job, appréhender que Dieu étant la souveraine justice, il ne condamne en nous ce que nous y approuvons. Mais sa miséricorde est si grande, qu'il nous souffre, nous pardonne et nous aime, encore que nous en soyons indignes.

Notre cœur étant comme un vase que Dieu prend plaisir à remplir des trésors de sa miséricorde, rien ne lui est plus désagréable que de voir que, faute de reconnaître notre misère, ce cœur demeure sec et aride au lieu d'être arrosé des eaux de sa grâce qui le combleraient de consolation et de joie, et le rendraient abondant par de bonnes œuvres en fruits de bénédiction. Car tout ce que nous avons de bon vient de Dieu; et nous ne saurions seulement par nous-mêmes prononcer le nom de Jésus. Ce Sauveur du monde a déclaré qu'il était Dieu en s'attribuant ce qui n'appartient qu'à Dieu, et Dieu ne nous a donné ce Fils unique égal à lui-même qu'à condition de reconnaître que nous n'avons rien de bon qu'en lui et par lui; en sorte que plus nous sommes riches, plus nous lui sommes redevables, et plus nous sommes coupables si nous manquons à répondre par de grands services à de si grandes faveurs, et si la connaissance que nous avons de sa vérité divine ne

nous porte à ne nous rien attribuer que le péché. Car si nous étions dépouillés de tout ce que Dieu nous donne et qu'il nous conserve en chaque jour, nous retournerions au néant dont nous avons été tirés : et sans la grâce qu'il nous communique par Jésus-Christ, que deviendraient les plus saints, sinon ce qu'était saint Pierre quand il le reniait, ce qu'était saint Paul quand il le persécutait ? Et chacun n'éprouve-t-il pas en lui-même l'état déplorable où il était avant que notre divin libérateur eût changé dans lui le cœur du vieil homme en un cœur nouveau ?

La justification n'est autre chose que la résurrection de l'âme, qui de morte qu'elle était par le péché, est animée de l'esprit de vie que Dieu répand en elle par le mérite de la mort de son Fils unique. Ainsi comme on ne pourrait dire sans folie qu'un corps peut s'attribuer sa vie et sa mort, et non pas à l'âme qui l'anime, on ne saurait non plus dire que l'âme peut s'attribuer la vie des bonnes œuvres qu'elle fait, et non pas à l'Esprit de Dieu de qui elles tirent la vie. Il arrive aussi quelquefois que Dieu, pour châtier certaines personnes de leur présomption, retire d'elles ses grâces, afin que se trouvant incapables d'agir comme auparavant, elles reconnaissent que c'était un autre esprit que le leur qui produisait leurs bonnes œuvres, ou pour parler ainsi, leur donnait la vie, et que nos âmes ne sont sans la grâce de Jésus-Christ que ce qu'est le corps quand l'âme en est séparée.

C'est pourquoi, ma sœur, puisque rien ne vous appartient que vos fautes, ne considérez que cela en vous. Si Notre-Seigneur ne vous donne point de consolations, examinez-vous, et vous trouverez que votre tiédeur et votre lâcheté, vous en rendant indigne, vous méritez qu'il vous traite de la sorte. Et s'il vous donne des consolations, ayez honte de ne les pas recevoir avec une assez humble reconnaissance, puisque vous devez d'autant plus avoir de confusion de votre indignité que Dieu vous traite comme si vous étiez vertueuse. Considérez le peu de profit que vous avez fait de ses bonnes inspirations, et combien de fois, au lieu d'exécuter ce qu'il vous disait dans le cœur, vous l'avez aussitôt oublié, quoique la moindre de ses paroles doive durant toute votre vie, demeurer gravée dans votre esprit sans qu'il soit besoin qu'il vous la répète. Souvenez-vous de tant de précieuses liqueurs qu'il a versées dans votre âme, et qu'au lieu de les y conserver soigneusement, vous les avez laissées répandre. Souvenez-vous qu'encore que plus il nous console, plus nous devons oublier les choses de la terre pour nous recueillir dans nous-mêmes, afin d'être en état de recevoir de nouvelles consolations, vous vous êtes trouvée plus dissipée qu'auparavant.

Que dirai-je de nos faiblesses, sinon que si nous les examinons avec soin, nous trouverons que nous manquons en tout, parce qu'au lieu de considérer dans ce qui nous arrive de quelle sorte nous devons agir pour n'y commettre point de fautes, nous nous imaginons de n'en faire point. Chacun sait que si un page manquait à bien faire la révérence, on le reprendrait sévèrement ; que s'il n'exécutait promptement ce qu'on lui commande, ou répliquait à ce qu'on lui dit, on le châtierait ; et que l'on traite de la même sorte les serviteurs, parce que les maîtres ne se contentent pas qu'ils leur obéissent, mais veulent que ce soit avec toutes les circonstances qui doivent accompagner leur obéissance. Or, dites-moi, ma sœur, qui de nous rend un aussi profond respect à Dieu que celui qui lui est dû, quoique sa suprême majesté ne mérite pas seulement d'être révéérée, mais adorée avec crainte et tremblement, comme le font ces esprits célestes dont il est dit dans la messe, que les puissances tremblent en sa présence, et qu'il voit dans le fond de nos cœurs quels nous sommes avec beaucoup plus de clarté que n'en ont les rayons du soleil. Où est cette obéissance qui doit être si prompte

qu'il ne faille point nous redire la même chose? où est cette discrétion nécessaire pour bien servir Dieu et lui plaire? où est cette reconnaissance de ses incroyables bienfaits? où est enfin ce service de tout ce qui peut dépendre de nos corps et de nos âmes que l'on doit rendre à un tel Seigneur et à un si grand Dieu?

Il suffit d'avoir des yeux pour voir dans notre examen qu'il n'y a eu que du mal et de l'imperfection dans nos pensées, nos paroles, et nos actions; que manque d'aimer Dieu et notre prochain comme nous devions, nous n'avons pas fait beaucoup de bien que nous pouvions faire, ou que si nous en avons fait quelqu'un il a été mêlé de tant d'orgueil, de paresse, et d'autres défauts, outre ceux que nous ne voyons pas, mais que nous devons être persuadés les surpasser de beaucoup, qu'étant obligés de croire que Dieu est infiniment bon, nous devons lui attribuer tout le bien que nous faisons, et à nous seuls tout le mal.

Le moyen de marcher selon la vérité est d'attribuer ainsi à Dieu ce qui lui est dû, c'est-à-dire tout le bien sans aucun mélange de mal, et d'avoir cette pensée si profondément gravée dans notre cœur que nous ne nous considérons que comme un roseau brisé sur lequel nous ne saurions nous appuyer sans tomber, et mettre au contraire toute notre confiance en Dieu, qui est inébranlable et si fidèle en ses promesses que la mer sécherait plutôt, et le soleil perdrait sa lumière que sa miséricorde nous abandonnât.

En marchant de la sorte on ne court pas seulement, mais on vole dans le chemin du ciel. Car comment tomberions-nous puisque Dieu nous soutient? comment nous égarerions-nous puisqu'il nous conduit? et qu'avons-nous à craindre puisqu'il nous regarde comme ses enfants, et nous veut faire régner avec lui? Dans la créance que vous devez avoir, ma sœur, qu'il vous aime, ne considérez que lui et vous; donnez-lui tout l'honneur et toute la gloire de ce qui se passe de bon dans votre âme; ne vous réservez que la confusion d'être si imparfaite, et l'espérance qu'il ne vous abandonnera pas dans le milieu de la carrière où il vous a fait entrer; mais vous mettra dans le ciel en la compagnie de ses heureuses et saintes épouses. Puisque c'est là qu'il veut vous faire un si grand honneur, ne recherchez point d'honneur dans le monde. Quelle apparence qu'étant conviée à ce banquet éternel vous voulussiez vous rassasier des viandes si fades et si insipides d'ici-bas où rien ne peut plaire à ceux qui ont tant soit peu goûté la douceur de ces aliments célestes? Renoncez à tout ce que vous serez sitôt contrainte de quitter; et reconnaissez combien vous étiez trompée lorsque vous y mettiez votre cœur. Quoi que vous puissiez faire pour Dieu n'est pas digne d'être considéré, puisqu'au lieu que vous aviez mérité l'enfer, il vous promet le paradis, et qu'il a tant souffert pour vous l'acquérir. Croyez que sa suprême grandeur surpasse infiniment tout ce que vous en sauriez imaginer, et que vous êtes trop heureuse de le servir quand il vous en devrait coûter la vie. Par ce moyen vous connaîtrez l'avantage que ce vous a été de tout quitter pour vous donner à lui, et quelle est la folie de ceux qui, se laissant éblouir par le faux éclat des choses présentes, ne pensent point à se mettre en état d'obtenir l'effet de ses divines promesses. Ainsi vous le remercieriez de vous avoir désabusée; de vous avoir fait regarder le ciel, lorsque vous ne regardiez que la terre; de vous avoir prise pour sa fille, lorsque vous étiez esclave de la vanité; de vous avoir donné sujet d'espérer, lorsque vous viviez sans espérance; et de vous avoir mise par une bonne vie en état de bien mourir, pour passer de cet exil dans la terre des vivants, dans cette bienheureuse terre qui n'est autre chose que de jouir de sa présence sans interposition et sans voile, et une telle félicité que lui seul la connaît

dans toute son étendue comme lui seul la peut donner. C'est la grâce que j'espère qu'il vous fera, non que vous l'avez méritée, mais par son extrême miséricorde qui soit en tout et partout louée et glorifiée dans tous les siècles des siècles.

LETTE XIII.

A UNE DEMOISELLE QUI SE VOULAIT FAIRE RELIGIEUSE.

Il l'instruit sur ce qui regarde la charité.

Fidèle épouse de Jésus-Christ, vous me priez de vous dire ce que c'est que la charité afin d'y conformer votre vie, parce que vous apprenez de saint Paul, que *tout ce que nous saurions faire sans cette vertu, quand même nous livrerions nos corps pour être brûlés, nous serait inutile* (I Cor. XIII, 3). Cette demande est si grande qu'elle aurait besoin que ce grand apôtre, dont les paroles vous ont tant touchée, vous y répondit lui-même. Car nulle autre question ne peut être plus importante, parce qu'en cela consiste la perfection de notre religion. Ce qui a fait dire à ce même apôtre qu'en *pratiquant la charité on accomplit toute la loi* (I Cor. XIII).

Ce que vous avez donc à faire est de prier le Saint-Esprit qui est tout amour, et par conséquent toute charité de vous instruire sur ce sujet en répandant cette vertu dans votre cœur, comme il en remplit ceux des apôtres au jour de la Pentecôte. Lui seul le peut faire : et comment la langue d'un homme mortel et misérable tel que je suis, pourrait-elle vous bien expliquer une matière si sublime ? Il faut, pour en parler dignement, ce langage tout céleste qui n'est su que de ces esprits bienheureux dont toute l'occupation est d'aimer Dieu véritablement, et tout ce qu'il veut qu'ils aiment. De quelle sorte puis-je donc vous parler de cet amour si désintéressé et si détaché de tout amour propre qu'il n'a point d'autre objet que Dieu, moi que le péché de notre premier père porte par une malheureuse inclination à ne regarder en toutes choses que mon intérêt ?

Notre misère est si grande que même dans les actions entreprises pour le service de Dieu, nous penchons de telle sorte vers ce qui nous touche, que nous ne travaillons dans la plupart que pour notre utilité : ce qui fait qu'encore que ces actions soient saintes en elles-mêmes, la manière dont nous les faisons les corrompt par ce mélange d'intérêt que notre amour-propre y fait entrer. Ainsi la différence qu'il y a entre ces actions est, qu'en y joignant nos imperfections, elles sont comme une eau qui coule dans un tuyau de terre ; au lieu que lorsque nous n'y recherchons que la gloire de Dieu, elles coulent dans un tuyau d'or. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qui n'a jamais recherché que l'honneur de son Père, et dont l'amour l'a fait descendre du ciel dans la terre pour accomplir sa volonté, de délier ma langue, afin que je puisse vous dire quelque chose de ce que vous désirez savoir de moi. Que si ce désir si louable ne me contraignait point de vous répondre, mon incapacité me fermerait la bouche.

Pour vous faire comprendre ce que c'est que la charité, et comme vous devez sans cesse vous y occuper, je désirerais que vous sussiez quelque chose de l'amour que les saints ont dans le ciel, afin de connaître en quoi consiste cette vertu lorsqu'elle est véritable, parce que d'autant plus que nous en aurons de connaissance notre amour sera plus parfait. Vous devez donc savoir, ma sœur, que l'amour que l'on a dans le ciel fait que les saints n'ont qu'une même volonté avec celle de Dieu, parce comme dit saint Denis, que l'un des effets de l'amour est d'unir de telle sorte les volontés de ceux qui s'aiment, que ce n'en soit

plus qu'une seule. Ainsi, Dieu n'aimant souverainement que sa gloire et son être souverainement parfait et glorieux, il s'ensuit delà que dans l'amour que les saints ont pour lui, ils désirent avec ardeur qu'il soit parfaitement glorifié et parfaitement honoré : et dans l'accomplissement de ce désir qui est comme un fruit que le Saint-Esprit produit en eux, ils ont la joie inconcevable de voir ce celui qu'ils aiment avec tant d'ardeur, est si riche par lui-même que ses biens et ses trésors sont infinis.

Que si vous désirez, ma sœur, de participer un peu à cette joie toute céleste, représentez-vous quelle est celle d'un bon fils lorsqu'il voit son père, sage, riche, puissant, aimé, estimé, honoré de tout le monde, et particulièrement chéri de son roi. Que si cette joie est si grande, considérez quelle doit être celle des saints dont on peut dire ce que saint Paul dit de la gloire : *Que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu combien elle est grande, et qu'elle n'est connue que de ceux qui l'éprouvent (I Cor. II, 9).*

Vous voyez par là, ma sœur, selon que la petitesse de l'esprit humain est capable de le comprendre quel est l'amour des saints dans le ciel. De cet abondant fleuve d'amour qui arrose la Jérusalem céleste, cette ville sainte où Dieu a établi son séjour, sort comme un ruisseau l'amour du prochain, qui fait que les saints qui n'ont pour objet que la gloire et l'honneur de Dieu sont comblés de joie de voir avec quelle ferveur il est honoré et glorifié par les autres saints, et de quelle sorte il les glorifie et se glorifie en eux. C'est cet amour si pur des saints qui fait qu'ils sont plus touchés de la gloire des plus grands saints que de la leur propre, parce qu'elle contribue davantage à celle de Dieu.

Vous voyez, ma sœur, combien l'amour-propre et l'envie qui l'accompagne toujours sont opposés à ce parfait amour des saints. Que si vous me dites qu'il s'ensuivrait de là qu'ils auraient quelque peine, de ce que n'étant pas si parfaits que les autres, Dieu ne serait pas tant glorifié en eux : je réponds que cela ne saurait être, parce que le premier effet de l'amour étant d'unir les volontés, la leur est tellement unie et comme transformée en celle de Dieu qu'ils ne peuvent vouloir que ce qu'il veut. Ainsi ils sont pleinement contents de la gloire dont ils jouissent sans envier celle des autres quoique plus grande ; outre que la diversité de ces degrés de gloire embellit encore beaucoup davantage cette superbe cité de Dieu qui est l'Eglise triomphante, que s'ils étaient tous égaux et tous semblables : de même que dans la musique, la diversité des cordes et des tons rend le son d'une lyre beaucoup plus harmonieux et plus agréable. C'est là ce fleuve que saint Jean dit dans l'Apocalypse, qu'il vit sortir du trône de Dieu et de l'agneau dont les saints boivent dans le ciel, s'enivrent d'amour, et dans cette heureuse ivresse chantent incessamment des cantiques à la louange de leur Créateur.

Vous savez déjà, ma sœur, quelque chose de la manière dont sont taillées les pierres célestes du temple assis sur l'éternelle montagne, puisque vous avez à leur imitation bâti une demeure à Dieu dans votre âme comme Moïse bâtit le tabernacle selon le modèle qu'il lui en avait fait voir sur la montagne de Sinaï.

Que si vous désirez de passer cette vie avec une parfaite charité et un parfait amour de Dieu, il faut que vous ayez un désir perpétuel ou au moins le plus continuel que vous pourrez, que Dieu en la présence duquel vous marchez soit glorifié en vous comme il l'est en lui-même, et que vous soyez remplie de joie en considérant qu'il est le véritable amour, infiniment bon, infiniment puissant, et qu'au lieu qu'il subsiste par lui-même, tout ce qui est créé tient de lui son être et sa beauté. C'est le but auquel votre amour doit tendre, et dans lequel saint Thomas

dit que consiste la parfaite charité. Car quant à cet amour de tendresse pour Dieu, auquel les nouveaux dévots donnent le nom de charité lorsqu'ils s'en sentent touchés, quoiqu'il soit saint, il n'est pas du même prix de ce parfait amour qui transforme l'âme en celui qu'elle aime. C'est à cet amour que l'Eglise nous exhorte en tant d'endroits d'aspirer en disant, que *les justes doivent se réjouir au Seigneur (Philip. IV)*. Saint Paul le confirme en mêmes termes : et comme s'il ne lui eût pas suffi de le dire une seule fois, il le répète encore. David dit aussi : *Réjouissez-vous au Seigneur, et il vous accordera ce que vous lui demanderez (Psal. XCVI)*. C'est cette joie que la très-sainte Vierge exprima par ces paroles : *Mon esprit rempli de joie rend grâces à Dieu mon Sauveur (Luc. I)*. C'est cette joie dont saint Luc dit que Jésus-Christ se réjouit au Saint-Esprit. Et enfin c'est cette joie dont David dit encore en un autre endroit : *Mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur pour le Dieu vivant (Psal. LXXXIII, 2)*. Ce qui arrive quand la volonté signifiée par ce mot de cœur et qui aime Dieu actuellement, désire qu'il soit et règne en elle tel qu'il est, et qu'une affection si vive pénètre de telle sorte la chair qu'elle y allume un ardent amour pour Jésus-Christ.

Cet amour qui comble l'âme de joie est une chose si divine que dans l'invitatoire de matines, l'Eglise conduite par le Saint-Esprit nous exhorte de l'avoir en disant : *Venez vous réjouir au Seigneur et chantez des cantiques à sa louange parce qu'il est notre salut (Psal. XCIV, 1)*. Que si vous en voulez connaître l'excellence, pratiquez-le, et vous éprouverez qu'il est seul capable de satisfaire pleinement l'âme. Car elle ne voit pas plutôt son désir pour la gloire de Dieu être accompli qu'elle ne peut se lasser de le remercier, et de le bénir comme les saints font dans le ciel : ce qui a fait dire à David : *Seigneur, bienheureux sont ceux qui demeurent dans votre sainte maison, et qui vous louent dans tous les siècles (Psal. LXXXIII, 5)*. C'est cet amour dont saint Augustin était embrasé lorsqu'il disait à Dieu : *Seigneur, si j'étais Dieu et que vous fussiez Augustin, je vous céderais la qualité de Dieu et me contenterais d'être Augustin*.

Je ne crois pas, ma sœur, avoir besoin d'autres preuves pour vous faire connaître la grandeur et l'excellence de cet amour, puisque vous voyez si clairement qu'il tire l'homme hors de lui-même pour le transformer en Dieu. D'où il s'ensuit que toutes vos actions, tous vos exercices, et toutes vos prières ne doivent point avoir d'autre objet que lui, et que quand il n'y aurait que sa seule bonté, il doit être servi et adoré de toutes les créatures sans en prétendre de récompense. Car encore qu'il soit permis de le servir dans l'espérance qu'il reconnaîtra nos services, la parfaite charité ne s'intéresse qu'à ce qui regarde son honneur : ou si vous y envisagez quelquefois votre avantage, ce ne doit être que pour vous y animer et non pas pour considérer cette récompense comme votre dernière fin qui ne doit être que sa gloire. En cette manière il vous sera permis d'obéir aux commandements de Dieu dans la vue de la récompense.

Sur quoi si vous dites : notre âme étant souvent dans une telle tristesse et une telle tiédeur qu'elle demeure tout abattue, qui la réveillera donc ? qui lui redonnera du courage pour marcher avec joie dans le service de Dieu ? et comment pourra-t-elle alors avoir ce parfait amour dont vous me parlez ? Je réponds que c'est pour cette raison que je vous ai dit que vous devez désirer que Dieu soit tel qu'il est en lui-même parce que la véritable charité consiste en ce désir ; et que l'on peut l'avoir encore que l'on soit dans la tristesse, la tiédeur, et la sécheresse, comme un fils quoiqu'étant triste peut désirer que son père soit dans un parfait repos. En quoi je demeure d'accord que l'on a besoin d'une grâce particulière de Dieu ; et il ne la refuse pas à ceux qui

s'efforcent de marcher dans cette voie, c'est-à-dire, que quelque tristes qu'ils soient ils se réjouissent de ce que Dieu est tel qu'il est en lui-même; et cette joie est le fruit que le Saint-Esprit fait produire à la parfaite charité. Ainsi lorsque Dieu nous donne ce parfait amour nous ne saurions trop l'en remercier. Et quand il ne nous le donne pas, nous devons persévérer dans cet autre amour moins parfait, sans cesser de le bénir et de l'adorer, puisqu'il est toujours digne d'être loué et glorifié.

C'est une grande erreur de croire que si l'on ne ressent de la douceur et de la joie dans ces actes de charité ils sont inutiles : et comme le démon ne l'ignore pas, il travaille sans cesse à nous mettre dans la tiédeur et la sécheresse, afin de nous porter par cette fausse persuasion à abandonner ce saint exercice. Fermez donc l'oreille à ces tentations et persévérez dans cet amour de notre Sauveur, si vous voulez un jour être couronnée de sa main. Ayez un extrême soin dans toutes vos actions que sa gloire soit la fin que votre amour pour lui se propose. Car le changement arrivé dans notre volonté par le péché de notre premier père l'a tellement corrompue, que si vous n'y prenez bien garde il arrivera souvent que même dans ce saint exercice qui doit être si opposé à l'amour-propre, vous vous y rechercherez, en vous réjouissant de l'amour que vous avez pour Dieu, des grandes récompenses qu'il vous prépare dans le ciel, des consolations qu'il vous donne, et autres choses semblables, qui bien que bonnes en soi, ne s'accordent pas avec une parfaite charité.

Vous voyez, ma sœur, par ce que je vous ai dit le plus brièvement que j'ai pu quel est l'amour que vous devez avoir pour Dieu si vous voulez le rendre conforme à celui des bienheureux dans le ciel. Il me reste maintenant à parler de celui que vous devez avoir pour votre prochain et qui dépend de ce premier. Sachez donc qu'il consiste à lui désirer toute sorte de bien, à vous réjouir de tout ce que vous verrez de bon en lui, parce que cela tourne à l'honneur de Dieu, et à vous affliger de tous les péchés qu'il commet à cause qu'ils offensent cette divine majesté dont la gloire vous doit être si chère. Ainsi, comme je vous ai dit que notre amour pour Dieu consiste à se réjouir de ce que Dieu est ce qu'il est, et que lui seul nous peut donner cette joie, je vous dis de même que notre amour pour le prochain consiste à désirer en tout son bonheur, à s'en réjouir, et à s'affliger lorsqu'il pèche. Mais cela est aussi un don de Dieu qu'il n'accorde qu'à ceux qui le servent fidèlement. C'est pourquoi si vous n'y prenez bien garde vous trouverez, que cet amour de Dieu et celui du prochain ne tendent qu'à une même fin, qui est la gloire et l'honneur de Dieu. Il vous sera facile par cette raison de juger combien l'on est éloigné d'avoir ce véritable amour qui n'est autre chose qu'une charité parfaite, lorsqu'au lieu d'être bien aise de voir notre prochain s'avancer plus que nous dans l'exercice des vertus, on s'en attriste et on se décourage, parce qu'encore que celui qui aime véritablement Dieu, doive toujours être dans la douleur de ne le servir pas aussi parfaitement qu'il le pourrait et qu'il le devrait, il ne s'ensuit pas qu'il doive s'attrister de l'avancement de son prochain. Ce lui doit être au contraire une consolation de voir que d'autres suppléent à son défaut ; et ce découragement ne procède sans doute que de l'amour-propre. Car si le désir que celui qui aime véritablement Dieu a de le servir ne tend qu'à son honneur et à sa gloire, n'a-t-il pas sujet de se réjouir de ce que d'autres accomplissent ce qu'il souhaiterait tant de faire ?

Vous voyez par là, ma sœur, quelle doit être votre occupation dans ce paradis de l'Eglise militante où il a plu à Dieu de vous établir, lorsque par un effet de son amour et de sa grâce il vous a appe-

lée à là religion, si vous désirez de participer un jour à sa gloire dans l'Église triomphante où je le prie que nous le bénissions et le louions à jamais.

LÉTTRE XIV.

A UNE DEMOISELLE QUI AYANT FAIT VOEU DE VIRGINITÉ PENSAIT A SE MARIER.

Il l'exhorte à accomplir ce qu'elle avait promis à Dieu et l'instruit de la manière dont elle se devait conduire dans une telle tentation.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soit toujours avec vous. Je ne serais pas sincère si je ne vous avouais que je n'ai pu apprendre ce que vous m'avez fait écrire sans être touché d'une extrême compassion. On en a à moins que de voir une fille qui, ayant depuis plusieurs années fait vœu de virginité pour avoir l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ, ce roi du ciel et de la terre, se laisse persuader par un misérable conseil à rompre cet heureux mariage dont les vertus sont les fruits incorruptibles, pour en contracter un avec un homme mortel dont le corps sera réduit en poudre dans le tombeau.

Dieu dit autrefois à son peuple : *Quel sujet vos pères ont-ils eu de se plaindre de moi pour m'avoir ainsi abandonné, et s'être laissé emporter à des choses vaines (Jerem., II) ?* Permettez-moi, mademoiselle, de vous faire la même demande. Quel sujet avez-vous de vous plaindre de Jésus-Christ, pour vous séparer de lui par ce divorce et courir après la vanité ? Notre Dieu agit d'une manière très-différente de celle des hommes, parce, comme dit saint Grégoire, que l'on n'estime point les plaisirs spirituels quand on n'en jouit pas ; au lieu que plus on en jouit et plus on les estime : et qu'au contraire, les créatures et les plaisirs qu'elles donnent paraissent très-désirables à ceux qui n'en ont point d'expérience, et donnent après qu'on les a éprouvés autant de dégoût qu'ils avaient causé de satisfaction au commencement.

Comme toutes les créatures ne sont que vanité, elles ne sauraient donner une satisfaction solide et durable. C'est une chose certaine qu'au lieu de trouver un entier contentement en ce qui n'est que charnel, on n'y rencontre que des sujets de repentir d'avoir été si aveugle que de quitter Dieu pour la créature. Je me souviens d'avoir lu, qu'une fille de même condition que vous fut touchée d'un tel regret d'avoir perdu sa virginité, qu'elle se donna la mort à elle-même ; et j'en ai connu quelques-unes qui, après avoir fait vœu de virginité, ou résolu sans en faire vœu de demeurer vierges, étant tentées par le démon ou par leur propre faiblesse se sont mariées au grand scandale de ceux qui les avaient vues dans un habit convenable à leur premier dessein, ont reconnu ensuite visiblement que Dieu l'avait eu très-désagréable. Profitez, ma sœur, de ces exemples, et représentez-vous combien Jésus-Christ se tiendra offensé si vous rompez le mariage que vous avez contracté avec lui, et qu'étant tombée dans la même faute que les autres, il vous punira ainsi qu'il les a punies.

Combien vous sera-t-il donc plus avantageux de demeurer ferme dans votre résolution comme ont fait tant de saintes filles qui, inspirées par Jésus-Christ, ont eu un si grand amour pour lui et pour leur virginité, que ni les promesses, ni les menaces, ni les tourments n'ont pu les faire résoudre à renoncer au mariage d'un Dieu pour s'engager dans celui d'un homme ! Elles ont même perdu avec joie une vie temporelle pour en acquérir une éternelle ; et n'ont eu garde de s'en

repentir, puisque plus on les a persécutées pour les contraindre de manquer de foi à leur saint Epoux, et plus leur récompense a été grande.

Vous savez, ma sœur, que tous les plaisirs et toutes les grandeurs de la terre passent; que la vie même des plus grandes princesses dure peu; que tout se trouve enseveli dans l'oubli, et qu'il n'y a que ceux qui ont méprisé tout le reste pour gagner le ciel dont on célèbre la mémoire. Y a-t-il donc lieu de délibérer à préférer le ciel à la terre, ce qui est solide à ce qui n'est que superficiel, et ce qui est incorruptible à ce qui est corruptible? Avez-vous oublié que comme le mariage peuple la terre, la virginité peuple le ciel? Avez-vous oublié ce que Dieu promet aux vierges qui observent inviolablement ce qu'elles lui ont promis dans le sacrifice qu'elles lui ont offert de leur virginité? Si cela est, voyez ce que Dieu dit dans Isaïe : *Je les recevrai dans ma maison et dans ma ville royale et leur donnerai un nom plus honorable qu'à mes autres enfants, un nom qui subsistera toujours* (Isa., VI). Que vous serez heureuse, ma sœur, si vous êtes pénétrée de ces divines paroles, si vous en goûtez la douceur, et si, élevant vos pensées vers le ciel, vous considérez de quelle sorte Dieu y rend heureux ceux qui mortifient leur chair en ce monde pour l'amour de lui. Ne savez-vous pas quelle est la qualité que Dieu et la sainte Vierge prennent à l'égard de celles qui ont Jésus-Christ pour époux? Ne savez-vous pas que, puisque cet Epoux est roi, elles deviennent reines par une telle alliance, et qu'encore qu'elles soient en ce monde pauvres et affligées comme il l'a été, elles se trouveront comblées de gloire quand le temps de la célébration de ce divin mariage dans un autre monde sera arrivé? Ce sera alors que vous connaîtrez combien grand est l'honneur qu'il vous a fait de vous avoir daigné prendre pour son épouse, de dégager votre cœur de l'amour des créatures pour n'aimer que lui avec une fidélité inviolable : et ce sera alors que vous lui serez si inséparablement unie que vous ne lui tiendrez pas seulement compagnie, quand il sera assis sur son trône, mais suivrez partout avec tant d'autres vierges ce divin Agneau en chantant à sa louange ce nouveau cantique qui ne peut être chanté que par des vierges.

Représentez-vous aussi combien précieuse aux yeux de Dieu est la solitude dans laquelle les vierges passent cette vie, et combien les larmes qu'elles répandent par l'amour qu'elles lui portent lui sont agréables puisqu'elles leur feront mériter d'être dans la compagnie de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère. Représentez-vous que cette reine des vierges comme étant le chef de ces saintes filles chantera ce nouveau cantique, de même que Marie sœur de Moïse, après le passage de la mer Rouge, en chanta un au son des tambours et que cette reine des anges sera suivie de sainte Catherine, sainte Barbe, sainte Agnès, sainte Lucie, de qui je vous recommande de lire la Vie, et d'un nombre innombrable d'autres vierges dont nous ne connaissons qu'une partie, qui goûtent le bonheur que leur virginité leur a acquis, et jouissent pour jamais de cette heureuse incorruptibilité dont elles ont commencé de jouir dès ce monde.

Qui sera donc celle qui ne voudra pas mortifier sa chair par de saints travaux et par la chasteté, afin que de même que le grain de froment, après être pourri dans la terre, porte du fruit en abondance, elles fructifient en bonnes œuvres pour l'éternité? Puisqu'on voit tant de filles refuser des mariages très-avantageux pour prendre Jésus-Christ pour leur Epoux, quelle apparence y aurait-il, ma sœur, qu'après l'avoir choisi pour être le vôtre, vous l'abandonniez et tourniez ainsi la tête en arrière, quand même vous ne considéreriez pas ce que celles qui passent pour être bien mariées ont à souffrir.

Que si le démon ou votre faiblesse vous pressent de ne pas exécuter votre bonne résolution, ne vous en étonnez point et ne perdez point courage, puisque vous n'êtes pas la première à qui il est arrivé d'avoir soutenu de tels combats. Affermissez-vous de plus en plus dans le généreux dessein de conserver votre virginité, et considérez-la comme un si riche trésor, qu'il n'y ait pas sujet de s'étonner qu'il faille souffrir beaucoup de peines pour l'acquérir. Ces peines vous seront glorieuses et vous donneront droit de dire à votre divin Epoux, ces paroles de David : *Vous avez sondé mon cœur : vous m'avez examiné durant la nuit ; vous m'avez éprouvée par le feu ; et vous n'avez point trouvé de péché en moi (Psal. XVI, 4)*. Efforcez-vous, ma sœur, de souffrir avec patience l'ardeur de ce feu qui est une espèce de martyre ; implorez l'assistance de votre divin Epoux et de sa très-sainte Mère ; priez quelque-une de ces saintes vierges et martyres des siècles passés d'intercéder pour vous ; confessez-vous, communiez, faites oraison plus souvent que de coutume, et lisez de bons livres ; travaillez de vos mains ; ne soyez jamais inutile ; fuyez la conversation des hommes et même celle des femmes si elles n'ont de l'amour pour la virginité ; espérez de la bonté de votre céleste Epoux qu'il vous fera la grâce de persévérer, et que s'il ne vous a pas jusqu'ici autant favorisée que vous le souhaiteriez, ce n'a été que pour vous éprouver dans le doute où il vous voyait du parti que vous deviez prendre.

Enfin résolvez-vous une fois pour toutes de mourir plutôt que d'abandonner un tel Epoux. Dites-lui que puisqu'il connaît votre faiblesse, il vous donne la force d'exécuter ce que vous lui avez promis ; et encore que vous ne vous sentiez pas à l'heure même délivrée de cette tentation, ne perdez pas néanmoins courage, car il ne guérit que peu à peu les maladies de nos âmes, et il est si bon qu'il ressent la peine qu'elles nous donnent quand nous ne voulons pas les recevoir pour punition des péchés que nous avons commis en consentant à ces tentations ou en les rejetant faiblement. Ainsi soit qu'il nous donne la paix, ou la patience dans la guerre que nous avons à soutenir, il y garde toujours notre avantage. C'est pourquoi, ma sœur, puisque Dieu vous a fait la grâce de vous délivrer des périls qui sont les écueils de la jeunesse, et que votre âme est comme un vaisseau qui revient d'un grand voyage chargé de riches marchandises, ne soyez pas si imprudente lorsque vous êtes près d'arriver au port que de vous mettre en danger de faire naufrage manquant d'avoir la patience d'attendre à cueillir dans le ciel les fruits de la virginité. Et ne vous imaginez pas que ce retardement soit grand : votre vie finira peut-être beaucoup plutôt que vous ne pensez ; et ce vous serait alors une grande douleur d'avoir pour une satisfaction de peu de durée perdu un si grand bonheur. Au lieu que si vous mettez votre confiance en Dieu, il vous comblera de joie, consolera ceux qui vous aiment, édifiera ceux que vous pouviez avoir scandalisés, le renouvellement de votre vœu sera reçu dans le ciel comme votre premier vœu l'avait été, et les anges dont la pureté a encore été rehaussée par le don de persévérance qu'ils ont reçu de Dieu, s'en réjouiront. Je prie son infinie miséricorde de vous faire connaître combien il vous est donc plus avantageux d'accomplir le vœu que vous avez fait de lui consacrer votre virginité, que de vous laisser persuader aux fausses raisons que la tentation vous inspire pour la perdre.

LETTRE XV.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'exhorte à se rendre digne d'être l'épouse de Jésus-Christ.

Je prie cet Agneau sans tache, qui a voulu souffrir la mort pour

ses brebis et est ressuscité pour procurer leur bonheur, de vous donner les bonnes pâques, et de vous rendre conforme à sa sainte volonté, ensuite de la grâce qu'il vous a faite de vous appeler à son service.

On demande à ceux qui se marient dans le monde s'ils ont une même volonté; et une vierge qui veut prendre Jésus-Christ pour son époux, doit travailler à lui être conforme par la pureté de ses mœurs. C'est ce que vous ne sauriez trop considérer, puisque Notre-Seigneur vous fait l'honneur de vouloir bien vous prendre pour son épouse. Votre nom d'Agnès, qui a tant de rapport à celui de l'Agneau sans tache, vous convie d'être ce qu'il signifie, c'est-à-dire patiente dans les déplaisirs, humble dans les souffrances, prompte à soumettre votre volonté, compatissante aux maux du prochain, et amie du travail. Jetez souvent les yeux sur Jésus-Christ, votre Epoux, pour voir si vous lui êtes fidèle et assez belle pour être digne qu'il arrête les siens sur vous; car c'est le moyen d'arriver au bonheur de plaire à un si grand et si puissant Roi. Puisque vous êtes déjà touchée de son amour, efforcez-vous de croître toujours en vertu, et imitez sainte Agnès dans ce saint orgueil, qui lui fit tout mépriser pour n'aimer que Jésus-Christ. Elevez-vous souvent en esprit jusqu'au trône de cet Agneau, qui est dans le ciel: arrêtez-y vos pensées, et priez-le de vous rendre sa véritable servante.

LETTRE XVI.

A UNE DEMOISELLE

Qui souffrait quelques peines dans son dessein d'être toute à Dieu.

Dieu me donne, ma sœur, tant d'affection pour vous, que je vous ai toujours présente dans mes prières, pour lui demander d'achever dans votre âme ce qu'il y a commencé par sa grâce. Vous ne devez point m'en savoir de gré, puisque je suis fort négligent par moi-même; mais à Notre-Seigneur, dont l'extrême bonté, qui daigne prendre tant de soin de nos besoins, m'oblige à me souvenir de vous parce qu'il vous aime.

Je vous exhorte donc de sa part de considérer attentivement le prix du trésor dont il vous a enrichie. J'en parle ainsi parce que votre cœur vous rend témoignage que vous l'aimez, et que l'aimant, vous ne pouvez douter qu'il vous aime. Cela n'empêche pas néanmoins que vous ne deviez appréhender le compte que vous aurez à lui rendre, puisque l'on est d'autant plus redevable, que l'on a plus reçu, et que nul don ne peut être plus grand que celui de vous avoir donné un cœur nouveau et la résolution de vous efforcer de plaire à une si haute Majesté. Car vous seriez bien malheureuse si vous n'employiez que pour votre condamnation une faveur dont Dieu ne vous a été si libéral que pour procurer votre salut éternel.

Une personne qui marche dans le chemin du ciel ne doit arrêter ses yeux sur rien de terrestre: et, si vous y prenez bien garde, vous trouverez que quand vous auriez quitté mille mondes pour l'amour de Jésus-Christ, vous auriez peu fait, puisque ce monde n'est rien en comparaison du ciel. Il passe: tous ses plaisirs passent avec lui; et il n'y aura que ce qui a pour appui l'être immuable de Dieu, qui subsiste éternellement.

Demandez si cela se pouvait à ceux qui durant leur vie ont méprisé les délices et tous les faux biens de la terre, pour embrasser la mortification et les souffrances, si la récompense qu'ils en ont reçue ne dure

pas encore, et si elle ne durera pas toujours ? Que si nos yeux étaient capables de voir de quelle sorte ils sont couronnés maintenant, il n'y aurait rien ici-bas qui nous pût plaire, et nous nous estimerions heureux d'être foulés aux pieds par les hommes pour être un jour honorés de Dieu. Car qu'est-ce que la chair et tous ses plaisirs, sinon une fleur qui se sèche en un moment ? Qu'est-ce que le monde et tous ses honneurs, sinon une vapeur qui se dissipe sans qu'il en reste la moindre trace ? N'attachez votre amour qu'aux biens véritables et éternels. Que votre trésor soit dans le ciel, où les voleurs ne pourront vous la ravir. Ne vous mettez point dans le péril de répandre ce précieux baume de la grâce que Dieu a mis dans votre âme, comme un vase consacré à son honneur. Dégagez - vous de tout ce qui pourrait vous empêcher d'arriver à un éternel repos. Travaillez sérieusement pour l'acquérir, et non pas avec négligence, comme font les gens du monde, qui s'appliquent avec beaucoup plus de soin aux affaires temporelles qu'à eux-mêmes, et perdent ainsi leur salut en gagnant du bien.

Dieu vous ayant fait la grâce de vous ouvrir les yeux pour connaître la vérité, ne vous laissez pas aveugler par la poussière des choses présentes. Marchez comme on doit marcher dans la lumière. Appliquez-vous au soin de votre âme; efforcez-vous de la rendre belle et agréable à celui qui l'a créée; et passez légèrement sur vos autres occupations sans y attacher votre cœur. Saint Jérôme dit que nous le devons élever et nos mains vers le Seigneur, pour nous apprendre par ces paroles, que lorsqu'elles travaillent, il ne doit pas tendre vers la terre, mais vers Dieu, et l'avoir pour objet dans ce travail. Car par ce moyen une action, peu considérable en elle-même, devient grande à cause que ce n'est pas l'intérêt, mais Dieu seul que l'on y regarde. Ainsi, soit que vous soyez dans l'occupation ou dans le repos, si vous aimez véritablement Dieu, votre pensée suivra votre amour; vous serez tranquille au milieu des travaux, libre dans les plus grandes occupations; ne courrez point fortune de tomber, quelque obstacle que vous rencontriez en votre chemin, et vous pourrez dire avec David : *Le Seigneur voit mon recueillement, et mon cœur est toujours élevé vers lui.*

Soyez donc, ma sœur, forte et courageuse dans tout ce qui vous arrivera; ayez recours à Notre-Seigneur; évitez autant que vous le pourrez les pièges que le démon vous tendra; et si vous y tombez, ne perdez pas pour cela courage, car l'on en a encore plus de besoin pour se relever que pour éviter de tomber; mais n'oubliez rien pour tâcher de vous en garantir, puisqu'il vaut mieux conserver la santé que de la recouvrer après avoir été malade; et être toujours uni à Dieu, que de retourner à lui après l'avoir abandonné. Veillez et priez, afin de n'être point tentée; lisez de bons livres; confessez-vous, et communiez quand vous le pourrez; soyez douce avec les colères, humble avec les superbes; et la servante de toutes les autres, pour l'amour de celui qui a bien voulu s'abaisser jusqu'à laver les pieds de ses apôtres. Que l'exemple de sa vie soit le miroir dans lequel vous vous regarderez toujours; et si vous ne vous trouvez pas conforme à lui, répandez des larmes avec une vive douleur, de ce que n'étant qu'une fourmi, vous refusez de faire en vous abaissant ce qu'un Dieu n'a pas refusé de faire. Efforcez-vous à l'avenir d'imiter son obéissance, son humilité, sa charité, sa patience; et assurez-vous que si vous l'accompagnez dans ses souffrances et portez une partie de sa croix, il vous rendra participante de son royaume et de sa gloire dans tous les siècles des siècles.

LETTRE XVII.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'instruit des artifices dont le démon se sert pour détourner du chemin du ciel les âmes qui commencent d'y entrer.

Je vous souhaite, ma sœur, la grâce dont vous avez besoin pour persévérer dans le bien que vous avez commencé de faire, parce que je suis assuré qu'il n'y aura point d'artifices dont le démon ne se serve, pour détruire en vous, s'il le pouvait, l'ouvrage de Dieu. Il nous met devant les yeux les extrêmes difficultés et les travaux insupportables qui se rencontrent dans le chemin où nous nous sommes engagés. Quand il ne peut nous faire perdre l'espérance de les surmonter par notre confiance au secours de Dieu, il nous représente ces difficultés encore plus grandes qu'elles ne sont ; et, pour nous faire abandonner un dessein qui tourne à sa confusion et à sa honte, il tâche de nous persuader que nous pourrions avec facilité servir Dieu beaucoup mieux en d'autres choses. Mais, quelque grande que soit la malice de cet esprit de ténèbres, la miséricorde et la puissance de Jésus-Christ sont beaucoup plus grandes, et nous rendent victorieux dans ce combat, pourvu que nous ne prenions pas lâchement la fuite. Disons donc hardiment à cet ennemi de notre salut que ces travaux, dont il veut nous faire peur, ne sont pas tels qu'il nous les figure ; que nous n'avons pas encore combattu contre le péché jusqu'à répandre notre sang, comme dit saint Paul ; que d'autres personnes en supportent de beaucoup plus grands pour des intérêts temporels, et qu'il est bien juste d'en souffrir davantage pour l'amour de Dieu que pour l'amour du monde, puisqu'au lieu que l'un est récompensé par des biens infinis, l'autre est puni par des peines infinies ; et enfin que si nous considérons quelle a été la vie de Jésus-Christ, nous devons avoir honte de nous plaindre en voyant que son enfance s'est passée dans la pauvreté et dans la fuite pour éviter la cruauté de ses persécuteurs ; qu'il a, dans la plus grande agonie qui se vit jamais, arrosé la terre par une sueur de sang ; qu'il a souffert tous les outrages imaginables, été déchiré à coups de fouet, couronné d'épines, attaché avec des clous à la croix, et enfin est mort par un supplice qui passait alors pour aussi infâme qu'il est maintenant glorieux.

Qu'est-ce, ma sœur, que nos travaux, si on les compare avec les siens ? et si nous lui refusons de lui tenir compagnie sur la terre, oserons-nous espérer d'avoir part avec lui dans le ciel ? Il a déclaré formellement que cela ne pouvait être ; que sa croix était seule capable de nous procurer ce bonheur ; et qu'ainsi ceux qui ne peuvent se résoudre à l'imiter ne peuvent prétendre au royaume qu'il a préparé à ses élus avant la création du monde. Ne trouvons donc rien de difficile dans la confiance que nous devons avoir en son secours ; et les souffrances de sa passion étant nos armes en cette guerre, qui sera capable de nous vaincre ?

Une épouse de Jésus-Christ doit toujours porter sur son cœur un bouquet de myrrhe, dont l'amertume lui représente les douleurs de son Epoux, afin qu'elles la consolent de telle sorte dans les siennes, que, les considérant comme des faveurs, elle n'en veuille pas être soulagée. Car elle se doit regarder comme dépouillée de ses ornements, lorsqu'elle ne porte pas les livrées de son Epoux, qui sont les peines et les travaux. C'est le moyen de mettre en fuite le démon, lorsqu'il s'efforce de nous faire abandonner Dieu par l'appréhension de ce qu'il faut souffrir pour le servir. Et quand cet esprit malheureux nous représente que la

vie étant si longue, il nous reste encore beaucoup de chemin à faire, il faut lui répondre qu'il peut arriver, au contraire, qu'elle finira dans peu d'années, ou peut-être même dans peu de jours, et nous dire à nous-mêmes : Souffrez, mon âme, avec patience ; vous serez, possible dès aujourd'hui, délivrée de la prison de ce corps. Car en effet l'on se trompe plus souvent dans la créance de vivre longtemps que dans celle de vivre peu.

Que si cet ennemi de notre salut tâche de nous persuader que nous servirions mieux Dieu dans un autre état que celui où nous sommes, considérons ce discours comme un artifice par lequel il a fait tomber plusieurs, et perdre ainsi la grâce qu'ils avaient reçue de Dieu. Le changement de mal en bien est louable ; et l'on ne doit pas craindre de s'y tromper ; mais il est fort périlleux de vouloir passer d'un bien à un plus grand bien, parce qu'il arrive souvent que cela procède plutôt de notre lâcheté à souffrir les travaux que Dieu nous envoie, que d'un véritable désir de mieux faire. Mais comme pour changer de lieu on ne change pas de sentiments, on voit après, mais trop tard, que l'on s'est trompé.

Demeurez donc, ma sœur, ferme et constante dans ce que vous avez entrepris ; et si le démon vous y fait envisager des difficultés et des obstacles, croyez que, comme il y en a partout, il s'en rencontrerait encore de plus grands dans tout autre dessein que vous pourriez vous proposer, et que vous ne sauriez mieux faire que d'exécuter fidèlement celui que Dieu vous a inspiré. Le moyen de vous soulager de vos peines est d'être bien persuadée que la résolution que vous avez prise lui a été agréable, et que l'on est trop heureux de lui plaire, quand il en devrait coûter mille vies. Ne craignez rien dans une guerre où ses yeux sont arrêtés sur vous. Il connaît ceux qui sont à lui, et ils n'ont pas plus tôt imploré son assistance, qu'ils en éprouvent des effets. Que s'il vous arrive donc quelquefois de vous trouver accablée sous le faix de vos peines, gardez-vous bien de perdre courage ; mais ayez recours à Dieu, et il ne manquera pas non-seulement de vous relever, mais de vous rendre plus forte qu'auparavant. Comme il nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, il ne s'étonnera pas de votre faiblesse ; et pourvu que vous la lui confessiez avec humilité, sa miséricorde, qui par des effets différents nous est également favorable, vous consolera et vous affligera en divers temps. Car c'est ainsi qu'il mêlera, selon vos divers besoins, la douceur avec l'amertume, et le miel avec le fiel, jusqu'à ce que ce fiel soit tout converti en miel, lorsqu'au sortir de cet exil de la terre vous irez jouir de sa présence dans son royaume, où je le prie de me faire la grâce d'être avec vous.

Je puis vous assurer avec vérité que je prends part à vos peines ; et Dieu sait que je l'en remercie, parce que je le dois faire, puisqu'il n'exerce votre patience que pour vous donner une plus riche couronne. Représentez-vous sans cesse ce qu'il souffrit, lorsqu'allant au supplice et étant tombé par terre sous le poids de sa croix, ses bourreaux impitoyables ne le firent relever qu'en le frappant. Voyez quelle disproportion il y a entre vos travaux et les siens, et combien grande est la grâce qu'il vous fait de vous y donner quelque part.

J'ai sujet de croire que, comme vous pensiez être en assurance, vous avez été surprise de voir que vous vous trompiez. Que cela ne vous fasse pas néanmoins perdre courage ; vous êtes une fille et non pas un ange ; vous êtes faible et non pas sainte. Dieu ne s'étonne point de nos faiblesses, et ne veut pas que nous nous en étonnions ; mais que nous ressemblions aux enfants qui, après être tombés, se relèvent et courent comme auparavant. Votre tristesse a assez duré ; je vous prie, au nom de Dieu, de n'en avoir plus. Car, si on s'y laissait aller toutes les

fois que l'on en a quelque sujet, comment les pères pourraient-ils durer avec leurs enfants, les maris avec leurs femmes, et les autres personnes de toutes sortes de conditions, les unes avec les autres? Il ne faut point laisser coucher le soleil sans se mettre l'esprit en repos de ces dé plaisirs qui arrivent à toute heure. Celui qui le premier recherche la paix, gagne une double couronne; et puisque vous en avez déjà tant remportées, ne perdez pas l'occasion de gagner encore celle-là, qui sera d'autant plus riche, que l'on vous aura donné plus de raison de vous plaindre. Je vous en conjure, au nom de Jésus-Christ, qui pria pour ceux qui le crucifiaient, et lava les pieds de Judas, qui le trahissait; car, à combien plus forte raison devons-nous souffrir quelque chose de ceux que nous savons qui nous aiment, quoiqu'ils fassent des choses qui nous fâchent?

Vous vous êtes fort bien conduite dans l'affaire dont vous m'écrivez. Vous n'avez qu'à continuer; et quand même on vous donnerait en cela beaucoup plus de sujet de déplaisir, souffrez-le avec patience. Je vous demande, comme une marque de votre amitié pour moi, d'oublier tout le passé, de renoncer à toute tristesse, et de mettre votre joie en l'Enfant Jésus, et en sa glorieuse Mère, qui dans ces saints jours vient de le donner au monde. Je sais que c'est beaucoup vous demander; mais lorsque l'on aime beaucoup, peut-on se contenter de demander peu? Le Saint-Esprit veuille, s'il lui plaît, demeurer toujours avec vous.

LETTRE XVIII.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'exhorte à servir pour l'amour de Dieu une dame qui était malade.

Quoique je désire extrêmement votre repos je désire encore davantage de vous voir faire des choses utiles pour votre salut, et comme Dieu vous aime beaucoup je suis assuré que c'est son dessein sur vous. Il lui aurait été facile de vous faire passer une vie tranquille et sans rien souffrir. Mais il a voulu que vous prissiez part aux peines de votre prochain afin de l'imiter dans sa charité pour nous. Ne devez-vous donc pas, ma sœur, vous estimer heureuse de voir accomplir en vous cette parole de saint Paul : *Vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes* (Hebr., X, 34). Car vous ne sentez pas moins sans doute le mal de cette dame que si c'était le vôtre propre, et peut-être davantage. Vous en devez avoir une grande joie, puisqu'autant que d'un côté son mal vous attriste, autant vous gagnez de l'autre, parce que si c'est beaucoup mériter que de servir un malade pour qui on n'a point d'affection particulière, combien mérite-t-on davantage lorsque l'on en sert un que l'on aime tant que l'on ressent plus ses peines qu'il ne les ressent lui-même? C'est un trésor que vous amassez pour le ciel : gardez-vous donc bien de vous affaiblir dans un exercice qui est si saint que Dieu en sera lui-même la récompense. Il nous remet ce que nous lui devons en considération du bien que nous avons fait aux autres, et ainsi vous ne sauriez trop le remercier de ce qu'il vous donne cette occasion de le satisfaire. Etant comme vous êtes son Epouse, servez-le avec l'amour que vous lui devez en la personne de cette malade qu'il considère comme si c'était la sienne propre selon ces paroles que nous avons appris de sa bouche qu'il prononcera au dernier jour : *J'ai été malade et vous m'avez assisté : possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (Matt. XXV, 34, 36). Ne cessez point de le prier de rendre les forces à cette malade et de vous donner celles dont vous avez besoin, non pour vous soulager de vos travaux,

mais pour vous rendre capable d'en supporter encore de plus grands : Demandez-lui aussi d'augmenter de telle sorte votre amour que vous puissiez porter sa croix ainsi qu'il l'a portée pour vous réconcilier avec son père. Comme il a renoncé à ce qui pouvait lui donner de la joie pour prendre sur lui nos infirmités et nos peines, priez-le de même de ne point se lasser de vous donner des sujets de lui témoigner combien vous l'aimez. Car qui ne voudrait pas participer au bonheur d'un Dieu? Mais désirer de participer à ses souffrances, c'est la preuve de cet amour véritable que le seul amour de Jésus-Christ qui durera éternellement peut opérer dans les âmes, et que je le prie de rendre en vous aussi grand que je le souhaite.

LETTRE XIX.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'instruit de la manière qu'elle se devait conduire pour se rendre digne des grâces dont Dieu la favorisait.

Fidèle Epouse de Jésus-Christ, que vous semble-t-il que Dieu est? Que vous semble-t-il de sa bonté lorsque vous considérez qu'il daigne s'abaisser jusqu'à aimer de misérables créatures; et qu'encore qu'elles ne soient pas dignes d'être nourries du pain qu'elles mangent, il les nourrit du propre corps du Créateur de l'univers? L'esprit humain ne saurait comprendre une si excessive bonté, et les Anges mêmes ne sont pas capables de rendre à ce divin Rédempteur des actions de grâces proportionnées à une aussi grande faveur qu'est celle qu'il veut bien faire en cela à de pauvres vers de terre. Ainsi il n'y a que lui-même qui puisse se bien connaître, se louer, se bénir, s'aimer, se remercier, et se savoir gré des obligations dont nous lui sommes redevables. C'est pourquoi, ma sœur, lorsque vous vous trouvez comme accablée de ses miséricordes, et confondue par la vue de votre indignité et de votre incapacité à les reconnaître et à le servir, ne vivez plus en vous; mais sortez hors de vous-même comme d'une maison trop étroite, pour vous ensevelir dans celui qui est votre véritable vie; appuyez-vous sur lui; transformez-vous en lui; et cherchez en lui tout votre repos. Vous y rencontrerez une douceur incomparable. Mais plus vous vous verrez aimée de lui, et plus son extrême bonté doit vous faire rougir de honte d'être si imparfaite. Apprenez qu'il n'y a pas moins de différence entre lui et vous qu'entre l'or le plus pur et la boue la plus corrompue, et que plus vous vous humilierez dans la vue de votre misère, plus vous vous éleverez dans la connaissance de ses perfections infinies, parce qu'ainsi qu'une âme qui a de l'amour pour Dieu ne trouve rien de si doux, de si agréable, et de si précieux que lui, elle ne trouve rien de si misérable, de si méprisable, et de si pauvre qu'elle-même. Nous ne saurions nous bien connaître sans avoir tant d'horreur de nos défauts que nous ne pourrions nous souffrir si nous ne considérions que nous sommes à Dieu, qu'il vit en nous, et nous en lui. C'est pourquoi, ma sœur, lorsque vous recevrez des faveurs de sa bonté, je vous conjure de ne vous en point élever, mais de l'en aimer davantage, et de vous en estimer moins. Car il arrive à plusieurs de se rendre désagréable à sa divine majesté par les grâces qu'il leur fait, à cause qu'au lieu de les lui référer, la vanité qu'ils en tirent les aveugle. Le cœur de l'homme est si corrompu et si obscurci par ses passions qu'il ignore quelquefois ses propres sentiments. Mais Dieu dont la lumière pénètre jusque dans le fond des abîmes les voit, et permet pour les punir que le démon nous trompe lors même que nous croyons n'avoir rien à craindre. La principale cause de ce mal est notre com-

plaisance pour nous-mêmes jointe à un désir secret de nous distinguer des autres par quelque singularité ou quelque avantage sur eux. Car Dieu prend plaisir d'abaisser autant ces personnes qu'elles prétendent de s'élever. Ainsi nous ne saurions trouver de sûreté que dans sa crainte, parce que cette crainte salutaire nous fait rechercher avec tremblement ce qui est le plus agréable à Dieu, et non pas ce qui est le plus élevé; au contraire, nous le fuyons et prions Notre-Seigneur de nous conduire par le chemin le plus sûr et le plus droit, en reconnaissant que notre faiblesse est si grande que nous pouvons même y faire des chutes. Plusieurs en demeurent d'accord; mais peu en ont le sentiment dans le cœur, parce que cette secrète vanité que nous avons héritée de notre premier père est si enracinée en nous; que si Dieu ne nous donne lumière pour la connaître nous ne saurions l'apercevoir et encore moins en guérir.

Je vous ait dit tout ceci, ma sœur, pour vous faire voir combien il vous importe de prier Dieu de vous donner cette lumière si nécessaire pour connaître votre faiblesse, et lui demander qu'il lui plaise de vous mettre en toutes choses dans le plus bas rang, excepté dans sa connaissance, dans son amour et dans le mépris de vous-même. Car par ce moyen vous marcherez en assurance; le démon s'enfuira de vous, et vous posséderez ce divin Sauveur qui veut bien se donner tout entier à vous pourvu, que vous ayez le courage de vous donner toute entière à lui.

LETTRE XX.

A UNE DEMOISELLE AFFLIGÉE.

Il la console et la rassure dans ses craintes.

J'aurais plus d'envie, ma sœur, de vous quereller que de vous consoler. Vous vous en trouveriez peut-être mieux, de même que les femmes que leurs maris traitent durement en deviennent plus vertueuses. Vous seriez bien aise que l'on vous dit que Dieu est content de vous; et je ne voudrais pas vous le dire, vous vous endormiriez au pied de la croix comme dans un lit. Est-il possible qu'en l'âge où vous êtes vous ne compreniez pas encore que Dieu ne vous a mise en l'état où vous vous trouvez que pour vous cacher l'amour qu'il vous porte, et que vous soyez si délicate que de désirer, comme un enfant, que l'on ne vous nourrisse que de lait?

Servante d'un Dieu crucifié quel sujet avez-vous de tant appréhender et de vous tant plaindre? Ignorez-vous que Jésus-Christ n'abandonne pas si facilement les âmes qu'il a choisies pour être à lui? Ne savez-vous pas qu'encore qu'il soit jaloux de ses épouses et qu'il les punisse pour des fautes qui paraissent légères, il ne laisse pas de les aimer? C'est au contraire parce qu'il les aime qu'il les châtie, et plus il les châtie, plus il leur donne des marques de son amour. On le voit par cette menace dont on lit dans Ezéchiël qu'il use vers les réprouvés : *Je cesserai, dit-il, d'avoir pour vous de la jalousie (Ezech. XVI),*

Si Dieu ne vous châtie point quel sujet avez-vous de vous plaindre? Et s'il vous châtie, pourquoi vous en affligez-vous, puisque vous savez que ce n'est pas par colère mais seulement parce qu'il vous aime? Que s'il vous semble que ce châtiment dure longtemps, souffrez-le pour l'amour de celui qui bien que très-innocent en a enduré de beaucoup plus grands pour l'amour de vous. Je veux croire que ç'a été par ignorance qu'il vous a paru si rude, craignant où il n'y avait point sujet de craindre. Et ainsi la peine que vous avez ne doit pas être considérée comme la punition d'une faute que vous ayez faite, mais comme

la punition de la faute que vous faites maintenant de vous tourmenter de la sorte

N'est-il pas étrange que l'on dise que les afflictions rendent prudents les imprudents, et que vous ne commencez pas encore à ouvrir les yeux pour voir que ce qui vous inquiète tant n'est qu'un fantôme dont le diable se sert pour vous ravir votre paix, et vous épouvanter comme un enfant à qui l'on fait peur d'un masque qui, sous la figure d'un lion, n'est plein que de paille? Ayez honte de vous être laissée tromper de la sorte; agissez avec ce courage que doit avoir une épouse du roi du ciel; mettez en fuite le démon; bannissez l'ignorance de votre esprit; et assurez-vous que vous êtes en paix avec le Seigneur.

Ne donnez pas sujet de dire de vous ce que Job disait des méchants : *Qu'au milieu même de la paix ils s'imaginent qu'on leur dresse des embûches (Job, XV)*. Comme vous vous connaissez vous appréhendez et êtes dans l'inquiétude. Mais vous faites voir que vous ne connaissez pas Jésus-Christ et ne pensez pas à lui lorsque vous ne jouissez pas de la paix que les Anges annoncèrent aux hommes et qu'il donne à ceux qui le connaissent et qui l'aiment. Apprenez, ma sœur, que sa bonté lui fait aimer les personnes qui vous ressemblent; et que quand vos imperfections seraient encore plus grandes elles ne l'empêcheraient pas de vous la continuer. Répondez à ceux qui vous diront le contraire qu'ils tâchent inutilement de vous le persuader, puisque votre amour pour Dieu est tel, votre foi si vive, et votre confiance si grande, que quelque faible que vous soyez par vous-même, rien n'est capable de vous ébranler. Vous vous êtes donnée à Jésus-Christ, et il a accepté votre don. Ainsi vous n'êtes plus dans la liberté de vous donner à un autre. Il accomplira malgré l'enfer le dessein qu'il a de vous sauver, confondra les démons, et fera voir que tous leurs efforts et leurs artifices sont vains contre ceux dont il prend la protection. Imaginez-vous qu'ayant été endormie jusqu'ici vous entendez saint Paul vous dire qu'il est désormais temps de vous réveiller, que votre tristesse se change en joie, et que vous preniez vos habits de noces puisque les Anges annoncent aux pasteurs et à tout le monde, afin d'en glorifier Dieu, que le Sauveur vient de naître. Je vous renvoie à sa crèche où est arrivé ce bonheur attendu depuis tant de siècles, afin que vous y demeuriez durant ces saints jours, et que ce divin enfant que vous y trouverez soit à l'avenir l'unique objet de votre amour.

LETTRE XXI.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'exhorte à la retraite, au travail et au mépris du monde.

J'avais eu jusqu'à cette heure la consolation de croire que vous marchiez dans le chemin du ciel avec encore plus de courage que lorsque j'étais auprès de vous, à cause que la qualité d'une bonne fille vous y obligeait, parce qu'ainsi que les femmes ne font jamais mieux connaître leur vertu qu'en l'absence de leurs maris, les filles doivent agir de la même sorte en l'absence de leurs pères. Dieu traite les âmes en cette manière lorsqu'il se cache d'elles. Il les laisse dans la sécheresse et la tristesse pour éprouver leur patience et voir si elles le servent avec la même ferveur qu'auparavant, ou si, manque d'avoir encore des consolations intérieures, elles vont en chercher d'extérieures.

Le moyen, ma sœur, de ne se point tromper est de considérer la fin des choses. Le temps détruit tout ce qui paraît de plus éclatant dans le monde; et ce corps que l'on prend tant de soin de conserver et de nourrir dans les délices, devient la pâture des vers dans le tombeau

où sa corruption fait voir combien grande était la folie de le flatter de la sorte. Que sont devenus ces méchants qui avaient passé toute leur vie dans les plaisirs ? ne sont-ils pas réduits en poudre ? ce qui en reste sur la terre n'est plus que cendre et que poussière ; leurs plaisirs se sont évanouis comme une ombre qui disparaît, et leurs âmes brûlent dans des flammes éternelles. Combien voudraient-ils maintenant avoir passé cette vie molle et délicieuse dans les âpres et durs travaux où d'autres ont passé la leur ? Mais après la mort il n'y a plus de lieu au repentir, et chacun est puni ou récompensé selon qu'il l'a mérité.

Quelle imprudence égale donc celle de ne préférer pas, durant ce peu de temps que nous avons à vivre, des travaux qui finiront bientôt à des peines qui ne finiront jamais ? Quelle imprudence de ne pas combattre nos sentiments pour éviter de tomber dans cette extrémité de malheur, de voir, durant une éternité, non-seulement tout être contraire à nos sentiments, mais endurer des peines horribles pour punition de ce qu'ils ont été contraires à la volonté de Dieu ? Ne vaut-il pas mieux souffrir un peu ici-bas pour l'amour de Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, que de souffrir toujours avec Lucifer ? Ne vaut-il pas mieux demeurer pour un peu de temps inconnu au monde et être glorifié un jour à la vue de tous les hommes et de tous les anges, que de perdre un tel bonheur pour quelques plaisirs passagers qui ne sont qu'un peu de fumée ? Mais on peut dire avec vérité que les méchants ne jouissent pas même ici-bas de ces plaisirs si méprisables, tant ils sont traversés par les remords de leur conscience ; au lieu que les gens de bien trouvent dans la leur une si grande consolation d'endurer pour Jésus-Christ, et un tel contentement dans l'espérance d'en être récompensés, que leurs souffrances leur paraissent douces et agréables. Au contraire ces méchants qui ne refusent rien à leurs sens ne goûtent jamais un plaisir parfait, parce que, ne pouvant se dérober à la présence de Dieu, ils tremblent toujours dans la pensée de cette dernière heure qui ne leur est pas moins inévitable que redoutable.

Comme vous êtes, ma sœur, persuadée de ces vérités, et qu'ainsi vous ne devez pas balancer à choisir le meilleur parti, faites un sacrifice de vous-même à Jésus-Christ ; offrez-vous à porter sa croix pour l'amour de lui ; et si la clôture vous paraît rude, considérez qu'il fut resserré, sur cette croix, dans un si petit espace que n'y ayant pas assez de place pour étendre ses pieds, on les cloua l'un sur l'autre ; ce qui montre qu'on doit aller à lui par un chemin très-étroit.

Notre dernier jour s'approche ; notre exil finira bientôt, et nous sortirons de ce désert en sortant du monde. Ceux-là paraîtront alors être sages qui se seront cachés et retirés pour ne penser qu'à embellir et parer leur âme ; et l'on verra qu'au contraire ceux qui, au lieu de s'efforcer d'acquérir des biens durables et éternels, n'ont embrassé qu'une ombre en se répandant dans l'amour des choses vaines et périssables, n'auront été que des insensés. Je prie le Saint-Esprit de demeurer toujours avec vous et de vous rendre telle que je le souhaite.

LETTRE XXII.

A UNE DEMOISELLE QUI COMMENÇAIT A SERVIR DIEU.

Il l'exhorte à l'amour de sa divine majesté, à veiller sur elle-même et à se détacher de l'affection des créatures.

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous. Je n'ai pas reçu toutes les lettres que vous me mandez m'avoir écrites ; mais quand on me les aurait rendues et que je n'y aurais point répondu, je ne puis dou-

ter que Dieu m'ayant donné une si grande affection pour votre salut, il ne vous ait fait entendre dans le fond de votre cœur que ce n'aurait été ni par défaut d'amitié ni manque de souvenir que je ne vous aurais point écrit. Ainsi, quelque plainte que vous me fassiez de mon silence, j'ai sujet de me consoler.

Gardez-vous bien, ma chère sœur en Jésus-Christ, de perdre courage, et soyez touchée jusqu'à répandre des larmes, en considérant quel est l'amour que vous a porté ce Sauveur du monde qui, dans ce saint temps, ne vient que de naître; car quelle apparence que votre cœur s'endurcît, au lieu des'amollir, auprès d'un aussi grand feu que celui de ce divin amour dont la chaleur est capable de fendre les pierres les plus dures? A quoi vous occupez-vous, servante de Jésus-Christ, si vous ne vous occupez tout entière à l'aimer? Que pouvez-vous prendre plaisir à voir, si vous ne prenez plaisir à le regarder? Qu'êtes-vous, si vous n'êtes à lui? à quoi pensez-vous, si vous ne pensez à lui? de quoi parlez-vous, si vous ne parlez de lui? et à quoi attachez-vous votre cœur, sinon à lui, qui vous a de telle sorte portée dans le sien, qu'après avoir passé plus de trente-deux ans à déplorer votre perte et à y chercher du remède, il a souffert la mort sur une croix pour votre salut, et a permis qu'on lui ait ouvert le côté, afin que vous puissiez y voir la place que vous y tenez?

Aimez donc, ma sœur, je vous le redis encore, aimez celui qui vous aime: il n'y a que huit jours qu'il est né, et il vient de répandre son sang pour l'amour de vous; il ne parle point encore, et il vous aime déjà; son affection pour vous croît avec ses années; et les travaux et les tourments qu'il souffre pour procurer votre salut vont aussi toujours croissant jusqu'à la fin de sa vie sur une croix. Aimez donc celui qui vous a aimée le premier, et qui, étant maintenant dans le ciel, ne vous aime pas moins que lorsqu'il était sur la terre. Ne servez pas avec tiédeur celui qui s'est avec tant d'ardeur donné tout entier pour vous; ne connaissez personne pour vous occuper toute à le bien connaître; détachez-vous de tout, afin que, trouvant votre cœur libre de tout le reste, il le remplisse de sa divine présence; attachez vous yeux sur lui, puisque vous ne pourriez les arrêter sur les créatures, sans qu'ils vous fissent perdre la vue de leur Créateur; car si, encore que que vous vous donniez à lui sans réserve, vous ne laissez pas de tomber dans beaucoup de manquements, que serait-ce si vous vous partagez entre lui et les ouvrages de ses mains? Et si, après avoir renoncé au monde pour n'être qu'à lui, vous vouliez reprendre ce que vous lui auriez donné, ne perdriez-vous pas ce qu'il vous aurait promis? Saint Paul dit qu'une fille qui se consacre à Dieu doit être sainte dans son corps et dans son esprit, et n'avoir point d'autre soin que de lui plaire. Vous ne devez donc vous occuper d'autre chose; car s'il ne demande de vous que d'être à lui, que pouvez-vous souhaiter davantage, si non qu'il soit à vous, ainsi que les anges s'en contentent?

Je ne sais pas quel est maintenant l'état de votre âme; mais je serais très-fâché qu'il ne fût pas tel que je le désire, puisque vous vous trouveriez dans une si extrême faiblesse, que vous tomberiez dans les mêmes défauts dont vous êtes si heureusement sortie. N'attendez de vous-même que des chutes continuelles, et de la force que de Dieu seul; il prend plaisir de la donner à ceux qui veillent sur eux-mêmes, et reprend sévèrement ceux qui s'endorment, comme il reprit saint Pierre en lui reprochant de n'avoir pu veiller une heure avec lui.

Renoncez aux entretiens des créatures pour vous rendre digne de ceux du Créateur, puisque vous ne sauriez jouir des deux ensemble. Demeurez toujours renfermée dans vous-même et comme exilée, afin de pouvoir demander à Notre-Seigneur de vous visiter comme une pauvre

orpheline et une étrangère. La solitude intérieure et extérieure s'accordent très-bien ; car ne savez-vous pas que nous ne sommes jamais si contents que lorsque nous nous trouvons seuls avec Dieu, et que si nous cherchons ailleurs nos consolations, il se cache de nous et nous reprend quand nous retournons à lui dans la prière, jusqu'à ce que nous lui témoignions notre déplaisir d'être tombés dans cette faute. Que si nous l'aimons véritablement, nous ne devons pas lui donner sujet de nous traiter souvent de la sorte, mais prendre un tel soin de connaître sa volonté et de l'accomplir, que nous ne puissions, sans répandre des larmes, voir que notre faiblesse nous y fait manquer quelquefois.

Puis donc, ma sœur, que vous aimez ce divin époux de votre âme, aimez-le parfaitement ; puisque vous êtes résolue de le servir, servez-le très-fidèlement, et puisque vous vous êtes donnée à lui, oubliez tout le reste pour n'être qu'à lui.

Si vous prétendez régner un jour avec lui dans son palais éternel, ne mettez point votre affection dans ces habitations des hommes qui n'ont rien de permanent et de solide ; et pour avoir place entre les chœurs des anges, abaissez-vous de telle sorte que vous baisiez la terre sur laquelle marchent les moindres servantes du lieu où vous êtes. Non-seulement n'appréhendez point d'être méprisée, mais méprisez-vous vous-même, sachant que l'on a méprisé celui qui est l'objet de votre amour, et que ce qu'il permet que l'on vous traite de la sorte est parce que vous tirez tout votre honneur du mépris que l'on a fait de lui.

Ne prétendez pas de plaire à Jésus-Christ en flattant votre chair, puisqu'après que la sienne a été déchirée par des fouets et percée par des épines et des clous, nous sommes obligés de renoncer à la tendresse que nous avions pour la nôtre, avant qu'il eût établi sa demeure en nous, et qu'il faut que le désir de souffrir prenne sa place. Renoncez aussi à tout commerce avec le monde, suivant ces paroles de Jésus-Christ : *Ne craignez rien, j'ai vaincu le monde* (Joan., XVI). Ne considérez l'honneur ni le déshonneur que comme un bruit qui passe et se dissipe dans l'air. Etablissez votre demeure dans les plaies de Jésus-Christ qui a dit que c'est le lieu où sa colombe, qui est l'âme qui le cherche avec simplicité, se retire et se repose. Enfin, puisque vous vous êtes donnée à lui, renoncez à vous-même et à tout le reste, et puisqu'il a accepté votre don, n'appréhendez point qu'il vous abandonne, si vous ne l'abandonnez pas ; mais assurez-vous qu'il accomplira ce qu'il vous a promis par mon entremise. Ne pensez qu'à lui être fidèle jusqu'à la mort, et ne doutez point qu'il ne vous couronne dans une vie qui ne finira jamais, dans ce bonheur inexprimable *que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais conçu* (I Cor., II, 9) ; je l'en prie de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

LETTRE XXIII.

A UNE DEMOISELLE QUI AVAIT COMMENCE A SERVIR DIEU.

Il l'instruit de ce qu'elle avait à faire pour continuer à exécuter sa sainte résolution.

Dévote servante de Jésus-Christ, pardonnez-moi de ne vous avoir point écrit pour vous fortifier dans la sainte résolution qu'il vous a fait prendre et qui vous engage dans une guerre contre le démon pour continuer à marcher dans ce nouveau chemin où vous avez commencé d'entrer ; car j'avoue d'avoir failli, puisque, de même que les pères charnels sont obligés d'avoir soin de leurs enfants, les pères spirituels en doivent prendre des âmes qu'ils ont comme engendrées à Dieu en les

faisant entrer dans son service par le moyen de sa sainte parole. Ainsi il faut qu'ils les instruisent, les consolent, les réjouissent et les fortifient pour achever ce qu'ils ont commencé. J'espère de sa bonté qu'il me pardonnera la faute que j'ai faite, qu'il m'assistera pour la réparer, et que vous serez consolée.

La première chose que vous devez faire est de reconnaître l'extrême faveur que Dieu vous a faite de mépriser les choses présentes pour n'aimer que celles que nos yeux ne sauraient voir en cette vie, que nos oreilles ne sauraient entendre, que nos mains ne sauraient toucher, et qu'il n'y a que les âmes pures qui soient capables de comprendre et de goûter.

Saint Paul priait Dieu de faire connaître aux Ephésiens combien grand était le bonheur de leur vocation (*Ephes.*, I), et je lui adresse pour vous la même prière, parce que plus vous le comprendrez, plus vous vous fortifierez dans votre espérance, plus vous tâcherez de lui être agréable, et plus vous foulerez aux pieds avec joie toutes les choses d'ici-bas, ne les regardant que comme un homme à qui l'on donnerait de l'or regarderait de la boue et du fumier.

Savez-vous bien à quel dessein Dieu vous appelle? savez-vous où vous conduira le chemin dans lequel vous êtes entrée? savez-vous à quoi tend votre combat? et enfin savez-vous quelle sera la couronne que vous remporterez après être demeurée victorieuse? Dieu lui-même sera votre couronne. Le bonheur auquel vous aspirez peut-il donc aller plus loin? et pourriez-vous envier la fortune des plus grandes reines, puisque toutes les grandeurs de la terre jointes ensemble ne peuvent être considérées que comme un néant et des sujets d'inquiétude plutôt que de joie en comparaison d'une telle félicité?

Vous ne sauriez, ma sœur, trop reconnaître l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir fait entrer dans ce chemin qui conduit à lui, vous ne sauriez y courir avec trop de joie, et vous ne sauriez trop vous efforcer de surmonter, à quelque prix que ce soit, tout ce qui pourrait vous empêcher d'être reçue dans les bras de votre Père et de votre époux avec tant d'autres saintes filles qui, par un amour semblable au vôtre, ont abandonné pour ce sujet tout ce que vous avez quitté.

Plût à Dieu que vous puissiez voir quelle est la félicité de celles qui ont méprisé leurs corps, méprisé le monde, choisi par humilité le plus bas lieu, et ardemment aimé Notre-Seigneur! Oh! qu'heureux est cet échange de quitter la terre pour le ciel, des joies passagères pour des joies éternelles, et les créatures pour le Créateur! Je ne saurais trop remercier Notre-Seigneur de vous avoir mise au nombre de ces sages vierges, et retiré vos yeux de la vue des choses vaines pour les élever vers son éternelle vérité. Pouvez-vous trop l'aimer puisqu'il vous a tant aimée et vous a aimée le premier? car, si vous y prenez garde, vous trouverez que lorsque vous vous étiez endormie à son égard et seriez toujours demeurée plongée dans ce dangereux sommeil, il avait les yeux ouverts sur vous et vous a heureusement réveillée pour vous rappeler à lui. Aimez-le donc beaucoup puisque vous lui êtes si obligée qu'il ne vous a pas seulement relevée de vos chutes, mais vous a empêchée d'en faire beaucoup d'autres. Que pouvez-vous mieux faire que de vous employer à servir un si bon Maître, un si grand Roi, un si saint Epoux, et qui vous donne cet avantage sur les anges, qu'au lieu qu'ils le nomment leur Seigneur, il vous nomme son épouse? Quelle reconnaissance peut égaler une si grande faveur que vous n'aviez point méritée, et que pouvez-vous faire pour en être digne? Dans cet état, offrez-lui en sacrifice perpétuel le peu que vous êtes, et dites-lui: Je ne vis, Seigneur, que par vous, et ne veux vivre pour vous. Votre amour est mon seul appui; il m'attire à vous; et je ne veux vivre que pour vous

aimer. Que je serais heureuse, Seigneur, si mes forces égalaien mon désir, et que, les employant toutes à vous aimer, je pusse dire avec vérité : *Mon bien-aimé est tout à moi* (Cant., II) ! Vous m'avez aimée, mon Sauveur, jusqu'à vous livrer pour mon salut entre les mains des bourreaux, et je me livre entre les vôtres aussi favorables pour votre servante que celles-là vous furent cruelles. Disposez donc désormais de moi selon votre sainte volonté : que je ne vive plus que pour vous, que mon amour vous ait pour unique objet, et que je n'aie plus de pensées et d'affections que pour ce qui vous regarde.

Considérez, ma sœur, combien notre Rédempteur a aimé l'obéissance et l'humilité, puisque toutes choses lui devant leur être, il a bien voulu s'assujettir à ses créatures. Ce divin époux ayant été comme un agneau, doux, humble, paisible et obéissant, vous devez, comme une colombe, avoir toutes ces qualités pour vous rendre digne d'être son épouse. Pratiquez donc l'obéissance dans les choses même les plus difficiles, ainsi qu'il l'a pratiquée jusqu'à la mort, et la mort de la croix. On mérite peu de la témoigner en des choses faciles : mais c'est un grand sacrifice que l'on offre à Dieu et qui lui est très-agréable que de la pratiquer en des choses très-difficiles. C'est le moyen de résister aux artifices du démon. Car s'il vous représente quels sont les plaisirs du monde, vous lui répondrez : Qu'est-ce que ces plaisirs en comparaison du bonheur d'être à Jésus-Christ ? S'il veut vous faire perdre courage pour vous porter à abandonner votre entreprise, dites-lui : Celui qui m'a fait la grâce de commencer étant un Dieu, il me donnera la force d'achever ; et s'il m'a aimée avant que je l'aimasse, comment m'abandonnerait-il maintenant que je l'aime plus que moi-même ? S'il vous représente que vos péchés sont en trop grand nombre pour en espérer le pardon, répondez-lui : que votre époux l'accorde à tous ceux qui le lui demandent, et qu'il ne le lui refuserait pas à lui-même, s'il était capable de se repentir et de le lui demander. Si, au contraire, cet esprit des ténèbres vous tente de vaine gloire en voulant vous persuader que vous avez fait peu de mal et beaucoup de bien, dites-lui : qu'il n'y a personne qui puisse se vanter de n'avoir guère péché et d'avoir rendu tout le service qu'il doit à Dieu. Et enfin, s'il vous prie de faire quelque chose, dites-lui : que vous n'êtes pas sa servante, et que vous avez un Maître à qui vous êtes obligée d'obéir. Faites ensuite le signe de la croix ; proférez dans votre cœur avec une ferme foi le nom de Jésus ; et après cela n'appréhendez point cet ennemi de votre bonheur : craignez seulement Jésus-Christ ; revérez-le et aimez-le de telle sorte qu'il vous considère comme étant à lui. Je le souhaite et l'en prie de tout mon cœur.

LETTRE XXIV.

▲ UNE DEMOISELLE QUI AVAIT COMMENCÉ DE SERVIR DIEU.

Il lui représente combien il lui importe de persévérer ; dans quels inconvénients on tombe lorsqu'on y manque ; et quelle doit être une épouse de Jésus-Christ.

Fidèle épouse de Jésus-Christ, l'affection qu'il m'a donnée pour votre salut m'ayant fait croire que vous êtes maintenant dans quelque besoin de son assistance, je vous écris cette lettre, et le prie de tout mon cœur d'opérer en vous par elle ce qu'il sait vous être nécessaire.

Je souhaite, ma chère sœur, que Dieu vous fasse connaître l'importance de la résolution que vous avez prise, afin que cette connaissance augmente votre affection à l'exécuter ; que l'accroissement de cette affec-

tion vous rende de plus en plus soigneuse de lui plaire, et qu'en vous conduisant de la sorte vous attiriez sur vous sa grâce, qui ne s'éloigne point de ceux qui le cherchent véritablement. Ce sera le moyen de marcher sans crainte au milieu des plus grands périls et d'arriver heureusement à la fin de votre carrière.

La négligence de ce qui regarde le salut est d'ordinaire la première cause de la perte de plusieurs de ceux qui commencent à servir Dieu et ne persévèrent pas. Ils n'y font point d'attention, et encore que la guerre soit certaine et la victoire douteuse, ils agissent comme s'ils l'avaient déjà remportée, et que le temps d'en jouir fût arrivé, sans considérer qu'elle ne s'acquiert que par beaucoup de travaux. De là vient que les périls qui nous environnent au dehors étant si grands, et les racines que notre lâcheté a jetées dans notre cœur étant plus profondes que l'on ne saurait se l'imaginer, on ne peut les arracher qu'avec une extrême difficulté. Lors même qu'elles semblent l'être, cette ardeur que Dieu nous donnait pour y travailler n'est pas plutôt passée, que ces racines qui paraissaient mortes reverdissent et produisent des fruits encore pires qu'auparavant; ainsi nous apprenons à nos dépens que durant cette vie, qui est une guerre continuelle, nous ne devons jamais quitter les armes, et cesser de travailler à nous avancer dans le service de Dieu.

Que direz-vous, ma sœur, quand vous saurez que quelques-uns, après avoir goûté la douceur d'être bien avec Dieu, se sont trouvés réduits à la nourriture des pourceaux : et ne tremblerez-vous point en entendant ces paroles de Jérémie : *Ceux qui vivaient dans les délices ont été réduits à coucher sur un fumier (Thren., IV)*? Qu'y a-t-il de plus déplorable que de voir une âme qui n'avait point d'autre contentement que de servir Dieu, y renoncer pour ne se plaire que dans le péché; qu'une bouche qui n'était ouverte que pour parler des choses célestes, ne parle que des terrestres, que des oreilles qui n'étaient attentives qu'à écouter la parole de Dieu, n'aient qu'à entendre des choses vaines; et qu'un cœur qui méprisait les plaisirs sensibles n'est plus touché des spirituels qui lui paraissaient si doux? N'est-ce pas, comme disait Job : *Se coucher sur des épines pour y trouver du repos (Job. XXX)*, et imiter la lâcheté des Israélites qui, lorsque Dieu les eut par tant de miracles affranchis de servitude, au lieu de marcher avec courage pour conquérir l'heureuse terre qu'il leur avait promise, se dégoûtèrent de cette manne tombée du ciel dont il les nourrissait dans le désert, quoiqu'elle eût tous les goûts que l'on pouvait souhaiter, préférant à cette divine nourriture les poireaux et les oignons de l'Égypte; ainsi une âme de qui Dieu par son extrême miséricorde a noyé les péchés dans les eaux du baptême ou dans les larmes de la pénitence, doit, pour reconnaître cette faveur, se donner tout entière à lui, trouver de la douceur dans les travaux, et du rafraîchissement dans la sécheresse du désert de cette vie. C'est le moyen de faire que Dieu la soutienne par les consolations qu'il nous a promises en disant : *Je donnerai à celui qui sera victorieux une manne cachée et toute céleste (Apoc., II)*. Or, comme la douceur des faveurs de Dieu surpasse infiniment l'amertume des peines de cette vie, l'âme marche avec joie dans les travaux, avec assurance dans les périls, et avec confiance en la promesse de Dieu de jouir dans le ciel d'une profonde paix et d'un éternel repos. Mais que dis-je, elle marche? elle ne marche pas seulement, elle court, elle vole, et dans l'ardent désir qu'elle a d'aller jouir de la présence de son Dieu, gagner tout un monde ou perdre la vie lui paraissent également méprisables. On n'entend jamais sortir de plaintes de sa bouche : son cœur ne s'affaiblit point dans ses sentiments : ses actions de grâces à Dieu sont toujours aussi vives et aussi ferventes pour les faveurs qu'elle espère que pour

celles qu'elle a déjà reçues. Mais s'il arrive que cette âme commence à se relâcher, il n'y a rien, pour petit qu'il soit, qui ne lui paraisse insupportable : une égratignure lui cause de la douleur, le moindre fardeau lui semble pesant ; elle tombe à chaque pas ; elle se plaint à tout moment de ce que Dieu ne fait pas réussir les choses comme elle le désire, et dit dans son cœur et même quelquefois de bouche : Comment me suis-je engagée dans ce chemin où l'on ne fait que prier, lire et s'occuper à des choses si contraires à la nature ? l'envie de manger des viandes d'Égypte me reprend, et autant que je les ai eues à contre-cœur, autant elles me paraissent agréables.

A quoi croyez-vous, ma sœur, que l'on doive attribuer un si déplorable changement, sinon à la négligence qui a produit la tiédeur, la tiédeur le dégoût, le dégoût le relâchement, et le relâchement tous ces autres maux ? Si ces personnes avaient eu soin de remédier dès le commencement à cette négligence, elles ne seraient pas tombées dans ce malheur. Si elles avaient étouffé la mère, ces misérables enfants n'auraient jamais vu le jour, et cet édifice spirituel ne serait pas tombé, si elles eussent empêché de tomber la première pierre qui a commencé à se démentir.

Vous devez savoir, ma sœur, que comme on ne devient pas fort bon en un moment, on ne devient pas aussi en un moment fort mauvais. Il y a des degrés pour arriver jusqu'à une grande bonté ou pour descendre jusqu'à une grande malice. Ainsi de même que lorsque l'on a monté le premier degré, on a sujet de se réjouir dans l'espérance d'arriver peu à peu jusqu'au dernier ; on a, quand on est en haut, beaucoup de sujet de craindre de tomber, pour peu que l'on commence à descendre.

Si vous vous rencontrez dans ce péril, le moyen d'y remédier est de considérer si vous vous sentez affaiblir, si vous prenez plaisir à parler de choses inutiles ; si vous désirez d'apprendre des nouvelles ; si vous êtes lente à aller à la prière et prompt à en sortir ; si votre cœur est sec parce que Dieu ne l'arrose pas des eaux de sa grâce pour y exciter de la dévotion, ou que si quelquefois il y fait tomber cette pluie céleste, ce n'est que sur sa superficie, et qu'aussitôt cela se passe ; si vous avez les yeux ouverts pour considérer les fautes des autres, et fermés pour remarquer les vôtres ; si vous sentez du déplaisir de vous trouver si abattue, et souffrez avec peine que l'on vous reprenne ; si les mauvaises humeurs de votre prochain vous paraissent difficiles à supporter ; si vous cherchez des prétextes pour éviter de vous confesser et de communier ; si lorsque vous vous approchez des sacrements, c'est plutôt par la honte de ne le pas faire ou par coutume que par l'affection que vous y avez, et si après avoir reçu Notre-Seigneur, vous n'êtes point échauffée du feu de son amour et ne sentez point la douceur de ce miel céleste.

Lorsque vous remarquerez en vous les choses que je viens de dire et autres semblables, croyez que vous n'êtes pas au regard de Dieu telle que vous devez être, et sachez qu'au lieu d'être rassasiée d'une divine liqueur, vous êtes altérée de la soif de la vanité des créatures. Car ainsi que l'amour que l'on a pour Dieu mortifie les sens, fait répandre quantité de larmes, rassasie l'âme, se plaît dans le silence, cherche la solitude, méprise l'éclat, porte à veiller sur sa conscience, souffre patiemment les imperfections du prochain, et produit d'infinis autres biens : l'amour de la vanité donne, au contraire, du dégoût pour la vérité, et l'amour du monde du dégoût pour Dieu comme l'amour de Dieu donne du dégoût pour le monde.

C'est pourquoi, ma sœur, aussitôt que vous verrez que le monde commence à vous être agréable, hâtez-vous de remédier à un si grand

mal, de peur que vous ne perdiez entièrement le goût des choses de Dieu. Prenez garde à ne rien faire qui ne soit digne d'une épouse de Jésus-Christ : souvenez-vous que vous lui avez sacrifié votre corps, et que Dieu défendait expressément, dans l'ancienne loi, de lui offrir des victimes tant soit peu défectueuses. C'est ce qui a fait dire à Origène qu'il ne suffit pas à une vierge qui se consacre à Dieu de n'être pure qu'en partie ; sa langue doit s'abstenir de parler de choses vaines, ses oreilles de les écouter, et ses yeux de les regarder ; ses habits ne doivent être ni précieux, ni curieux, ni malpropres. Il faut qu'il n'y ait rien en elle que d'honnête, et que son âme, pour être l'épouse de l'Agneau sans tache, ait la simplicité et la pureté de la colombe, afin que, devenant une même chose avec lui, sa vie réponde à une aussi grande grâce qu'est celle qu'il lui a faite. Car est-il juste qu'une personne qui aspire à la gloire d'aimer un si grand roi et d'en être aimée puisse, après s'être donnée à lui, trouver quelque chose de difficile à souffrir pour arriver à un tel bonheur ?

Ainsi au lieu de vous étonner des peines qui vous arriveront, souvenez-vous que c'est la manière dont Dieu traite ses enfants, et qu'au lieu d'être des marques de sa colère, ce sont des témoignages de son amour. Par ce moyen plus vous souffrirez, et plus vous devrez vous assurer d'être aimée de lui ; moins vous aurez de consolation, et plus vous aurez de confiance ; et les plus grandes tentations vous présageront une plus riche couronne. Que rien ne soit donc capable de vous ébranler, puisque vous avez pour soutien et pour appui un Dieu tout-puissant. Ne craignez rien, puisque le secours du ciel ne vous peut manquer, et que le grand nombre de vos ennemis ne vous fasse point de peur, puisque vous avez pour ami ce protecteur tout-puissant à qui il est si facile de les vaincre. Gardez-vous seulement de lui manquer de fidélité ; implorez son assistance ; et je vous promets de sa part qu'il les terrassera tous ; *s'ils viennent par un chemin pour vous attaquer, ils s'enfuiront par sept autres* (Deut., XXVIII), et s'il leur permet de vous joindre, il ne leur permettra pas de vous vaincre. Car si les bons maris n'abandonnent point leurs femmes, Jésus-Christ, votre céleste époux, pourrait-il vous abandonner ? Après avoir donné sa vie pour vous, vous laisserait-il périr sans s'en mettre en peine ? Et qui est celui qui au lieu d'avoir soin de sa propre chair l'a en horreur ? Or, saint Paul nous apprend que nous sommes la chair de la chair et les os des os de Jésus-Christ, comme Eve l'était d'Adam, et qu'ainsi nous ne sommes plus qu'un ; de même que le mari et la femme, la tête et le corps, la vigne et le sarment, l'arbre et les branches ne sont qu'une même chose.

Que si cela est indubitable, comme il l'est en effet, pouvons-nous douter que ce ne soit pas travailler pour nous que de travailler pour Jésus-Christ ; et s'il a une si grande union avec les chrétiens, combien plus fortement est-il uni avec les âmes qui se sont consacrées à son service, et qui, pour devenir ses épouses, ont renoncé au mariage des hommes ? Réjouissez-vous donc, ma sœur, ayez une ferme confiance en la protection d'un tel époux ; jouissez des grâces qu'il vous a faites ; et veillez de telle sorte sur vous, que vous ne vous rendiez pas indigne de celles qu'il vous promet d'y ajouter. Vous avez contracté avec lui un mariage ici-bas, et la magnificence avec laquelle il se prépare à le célébrer dans le ciel, aussi bien que la félicité dont vous jouirez alors, surpassent autant tout ce que l'on peut s'imaginer dans le monde qu'il y a de différence entre le ciel et la terre, entre la fin et le commencement, entre les effets et les promesses. Ce sera là que vous connaîtrez quel bonheur ce vous a été de renoncer au siècle et à ses pompes pour ne penser qu'à rendre vos hommages à Jésus-Christ.

Ce sera là que vous connaîtrez qu'encore que le mariage soit une chose légitime, la virginité lui est préférable. Et ce sera là que vous connaîtrez que si la part de Marthe fut bonne, celle de Madeleine était meilleure. Vous chanterez alors ce cantique toujours nouveau qui ne peut être chanté que par des vierges, et vous trouvant dans la compagnie innombrable de ces saintes filles qui ont méprisé ici-bas ce que vous y avez méprisé, et qui possèdent là-haut ce que vous avez souhaité, vous verrez et suivrez la bienheureuse Marie, vierge, mère et épouse tout ensemble. Car de même que Marie, sœur de Moïse, après le passage de la mer Rouge, chanta un cantique au son des tambours, à la louange de Dieu, cette très-sainte Vierge, après être montée dans le ciel en corps et en âme, y chante les louanges de Dieu à la tête de tous les bienheureux, et particulièrement des vierges qui suivent partout l'Agneau sans tache, qui, au lieu de la solitude où elles ont passé leur vie pour l'amour de lui, les honore alors de sa présence. Que vous semble, ma sœur, d'une telle récompense et de la joie de ceux qui la peuvent espérer? Travaillez donc, je vous en conjure, pour être l'une de ces âmes si heureuses : croyez que Notre-Seigneur achèvera en vous ce qu'il y a commencé; qu'il accomplira ce mariage qu'il a bien voulu contracter avec vous, et qu'il se donnera lui-même pour jamais à vous en récompense de la fidélité que vous lui aurez gardée. Priez, lisez et communiez.

LETTRE XXV

A UNE DEMOISELLE QUI S'AFFLIGEAIT DE NE RECEVOIR POINT DE CONSOLATIONS SPIRITUELLES.

Il lui dit que Dieu envoie souvent de semblables peines à ceux qui le servent, et l'instruit de la manière dont elle doit se conduire en cette rencontre.

Je considère, ma chère sœur, comme une faveur que Dieu me fait, le soin qu'il m'engage d'avoir de votre âme, parce que l'obligation où cela me met de pratiquer la charité me donne sujet d'espérer de participer aux grâces qu'il vous fera.

Nous devons sans cesse louer Dieu et adorer ses jugements. Ils nous font trouver nos avantages dans ce qui semble devoir causer notre perte; ils nous font connaître notre ignorance et notre faiblesse; et ils nous obligent de nous abandonner à lui avec une ferme foi qu'il nous assistera par des voies qui nous sont inconnues.

Préparez-vous donc à soutenir de grands combats, et qui vous troubleront lorsque, considérant votre vie passée, vous jugerez qu'elle mérite quelques châtimens. Les consolations que vous avez eues vous étonneront aussi par la crainte d'être punie du mauvais usage que vous en avez fait et par le scrupule d'avoir commis une telle faute : à quoi ajoutant la tristesse où vous êtes, les peines où vous vous trouvez de toutes parts, et l'appréhension de celles qui peuvent encore vous arriver, toutes ces choses jointes ensemble vous mettront dans un tel état, que vous croirez être réduite à la même extrémité où se trouva le peuple d'Israël à la sortie de l'Égypte, lorsque, étant poursuivi par les Égyptiens, il n'avait d'un côté et d'autre que de hautes montagnes, et devant lui que la mer (*Exod., XIII*). Vous pourrez donc dire comme David : *Dans l'abattement et le trouble où je me suis vu, je disais en moi-même : Vous m'avez, Seigneur, rejeté de devant vos yeux (Ps. XXX, 28).*

Les démons ne manqueront pas aussi à s'efforcer de vous faire croire que vous ne devez point espérer que Dieu veuille vous sauver.

Ainsi vous vous trouverez souvent dans des angoisses mortelles qui, quelque grandes qu'elles soient, vous toucheront beaucoup moins que la douleur de penser qu'il se peut faire que Dieu ne vous aime plus. C'est ce qui vous serrera le cœur d'une telle sorte, qu'il vous semblera que vous commencerez d'éprouver quelles sont les peines des damnés, que Dieu n'écoute point vos plaintes et que vous ne recevrez qu'un accroissement de douleur du côté d'où vous attendiez du secours.

Ces peines et autres semblables qui arrivent à ceux qui se trouvent en cet état vous donneront une telle horreur de vous-même, que la mort vous paraîtra beaucoup plus douce que de tant souffrir. Mais au milieu de tous ces maux dont vous serez comme accablée, que croyez-vous, ma sœur, devoir faire? Perdrez-vous la confiance que Jésus-Christ vous a si particulièrement recommandée? Vous laisserez-vous aller au découragement que le démon et vos propres sentiments vous inspirent? et renoncerez-vous à l'espérance que vous doit donner la bonté de ce divin Sauveur qui, même dans sa colère, fait éclater sa miséricorde? Il n'y a pas lieu de délibérer, mais de témoigner votre foi; il n'y a pas lieu de vous décourager, mais d'avoir plus que jamais du courage; et au lieu de vous estimer malheureuse par les peines que vous sentez, vous devez, au contraire, vous croire heureuse à cause de l'amour que Dieu vous porte, quoique vous ne le sentiez pas. Car quelle apparence de vous appuyer sur vos sentiments, puisqu'ils peuvent si facilement vous tromper? Tous ceux qui se croient être justifiés ne le sont pas; et tous ceux qui craignent de ne le pas être ne sont pas condamnés. *Je ne me juge point moi-même*, dit saint Paul, *mais Dieu est celui qui me juge* (II Cor., IV, 4).

Il nous est souvent utile de penser que nous ne sommes pas beaucoup aimés de Dieu, parce que notre misère est si grande, qu'il nous est plus avantageux d'être comme accablés par des dégoûts, des tristesses et des peines qui nous paraissent une image de l'enfer, que de nous trouver dans la liberté et la joie que donnent d'ordinaire les faveurs de Dieu. C'est pourquoi sa bonté paternelle nous cache l'amour qu'il nous porte, afin de nous empêcher de nous relâcher par une fausse confiance de n'avoir rien à appréhender, et nous tenir toujours dans quelque crainte qui nous fasse veiller sur nous-mêmes pour ne pas perdre cet héritage éternel qu'il nous réserve dans le ciel. Ainsi encore qu'il sache quelle douleur ce nous est de douter de son affection pour nous et à quelle tentation cela nous expose, il veut que nous le souffrions, dissimule de le voir, et nous apprend à demeurer en repos au milieu d'un si grand trouble. En quoi ce qu'il y a de plus admirable est qu'il ne se contente pas de nous abandonner aux persécutions des hommes et du démon, lui-même nous fait souffrir, bien qu'il ne soit pas seulement notre père, mais le père des miséricordes, et que son amour pour nous surpasse de telle sorte celui de tous les autres pères, qu'il nous a défendu de donner le nom de père à aucun homme sur la terre. Il le réserve pour lui seul comme étant notre unique soutien, et il est si attentif à tout ce qui nous regarde, qu'il nous comble sans cesse de ses bienfaits et de toutes les marques d'amour que le nom de père demande. Dans la connaissance qu'il a de ce qui nous est le plus utile, il ne se contente donc pas de se taire lorsqu'il voit ce que nos ennemis nous font souffrir; il nous envoie des travaux, nous engage dans une guerre qu'il sait nous devoir être avantageuse, et fait après succéder la joie à la tristesse comme l'exemple d'Abraham et d'Isaac, de qui le nom signifie *ris*, nous le fait voir (*Gen.*, XXII). Car ayant commandé à ce père des fidèles de lui offrir en sacrifice le fils qu'il lui avait donné, il changea sa joie en douleur. Ainsi il prive d'ordinaire ceux qu'il aime des consolations dont ils jouissent, et les fait changer en tristesse. Ce fut en cette manière que les

apôtres, étant entrés avec grande joie dans une barque et se croyant être en assurance parce qu'ils étaient en la compagnie de Jésus-Christ (*Matth.*, VIII), ils furent saisis d'une grande frayeur lorsqu'ils virent la mer agitée par une très-violente tempête, et qu'étant près d'être submergés, ce divin Sauveur leur paraissait si endormi, qu'ils crurent qu'il les avait oubliés. Mais c'était lui-même qui avait excité cette tourmente, et il n'avait garde de dormir ni de manquer à les en délivrer.

Devez-vous donc vous troubler de ce qui vous vient de Dieu, et avoir du dégoût pour une médecine qui vous est présentée de la main d'un père si charitable? Est-il possible que vous considériez comme un effet de sa rigueur ce qu'il permet que vous souffriez? Est-il possible que vous croyiez qu'il ne puisse vous relever de la chute qu'il a bien voulu que vous fissiez, et que vous n'attendiez pas de sa bonté non-seulement de vous pardonner vos fautes, mais de vous accorder de nouvelles grâces encore plus grandes que les premières?

Quoiqu'à n'en juger que selon les sens, il vous semble que Dieu vous traite avec rigueur, concevez par la foi une entière confiance en lui. Les effets vous feront connaître l'avantage que cette certitude que donne la foi a sur l'incertitude et l'aveuglement de nos sentiments. Vos peines sont comme des épines dont Dieu vous environne pour vous garantir de ces autres peines qui ne finiront jamais, ainsi qu'il l'a dit par Isaïe en parlant de l'âme comme de sa vigne : *Je la garde*, dit-il, *durant le jour et durant la nuit, et je ne me lasse point d'en prendre soin* (*Isai.*, XXVII). David dit aussi : *Il empêche que le soleil ne la brûle durant le jour, et que la lune ne lui nuise durant la nuit* (*Ps.* CXX, 6). Car tantôt il nous console, et tantôt il nous attriste; il veille sur nos actions, et il arrive souvent qu'il n'est jamais si proche de nous que lorsque nous l'en croyons le plus éloigné.

Ne jugez donc pas, ma sœur, par vos sentiments de l'état où vous vous trouvez; mais mettez toute votre confiance en Dieu. Il sait mieux que vous-même ce qui vous est le plus utile, quelle vous êtes et quelle vous serez. Pourquoi donc vous consumer en des chagrins inutiles, puisque l'Évangile vous apprend que vous ne sauriez avec tous vos efforts ajouter à votre taille la hauteur d'une coudée (*Matth.*, VI, 27)? Pourquoi vous appuyer sur vous-même lorsque Dieu vous ordonne de ne vous appuyer que sur lui seul? Et pourquoi hasarder votre salut sur de vaines imaginations, puisque c'est Dieu qui vous doit juger, et qui considérera plutôt dans ce jugement la grandeur de sa miséricorde que votre prétendue justice? Fermez les yeux à tout ce qui peut vous décourager, et arrêtez-les sur les plaies de celui qui les a reçues pour vous donner la vie par sa mort. C'est le moyen de remédier à vos maux, lorsqu'il semble y avoir moins de sujet de l'espérer, parce que Dieu ne se plaît jamais tant à nous assister que lorsque le secours des hommes nous manque. C'est le temps qu'il choisit pour nous faire miséricorde, afin de nous apprendre que nous ne devons, comme dit David, mettre notre confiance ni en notre arc ni en notre épée, mais en sa seule bonté (*Ps.* XLIII, 8), qui se plaît d'autant plus à nous assister qu'il nous voit être dans un plus grand abandonnement.

Mettez-vous donc en l'état où vous devez être, afin de lui donner tant de compassion, qu'il arrête ses yeux sur vous; que l'abondance de sa miséricorde éclate dans l'excès de votre misère; qu'il vous retire de la fange et du fumier; qu'il change votre robe de deuil en une robe de noces; vos pleurs en joie, et vos plaintes en des louanges qui ne lui sauraient être que très-agréables, puisqu'il dit par la bouche de David : *invoquez-moi au jour de l'affliction; je vous délivrerai et vous me glorifierez* (*Ps.* XLIX, 16).

Que si cet heureux jour n'arrive pas aussitôt que vous le souhaiteriez,

ne vous découragez pas néanmoins. Ce n'est pas manquer à ce que l'on promet que d'en différer l'effet, principalement lorsque celui qui promet est très-véritable; et vous entendrez enfin sortir de la bouche de votre divin Sauveur ces paroles si pleines d'amour et de tendresse : *Levez-vous, ma colombe; hâtez-vous de venir à moi : l'hiver est passé, les pluies sont cessées, les fleurs commencent à paraître sur la terre (Cant., II)*. Et alors toutes vos peines seront changées en consolations.

Souvenez-vous que les Israélites n'étaient pas tant à plaindre lorsque les Egyptiens les accablaient par de si cruels travaux, que quand ils se trouverent dans le désert être à la veille d'entrer en possession de la terre que Dieu leur avait promise s'ils lui fussent demeurés fidèles. Ainsi, comme le jour succède à la nuit, la clarté du soleil à l'obscurité des ténèbres, le calme à la tempête, et la joie de voir naître un enfant au monde aux douleurs de l'enfantement, vous devez être persuadée que vos extrêmes peines vous présagent une grande joie. Il faut avoir souffert les travaux de la guerre et goûté l'amertume de l'absynthe qui se rencontrent dans l'exercice de la vertu pour être digne de jouir de la paix et des consolations spirituelles. Dieu veut éprouver votre obéissance et votre fidélité. Aimez-le donc, quoiqu'il vous châtie; suivez-le, bien qu'il s'éloigne de vous; pressez-le de vous répondre, encore qu'il ne vous réponde point; et assurez-vous que vous ne travaillerez pas en vain, puisque sa bonté est si grande qu'il ne peut s'empêcher d'exaucer enfin les prières persévérantes des pauvres. Il déploiera en votre faveur la puissance de son bras; il commandera à la mer de se calmer; il conservera la vie à votre Isaac; il changera vos pleurs en des cantiques de réjouissance; et il est si bon, qu'encore que vous ne le méritiez pas, il vous accordera toutes ses grâces. Ainsi bien que vous vous trouviez comme toute environnée d'épines sans savoir où reposer votre tête, je vous conjure de ne perdre point courage. Si vous ne pouvez travailler, suppléez-y par souffrir. Que rien ne soit capable de vous faire reculer dans le chemin du ciel, où l'on ne peut qu'en fuyant manquer d'être couronné. Attendez de Dieu le remède de vos maux. Il vous l'accordera lorsque vous y penserez le moins, et changera vos peines présentes en une abondance de joie qui vous le fera louer et glorifier à jamais tant en ce monde que dans le ciel.

LETTRE XXVI.

A UNE DEMOISELLE AFFLIGÉE.

Il l'exhorte à servir Dieu avec soin et avec ferveur.

Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous visiter comme vous m'avez visité, de prendre soin de vous comme vous avez pris soin de moi, et de vous aimer en récompense de l'affection que vous m'avez témoignée. Car je ne puis, ma sœur, que par ce moyen reconnaître la charité dont je vous suis redevable.

Je désire d'apprendre de vos nouvelles, et ne saurais douter qu'elles ne soient telles que je les souhaite, parce que l'époux que vous avez choisi est si bon, qu'il n'y a point de faveurs que vous ne deviez vous en promettre, et que tous vos desirs ne tendant qu'à lui plaire, vous lui êtes si agréable, qu'il arrête avec plaisir ses regards sur vous et se rend attentif à vos prières.

O ma sœur, que nous serions heureux si, au lieu d'attacher nos pensées à la terre, nous les portions sans cesse à considérer comme dans un miroir Jésus-Christ, notre Sauveur, tout éclatant de beauté, et qui est cette lumière increée qui procède éternellement de son Père! Que nous serions heureux si nous étions pénétrés d'une étincelle du feu de cet amour pour notre salut qui l'a fait souffrir jusqu'à le faire mourir

sur une croix ! Nous rougirions de honte de nous voir si tièdes ; nous nous mettrions en colère contre nous-mêmes , et nous changerions de vie pour l'imiter en quelque sorte. Que deviendrons-nous, ma sœur, si, étant aimés de Dieu, nous ne l'aimons pas ? Un Dieu daignera-t-il s'abaisser jusqu'à nous demander notre amitié ; et aurons-nous la hardiesse de la lui refuser ? Les oignons de l'Egypte nous paraîtront-ils préférables à l'excellence de la céleste nourriture qu'il nous offre ? Rechercherons-nous les uns avec ardeur, et ne tiendrons-nous compte de l'autre, quoiqu'on nous l'apporte jusqu'à la bouche, comme si ce nous était une grande peine de l'avaler ? Et serons-nous si lâches dans le service d'un Dieu qui a tant travaillé pour nous, qu'il semble que nous soyons ses maîtres et qu'il ne soit que notre esclave ? L'amour de ce-lui en qui seul nous pouvons trouver notre repos s'efface aussitôt de notre pensée ; la moindre chose qui arrive contre notre désir nous afflige ; et voulant fuir la peine, nous y tombons, parce qu'il n'y en a point de plus grande que le remords de notre conscience qui nous accuse d'avoir manqué à notre devoir.

Résolvons-nous donc à servir Jésus-Christ, et cessons d'être amis de nous-mêmes. Comme nos ennemis veillent sans cesse pour nous surprendre, veillons pour les en empêcher ; apaisons la colère de Dieu que nos péchés ont irrité contre nous ; et ayons le cœur percé de douleur d'avoir osé offenser un si bon père. Il est temps de faire pénitence et de prier beaucoup pour nous-mêmes en particulier et pour l'Eglise en général. Car je vois un extrême sujet de craindre si, dans le peu d'amour que nous avons pour Dieu, il ne se trouve des personnes qui s'estiment heureuses de répandre leur sang pour son service. Je le prie par son extrême miséricorde de ne nous pas abandonner et de nous fortifier de telle sorte dans sa foi et dans son amour, que l'erreur n'empoisonne point notre esprit, ni que la crainte de la mort ne lie point notre langue ; mais que nous confessons hautement le nom de Jésus-Christ en présence même de nos persécuteurs, quand il nous en devrait coûter la vie. Je lui demande aussi, ma sœur, de vouloir toujours être l'objet de votre amour.

LETTRE XXVII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il l'exhorte à persévérer dans le service de Dieu nonobstant les sécheresses et les peines où elle se trouvait.

Je prie Dieu, qui est le père de toute bénédiction, de vous donner celle que vous me demandez, afin que vos saints travaux produisent le fruit que vous désirez, et que les yeux de votre âme soient éclairés d'une si vive lumière, que par la connaissance que vous aurez de lui et de vous-même, vous lui rapportiez tout le bien que vous faites, et à vous seule tout le mal. Car c'est le moyen de demeurer dans le respect qui est dû à sa suprême grandeur et dans la confession de votre bassesse. Que si vous ne pratiquez pas d'abord cet avis aussi parfaitement que vous le désireriez, souvenez-vous de ce que je vous ai dit, après saint Bernard, que *l'on ne vole pas dans ce chemin ; mais que l'on y marche pas à pas*. Nous devons imiter en cela le laboureur qui, lorsqu'il cultive la terre et qu'il la sème, ne prétend pas d'en recueillir aussitôt du fruit, mais seulement quelque temps après, et souffre volontiers une perte présente par l'espérance d'un gain à venir.

Nous ne devons pas, ma sœur, nous étonner des fréquentes chutes que nous faisons ; mais continuer toujours de marcher et d'implorer l'assistance de Dieu jusqu'à ce qu'il daigne nous regarder et nous secourir. N'est-ce pas déjà une grande grâce qu'il nous fait de nous souf-

frir quoique nous ne méritions que l'enfer? Elle ne sera pas seule sans doute; il nous en accordera d'autres; et s'il diffère, c'est parce qu'il nous est avantageux d'être traités avec rigueur jusqu'à ce que nous voyions clairement, comme je l'ai dit, que tout ce que nous avons de bon vient de lui. Que si, au contraire, il nous accorde ces grâces plus promptement que nous n'aurions osé l'espérer, il faut, au lieu de nous en trop réjouir, demeurer dans la crainte et ressentir de la confusion d'être si indignes de les recevoir. Comme nous avons hérité de notre première mère cet orgueil qui lui fit désirer d'être semblable à Dieu, nous ne devons pas nous étonner qu'il nous traite d'une manière qui nous fasse connaître notre folie, notre faiblesse et notre malice. Quoique nous fussions toujours tentés et affligés jusqu'à ce que nous arrivions à cette connaissance, nous serions néanmoins en meilleur état que si nous recevions des consolations, parce que les superbes ne sont jamais plus malheureux et tant à plaindre que lorsqu'ils paraissent être les plus heureux, à cause que leur méconnaissance des obligations qu'ils ont à Dieu augmente encore l'ingratitude qui les porte à lui dérober sa gloire.

Efforçons-nous donc, ma sœur, d'agir envers Dieu avec une si grande étendue de cœur, que nous ayons sujet d'espérer qu'il nous traitera en Dieu, c'est-à-dire d'une manière digne de sa bonté infinie. C'est une assez grande grâce qu'il nous fait que de nous donner le désir de le chercher malgré tant de peines et de sécheresses qui pourraient nous faire perdre courage. Abandonnons-nous entièrement à sa conduite sans nous mettre en peine du temps ni de la manière que nous en verrons l'effet. Et lorsque, selon les apparences, nous croyons être perdus, souvenons-nous que c'est d'ordinaire à travers des rochers et des précipices qu'il fait arriver ceux qu'il aime au repos et au bonheur qu'ils souhaitent. Jésus-Christ soit avec vous.

LÉTTRE XXVIII.

A UNE DEMOISELLE QUI ÉTAIT MALADE ET DÉCOURAGÉE DANS SES EXERCICES DE PIÉTÉ.

Il lui redonne courage et lui apprend d'où vient que Dieu permet que ceux qui le servent tombent ainsi dans l'abattement.

Je vous écrivis, ma sœur, il y a peu de jours, et je crains que ma lettre ne vous ait pas été rendue. Que si vous l'avez reçue, je vous prie de la lire; et j'espère que vous y trouverez ce dont vous avez besoin pour votre consolation.

Voulez-vous donc ressembler à un enfant qui s'afflige aussitôt que sa mère le quitte? Et faut-il vous faire le reproche que Jésus-Christ fit à ses apôtres de ne pouvoir veiller durant une heure, mais de tomber aussitôt dans la défaillance? Rien n'est plus dangereux que de perdre la confiance que l'on doit avoir qu'avec l'aide de Dieu tout réussira comme on le peut désirer.

La première chose que vous devez faire est de vous préparer à souffrir de grands travaux; et la seconde, d'en attendre le remède de la main de Dieu sans vous ennuyer du retardement quand il durerait jusqu'à la fin de votre vie. Ne savez-vous pas que celle d'un chrétien est un martyre continuel et une très-rude guerre; et prétendriez-vous d'obtenir à l'heure même ce que les autres n'ont acquis qu'après tant de peines, de travaux et de souffrances? Dieu veut vous éprouver diverses fois par la manière dont il semble vous rejeter, et vous devez considérer vos peines comme une satisfaction que vous lui devez faire

de lui avoir si souvent déplu. Il vous a conviée d'aller à lui; il s'est présenté à la porte de votre cœur; et vous la lui avez fermée; ou si vous la lui avez ouverte, vous l'en avez fait sortir aussitôt. Est-il possible qu'étant toujours si disposés à nous éloigner de Dieu, nous nous étonnions qu'il s'éloigne un peu de nous; que nous refusions de lui payer une si petite partie de ce que nous lui devons; et que nous ne voulions pas qu'il nous traite comme nous l'avons traité, ni souffrir avec humilité qu'il nous témoigne quelque froideur lorsque nous avons mérité l'enfer?

Réveillez-vous, ma sœur; il en est temps. Reconnaissez quelle vous êtes; reconnaissez quel est Dieu. Que si vous sentez qu'il vous rebute, souffrez-le avec patience, puisque vous le méritez; et s'il vous traite comme la Chananéenne en vous appelant une chienne, répondez-lui comme elle fit, qu'il est vrai que vous en êtes une, mais ne perdez pas pour cela courage; ne commettez pas une double faute: l'une de ne connaître pas assez votre misère, et l'autre de n'avoir pas une assez grande opinion de l'infinie bonté de Dieu en vous persuadant qu'il ne vous aime pas et ne veut pas que vous ayez recours à lui. Rien ne serait plus capable de l'offenser qu'une telle pensée, parce que rien n'est plus contraire à la miséricorde de cet Agneau sans tache qui a dit: *Je ne rejetterai aucun de ceux qui viendront à moi* (Joan, VI, 37). Devez-vous considérer comme votre ennemi celui qui vous châtie pour votre bien, et pouvez-vous vouloir du mal au médecin qui veut vous guérir? Dieu n'agit avec vous que par amour; mais comme il n'y a que ses faveurs qui vous paraissent en être des marques, vous avez peine à comprendre qu'il châtie ceux qu'il aime ainsi qu'un bon père châtie ses enfants. Que si en vous traitant de la sorte vous ne rentriez pas dans vous-même pour le connaître, et ne vous humiliiez pas en sa présence, que serait-ce s'il vous donnait des témoignages de son amour? et faut-il favoriser ouvertement des insensés?

Vous devez, ma sœur, vous contenter que Dieu se serve de vous en la manière qui lui sera la plus agréable, et de savoir que jusqu'à ce que vous soyez très-persuadée de votre néant, ses regards ne vous seront pas entièrement favorables, ni ne vous le doivent pas être. Vous vous trouverez agitée en mille manières et accablée de tant d'inquiétudes, que vous ne saurez que devenir jusqu'à ce que vous connaissiez clairement que vous n'êtes que misère et que faiblesse, et que vous renonciez entièrement à l'estime de vous-même, ainsi que nous voyons, dans les Vies des saints Pères des déserts, qu'un bon vieillard disait que l'on serait toujours tenté en la chair jusqu'à ce que l'on connût que la chasteté est un don de Dieu, et non pas un effet de nos propres forces.

Il faut de même dans les autres choses approfondir cet abîme de notre propre connaissance pour obtenir du Seigneur de nous prendre par la main pour nous relever de nos chutes et nous donner place entre les princes de son peuple, sans que cette malheureuse vanité puisse plus nous empêcher d'arriver à ce bonheur, parce que nous l'aurons détruite par la claire connaissance que nous aurons de notre faiblesse. Préparez-vous donc à souffrir, à vous faire la guerre à vous-même, à vous avancer dans le service de Dieu, et il ne manquera pas de vous consoler et de vous dire: *Ma fille, j'ai arraché de vos mains cette coupe dont la liqueur vous assoupissait et qui était pleine de l'amertume de mes châtimens: Vous n'en boirez pas davantage.* Oui, assurément, ma sœur, il viendra, il vous consolera des peines que son absence vous aura fait souffrir et vous donnera cent fois plus de joie que sa justice ne vous a causé de tristesse. Mais ce ne sera qu'après vous avoir fait connaître que vous ne pouviez passer pour innocente, et qu'il faut toujours persévérer à bien faire.

Ainsi quoique vous ayez reçu des blessures dans cette guerre, reprenez un nouveau courage, puisque vous ne savez pas à quelle heure Notre-Seigneur daignera vous visiter. Préparez-vous à le recevoir le mieux que vous pourrez, selon votre pauvreté; souffrez avec patience comme vous voudriez qu'un autre souffrit de vous; n'oubliez rien de ce qui sera en votre pouvoir pour ne point discontinuer vos saints exercices; et si vous pouvez malade, considérez votre maladie comme l'un des principaux que vous puissiez pratiquer, puisque nul autre temps n'est plus propre pour s'avancer dans le chemin du ciel, encore qu'il paraisse y être contraire. La grâce du Saint-Esprit soit à jamais avec vous.

LETTRE XXIX.

A UNE DEMOISELLE QUI VOULAIT QUITTER LE MONDE POUR SE CONSACRER AU SERVICE DE DIEU.

Il l'exhorte à exécuter cette sainte résolution.

Dévote servante de Jésus-Christ, je ne saurais assez vous témoigner quelle a été ma joie d'apprendre que, pouvant vous si bien marier selon le monde, vous vous êtes résolue à n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ. Cela ne m'a pas beaucoup surpris, parce que je l'avais tant souhaité, que j'avais demandé à Dieu de vous vouloir faire cette grâce. Qu'il soit loué à jamais de vous l'avoir accordée encore plus grande que je n'aurais osé me le promettre par la joie que je vois que vous ressentez d'avoir renoncé à toutes les choses de la terre, pour donner entièrement votre cœur à ce roi du ciel. Car cette joie est une marque certaine que ce changement fait en vous n'est pas un effet de légèreté et d'une pensée passagère, mais un ouvrage de Dieu qui vous a inspiré ce dessein. Il a voulu par là vous donner un gage de l'extrême bonheur dont vous jouirez, si vous lui demeurez fidèle, et en comparaison duquel un mari terrestre, des enfants et tous les biens du monde sont si peu considérables.

O ma sœur, si vous aviez éprouvé combien le Seigneur est doux à une âme qui méprise tout le reste pour ne s'attacher qu'à lui seul et qui ne respire que son amour, et quelles sont les consolations qu'il lui donne! Cette heureuse âme ressemble à la colombe qui, pour demeurer toujours pure, ne s'arrête jamais sur un corps mort, mais revient trouver son maître. Or, à quoi peut-on mieux comparer ce qui éclate le plus dans le monde qu'à un corps mort et tout corrompu, puisque nous y attachons comme nous enfonçons dans une fange puante dont l'odeur nous sera enfin plus insupportable que le goût des plaisirs que nous y avons recherchés ne nous avait paru doux. Vous ne sauriez, ma sœur, trop remercier Notre-Seigneur de vous avoir ouvert les yeux pour connaître la différence qu'il y a entre ce qui est précieux et vil, éternel et temporel, un Dieu immortel et un homme mortel, et de vous avoir fait prendre ensuite cette heureuse résolution de préférer à un époux terrestre, quelque riche qu'il fût, un époux céleste. Soyez-lui aussi fidèle que vous pouvez vous assurer qu'il vous le sera, et vous éprouverez que ce n'est pas sans raison qu'on le nomme le chaste époux des chastes vierges. Vous trouverez en lui tous les avantages que vous sauriez souhaiter. Car cet heureux mariage est fort différent de ceux d'ici-bas, où il arrive d'ordinaire qu'une satisfaction de peu de durée est suivie d'un douloureux repentir; au lieu que les consolations dont on jouit dans ce céleste mariage vont toujours croissant, et que plus on connaît ce divin époux et plus on l'aime, parce qu'il ne ressemble pas aux hommes, en qui plus on

les pratique, et plus on y remarque de défauts, et qu'une femme qui paraît d'abord bien mariée se trouve peu après très-malheureuse.

Vous ne verrez, au contraire, jamais rien en Jésus-Christ qui ne vous ravisse de joie, ni aussi en sa très-sainte Mère, dont vous deviendrez comme la fille. Que favorable vous a donc été le jour que vous prîtes une telle résolution, et que vous le sera encore davantage celui auquel cet immortel Epoux viendra vous visiter, et que vous lui pourrez dire : Mon Seigneur et mon Dieu, comment ai-je pu mériter de recevoir de vous une si grande faveur, et de trouver ce trésor caché que j'aurais acheté pour un si petit prix quand il m'aurait coûté mille vies? O ma sœur, qui pourrait exprimer le bonheur d'un si admirable mariage et la joie qu'en reçoivent le ciel et la terre? Car le Père éternel se réjouit de voir qu'il y a des personnes dans le monde qui ont tant d'amour pour son Fils unique, que, pour se consacrer entièrement à lui, elles ne renoncent pas seulement à tous les plaisirs défendus par la loi, mais aussi à ceux qu'elle permet dans un légitime mariage, ce qui est l'une des plus grandes marques que l'on puisse donner d'une affection également pure et désintéressée. Quant à la seconde personne de cette adorable Trinité, comme Jésus-Christ n'est mort que pour acquérir des âmes qui l'aiment avec une entière pureté d'esprit et de corps, rien ne lui peut être plus agréable. Et le Saint-Esprit étant la pureté même, et si éloigné de tous les sentiments qui regardent la chair, lorsqu'il voit une âme qui méprise les délices, il la regarde avec plaisir; et au lieu des consolations temporelles auxquelles elle renonce, il la remplit de consolations spirituelles. Pour le regard de la sainte Vierge, ce qu'elle est la mère de l'Epoux et comme la mère, le chef, la reine et la protectrice des vierges, on ne peut assez exprimer quelle est sa joie de voir qu'il y en ait sur la terre qui sont comme autant de fleurs dont sa parfaite virginité a été l'heureuse semence. Il ne manque pas aussi de purs esprits qui assistent à ce divin mariage. Car les anges sont comme autant d'officiers de ce roi céleste tout prêts à servir cette heureuse Epouse; et les enfants qui procèdent de ce mariage sont les bonnes œuvres, qui, au lieu d'être produites avec douleur, le sont avec une extrême joie, et n'acquièrent pas moins d'honneur à leur mère qu'elles leur donnent de contentement et la mettent dans une paix et un repos inconcevables.

Que pourriez-vous donc, ma sœur, souhaiter dans le monde qui approchât d'un si grand bonheur? Les plaisirs que vous y auriez seraient traversés de mille déplaisirs; et quand même ils en seraient exempts, combien peu dureraient-ils? Ou le mari meurt avant la femme, ou la femme avant le mari. Les enfants meurent; et, s'ils survivent, on a peine à les quitter. Réjouissez-vous donc de ce que votre Epoux est immortel, et qu'à l'heure de votre mort vous vous trouverez environnée, comme d'autant d'enfants, de ces bonnes œuvres que vous aurez faites. Elles vous accompagneront jusqu'au trône de Dieu, et vous récompenseront avec usure de tout ce que vous aurez souffert pour les produire. Ainsi, ces bienheureux enfants seront la gloire de leur mère, et la mort, au lieu de rompre ce sacré mariage, l'affermira encore davantage. Car Jésus-Christ est le maître de la vie et de la mort, et les démons ne sauraient nuire à ceux qu'il honore du nom de ses épouses, et dont il se déclare le protecteur. Les anges les accompagnent et les présentent à Dieu en chantant des cantiques à sa louange, leur donnent des bénédictions et leur disent : Venez, Epouses de Jésus-Christ, recevoir la couronne qu'il vous a préparée : entrez dans la joie de Notre-Seigneur. Et la bienheureuse Vierge, suivie d'un très-grand nombre de vierges qui ont fait dans le monde la même chose que vous faites, vous présentera à son divin Fils pour jouir éternellement de sa

présence et de la vue de son inconcevable beauté. Une heure d'une telle félicité est une récompense qui surpasse infiniment tous les travaux qu'on peut souffrir pour lui en cette vie. Ce sera là, ma sœur, que vous arriverez à ce bonheur inestimable pour lequel vous avez été créée, et que vous serez si ravie de vous trouver unie à votre Dieu, que nulles paroles et nulles pensées ne sauraient exprimer quels seront les transports de votre joie. Tout ce que l'on en peut dire est qu'elle sera semblable à un vase où le sucre, enflammé par la chaleur du feu, se répand de tous côtés. Enfin, ce sera là où, comblée d'un contentement ineffable, vous direz à ce Roi de gloire qui est l'objet de votre amour : J'ai obtenu ce que je souhaitais ; j'ai trouvé celui pour qui j'ai abandonné tout le reste : vous êtes, Seigneur, ma récompense, et mon unique occupation, durant tous les siècles des siècles, sera de vous louer et de vous aimer.

LETTRE XXX.

A UNE DEMOISELLE QUI SOUFFRAIT QUELQUES PEINES.

Il lui montre qu'elle doit considérer ses peines comme une faveur de Dieu, qui traite ainsi ceux qu'il aime.

Je désire, ma sœur, que vous vous consoliez dans vos peines ; que vous les receviez avec joie de la main de Dieu ; que vous les considériez comme une suite de celles que Jésus-Christ a souffertes, et comme des gages de son amour. Dites-lui avec David : *Vos châtiments me consolent* (Ps. XXII, 5), parce qu'encore que la chair souffre, l'esprit se réjouit de voir que Dieu nous traite en la manière dont il traite ceux qu'il aime. Car ne voyons-nous pas qu'il les éprouve par des tentations et des tribulations, afin de les rendre dignes d'être récompensés dans son royaume par une paix et un repos éternels des combats qu'ils ont soutenus dans le monde ? Ce fut en cette manière que l'on tailla hors du temple les pierres dont il fut construit, et qu'après on les posa sans donner un seul coup de marteau (II Rois, VI). Ainsi, lorsque Dieu vous fait sentir des peines qui sont comme autant de coups de marteau, vous devez croire que c'est pour vous purifier de la corruption que vous avez tirée d'Adam, et vous rendre digne d'entrer dans sa divine maison, comme l'on préparait ces pierres pour entrer dans la construction du temple. Ne doutez point qu'il ne vous aime : et, au lieu de considérer vos souffrances comme un effet de son aversion, il veut que vous lui disiez ces paroles du psaume : *Vous avez sondé mon cœur ; vous m'avez visité durant la nuit ; vous m'avez éprouvé par le feu, et vous n'avez point trouvé de malice en moi* (Ps. XVI, 4).

Quelle joie n'est-ce point à une âme qui, ayant été fidèle à Dieu dans le temps de la prospérité et dans la nuit de la tribulation, et éprouvée par de grandes afflictions, peut dire à Dieu : *Tous ces maux sont venus sur moi, et néanmoins je ne vous ai point oublié ni violé votre alliance* (Ps. XLIII, 19). Jésus-Christ disait aussi à ses apôtres : *Vous êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations et dans mes maux* (Luc., XXII, 28). C'est pourquoi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé. Ainsi encore que dans vos travaux Notre-Seigneur vous paraisse si rigoureux que vous soyez touchée de crainte jusqu'à trembler, il vous rassurera en vous disant : Je vous garde durant le jour et durant la nuit ; je ne suis point fâché contre vous, et lorsque vous y penserez le moins, un breuvage que vous recevrez de ma main adoucira tous vos maux.

Voilà de quelle sorte l'ineffable miséricorde de Dieu prend soin des

âmes qu'il considère comme sa vigne chérie. Il les garde en tous temps et les visite à diverses heures par les travaux qu'il leur envoie en ce monde, afin de les exempter d'en souffrir en l'autre, parce que sans cela il ne serait pas possible de passer de la terre dans le ciel, et que les souffrances de ce monde ne sont rien en comparaison de celles de l'autre. C'est ce qui fait aussi qu'il commence dès cette vie à juger ceux qu'il aime, afin de ne les pas juger après leur mort, mais les consoler, et fait sentir seulement les effets de sa colère aux méchants qui ont vécu dans les délices et dans la prospérité.

Recevez, ma sœur, ces consolations que j'ai cru vous devoir donner dans vos peines. Considérez-les comme un préservatif pour votre âme, comme un gage de bonheur que Dieu vous prépare dans le ciel, et comme une guerre dont il sera lui-même la couronne que vous remporterez après être demeurée victorieuse. Croyez que vous lui serez d'autant plus agréable que vous aurez souffert davantage; et si vos travaux vous semblent pénibles, dites à votre âme qu'elle ait un peu de patience; que les ombres de la nuit passeront bientôt; que la lumière du jour va paraître, et que le Seigneur la réjouira par sa divine présence, essuiera ses larmes, et la comblera de joie. Remerciez-le de la grâce qu'il vous a faite d'être à lui, et croyez que puisqu'il vous aime et que son amour surpasse infiniment le nôtre, il n'a garde de vous oublier. Dormez donc en assurance, et quoi qu'il vous arrive, recevez-le avec joie, comme des faveurs de Dieu qui veut que vous considériez ces peines comme autant de pierres précieuses qui doivent vous faire oublier ce que vous aurez souffert pour les mériter. Car étant d'une valeur inestimable, comment pourriez-vous vous plaindre de les avoir achetées trop chèrement quand elles vous auraient coûté mille vies? Remerciez-le de tout votre cœur de la grâce qu'il vous a faite de n'aimer que lui, de ne mettre votre confiance qu'en lui, et de n'avoir dans tous vos travaux d'autre objet et d'autre consolation que lui. Pouvez-vous douter qu'après vous avoir fait tant de grâces, il manque d'achever son ouvrage? Il vous guérira de toutes vos infirmités; il vous récompensera de tous vos travaux; et après vous avoir rachetée au prix de son sang, il vous donnera part à son royaume. Cet heureux jour ne tardera guère à venir, ne vous laissez point de l'attendre, et dites avec Jérémie : *Le Seigneur est mon partage, et je ne respire que lui seul* (Jerem., Thren. III). Une honnête femme ne cherche en l'absence de son mari aucun divertissement, parce qu'il n'y a que sa présence qui puisse les lui rendre agréables. Vous devez de même après vous être donnée tout entière à ce divin Époux, vous considérer comme étrangère dans le monde, n'avoir le cœur qu'où est votre trésor, et dans les sujets, soit de plaisir ou de douleur, dire : Le Seigneur est mon héritage, je ne respire que lui, et plutôt que de me rendre indigne d'assister au céleste festin où il me fait l'honneur de me convier, j'aime mieux souffrir ici-bas la faim que de me rassasier des plaisirs et des vanités du monde. Le Seigneur est fidèle en ses promesses et plein de bonté pour ceux qui espèrent en lui et qui le cherchent. Espérons donc et le cherchons avec une ferme créance qu'il nous fera la grâce de le trouver. Que s'il nous afflige quelquefois, il nous réjouit après pour toujours, et récompense dans le ciel nos bonnes œuvres. Ce sera là, ma sœur, que vous lui direz : J'ai trouvé ce que j'ai cherché; je jouis du fruit de mon travail; et je possède ce que j'ai tant désiré. Ce sera là que vous verrez le soin qu'il a pris de vous depuis le moment que vous fûtes conçue dans le sein de votre mère jusqu'à ce qu'il vous ait tirée à lui dans le ciel. Et enfin ce sera là que vous rendrez des actions infinies de grâces à son infinie bonté, et beaucoup plus grandes pour les peines que vous avez souffertes que pour

les consolations que vous avez eues, parce qu'elles vous auront beaucoup plus fait mériter une telle gloire.

Ainsi puisque vous voyez, ma sœur, que ces travaux ne vous seront pas moins utiles qu'agréables à Dieu, supportez-les, non-seulement avec patience, mais avec plaisir : élargissez votre cœur au milieu des tribulations pour en faire un bon usage ; et que l'espérance d'un si grand bien à venir vous fasse supporter avec joie les maux présents. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous être si libéral de son amour que, comme l'huile nage sur l'eau, votre joie vous élève de telle sorte au-dessus de vos travaux, que les eaux des tribulations ne puissent éteindre le feu de votre charité ; mais que sa flamme soit d'autant plus vive et plus ardente, qu'ils auront été plus grands. Ce divin Sauveur veuille, s'il lui plaît, être lui seul votre tout.

LÉTTRE XXXI.

A UNE DEMOISELLE QUI ÉTAIT FORT RETIRÉE.

Il lui parle du prix inestimable d'une âme et du soin que l'on doit apporter pour s'empêcher de tomber et pour se relever quand on est tombé.

Je ne saurais trop reconnaître la faute que j'ai faite et la peine qu'elle mérite d'avoir demeuré si longtemps sans vous écrire, quoique j'y fusse si obligé, parce qu'il a plu à Dieu se servir de moi pour vous engager dans son service, et qu'ainsi j'imite ce serviteur infidèle qui négligea de faire valoir le talent qu'il lui avait confié. J'avoue avoir doublement failli en cela, puisqu'autant que j'ai témoigné à l'égard de Dieu être un mauvais serviteur en ne faisant point profiter son bien, j'ai fait connaître à votre égard être un mauvais père, en ne fortifiant point votre âme par la nourriture de sa sainte parole dont il m'a rendu le dispensateur pour vous la distribuer fidèlement et avec prudence dans les temps où vous en auriez besoin. J'ai un grand regret de ma faute, et j'appréhende beaucoup d'en être puni, non pas tant par les peines et les autres châtimens qu'elle mérite, que par le préjudice que vous en recevrez. Car il est juste qu'un père qui ne prend pas le soin qu'il doit de nourrir et d'élever ses enfants, les voie mourir en sa présence, afin que la douleur lui ouvre les yeux que sa négligence avait fermés.

J'ai grand intérêt, ma sœur, de savoir la disposition où vous êtes, pour me réjouir si elle est telle que je le désire, ou m'affliger si elle ne l'est pas. Je souhaite d'apprendre si ces larmes si pleines d'amour, de respect et de tendresse, dont vous arrosiez, en la présence de votre divin Époux, la terre de votre cœur pour lui faire produire des fruits qui lui fussent agréables, continuent toujours de couler. Je souhaite d'apprendre si vous persévérez en ces veilles qui vous faisaient, dans le secret de la solitude, passer les nuits à penser aux douleurs que ce divin Sauveur a souffertes pour l'amour de vous. Je souhaite d'apprendre que son infinie bonté vous ait fait la grâce de ne rien perdre de ce silence dans lequel vous n'étiez occupée qu'à parler à lui de cette pauvreté qui vous comblait de richesses, de ce mépris de vous-même qui vous rendait si agréable à ses yeux, et de cet heureux changement de votre vie qui vous faisait admirer de tout le monde et glorifier Dieu en vous. Je souhaite d'apprendre que la servante de Jésus-Christ soit toujours telle qu'elle était ; qu'elle ne vive que pour lui ; qu'elle ne regarde que lui, et qu'elle ne pense qu'en lui. Enfin je souhaite d'apprendre qu'après s'être entièrement consacrée à son service, elle demeure ferme et constante dans sa résolution ; qu'après avoir été nourrie des miettes qui tombent de la table du Seigneur, elle ne recommence pas à manger

des viandes d'Égypte et de se nourrir de gland comme les pourceaux, pour brûler ensuite avec les démons.

Servante de Jésus-Christ, je le prie de tout mon cœur qu'il soit satisfait de vous. Car, comme saint Paul disait que tout le bonheur de sa vie consistait au bonheur de ses enfants, je puis dire, quoique non pas avec une aussi ardente charité que ce grand Apôtre, mais avec ce peu qu'il a plu à Dieu de m'en donner, que mon bonheur consiste en ce qu'il soit satisfait de vous. La vie de mon corps ne me pourrait plaire si ma fille avait perdu la vie de son âme; et je suis incapable de ressentir de la joie, jusqu'à ce que je sache que votre céleste Epoux, après s'être donné à vous, a établi sa demeure dans votre cœur. Que si cela n'est pas, j'avoue que j'en suis coupable, et j'en ferai la pénitence. Mais je ne prétends pas que vous y ayez part, ni que votre affliction augmente celle que le regret de ma faute et mon amour pour votre âme me feront si vivement ressentir. Si néanmoins vous ne pouvez vous empêcher d'avoir de la douleur de ma négligence, je l'adoucirai par l'aveu que j'en ferai avec autant de confusion que de regret; et j'espère de l'assistance de Notre-Seigneur, que vous me trouverez si changé, que vous aurez sujet d'oublier que je vous ai été un mauvais père, comme Dieu oublie les fautes de ses enfants et de ses serviteurs. Si cette satisfaction ne vous suffit, j'en ferai telle autre qu'il vous plaira. Mais je vous conjure de rentrer dans le chemin où vous étiez si vous l'avez quitté: ou si vous continuez d'y marcher, faites-le-moi savoir, afin que la joie que j'en aurai me donne la force de faire la pénitence que vous me voudrez imposer à cause de ma négligence. Car pour ce qui est de m'être souvenu de vous, Dieu n'a pas permis que j'y aie manqué. Et comment l'aurais-je pu faire, puisque j'ai toujours souhaité avec tant d'ardeur de vous voir entièrement consacrée à son service, et ressentir tant de joie des miséricordes qu'il vous a faites, que vous m'avez incessamment été présente, quoique je ne vous aie pas consolée par mes lettres et exhortée à marcher de plus en plus avec courage dans cette sainte carrière où il vous a fait la grâce d'entrer. Pardonnez-le-moi, ma sœur, pour l'amour de Jésus-Christ. Ou si vous voulez en cela user de sévérité, que ce ne soit que contre moi et non pas contre vous-même. Gardez-vous bien de vous refroidir dans votre amour pour Dieu, qui n'a point de part à la faute commise par son serviteur: et si vous l'aviez fait, souvenez-vous qu'il a promis de recevoir ceux qui retourneront à lui. Croyez qu'il vous pardonnera comme vous m'aurez pardonné; qu'il ne vous fera pas moins de grâce qu'auparavant, et qu'il vous fera chanter le même cantique de louange que vous chantâtes dans le commencement de la profession que vous fîtes de vouloir être toute à lui, que l'on peut considérer comme le temps de votre naissance et de votre enfance dans la vie de la grâce. Ne donnez pas de la joie au démon après lui avoir donné de la douleur: n'attristez pas votre bon ange après les actions de grâces qu'il a rendues à Dieu de vous avoir appelée à son service; et ne troublez pas la fête que l'on a faite dans le ciel après votre conversion. Que si quelqu'une de ces choses est arrivée par ma faute, ne perdez pas néanmoins courage: Notre-Seigneur ouvrira, pour vous recevoir, ces bras qu'il a souffert, pour l'amour de vous, que l'on ait étendus sur la croix: et tant s'en faut qu'il rejette ceux qui, après avoir lâché le pied dans le combat, y sont retournés avec plus de courage qu'auparavant, il les préfère même à ceux qui, encore qu'ils n'aient point fui, n'ont eu qu'une valeur médiocre. Car dans ces sortes de guerres on ne perd pas la victoire, encore que l'on reçoive des blessures, mais seulement lorsque l'on s'enfuit et que l'on se reconnaît pour vaincu.

Reprenez donc courage, ma chère sœur, recommencez tout de

nouveau avec une ferme confiance que vous trouverez Jésus-Christ disposé à vous recevoir ; qu'il ne confondra pas votre humilité ; que vous voyant prosternée à ses pieds, il ne vous rejettera pas, et qu'il écoutera les prières de ceux qui intercèderont pour vous dans le ciel.

Quant à ce qui est de moi, comme je suis la cause du mal, s'il y en a eu, j'en ferai pénitence, je prierai Notre-Seigneur d'oublier la faute arrivée par ma négligence et de considérer seulement ce qu'il lui a plu de commencer en vous, que je n'ai pas su conserver : je l'en conjurerai par son amour pour les âmes, qui lui fait dissimuler nos péchés lorsque nous nous en repentons ; et enfin je le conjurerai par lui-même de vous conserver sous l'ombre de ses ailes, de vous rendre agréable à ses yeux, et de se contenter de me punir autant qu'il lui plaira. Je vous prie, de tout mon cœur, de m'écrire, encore que j'avoue ne mériter pas que vous me rendiez réponse.

LIVRE TROISIÈME.

LETTRES ÉCRITES

A DES DAMES DE QUALITÉ SÉCULIÈRES

et à d'autres femmes mariées et à des veuves.

LETTRE PREMIÈRE.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il lui montre que le moyen le plus assuré pour servir Dieu est de souffrir pour son amour.

Madame,

Notre vie passe si vite, que la prudence nous oblige à prendre la résolution de servir Jésus-Christ, et de ne perdre point de temps à l'exécuter, afin de n'avoir pas sujet de nous repentir d'avoir été infidèle à un Dieu qui nous a été si fidèle, et que nous devons croire qui nous le sera toujours.

Il y a infinies choses en ce monde sur lesquelles nous pouvons arrêter nos yeux, puisque Dieu nous a donné le libre arbitre qui nous permet de préférer les unes aux autres. Mais laquelle choisirons-nous ? Sera-ce des plaisirs qui durent si peu et qui causent après beaucoup plus de douleur qu'ils n'avaient donné de joie ? ou sera-ce les richesses qui aveuglent ceux qui les possèdent et rendent l'entrée du ciel si difficile ? En vérité, madame, rien ne mérite ici-bas d'être l'objet de notre amour. Il n'y a qu'affliction d'esprit, que traverses, que vanité des vanités, et enfin tout n'est que vanité. Qu'heureux donc celui qui ne s'attache point d'affection à ce qui disparaît si promptement, mais seulement aux plaisirs qui sont les seuls véritables, parce qu'ils sont fondés sur la vérité même qui est Dieu, et sur ses richesses qui sont les seules assurées parce qu'elles consistent à posséder celui qui est l'inesestimable richesse des bienheureux. Mais il y a divers moyens de les servir, et chacun choisit celui qui est le plus conforme à ses sentiments. Les uns se portent à la vie active, les autres à la contemplative ; les uns embrassent l'abstinence, les autres s'affectionnent à la chasteté. Ainsi ces diverses vertus sont comme autant de diverses fleurs qui font éclater la gloire des saints aux yeux de Dieu et dans le champ de l'Eglise. Néanmoins ce qui lui plaît davantage est de préférer à tout le reste le

plaisir de souffrir pour son amour comme n'y ayant rien de plus élevé ni de plus sûr. Jésus-Christ, qui est l'éternelle vérité, nous l'a appris lui-même, puisqu'il n'est principalement venu au monde que pour nous l'enseigner par son exemple et nous exhorter à l'imiter. Mais parce que rien n'est plus contraire à nos sens, il n'y a que notre amour pour lui qui soit capable de nous faire trouver de la douceur dans une chose si amère par elle-même, et de nous faire embrasser ce qui naturellement ne nous donne que de l'horreur. Que veut dire ce que Moïse fut si épouvanté de voir ce serpent qui se présenta à lui sur la montagne de Sinaï, qu'il fut près de s'enfuir (*Exode*, IV), sinon que la vue des souffrances présentes et à venir nous étonne de telle sorte, qu'il n'y a point d'efforts que nous ne fassions pour les éviter? Mais comme Dieu commanda à cet admirable législateur de prendre ce serpent, et qu'il ne l'eût pas plutôt entre les mains qu'au lieu de le mordre il lui servit de bâton et de soutien : il arrive de même à ceux qui se soumettent dans les travaux à la volonté de Dieu, que leur trouble cesse, leur faiblesse change en force, et leur appréhension en une ferme confiance que Dieu qui les aime comme ses enfants les assistera; que *l'affliction produira la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et une espérance qui ne confond point* (*Rom.*, V, 3), parce que Jésus-Christ a promis à ceux qui prendront part à sa croix de leur donner part à sa gloire. C'est ainsi que la tribulation se change en un bâton qui nous soutient dans notre faiblesse, à cause qu'elle augmente notre confiance en Dieu et fait cesser les plaintes que les souffrances nous faisaient faire comme si c'eussent été des morsures que nous eussions reçues de ce serpent qui nous faisait tant de peur.

Prenez donc garde, madame, de bien choisir ce que vous croirez qui sera le plus agréable à Dieu, et de n'être pas du nombre de celles que saint Paul reprend lorsqu'il dit : *Encore que depuis le temps qu'il y a que vous servez Dieu, vous devriez être capable d'enseigner les autres, vous continuez de ressembler à des enfants à qui il faut enseigner les premiers éléments par où l'on commence à expliquer la parole de Dieu, et il faut plutôt vous nourrir de lait que d'une viande solide qui est la nourriture des forts* (*Heb.*, V, 12).

Considérez, madame, qu'un maître a peine à souffrir que son disciple l'oblige à répéter diverses fois la même chose sans qu'il la comprenne, et un médecin de voir que son malade ne profite point des remèdes qu'il lui a ordonnés diverses fois. Dieu ne veut pas de même que nous soyons toujours dans la consolation, qui est comme du lait si doux et si aisé à prendre; mais que nous surmontions toutes sortes de difficultés pour courir promptement vers lui, et que le feu de notre amour consume tout ce qui s'y oppose; car rien ne peut tant sur nous que l'amour, et nous ne saurions lui en donner des preuves que dans la souffrance. Une personne qui fait profession d'être à Jésus-Christ doit désirer qu'il connaisse qu'elle l'aime véritablement, parce qu'encore qu'elle ait beaucoup à souffrir, elle a la consolation de voir que l'ayant éprouvée comme on éprouve l'or par le feu, elle ne s'est point trouvée coupable et n'a point tourné la tête en arrière dans sa résolution de le servir.

Rien ne nous fait plus mériter que de demeurer inébranlables dans ce qui nous est le plus pénible, et n'est plus agréable à Dieu que de nous voir souffrir avec joie pour l'amour de lui, et boire avec lui le calice qu'il a bu pour l'amour de nous. Arrêtez, madame, vos yeux sur lui, puisqu'il vous a fait la grâce de vous choisir pour le regarder : ne reculez point dans le combat où vous vous êtes engagée pour le service de ce Roi du ciel, et ne tenez point de temps bien employé que celui où vous souffrirez pour son amour, parce que c'est le seul qui vous fera

connaître combien vous l'aimez. Car, dans les autres, quand vous seriez ravie jusque dans le troisième ciel, comment pourriez-vous discerner si c'est lui ou vous-même que vous aimez, puisque ce ne serait peut-être que votre satisfaction que vous cherchiez et le plaisir de jouir de l'accomplissement de vos souhaits, plutôt que celui de voir que la volonté de Dieu s'accomplit en vous? Comme vous n'avez été rachetée par le sang de Jésus-Christ et consacrée à lui dans le baptême que pour l'aimer, acquittez-vous fidèlement et sans discontinuation de ce devoir. C'est le moyen de paraître, au jour de son jugement, riche en amour et toute couverte des blessures que vous aurez reçues dans la guerre que vous aurez soutenue contre les démons et contre le monde. C'est le moyen d'imiter ce divin Sauveur, qui mourut dans le combat que son amour lui fit entreprendre pour notre salut : ce qui oblige tous ceux qui l'aiment à souffrir comme il a souffert, à répondre à son amour par leur amour, et à ses travaux par leurs travaux dont il sera lui-même l'éternelle récompense. Je le prie, madame, de tout mon cœur, qu'après vous avoir, par son extrême miséricorde, choisie pour être à lui, vous vous trouviez être de cet heureux nombre.

LETTRE II.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES DANS LE DESSEIN QU'ELLE AVAIT DE SERVIR DIEU.

Il la console en lui apprenant de quelle sorte Dieu a accoutumé de traiter ceux qui sont à lui, et la confiance qu'elle doit avoir qu'il la délivrera de ses peines.

Madame,

Je prie le Saint-Esprit d'être toujours votre lumière et votre force. Ceux qui s'embarquent sur la mer pour aller chercher une terre très-éloignée, mais fort riche, où ils espèrent de faire leur fortune, souffrent d'ordinaire extrêmement tant par les tempêtes que par le manquement de vivres et autres périls et incommodités qui se rencontrent dans ces grands voyages, principalement quand l'on n'a point navigué sur des mers encore inconnues. Mais l'espérance de s'enrichir les fait passer par-dessus toutes ces difficultés et ne point craindre de hasarder leur vie. Que si l'on s'expose à tant de peines et de hasards pour des choses si peu importantes, devez-vous, madame, perdre courage, sachant, comme vous le savez, quel est le bonheur que Dieu a préparé dans le ciel à ceux qui l'aiment? Une aussi grande entreprise que celle de jouir de cette gloire ne mérite-t-elle pas de se résoudre à beaucoup souffrir? Et faut-il vous étonner de vous trouver quelquefois comme poussée contre un écueil, de perdre de vue l'étoile du nord, et de voir tout l'air couvert de ténèbres, puisque ce sont des moyens dont Dieu se sert pour mettre ceux qui l'aiment en tel état que quelque peu éclairés qu'ils soient, ils connaissent que leur conduite et leurs forces leur sont inutiles. Il ne les abandonne pas néanmoins : il les tire de cet abîme d'obscurité et leur donne du courage; mais quelquefois longtemps après, afin de les humilier et leur montrer le besoin qu'ils ont de son assistance. Ils souffrent même encore alors tant d'autres peines, qu'ils ne peuvent se servir de la grâce qu'il leur a faite de les délivrer des premières, et ne se trouvent pas moins abattus qu'auparavant. C'est ainsi que Dieu laisse les siens dans une telle dépendance de lui, qu'ils ne sauraient penser, sans trembler, dans quelle extrémité de misère ils seraient réduits, s'il ne venait à leur secours et n'était aussi proche d'eux qu'il leur paraît en être éloigné : et c'est ainsi qu'encore qu'ils n'aient pas toute la confiance qu'ils désireraient d'avoir en lui, il ne laisse pas de prendre soin d'eux, pour leur faire connaître qu'il est si

fidèle en ses promesses, que leurs manquements ne l'empêchent pas de les protéger toujours.

Comme l'on voit un homme qui sait faire des tours d'adresse jeter un verre si haut en l'air, que l'on ne doute point qu'il ne tombe et ne se casse en mille pièces, puis le reprendre d'une manière qui fait admirer sa dextérité : une âme est de même entre les mains de Jésus-Christ. Et ainsi en quelque sorte qu'il dispose d'elle, elle ne doit rien craindre, parce qu'il l'aime, et est si fidèle en ses promesses, qu'encore qu'elle change, il ne change pas, selon ce qu'il a dit dans l'Évangile : *Mes brebis entendent ma voix : je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle : elles ne périront jamais, et nul ne les ravira d'entre mes mains* (Joan., X, 27). Vous avez, madame, sujet de croire qu'il vous a fait la grâce d'être l'une de ces brebis spirituelles. Or nous voyons dans l'Écriture que Rébecca désirant avec ardeur d'avoir des enfants, et Isaac, son mari, en ayant, à sa prière, demandé à Dieu, elle sentit, durant sa grossesse, deux enfants se battre dans son ventre avec tant de violence, que les douleurs que cette antipathie lui faisait souffrir la portèrent à dire à son mari : Si je devais me trouver en cet état pour devenir mère, je ne sais comment j'ai pu souhaiter d'avoir des enfants. Sur quoi ce saint patriarche se mit en prière, et il lui fut répondu de la part de Dieu, que ces deux enfants signifiaient deux peuples, dont le plus grand, quoique belliqueux, serait inférieur au moindre : et ainsi sa peine cessa.

Que si vous désirez, madame, de savoir en quoi cette histoire vous convient, sachez qu'il y a dans votre âme comme deux enfants qui se combattent : l'un est l'inspiration de Dieu, et l'autre la tentation du démon ; l'un est doux et paisible, et l'autre turbulent et inquiet ; l'un vous console dans vos peines en vous disant qu'il vous est avantageux de souffrir pour l'amour de Dieu, et l'autre vous afflige en vous représentant qu'une vie si longue et pleine de travaux continuels est insupportable ; l'un vous donne du courage en vous assurant que Dieu achèvera en vous ce qu'il a commencé, et l'autre vous décourage de telle sorte qu'il vous porte presque au désespoir. Ainsi, il y a des personnes qui ne pouvant résister à un si rude et si continu combat, disent en elles-mêmes : S'il se trouve tant de difficultés à surmonter pour marcher dans le chemin du ciel, pourquoi nous y sommes-nous engagées ? Mais un homme de bien doit comme un autre Isaac répondre à cela de la part de Dieu, qu'une mère chrétienne n'a rien à craindre, et a sujet, au contraire, de se consoler parce que celui qui paraît être le moindre de ces enfants sera supérieur de l'autre. On peut comparer les mauvaises pensées et les indispositions au bien, au premier de ces deux enfants, et les bonnes qui viennent ensuite au second ; et c'est de cette contrariété que vient la guerre qui arrive entre eux. Mais comme ce qui est bon procède de Dieu, le bien demeure victorieux du mal ; c'est pourquoi ceux qui sentent ce combat dans eux-mêmes, doivent croire que le puîné de ces deux enfants sera supérieur de l'aîné et le tiendra si assujéti qu'il n'osera se révolter.

Puis donc, madame, que Dieu est jusqu'ici demeuré victorieux dans vous, ne doutez point qu'il ne continue toujours de l'être, et jugez par les imperfections de ce mauvais fils, combien imparfaite est la mère de qui il a tiré sa naissance ; car ce mauvais fils qui vous appartient particulièrement tient de vous tout ce qu'il a de mauvais, et ce bon fils n'est redevable de tout ce qu'il a de bon qu'au Saint-Esprit, à qui seul et non pas à vous, il faut en donner la gloire. Dieu vous fera surmonter toutes les difficultés qui s'opposeront au dessein que vous avez de vous avancer dans son service, parce qu'il s'agit en cela de son honneur. Il purifiera votre âme par les peines que vous souffrez, la

rendra un vase d'élection, vous procurera d'autres avantages, et vous apprendra à excuser les fautes des autres en considérant le peu que vous pouvez par vous-même pour vous corriger des vôtres propres, jusqu'à ce qu'il vous en délivre par des souffrances, sans quoi vous ne pourriez jamais ni les connaître, ni en être délivrée; car l'Écriture nous apprend que rien ne nous instruit tant que la tentation (*Eccles.*, XXXIV) : qu'après avoir été nourris de lait comme les enfants, on devient capable de manger du pain dur, et de dire : J'attends cet heureux jour où Dieu me fera participer à son festin, comme Abraham en fit un lorsque Sara eut sevré son fils Isaac; et encore que cet heureux jour tarde à venir, je ne m'en affligerai ni ne m'en affaiblirai point avec les faibles; mais en quelque sorte qu'il lui plaise que je le serve durant toute ma vie, je le réputerai à une grande grâce. Je le prie de vous conserver sous l'ombre de ses ailes.

LETTRE III.

A LA MÊME DAME.

Il lui montre que la croix est le chemin du ciel, et combien Dieu considère la confiance que l'on a en lui.

Vous savez, madame, qu'une chose d'un prix aussi inestimable qu'est le ciel ne s'acquiert pas facilement; vous savez que l'on ne saurait se sauver sans porter la croix d'une manière ou d'une autre, et qu'il ne dépend pas de nous de choisir celle qui nous est la plus agréable; mais qu'il faut la recevoir de la main de Dieu telle qu'il lui plaît de nous la donner. Il nous serait désavantageux que cela dépendît de nous, puisque nous ne pourrions témoigner à Dieu notre soumission à sa volonté, autant dans ce que nous désirons que dans ce que nous ne désirons pas. Il sait mieux que nous ce qui nous est le plus utile, et nous n'avons qu'à marcher toujours, quoique par des chemins si rudes, que l'on ne peut avancer sans être trempé de sueur; et dans ce travail continuel, il faut toujours dire : Je ne fais aujourd'hui que commencer.

Cette sainte persévérance, fondée sur une ferme confiance en Dieu, est le moyen de lui plaire et de vaincre le démon. Elle ressemble à la robe que Jacob donna à son fils Joseph, qui lui descendait jusqu'aux talons (*Gen.*, XXXVII); et il faut, madame, pour arriver à ce repos éternel auquel nous aspirons, passer par l'eau et par le feu. Mais Dieu ne mérite-t-il pas bien que l'on ne trouve rien de difficile à entreprendre pour son service? Et ce repos ne surpassera-t-il pas infiniment la peine que nous aurons eue à l'acquérir, puisqu'il durera toujours?

Tout ce qui est sous le soleil finit; mais rien de ce qui est au-dessus du soleil ne finira. Dieu réprouva ceux des Israélites à qui la longueur et les incommodités du chemin dans le désert, jointes à l'étonnement d'avoir des géants pour ennemis, firent perdre courage, et ce qu'ils regretterent l'état où ils étaient durant leur captivité en Egypte, et leur appréhension de ce qui leur restait à souffrir les priva du fruit de tous leurs travaux passés. Lorsque saint Paul parle de ce qu'ont enduré les saints patriarches et les prophètes, il ne peut se lasser de louer leur persévérance, à cause que cette vertu qui porte à toujours espérer, empêche que l'on ne se décourage par le retardement des promesses de Dieu qui a dit par Isaïe : *Celui qui croit en moi ne doit point avoir d'impatience* (*Isaïe*, XXVIII). Or, ce qui le fait parler ainsi est qu'ayant prédit par la bouche de ce prophète, qu'il enverrait bientôt son Fils unique dans le monde, quelques-uns auraient pu croire que cela arriverait dans peu d'années, sans considérer qu'il n'agit pas comme les

hommes, qui, lorsqu'on leur promet aujourd'hui une chose, s'imaginent qu'on l'exécutera dès le lendemain.

Il vous doit suffire, madame, de savoir que vous marchez dans un désert dont la terre sèche et aride est, comme le dit Jérémie, une image de la mort (*Jerem.*, II). Je crois qu'il vous reste encore du chemin à faire; car il arrive quelquefois qu'à la fin de la journée il faut monter une montagne pour trouver la ville où l'on veut aller, ainsi que la plus grande amertume d'une médecine est dans le fond, et que la plus cruelle persécution exercée contre le peuple de Dieu fut quand il était sur le point de s'affranchir de servitude. Mais ces peines sont suivies d'une extrême consolation parce qu'après avoir monté la montagne, on trouve la ville que l'on souhaitait; qu'après avoir pris la médecine, on est soulagé, et qu'après la persécution des Egyptiens, on recouvre la liberté par l'assistance de Dieu.

La puissance, les artifices et les persécutions de vos ennemis ne doivent pas vous étonner puisqu'ils vous rendront d'autant plus agréables à Notre-Seigneur, qu'ils seront plus grands. Il faut porter sa croix sans vouloir nous en décharger, tant qu'il nous restera de vie, quoi que les pharisiens nous puissent dire pour nous tenter comme ils tentaient Notre-Seigneur. C'est pour l'amour de lui que nous l'avons embrassée, et il nous a aidés jusqu'ici à la porter; que si quelquefois elle nous semble si pesante qu'elle nous fait plier les genoux et tomber sous un si grand poids, nous ne devons pas nous en étonner puisque cela lui est arrivé à lui-même, et qu'encore qu'il soit le Dieu fort et tout-puissant, il l'a bien voulu pour nous apprendre à ne nous pas décourager lorsque nous nous trouvons comme accablés de tristesse et avoir perdu la confiance. Il sait de quelle masse de corruption nous avons été tirés, et quelle est notre misère; mais l'humble confession que nous en faisons ne lui est pas moins agréable que la présomption d'une fausse justice lui est odieuse; il est notre guide, et encore qu'il se cache quelquefois à nous, comme l'étoile qui conduisait les Mages se cacha à eux durant quelque temps, il recommence aussitôt après à nous éclairer par sa lumière et à nous rendre la joie que son absence nous avait fait perdre. Les saints qui sont maintenant dans la gloire ont éprouvé ces changements, se trouvant tantôt dans la lumière, tantôt dans les ténèbres, tantôt dans une telle force qu'ils croyaient tout leur être possible, et tantôt dans une si grande faiblesse, qu'une paille leur paraissait une poutre, et se sentaient si appesantis que s'imaginant de ne pouvoir aller plus avant, ils disaient comme Job : *On ne saurait demeurer dans un même état (Job., XIV)*; et comme David : *Je me trouve le soir dans les pleurs, et le matin dans la joie; et d'autres fois lorsque je suis gai le soir, je suis triste le matin (Psal. XXIX)*. Ainsi il y a une grande différence entre ceux qui règnent dans la terre ferme du ciel et ceux qui naviguent ici-bas sur une mer agitée de continuelles tempêtes.

Dans ces combats que nous avons à soutenir, nous devons nous contenter de ne pas fuir lorsque nous y recevons des blessures, puisque David nous assure que Dieu délivrera enfin son peuple et se souviendra de l'alliance qu'il fit avec lui quand il le suivit dans le désert; car il n'oublie pas ce que ceux qui l'aiment ont souffert et ce qu'ils souffrent encore. Il les fait heureusement arriver au port et chasse ces funestes oiseaux qui viennent pour souiller les sacrifices qu'on lui offre. C'est ainsi qu'il traite ici-bas ses serviteurs; qu'il les délivre de leurs peines; qu'il les en récompense, et qu'ils sont d'autant plus heureux dans le ciel qu'ils ont plus souffert dans le monde.

Représentez-vous, madame, d'un côté la joie qu'aurait le démon de profiter de nos travaux, et, d'un autre, le plaisir que Dieu et les anges

ressentiront de nous voir fidèles dans nos devoirs, et avec quelle allégresse nous chanterons à jamais dans une autre vie les miséricordes du Seigneur qui nous aura délivrés des misères de celle-ci. Je le prie d'être votre lumière, votre force et votre soutien.

LETTRE IV.

A LA MÊME DAME.

Sur le même sujet que la lettre précédente.

Mon âme est étroitement unie à la vôtre, parce que Dieu m'a chargé du soin d'une partie de ce qui la regarde, comme saint Paul disait que ceux qu'il instruisait étaient sa joie, son honneur et sa couronne, à cause que la parole de Dieu, qu'il leur avait annoncée, les avait fait changer de vie et entrer dans le chemin du ciel, et qu'il espérait que Dieu le récompenserait un jour de ce qu'il avait été l'instrument dont il s'était servi pour gagner ces âmes. Il les nomme sa couronne parce que de même qu'une couronne pare la tête, ces âmes étaient comme autant de pierres précieuses qui paraient la sienne et le remplissaient de joie. Ainsi il n'y a pas, madame, sujet de s'étonner que je souhaite le bien de votre âme, puisque celui de la mienne s'y rencontre par la grâce que Dieu m'a faite de vous avoir donnée à moi en qualité de fille, et qu'ainsi vous serez l'une des pierres précieuses qui enrichiront ma couronne, s'il me fait la faveur de continuer à lui être fidèle dans le ministère auquel il lui a plu de m'appeler. Puis donc que vous êtes l'une de ces pierres précieuses qu'il destine pour embellir une couronne, il veut que l'on n'oublie rien pour la perfectionner; car quelle apparence d'employer à un tel usage des pierres brutes qui n'ont point reçu l'éclat et la perfection que le Saint-Esprit leur peut donner? Il faut que les pierres vivantes qui entrent dans la construction de la Jérusalem céleste, soient taillées par tant de coups de marteau, qu'il semble que Dieu les veuille mettre en pièces; mais il n'a au contraire autre dessein que de les polir pour les rendre, au dernier jour, d'autant plus éclatantes devant son trône, qu'elles auront été taillées ici-bas avec plus de travail. Ce sera alors que l'on verra que ce qui paraissait un effet de sa sévérité en était un de sa miséricorde, et qu'il placera lui-même ces pierres chacune en son rang, d'une manière si avantageuse, que la splendeur de la moindre d'elles surpassera infiniment la gloire de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde et de tout ce que nous saurions nous imaginer. Ô bienheureux travaux qui feront que Dieu nous recevra entre ses bras! Frappez-nous, Seigneur, tant qu'il vous plaira, pourvu que vous nous témoigniez de la tendresse; faites-nous pleurer, pourvu que vous essuyiez nos larmes; affligez-nous en toutes manières, pourvu que nous jouissions de vous, qui êtes notre tout, et soyez-nous rigoureux, pourvu que nous éprouvions combien grande est votre miséricorde.

Nous devons, madame, nous considérer en ce monde comme des exilés qui sont toujours à la veille de ce passage dans une autre vie auquel on peut donner le nom de pâque. Le ciel est notre patrie; et c'est là que nous nous trouverons dans une fête continuelle. Ainsi, que nous importe de quelle sorte nous passerons cette vie, pourvu que nous voyions alors la gloire de Dieu, que nous y participions et que nous célébrions cette pâque avec les mêmes transports de joie que tant de bienheureux habitants de cette ville sainte, qui est le séjour éternel du Seigneur, l'ont célébrée avant nous.

Rendez grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il vous traite comme il a traité ceux qu'il a le plus chèrement aimés, et même son Fils unique

qui est la pierre fondamentale de cette superbe cité. Représentez-vous ce nombre infini de coups qu'il a reçus, et ceux qu'a reçus aussi la bienheureuse Vierge qui est comme la seconde pierre de ce céleste édifice. Considérez que chacune des autres pierres y est placée selon ce qu'elle a plus ou moins souffert pour être mise en œuvre ; et que si les justes sont traités de la sorte, que peut faire un pécheur ? sinon de baisser la tête et dire : vous ne me châtiez guère, Seigneur, parce que je ne mérite pas de l'être davantage ; et quand je souffrirais seul tous les maux imaginables, je les devrais compter pour peu, puisque les plus grandes peines de cette vie doivent paraître petites à celui qui a mérité l'enfer.

Reconnaissons, madame, que Dieu nous est doux lors même qu'il nous paraît être le plus sévère, puisqu'il ne punira point en l'autre monde celui qu'il aura châtié en celui-ci, mais au contraire le consolera, selon ces paroles d'un prophète : *Dieu ne juge point deux fois une même chose (Nahum, I)*. Nous ne souffrons rien que nous n'ayons mérité, et Dieu est si bon qu'il nous pardonne nos péchés après nous avoir punis par les afflictions qu'il permet qui nous arrivent, et que considérant ces afflictions comme si c'étaient des services que nous lui eussions rendus, son extrême bonté fait qu'il les couronne, et qu'ainsi elles nous soulagent des peines du purgatoire et nous font gagner le ciel. Qui sera donc celui qui ne les souffrira pas avec joie, qui ne demandera pas à Dieu de les augmenter, et qui ne sera pas fâché s'il le lui refuse ? Une personne qui connaît Jésus-Christ et le bonheur de son royaume, n'a point de compassion de soi-même, parce qu'elle sait qu'elle lui sera d'autant plus agréable qu'elle souffrira davantage pour l'amour de lui. C'est ce qui faisait dire à cet admirable martyr, saint Ignace : *Je ne crains ni le feu, ni les croix, ni les bêtes les plus cruelles, ni la destruction de mon corps, ni tous les autres tourments dont le diable se servira pour me faire souffrir, pourvu que Jésus-Christ me fasse la grâce de le posséder ; car il n'y a rien ici-bas qui me puisse plaire ; et j'aime mieux mourir pour mon Sauveur que de régner sur toute la terre.* Ce grand saint parlait de la sorte parce qu'il connaissait et aimait Jésus-Christ, et il voit maintenant combien il lui a été avantageux de renoncer à tout le reste pour se donner entièrement à lui et l'avoir pour maître.

C'est ainsi, madame, que vous devez tâcher de souffrir pour expier vos péchés ; et quand même vous n'en commettriez point, vous devriez être bien aise de souffrir pour Jésus-Christ par un sentiment d'amour, puisqu'il a tant enduré pour vous, quoique non-seulement il ne fût point coupable, mais fût l'innocence même. Dites-lui qu'encore que vous reconnaissiez mériter ces peines, vous voulez les souffrir par un pur mouvement d'amour, comme si vous ne les méritiez pas, afin de vous conformer à lui, et ne doutez point que cela ne lui soit très-agréable. Car celui qui manque de courage pour souffrir beaucoup, ne peut se vanter de l'aimer beaucoup, parce qu'on ne saurait l'aimer sans souffrir pour lui ; et j'espère qu'il récompensera, par des joies éternelles, les douleurs et les travaux que vous supporterez en ce monde, quoique ce soit une assez grande récompense que de souffrir pour un tel maître ; et que, comme le plus grand bonheur de l'autre vie est de posséder Jésus-Christ, vous n'en trouverez point de plus grand en celle-ci que de souffrir pour l'amour de lui. Souffrez donc, madame, de bon cœur, puisque ces souffrances passagères vous feront acquérir une couronne éternelle.

LETTRE V.

A UNE DAME AFFLIÉE.

Il l'exhorte à souffrir avec patience et une grande confiance en Dieu.

Encore que les appréhensions et les craintes affligent l'âme, vous avez, madame, sujet de vous consoler dans les vôtres parce qu'elles sont sans fondement. Vous pouvez juger par là quelle est notre misère, puisque lorsque nous marchons sans craindre Dieu et sans l'avoir pour l'objet de notre conduite, nous ne craignons point; et que lorsque nous le regardons et voulons nous conformer à sa volonté, nous ne nous pouvons empêcher de le craindre; au lieu que ce devrait être le contraire, vu que ceux qui ne craignent pas Dieu sont menacés de châtimens capables de faire trembler les plus assurés, et qu'il commande à ceux qui le craignent de se confier en sa miséricorde.

Vous êtes maintenant, madame, en état d'en faire l'épreuve. C'est pourquoi je vous conjure de considérer attentivement quelle vous êtes et quelle vous pouvez être, si vous reconnaissiez n'être que poudre et cendre devant ses yeux, si vous vous défiez de vos forces, et si vous vous regardez comme un pauvre mendiant tout couvert de plaies qui demande humblement à Jésus-Christ de lui faire quelque aumône.

Notre orgueil et notre complaisance pour nous-mêmes ne peuvent être guéris que lorsque Dieu nous abandonne à notre propre conduite, afin de nous faire voir quel est notre aveuglement de nous tant aimer. Car nous ne saurions nous connaître sans avoir compassion de notre misère et recourir à Jésus-Christ pour le prier de nous assister contre nous-mêmes. C'est de lui, madame, que vous devez attendre le soulagement de vos peines. Et quand, pour guérir entièrement ces plaies dont vous vous plaignez, il y porterait le fer et le feu, ne perdez pas néanmoins courage, mais regardez cette rigueur comme votre croix, et détournez en même temps vos yeux de ce qui a peut-être autrefois été votre idole. Ne vous laissez point aller à ces frayeurs qui vous inquiètent, puisque l'Écriture nous apprend qu'il se faut modérer dans ces rencontres, pour se résigner entièrement à la volonté de Dieu et en attendre l'effet avec patience (*Isaïe, XXVIII*). Ainsi n'imitiez pas ces personnes qui, n'ayant jamais été soumises à la volonté d'autrui, ont peine à se résoudre de ne pas toujours faire la leur propre.

Enfin, madame, ce que Dieu demande principalement de vous est que vous vous connaissiez vous-même, afin que vous ne vous glorifiez pas de ses faveurs, mais sachiez quelle vous êtes et quelle vous seriez sans son assistance.

Puisque vous êtes résolue de servir Dieu, servez-le avec beaucoup de courage. Car il veut que ceux qui se donnent à lui aient un cœur de lion, et c'est l'offenser que de n'avoir pas une entière confiance en son secours. Il vous a attirée à lui lorsque vous étiez éloignée de lui, et pouvez-vous donc craindre qu'il vous abandonne maintenant que vous en êtes si proche? Il vous a choisie pour fille lorsque vous pouviez passer à son égard pour une étrangère, et pourrait-il vous rejeter en suite d'une telle grâce? Jugez donc par ce qu'il a déjà fait pour vous ce qu'il continuera de faire.

Je désirerais fort de vous aller voir. Mais si vous voulez bien peser ce que je viens de vous dire, j'espère que vous en recevrez du soulagement dans vos peines; et que si vous servez de bon cœur Notre-Seigneur, il les fera cesser entièrement en y apportant le remède qui dépend absolument de lui.

LETTRE VI.

A UNE DAME.

Il lui dit que c'est une grande faveur de Dieu, de sentir qu'il nous aime encore que le contraire paraisse en l'extérieur : et combien l'on doit se confier en lui et se défer de soi-même.

Comme les pères se réjouissent lorsque leurs enfants commencent à parler, quoique ce ne soit qu'en bégayant, parce qu'ils ont sujet d'espérer qu'ils parleront bien un jour, votre lettre, madame, a fait en moi le même effet en m'apprenant qu'encore que jusqu'ici vous vous trouviez incapable de vous bien examiner, vous ne perdez pas courage, parce que vous êtes persuadée que Notre-Seigneur le permet pour votre avantage, afin de vous faire connaître votre incapacité, et que cette pensée vous console. Remerciez-le, madame, de ce qu'il fait parler les enfants, délie la langue des muets, fait entendre les sourds, et, beaucoup plus, de la grâce qu'il vous a faite. Remerciez-le de la faveur que vous ne pouviez recevoir que de lui, de sentir qu'il vous aime, encore que le contraire paraisse dans l'extérieur. Marchez dans ce chemin qu'il vous montre, et continuez toujours d'y marcher. Croyez dans toutes les traverses que vous y rencontrerez, qu'il le permet pour vous faire connaître le peu que vous pouvez par vous-même, afin que, ne sachant ce qui vous est le plus avantageux, vous vous jelliez entièrement entre les bras de sa miséricorde. Recevez avec action de grâces tout ce qu'il vous donnera, quand au lieu de pain ce ne serait que des pierres, parce que c'est le moyen de le contenter et de faire que tout vous profite. Remettez entre ses mains tout ce que vous avez ; attendez de lui seul tout ce qui vous manque, et ne doutez point qu'il ne vous le donne. Je prie son infinie bonté de vous ouvrir les yeux pour voir combien vous devez vous défer de vous-même, et mettre toute votre confiance en ce Père des miséricordes, qui a donné son propre Fils pour racheter de misérables esclaves. Je vous recommande, madame, à ces entrailles plus que paternelles à qui nous sommes redevables d'une bonté si incompréhensible, et soit en la vie ou en la mort, vous ne sauriez trop y avoir recours.

LETTRE VII.

A UNE DAME QUI S'ÉTAIT CONSACRÉE A DIEU.

Il l'exhorte à s'humilier dans les grâces qu'elle recevait de Dieu.

Vous savez sans doute, madame, comme entre les croix que Dieu veut que nous portions, c'en est une de ne pouvoir nous soulager les uns les autres en les portant, quoique nous les désirions. Mais puisque nous sommes soumis à sa volonté, nous devons l'adorer et l'embrasser en tout, afin de gagner la vie éternelle en obéissant à un si grand Roi et un si bon Père.

Je ne saurais assez vous dire quelle a été ma joie d'apprendre la résolution que vous avez prise de contracter un mariage spirituel avec ce céleste Epoux, ni trop le remercier de la grâce qu'il vous a faite de vous élever peu à peu à cette sublime dignité de son épouse. Comme nulle preuve de sa bonté et de son amour ne peut surpasser celle-là, ma crainte que vous ne vous laissiez éblouir par l'éclat d'une si extrême grandeur m'a porté à vous exhorte, par les lettres que vous devez avoir reçues, de vous humilier plus que jamais devant Dieu et devant les hommes. Souvenez-vous de ces paroles d'Abraham : *Je parlerai au*

*Seigneur mon Dieu, quoique je ne sois que poudre et que cendre (Gen., VIII). Considérez-vous comme une fourmi qui ne marche que sur la terre. Souvenez-vous qu'il vous a retirée de l'enfer que vos péchés avaient mérité; et vous trouvant chargée et comme accablée de tant de bienfaits, payez-lui le tribut que vous lui devez par des louanges et des actions de grâces qui vous empêchent de tomber dans un aussi grand crime qu'est l'ingratitude. Car lorsque Dieu remet les péchés à une personne, elle est obligée de lui en rendre grâces et de le servir comme son Seigneur, ainsi que la sainte Vierge reconnut être sa servante lorsque l'Ange lui eut annoncé qu'elle serait la mère du Sauveur du monde. Considérez-vous, à son exemple, comme étant son esclave et une esclave fort imparfaite; ne vous glorifiez que d'être à lui; et que votre trésor soit l'amour que vous lui portez. Vous savez qu'il a dit par un prophète: *Si vous me reconnaissez pour votre Seigneur, où est le respect que vous me portez? Et si vous me reconnaissez pour votre Père, où est l'honneur que vous me rendez (Mal., I)?* Il vous dira de même: *Si vous me reconnaissez pour votre Epoux, où est l'amour que vous avez pour moi? Mais pour lui témoigner cet amour, il faut lui demander qu'il vous le donne. Cet amour embellira votre âme, vous rendra agréable à ses yeux, vous enrichira de mérites et vous attachera à lui par les liens d'un céleste mariage. Travaillez donc, madame, de tout votre pouvoir à vous détacher de tout ce qui n'est point Dieu; et si vous commettez quelques fautes, effacez-les aussitôt par la confusion qu'elles vous donneront, par la douleur que vous en ressentirez, et par la confession que vous en ferez, afin que Dieu vous les pardonne et que vous continuiez de travailler à embellir votre âme, dont encore que les péchés véniels n'effacent pas l'image de Dieu, on peut dire qu'ils en ternissent l'éclat: ce qui oblige à les éviter autant que l'on peut pour abonder en bonnes œuvres, afin, comme dit saint Jean: *Que celui qui est déjà juste soit encore plus juste (Apoc., XXII)*. Soyez si humble à l'égard du prochain, que vous considériez les autres comme étant plus dignes que vous de recevoir des faveurs de Dieu; rendez-leur dans votre cœur autant de respect que si vous étiez leur servante, et traitez-les dans l'extérieur selon ce que la bienséance et l'ordre que l'on doit observer dans une maison le désirent. Représentez-vous souvent l'humilité avec laquelle Notre-Seigneur lava les pieds de ses disciples; faites en esprit la même chose, et avec une véritable et intime charité tout le bien que vous pourrez, à l'exemple de ce Sauveur du monde qui dit dans la parabole de ce mauvais serviteur: *Ne deviez-vous pas faire à votre prochain la même grâce que je vous ai faite (Joan., XIII)?***

Je suis d'avis que vous différiez de faire le vœu dont vous me parlez, et vous contentiez présentement des deux que vous avez déjà faits. Quant au reste, observez ce que dit saint Paul, d'user des choses du monde, comme si l'on n'en usait point. Dieu soit tout votre bien et toute votre richesse.

LETTRE VIII.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES.

Il l'exhorte à porter sa croix.

Je souhaite, madame, que votre arrivée soit d'autant plus heureuse que vous avez souffert plus de peines, et que vous soyez d'autant plus soulagée que vous l'avez été peu jusqu'ici. C'est par ces épreuves que se forme la couronne que vous cherchez, et que l'on gagne l'affection de ce Roi du ciel dont vous désirez avec tant d'ardeur d'être l'esclave. Vous savez qu'il n'y a point d'amour sans douleur; et cela arrive principalement dans l'amour de Dieu, parce que c'est dans les travaux

que l'on éprouve l'amour véritable, comme l'on éprouve l'or dans le feu qui sépare tout l'impur d'avec le pur : ce qui a fait dire à Jésus-Christ en parlant à ses Apôtres : *Vous ne m'avez point abandonné dans mes tentations ; et je vous ferai part du royaume que mon Père m'a donné* (Luc, XI).

Sentant comme je fais, madame, que vos souffrances augmentent mon affection pour vous, vous devez à plus forte raison vous assurer que Dieu vous aime d'autant plus qu'il vous voit souffrir davantage pour son amour. Saint André comprenait bien cette vérité lorsqu'il disait : *Je serai d'autant plus agréable à mon Seigneur et à mon maître que je souffrirai davantage pour lui*. C'est aussi le sentiment de tous ceux qui aiment Dieu, parce que le véritable amour qu'on lui porte ne consiste pas à désirer d'être avec lui dans la joie, mais à vouloir souffrir avec lui.

Après avoir bien voulu, madame, vous donner vous-même pour acheter cette précieuse perle, ne vous étonnez pas qu'elle vous coûte si cher, puisqu'elle vaut encore beaucoup plus que tout ce que l'on vous en saurait demander, et que vous ne pourriez vous assurer d'être aimée de Jésus-Christ si vous n'aviez rien enduré. Vous vous êtes engagée dans une guerre sainte ; espérez de vaincre et de mériter d'être couronnée. C'est par la croix que l'on gagne ces couronnes ; et vous avez sujet de vous promettre d'en recevoir une de la main de ce divin Sauveur qui a voulu y être attaché avec des clous, pour en être tellement inséparable que l'on ne puisse s'unir à lui sans s'unir à elle, ni à elle sans s'unir à lui. Consolez-vous donc dans vos peines ; supportez-les comme une servante de Jésus-Christ. Considérez que vous ne pouvez porter la croix sans porter aussi le Crucifié, et qu'il vous doit être indifférent en quelle sorte il vous traite, pourvu qu'il soit content de vous. Vous vous êtes donnée à lui ; gardez-vous bien de tourner la tête en arrière lorsque l'occasion s'offre de lui témoigner votre amour ; et vous étant engagée à souffrir pour lui le martyr, pouvez-vous trouver quelque chose de difficile ? Un homme de guerre tient à honneur que son prince l'emploie dans les occasions les plus périlleuses, parce que c'est une marque de l'estime qu'il fait de son courage. Il faut de même que chacun exécute avec joie ce que Dieu désire de lui, et se croie d'autant plus favorisé qu'il se trouve exposé à de plus grands travaux, à cause que c'est le moyen d'obtenir une plus riche couronne, puisqu'il en est lui-même la récompense et qu'il ne trompe jamais les espérances de ceux qui se confient en lui.

Les prophètes allaient errants par les montagnes, se retiraient dans des cavernes, étaient méprisés, affligés, persécutés et réduits à la dernière extrémité. Les apôtres et les martyrs étaient exilés, abandonnés de leurs amis, bafoués, enchaînés, emprisonnés ; et la nudité, le froid, et la faim les mettaient en tel état qu'ils passaient aux yeux des hommes pour la balayure du monde. Mais ces souffrances les ont rendus si agréables à Dieu, qu'il les a considérés comme ses amis et qu'ils le possèdent maintenant. Ainsi, puisqu'il a déclaré qu'il renoncera tous ceux qui ne porteront pas leur croix pour le suivre, ne doit-on pas plutôt avoir compassion de ceux qui vivent sans rien souffrir, que de plaindre ceux qui souffrent ? Il n'est pas possible de ne chercher ici-bas que ses plaisirs et de posséder Dieu dans le ciel ; il faut oublier le présent pour être heureux à l'avenir ; et j'aime mieux vous voir dans le chemin si rude où vous êtes, parce que c'est celui dans lequel Jésus-Christ a marché lui-même et où il vous engage, que de vous voir pleine de consolations.

Il n'y a, madame, aucun de ceux que Dieu aime, soit de l'un ou de l'autre sexe, jeunes ou vieux, qui doive faire difficulté d'endurer pour

son amour. Ayez une ferme foi en lui ; confiez-vous en lui ; aimez-le ; cherchez-le ; souffrez, pour l'amour de lui, quoi qui vous arrive ; et en considérant la cause qui vous fait souffrir, vous vous estimerez heureuse. Ses apôtres se réjouirent d'avoir été battus de verges pour l'amour de lui ; réjouissez-vous, madame, de ce que vous souffrez pour lui, et assurez-vous que si vous recevez bien cette faveur qu'il vous fait, il vous en accordera encore de plus grandes.

Vous imaginez-vous que cette guerre que vous avez à soutenir soit finie ? Il n'y a point d'efforts qu'elle ne vous oblige de faire, à cause que plus votre amour augmentera et plus vos peines croîtront, parce que la justice de Dieu ne veut pas que vous n'acquiesciez que par de petits travaux d'ausi grands biens que sont ceux qu'il vous prépare. Baissez la tête sous le joug du Seigneur, et fermez les yeux pour le suivre. Gardez-vous bien de désirer de manger du fruit de l'arbre qui donne la connaissance du bien et du mal, de faire réflexion sur vos souffrances, et de vous imaginer qu'il serait meilleur de marcher par un autre chemin. Cela causerait votre perte ; vous vous décourageriez aussitôt, et la tête vous tournerait, comme il arriva à nos premiers parents, qui, pour avoir mangé du fruit défendu, se mirent hors d'état de plus manger de celui de l'arbre de vie.

Renoncez, madame, à votre propre jugement, pour ne vivre plus que de la foi. Ne vous amusez point à raisonner, mais confiez-vous en Dieu. Car autrement vous manqueriez à l'obéissance que vous lui devez et qu'il veut qu'on lui rende, sans s'enquérir pourquoi il agit de la sorte, et pourquoi il veut que nous sortions de l'Egypte pour passer dans un désert où nous avons tant à souffrir. Nous devons nous aveugler nous-mêmes pour suivre Dieu aveuglément, et nous considérer comme des enfants qui sont encore dans une profonde ignorance, afin de nous abandonner entièrement à son adorable volonté.

La sagesse des saints consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu ; et s'il leur venait en la pensée de dire : Ce chemin-ci est bien rude, nous pourrions nous égarer en le suivant ; et il vaudrait mieux en prendre un autre ; il faut aussitôt la rejeter comme étant semblable à ce que le serpent dit à Eve, lorsqu'il lui demanda pourquoi le Seigneur lui avait défendu de manger du fruit de l'arbre qui a causé tous nos maux. Car si elle lui eût répondu : Il ne m'appartient pas de m'enquérir des raisons de la conduite de Dieu, mais seulement de lui obéir comme sa créature avec une sainte simplicité ; elle ne serait pas tombée dans ce péché qui a été la source de tous les autres. Ne vous laissez donc jamais aller à vouloir savoir les raisons de ce qu'il plaît à Dieu de faire. Ne lui dites point que le chemin par lequel il vous mène est un désert épouvantable ; mais adorez sa conduite. Assurez-vous que c'est pour votre bien qu'il permet tout ce qui vous arrive et imaginez-vous qu'il vous dit : C'est ici le chemin que vous devez tenir ; marchez-y.

Vous savez ceci, madame, il y a longtemps ; ne vous le faites point redire : Remerciez Dieu de ce qu'il vous éprouve en toutes manières ; de ce qu'il vous fait goûter l'amertume de l'aloës pour la convertir un jour en douceur ; de ce qu'il vous fait sentir sur l'enclume les coups du marteau, pour vous rendre plus reluisante en vertus devant sa face ; de ce qu'il vous traite comme une étrangère, pour vous élever à la dignité de citoyenne de la Jérusalem céleste ; et de ce qu'il veut récompenser vos afflictions présentes par de grandes consolations à venir. Je le prie d'être votre lumière et votre force.

LETTRE IX.

A UNE DAME.

Il lui fait voir que la sainteté consiste en l'humilité et en l'amour de Dieu et du prochain.

J'ai reçu vos lettres : et encore que je n'aie pas répondu à toutes, ne laissez pas, s'il vous plaît, madame, de me demander l'éclaircissement de vos doutes, si vous désirez, comme vous le dites, de devenir sainte. Car vous ne le pourriez autrement, puisque vous manqueriez d'humilité et d'obéissance.

Ce que vous devez faire pour arriver à un état si souhaitable est premièrement de vous considérer comme très-imparfaite, et de croire que Dieu seul, parce qu'il est infiniment bon, peut rendre bons les méchants, et les bons encore meilleurs, en usant bien de ses grâces.

Il faut de plus être fidèle à Notre-Seigneur : renoncer à l'amour de l'honneur et du bien, et lui donner toute la gloire de ce que nous en avons : car nous ne pourrions y manquer sans toucher à la prunelle de son œil. Il faut aussi le beaucoup aimer, parce que la sainteté consiste en cela ; et qu'ainsi plus nous l'aimons, plus nous sommes saints ; et nous faisons voir que notre amour pour lui est véritable lorsque nous obéissons à sa parole et que nous ne portons pas seulement la croix, mais la portons d'autant plus volontiers qu'elle est plus pesante.

Une autre preuve de cet amour est de nous mépriser nous-mêmes, selon cette parole de Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même ; qu'il se charge de sa croix, et me suive (Matth., XVI, 24)*. Celui qui aime Dieu doit être ennemi de son propre sens et de sa propre volonté, et savoir du gré à ceux qui, par leurs contradictions et la peine qu'ils leur donnent, leur aident à y renoncer. Ceux qui ne sont pas encore arrivés jusqu'à avoir ce zèle pour la gloire de Dieu qui les porte à se venger contre eux-mêmes par la pénitence de lui avoir déplu et d'être bien aises que d'autres les aident à s'en venger, ne sont encore guère avancés dans cet amour qui nous donne une sainte horreur de nous-mêmes.

Une autre preuve de notre amour envers Dieu est d'aimer parfaitement le prochain : et cet autre amour croît en nous à mesure que le premier y croît, et fait qu'il n'y a personne que nous n'aimions, parce que nous considérons tous les hommes comme étant les membres d'un même corps : ce qui nous porte non-seulement à prier pour eux, mais à faire pénitence pour eux tous, si nous le pouvions. Je prie Dieu qu'il soit à jamais l'objet de votre amour.

LETTRE X.

A UNE DAME AFFLIÉE.

Il lui montre que Dieu nous fait une grande grâce lorsqu'il nous envoie des afflictions et nous rend les martyrs de son amour.

J'ai différé, madame, de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans l'espérance de me trouver mieux disposé à demander à Notre-Seigneur de me faire la grâce de vous dire ce que vous devez faire sur ce qu'il témoigne désirer de vous. Mais, voyant que je n'en suis pas plus capable que je l'étais, j'ai cru ne devoir pas remettre davantage, parce qu'il n'y a point d'apparence d'attendre plus longtemps à s'acquitter de ce que l'on doit à un si grand roi, et qu'il suffit de savoir sa volonté pour travailler à l'exécuter.

Je vous ai dit diverses fois que la plus grande faveur que Notre-Seigneur puisse départir en ce monde à ceux qui l'aiment est de faire qu'ils souffrent pour l'amour de lui, puisque c'est celle qu'il a reçue de son Père, et qu'il n'accorde qu'à ceux qu'il aime le plus : car il les rend, par ce moyen, semblables à lui, et leur témoigne que comme ils lui sont conformes dans ses souffrances, ils le lui seront dans son royaume. Reconnaissez-vous donc, madame, indigne d'une telle grâce : remerciez-le, de tout votre cœur, de vous l'avoir faite, et souvenez-vous de cette parole de la très-sainte Vierge : *Je suis la servante du Seigneur : que a volonté soit accomplie en moi* (Luc., 1). Imitiez Abigaïl, cette femme si prudente, qui, lorsque David lui manda qu'il la voulait épouser, répondit : *Votre servante n'a qu'à vous obéir, et est prête à laver les pieds de vos serviteurs* (1 Reg., XXV, 41). Regardez-vous de même comme la servante des serviteurs de Dieu : obéissez en tout à sa volonté ; et offrez-vous à le servir et ses serviteurs en quelque temps, en quelque manière et en quelque occasion que ce soit, honorable ou abjecte, agréable ou pénible, en la vie ou en la mort : et lorsque vous communiez, dites à Jésus-Christ, avec un sentiment de respect et d'amour : Je ne suis pas digne, mon Dieu, de souffrir pour vous ; mais, puisque vous avez la bonté de me faire cette grâce, je la reçois de tout mon cœur, et vous prie d'y ajouter celle de me donner la force dont vous savez que ma faiblesse a besoin pour porter votre croix sans considérer que votre gloire. Vous direz ensuite : Je remets mon âme entre vos mains : et puis vous recevrez votre Rédempteur et votre Dieu avec une ferme confiance qu'il vous rendra capable de souffrir ce qu'il permettra qui vous arrive ; et vous renouvellerez souvent cette prière. Je le prie de vous rendre martyr de son amour.

LETTRE XI.

A UNE DAME FORT AFFLIGÉE.

Il l'anime à supporter ses peines, en lui représentant combien Dieu est fidèle à ceux qui souffrent pour son amour, et la confiance que l'on doit avoir en lui.

Je prie Dieu, madame, que la grâce et la consolation que donne le Saint-Esprit soient toujours avec vous.

Je suis en peine de n'avoir point reçu de vos lettres ni de vos nouvelles, non que je craigne que ce soit par oubli, mais parce que j'appréhende que cela ne vienne de quelque grande affliction causée par le démon. Ce qui me confirme dans cette pensée est que je ne doute point que cet ennemi de notre salut ne travaille de tout son pouvoir à troubler la paix dont vous jouissiez. Le remède à cela est de résister avec d'autant plus de courage qu'il vous fait une plus rude guerre ; et qu'au lieu de vous laisser affaiblir par cette persécution, elle augmente votre ferveur pour vous recommander à Notre-Seigneur, et vous serve comme d'un frein pour dompter par une sainte sévérité tous vos sentiments, afin de lui être agréable. Vous savez qu'il ne veut pas que ceux qui sont à lui s'imaginent qu'il les oublie dans leurs travaux ; mais leur commande, au contraire, d'espérer contre l'espérance, d'arrêter leurs yeux sur lui, et que, quelque grandes que soient leurs peines, ils s'assurent qu'il les en délivrera d'une manière très-avantageuse. L'Apôtre dit : *Je suis bien aise, mes frères, que vous sachiez l'affliction qui nous est survenue en Asie. Elle a été telle que la pesanteur des maux dont nous nous sommes trouvés accablés a été excessive et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous rendre même la vie ennuyeuse. Nous avons prononcé en nous-mêmes*

l'arrêt de notre mort. Et Dieu l'a permis, afin que nous ne missions point notre confiance en nous, mais en lui qui ressuscite les morts. Il nous a délivrés d'un si grand péril. Il nous en délivre encore, et nous espérons qu'il nous en délivrera aussi à l'avenir par l'assistance de vos prières (II Cor., I, 8).

Jugez, madame, s'il est raisonnable que des pécheurs, tels que nous sommes, se plaignent d'être traités comme l'ont été ceux que Dieu a tant aimés, et que nous désirions d'être délivrés des peines qui, en effaçant les taches de nos âmes, nous rendent capables d'être couronnés dans son royaume. C'est se tromper de ne pas croire qu'il faut soutenir en ce monde une rude guerre et passer une vie qui est une espèce de mort et une image du purgatoire, puisque c'est ainsi que Dieu traite ses élus, dont vous devez espérer, avec sa grâce, d'être du nombre. Saint Paul dit : *Nous qui vivons, sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus (II Cor., IV, 11).* Et ailleurs il rapporte qu'ayant prié Dieu de le délivrer d'une très-violente tentation du démon, il lui répondit que sa grâce lui devait suffire.

Gardez-vous donc bien de vous laisser affaiblir ni décourager, puisque quelque grands que soient les combats que Notre-Seigneur permet que vous ayez à soutenir, il vous en rendra victorieuse. Il n'y a point de matelots qui laissent par leur négligence périr dans le port ou proche du port les vaisseaux qu'ils ont avec tant de peine sauvés du naufrage. Et quelle apparence y aurait-il donc que Notre-Seigneur voulût laisser perdre des âmes qu'il a garanties de mille dangers par des effets merveilleux de son amour? Servante de Jésus-Christ, est-il possible qu'après avoir reçu tant de preuves de celui qu'il vous porte, vous pussiez encore en douter; et croyez-vous qu'il ressemble aux hommes qui témoignent souvent d'en avoir lorsqu'ils n'en ont point? Il nous aime, au contraire, de telle sorte, que son affection pour nous n'est jamais plus grande que lorsqu'il nous châtie et paraît ne nous aimer pas. Gardez-vous donc bien de vous imaginer qu'il ait pour vous une aversion dont il est si éloigné, lui qui est cet Agneau sans tache, qui, ayant souffert la mort pour nos péchés, nous a réconciliés avec son Père : et comment, ayant un tel médiateur et un tel Rédempteur, pouvons-nous être dans la défiance? Oserai-je dire, madame, dans l'opinion que j'ai de son infinie bonté, que comme sa miséricorde nous a pardonné nos péchés sans aucun mérite de notre part, je erois qu'elle nous protégera dans tous les combats qui nous restent à soutenir, et nous donnera place dans le ciel, malgré nos offenses, puisqu'elles ne sont que vénielles, et que nous en ressentons de la douleur? Il agira envers nous en Dieu : et voyant dans ses mains les marques des plaies qu'il a reçues pour l'amour de nous, il n'aura pas égard aux œuvres de nos mains qui auraient pu lui déplaire, ni même aux sentiments de notre cœur qui lui auraient été désagréables; mais nous traitera comme si nous n'étions point tombés, nous relèvera, et nous couronnera après que nous aurons combattu.

Humiliez-vous donc beaucoup devant Dieu et devant les hommes, puisqu'il n'y a point d'autre moyen d'éviter les pièges du démon que de reconnaître notre faiblesse. Ce qui a fait dire à David : *Je me suis humilié. Car le Seigneur protège les humbles, et il m'a délivré de mes ennemis (Psal. CXXIV).* Armez-vous de patience, puisque c'est pour Dieu que vous souffrez; et, quoique cette guerre dure longtemps, ne vous affaiblissez point, puisque le démon ne réussit d'ordinaire à nous vaincre que par son opiniâtreté à nous combattre. Que si vous ne vous sentez pas avoir autant de courage que vous le désireriez, priez Notre-Seigneur de vous le donner, et espérez qu'il vous l'accordera. Il viendra sans doute à votre secours, vous fortifiera, commandera à la mer-

de se calmer, vous reprochera votre peu de confiance, vous tendra les bras avec plus de bonté que jamais, et changera en douceur l'amertume que vous sentez maintenant. On ne manque point ici à se souvenir de vous devant lui et à lui recommander vos besoins. J'espère qu'il écouterà nos prières, qu'il vous donnera ici-bas la force de pouvoir beaucoup souffrir pour lui, et qu'il sera un jour votre joie dans le ciel.

LETTRE XII.

A. UNE PERSONNE QUI AVAIT DE GRANDS SCRUPULES.

Il l'instruit de la manière d'y remédier.

Il paraît, ma sœur, que vous n'êtes pas à l'épreuve, ni encore sortie de l'enfance, puisque votre céleste Epoux ne cesse pas plutôt de vous témoigner de la tendresse que vous vous imaginez qu'il n'est pas content de vous. Avez-vous oublié les témoignages si particuliers qu'il vous a donnés de son amour? Croyez-vous qu'un Dieu retire si promptement son affection d'une créature à qui il l'a une fois promise? et pouvez-vous, après en avoir reçu tant de preuves, n'y avoir pas une entière confiance? Ayez-la donc, puisqu'il vous aime, quoiqu'il ne vous le fasse pas paraître. Il ne vous trompera pas : et souvenez-vous, comme je vous l'ai dit autrefois, que notre amour pour lui ne doit pas se laisser aller à une tristesse excessive lorsque nous tombons dans quelque légère faute. Car autrement n'y ayant point d'homme qui ne soit pécheur, comment pourrions-nous jamais être en repos? Notre divin Sauveur veut que nous nous confiions en lui, que nous y mettions notre consolation, et que notre âme, quelque sensibles que lui soient ses plaies, en trouve la guérison dans les siennes. Ne vous lasserez-vous donc jamais de chercher du soulagement dans un fumier qui ne peut produire qu'une mauvaise odeur et donner toute sorte de dégoûts? Résolvez-vous une fois pour toutes de ne point croire que l'on puisse recouvrer la santé de l'âme et être aimé de Jésus-Christ, si ce n'est par le mérite de sa croix; et que vos fautes ne vous fassent jamais perdre courage, puisque les avantages que vous en tirez vous font voir qu'il ne l'aurait pas agréable. Vous devez, au contraire, avoir un courage d'homme en considérant les obligations que vous avez à Jésus-Christ, et vivre dans un soin continuel de ne le point offenser sans vous troubler de vos chutes, après que je vous ai dit tant de fois qu'il vous aime telle que vous êtes, encore que vous ne le méritiez pas. Car qu'importe à une honnête femme de n'être pas si belle que son mari le croit, puisqu'il lui doit suffire de l'être à ses yeux? Je demeure d'accord que si vous ne regardiez que vous-même, vous devriez avoir du dégoût de votre difformité : mais que pouvez-vous désirer davantage que d'avoir dans le ciel un Epoux qui vous aime, et à qui vous paraissez belle, parce qu'il vous regarde au travers des plaies qu'il a souffertes pour vous sur la croix, qui vous ont attiré sa grâce, racheté vos péchés, rendu la santé et mise en état de lui plaire? Mettez-vous donc, ma sœur, l'esprit en repos, puisque vous avez le bonheur d'être la servante d'un Dieu crucifié. Oubliez toutes vos peines passées, dans l'assurance que je vous donne, de sa part, que telle est sa volonté; et, après vous être déchargée d'un si grand poids, courez désormais avec vitesse dans cette carrière sainte. Ne vous étonnez point de ne vous trouver pas sitôt dans le calme que vous souhaitez; mais souvenez-vous qu'il arrive quelquefois qu'il faut plus longtemps marcher durant le mauvais temps que durant le beau temps, et que l'on mérite davantage durant la guerre que durant la paix. Celui qui vous a rachetée par son sang vous instruira de la manière dont vous devez vous conduire dans le chemin qui vous reste.

à faire pour vous sauver. Mettez en lui toute votre confiance, et vous trouverez avec tant d'avantage dans sa miséricorde le remède à votre misère que vous serez mieux disposée que vous ne l'étiez auparavant. Je souhaite qu'elle vous couvre à jamais sous l'ombre de ses ailes, comme l'oiseau couvre ses petits : et je l'espère, parce que c'a été sans doute le dessein de Notre-Seigneur lorsqu'il vous a appelée à lui. Je vous recommande à l'amour qu'il a pour vous.

LETTRE XIII.

A UNE DAME.

Il lui parle de l'amour que Dieu a pour les hommes, et des effets de cet amour.

Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a bien voulu pour notre salut naître dans la pauvreté et transi de froid, de vous rendre participante des biens qu'il est venu apporter au monde; et qu'après s'être chargé de vos péchés, il embrase votre cœur du feu de son divin amour.

On n'a jamais tant de tendresse pour les enfants ni tant de désir de souffrir au lieu d'eux, que lorsqu'on les voit souffrir sans qu'ils sachent encore ce que c'est que la souffrance, parce que le véritable amour ne cherche point son repos, mais celui de la personne qu'il aime. Que croyez-vous, madame, qui ait porté un Dieu à se faire homme? Rien, sans doute, sinon son amour. Et lorsqu'il est venu au monde, que pensez-vous qui l'ait fait naître dans une saison si rude, dans un lieu éloigné du séjour ordinaire de sa Mère, dans une étable, dans une si grande pauvreté et dans un tel abaissement, qu'on ne le pouvait voir sans compassion? Rien assurément, sinon cet amour pour nous, qui l'ayant fait descendre du ciel pour prendre une chair humaine dans le sein si pur et si chaste de sa très-sainte Mère, l'a toujours accompagné de là à la crèche, de la crèche dans tant de travaux, et de ces travaux à la croix où, par l'excès inconcevable de son amour, il nous a obligés à l'aimer parfaitement, selon ces paroles sorties de sa bouche : *Quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi* (Joan., XII, 32). Car ces mots, *élevé de la terre*, ne signifiaient autre chose que de mourir en la croix comme il y est mort, et attirer alors tout à lui par l'amour qu'il allume dans le cœur des hommes, lorsque, considérant quel était le sien, les uns ont abandonné leur pays pour finir leurs jours dans des solitudes, d'autres ont renoncé à leur bien pour vivre dans la pauvreté, et d'autres se sont exposés à toutes sortes de travaux et même à la mort, aimant mieux souffrir pour lui que de jouir sans lui des commodités et des plaisirs de la vie.

Que sa bonté soit bénie à jamais du bonheur que vous avez d'être du nombre de ceux qui ont tout oublié pour son amour.

Comme c'est une grâce qu'il vous a faite pour en tirer sa gloire, il ne vous abandonnera pas à vous-même et à votre faiblesse, mais vous donnera la force dont vous avez besoin pour achever ce qu'il a commencé en vous. Réjouissez-vous en lui de ce que la protection qu'il vous donne est d'un côté si puissante qu'elle peut vous défendre contre vos ennemis et contre vous-même qui êtes votre plus grand ennemi, et que d'un autre côté elle est si douce qu'elle vous consolera dans vos peines en les considérant comme si elles faisaient partie de celles que ce divin Rédempteur a ressenties par ce que son amour pour vous lui a fait souffrir; et s'il ne vous aimait véritablement, comment vous aurait-il gardée, soutenue si longtemps, et enfin attirée à lui? Comment vos péchés n'auraient-ils pas allumé sa colère si son extrême affection ne

lui avait fait fermer les yeux pour ne les point regarder et les ouvrir seulement pour voir ce que vous aviez fait de bon ?

Que si vous me demandez d'où vient que ce Roi éternel vous veut tant de bien qu'il ne vous souffre pas seulement, mais vous récompense au lieu de vous punir : je ne puis mieux vous répondre qu'en vous demandant aussi d'où vient que le soleil éclaire, que le feu brûle, que l'eau rafraîchit, et que chaque chose agit selon sa nature. A quoi, si vous repartez que le feu brûle parce qu'il est feu, je vous dirai de même que parce que Dieu est Dieu, il nous aime sans que rien l'y oblige, et nous fait miséricorde sans que nous le méritions. Ainsi notre orgueil n'a point de sujet de se glorifier. Tout l'honneur est dû à Dieu ; et nous n'avons pour partage que la confusion et la honte d'être si imparfaits et si méchants. Nous jouissons des biens que nous recevons de sa bonté, mais la gloire n'appartient qu'à lui. Les anges le déclarèrent à toute la terre dans ce cantique qu'ils chantèrent à la naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (Luc, II, 14).

Rendons donc grâces à Dieu des miséricordes qu'il nous a faites, rendons-lui grâces de nous avoir délivrés des mains de nos ennemis, à qui nous nous trouvions par notre faute misérablement assujettis ; et rendons-lui grâces de ce que, lui étant si désagréables, il nous a rétablis dans sa bienveillance, soutenus dans nos faiblesses, comblés de ses faveurs, et fait connaître qu'il achèvera en nous ce qu'il y a commencé, parce qu'il s'agit de sa gloire, et qu'ayant été toute notre force dans le combat, le prix de notre victoire lui sera dû. Ainsi ce sera lui-même qui nous conduira à lui et nous y attachera si étroitement que ni la vie ni la mort ne pourront nous en séparer ; ce sera lui qui fera que, nos yeux étant fermés à tout le reste, nous ne regarderons que lui seul ; et enfin ce sera lui qui imprimera de telle sorte son amour dans notre cœur que nous n'oublierons pas seulement tout ce qu'il y a dans le monde, mais nous nous oublierons nous-mêmes. Ces admirables effets sont dignes de sa bonté et de sa puissance. Nous ne saurions trop bénir son saint nom, ni trop le remercier de ce que son amour pour nous va au delà de tout ce que nous saurions nous imaginer, et de ce que ses œuvres surpassent tout ce que nous en pouvons comprendre. Qu'il soit glorifié dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Quant à ce que vous me demandez touchant ma santé, je vous dirai qu'elle est mauvaise ; et je suis si lâche que je crois que sans cela Dieu ne m'eût pas sitôt délivré des douleurs que je sentais. Pour ce qui est du reste, ce que j'en puis dire est que plus le feu est renfermé et plus son ardeur est grande. Je prie Jésus-Christ de vous rendre une véritable et fidèle disciple, ensuite des instructions que vous avez reçues touchant l'amour que vous devez avoir pour lui, afin de répondre au moins en quelque manière à celui qu'il a pour vous.

LETTRE XIV.

A UNE PERSONNE QUI DÉSIRAIT DE SERVIR DIEU.

Il l'exhorte à commencer, avec une grande confiance en sa miséricorde, à aimer les personnes qui lui avaient fait tort, et lui donne des avis contre les scrupules et la vaine gloire.

Je me réjouis du dessein que vous avez de vous rendre agréable à notre Seigneur ; mais j'ai beaucoup de déplaisir du peu de courage que vous témoignez à l'exécuter, puisqu'on est bien malheureux d'oser demeurer dans la vanité, et n'oser commencer de se donner à Dieu avec une grande confiance en sa miséricorde. Car a-t-on jamais vu, ma

sœur, qu'il ait abandonné aucun de ceux qui se sont confiés en lui et efforcés d'accomplir ses commandements, ni qu'il ait refusé d'écouter ceux qui ont imploré son secours du fond de leur cœur? Non-seulement il ne ferme pas l'oreille à nos prières et ne rejette pas nos demandes, mais il nous cherche et nous convie à le servir. N'est-ce pas une chose admirable et comme incroyable que sa bonté aille jusqu'à venir au devant de nous, nous tende les bras et nous favorise de ses grâces lorsque nous allons à lui? C'est néanmoins ce qu'il fait et qu'il fera toujours avec beaucoup plus de tendresse que nous ne saurions le comprendre.

Commencez donc, servante de Dieu, commencez en vous appuyant sur Dieu: commencez en vous confiant en Dieu. Assurez-vous qu'après vous avoir inspiré le dessein d'être à lui, il vous donnera la force d'y travailler et le moyen de l'accomplir. Car il ne réveille les pécheurs de leur sommeil que pour leur faire beaucoup de grâces. Commencez, je le répète encore, commencez avec promptitude, avec joie et avec ferveur, puisque rien n'est plus dangereux que de commencer faiblement, de flatter son corps et de vouloir contenter le monde. Fermez les yeux aux louanges et au blâme, en considérant que ceux qui les donnent et qui les reçoivent, qui sont honorés ou méprisés, seront bientôt réduits en poudre; et qu'il nous faudra tous comparaître devant le juste jugement de Dieu, où la méchanceté sera punie et la vertu récompensée. Appuyez-vous sur la croix. Suivez celui qui, après y avoir été attaché avec ignominie, y a souffert la mort, et cachez-vous dans ses plaies, afin que vous y trouvant, il se donne à vous en récompense de ce que vous aurez renoncé à tout le reste et à vous-même pour l'amour de lui. Considérez que c'est peu quitter que de tout quitter, puisque l'on ne quitte que ce que l'on ne peut longtemps garder ni en jouir avec un véritable plaisir, parce que tout ce qui n'est point Dieu ne saurait contenter l'âme. Que Dieu seul vous suffise: abandonnez-vous à lui, ouvrez-lui votre cœur pour le posséder, et vous éprouverez que sa bonté et son amour pour vous vont infiniment au delà de tout ce que vous sauriez vous imaginer.

J'admire quelquefois comment il se peut faire qu'une personne veuille du mal à une autre lorsqu'elle pense que Jésus-Christ est entre elles deux. Car comment peut-on avoir de la conversion pour une partie d'un corps dont on doit tant révéler la tête? Ne savez-vous pas, ma sœur, que lorsque notre Seigneur fut ressuscité et apparut à ses disciples, il se mit au milieu d'eux pour nous apprendre qu'il est au milieu de nous, et qu'ainsi nous ne pouvons faire du mal à notre prochain sans lui en faire à lui-même? Tellement qu'avoir de l'aversion pour notre prochain est en avoir pour Jésus-Christ, puisqu'il est sa tête; et il vaudrait mieux n'être point né que de vouloir du mal à Jésus-Christ, parce que c'est ignorer la fin pour laquelle nous avons été créés, qui est de l'aimer. Sachez, ma sœur, que votre prochain lui appartient; qu'il est son image et que c'est pour lui comme pour vous qu'il a répandu son sang. Dites ensuite en vous-même: Comment puis-je vouloir du mal à celui à qui mon Sauveur veut du bien? Comment puis-je désirer la mort de celui pour qui il a donné sa vie et serait prêt de la donner encore une fois s'il en était besoin? Et comment puis-je ne point aimer celui pour qui il a tant d'amour? Que m'importe que quelqu'un me traite mal, puisque ce n'est pas la manière dont cette personne me traite que je dois considérer, mais Jésus-Christ en elle, et que rien ne saurait me dispenser de cet amour? Ainsi au lieu de haïr ces personnes, désirez qu'elles soient grandes devant Dieu, qu'elles le possèdent et qu'il se plaise en elles, afin qu'il y ait plus de temples vivants où il soit adoré, plus de cœurs qui l'aiment, et plus.

grand nombre d'âmes qui le louent et qui le servent. Toutes les fois que vous verrez ces personnes, dites en vous adressant à lui : Rendez-vous, Seigneur, le maître de ces âmes, et faites qu'elles vous possèdent toutes, puisque vous voulez bien vous donner à elles toutes. Ce sont vos images, mon Dieu ; faites qu'elles vous ressemblent ; pardonnez-leur, pardonnez-moi et pardonnez généralement à tous les fautes que nous avons tous commises contre vous ; assistez-nous par votre grâce, et rendez-nous un jour participants de votre gloire. Que si votre bouche, ma sœur, a de la répugnance à prononcer ces paroles, dites-les dans votre cœur, et élevez-le à Dieu, pour lui demander son secours en lui disant : C'est pour l'amour de vous, mon Dieu, et non pas pour l'amour d'elles que je vous fais cette demande. Par ce moyen vous vous trouverez peu à peu en paix, et si la guerre continue, gardez-vous bien de vous laisser vaincre en faisant ou en disant quelque chose qui y soit contraire.

Les scrupules qui arrivent ensuite des confessions qui ont été sincères, sont des tentations du démon pour nous tourmenter, nous mettre dans le trouble et nous faire perdre le goût de la piété. Car les scrupules ne s'accordent point avec notre amour pour Dieu et la confiance que nous devons avoir en lui. Ils nous font mettre en doute que le chemin, par lequel nous marchons, soit assuré, et nous portent ainsi à en chercher un autre où il n'y a que du trouble et de l'inquiétude, au lieu que celui de Dieu est plein de tranquillité et de paix. Méprisez donc ces tentations, suivez les avis de vos confesseurs, et sans vous laisser aller à ces scrupules et à ces vaines apparences, dites : Le Seigneur mon Dieu n'approuve point les scrupules, et comme je ne fais qu'obéir à ce qui m'est commandé de sa part, je n'ai point de sujet de me mettre en peine. Pensez seulement, ma sœur, à aimer Dieu, et ces scrupules s'évanouiront bientôt, puisqu'ils ne procèdent que de timidité et que le *parfait amour chasse la crainte* (*Joan.*, IV). Adressez-vous à Dieu en lui disant : *Seigneur, illuminez mes ténèbres* (*Ps.* XVII) ; assurez-vous qu'en le servant, il vous fera miséricorde et vous instruira de tout ce que vous aurez à faire pour réparer vos manquements. Que si le démon veut vous tenter par la vanité, méprisez ses artifices et lui dites : Ce n'est pas pour toi que je fais tout ce que je fais, et je ne cesserai point de le faire. Adressez-vous ensuite à Dieu et lui dites : Je vous offre, Seigneur, toutes mes pensées et mes actions. Et si cette vaine gloire recommence à vous tenter, dites-lui encore : Vous êtes venue trop tard, il ne me reste rien à vous donner, car j'ai tout donné à Dieu.

Ceux qui commencent à entrer dans la dévotion doivent bien prendre garde à ne rien faire qui paraisse être d'une grande sainteté, parce que leur vertu étant encore tendre et semblable à la fleur, ils ne sauraient trop appréhender le vent de la vanité : ce qui les oblige à cacher autant qu'il leur est possible leurs bonnes œuvres. Mais s'ils ne peuvent empêcher qu'elles ne paraissent, ils les doivent faire sans crainte et élever en même temps leur cœur vers Dieu en lui disant : *Ne nous donnez point de gloire, Seigneur, ne nous en donnez point ; donnez gloire seulement à votre nom ;* ou bien : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit* (*Ps.* CXIII, 9).

Je finis cette lettre en vous recommandant de bannir de votre cœur tout ce qui n'est point Dieu, d'aimer les pleurs, la solitude, l'humilité, le travail, et d'avoir toujours les yeux élevés vers le Seigneur, afin qu'il vous délivre des pièges de l'ennemi. Observez fidèlement la loi de Dieu, et vous verrez de quelle sorte il aplanira le chemin dans lequel il vous fait la grâce de marcher, mettra vos ennemis sous vos pieds, et vous fera connaître ce que l'on ne comprend ni en parlant ni en écoutant, mais seulement en agissant, parce que ce chemin est le chemin des vi-

gillants et des laborieux, et non pas des lâches et des grands parleurs. Jésus-Christ y marche devant vous ; suivez-le en portant votre croix, et vous arriverez avec lui dans le ciel.

LETTRE XV.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES.

Il l'exhorte à porter sa croix, dans l'espérance d'en être récompensée dans le ciel.

Oui certes, madame, je n'ignore pas que vous sentez maintenant quel est le poids de la croix. Mais je ne pense pas que vous soyez seule à la porter, parce que je ne saurais douter que Jésus-Christ ne vous aime assez pour ne s'éloigner pas de vous lorsqu'il vous voit en cet état. Vous savez que, durant sa vie mortelle, la croix qui lui tenait lieu de tout a été comme son lit et comme sa table ; et qu'ainsi il y donne place à ceux qui l'aiment et qui veulent se rendre dignes de son amour. Ne vous étonnez donc point de vous voir privée de toute sorte de consolations, puisque vous savez qu'il a dit, étant en la croix, qu'il cherchait qui le consolât, sans trouver personne qui le fit, et qu'il était même abandonné de son Père. Nul autre abandonnement, quelque grand qu'il soit, ne peut approcher de celui-là, non plus que nos douleurs, quelque extrêmes qu'elles soient, ne sauraient approcher des siennes. Demeurez donc, madame, toujours attachée à la croix sans désirer d'endescendre pour jouir de quelque repos. Offrez-vous à Dieu pour disposer de vous selon sa sainte volonté, sans y faire la moindre résistance, et abandonnez-vous entièrement à la conduite d'un si bon Père, en disant, comme saint Thomas : *Allons et mourons avec lui* (Joan., XI). Considérez qu'il ne s'agit point en cela de paroles, mais d'actions, de douleurs, de souffrances, et que l'on ne témoigne jamais mieux son amour que dans les grandes tribulations. Car chaque chose a son temps ; celui de cette vie est d'endurer par amour et d'embrasser la croix, et celui de l'autre vie nous comblera de bonheur et de joie en nous faisant posséder Dieu.

Souffrez, madame, que votre amour soit comme accablé sous un si grand poids qu'est celui qu'il a maintenant à soutenir, puisque'il en sera récompensé au double dans le ciel. Après vous être offerte il y a tant d'années à Jésus-Christ, ne tournez pas la tête en arrière lorsque vous lui en pouvez donner des preuves ; mais témoignez-lui tant de fidélité qu'il vous couronne un jour de sa main. Ne prétendez pas de pouvoir vous exempter ici-bas d'être abreuvée de fiel et de vinaigre, et d'éprouver tout le reste de ce qui se passa à la croix, puisque ces peines seront d'autant plus grandes que plus vous approcherez du jour qui vous affranchira des liens du corps pour vous mettre dans une éternelle liberté. Mais qu'heureux sera ce jour, qu'heureuses seront ces souffrances qui délivreront votre âme d'une si dure prison, pour être présentée à son Créateur, toute pure et tout éclatante de beauté, après avoir passé par le feu ! La chair et le sang n'y auront aucune part ; la seule vertu du Sauveur du monde produira ces grands effets en ceux qui accomplissent sa volonté, et fera que, de même que dans la faiblesse d'une chair mortelle et les tourments qu'il souffrit, il demeura victorieux de la mort et de l'enfer et entra dans son royaume, ces âmes auront part à son triomphe et à son bonheur éternel. Dites à la vôtre et à votre corps : Consolerez-vous dans cette espérance, n'attendez sur la terre que des croix : c'est la seule chose qui vous est utile. Ne désirez rien, sinon d'être aimée de Dieu, que l'accomplissement de sa volonté, et sa bonté vous mettra en assurance. Courage, madame, courons en-

semble dans cette sainte carrière, et portons ici-bas notre croix pour nous réunir là-haut dans le ciel. Dieu soit avec vous à jamais, comme je le désire et l'en prie.

LÉTTRE XVI.

A UNE DAME QUI ÉTAIT MALADE.

Il l'instruit de ce qu'elle doit faire, lui dit combien il lui importe de conserver la paix du cœur, et de quelle sorte on la doit acquérir.

Je remercie Dieu, madame, de ce que lorsque vos infirmités corporelles augmentent, les grâces que Dieu vous fait augmentent aussi. Cela étant, prions-le, comme disait saint Augustin, de n'épargner envers nous ni le fer ni le feu, puisque quoi que nous puissions donner et souffrir pour acquérir un aussi grand trésor qu'est celui de le posséder lui-même ne peut être le moins du monde considérable. Ce que vous devez donc faire est de vous recueillir toute en vous-même et vous considérer comme un vase si bien bouché que la précieuse liqueur qu'il plaira à Notre-Seigneur d'y verser n'en puisse sortir par les conduits du cœur, qui sont les affections auxquelles il faut renoncer pour mettre en leur place l'amour de Dieu. Cet amour vous détachera de l'affection des créatures, quelque étroite que soit l'union dont les liens du sang et de la nature vous y attachent. Vous ne les aimerez plus qu'en Dieu et pour Dieu. C'est ce qui se peut nommer mourir et ressusciter : mourir à tout amour en ne considérant la créature qu'en elle-même, et ressusciter en regardant le Créateur en elle et elle dans le Créateur, qui a une affection particulière pour ceux qui sont dans la retraite.

J'ai cru vous devoir dire ceci afin que vous ne vous imaginiez pas que la volonté de Dieu soit que nous n'aimions que lui seul en lui-même, et ne l'aimions pas dans les créatures. Car, dans ce qui regarde l'amour, il nous a fait deux commandements que nous devons également accomplir : l'un de l'aimer comme notre Dieu, par la considération de lui-même ; et l'autre, d'aimer notre prochain pour l'amour de lui et en lui.

Ayez un grand soin, madame, de conserver la paix de votre âme, par le respect que vous devez à Dieu qui y habite, et qui aime tant la paix qu'il ne se nomme pas seulement le Prince de la paix et le Roi pacifique, mais la souveraine paix. Ainsi vous devez fuir toute appréhension, tout chagrin, toute colère et tout empressement, aussi bien que toute tristesse et toute joie excessive, afin de demeurer en paix autant qu'il vous sera possible, et qu'à quelque heure que Notre-Seigneur vous visite, il ne vous trouve ni inquiète ni troublée.

Quand vous serez obligée de reprendre quelqu'un, recommandez-vous beaucoup à Dieu, et ne commencez à parler que lorsque vous ne vous sentirez plus émue. C'est un excellent moyen pour vous accoutumer à la mortification dans les sujets de déplaisir que l'on vous donnera, et à vous humilier pour satisfaire à ce que vous devez à Dieu à cause de vos offenses. Après avoir agi d'une manière qui vous sera si utile à vous-même, vous pourrez être utile aux autres, ce qui doit être la fin de la correction qu'on leur fait.

Pour acquérir cette paix si désirable, il faut nous confier en Dieu comme étant notre véritable Père, n'avoir autre volonté que la sienne, l'embrasser de tout notre pouvoir et l'aimer de telle sorte que notre plus grand plaisir soit qu'elle s'accomplisse, quelques mépris, quelques travaux et quelques douleurs que nous ayons à souffrir pour ce sujet. A moins que cela, c'est nous flatter de croire que nous avançons dans le chemin du ciel ; car dans les grâces que Dieu nous fait, notre plus

grande satisfaction doit être de le contenter, et de ce qu'il nous en donne d'autant plus de moyen qu'il lui plaît de se communiquer à nous dans la retraite, où l'éloignement du monde nous met en état de recueillir nos pensées, et de traiter plus familièrement avec lui. Mais cela se doit faire avec le plus de douceur qu'il se peut, parce que notre faiblesse est si grande que nous souffrons avec peine de voir nos pensées ainsi resserrées. Il faut par cette même raison s'y accoutumer peu à peu, tantôt en rentrant entièrement en soi-même, et tantôt en n'y rentrant qu'en partie. Que s'il vous arrive quelquefois de sortir tout à fait hors de vous pour considérer les créatures, ce ne doit être que pour regarder Dieu en elles sans vous trop éloigner de vous-même, et puis l'attirer de nouveau dans votre cœur ainsi qu'une abeille se hâte de rentrer dans sa cellule pour travailler à faire le miel.

Je ne crois pas que Dieu vous oblige à renoncer entièrement à la conduite de votre maison, principalement n'y ayant pas des personnes sur qui vous puissiez vous en reposer. Mais après avoir considéré jusqu'où s'étend leur capacité, prenez seulement le soin du reste avec toute la tranquillité d'esprit qui vous sera possible, et priez Dieu de répandre sa bénédiction sur la manière douce et tranquille dont vous agirez.

Voilà, madame, ce qui m'est venu dans l'esprit touchant la sorte dont vous devez continuer de marcher dans le chemin où Dieu vous a fait entrer. Sa bonté suppléera à mes manquements, pourvu que vous vous considériez toujours comme une grande pécheresse, et imitez l'humilité de saint Paul, lorsqu'il disait : *Je ne suis pas digne de passer pour apôtre après avoir, comme j'ai fait, persécuté l'Eglise de Dieu* (I Cor., XV). Nous devons nous souvenir de la manière dont nous avons vécu, quand nous nous conduisons par nous-mêmes, afin de nous rendre agréables à Dieu lorsqu'il nous fait la grâce de vivre en lui et pour lui. Sur quoi je pense qu'il ne sera pas mal à propos de vous rapporter une action d'un saint homme. Etant, comme il était, de fort grande maison, très-riche et fort sage, il épousa une fille de basse naissance, non par amour, mais pour avoir une femme qui, se voyant mariée à une personne qu'elle aurait dû se tenir heureuse de servir, lui fût fort soumise et ne pensât qu'à lui plaire. Après lui avoir donné quantité de pierres et tous les autres ornements proportionnés à sa qualité, il fit mettre dans son palais les habits si simples qu'elle avait auparavant, afin que la vue de sa condition passée l'empêchât, dans sa fortune présente, de s'enfler de vanité.

Que cet exemple vous porte, madame, à vivre dans une profonde humilité, et à remercier Dieu avec un ressentiment plein d'amour de tant de grâces qu'il vous a faites, et de celles que j'espère qu'il vous fera encore. Qu'il soit béni et loué à jamais. Ainsi soit-il.

LETTRE XVII.

A UNE DAME QUI LUI DEMANDAIT DES AVIS.

Il l'exhorte à porter sa croix.

Je vois, madame, par votre lettre, ce qui vous fait désirer que je vous aide par mes avis à porter la croix dont vous voulez bien vous charger pour l'amour de Jésus-Christ, quoique vous jugiez assez qu'encore que je ne manque pas de volonté de vous obéir, mon peu de santé pourra me rendre inutile à vous servir.

Quant à ce que vous demandez, d'où vient que, sentant des peines intérieures et extérieures, vous ne laissez pas d'être contente, je vous réponds qu'ainsi que Rébecca sentait deux enfants se battre dans son

ventre, nous portons en nous-mêmes deux désirs différents, dont l'un procède de l'homme extérieur, et l'autre de l'homme intérieur. Le premier fuit la croix et ne cherche qu'une satisfaction temporelle; mais l'autre, qui aime Dieu et les choses éternelles, aime la croix et les travaux comme étant des moyens d'arriver à notre salut. Remerciez donc Dieu, madame, de la force qu'il vous donne de résister aux inclinations des sens, puisque c'est une marque que Jésus-Christ est dans votre cœur, et qu'il y est victorieux comme il le fut quand il se chargea de sa croix pour obéir à son Père, malgré la résistance de la nature.

Après avoir ainsi embrassé la croix, efforcez-vous de la porter en pensant à celle que Jésus-Christ a portée pour l'amour de vous; et lorsque vous vous sentirez presque accablée sous ce poids, souvenez-vous de l'agonie dans laquelle il arrosa la terre de son sang, et où son amour pour vous triompha tellement des sens, qu'il préféra votre salut au pouvoir qu'il aurait eu d'éviter les tourments de sa passion. Que si notre Créateur et notre Maître a agi de la sorte pour nous, sans avoir besoin de nous ni en tirer aucun avantage pour lui-même, à combien plus forte raison devez-vous dire dans vos peines : Seigneur, je veux les souffrir pour votre amour, puisque vous en avez souffert pour moi d'incomparablement plus grandes; que votre volonté soit faite et non pas la mienne; vous ne cherchez que mon bien, et je ne cherche que mon mal; vous voulez m'élever dans le ciel, et je m'en éloigne pour m'attacher toujours à la terre.

Assurez-vous, madame, que si vous vous résolvez à suivre Notre-Seigneur par le chemin de la croix, qui est celui des douleurs, de la pauvreté, du mépris et de l'abandon des créatures, il vous en récompensera de telle sorte, même dès ici-bas, que vous aurez regret de n'avoir pas senti de la joie dans vos travaux. Ainsi je vous conseille de ne point passer de jour sans le remercier particulièrement de tous ceux, tant intérieurs qu'extérieurs, que vous avez eus durant tout le cours de votre vie, et de le prier de vous donner la force d'embrasser de tout votre cœur ceux qui vous arriveront encore, et de les considérer comme des faveurs et des marques de votre salut. Croyez fermement qu'il n'y a point d'autre chemin que vous deviez suivre que celui de la croix, et que plus vous approcherez de la fin de votre vie, plus vous la sentirez pesante, puisqu'il en est arrivé ainsi à Jésus-Christ que nous sommes obligés d'imiter.

Tâchez de comprendre que vous devez souffrir les fautes des autres avec la bonté que Dieu a souffert et souffre encore les vôtres. Et lorsque vous vous trouverez obligée de les reprendre, que ce soit, comme dit saint Paul, avec un esprit de douceur, et en considérant vos propres défauts, afin de tempérer, par un sentiment de miséricorde, le châtement que vous serez obligée d'en faire; ce sera le moyen de vous rendre Notre-Seigneur favorable, selon ce qu'il a dit, que nous serons mesurés de la même mesure que nous aurons mesuré les autres (*Matt.*, VII). Je le prie, madame, d'être votre force et votre consolation, afin que vous le serviez fidèlement et vous vous rendiez utile aux autres pour l'amour de lui.

LETTRE XVIII.

A UNE DEMOISELLE DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il l'exhorte à demander à Dieu son amour, et à persévérer toujours dans cette demande, encore qu'il diffère de la lui accorder.

J'attendais toujours de recevoir de vos lettres pour apprendre l'état de votre âme, afin de me réjouir s'il est tel que je le désire, ou m'aff-

fliger s'il ne l'est pas. Je prie celui qui a vécu et est mort, pour nous donner par sa vie l'exemple que nous devons suivre, et par sa mort la force nécessaire pour l'imiter, que depuis que je n'ai appris de vos nouvelles vous ayez été en augmentant dans son amour qui vous a créée, rachetée et attirée à lui; car vous seriez bien malheureuse si, ayant l'honneur d'être aimée d'un si grand roi, vous manquiez à lui rendre amour pour amour, afin de pouvoir dire, comme l'Épouse dans le Cantique: *Mon Epoux est tout à moi, et je suis toute à mon Epoux* (Cant., II).

O ma sœur, peut-on assez admirer la grâce qu'il nous a faite de ne nous permettre pas seulement de l'aimer; mais de nous y exhorter, et de nous en montrer l'exemple en pratiquant le premier envers nous la loi de la véritable amitié qui est de ne se considérer que comme étant une même chose avec la personne que l'on aime?

Qui a, comme dit saint Paul (*Phil.*, II, 7), porté un Dieu à se faire homme et à être reconnu pour tel par tout ce qui a paru de lui au dehors, sinon son amour pour les hommes, qui, en lui faisant embrasser notre pauvreté, nous a comblés de ses richesses? Il s'est rendu semblable à nous, pour nous rendre semblables à lui; il est descendu du ciel, pour nous y faire monter; il est mort pour nous donner la vie, et il s'est chargé de nos péchés, afin que, nous trouvant déchargés d'un si grand poids et fortifiés par ses grâces, nous puissions courir à lui avec la vitesse que donne l'amour.

Aimez, ma sœur, de tout votre cœur celui qui vous aime si parfaitement; et puisque vous ne pouvez avoir par vous-même un aussi grand amour que celui qu'il vous demande, priez-le de vous le donner, afin que vous ayez de quoi lui donner par vos bonnes œuvres, par vos saints travaux et par de ferventes oraisons. Ne cessez point de lui faire cette demande jusqu'à ce, comme dit Isaïe, *qu'il ait fait descendre sur vous le feu de son amour* (*Isa.*, LXII), qui vous brûle doucement, vous embrase heureusement, et vous fasse vivre saintement. Que s'il diffère à vous accorder cette grâce, ne discontinuez pas néanmoins de la lui demander; car il éprouve d'ordinaire jusques où va l'ardeur des prières qu'on lui fait, afin que l'on en ait une reconnaissance d'autant plus grande, qu'on les aura plus longtemps désirées et plus travaillé pour les obtenir. Il veut qu'on l'aime véritablement et avec persévérance, parce qu'il sait que ceux qui se lassent de lui demander se lassent de souffrir les travaux qui accompagnent l'amour, et il faut en cela, comme en tout le reste, nous soumettre à sa volonté, quoique contraire à la nôtre. Il faut endurer cette espèce de faim et de soif, puisqu'il nomme bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. Qu'y a-t-il de plus juste que d'aimer celui à qui nous sommes redevables de notre être, et quelle apparence qu'il refuse son amour, qui est cette faim et cette soif, à une âme qui a tant de raison de le lui demander? Profitez donc de cette faim et de cette soif que donne la chaleur de l'amour: souffrez-les, dans l'espérance d'être rassasiée et désaltérée dans un autre monde par ces célestes douceurs qui sont comme la nourriture et la vie des bienheureux, et, durant le temps qui vous reste à demeurer ici-bas, dites, du fond de votre cœur: Mon âme, bénissez le Seigneur. Souvenez-vous de ce que je vous ai recommandé de marcher pas à pas dans ce chemin, de peur de tomber en allant trop vite; car il est écrit: *Celui qui va trop vite bronche* (*Prov.*, XVI); et ailleurs: *Que le bien qui s'acquiert peu à peu est plus assuré que celui que l'on gagne tout d'un coup* (*Prov.*, XXVIII). Ainsi votre désir de recevoir des faveurs de Dieu, doit être accompagné d'une très-grande tranquillité, fondée sur ce qu'on ne saurait obtenir davantage que ce qu'il plaît à Dieu de nous donner

Examinez beaucoup vos actions, pour voir s'il n'y a rien qui déplaist à Dieu, et l'empêche de vous accorder ce que vous lui demandez, parce que, pour avoir communication avec lui, il faut être dans une grande perfection, tant intérieure qu'extérieure ; car quel moyen de pouvoir, sans beaucoup de mortifications et une extrême pureté de cœur, être nourri sur la terre, en la même manière que les saints le sont dans le ciel ?

Puisqu'il a plu à Dieu vous mettre en état, par ce peu de vertu que vous pratiquez, de pouvoir croire d'être en grâce, consolez-vous quand même vous n'avanceriez pas davantage, en considérant que vous pouvez espérer d'être sauvée par sa miséricorde, et d'arriver dans le ciel après avoir passé par le purgatoire ; car l'on est trop heureux d'y être avec ceux qui ne sont pas parfaits, parce qu'il n'y a rien de petit dans un aussi grand bonheur qu'est celui de jouir enfin d'une félicité qui ne finira jamais.

Je ne vous dis pas ceci, ma sœur, pour vous porter à la tiédeur et à vous contenter du peu d'amour que vous avez maintenant pour Dieu ; mais seulement afin de faire cesser les dégoûts et le découragement que vous pourriez avoir de n'arriver pas aussi promptement que vous le désireriez à ce haut degré d'amour que vous souhaitez d'avoir pour Dieu. Demandez-le lui avec ardeur, confiez-vous en lui, n'appréhendez aucun travail, pour tâcher d'obtenir ce parfait amour, et recevez le peu qu'il vous en a déjà donné comme une marque qu'il vous en donnera davantage. Dites, avec les apôtres : Seigneur, *augmentez ma foi* (Luc, XVII), et demandez-lui, comme la Madeleine, qu'il vous donne beaucoup d'amour, afin d'affermir votre espérance de le posséder un jour dans le ciel. Je le prie d'être votre joie, votre lumière et votre amour, maintenant et à jamais.

LETTRE XIX.

A UNE DAME DÉVOTE.

Il l'exhorte à résister aux tentations du démon.

Je prie Dieu, madame, que vous soyez dans l'état que je le désire, puisque l'on n'a pas dit en vain que l'amitié est toujours accompagnée de soin et de crainte ; mais j'espère que, selon la parole de Jérémie, Notre-Seigneur considérera la disposition dans laquelle vous avez commencé de vous donner à lui, et l'avez suivi dans ce désert si plein de travaux, qu'il peut passer pour une image de la mort ; car lorsque nous le servons par amour, il nous est si favorable dans notre faiblesse, que quand notre vertu semble être prête à défaillir, il se souvient du temps que nous avons un si grand désir de lui plaire, et nous assiste ainsi dans nos infirmités par l'abondance de sa miséricorde. Prenez donc courage, et, comme dit saint Paul, *gardez-vous bien de perdre cette confiance dont vous pouvez être si avantageusement récompensée* (Hebr., X, 35). Il n'y a rien que le démon ne fasse pour nous l'ôter, ou au moins pour l'affaiblir, afin de nous faire tomber ensuite, principalement quand il n'a à combattre qu'une femme par qui il aurait plus de honte d'être vaincu que par un homme ; de même qu'Abimélech, après avoir été blessé d'une pierre qu'une femme lui jeta du haut d'une tour, commanda à son écuyer de le tuer, pour éviter la honte de l'avoir été par une femme. Vous devez, madame, en faire de même quand le démon vous attaque. Terrassez-le par l'assistance de Jésus-Christ ; et, s'il se relève de sa chute, ayez au moins la satisfaction de savoir que ce lui est une douleur mortelle d'avoir été surmonté par une femme, et de lui avoir fait gagner une couronne, lorsqu'il

espérait de la vaincre ; car que peut-il lui arriver qui lui soit plus insupportable que de voir que vous vous rendiez encore plus agréable à Dieu que vous ne l'étiez ? Je ne doute point que si vous pouviez voir la gloire que ce vous sera de soutenir si courageusement les efforts de cet ennemi de notre salut, elle ne tempérât l'amertume de vos peines par le plaisir de considérer que votre résistance à ses tentations les rendra comme autant de pierres précieuses qui pareront éternellement votre tête. Ne vous laissez donc point de vous enrichir de la sorte, et vous serez d'autant plus heureuse, que vous souffrirez avec plus de patience.

Au lieu de vous laisser aller à la tristesse qui est la source de plusieurs maux, confiez-vous en notre Seigneur : mettez toute votre joie dans son amour, et foulez aux pieds tout le reste selon ces paroles de saint Bernard : *Je ne considère mes travaux que comme une peine d'une demi heure, et s'ils sont plus longs, mon amour pour Dieu m'empêche de les sentir.* Marchez sur la tête du dragon et du lion : ne les craignez point ; faites au contraire qu'ils vous craignent suivant ses paroles de David : *Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur, qui pourrais-je craindre ? Le Seigneur est le puissant protecteur de ma vie, qui pourrais-je redouter ? Le Seigneur me conduit, comment pourrais-je m'égarer ? Le Seigneur se sert de moi, et que désirai-je davantage, quoi que je puisse avoir à souffrir (Ps. XXVI, 1) ?* Comment le démon vous trouvant dans cette disposition pourra-t-il espérer de vous surmonter ? Il appréhendera au contraire de vous attaquer, et Dieu qui vous a appelée à lui vous conservera et vous rendra telle que je le souhaite et que je l'en prie.

LETTRE XX.

A UNE DAME.

Il lui dit que l'une des causes des travaux que Dieu nous envoie est pour tempérer par cette amertume la douceur que nous trouvons dans l'amour des créatures.

Je désirerais, madame, que vous fussiez bien persuadée que l'on ne trouve du repos que dans le ciel : qu'il n'y a que peine et que misère ici-bas : que nuls autres n'en éprouvent tant que ceux qui aiment Jésus-Christ, et qu'ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils soupirent sans cesse vers leur véritable patrie qui est la vue de Dieu. Mais c'est le moyen d'y arriver et d'y être bien reçu, parce qu'il faut pour cela beaucoup le désirer. L'amertume de l'absynthe à quoi l'on peut comparer nos travaux doit nous dégoûter tellement de la fausse douceur des plaisirs de la terre que nous ne recherchions que notre véritable nourriture qui est la spirituelle. Oh ! que notre goût est corrompu ! que nous connaissons tard ce qui nous est le plus utile ; que nous nous donnons de peine pour des choses vaines et dangereuses ; et que de combats nous avons à soutenir contre nous-mêmes pour ne nous pas plaire dans ce qui n'est que passager, tant notre inclination nous y porte ! Notre faiblesse est si grande qu'elle a besoin de grands remèdes, et Dieu nous les procure en diverses manières, dont les peines et les afflictions ne sont pas les moindres. Parce que d'insensés que nous sommes elle nous font rentrer dans notre bon sens, et que nous sentant blessés nous avons recours à ce souverain médecin pour être guéris de nos plaies, et l'obtenons de sa bonté.

Il faut, madame, s'endurcir aux travaux et les aimer comme pouvant rendre la santé à notre âme, ou au moins les supporter avec patience, puisqu'il faudrait avoir perdu l'esprit pour n'aimer pas mieux souffrir pour acquérir une éternité de gloire, que de tomber dans une éternité de peines pour ne vouloir rien souffrir.

Adressez-vous souvent à Dieu avec une entière soumission à sa providence, et ne souhaitez que de lui plaire. Ne lui demandez pas d'accomplir vos desirs ; mais de vous faire accomplir sa volonté. Que toutes vos pensées et vos oraisons ne tendent qu'à vous abandonner par un pur mouvement d'amour à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous : cherchez vos délices dans sa sainte loi, et que rien ne vous paraisse si doux que de l'observer. Je sais que cela n'est pas facile, mais il faut par des prières fréquentes combattre les obstacles qui s'y rencontrent, et l'on est trop heureux de les surmonter, quoi qu'il en coûte. Que si Dieu vous donne quelque étincelle de son amour, vous vous trouverez dans un tel élargissement de cœur, au milieu même de vos peines que vos tristesses se dissiperont, vos défiances cesseront, et vous vous remettrez entre les mains de Dieu avec une ferme confiance en son secours, parce qu'elles ne répandent sur ceux qui l'aiment que des faveurs et des grâces.

Considérez, madame, que Dieu permet que nous tombions dans de grands périls et de grands maux, afin de nous porter à l'invoquer d'une voix plus forte, et de le glorifier davantage lorsqu'il nous en délivre. Gardez-vous donc bien de perdre courage, ni de tomber dans la défiance, et portez votre croix avec joie puisque la douleur est la preuve de l'amour, et la voie qui conduit à Dieu pour nous faire gagner le ciel. Je le prie de répandre dans votre âme, avec abondance, son esprit saint, afin que la force qu'il vous donnera vous le fasse servir avec une grande joie.

LETTRE XXI.

A UNE DAME.

Il l'instruit de la disposition nécessaire pour recevoir Jésus-Christ dans son âme, et avec quel soin elle l'y doit conserver ; comme aussi de l'horreur que l'on doit avoir du péché mortel, principalement quand on a reçu des grâces de Dieu.

Je vous souhaite, madame, la grâce et la paix du Saint-Esprit, et qu'il vous aide dans ce saint temps à vous préparer à recevoir ce divin Enfant qui est près de naître dans le monde pour le salut du monde. Il n'a point de maison qui lui soit propre ; et il n'en peut trouver que dans les âmes qui désirent de le recevoir. Il vient comme un pauvre : offrez-lui votre cœur pour lui servir de demeure afin que vous l'entendiez vous dire au dernier jour : *J'ai été étranger et vous m'avez logé* (Matt., XXV, 35). Considérez que nous ne devons rien tant souhaiter que de loger ce divin Enfant dans notre âme. Mais rien aussi ne demande tant de soin pour la préparer de telle sorte qu'elle lui soit agréable. Il vient humble, pauvre, et pur, recevons-le dans l'humilité, la pauvreté et la pureté. Il vient préparé à souffrir toutes sortes de travaux, recevons-le dans la préparation à la souffrance. Tout petit qu'il est, c'est un Dieu infiniment grand : et que ne devons-nous donc point faire pour tâcher à nous rendre dignes de l'avoir pour hôte ? Comme il est la sainteté même, le péché lui donne tant d'horreur, qu'un seul de ces péchés mortels que plusieurs commettent si facilement, l'empêche d'entrer dans une âme. Ainsi il s'en éloigne et ne revient pas si promptement qu'il s'en était allé, ce qui montre avec quel soin nous devons nous efforcer de le conserver dans nous, quand nous sommes si heureux que de l'y avoir reçu. Que l'on est riche, madame, lorsque l'on possède Dieu ! Peut-on trop souvent y faire réflexion, lui demander s'il n'y est pas, et quelles prières et quelles larmes sont capables de l'y retenir ; en ajoutant à cela ces paroles de David : *Seigneur, ne vous*

éloignez point de moi (Psal, XXI). On ne saurait être trop retenu pour ne rien faire qui déplaie à Dieu, et l'oblige à nous quitter, puisqu'étant ce bien suprême qui comprend tous les autres biens, on ne peut le perdre sans tomber dans tous les maux.

Ainsi on ne saurait croire ni exprimer quelle doit être la douleur d'une âme qui l'a perdu, quoique d'ailleurs elle fut maîtresse de tout le monde. L'exemple d'Adam et d'Eve nous le fait voir. Car cette première des femmes n'eut pas plutôt mangé du fruit défendu, qui lui paraissait si beau et si délicieux, et dont elle croyait tirer tant d'avantage, qu'après que ses yeux furent ouverts, sa punition d'avoir désobéi à Dieu lui causa incomparablement plus de douleur qu'elle n'avait eu de plaisir à en manger. Elle connut alors que l'opinion qu'elle avait conçue de l'excellence de ce fruit était une tromperie et une illusion du diable qui lui avait donné du dégoût pour ceux dont Dieu lui avait permis l'usage, et de l'estime pour celui qui l'avait si misérablement fait tomber dans le péché. Combien d'autres ont-ils aussi été trompés de la même sorte par cet esprit de ténèbres, et pleuré amèrement leur folie d'avoir ajouté foi aux promesses et aux impostures de ce père de mensonge.

Quelques-uns, après avoir durant plusieurs années répandu des larmes et souffert d'extrêmes peines sont rentrés en grâce avec Dieu, mais en demeurant toujours dans une telle douleur et une si grande confusion de l'avoir offensé, après en avoir reçu tant de bienfaits, qu'ils ne ressentaient point la joie du pardon qu'il leur avait accordé.

D'autres comme ces éperviers qui, après s'être repus de la proie qu'ils ont trouvée ne retournent plus au fauconnier, ont renoncé à la nourriture des anges pour ne plus vivre que de celle des bêtes. C'est de ces derniers que saint Pierre dit : *Qu'il aurait mieux valu pour eux de n'avoir point connu la voie de la piété et de la justice que de retourner en arrière après l'avoir connue; d'avoir fait comme le chien qui retourne à ce qu'il avait vomé, et comme le pourceau qui, après avoir été lavé se vautre encore dans la boue (II Petr. II, 21).* Notre-Seigneur a dit : *Celui qui ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi n'est pas propre au royaume de Dieu (Luc. IX, 62)* : il devient tout charnel, le jouet des démons, et un exemple déplorable du malheur que c'est d'offenser Dieu. Ce fut ainsi que la femme de Loth se perdit, quand après avoir été délivrée de l'embrassement de l'abominable ville de Sodome, Dieu lui ayant défendu de regarder derrière elle, elle ne lui obéit pas, et fut changée en une statue de sel. Que si Dieu a puni de la sorte une personne qui jusque-là ne l'avait point offensé, parce que seulement elle avait contrevenu à son ordre, que peut espérer un pécheur qu'il avait par sa miséricorde exempté du châtement qu'il méritait, lorsque méprisant son extrême bonté il recommence à commettre les mêmes péchés qu'il lui avait pardonnés? Que ne devons-nous point faire pour éviter un tel malheur? *N'est-ce pas, comme dit saint Paul, une chose épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant (Hebr. X)?* Car qui est l'homme qui peut subsister devant un Dieu courroucé; puisqu'un très-grand feu ne consume pas plus facilement une paille que sa colère réduit à une extrémité de misères les corps et les âmes de ceux qui abusent de sa bonté? Ainsi de même que plus un homme a aimé sa femme, et plus sa fureur éclate contre elle lorsqu'elle a violé la foi qu'elle lui devait, Dieu regarde d'un œil de colère une âme qu'il avait délivrée de la servitude du péché, enrichie de ses grâces, et, de méprisable qu'elle était, honorée de son amitié, lorsque ensuite de tant de bienfaits elle ose encore l'offenser. Car quel nom peut-on donner à une telle ingratitude qui ne soit infiniment au-dessous de l'horreur qu'on en doit avoir? N'est-ce pas faire de nouveaux outrages à cet adorable Sauveur qui en

a tant souffert pour l'amour de nous ? n'est-ce pas vouloir le crucifier encore une fois ? et n'est-ce pas au lieu de baiser et laver les plaies qu'il a reçues pour guérir les nôtres, lui en faire de nouvelles ? Quelle épouvantable folie d'abandonner Dieu pour suivre le démon, de préférer le chemin de l'enfer à celui du ciel, et d'aimer mieux voir son juge irrité et animé de colère que doux et plein de miséricorde ?

Je ne vous écris pas ceci, madame, dans la créance qu'un tel malheur vous arrive. Je me promets le contraire par ma confiance non pas en vous, mais en celui qui vous a retirée avec tant de bonté de l'esclavage dans lequel vous étiez et vous a donné tant d'autres marques de son amour quoique vous y ayez mal répondu. Mais je vous l'écris pour vous obliger par la crainte du péril d'implorer de plus en plus l'assistance de Dieu, et de ne pas employer en des choses inutiles un temps qui vous doit être si précieux. J'espère que Dieu fera éclater en vous sa miséricorde en achevant ce qu'il y a commencé, et que je ne perdrai pas par votre faute la grâce qu'il lui a plu me faire de m'employer pour votre salut. Vous avez ici un grand nombre de serviteurs et de servantes qui le prient pour vous avec ardeur, et l'on ne saurait souhaiter plus que je fais qu'il exauce nos prières.

LÉTTRE XXII.

▲ UNE DAME AFFLIÉE.

Il l'exhorte à soutenir courageusement les tentations du démon.

Qu'est-ce donc, madame, qui vous donne tant de peine ? Que craignez-vous, ayant comme vous avez pour protecteur un Dieu tout-puissant et pour protectrice sa très-sainte Mère ? Gardez-vous bien de croire qu'ils vous aient oubliée. Ils voient avec plaisir que le combat que vous soutenez contre les démons tournera à leur confusion et à leur honte, que Dieu en tirera sa gloire en faisant triompher d'eux votre faiblesse, et que votre âme en recevra cet avantage, que plus elle aura été éprouvée par les peines qu'elle souffre comme par autant de coups de marteau, plus elle éclatera de beauté et ressemblera à ce chandelier d'or qui était un des plus grands ornements du temple de Dieu.

Courage, madame, ne demeurez pas davantage couchée sur la poudre en demeurant dans cette tristesse où le démon s'efforce de vous plonger. Secouez cette poudre, levez-vous, la gloire de Dieu qui doit être la vôtre le demande ; et au lieu de me donner de l'affliction si vous vous laissez vaincre, donnez-moi sujet de me réjouir de votre victoire. Que rien ne soit capable de vous faire abandonner l'étendard de la croix ; voyez dans ce combat couler votre sang sans vous étonner ; gardez-vous bien de laisser ternir l'éclat de votre couronne ; confondez par votre hardiesse la hardiesse du démon ; terrassez-le au lieu de vous laisser terrasser par lui, et acquérez un nouveau mérite devant Dieu au lieu de perdre la récompense de vos services passés. Représentez-vous quelle sera votre joie d'avoir été si fidèle à Jésus-Christ que vous serez du nombre de ceux dont il a dit : *C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations et dans mes maux. C'est pourquoi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé (Luc., XXII, 28)* ; et que vous imitez ce divin Sauveur et direz comme ce grand martyr saint Ignace : *Je souffrirai avec joie les croix, le brisement de mes os, tous les tourments que le Démon pourra inventer pour m'accabler, pourvu qu'ils me rendent digne de voir mon Sauveur dans la gloire.*

Puisque vous espérez, madame, le même bonheur qu'un si grand saint souhaitait avec tant d'ardeur, préparez-vous à souffrir avec cou-

rage les peines qui vous arriveront, sans vous excuser en disant qu'elles vous surprennent, puisque l'on vous avertit de vous y préparer, et que Notre-Seigneur vous a choisie pour être martyre de son amour et boire le calice qu'il a bu. Disposez-vous à recevoir tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer en vous souvenant de ce qu'il a dit : *Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute* (Matt., II, 6). Quelle raison avez-vous de craindre, puisque vous savez que c'est la volonté de celui qui est parfaitement bon ? Je ne saurais douter qu'il ne vous aime, qu'il ne prenne soin de vous, que ce ne sera que pour votre bien qu'il permettra au démon de vous tenter, et qu'il fera cesser vos peines présentes comme il a fait cesser les autres. Rien ne doit donc vous étonner. Car si les démons vous attaquent, les anges vous assistent, et Jésus-Christ lui-même est présent à ce combat comme il l'a été à ceux de saint Antoine, encore que vous ne vous en aperceviez pas. Que cette considération fasse sur votre esprit le même effet que la vue du sang fait sur les éléphants, en redoublant de telle sorte votre courage par cette présence de votre Sauveur, que vous mourriez plutôt que de reculer, et que votre amour pour lui, joint à l'ardeur de votre foi, vous fasse dire avec une fermeté et une constance héroïque. Je suis à Jésus-Christ ; je ne connais que lui ; je n'attends du secours que de lui ; je ne crains que lui ; je ne veux vivre que pour lui ; tout mon désir est de souffrir pour lui ; je ne cherche que lui en ce monde ; je crois n'avoir pas encore commencé à le servir ; je considère peu mes travaux, et s'ils sont grands, mon amour me les fera paraître petits ; toute ma confiance est en lui qui n'a jamais trompé personne ; j'ajoute autant de foi à sa vérité que je me défie des impostures du démon ; et j'aime mieux mourir dans le chemin où elle me conduit, que de vivre en le quittant.

Vous n'ignorez pas, madame, que les œuvres du démon sont des œuvres de ténèbres, et ses paroles des mensonges. Fermez donc l'oreille à ses discours, et invoquez Notre-Seigneur, sans vous troubler ni vous étonner. Il veut éprouver votre fidélité ; il viendra à votre secours à la quatrième heure de la nuit ; il marchera sur la mer et lui commandera de se calmer. Je le prie de vous garder comme il a fait jusqu'ici, et de vous garantir de tout mal pour la gloire de son saint nom.

LETTRE XXIII.

A UNE DAME.

Il lui dit qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse remplir notre cœur : mais qu'il le veut trouver vide de l'affection des créatures. Que les tièdes et les lâches lui sont désagréables, et que la fête de la Pentecôte dispose à celle du saint Sacrement.

Je désire extrêmement, madame, d'apprendre des nouvelles de l'état de votre âme dans cette semaine de la Pentecôte où nous sommes, parce que c'est le temps que le Saint-Esprit éclaire l'entendement, répand l'amour dans la volonté et fortifie le corps, qui sont comme trois pains que nous devons offrir à Notre-Seigneur, lorsqu'il revient las et fatigué du travail que son affection pour notre salut lui a fait entreprendre, en sortant hors de soi pour s'appliquer aux créatures. Car le Saint-Esprit rassasie d'ordinaire par cette sorte de nourriture, ce désir que Jésus-Christ a de nous sauver en nous faisant connaître la misère des créatures et rentrer dans nous-mêmes par le dégoût de n'avoir trouvé que des sujets de trouble dans ce que nous nous étions imaginé nous devoir donner quelque repos.

O mon Dieu ! quand notre âme sera-t-elle si chaste et si fidèle à son

éternel Epoux qu'elle aime d'un amour tout pur et entièrement détrompé de la bassesse des créatures? Quand connaissons-nous clairement que ce divin Rédempteur est seul digne de régner dans nous; qu'il ne nous a créés que pour l'aimer, et qu'il est tout notre bonheur? Est-il possible qu'après avoir éprouvé tant de fois qu'il n'y a qu'affliction dans le monde, et que nous ne saurions trouver du repos que lorsque la connaissance de nos péchés nous a fait recourir à lui et qu'il nous a pardonné, nous retombions toujours dans les mêmes fautes? Car un moment de ce repos n'est-il pas préférable à tous les vains plaisirs d'ici-bas?

N'est-il pas temps que vous disiez à toutes les créatures: Je vous renonce pour ne penser qu'à préparer dans mon âme à celui qui m'a créée une demeure si pure et si libre de tous autres soins qu'elle lui soit agréable? Que nous serons heureux si nous pouvons avoir dans nous cet Esprit saint, et si saint, qu'il ne vint se reposer sur les apôtres et sur les disciples qu'après qu'ils furent privés de la présence de Jésus-Christ, afin de nous faire connaître qu'il faut lui préparer un temple dans notre cœur que lui seul remplisse! Ainsi, je ne saurais trop me réjouir de la grâce qu'il vous a faite de lui en préparer un, de l'y avoir reçu, et de ce qu'il est satisfait de vous. Remerciez-le, madame, de ce bonheur dont vous jouissez, et faites attention à ces paroles de saint Paul: *N'attristez pas l'Esprit saint de Dieu dont vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la rédemption (Ephes., IV, 30)*. Ce jour est celui du dernier jugement, et nous attristons le Saint-Esprit, lorsque par paresse ou par lâcheté nous faisons des choses qui lui sont désagréables. Car, étant, comme il est, un feu, il veut que nous soyons ardents à le servir; que nous entretenions ce feu en y mettant sans cesse du bois par nos bonnes œuvres, et que le conservant dans sa chaleur par nos saints désirs, nous l'empêchions de s'éteindre. Il nous importe tellement d'en user de la sorte, que la vie de notre âme en dépend, puisque nous n'avons que ce que Dieu nous donne, et que c'est le moyen de faire qu'il nous le donne.

Ainsi, madame, vous pourrez passer saintement cette semaine en la célébrant, non d'une manière charnelle comme ceux qui se contentent de ce qui éclate au dehors dans les grandes fêtes, mais d'une manière spirituelle et digne de cet Esprit saint que l'on y adore selon ces paroles de Jésus-Christ que *les véritables adorateurs adoreront en esprit (Joan., IV, 23)*.

Voyons à cette heure comment cette fête s'accorde avec celle du saint Sacrement dont nous sommes proches. Car c'est une grande honte à des chrétiens de ne sentir pas l'odeur de ce pain céleste avant que sa fête arrive, puisque les Mages l'ont pressenti de si loin, et les patriarches et les prophètes tant de siècles avant qu'il fût descendu du ciel sur la terre. Quelle plus grande joie peut-il nous arriver, que de voir Jésus-Christ converser avec nous et se mettre entre nos mains? de voir celui que l'univers tout entier n'est pas capable de contenir, renfermé dans une hostie, et entrer par notre bouche dans notre cœur, quoique si indigne de le recevoir? Ecoutez, madame, avec joie une si bonne nouvelle. Excitez-vous vous-même à faire l'attention que mérite une si grande faveur de Dieu. Concevez du dégoût pour toute autre nourriture, et ne pensez qu'à vous rassasier de ce pain céleste qui fait le bonheur des anges dans le ciel. Dites à votre âme qu'elle veille durant ces saints jours, n'étant pas alors le temps de dormir, et que puisqu'ils sont consacrés au Saint-Esprit, elle le prie de lui faire la grâce de se préparer à la fête de ce sacré corps qui a été conçu par son opération divine, afin que, lorsque cette fête arrivera, cet Esprit saint descende sur vous comme les mérites de Jésus-Christ le firent descendre sur les

disciples, et qu'en recevant son corps, nous participions à ses mêmes mérites, selon la mesure de la disposition avec laquelle nous le recevrons.

C'est ainsi qu'une fête prépare à une autre fête et augmente le désir d'en profiter. Car il y a cette différence, entre ce divin banquet et les festins qui se font dans le monde, qu'au lieu qu'en ces derniers, après avoir fait un grand repas, on n'a plus durant tout le reste du jour envie de manger; dans ces premiers, au contraire, le désir d'une telle nourriture continue toujours selon cette promesse de Dieu dans l'ancienne loi : *Vous n'aurez pas plutôt battu le blé, qu'il faudra faire vendanges; les vendanges ne seront pas plutôt achevées, que vous serez obligés de semer; et il vous sera facile de vous rassasier dans une si grande abondance* (Lévit., XXVI).

Que Dieu soit loué à jamais, de répandre sur nous ses grâces avec tant de profusion que nous donnersons propre Fils, et parluison Saint-Esprit, et de se donner ensuite lui-même à nous. Ainsi, étant si heureux que d'avoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et commençant dès cette vie à goûter le bonheur dont nous jouirons en l'autre, remercions cette adorable Trinité de nous avoir fait de si grandes grâces; préparons-nous à en recevoir encore de nouvelles, et solennisons les fêtes du ciel avec un cœur élevé au-dessus de la terre, afin de passer de ce bonheur temporel à la félicité éternelle que je vous souhaite.

LETTRE XXIV.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il lui apprend que Dieu nous envoie des travaux pour nous redonner du courage, lorsque notre découragement ne nous empêche pas d'espérer en son assistance.

Celui, madame, qui demande des croix, doit se préparer à les porter. Celui qui se vante d'avoir de l'amour, doit être bien aise de souffrir pour le témoigner. Celui qui honore Dieu comme il y est obligé, ne doit rien trouver de difficile pour le servir. Et celui qui l'aime doit se haïr, parce que de même que tout ce qui n'est point Dieu ne saurait contenter son âme, rien de tout ce que nous pouvons donner à Dieu ne saurait lui plaire, si nous ne nous donnons nous-mêmes à lui. Ainsi, quel sujet y a-t-il de se plaindre des travaux qui sont comme autant de coups d'épéron qu'il nous donne pour nous faire avancer dans son service?

Que si vous croyez, madame, avoir besoin de plus de patience et de courage que vous n'en avez, demandez-les à Jésus-Christ qui vous exerce de la sorte; mais demandez-lui de vous les donner avec plus d'abondance qu'aux autres, puisque c'est peut-être son dessein de vous en donner plus qu'à eux; sa bonté n'ayant point de bornes. Croyez qu'il accompagnera vos peines de la force nécessaire pour les supporter. Car il connaît notre faiblesse et met souvent dans les vases les plus fragiles les liqueurs les plus précieuses, en sorte que ce qui devrait nous étonner si nous nous considérons nous-mêmes, nous assure dans la vue de sa miséricorde, lorsque nous sommes persuadés de notre néant et des extrêmes obligations que nous lui avons. C'est pourquoi, au lieu de lui attribuer nos manquements et à nous ses grâces, adressons-lui nos prières avec confusion de notre misère et une grande confiance en lui. Combattons courageusement sans douter qu'il ne nous assiste jusqu'à nous faire porter la croix avec joie pour l'amour de lui, comme il l'a portée pour l'amour de nous, et disons avec saint Paul : *Je ne me glorifie qu'en la croix de Jésus-Christ par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde* (Gal. VI, 14).

Il faut dans cette guerre toute d'amour, commencer par souffrir généreusement les douleurs, et dire comme saint Ignace martyr lorsqu'on le mit en prison : *C'est maintenant que je commence d'être disciple de Jésus-Christ ; et comme saint Augustin : On ne peut être parfaitement chrétien si l'on n'a point encore souffert.*

Vous devez, madame, pour ne continuer pas davantage à perdre inutilement votre temps, commencer d'entrer dans l'école de la croix, où ceux qui souffrent le plus sont les meilleurs disciples de Jésus-Christ, l'aiment le plus et sont le plus aimés de lui. C'est ce qui nous oblige à aimer les souffrances, et à nous tenir d'autant plus favorisés qu'elles sont plus grandes, parce qu'elles nous rendent plus semblables à Notre-Seigneur. Que si cela vous paraît difficile, ne vous étonnez pas néanmoins, puisqu'il arrive souvent que ceux qui semblent d'abord moins savants dans leurs études, y réussissent après le mieux. L'exercice, le courage et la grâce vous rendront savante dans cette sainte science, pourvu que vous ne cessiez point de vous y appliquer, et soyez attentive aux leçons de ce divin Maître que je prie d'être votre lumière et votre force.

LETTRE XXV.

A UNE DAME QUI ÉTAIT MALADE.

Il lui fait voir que c'est dans la souffrance que la vertu se perfectionne et que les péchés s'effacent.

On m'assure, madame, que votre santé est meilleure qu'elle n'était, et je veux croire qu'il en est de même de celle de votre âme, parce qu'encore qu'elle ait toujours été bonne, la souffrance peut l'avoir rendue meilleure, par la patience que saint Jacques nous apprend être une œuvre parfaite. Car celui qui souffre sans se plaindre, montre que son amour pour Dieu n'est pas superficiel, mais effectif, puisque c'est alors que les véritables serviteurs de Dieu se font connaître.

Souvenez-vous des douleurs de Notre-Seigneur ; considérez comme une grande grâce la part qu'il lui plaît de vous y donner, et remerciez-l'en de tout votre cœur, puisque la marque d'un chrétien est de n'aimer pas seulement ceux qui nous aiment et de ne remercier pas seulement Dieu dans la prospérité, ce que les méchants font comme les bons. Rendez grâces à votre divin Epoux des peines qu'il permet qui vous arrivent ; regardez-les comme des pierres précieuses ; recevez-les comme de grandes faveurs ; et que votre confiance en lui croisse à mesure qu'elles augmentent, puis qu'étant des témoignages de son amour vous ne sauriez trop les estimer.

Dieu ne prend plaisir, madame, à nous voir souffrir que par le désir qu'il a d'enrichir nos âmes en nous purifiant de nos péchés pour nous faire mériter le ciel. Abandonnez-vous à sa conduite comme n'étant pas seulement votre père, mais plus que votre père ; mettez toute votre confiance aux mérites de la passion de Jésus-Christ, et que cette confiance aille toujours en augmentant. Je vous recommande à lui de tout mon cœur.

LETTRE XXVI.

A UNE DAME.

Il lui dit que Jésus-Christ crucifié est le miroir dans lequel nous devons voir tous nos péchés et le remède qui les peut guérir, et que rien ne nous est plus avantageux que de porter sa croix.

Si dans la nuit de la naissance du Sauveur vous avez porté vos pensées sur le Calvaire, et si la douleur de l'y voir attaché à une croix

vous a fait arroser ses pieds de l'eau de vos larmes, j'ai sujet de croire que maintenant que nous sommes dans le carême et si proches du temps de sa passion, vous établirez votre demeure auprès de lui sur cette sainte montagne, et lui direz comme saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes pour y demeurer* (Matt., XVII). En quoi vous aurez cet avantage sur ce grand apôtre, qu'au lieu qu'il parlait ainsi sur le Thabor dans le ravissement où il était de voir Jésus-Christ tout resplendissant de majesté, vous aurez ce sentiment dans un lieu d'affliction et de douleur, et pourrez lui donner une beaucoup plus grande marque de votre amour en prenant part à ses peines qu'en vous réjouissant de l'avoir vu dans sa gloire. Attachez vos yeux sur les plaies qu'il a reçues pour guérir les vôtres; et si vous n'en recevez point de semblables pour l'amour de lui, témoignez-lui au moins par vos pleurs combien vous êtes touchée de ses souffrances. Ne vous contentez pas de passer légèrement devant cette croix comme firent ceux qui le blasphémèrent; mais arrêtez-vous-y comme firent la très-sainte Vierge, saint Jean, et les autres saintes femmes (Matt., XXVII). Car ceux qui ne considèrent qu'en passant ce grand sacrifice auquel nous devons notre salut, montrent qu'ils ne le connaissent que de nom. Quelques-uns même, tels que sont les infidèles, le déshonorent par leurs blasphèmes, tant ils ignorent quel est ce miracle d'amour; au lieu que le chrétien qui en considère toutes les merveilles dit du fond du cœur comme David : *C'est ici le lieu où je me suis établi pour toujours une demeure fixe et arrêtée; j'habiterai ici parce que c'est le lieu que j'ai désiré* (Psal. CXXXI, 15).

Que si l'épouse ne demeure pas attachée par son affection à cette croix où son divin Epoux l'a été réellement, comment pourra-t-elle espérer qu'il l'aime? Ce sera là, madame, que vous trouverez du remède contre le venin des fausses louanges, que vous ne pourrez sans confusion vous voir honorée, et que vous aurez honte de passer pour bonne en voyant celui qui est la bonté et la sainteté même traité comme un méchant et un imposteur; ce sera là que vous verrez combien vos actions sont indignes d'être estimées en les comparant à celles de votre Sauveur et à ce que vous êtes obligée de faire; ce sera dans ce miroir que vous pourrez remarquer les taches de votre âme et connaître que les choses qu'on loue en vous, étant comparées à celles que l'on doit admirer en lui, votre douceur n'est qu'aigreur, votre soumission que désobéissance et votre humilité que vanité.

Le monde est si aveugle qu'il s'imagine qu'il n'y a point d'autres péchés que ceux qu'il connaît. Mais Dieu en juge d'une autre sorte et condamne comme injuste ce qui nous paraît juste. Ainsi, pour ne vous point laisser empoisonner par ces dangereuses flatteries, dites en vous-même comme saint Paul : *C'est Notre-Seigneur qui me jugera* (II Cor., IV). Souvenez-vous que l'on accusait Jésus-Christ d'être un méchant, et priez-le de ne pas permettre que l'on vous estime; laissez-lui le soin de votre défense, et réjouissez-vous d'être méprisée, puisque si l'on ne disait point de mal de vous ce ne serait peut-être que parce que Dieu verrait que vous n'auriez pas la force de le souffrir.

Celui qui désire d'avoir quelque portion de la croix de Jésus-Christ doit la recevoir avec respect, avec action de grâces, et comme le plus grand trésor du monde; et ce que Notre-Seigneur en favorise peu de personnes vient de ce qu'il y en a peu qui en fassent l'estime qu'ils doivent, parce qu'il veut que sa croix soit honorée, aimée et portée avec plaisir.

Ainsi, il nous laisse dans l'enfance de la grâce sans nous exercer par les travaux qui ne sont propres qu'à ceux qui sont dans un âge de vigueur; et il traite à plus forte raison en cette sorte ceux qui ont de

l'impatience de s'en décharger, ou qui se laissent aller à une tristesse excessive dans les peines qu'il permet qui leur arrivent.

Vous voyez donc que si vous avez beaucoup d'amour pour Jésus-Christ crucifié, il vous donnera part à sa croix; et vous la devez recevoir comme une marque de son extrême bonté, selon ces paroles du Cantique des cantiques : *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur et sur votre bras; car l'amour est fort comme la mort* (Cant., VIII).

Si vous ne recevez pas votre Sauveur aussi souvent que vous le désireriez, gardez-vous bien, comme je vous l'ai déjà dit, de vous en troubler. Considérez que c'est parce qu'il veut qu'il vous en coûte quelque chose, et que rien n'est plus juste puisque le salut de nos âmes lui a coûté si cher. Croyez-vous qu'il n'y ait eu pour cela qu'à dire une parole, et qu'il ait acquis sans peine l'empire qu'il a sur nous? Non certes; car pour s'assujettir votre âme il a été traité comme un esclave. Il faut donc de même que pour vous rendre agréable à lui vous travailliez, vous répandiez des larmes, vous l'importuniez, vous souffriez des paroles et des actions désobligeantes, et que tout cela vous paraisse peu pour obtenir de le recevoir une seule fois. Que si après on vous le refuse, vous ne laisserez pas d'avoir beaucoup gagné en ce que vous aurez enduré quelque chose pour l'amour de lui. Ainsi vous ne travaillerez point en vain en désirant de communier, puisque si on vous l'accorde vous aurez ce que vous souhaitez, et que si on vous le refuse, ce sera une marque que Notre-Seigneur veut que vous redoubriez vos prières pour l'obtenir. Suivez, madame, ce conseil; et lorsque vous vous sentirez pressée de ce désir de vous approcher de la sainte Table, mettez-vous en l'état que vous devriez être si on vous le permettait, et priez Notre-Seigneur que comme il est tout-puissant il vous donne en communiant spirituellement la même grâce que si vous communiez sacramentalement. Ce sera le moyen d'obtenir de son extrême bonté de ne retourner pas à jeun après vous être préparée deux ou trois jours auparavant à recevoir cette céleste nourriture. Mais il ne faut pas laisser de vous confesser de vos péchés; et si vous ne pouvez trouver l'occasion de vous en accuser à votre confesseur, accusez-vous-en devant Dieu, et demeurez en paix dans l'obéissance et l'humilité que vous devez avoir pour les ministres de l'Eglise. C'est le chemin que Dieu vous ordonne de suivre dans vos exercices de piété, et vous ne devez point le quitter pour en prendre un autre. Car, encore que l'on s'imagine de ne s'y pas avancer, on connaît dans la suite que l'on s'avance; et Notre-Seigneur tient compte du temps que l'on y marche dont un seul jour est préférable à plusieurs journées de travail, quand ce n'est pas lui que nous suivons. Il vous prépare une couronne dans le ciel; il se souviendra toujours de vous; il vous assistera toujours; et vous n'avez qu'à continuer à lui obéir jusqu'à ce que vous voyiez ce Roi des rois dans la céleste Jérusalem. Je le prie de vous conserver comme étant à lui et de vous rendre une grande sainte.

LETTRE XXVII.

A UNE DAME.

Il lui dit que la meilleure preuve de notre amour pour Jésus-Christ est de souffrir pour lui, et que notre confiance en son secours est le moyen de vaincre le démon.

Je suis, madame, arrivé heureusement ici; et quoique ma présence y ait apporté beaucoup de joie, je ne doute point que la peine causée de delà par mon absence ne la surpasse, parce que l'on y a encore plus d'affection pour moi. Je prie Notre-Seigneur d'avoir l'un et l'autre

agréable; et j'ai sujet de l'espérer, parce que l'on travaille ici pour son service, et que d'un autre côté son extrême bonté reçoit comme un sacrifice qu'on lui offre le déplaisir que l'on ressent de mon éloignement. Car, ne vous imaginez pas qu'il considère peu ces sortes de sacrifices, puisqu'ayant souffert tant de peines, il ne saurait ne se point plaire à nous en voir souffrir aussi, à nous faire part du calice que son Père lui ordonna de boire, et à nous demander une preuve de notre amour comme son Père lui en demanda une du sien, et qu'il la lui donna en disant : *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a ordonné : Levez-vous, sortons d'ici* (Joan. XIV, 31). Et où voulait-il aller sinon à la croix, afin de réparer, par ses humiliations, par ses souffrances et par sa mort, les crimes commis contre la majesté de son Père? Nous devons, madame, pour faire connaître combien nous aimons Notre-Seigneur, dire de même : Embrassons sa croix; et au lieu de nous laisser tomber sous son poids, portons-la courageusement afin de témoigner par nos souffrances notre amour pour notre Sauveur. Car, il n'y a point de plus grande preuve d'amour que de souffrir avec joie pour la personne que l'on aime : ce qui a fait dire à saint Jacques : *La patience dans la souffrance est une œuvre parfaite* (Jac., I). On voit aussi que comme ceux qui n'ont que des sentiments charnels ont de l'aversion pour tout ce qui est amer, ceux qui n'en ont que de spirituels trouvent de la douceur dans les souffrances, suivant ce que disait saint Paul : *Qu'il se glorifiait de ses travaux* (II, Cor. II), parce que c'étaient des marques de son apostolat. Ainsi pour connaître quelles sont vos œuvres, considérez tout le cours de votre vie, et vous la trouverez pleine de ces marques, parce qu'elle est pleine des peines tant intérieures qu'extérieures que les hommes, les démons, vos proches et les étrangers vous ont fait souffrir. C'est ce qui donne à votre vie de la ressemblance avec la croix de Notre-Seigneur, et la lui rend d'autant plus agréable que vos peines ont été plus grandes.

N'imitiez pas les Juifs qui se scandalisaient de ce que ce Sauveur du monde, au lieu de paraître dans une grandeur et une prospérité temporelles, était dans la bassesse et dans les travaux; et ne faites pas comme les singes à qui l'amertume de l'écorce des noix fait croire que le dedans est semblable. L'Eglise chrétienne reconnaît d'autant plus Jésus-Christ pour son véritable Époux que plus il est pauvre, méprisé et persécuté : de même que la fille du roi Pharaon connut que Moïse était enfant d'un hébreu, lorsqu'elle le vit flotter sur le Nil dans un petit berceau d'osier, et l'en fit retirer en disant : Il faut que cet enfant soit un enfant des Hébreux. Car, à quoi le reconnut-elle sinon à ce qu'il était dans une si grande pauvreté et dans un si grand péril? Ainsi le véritable chrétien connaît Jésus-Christ lorsqu'il le voit au milieu des eaux des tribulations qui sont si contraires à la chair et au sang. Mais il ne le connaît pas seulement par ces marques; il le connaît aussi par ses œuvres qui n'ont aucun rapport avec la prudence humaine, mais seulement avec la foi qui dans les maux est seule capable de soutenir l'âme et d'empêcher notre raison de se troubler. Les Mages auraient-ils pu s'imaginer qu'au lieu de trouver le Roi du ciel dans un superbe palais ils le trouveraient dans une étable? Mais l'étoile qui les conduisait s'arrêta sur cette demeure si vile et si pauvre, et lança ces rayons encore plus vifs qu'auparavant qui semblaient être comme autant de langues qui leur disaient : Ne passez pas plus outre; c'est ici le lieu que vous cherchez. Et ces princes ajoutant alors plus de foi à ce nouvel astre qu'à leur raison s'arrêtèrent, entrèrent, et adorèrent ce divin Enfant à qui ils venaient rendre leurs hommages, jouirent du fruit de

leur foi, et évitèrent ainsi de tomber dans l'erreur où un raisonnement humain les aurait mis.

Dieu soit loué, madame, de ce que dans ce grand combat qui s'est passé entre votre raison et votre foi, cette dernière est demeurée victorieuse. Mais il faut aller encore plus avant en élevant de plus en plus votre foi au-dessus de votre raison pour demeurer persuadé que Jésus-Christ n'a jamais rien fait et ne peut rien faire qui ne soit digne d'admiration et de louange; et vous souvenir sur cela de ces paroles qu'il dit aux disciples de saint Jean : *Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute (Matth., XI, 6).*

Représentez-vous souvent que c'est ce Rédempteur du monde à qui vous vous êtes donnée; que vous avez tout abandonné pour le suivre; que vous êtes trop heureuse d'avoir tout quitté pour l'amour de lui, puisque plus on lui donne, et plus on se trouve élevé en gloire dans le royaume de Dieu, et qu'ainsi nous devons souhaiter d'avoir beaucoup à lui donner. Gardez-vous donc bien de jamais estimer ce que vous avez méprisé pour l'amour de lui, puisque ce serait vous laisser vaincre par un ennemi que vous avez vaincu, et comme reprendre un habit que vous aviez quitté. Soyez aussi ferme et aussi courageuse que vous le fûtes lorsque vous entreprîtes cette guerre. Moquez-vous des artifices du démon et dites comme David : *Etant soutenu de mon Dieu, je forcerai les murailles de mes ennemis (Ps. XVII, 32).* Car cet esprit de ténèbres nous représente souvent des difficultés qui sont comme des murs, si hauts qu'elles font dire aux lâches ce que dirent les enfants d'Israel en parlant des villes de cette heureuse terre que Dieu leur avait promise, que leurs murs s'élevaient jusque dans le ciel, et que ceux qui les habitaient étaient de si grands géants que les Juifs comparés à eux ne paraissaient que des sauterelles (*Numer., XIII*); ce qui étonna tellement ce peuple que son découragement ayant irrité Dieu, ils ne purent alors entrer dans ce riche pays, dont ils étaient tout prêts à se rendre maîtres. Ainsi, pour profiter de leur exemple, vous devez dire en de semblables rencontres : *Etant soutenue de mon Dieu, je forcerai ces murailles quelque hautes qu'elles soient; je marcherai sur la tête des dragons et des lions, et je vaincrai ces géants, parce que plus ma faiblesse est grande et plus Dieu fera connaître la force invincible de son bras en surmontant par moi de si puissants ennemis; et autant que l'espérance de ma perte leur donnait de joie, autant le déplaisir de me voir en sûreté et triompher de l'envie qu'ils me portent les comblera de douleur.*

Prenez garde, madame, à ne demeurer pas un seul moment inutile. Car, il n'y a point de personne si sainte qui ne coure fortune de se perdre dans l'oisiveté, à cause qu'elle donne lieu au démon de nous tendre des pièges dans lesquels nous nous efforçons en vain de ne point tomber, parce que nous succombons sous le poids de la tristesse où il nous jette, au lieu que l'occupation nous en garantit. C'est ce qui a fait dire à ces saints et anciens anachorètes, que lorsqu'un solitaire bâtit sa cellule il se moque du démon de la paresse, parce qu'il se fortifie contre lui, et qu'ainsi il n'y a rien que les solitaires doivent tant appréhender que de demeurer sans occupation, parce qu'elle ferme la porte aux pensées que le démon tâche de leur inspirer, et les maintient dans la ferveur de la piété; ce qui les rend si forts que cet esprit de ténèbres ne sait par où les attaquer. C'est donc sans doute le meilleur moyen de combattre ces pensées, puisque encore que l'on n'y consente point elles ne laissent pas d'affaiblir la foi, d'attédir l'amour et de faire perdre le temps en des réflexions inutiles qui inquiètent l'âme, au lieu qu'en agissant, comme je l'ai dit, elle est beaucoup plus sur ses gardes, et repousse les démons avec tant de vigueur qu'elle les étonne. C'est ce

qui a fait dire à ces saints Pères, dont je viens de parler, qu'il est impossible d'arrêter les pensées si le corps n'est occupé, et d'arriver à la perfection si l'on ne se conduit de la sorte.

Je vous ai dit ceci, madame, parce que je crois que vous tirerez un grand avantage d'être toujours aux mains avec ces dangereux ennemis, non pas en les combattant à force ouverte, mais en vous occupant sans cesse quelques efforts qu'ils fassent pour vous en détourner. Je n'ignore pas, néanmoins, que quoi que vous puissiez faire, vous aurez toujours à combattre et à repousser les pensées qu'ils vous causeront ; mais vous affaiblirez leurs efforts et les empêcherez de vous faire tomber dans le chagrin et le découragement. Je prie Notre-Seigneur, qui vous a appelée à son service et assistée jusqu'ici, de vous tenir toujours par la main et de vous rendre de plus en plus agréable à ses yeux.

LETTRE XXVIII.

A LA MÊME DAME.

Il lui dit que les maladies servent à purifier l'âme, et qu'ainsi quelque peine qu'elles donnent, il les faut souffrir en imitant la patience de Jésus-Christ.

Hâtons-nous, madame, hâtons-nous ; car il est tard. Nous avons peu fait de chemin ; et il nous en reste beaucoup à faire pour arriver à cet heureux séjour où nous serons dans un éternel repos. On m'a dit que vous avez de grandes maladies ; mais vous devez vous en réjouir, puisqu'elles vous rendent belle aux yeux de Dieu et comme une épouse richement parée. Ainsi, quelque peine qu'elles vous donnent, vous avez sujet de les aimer, puisque Jésus-Christ a incomparablement plus souffert pour sauver votre âme que le péché avait toute défigurée. Car est-il juste de le laisser seul sur la croix au lieu de lui tenir compagnie avec un tel sentiment d'amour que ne nous contentant pas de considérer ce qu'il souffre, nous souffrions avec lui ? Serait-ce répondre à son amour de ne vouloir pas prendre part à ses maux après que, par un excès d'amour, il s'est chargé de tous les nôtres quoiqu'il dût jouir d'un parfait repos, et que notre partage, au contraire, ne doit être que la souffrance ? Ainsi, il faut la lui demander puisqu'elle nous appartient. Mais lorsque l'on n'aime point, on ne désire point de souffrir ; ou si l'on aime, quand ce n'est que peu, on ne veut que peu souffrir ; la moindre peine paraît grande, et l'on demande aussitôt d'être déchargé de la croix.

Préparez-vous donc à souffrir ; considérez votre vie passée comme n'ayant été qu'un jeu, puisqu'il n'y a que la tiédeur qui se contente de peu qui puisse la faire considérer d'une autre sorte.

Hâtons-nous de nous humilier, de nous mépriser nous-mêmes et de vouloir être méprisés des autres pour l'amour de Jésus-Christ. Sa croix a comme trois bras, tout aimables et tout désirables par ceux qui sont véritablement à lui ; et ces trois bras sont la souffrance, le mépris et la pauvreté. Quelques-uns ne veulent être embrassés par aucun de ces bras ; d'autres veulent bien l'être, mais non pas de tous ; et il n'y a que ceux qui ont un véritable amour pour Notre-Seigneur qui veulent bien que tous trois les embrassent pour les attacher à lui, comme par des nœuds si forts qu'il soit comme impossible de les rompre.

Pour ce qui regarde le prochain, nous sommes d'autant plus obligés de vivre dans une étroite union avec lui, que nous sommes tous la véritable et pesante croix que Notre-Seigneur a portée, et qui a été comme le pressoir où on l'a traité de telle sorte que l'on y a vu couler de tous côtés son précieux sang ; ce qui nous oblige à son exemple

d'aimer notre prochain jusqu'à ne trouver rien de difficile à souffrir pour lui.

C'est là, madame, ce que nous devons nous hâter de faire, afin que notre Sauveur nous trouve dans la disposition où nous devons être pour avoir place au festin de ses noces éternelles, et nous rendre participants de la gloire qu'il a préparée pour ceux qui observent ses commandements et qui ne portent pas seulement sa croix, mais servent aussi le prochain pour l'amour de lui.

Après avoir prêché durant quelques jours, ma santé ne m'a pas permis de continuer, ce qui montre que je suis incapable par moi-même de faire pénitence et de porter la croix. Notre-Seigneur veuille, s'il lui plaît, la mettre de sa main sur mes épaules. Demandez-lui, je vous prie, madame, qu'après qu'il l'y aura mise, il me donne la force de la porter d'une manière digne de l'honneur de l'avoir reçue de lui; et je lui demanderai de mon côté qu'il veuille être votre amour unique durant toute une éternité.

LETTRE XXIX.

A UNE DAME.

Il lui dit que les souffrances de Jésus-Christ doivent nous rendre les nôtres agréables, et que ceux qui l'aiment véritablement ne trouvent rien de si difficile à supporter que de voir qu'un Dieu est offensé.

A quoi pensez-vous, madame, de demeurer dans un tel silence? S'il vient de ce que vous êtes tout occupée de Dieu, je n'ai rien à dire; mais s'il procède de tristesse, je me plains de ce que vous recevez avec dégoût le calice qu'il vous présente par un effet de son amour. Il n'est pas juste que la créature reçoive avec tristesse ce qui lui est présenté par son Créateur, puisque ne devant rien tant désirer que de le contenter, il n'y a point d'amertume que cette considération ne doive adoucir, ni point d'amour véritable qui ne soit accompagné d'une parfaite union de volontés.

Dieu soit loué de ce qu'ainsi que par un effet de son amour, il fait souffrir ceux qui sont à lui, il les console par ce même amour. Car regardant les fautes d'autrui, comme si c'étaient les leurs propres, ils s'affligent de voir qu'on l'offense, et se consolent dans leurs peines en considérant qu'elles viennent de lui et que c'est lui plaire que de les souffrir avec patience.

Tout n'est rien et moins que rien en comparaison de la satisfaction que l'on doit avoir de contenter Dieu en toutes choses; et je le prie de ne pas permettre que nous soyons si malheureux que d'avoir un autre but dans toutes nos actions. Que le vent à qui l'on peut comparer notre inconstance naturelle, souffle donc tant qu'il voudra pour agiter notre âme, ne détournons jamais les yeux de dessus notre Sauveur: sa bonté nous garantira du naufrage: après avoir tancé la mer il marchera sur ses flots et rendra la tranquillité à notre âme. Je sais que cela n'arrive pas si tôt que nous le désirons, puisque ce ne fut qu'à la quatrième veille de la nuit que Jésus-Christ fit ce miracle en faveur de ses apôtres (*Matth.*, XIV, 25); mais il nous doit suffire d'espérer qu'il viendra nous secourir encore que nous ne sachions pas précisément quand ce bonheur nous arrivera; et que s'il tarde, ce ne sera que pour éprouver notre foi, notre patience et exercer notre amour, sachant que lorsqu'il est véritable, l'affliction l'augmente, et que la crainte de s'affaiblir le fortifie suivant ces paroles du Sage: *Le vrai ami aime en tout temps* (*Prov.*, XVII). Je souhaite, madame, que notre Seigneur vous affermisse de plus en plus de telle sorte dans son saint amour, que ni les vagues ni les vents non-seulement ne puissent l'éteindre; mais que

son ardeur soit si vive qu'elle consume tout ce qui voudrait s'opposer à son zèle pour la gloire de ce divin Sauveur qui vous en récompensera dans le ciel.

LETTRE XXX.

A UNE DAME.

Il lui dit que la prospérité et l'adversité sont également des effets de l'amour de Dieu pour les siens.

Il faut, madame, rendre également grâces à Dieu dans la prospérité et dans l'adversité, puisqu'il permet l'un et l'autre pour notre avantage, et que ce sont des effets de son amour. Ainsi, ceux qui l'aiment véritablement sont contents de tout ce qui leur arrive, parce que, mettant tout leur bonheur à conformer leur volonté à la sienne, ils considèrent peu l'amertume des fruits dont la racine est si excellente.

Puis donc, madame, que vous voulez traiter avec Dieu, ou pour mieux dire, qu'il veut traiter avec vous, et qu'il est si bon et si juste, qu'il ne fait rien qu'avec nombre, poids et mesure, les conditions de ce traité ne doivent pas vous paraître rudes, ni vous faire juger que c'est une chose contraire à l'amitié de sentir l'amertume du fiel après avoir goûté la douceur du miel. Car ces divers effets procèdent également de l'amour de votre Sauveur, qui veut par tant de différentes manières vous faire du bien que lorsqu'il paraît vous en moins faire, ce n'est que pour vous en faire davantage.

Celui qui ne veut que peu souffrir pour son ami l'aime peu; et comme l'amour est le seul bien véritable, il n'y a point de véritable bien sans amour. C'est pourquoi Dieu honore du sien ceux qui l'aiment, non pas afin qu'ils y cherchent leur repos; mais afin, qu'augmentant en vertu par cet amour laborieux, il augmente encore son amour pour eux et les mette un jour en état dans le ciel de l'aimer et le posséder sans travail, au lieu que leur amour pour lui sur la terre est accompagné de tant de peines, et que plus il est grand plus elles sont grandes, soit par celle qu'on souffre d'être absent de lui, ou de voir qu'on l'offense, ou de se trouver exposé à une si rude épreuve que l'on se sent affaiblir et presque dans le doute d'être aimé de lui.

Lorsque l'âme se trouve agitée par une telle tempête, l'ancre salutaire dont elle doit se servir pour y résister est une volontaire et véritable renonciation à toutes les choses du monde et à soi-même. Il faut qu'elle s'abandonne entièrement entre les mains de Dieu, et que sans s'enquérir de la manière dont il lui plaira de disposer d'elle, elle se contente de lui obéir avec une entière confiance que tout lui réussira heureusement par la conduite de ce divin Père tout bon, tout sage et tout puissant, qui ne demande autre chose d'elle sinon de ne pas manquer par lâcheté à faire ce qu'il lui commande.

Quel bonheur c'est que d'aimer Dieu, de n'avoir recours qu'à lui pour le prier de prendre soin de ce qui nous touche, et d'être très-persuadé que, voulant bien nous faire cette grâce, les effets répondront à ces promesses, puisqu'il est la vérité même, selon ces paroles de David. *Il ne sort en vain aucune parole de ma bouche (Ps. LXXXVIII, 34).*

Reposez-vous donc, madame, de ce qui vous regarde sur le soin qu'il plaira à Dieu d'en prendre; et quand vous sentirez que la tristesse ou quelques autres peines vous tenteront de vous rengager dans ce que vous avez quitté, dites comme saint Paul: *Je sais qui est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour (II Tim., 1, 12).* Comme vous voyez que ce grand apôtre le nomme le Dieu tout-puissant et véritable, et que ces qualités procèdent de son être, nous devons mettre notre esprit en

repos sur ce soin qu'il prend de nous. Marchez donc en sa compagnie avec votre croix, et croyez qu'il ne vous a pas honorée de son amour pour ne penser qu'à ce qui regarde votre satisfaction, mais pour travailler; car il ne veut pas que ces dons soient inutiles, et celui de son amour moins qu'aucun autre puisqu'il est le plus grand de tous et ne peut demeurer sans action, parce que sa nature est d'agir, et qu'étant un feu qui vient du ciel, il est dans un mouvement continuel.

Ainsi, quelque difficulté que vous rencontriez dans l'entreprise que vous avez faite de servir Dieu, gardez-vous bien de vous en repentir; mais considérez que n'ayant pu prendre cette résolution de vous-même, celui qui vous l'a inspirée du haut du ciel a tant de bonté et d'amour pour vous qu'il vous donnera la force de l'exécuter. Ayez l'estime que vous devez de la faveur qu'il vous a faite, et ne vous relâchez point ni ne vous étonnez point de vos manquements. Dieu n'aime pas ces âmes lâches dont les dégoûts troublent le cœur qui est le lieu où il établit sa demeure. Sa suprême grandeur ne dédaigne pas notre bassesse, et il a compassion de nos faiblesses, pourvu que nous les confessions avec humilité sans nous en troubler, et avec une ferme espérance d'en obtenir le pardon. Car, autant que nos péchés l'offensent, autant nous l'offensons encore quand après les avoir connus nous ne nous consolons pas par notre confiance en la bonté d'un tel Père. Si vous marchez par ce chemin ne craignez point de vous égarer. Notre-Seigneur éclairera vos ténèbres lorsque vous continuerez d'espérer en lui sans abandonner votre entreprise; vous avancerez peu à peu, et vous vous instruirez de plusieurs choses que vous ignorez encore.

LETTRE XXXI.

A UNE DAME.

Il lui dit que dans un monde où un Dieu a été si cruellement traité, il est avantageux de souffrir pour passer de là dans un autre monde où l'on goûtera la douceur d'une éternelle félicité.

Cela va fort bien, madame, cela va fort bien. Car le fiel est préférable au miel dans un pays où un Dieu a été traité de la sorte que Jésus-Christ l'a été. C'est le moyen d'arriver à cette heureuse terre d'écoulante de lait et de miel où l'on voit Dieu face à face, et où il n'y a ni plaintes, ni douleurs, parce que le Seigneur tout-puissant y essuie les larmes que ceux qui l'aiment ont répandues ici-bas, et change leur tristesse en joie. Courez, madame, dans cette carrière, non pas lentement, mais avec ardeur, en tenant toujours vos yeux attachés sur la beauté et l'excellence du prix qui doit être la récompense de votre amour. Dites avec saint Paul : *Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu nous donnera un jour (Rom., VIII).*

Puisque vous savez qu'il faut mourir à toutes les choses de la terre, ne désirez pas de vivre à ce que Dieu veut que vous mouriez, mais vivez seulement à ce qu'il vous a acquis par son amour au prix de son sang. Y a-t-il lieu de délibérer? Et après qu'un Dieu s'est donné pour vous et à vous, auriez-vous le cœur si dur que de vouloir continuer d'être à vous-même, en lui dérobant l'amour que vous lui devez? L'Apôtre dit que Jésus-Christ est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux (II Cor., V, 15). Que s'il nous a achetés par un si grand prix, ne devons-nous pas être ravis d'être à lui, et pouvons-nous trop l'aimer, puisqu'il ne veut user du pouvoir qu'il a sur nous que pour nous rendre participants de son bonheur? Où pouvons-nous mieux être qu'avec lui et dans lui? Il est la même bonté, il est la source de tous

les biens ; et comment serions-nous heureux, si nous étions à un autre qu'à lui, vu que nous ne pourrions pas seulement subsister ; au lieu que l'ayant pour maître, rien ne manque à notre bonheur, suivant ces paroles de David : *Heureuse est la nation qui a le Seigneur pour son Dieu : heureux est le peuple qui l'a choisi pour être particulièrement à lui* (Psal. XXXII, 12).

Considérez, madame, qui de Dieu ou de la créature est le plus capable de bien cultiver la terre de votre cœur. Il est vrai qu'il la fait gémir sous le fer de la charrue, mais ce qui déchire ainsi ses entrailles est ce qui la rend féconde. Regardez sans cesse ce divin Sauveur, ne pensez qu'à le satisfaire ; abandonnez-vous à sa conduite, et mettez-vous après l'esprit en repos, puisqu'il n'y a point de périls dans lesquels on ne soit en assurance lorsque l'on se confie en lui et qu'on l'aime. Je le prie, madame, d'être votre force et votre amour.

LETTRE XXXII.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ et de ne mettre point de bornes à cet amour.

Je prie Dieu, madame, de vous rendre cette semaine sainte heureuse, c'est-à-dire, de vous donner un très-grand sentiment de l'ardent amour que cet Agneau sans tache, Jésus-Christ Notre-Seigneur, a témoigné pour nous dans ces saints jours par les douleurs qu'il a endurées jusqu'à sa mort. Leur excès a été au delà de tout ce que l'on se peut imaginer ; mais celui de son amour a été plus grand, puisqu'il aurait souffert encore davantage s'il en avait été besoin. Sachez, madame, que vous ne devez pas vous contenter de ce que vous souffrez, quoique ce soit beaucoup, puisque vous ne pourriez mettre des bornes à votre désir de souffrir sans en mettre aussi à votre amour, et que l'amour n'en doit point avoir. Que le vôtre pour Jésus-Christ soit donc si fervent qu'il en sorte comme autant de vives étincelles, des désirs ardents de souffrir pour lui. L'Epouse dit à l'Epoux dans le Cantique : *Venez, mon bien-aimé, sortons ensemble à la campagne, arrêtons-nous dans quelque hameau pour aller le lendemain dès le point du jour voir si la vigne commence à fleurir, si les fleurs promettent beaucoup de fruits et si celles des grenadiers sont déjà ouvertes. Car ce sera là que je vous donnerai des témoignages de la fidélité et du respect avec lesquels je vous aime* (Cant., VII). Cette sortie à la campagne signifie le dégagement des pensées et cette sainte liberté où Dieu met l'âme lorsqu'elle se détache de toutes les choses d'ici-bas. Sur quoi il faut considérer si les désirs que l'on a sont saints et s'ils produisent de bonnes œuvres, ou si ce ne sont que de vains désirs. Car il ne faut pas se contenter de ces désirs et de ces œuvres, si les fleurs de grenades ne sont pas encore ouvertes, c'est-à-dire, si ces désirs ne vont pas jusqu'à vouloir répandre son sang pour Jésus-Christ, puisqu'il n'y a point de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour la personne que l'on aime ; et que quand même nous aurions donné la nôtre pour lui, ce serait encore peu, parce que nous devrions désirer d'en avoir plusieurs pour les lui offrir ; celle qu'il a donnée pour nous sur la croix étant d'un infiniment plus grand prix que les vies de tous les hommes et de tous les anges jointes ensemble. Offrons-lui donc la nôtre avec joie, et comme ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes ne pensent qu'à ce qui les peut satisfaire et à éviter ce qui leur est pénible, ne pensons qu'à souffrir pour l'amour de Notre-Seigneur, et ne nous contentons pas des travaux qu'il nous envoie, mais désirons-les. Car si nous avons une grande faim, c'est-à-

dire, un grand désir de porter des croix, Dieu nous donnera beaucoup de cette heureuse faim, suivant cette parole de l'Écriture : *La faim que Dieu donne n'afflige point l'âme du sage (Prov., X)*. Mais comme il sait que nous sommes bientôt rassasiés des souffrances, il ne nous en donne que peu, de peur que nous les rejetions, jusqu'à ce qu'il voie que notre estomac se fortifiant, elles nous paraissent douces, et que notre âme, qui est alors dans la santé, a du goût pour cette divine nourriture.

Vos fréquentes communions me donnent beaucoup de joie, parce qu'il est besoin, pour porter la croix, de recevoir ce divin Sauveur qui l'a portée, puisque c'est lui qui la porte encore en nous. Continuez, madame, à marcher avec courage, quelques efforts que le démon fasse pour vous en empêcher, et gardez-vous bien de tomber dans le scrupule qu'il tâchera de vous donner pour vous jeter dans l'inquiétude, en vous faisant croire qu'il soit besoin de vous confesser à toute heure. Je ne doute point que vous ne vous soyez bien confessée, et que, selon ce que j'en puis juger, Dieu ne vous ait pardonné. Appliquez-vous donc beaucoup davantage à l'aimer qu'à trembler, et à vous confier en lui qu'à vous laisser aller à ces scrupules : c'est ce qu'il demande principalement de vous.

LETTRE XXXIII.

A UNE DAME.

Il lui dit que la misère de l'homme est si grande, que Dieu ne peut mieux témoigner sa bonté que par la compassion qu'il a de lui et par l'amour qu'il lui porte.

J'ai, madame, reçu votre lettre; et, bien qu'il n'y eût que deux jours que je vous avais écrit, je ne laisse pas d'avoir encore à vous écrire pour rendre à Dieu les grâces qui lui sont dues et me plaindre de notre malice, qui fait qu'au lieu de répondre à son extrême bonté, nous ne l'aimons, ne le servons et ne le connaissons pas comme nous le devrions.

Quelle opinion avez-vous de Dieu? quelle opinion avez-vous de la créature? Comprenez-vous combien l'un est bon et combien l'autre est méchante? Nous ne sommes bons à rien, sinon à faire connaître quelle est l'extrême bonté de Dieu de nous aimer tels que nous sommes, et que, si nous lui rendons quelque service, ce n'est qu'en donnant une occasion de rehausser l'éclat de sa gloire par le jour qu'elle porte dans nos ténèbres. Si, quelque misérables que nous soyons, le Tout-Puissant veut nous faire tant de faveur, qui sera assez hardi pour s'y opposer? et à qui la vue de ses fautes fera-t-elle perdre courage si, pour signaler sa miséricorde, il lui plaît de mettre des trésors dans des vases d'argile (*Rom., IX, 21*)? qui aura la hardiesse d'y trouver à redire? Contenons-nous d'admirer de tels effets de son extrême bonté sans vouloir en pénétrer la cause.

Quels pensez-vous, madame, que seront notre étonnement, notre amour et notre joie lorsque nous trouverons abimés dans cette mer infinie des merveilles de Dieu? Si, lorsque nous voyons ici bas quelque étincelle de ce que sa toute-puissance est capable de faire, nous sommes ravis d'admiration, et si ses mains, qui sont ses ouvrages, nous paraissent si belles, que sera-ce quand nous verrons son visage, qui n'est pas seulement beau, mais la beauté même, et une beauté si inconcevable, qu'elle enlèvera nos cœurs pour les transformer en lui, où, nageant dans un excès de joie, ils deviendront comme le fer qui, dans une fournaise ardente, paraît être changé en feu.

Plût à Dieu que l'heureux jour qui nous fera voir cette incompréhensible beauté de notre Sauveur fût déjà arrivé, afin que, n'ayant plus

d'autre objet, nous fissions un aussi bon usage de nos yeux que nous les employions mal en regardant autre chose que lui seul. Travaillons cependant à les élever vers lui selon ces paroles de David : *J'ai toujours mes yeux élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui dégagera mes pieds des filets qui me sont tendus* (Psalm. XXIV. 16).

Lorsqu'un enfant a besoin de quelque chose, le mieux qu'il puisse faire est d'avoir recours à son père, qui ne manquera pas de lui donner plus qu'il ne saurait désirer. Que ne devons-nous donc point attendre de la libéralité de Dieu, puisque nous ne saurions concevoir jusqu'à quel excès va sa bonté ! car, de même que ceux qui ont la vue faible, voulant regarder le soleil, ne peuvent soutenir l'éclat d'une si grande lumière, nos faibles esprits ne sauraient comprendre combien grandes sont les perfections de ce Soleil de justice. Mais cela même nous porte à croire que ce qui est si infiniment élevé au-dessus de nos sens qu'il n'est renfermé dans aucunes bornes, est Dieu, et que cette infinité est ce qui le marque et le distingue de tout le reste. Ainsi, tous nos efforts étant inutiles pour le comprendre, nous l'adorons et arrivons peu à peu à sa connaissance en marchant comme sur les pas et sur les traces des merveilles de ses ouvrages. Puis donc, madame, que vous ne devez désirer que ce qu'il désire de vous, et qu'il ne veut que votre sanctification, faut-il différer de l'exécuter ? Si vous sentez que la confiance vous manque, fortifiez-vous dans la vue de sa miséricorde. Il condamne la tristesse, la paresse et la tiédeur que nous cause cette malheureuse défiance que tant de marques de son amour ne sont pas capables de rassurer, ni tant de coups d'éperons de nous faire marcher plus vite dans le chemin qui nous mène à lui. Que s'il vous disait : *J'ai résolu de guérir votre âme et la guérirai en son temps pour faire éclater ma gloire en lui rendant la santé, et que vous lui répondissiez : Ne différez pas, s'il vous plaît, davantage, Seigneur, puisqu'il y va de votre honneur ; à quoi il vous repartit : Je suis votre salut, votre bien et votre paix ; de qui tenez-vous que de moi tout ce que vous avez ? qui vous a délivrée des périls que vous avez courus ? qui vous a aimée avant que vous fussiez au monde ? et qui vous peut rendre heureuse que de n'avoir point d'autre volonté que la mienne sans craindre de me pouvoir perdre ? n'auriez-vous pas alors sujet d'être contente ? Je veux espérer que ce Dieu tout bon et tout-puissant vous traitera de la sorte, puisque sa miséricorde n'est pas moins grande que son nom est saint, et qu'il lui est si facile de faire tout ce qu'il lui plaît.*

LETTRE XXXIV.

A UNE DAME.

Il lui dit que ce n'est pas à nous à choisir nos croix, mais à porter celle qu'il plaît à Dieu de nous envoyer.

Si nous n'avions point, madame, d'autres peines que celles qui nous seraient agréables, on ne pourrait leur donner le nom de peines, et ce serait le plus grand malheur qui nous pourrait arriver, parce que nous n'aurions point de part à la croix de notre Rédempteur. Nous devons désirer au contraire ce qui nous est le plus désagréable, parce que c'est le moyen de rendre notre volonté si saine, que rien ne nous puisse donner du dégoût, et que nous soyons ainsi de véritables serviteurs de Jésus-Christ, qui a dit, en parlant à son Père : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (Luc., XXII). Puisque la bonté de notre Sauveur prend tant de soin de votre âme, recevez ce qu'il vous envoie non pas comme une blessure qu'elle reçoive de sa main, mais comme un remède pour la guérir : rendez-lui-en grâces, et préparez-vous à souffrir.

frir encore davantage ; car vous n'avez pas encore éprouvé tout ce que la plupart des serviteurs de Jésus-Christ endurent, et que vous devez désirer d'endurer comme eux ; et la foi nous oblige de prendre pour des effets de sa miséricorde tout ce qui nous arrive d'affligeant au dehors, de croire que c'est moins que nous méritons , et de ne nous pas plaindre de passer par ce purgatoire, quelque douloureux qu'il soit.

Lorsque Dieu voudra que vous commenciez à souffrir ce que vous appréhendez le plus, vous pourrez vous assurer qu'il vous aime et espérer de le voir dans sa gloire. Le chemin du ciel ne consiste pas en paroles, mais en effets ; c'est pourquoi, au lieu de vous étonner dans de si rudes épreuves, vous devez redoubler votre courage par votre confiance en Dieu , puisque c'est lui qui vous engage dans cette guerre pour vous couronner après que vous serez demeurée victorieuse. Ayez donc recours à lui par une oraison si fervente, qu'elle vous représente vivement Jésus-Christ Notre-Seigneur lorsqu'il pria trois diverses fois dans une telle agonie , qu'il arrosa la terre de son sang. Soumettez-vous absolument à sa volonté pour disposer de vous comme il l'aura agréable, ainsi que le potier donne à la terre telle forme qu'il lui plaît, et dites-lui : Seigneur, je ne suis que de la terre, et vous êtes ce divin potier ; disposez de moi selon votre sainte volonté. Mais prenez garde, madame, de n'être pas encore revêtue de la vôtre : il faut que vous en soyez entièrement dépourvue ; car, pour peu qui en reste qui ne soit pas mortifié, vous n'avez point sujet de vous plaindre de la manière dont il vous traite. Vous devez au contraire lui demander de tout votre cœur qu'il vous conduise, non pas comme vous le désireriez, mais comme il voudra, et selon ce qu'il sait vous être le plus utile, quand ce serait par ce qui vous rendrait la plus méprisée aux yeux des hommes. Considérez de quelle sorte on l'a traité lui-même, et croyez que rien ne vous pourrait être plus préjudiciable que d'obtenir ce que vous souhaiteriez. Mettez toute votre espérance en ce glorieux Rédempteur, et combattez généreusement pour vous rendre digne d'être aimée de lui. Je le prie, madame, de vous donner tant de force, que vous soyez capable d'en donner à ceux qui en manquent, de consoler ceux qui sont tristes, de vous soumettre absolument à ses volontés, et d'avoir une entière confiance en sa bonté.

LÉTTRE XXXV.

À UNE PERSONNE AFFLIÉE.

Il lui représente combien le chemin de la croix est avantageux, et que Dieu ne nous envoie des consolations en ce monde que pour nous donner le courage de la porter.

Je ne suis pas surpris d'apprendre ce que vous me mandez, que vous souffrez ; car, lorsque je vois que Dieu fait des faveurs spirituelles à quelqu'un, je ne doute point qu'il ne lui envoie pour contre-poids des peines et des travaux, parce que, de même que le calme vient après la tempête et la joie après la tristesse, la tempête succède au calme et la tristesse à la joie. Que si cela n'était pas, ce monde serait un paradis, et l'on n'y saurait ce que c'est que de croix. Mais comme, lorsque le Roi du ciel est venu sur la terre, il a choisi la croix pour y vivre et pour y mourir, nous ne pouvons douter que sa volonté ne soit que nous l'imitions si nous voulons nous sauver et être éternellement heureux avec lui.

C'est se tromper de croire que les consolations et les faveurs que nous recevons de Dieu soient des moyens capables de nous élever à lui. Il s'en sert seulement pour nous donner le courage de supporter les

travaux qu'il nous envoie. C'est pourquoi ceux qui, n'aimant qu'eux-mêmes, sont dans la lâcheté et la mollesse, ne veulent point s'attacher à Dieu, parce qu'il ne les laisse pas jouir à leur aise des plaisirs de cette vie ; et, feignant de l'aimer, ils n'aiment en effet qu'eux-mêmes ; ils ne savent ou ne veulent pas savoir que puisque celui qui aime véritablement se contente d'être aimé, ceux qui aiment véritablement Notre-Seigneur ne cherchent qu'à le satisfaire, et renoncent à leur volonté pour suivre la sienne.

Notre cœur n'est pas assez grand, comme dit Isaïe, pour pouvoir contenir en même temps l'amour de Dieu et l'amour du monde. Ne différez donc point, madame, de vous avancer dans ce chemin de la croix qui est si étroit ; et plus vous aimerez la croix, plus vous ressentirez la joie de la résurrection, non par le désir de votre repos, mais par celui d'acquérir des vertus qui vous rendent agréable à Dieu. Car il ne laisse pas sans consolation et sans récompense ceux qui, au lieu de désirer de recevoir de lui des faveurs, ne pensent qu'à le contenter.

Il ne sera pas nécessaire, madame, que vous continuiez toujours d'agir comme vous faisiez le premier jour ; ce ne serait jamais fait ; il suffit de répondre avec une entière fidélité à ce que Notre-Seigneur désire de vous, et vous assurer de la sienne, qui va tellement au delà de tout ce qui peut s'en dire, qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire. La grande science d'un serviteur de Dieu est de lui bien obéir, et de mettre toute son espérance en lui. Avec cela on est si fort que l'on n'appréhende rien ; on est au-dessus de tout, et l'on vit content, non que l'on manque d'être exercé par des peines et des travaux, mais parce qu'on les supporte sans chagrin, sans s'en étonner, et avec ce courage dont parle saint Paul lorsqu'il dit : *Nous paraissions tristes, mais nous sommes gais* (I Cor., VI). Que s'il vous semble que Notre-Seigneur vous ait abandonnée à la tristesse, à la crainte et à la défiance de son secours, ne vous troublez pas pour cela, puisque vous savez que c'est ainsi qu'il traite les siens et leur cache souvent l'amour qu'il leur porte ; car il ne les abandonne pas et ne les laisse pas aller seuls au combat, mais il les laisse dormir durant la tempête, pour leur apprendre à espérer dans le temps même de l'adversité et de renoncer à leurs sentiments pour mettre toute leur confiance en lui dans une vie où l'on ne peut éviter d'avoir des croix. Il veut qu'ils considèrent comme légères celles qui ne regardent que les choses temporelles, et qu'au contraire, ils sentent celles qui touchent l'âme, non toutefois par des péchés, des craintes et des inquiétudes qui naissent de ne savoir si on lui est agréable, et choses semblables ; car la grandeur de son amour pour nous lui fait chercher en tout nos avantages ; et ainsi nous sommes trop heureux de dépendre de son infinie bonté. Je le remercie, madame, de tout mon cœur de ce que vous êtes à lui, et que j'ai sujet d'espérer que vous y serez toujours. Je le prie d'être à jamais l'objet de votre amour.

LETTRE XXXVI.

A UNE FEMME DÉVOTE.

Il lui dit que Dieu demande un cœur qui ne soit occupé que de lui, et lui représente l'avantage que ce nous est de n'avoir point d'autre volonté que la sienne.

Je prie Dieu d'ajouter de nouvelles grâces à celles qu'il vous a faites durant ce saint temps de Pâques, et le remercie de ce qu'il m'y a fait participer par sa miséricorde. Il vous a donné de plus grandes preuves

de son amour qu'il n'avait encore fait en vous augmentant le désir d'être toute à lui. Demandez-lui que, pour vous mettre en cet état, votre cœur se trouve tellement vide de toute autre chose, qu'il ne soit rempli que de lui seul, et qu'ainsi vous ne le considériez plus désormais comme vous appartenant en quelque sorte, mais comme lui étant consacré et devenu sa demeure. Mourez à l'affection de toutes les choses de la terre, et bannissez-les de votre esprit, pour laisser la place tout entière à Jésus-Christ, puisque, quoi que vous puissiez faire pour lui témoigner votre amour, c'est peu en comparaison des obligations que vous lui avez. N'appréhendez pas de mourir un peu plus tôt, pour commencer de vivre véritablement. Combattez votre volonté en la lui donnant le plus souvent et avec la plus grande affection que vous pourrez. Demandez-vous à vous-même lequel vous est le plus avantageux, de suivre la volonté de Dieu ou la vôtre, après vous être perdue en préférant la vôtre à la sienne, et vous être retrouvée en lui rendant l'obéissance que vous lui devez, après avoir éprouvé que vous aimer vous-même était vous haïr jusqu'à vous précipiter dans l'enfer, et qu'aimer Dieu était vous procurer un bonheur inconcevable; ce qui montre avec combien de raison vous devez plutôt vous confier en lui que non pas en vous, puisqu'il vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Résolez-vous ensuite de n'avoir point d'autre volonté que la sienne, et de prendre plaisir à l'accomplir sans jamais plus suivre la vôtre, qui ne peut vous procurer que du mal. Dites souvent dans votre cœur, et quelquefois de vive voix : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.* Que vos pensées, vos paroles et vos actions ne tendent qu'à contenter Dieu. Par ce moyen, soit que vous mangiez ou dormiez, que vous vous taisiez ou parliez, ou fassiez quelque autre chose qui ne soit pas mauvaise, vous serez en grand repos, parce que vous y rencontrerez toujours Jésus-Christ, et observerez ce qu'il a dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, se charge de sa croix et me suive (Matt., XVI, 38).* Et vous aurez cet avantage qu'à chaque fois que vous communiquerez, vous vous trouverez disposée à renoncer de nouveau à votre volonté pour n'en avoir point d'autre que celle de Notre-Seigneur, et lui demanderez que, puisque vous n'êtes pas capable par vous-même de la lui donner, il vous fasse la grâce de la prendre et de vous donner la sienne en échange. Accoutumez-vous, même dans les moindres choses, à ne faire aucun usage de votre propre volonté; résistez-y toujours, et aimez ceux qui la contredisent, parce qu'il importe extrêmement de s'accoutumer, par les petites choses, à en pratiquer de grandes. Je prie Jésus-Christ de vous faire la grâce d'être entièrement à lui.

LETTRE XXXVII.

A UNE FEMME QUI ÉTAIT FORT TENTÉE.

Il l'exhorte à la souffrance par la vue des avantages que l'on peut en tirer.

Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple; c'est le Seigneur votre Dieu qui vous le commande : Venez à moi, Jérusalem, et que je parle à votre cœur. La pénitence que je vous avais imposée est accomplie, et je vous ai pardonné vos offenses (Isaïe, XL). Considérez ces paroles, ma sœur, comme si Notre-Seigneur vous les avait dites à vous-même pour vous obliger à vous consoler par votre confiance en son secours. Il vous défendra contre les puissances de l'enfer; leurs efforts seront vains contre sa protection, et ces combats seront pour

vous des matières de couronne d'autant plus glorieuse, que les persécutions que vous aurez souffertes auront été plus grandes et plus violentes.

Qu'est-ce donc qui vous afflige ? qu'est-ce donc qui vous étonne ? Méprisez les blessures que vous recevrez dans cette guerre, votre Dieu les guérira ; et quand il aura achevé de les fermer, votre vertu éclatera d'une lumière beaucoup plus vive qu'auparavant, parce que n'ayant jusqu'alors jamais tant souffert, il est juste que votre bonheur spirituel augmente ; car ces afflictions temporelles sont d'ordinaire les avant-coureurs d'une abondance de joie spirituelle, ainsi que les souffrances de Job furent des présages de l'augmentation de son bien et de son repos. Après que Dieu l'eut affligé, il le consola ; après l'avoir éprouvé, il le couronna ; et après s'être caché à lui durant un peu de temps, il lui témoigna plus d'amour qu'il ne lui avait fait paraître de colère. C'est ainsi que le Seigneur agit envers ceux qu'il aime ; il les mortifie jusqu'à leur faire presque éprouver les tourments de l'enfer ; mais il les en retire, il les soulage, et ne permet pas que la baleine retienne plus longtemps la proie qu'elle avait engloutie. Ainsi, lorsque ces orgueilleux démons, nos ennemis, osent se vanter que nous ne saurions leur résister, nous devons leur dire : Quand vous seriez tous joints ensemble pour nous combattre, nous ne laisserions pas de vous vaincre et de dissiper tous vos desseins, parce que Dieu est pour nous. Gardez-vous donc bien, ma sœur, de craindre ces loups d'enfer, puisque ce divin Sauveur qui les a vaincus sur la croix les vainc encore aujourd'hui, et les vaincra toujours en votre faveur avec confusion et avec honte. Ainsi, quelque grande que soit cette guerre, et quelque sujet de craindre que de si grands ennemis semblent vous donner, ne vous étonnez point, puisque Dieu a dit : *Qui pourra arracher des mains d'un puissant ennemi la proie dont il s'est rendu le maître (Isaïe, XLIX) ?* et que cela arrivera véritablement par la manière dont il vous protégera ; car il combattra pour vous, et vous conservera sous l'ombre de ses ailes, comme les oiseaux défendent leurs petits.

Oh ! si nous pouvions voir de quelle sorte Dieu nous sauve lorsque nous croyons être perdus ! Il fait en cela comme celui qui reçoit entre ses mains avec tant d'adresse un verre jeté en l'air, et qui, en tombant sur des pierres, se serait cassé en mille pièces, qu'il le conserve en son entier ; car si ce verre était animé, quelle frayeur n'aurait-il point eue de se trouver dans un tel péril, ainsi que vous avez eu sujet de trembler lorsque vous avez souffert de si grandes peines et dû craindre d'offenser Notre-Seigneur ? Mais comme il vous a engagée dans cette peine, il vous en retirera. Il se cache afin que vous souffriez, et se tient proche de vous pour vous secourir ; sans cela il vous aurait été impossible de vous défendre de la cruauté de votre ennemi. Mais dans le péril où vous vous trouvez, il vous reçoit entre ses bras, il excite la tempête et vous empêche d'être submergée ; et comme il sait que c'est la malice du démon, et non pas vous, qui êtes la cause de ce que vous endurez, c'est à lui qu'il en fait porter la peine. Il voit dans votre cœur que vous désirez d'observer ses commandements et appréhendez de l'offenser. Ne doutez donc point qu'il ne continue de vous garantir des pièges que vous tend cet ennemi de notre salut ; et quelque horribles que soient les images qu'il représentera à votre imagination, et quelque peine qu'elles vous donnent, ne craignez point qu'elles vous puissent nuire. Plusieurs en ont de semblables, et qui les surpassent même de telle sorte qu'elles peuvent passer pour une image des tourments que l'on souffre dans l'enfer, et du langage que l'on y parle qui n'est que des blasphèmes continuels. Mais Dieu, au lieu d'abandonner ces

âmes lorsque toute assistance humaine leur manque et qu'elles se sentent défaillir, il vient à leur secours et change leurs douleurs en consolations. Ces personnes connaissent alors leur faiblesse et leur misère, et la force et la malice de leurs ennemis ; ce qui augmente l'horreur qu'elles avaient d'eux, et leur fait chercher plus que jamais leur appui en Dieu qu'elles ont vu par expérience être seul capable de les assister dans de tels combats. Ainsi elles tirent de l'avantage de leurs maux par le mépris qu'elles conçoivent d'elles-mêmes, par l'augmentation de leur confiance en Dieu, et par cette vigilance sur leurs actions que leur donne l'épreuve qu'elles ont faite de la malice et des artifices des démons. Cela nous est fort important, parce que pour conserver notre véritable vie qui consiste à connaître et à aimer Dieu, nous avons besoin de connaître aussi la malice du démon pour éviter de tomber dans ses filets qui ne sont aperçus que par peu de ceux-mêmes qui croient connaître Dieu ; ce qui fait que l'on ne saurait trop estimer l'avantage que nous tirons de cette guerre contre un ennemi si artificieux.

Ne vous considérez plus comme étant à vous-même depuis le jour que vous vous êtes consacrée à Jésus-Christ, et ne craignez point qu'il vous oublie ; car, si cela était, il ne vous attirerait pas à lui et ne vous ferait ni faveurs ni promesses. Et, pour ne vous point laisser abattre dans les temps qui vous sont pénibles, souvenez-vous de ceux qui vous paraissent si doux, afin de tempérer le mal par le bien. Considérez que si Jésus-Christ ne vous aimait, il ne vous aurait pas appelée à lui ni promis une couronne : que c'est par le mouvement qu'il vous en a donné que vous vous êtes engagée dans son service, que vous avez désiré de lui plaire, que vous y avez travaillé selon votre faiblesse, et que vous devriez avoir une grande honte de perdre la confiance que vous avez eue en lui, lorsqu'étant encore éloignée de lui il vous a attirée à lui, vous a donné un cœur nouveau, et vous a comme marquée de son sceau pour montrer que vous lui appartenez. Que si, étant en cet état, ce loup d'enfer a osé vous attaquer, ne vous en étonnez pas, puisque les efforts qu'il fait pour voir si vous perdrez courage et tournerez la tête en arrière sont des marques de votre foi et de votre amour pour Jésus-Christ. Il n'y a point de vertu véritable si elle n'a été éprouvée, et c'est dans les peines que Dieu permet qui arrivent que la foi se fait connaître ; car si elle est ferme et non chancelante, au lieu de s'affaiblir, elle prend de nouvelles forces, et fait que l'on se trouve plus content dans la solitude, que les autres ne le sont dans le monde, parce que l'on sait que Dieu expose souvent les siens à de grands périls et se cache d'eux pour éprouver leur fidélité ; mais comme les justes ne s'appuient que sur sa bonté, ils ne considèrent point les maux ni de quelle part ils viennent. Ainsi, de même qu'une ancre jetée dans la mer assure un vaisseau contre la violence des vents ; arrêtez votre pensée sur Jésus-Christ crucifié, en lui disant : Seigneur, vous êtes mort pour moi avant que je fusse née ; vous avez souffert mille douleurs en me cherchant lorsque je ne vous cherchais pas, et vous m'avez appelée quand je ne vous invoquais point. Ne m'abandonnez pas, s'il vous plaît, à cette heure que je vous cherche, que je vous invoque et que je ne veux vivre que pour vous. Si vous m'avez secourue dans le temps que j'étais votre ennemie, vous ne me rejetterez pas maintenant que je désire de vous servir, que je me donne à vous, et que quelque grande que soit la tempête dont je me sens agitée, ma confiance en votre bonté me fait espérer que vous me sauverez comme vous sauvâtes vos apôtres, et que vous n'aurez pas sujet de me dire comme vous le dites à saint Pierre : *Homme de peu de foi, pourquoi craignez-vous (Matth., VIII, 26) ?*

Vous connaîtrez alors, ma sœur, le plaisir que Notre-Seigneur prend

de voir que nous avons du courage ; car, encore que les vagues entrées dans votre barque semblent être prêtes à vous submerger, à peine sera-t-il éveillé qu'il lancera la mer et les vents, et que si vous aviez peur, il vous le reprochera comme il le reprocha à ses apôtres ; parce qu'étant tout-puissant et le maître absolu des âmes, il ne veut pas qu'elles appréhendent quand elles sont si heureuses que d'être en sa compagnie. Ne savez-vous pas que lorsque saint Pierre marchait sur la mer, il ne fut pas plutôt touché de crainte de voir la tempête s'élever, qu'il commença d'enfoncer et d'être en danger de se noyer, si Notre-Seigneur ne l'eût pris par la main en lui reprochant son peu de foi (*Matth.*, XIV, 31) : ce qui montre que l'on est en sûreté avec lui, mais que l'on ne peut chanceler dans la foi sans courir fortune de se perdre. Que si notre Sauveur a garanti avec tant de bonté cet Apôtre de la mort du corps, à combien plus forte raison vous garantira-t-il de celle de l'âme en faisant cesser la tempête où vous vous trouvez ? Gardez-vous donc bien de vous décourager puisque ce n'est pas la tentation, mais la fuite qui peut rendre le démon victorieux de vous dans cette guerre. Offrez-vous à tout souffrir pour l'honneur de celui qui a tant souffert pour vous, et croyez que les plus grandes peines sont les plus grandes preuves de son amour. Priez-le de vous donner le courage dont vous avez besoin et de vous le conserver toujours, afin que vous n'abandonniez jamais sa croix, qui est la chose du monde la plus souhaitable pour ceux qui l'aiment véritablement, et la plus capable de purifier votre âme comme on purifie l'or dans la fournaise. Considérez que l'on ne peut se vanter de beaucoup aimer si l'on ne souffre pour la personne que l'on aime ; et, puisque vous vous êtes engagée dans cette guerre d'amour, fortifiez votre courage en vous représentant tant d'horribles tourments soufferts avec joie par des femmes, qui, par la force de leur amour pour Jésus-Christ, ont triomphé de la faiblesse de leur sexe. Si vous l'aviez abandonné, ses ennemis ne vous persécuteraient pas ; mais à cause que vous êtes passée du côté de ce divin Josué et que c'est pour lui que vous souffrez, ils vous ont déclaré la guerre (*Josué*, X). Que si les hommes vous laissent en repos, les démons qui sont encore plus cruels et qui ne se lassent jamais de faire du mal, ne vous y laisseront pas, et vous éprouverez plus encore dans l'âme que dans le corps, tout ce que leur fureur leur peut inspirer. Ainsi, vous devez vous considérer comme souffrant le martyre pour Jésus-Christ, puisque c'est à cause de lui que vous êtes tourmentée de la sorte.

Continuez à vous confesser et à communier, quoique vous ne sentiez point d'en avoir le désir ; et quand même le démon vous lierait la langue pour vous empêcher de vous accuser de vos péchés, et voudrait vous faire croire qu'il n'y aurait pas assez longtemps que vous auriez mangé, afin de vous empêcher de vous approcher de la sainte table, moquez-vous de ses artifices, adressez vos prières à Notre-Seigneur attaché à la croix, portez la croix, armez-vous de la croix, et offrez-vous de si bon cœur à souffrir, que quand même il voudrait que vos souffrances durassent autant que votre vie, vous en fussiez bien aise. Ce sera le moyen, ma sœur, de voir un prompt effet de son assistance ; car, il ne rejette pas ceux qui ont recours à lui ; souvenez-vous qu'il n'y a point d'amour sans douleur, et que l'on n'entre que par plusieurs tribulations dans le royaume du ciel, où les maux soufferts pour l'amour de Dieu durant plusieurs années, se trouvent trop bien récompensés quand on n'aurait que durant une seule heure, la joie de le voir dans sa gloire. Puis donc que vous avez sujet d'espérer une telle félicité, ne soyez ni lâche dans vos souffrances, ni tiède dans votre amour. Ce divin Sauveur qui est mort pour vous et qui vous a

appelée à son service ne vous abandonnera pas, et je le prie d'être votre consolation.

LÉTTRE XXXVIII.

A UNE FEMME QUI SE TROUVAIT DANS DE GRANDES SÉCHERESSES.

Il l'exhorte à se confier en Dieu et lui représente les raisons qui le portent à affliger ceux qui sont à lui, et les avantages qu'ils en retirent.

Ne regardez pas comme un effet de la colère de Dieu ce qui est une marque de son amour. Car, comme la haine flatte pour tromper, l'amour corrige pour obliger, et l'Écriture nous apprend que les *bles-sures d'un ami sont préférables aux baisers d'un ennemi (Prov., XVII)*. Ainsi, l'on ne saurait, sans faire tort à ceux qui ne nous reprennent que par un pur mouvement d'amitié, croire qu'ils le font avec une mauvaise intention.

N'oubliez jamais que nous avons pour médiateur entre Dieu et nous Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que nous sommes attachés à lui par un nœud d'amour que rien n'est capable de rompre que nous-mêmes, lorsque nous sommes si malheureux que de commettre un péché mortel. Ne savez-vous pas que le sang de ce divin Sauveur demande miséricorde pour nous avec une voix si forte, qu'elle étouffe celle de nos péchés, et qu'il aurait été répandu inutilement, s'il ne leur donnait pas la mort ? Il se faut bien garder de n'estimer pas assez le prix de ce Sang que le Père Éternel a jugé plus que suffisant pour racheter les péchés du monde, et de mille mondes s'il y en avait autant. Ainsi, ce que tant d'âmes se perdent, n'est pas que ce sang ne soit d'une valeur infinie, mais, c'est parce qu'elles n'en veulent pas profiter par la foi, par la pénitence et par les sacrements de l'Église. Soyez très-persuadée que Jésus-Christ s'est chargé du soin de notre salut en se chargeant de nos péchés, comme il paraît qu'il s'en est chargé lorsqu'il a dit à Dieu, son Père, par la bouche de David : *Pourquoi êtes-vous si éloigné de me secourir et d'entendre mes rugissements et mes cris (Ps. XXI, 1)* ? Car ces paroles montrent qu'il lui a demandé pardon des péchés qu'il n'avait point commis. Et l'on voit ailleurs, dans l'Écriture, que par un effet d'amour inconcevable, il l'a prié d'aimer autant que lui-même ceux qui seraient à lui, en quoi il a été exaucé, puisque nous lui sommes tellement unis qu'on ne saurait l'aimer sans nous aimer, ni le haïr sans nous haïr. Puis donc qu'on ne saurait le haïr, on ne saurait aussi nous haïr, lorsque nous lui sommes incorporés par l'amour ; mais on doit, au contraire, nous aimer, parce que l'on est obligé de l'aimer : et sa bonté est si grande, qu'il voit avec plus de plaisir que l'on nous aime, que nous n'avons de déplaisir de voir qu'on ne l'aime pas. Comme son Père l'aime plus qu'il ne hait les pécheurs qui se convertissent à lui, et qu'il a demandé à son Père de recevoir pour l'expiation de leurs offenses, la mort qu'il allait souffrir pour eux, et de les vouloir aimer, comme n'étant qu'une même chose avec lui ; l'horreur que le Père Éternel avait de nos péchés a cédé à son amour pour son Fils unique. Ainsi, il nous pardonne, il nous justifie, il nous aime et nous donne sujet d'espérer qu'un si fort lien d'amour ne pourra jamais se rompre.

Que si la faiblesse de la nature vous jette dans des craintes excessives, reprenez vos esprits pour vous représenter que Dieu a oublié toutes vos fautes, et il vous consolera en vous disant par le prophète Isaïe : *Une mère peut-elle manquer d'affection pour un enfant qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand cela serait, je ne vous oublierais pas, car je vous porte écrits dans mes mains (Isaïe, XLIX)*. Quelles pa-

roles ! Et que peut-il y avoir qui les égale, puisque la chair du Sauveur, son sang et les clous ont servi de papier, d'encre et de plume pour les écrire ? Comme elles nous font voir que Dieu nous aime d'un amour constant, et nous tire à lui par sa miséricorde, pouvons-nous trop en être touchés, principalement lorsque nous sentons en nous-mêmes que les bonnes résolutions que cet amour nous inspire sont ce doux attrait qui nous fait connaître qu'il nous a choisis et qu'il nous aime ?

Ne vous troublez donc de rien de ce qui vous arrive ; recevez-le comme venant de ces mêmes mains qui ont été attachées à la croix pour votre salut ; et si vous voulez savoir quel est le dessein de Dieu en cela, c'est de vous couronner un jour après vous avoir trouvée fidèle. Mais afin de ne vous imaginer pas que ce soient des signes de réprobation que Dieu n'envoie qu'aux méchants, écoutez ce que dit David en parlant de lui-même et de plusieurs autres justes : *Lorsque j'étais dans l'abattement et dans le trouble, j'ai dit en moi-même : Vous m'avez, Seigneur, rejeté de devant vos yeux* (Ps., XXX, 28). Ainsi, quoi que l'on souffre et quelque peine que l'on ait de ne pas savoir comment on est avec Dieu, ni à quoi cela se terminera, il ne faut pas se décourager. Car il y a si peu de choses qui soient capables de nous purifier de nos péchés, que l'affliction où nous met cette incertitude d'être agréables à Dieu est si intérieure et si sensible qu'elle va presque jusqu'à produire en nous une sueur de sang ; et Notre-Seigneur le permet, afin que ceux qui l'aiment ne sortent point de ce monde sans sentir les douleurs de sa croix, qui sont d'autant plus vives, que c'est dans l'âme qu'ils les ressentent, et non pas dans le corps où elles leur seraient insensibles, parce qu'ils sont morts à toutes les choses temporelles.

Préparez-vous donc à rendre un fidèle compte à Dieu de cet état si pénible par lequel il veut que vous passiez en adorant ses jugements, et en vous confiant de telle sorte en sa bonté que vous baissiez la tête sans rien examiner et ouvriez la bouche de votre cœur pour prendre cette médecine, que le doute d'être en grâce avec Dieu, le déplaisir de son absence, et la privation de ses faveurs rendent si amère. Que si vous êtes résolue de souffrir courageusement cette épreuve où Dieu vous met, sachez qu'il veut que vous vous fortifiez ainsi que l'ange le dit à Josué (*Josué*, I) ; que vous mouriez en chaque jour comme faisait saint Paul, et que vous passiez par le feu de la tribulation, comme la brique passe par le feu, afin de pouvoir résister à la pluie et aux vents des tentations et des travaux, et ne ressembler pas à du mortier que l'eau détrempe et qui ne fait point de corps qui soit solide. C'est pourquoi ceux que Dieu veut préparer comme autant de pierres vivantes pour être placés dans l'édifice du ciel, doivent être éprouvés par plusieurs souffrances, selon ce qu'il est écrit : *Le Seigneur les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui* (*Sap.*, III). C'est ce qui vous oblige à soutenir de grands travaux, et à vous efforcer de convertir ces pierres en pain, si vous voulez faire voir que vous êtes une véritable fille de Dieu.

Que si vous vous trouvez tentée du désir de recevoir des consolations, remettez-vous sur cela à la volonté de Dieu, et contentez-vous de l'espérance d'en recevoir un jour dans le ciel, dont la douceur surpassera infiniment l'amertume des peines de cette vie, puisque ce sera Dieu lui-même qui sera votre consolation. Les travaux que l'on considère par un sentiment humain, et sans l'adoucissement que donne la confiance en Dieu, sont une image des tourments de l'enfer : au lieu que quand cette confiance est grande, on ne s'en afflige pas beaucoup. Lorsque vous vous trouverez dans cet état si pénible, qui semble ôter toute espérance, contentez-vous de ne vous point désespérer : souffrez-le

comme une pénitence des péchés dans lesquels vous avez recherché votre satisfaction, et jugez par là du peu que vous pouvez par vous-même.

On ne saurait avoir trop de regret de ses fautes, ni trop reconnaître le tort que l'on avait de se confier en soi-même, et il faut comme passer par le feu, si on veut jouir de quelque repos, et demeurer victorieux en cette guerre, pour mériter d'être couronné dans le ciel. Voyez ce que dit saint Jacques : *Heureux est celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de cette vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment (Jac., I, 12)*. Si vous prétendez donc à cette couronne, ne refusez pas de souffrir l'épreuve qui ne peut se faire que par la tentation, ni cette tentation arriver que par l'ordre de Dieu, qui la proportionnera à votre faiblesse et vous la rendra utile. Ne refusez pas de boire ce calice que Dieu vous présente pour votre bien, puisque l'Écriture dit ailleurs : *Mon fils, ne rejetez point la correction du Seigneur et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous châtie : car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et agit comme un père qui chérit son fils (Prov., III, 11)*. Et ailleurs : *Mon fils, ne vous laissez point abattre par la considération de votre faiblesse, mais priez le Seigneur, et il vous soutiendra (Eccles., XXXVIII)*. Puis donc que Dieu nous ordonne de ne nous décourager jamais, allons à lui avec confiance en sa parole, afin qu'il lui plaise de nous assister, et il n'y manquera pas.

Qu'il serait à souhaiter, ma sœur, que nous pussions voir combien nous lui sommes chers, comme il nous porte dans son cœur, et comme il est proche de nous, lorsqu'il nous en paraît éloigné ! Nous ne saurions trop le bénir de ce que nous avons en Jésus-Christ un tel sujet d'espérer, que rien n'est si capable de nous étonner, qu'il l'est de nous rassurer. Ainsi, quand nous serions si malheureux que de passer de la dévotion à la tiédeur ; de quitter le chemin du ciel pour courir à notre perte, d'être effrayés de nos péchés passés, d'en appréhender d'aussi grands pour l'avenir, d'être accusés par les démons, persécutés par les hommes et menacés de mille périls et même de l'enfer : pourvu que nous nous repentions, que nous levions nos yeux vers le ciel et que nous implorions le secours de Jésus-Christ, il a tant de clémence, tant de miséricorde, et est si constant dans son amour pour nous, que nous ne devons jamais cesser d'espérer en lui, voyant que nous lui sommes si chers, qu'étant un Dieu comme il est, il a bien voulu donner sa vie pour nous. O Jésus ! qui êtes le port de ceux mêmes que la tempête de leurs passions dérégées éloigne de vous ; ô source d'eau vive où les pécheurs, comme des cerfs blessés et pressés par ces chiens d'enfer, trouvent du rafraîchissement, vous serez toujours notre espoir, notre confiance inébranlable, le protecteur des veuves et des orphelins et la maison fondée sur la pierre, où les pécheurs, quoique chargés de plus de crimes que les hérissons n'ont d'épines, peuvent, en vous demandant pardon, trouver du refuge. La colère de Dieu cède, mon Sauveur, à l'amour que vous nous portez. Vous commandâtes autrefois à vos apôtres d'entrer dans une barque et de s'éloigner de vous, et ne les abandonnâtes pas lorsqu'une tourmente élevée durant votre absence les mit en hasard de périr (*Marc., VI*). Vous vous séparâtes une autre fois d'eux pour aller prier sur une montagne : et lorsqu'ils croyaient que vous les eussiez oubliés et vous fussiez endormi, vous priiez pour eux, jusqu'à ce qu'à la quatrième heure de la nuit, vous allâtes les retrouver dans la peine où ils étaient, et marchant sur la mer dont les flots s'affermirent sous vos pieds, vous les rassurâtes dans leur peur en leur disant : *C'est moi ; ne craignez point (Matth., XIV)*.

O souverain Pasteur des âmes ! qu'aveugles sont ceux qui n'ont pas

une ferme confiance en vous, lorsqu'ils veulent changer de vie ! Ouvrez leurs yeux, Seigneur, pour voir que, dans l'avantage que ceux qui s'engagent à votre service, ont de vous avoir pour chef en la guerre qu'ils ont à soutenir en cette vie, ils ne doivent jamais s'étonner ni même s'attrister, parce que la considération de ce que vous êtes est plus que suffisante pour les consoler. Car si l'on vous connaissait bien, Seigneur, il n'y aurait personne qui, à moins que d'être extraordinairement méchant, ne vous aimât et ne se confiât entièrement en vous : c'est ce qui vous fait dire : C'est moi ; n'appréhendez rien. Je suis celui qui tue et qui vivifie, qui précipite les hommes dans les enfers, et les en retire. Je les afflige jusqu'à se croire comme morts et dans un enfer : mais je ne les mets en cet état que pour les faire passer dans le ciel. Car je les console tellement ensuite qu'il semble que je les ressuscite. Comme tout-puissant, il n'y a point de maux dont je ne les puisse délivrer ; et comme tout bon, je le veux faire. Je ne suis pas seulement votre intercesseur envers mon Père : je n'ai pas seulement pris en main votre défense auprès de lui, et je n'ai pas seulement répandu mon sang pour vous ; mais j'ai même payé vos dettes et vous ai achetés au prix de mon sang, afin de vous rendre heureux, si vous voulez me servir. Mon amour pour vous m'a porté jusqu'à me transformer en vous, en me rendant mortel et passible, d'immortel et d'impassible que je suis par ma nature. Je me suis exposé à souffrir des tourments innombrables dans mon corps et dans mon âme, afin que vous vouliez bien en souffrir quelques-uns pour l'amour de moi, dans l'espérance d'en être délivrés par un libérateur tel que je suis. En qualité de Dieu, je suis votre père ; en qualité d'homme je suis votre frère et le premier né d'entre eux. Je suis votre rachat et votre rançon ; et ainsi vous ne devez point être en peine de vos dettes, puisqu'elles se peuvent acquitter par la confession et la pénitence. Je suis votre réconciliation, ce qui vous met à couvert de la colère de Dieu, mon père. Je suis le lien de votre amour pour lui : pouvez-vous appréhender de lui plaire ? Je suis votre défenseur : qui sera capable de vous nuire ? Je suis votre ami, et vous pouvez disposer de ce qui est à moi, pourvu que vous ne vous éloigniez point de moi. Je vous donne mon corps et mon sang : appréhendez-vous la faim ? Mon cœur est à vous ; craignez-vous que je vous oublie ? Je vous communique ma divinité ; que pouvez-vous appréhender ? Mes anges seront vos défenseurs, mes saints vos intercesseurs, et ma bienheureuse Mère vous sera une mère très-charitable : la terre sera à vous, parce que vous me servirez : le ciel sera à vous, parce que vous le posséderez : les démons vous seront soumis, et vous les foulerez aux pieds : l'enfer sera à vous et vous les y enfermerez comme vos esclaves : la vie présente sera à vous, et vous vous en servirez pour en gagner une éternelle : vos bons sentiments seront à vous, parce que vous me les attribuerez : les peines seront à vous, parce que vous les souffrirez pour l'amour de moi et qu'elles vous seront utiles ; les tentations seront à vous, parce qu'elles vous feront mériter des couronnes immortelles ; et enfin la mort sera à vous, parce qu'elle vous fera passer à la véritable vie. C'est en moi et par moi que vous êtes si heureux, et je ne vous ai pas procuré tous ces avantages pour en recevoir seul de la satisfaction ; mais je veux que vous en jouissiez aussi. Car lorsque je me suis uni à vous par mon incarnation, mon dessein a été de vous rendre participants de mes travaux, de mes jeûnes, de mes veilles, de mes douleurs, et de ma mort, pourvu que vous vous en rendiez dignes. Pouvez-vous être pauvres au milieu de tant de richesses, à moins que votre ingratitude vous les fasse perdre volontairement ? Prenez donc courage, puisque encore que je vous éprouve, je ne vous abandonnerai pas. Il est vrai que vous êtes fragiles comme du verre,

mais ma main vous soutiendra ; votre faiblesse fera voir quelle est ma force ; vos péchés feront connaître ma bonté et ma miséricorde ; et rien ne sera capable de vous nuire , pourvu que vous m'aimiez , que vous vous confiez en moi , et qu'au lieu de juger de moi humainement et selon les apparences, vous en jugiez par les sentiments de mon cœur, que mon amour pour vous, plus que le fer d'une lance, vous a ouvert sur la croix. Comment pourrais-je refuser de bien recevoir les prières de ceux qui me cherchent pour m'honorer, puisque j'ai été au-devant de ceux qui ne me cherchaient que pour me donner la mort ? Comment, après m'être offert pour être lié par mes ennemis, refuserais-je d'être embrassé par ceux que j'aime ? Comment, après m'être exposé à être attaché à une colonne pour y être battu de verges, rejetterais-je ceux qui se soumettent à ma volonté ? Comment, après avoir présenté le visage à ceux qui m'ont donné des soufflets, le détournerais-je de ceux qui s'estiment heureux de me regarder pour m'adorer ? Et comment, après m'être abandonné moi-même volontairement pour l'amour de vous entre les mains des bourreaux , pour être tourmenté et déchiré, peut-on, sans manquer de confiance, douter que je n'aime ceux qui m'aiment ? Enfants des hommes, dites-moi qui est celui de vous qui m'a honoré, et que j'aie méprisé ; qui m'a appelé à son secours, et que j'aie abandonné ; qui m'a cherché, et qui ne m'a pas trouvé ? J'ai bu et mangé avec les pécheurs ; j'appelle à moi et justifie ceux qui se sont séparés de moi par leurs impuretés ; et je presse de venir à moi ceux qui ne m'aiment pas. Quel sujet avez-vous donc de vous imaginer que j'oublie ceux à qui je témoigne tant d'affection ? Que si quelquefois je la dissimule, elle n'en est pas moins grande ; mais je vous la cache pour votre avantage, parce qu'il vous importe de ne rien présumer de vous-mêmes et de vous abandonner entièrement à ma conduite, sans vouloir la pénétrer. Cette ignorance doit être votre science, cette faiblesse votre force, et cet abaissement votre élévation. Il vous doit suffire d'être entre mes mains, qui sont aussi les vôtres, puisque c'est pour vous qu'elles ont été attachées à la croix. Ainsi, ce n'est que pour vous faire renoncer à vos sentiments et suivre les miens, que je vous laisse dans l'ignorance comme dans des ténèbres, afin que ne sachant sur quoi vous appuyer et ne vous éloignant point de moi, je vous délivre de toutes vos peines, vous glorifie, et accomplisse en vous cette parole : *Soyez-moi fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie (Psal. XC).* Ainsi soit-il.

LÉTTRE XXXIX.

A UNE FEMME AFFLIÉE.

Il lui apprend que nos peines peuvent venir ou de la faute de la personne qui les souffre, ou parce que Dieu la veut éprouver, et de quelle sorte il se faut conduire en cela.

La paix et la grâce de Notre-Seigneur soient toujours avec vous. L'affection que Dieu m'a donnée pour vous m'a touché d'une telle compassion de vos peines, que je me suis résolu à vous écrire pour tâcher d'y apporter du soulagement. Je ne sais, ma sœur, si je vous consolerais, ou si je ne serais que mêler mes larmes avec les vôtres ; si je vous dirai que ce que vous souffrez vous étant avantageux, vous devez le supporter avec joie, ou si je demeurerai d'accord avec vous, qu'il est aussi rude qu'il vous le paraît, et qu'ainsi vous avez sujet d'en être affligée. Je vois que ces mêmes peines arrivent aux bons et aux méchants, et que, comme elles sont dans les uns des marques de l'amour de Dieu, qui les éprouve pour les faire mériter, elles sont dans les au-

tres des marques de sa colère par lesquelles il les châtie. Mais encore que ce qui se passe en vous puisse procéder de l'une de ces deux causes, je ne suis pas fâché de voir que vous croyez qu'au lieu de l'attribuer à la première, vous croyiez vous être rendue digne de ce châtement par quelque légère faute, si l'on peut donner le nom de légère à une faute digne d'un si rude châtement. Car si les saints ne connaissent en eux que des défauts, comment, n'étant qu'une pécheresse, vous persuaderiez-vous d'être une sainte?

Puis donc qu'il y a sujet de croire que de tels fruits ne peuvent venir que d'une mauvaise plante; le moyen d'y remédier est de bien examiner si vous avez fait quelque chose qui vous ait attiré cette correction. Vous savez que cela procède souvent de quelque pensée de vaine gloire, et ce sera un mauvais signe si, étant sujette à tomber dans tant de fautes, vous ne pouvez rien remarquer en vous qui vous rende coupable. Humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu, souffrez-en les coups avec patience, reconnaissez que vous méritez d'en recevoir de beaucoup plus grands : implorez sa miséricorde, et priez-le de ne détourner point ses yeux de vous. Dites-lui : J'ai péché, Seigneur, et il n'y a point de châtements que je ne mérite; me voici prête à les recevoir : frappez, coupez, brûlez, tuez, pourvu que vous ne me rejetiez pas de votre présence, et ne souffriez pas que je continue de pécher, puisque c'est la peine et non pas la continuation de pécher, qui doit être le châtement du péché.

Il ne faut pas néanmoins que la créance que vos fautes sont la cause de vos souffrances, vous afflige de telle sorte qu'elle vous fasse tomber dans le désespoir; mais vous devez vous consoler en considérant que Dieu vous traite comme un bon père, lorsqu'il vous châtie pour vous empêcher d'être plus mauvaise. Vous devez être persuadée que s'il ne vous humiliait pas par un effet de son extrême miséricorde, vous courriez fortune de tomber dans un orgueil presque semblable à celui de Lucifer, ce qui serait incomparablement plus dangereux que de vous trouver, comme vous faites, si humiliée que de n'oser lever les yeux vers le ciel. Remerciez donc Dieu de cette faveur, et que la grâce vous suffise.

Je sais que vous me direz : Si j'étais assurée qu'il me regarde comme sa fille, et non pas comme son ennemie, qu'il me châtie en père et non pas en juge, et que je suis en sa grâce, je serais contente; mais je crois qu'il n'y a point dans le monde d'homme si méchant qui souffre autant que je souffre, et ma vie, au lieu d'être une vie d'enfant de Dieu, me paraît être une mort et un tourment de damné. O ma sœur, si vous saviez quel est le don de Dieu, et ce qu'endurent la plupart de ceux qui souffrent les mêmes choses que vous, vous vous réjouiriez peut-être au lieu de vous affliger, ainsi que vous le faites, comme s'il n'y avait que les ennemis de Dieu qui se trouvassent dans une si grande peine. Mais, voyant que ses plus grands serviteurs et qu'il a le plus aimés ont aussi été tentés, pourquoi ne vous consolez-vous pas avec eux? Le bienheureux Job se trouva réduit en tel état qu'il dit qu'il avait perdu toute espérance, tant de choses effroyables lui ayant passé par l'esprit, qu'il croyait être tombé dans le désespoir (*Job*, VII). Il paraît néanmoins que ce malheur ne lui était pas arrivé, puisqu'aussitôt après il demande miséricorde; ce qui ne s'accorde pas avec le désespoir. David, quoique étant tel que vous savez, dit que Dieu avait détourné ses yeux de lui; qu'il avait couvert son âme de ténèbres; que les douleurs de la mort l'avaient assiégé, et que les maux qui mènent aux enfers le remplissaient déjà de tristesse et de frayeur (*Psal.*, XXX), ce qui est un langage qui ne peut être entendu que de ceux qui ont éprouvé de semblables peines. Je n'ajoute point à cela celles que le démon faisait souffrir à saint

Paul, parce que vous le savez assez. On voit aussi des choses dans les vies des Pères des déserts auxquelles on ne pourrait ajouter foi, si elles n'étaient tenues dans l'Eglise pour très-constants. Nous en voyons et en apprenons encore aujourd'hui de très-extraordinaires arriver à des serviteurs et à des servantes de Jésus-Christ, dont ils tirent de fort grands biens : ce qui montre qu'il faut, en de semblables sujets, croire ce que l'on ne voit pas, et espérer contre l'espérance, comme fit Abraham.

Car si vous avez vu, ma sœur, un potier mettre le feu à son four, et avez pris garde à l'épaisse fumée qui en sort et à l'ardeur du feu qui est au dedans et qui est une image de l'enfer, auriez-vous pu croire que les vases que l'on y avait mis ne seraient pas réduits en cendres, ou, au moins, noirs comme de la poix ? Toutefois, après que la furie de cet embrasement est passée et qu'on les en retire, ils sont durs comme des pierres, blancs comme de la neige, et dignes d'être servis sur la table d'un prince. Or, saint Paul nous compare à des vases de terre, et avec raison, puisque nous sommes si délicats que nous ne voulons rien souffrir (*Rom.*, IX). Comme vous êtes l'un de ces vases, et incapable par vous-même de retenir la précieuse liqueur que Dieu a versée en vous, il faut que vous passiez par le feu de la tribulation pour acquérir la fermeté dont vous avez besoin. Souffrez donc avec patience et avec confiance en la sagesse et en la bonté de ce divin artisan de notre salut, qui, au lieu de vous laisser réduire en cendres et noircir dans ce feu, vous rendra si forte et si capable de souffrir les travaux, qu'encore que vous tombiez, vous ne vous blesserez point ; que votre couleur sera de beaucoup plus vive qu'elle ne l'était auparavant, et que vous deviendrez un vase d'honneur digne d'être servi à la table du Roi des rois. Prenez donc bien garde que votre vase ne se trouve pas cassé au sortir de ce feu, mais qu'il y ait acquis tant de force qu'il soit à l'épreuve des tribulations.

Confiez-vous en Notre-Seigneur, et il vous fera cette grâce. Résolvez-vous de souffrir un peu dans un temps qui passe si vite ; et, quelques efforts que le démon fasse pour vous étonner, considérez ces persécutions comme des marques que Dieu ne permettra pas qu'il vous puisse nuire ; puisque si vous n'étiez point échappée de ses mains, il ne vous poursuivrait pas de la sorte. Il n'y a pas sujet de s'étonner que ce Pharaon vous voyant sortir de son royaume pour aller posséder l'heureuse terre que Dieu vous a promise, il emploie toutes ses forces pour vous rengager dans son esclavage. Mais, quoique vous ayez à dos des ennemis si puissants, et devant vous la mer Rouge, qui paraît vous être dans votre fuite un obstacle insurmontable, n'appréhendez point, et vous verrez les miracles que Dieu fera en votre faveur. Il combattra pour vous, il vous ouvrira un chemin à travers la mer, il fera que ses eaux vous serviront de remparts ; vous passerez à pied sec au milieu des flots des tribulations et des tentations, et vos ennemis y trouveront leur perte avec confusion et avec honte. Représentez-vous quel plaisir ce vous sera, lorsqu'après avoir traversé avec le peuple de Dieu cette mer qui représente le monde et évité tant de périls, la très-sainte Vierge, figurée par Marie, sœur de Moïse, suivie de tant d'autres vierges, chantera un cantique à la louange de Dieu. Car vous y répondrez, sans craindre que votre joie soit excessive, puisque les peines que vous aurez souffertes auront été plus grandes que vos péchés, parce que vous n'avez pas consenti aux mauvaises pensées que le démon vous inspirait. Comme je connais votre conscience, vous avez en cela sujet de me croire, quoiqu'il vous semble que vous y ayez quelquefois donné votre consentement. Cette opinion n'est qu'un effet de votre crainte, ainsi

qu'il arrive quelquefois aux personnes infirmes de se croire malades quand elles ne le sont pas.

En vous parlant de la sorte, pour lever les scrupules mal fondés que vous pourriez avoir touchant le passé, je ne prétends pas vous rendre négligente pour l'avenir : et, quand vous auriez commis quelques petites fautes et reçu quelques légères blessures dans cette guerre spirituelle, ne vous tenez pas pour vaincue, mais regardez-les comme ces blessures qu'il est glorieux à un soldat de recevoir pour le service de son prince : ainsi, quel sujet avez-vous de vous troubler, puisque l'honneur d'avoir remporté la victoire doit vous faire oublier ce que vous avez souffert dans le combat.

Gardez-vous bien de vous persuader d'avoir quelque part aux pensées deshonnêtes qui pourront venir dans votre esprit. Ce sont des tentations de Lucifer, qui vous représente, malgré vous, ces détestables images. Regardez-les donc ainsi qu'une chose qui vous est entièrement étrangère : et, comme lorsque vous entendez un homme blasphémer ou dire des paroles impudiques, vous avez de l'horreur de voir tellement offenser Dieu, et le remerciez de la grâce qu'il vous fait d'en ressentir de la douleur, usez-en de la même sorte. Saint Paul disait qu'*il se glorifiait dans ses souffrances, parce qu'elles faisaient éclater la force et la puissance de Jésus-Christ (II Cor., XII)*. Réjouissez-vous, ma sœur, à son imitation, de la gloire qu'il tire de votre faiblesse. Ne voyez-vous pas de quelle sorte Dieu fait éclater en vous son pouvoir, en surmontant par l'infirmité d'une femme ieune et malade les puissances de l'enfer ?

Pouvez-vous être fâchée de vous trouver engagée dans un combat dont votre divin Sauveur reçoit de la gloire ? Non, sans doute : et je sais trop quel est l'amour que vous lui portez, pour n'être pas assuré que vous serez bien aise de lui en donner des preuves, soit dans la prospérité ou l'adversité, la consolation ou la douleur, la paix ou la guerre. C'est dans cette guerre qu'il veut maintenant que vous le serviez, en demeurant jour et nuit toujours sous les armes durant la rigueur du froid, durant l'ardeur du soleil, sans jamais dormir d'un sommeil tranquille, et ce qui est beaucoup plus pénible que tout le reste, en vous trouvant éloignée de la présence de votre Maître, de ce Roi du ciel, pour le service duquel rien ne vous paraît impossible. Après ce temps, un autre viendra : et ce ne sera plus alors à la campagne et par tant de travaux, que vous servirez ce grand Monarque, mais dans son palais éternel où rien ne manquera plus à l'accomplissement de vos désirs. Cependant, ma sœur, soyez bien aise de lui obéir, et préparez-vous à combattre généreusement les combats du Seigneur pour mériter la couronne de gloire qu'il promet aux victorieux.

LETTRE XL.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à souffrir ses maux avec patience.

Comme vous avez, madame, tant mangé des fruits de l'arbre de la croix, je ne puis m'empêcher de vous demander quel goût ils ont. Le Seigneur a dit dans le cantique : *Je monterai sur le palmier et je mangerai de ses fruits (Cant., VII)*. Il semble, qu'au lieu qu'auparavant vous le regardiez seulement par la compassion que vous aviez de ses peines, il veut que vous montiez maintenant avec lui sur cet arbre mystérieux, et mangiez de ses fruits afin que, non-seulement vos yeux, mais vos souffrances vous rendent témoins des siennes par l'épreuve que vous en ferez. Qu'heureuse est l'âme qui se trouve avec la Mère du Sauveur au pied de sa croix pour être crucifiée avec lui, puisque rien n'est si agréable

au Père éternel que de voir son Fils accompagné de ceux qui l'imitent dans ses travaux. C'est se tromper de croire que l'on puisse sans peine lui plaire et régner avec lui. Il ne répand ses faveurs que sur ceux qui aiment à souffrir, et pour régner avec lui il faut être crucifié avec lui. Il nous apprend par là que puisque l'on ne peut qu'à ce prix acquérir ce royaume si abondant en richesses et en bonheur que lui-même en fait la richesse et le bonheur, il n'y a point d'efforts que nous ne devions faire pour avoir droit d'y prétendre tant par le mépris des plaisirs d'ici-bas que par la souffrance des peines présentes.

Voudriez-vous, madame, que Notre-Seigneur traitât ses enfants bien-aimés d'une autre sorte que son Père l'a traité lui-même? N'a-t-il pas dit de sa propre bouche: *Je vous aime comme mon Père m'a aimé* (Jean., XXV)? Quelque rude que nous paraisse le traitement que nous recevons, comment pouvons-nous ne le pas souffrir avec patience quand nous considérons de quelle manière un tel Père a traité un tel Fils? Attendez un peu, madame, cette tempête passera bientôt et vous ne voudriez pas alors qu'elle ne fût point arrivée. Soumettez-vous à la volonté de ce Père céleste comme fit Jésus-Christ lorsqu'on l'attacha à une colonne et qu'on le chargea de sa croix. Car ne devons-nous pas lui obéir quand il nous en devrait coûter la vie, si ce n'est que vous prétendiez d'être juge dans votre propre cause pour choisir ce qui vous plaira ou qui ne vous plaira pas, et qu'après lui avoir engagé pour toujours votre liberté, vous croyez qu'il vous soit permis de la reprendre et de vous dédire dans un temps de guerre, de ce que vous lui aviez promis durant la paix? Ne serait-ce pas imiter ces faux amis, qui offrent tout quand on n'en a point de besoin, et refusent tout quand on le veut accepter? C'est de cette sorte de personnes dont l'Écriture dit qu'elles perdent le fruit de leurs souffrances, parce que, se lassant de travailler et d'espérer elles perdent courage (Eccl., II). Le juste au contraire vit de la foi, et le Seigneur lui commande d'espérer, en l'assurant qu'encore que l'effet de ses promesses tarde à venir, il ne manquera pas d'arriver. Mais si le juste trouve que ce temps tarde beaucoup, il doit se souvenir de ces paroles d'Isaïe: *Celui qui croit, doit, au lieu d'être dans l'impatience, fonder sur la patience l'espérance de son salut* (Isaïe., I, 28).

Le Seigneur viendra, madame, et vous consolera. La mer est émue: ses vagues veulent renverser votre barque; et Jésus-Christ dort. Mais il fait dans ce sommeil comme celui qui, après avoir jeté une pierre, se retire et se cache. Car il ne s'est endormi qu'après avoir excité cette tempête en vous mettant dans la peine que vous souffrez et que lui seul peut faire cesser. Autant qu'il était éveillé quand il vous a fait cette blessure, autant il paraît si endormi lorsque vous le priez d'y apporter du remède, que vous la sentez s'augmenter encore. Mais il n'agit de la sorte que pour fortifier votre foi: et si elle demeure inébranlable dans un état si pénible, ne doutez point qu'il ne vienne à votre secours et ne vous dise: *O femme de petite foi, pourquoi craignez-vous?*

Vous voyez, madame, que Dieu, pour faire connaître la fermeté de votre foi, veut qu'elle passe par le feu de la tribulation, parce que de même que la chasteté est éprouvée par les efforts que l'on fait inutilement pour la corrompre, l'humilité par les outrages, la patience par les travaux, et la charité par l'amour pour nos ennemis; la foi s'éprouve par notre confiance en Dieu, lorsque dans des peines qui paraissent insupportables, il semble que plus nous le prions de les adoucir et plus il les augmente et se cache de nous. Mais il n'y a rien en cela que vous ne deviez souffrir, si vous désirez qu'il vous dise: *Femme, votre foi*

est grande. Car il n'y a point de difficultés qu'il ne faille surmonter pour mériter la récompense due à une inviolable fidélité, et recevoir comme des marques de l'amour de Dieu des peines si sensibles qu'elles pénètrent jusque dans le fond de l'âme. Il faut croire que ce qui nous paraît être un effet de sa colère, en est un de sa douceur et qu'il se sert de ce moyen pour faire que nous ne vivions plus selon la chair, mais selon la foi qui donne la mort aux sentiments de la chair.

C'est là, madame, cette sagesse qui ne s'apprend que dans l'école de la croix. Elle nous fait fermer les yeux à tout le reste pour nous soumettre aveuglément aux ordres de Dieu avec une entière confiance en lui, et en comparaison de cette seule véritable sagesse toute celle du monde n'est que folie. Car pour connaître Dieu, le trouver et lui être agréable, il faut s'humilier sans examiner les raisons de sa conduite. C'est le moyen de recevoir des effets de sa bonté d'autant plus grands qu'à en juger humainement il paraît qu'il nous abandonne. Il y a longtemps, madame, que vous avez dit de cœur et de bouche : *Celui que j'aime est à moi et je suis à lui* (Cant., II). Dites-le maintenant plus que jamais puisque le temps des souffrances est le temps le plus propre pour lui témoigner votre amour. Il vous regarde et prend soin de vous : regardez-le aussi, et confiez-vous en son assistance. Il est votre Père, quoiqu'il vous châtie : témoignez que vous êtes sa fille en recevant ce châtement avec respect et avec actions de grâces ; et s'il vous paraît bien rude consolez-vous-en considérant que celui de la main d'où il part vous aime plus que vous ne l'aimez, et que vous devez répondre à son amour par votre amour. Il veut vous purifier par le feu : souffrez-le, quelque douleur que vous en sentiez, puisqu'il n'y a rien que vous ne deviez mieux aimer souffrir que de demeurer dans la fange des sentiments de votre propre volonté et vous croire être en bon état. Dites à Dieu : *Vous avez, Seigneur, éprouvé mon cœur : vous l'avez visité durant la nuit : vous m'avez fait passer par le feu, et vous n'avez point trouvé de malice en moi* (Psal. XVI). C'est ainsi, madame, que Dieu traite ceux qu'il aime le plus : et ceux qui n'ont pas passé par là ne peuvent se vanter d'être ses enfants et ses héritiers.

Puis donc qu'il y a déjà longtemps qu'il vous a comme donné des gages et des assurances, que vous aurez part à cette heureuse hérédité, souffrez avec patience les travaux qui en sont inséparables : et comme il n'y en a point de si glorieuse et de si riche, vous étonnez-vous qu'il faille beaucoup endurer pour l'acquérir, et que ce ne soit pas en passant d'un plaisir à un autre que l'on en jouit, mais en passant des douleurs de la croix à la félicité du ciel ? Les taureaux qui sont courageux sortent tout couverts de blessures de la place où on les a poursuivis, et les lâches au contraire n'y en reçoivent point. Il en est de même d'un véritable chrétien : et quoique nous ne soyons plus dans le temps où l'on éprouvait la cruauté des tyrans et des bourreaux, on ne souffre pas moins et peut-être encore plus par un mari, des enfants, des amis, et les maux qui arrivent dans les familles, outre tant d'autres sortes de peines dont la vie est pleine. Car rien n'est si rude que de voir souffrir ceux que l'on aime ; notre amour pour eux est alors notre bourreau ; et plus cet amour est grand, plus il nous tourmente. Nous ne devons pas néanmoins perdre courage puisque l'amour a été ce qui a le plus fait souffrir Jésus-Christ, sa très-sainte Mère, et tous les saints. Préparez-vous donc, madame, à tout perdre pour ce sujet, et combattez généreusement jusqu'au dernier soupir en la présence de Dieu et de tous les bienheureux qui vous regardent du haut du ciel où une couronne de gloire vous est préparée. Ce roi des anges et des hom-

mes qui permet que ces peines vous arrivent vous consolera quand il en sera temps. Supportez-les cependant avec patience, et je le prie d'être toujours avec vous.

LÉTTRE XLI.

A UNE DAME MALADE.

Il la console dans ses peines et l'exhorte à les supporter avec patience pour l'amour de Jésus-Christ qui en a tant enduré pour nous.

J'apprends, madame, que vous êtes malade; et je ne saurais en être fâché, parce que si c'est une pénitence de quelque faute que vous ayez commise, elle vous est utile; et que si c'est seulement une maladie que Dieu vous envoie, vous devez le remercier de la part qu'il vous fait l'honneur de vous donner à sa croix. Ce n'est pas que je ne sente beaucoup vos peines. Dieu sait combien j'en suis touché. C'est parce que je ne puis m'empêcher de me réjouir de l'avantage que vous en recevez. Car ce ne sont pas des consolations temporelles que je désire à ceux pour qui j'ai un amour de père, mais des souffrances qui produiront des consolations éternelles. Je vous exhorte, madame, d'avoir toujours durant cette vie vos yeux attachés à la croix, et votre cœur à celui qui a voulu y souffrir la mort pour votre salut. Ne vous laissez point d'une occupation si sainte jusque à ce que la souffrance vous paraisse douce parce que c'est la marque de l'amour; et n'ayez point de compassion de vous-même, puisque celui qui peut tout dans le ciel et sur la terre et qui vous aime si chèrement en a plus que vous ne le sauriez souhaiter, et ne permet que rien vous arrive qu'il ne sache vous être utile. Prenez garde que les périls et les incommodités qui se rencontrent dans la vie n'affaiblissent votre foi, et que les travaux ne refroidissent votre amour. Comme le vent qui éteint un petit feu, l'augmente lorsqu'il est grand, les travaux éteignent notre amour pour Dieu, quand il n'est que superficiel, et l'augmentent lorsqu'il est véritable, parce que cet amour venant de Dieu il les surmonte, et qu'il n'y a point d'eau qui puisse éteindre un feu qui tire son origine du ciel. Dieu vous a appelée à lui afin que vous l'aimiez; et ce n'est pas l'aimer que de ne rechercher que ce qui vous donne de la satisfaction. Il faut pour l'aimer véritablement vous haïr vous-même, vous oublier pour ne penser qu'à lui, vous être cruelle pour lui être agréable, vous perdre pour le posséder, et que votre cœur soit libre de l'affection de toutes les choses créées, si vous désirez qu'il y établisse sa demeure. Il se plaît à vous trouver en cet état et affligée, non qu'il ait de l'aversion pour vous; mais parce que son propre Fils ayant tant souffert, il veut que ceux qu'il considère comme ses enfants souffrent aussi; et rien ne lui plaît tant en nous que de voir que nous l'imitons. Ainsi comme il n'y a rien qu'une âme juste regarde avec tant d'affection que Jésus-Christ attaché à la croix, et que plus il y est défiguré par les tourments qu'il y endure, plus elle l'admire et plus elle l'aime, Dieu est dans les mêmes sentiments à notre égard. Car plus nous souffrons plus nous lui sommes agréables; et il n'y a pas sujet de s'étonner qu'une âme qui désire de le posséder, tâche à lui plaire en cette sorte, puisque les femmes prennent tant de peine et se servent de tant d'artifices pour plaire aux hommes. Ne trouvez donc, madame, rien de difficile pour paraître belle aux yeux de Dieu, ainsi que l'eau forte purifie l'or et qu'en sortant du creuset, il éclate beaucoup davantage qu'auparavant. Ayons honte de travailler si lâchement dans une entreprise où il ne s'agit de rien moins que de contenter Dieu. Si nos sentiments étaient tels qu'ils devraient être, nous nous tiendrions heureux de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour acquérir un si grand bonheur. Un

saint Anachorète, voyant une femme qui avait pris un grand soin de se parer, dit en répandant quantité de larmes : Je ne saurais trop, mon Dieu, vous demander pardon de ce que je n'ai pas, en plusieurs années, pris tant de soin pour vous plaire, que cette femme en a pris en un jour de se parer pour plaire aux yeux du monde.

Vous voyez donc, madame, que les preuves de l'amour ne consistent pas en des paroles, mais à vouloir bien souffrir les douleurs, les tourments, le déshonneur, le mépris, l'abandonnement des créatures et la privation de l'assistance du Créateur. Il faut dans un état si pénible, au lieu de se plaindre et de se laisser abattre, témoigner du courage à l'imitation des martyrs, qui, lorsqu'on les déchirait avec des ongles de fer et qu'on leur arrachait les entrailles, n'avaient en la bouche que le nom de Jésus-Christ, le bénissaient dans leur cœur, et étaient prêts à endurer encore davantage pour son service. La faveur qu'il nous fait de nous remettre ce que nous lui devons en souffrant pour lui, est si grande, qu'il ne l'accorde qu'à ceux qui l'aiment beaucoup. Et puisque nous pouvons ainsi nous acquitter en cette vie de ce que nous aurions à souffrir en l'autre, travaillons à satisfaire Dieu tandis que nous sommes en ce monde. Travaillons durant notre exil d'ici-bas à nous mettre en état de retourner en notre patrie lorsqu'il finira. Saint Augustin dit que c'est faire tort à un martyr de prier pour lui, parce que le martyr lui fait gagner le ciel. Efforçons-nous donc d'être martyrs par le moyen de la patience. Nous le pouvons, puisqu'encore que ce martyre ne soit pas si grand qu'a été le leur, il est en récompense plus long, et désirons même que notre vie en soit un continuel comme celle de Jésus-Christ l'a été et qu'il veut qu'elle le soit. Plusieurs ont été martyrs pour la foi et d'autres pour d'autres sujets; mais nous devons tous être des martyrs de l'amour. Or, cela se peut en sentant une très-vive douleur de nos péchés et de ceux des autres, en renonçant à toutes les consolations d'ici-bas, en nous chargeant de la croix, en embrassant les travaux par un ardent amour pour Dieu qui nous les fasse mépriser, et en devenant insensibles à ce qui passe dans le monde pour déshonneur, ainsi que le vin rend insensibles ceux qui s'enivrent. Car rien ne fait tant connaître l'amour que nous avons pour Dieu, que de s'oublier soi-même pour ne s'attacher qu'à lui seul. Cet amour nous paraît cruel; mais nous le trouverons un jour si doux, qu'il ne nous consolera pas moins qu'il nous fait souffrir maintenant.

Puis donc que Notre-Seigneur a dit que nous ne saurions éviter de beaucoup souffrir, et que sa parole, qui est infaillible, nous doit servir de guide dans le chemin qui nous reste à faire, il faut que nous choissions ou de longs travaux, mais médiocres; ou de fort grands, mais qui passent vite. Cela ne doit pas néanmoins vous étonner, puisque si Dieu permet que vous souffriez beaucoup, c'est parce que vous l'avez beaucoup offensé, et qu'ainsi vous satisferez à ce que vous lui devez. Je le prie de vous en faire la grâce et le souhaite de tout mon cœur, parce que je désirerais que vous ne passassiez point par le purgatoire, à cause que si je meurs devant vous, il n'y aura peut-être personne qui s'emploie avec tant de soin et d'affection que je ferais pour vous en délivrer. Or, quoique nous sachions que nos âmes doivent être purifiées par le feu dans une autre vie, nous ne devons pas laisser de souffrir par amour les travaux de celle-ci, puisque l'amour ne peut être content s'il ne se fait connaître par des effets. C'est ainsi que Jésus-Christ a souffert pour l'amour de nous : souffrons donc de même pour l'amour de lui. Il a porté sa croix : aidons-lui à la porter. Il a été déshonoré : ne recherchons point l'honneur. Il a enduré de très-grandes douleurs : soyons bien aises d'en ressentir. Il a éprouvé toute sorte d'incommodités : désirons aussi d'en éprouver. Il a été étranger

dans le monde : ne souhaitons point d'y rien posséder ; et enfin il est mort pour nous : qu'il vive donc, et non pas nous, mais lui en nous, et que notre vie soit une mort continue pour l'amour de ce divin Rédempteur crucifié. Dites-lui : Vous êtes, Seigneur, l'objet de mon amour ; c'est vous que je cherche, et hors de vous je ne cherche rien ; disposez de moi comme il vous plaira ; les travaux endurés pour vous obéir me paraissent doux. Il m'est indifférent que vous me récompensiez ou ne me récompensiez pas, puisque souffrir pour vous plaire me sera une assez grande récompense. Que si vous me voulez faire des faveurs, je ne vous en demande point d'autres que des travaux, parce qu'ils feront connaître combien je vous aime et que vous m'aimez en me donnant part à votre croix. Je ne considère point en cela mon intérêt, quoique je sache qu'il s'y rencontre, puisque je suis assurée que si j'y demeure attachée avec vous, vous me ferez passer de là dans votre royaume. Que soyez-vous glorifié à jamais dans tous les siècles des siècles.

LÉTTRE XLII.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à combattre généreusement dans la guerre spirituelle où Dieu l'engage, et l'instruit des moyens de résister aux artifices du démon.

Comme je crois, madame, que vous combattez les combats du Seigneur et vous offrez à tout souffrir pour faire que Jésus-Christ seul règne en vous, il est juste que ses ministres vous assistent, puisqu'ainsi qu'il leur a ordonné d'avertir les méchants des maux dont ils sont menacés, s'ils ne se corrigent, il leur a commandé de donner du courage aux gens de bien, en leur servant de trompette, pour les exhorter à combattre généreusement dans la guerre où il les engage. Cette trompette est la parole de Dieu : et ces ministres ne sont pas moins obligés à rendre compte des péchés commis par les méchants qu'ils n'auront pas avertis de leur devoir, que du bien que les bons auront manqué de faire faute de les y avoir excités, et seront ainsi également châtiés pour l'un et pour l'autre. Redoublez donc votre courage dans ce combat qui se passe entre l'ancien serpent qui s'efforce de vous éloigner de Dieu, et vous qui désirez de vous en approcher plus que jamais. Soyez toujours sur vos gardes pour défendre votre cœur qui est le but contre lequel il lance ses traits. Car il ne se met guère en peine de voir qu'une servante de Dieu soit dans un grand recueillement, un grand silence, de grandes prières et autres semblables exercices de piété, pourvu qu'il jette dans son cœur ce dangereux poison de la complaisance, de l'estime et de l'amour de soi-même. Les vierges folles étaient vierges ; mais faute d'avoir mis de l'huile dans leurs lampes, elles se virent condamnées par ces terribles paroles sorties de la bouche du Seigneur : *Je vous dis en vérité que je ne vous connais point* (Matth., XXV, 12). Que représente cette lampe ou ce vase, sinon le cœur ; et cette huile, sinon l'esprit de vérité qui est la matière et l'aliment des bonnes œuvres, si quelques-unes peuvent passer pour bonnes devant Dieu ? Et qu'est-ce que l'esprit de vérité, sinon que nous ayons une telle horreur de nous mêmes que nous nous étonnions que Dieu nous puisse souffrir ? C'est là cette vérité dans laquelle nous devons vivre ; et ce n'est pas vivre que de n'y point vivre, puisque autrement plus nous croyons être en bon état et plus nous sommes dans un mauvais, par cette fausse confiance qui nous persuade que nous sommes tout autres que nous ne sommes. Car alors Dieu, qui voit le fond de nos cœurs, nous dit : *Vous paraissez être vivants, mais vous êtes morts* (Apoc., V). Il nomme

vivants ceux qui ne tombent pas dans les péchés que les hommes condamnent comme mauvais. Mais s'ils tombent dans ceux qu'il condamne de quoi leur servira que le monde les absolve lorsque ce juste juge les condamnera ? Le monde ne tient point pour méchants et ne condamne point ceux qui ne croient pas l'être, si ce n'est que leur orgueil lui déplaît. Mais Dieu considère comme superbes et comme aveugles, ceux qui n'ont pas d'horreur d'eux-mêmes ; et si leur péché va jusqu'à être en péché mortel, ces paroles de l'Apocalypse que j'ai rapportées leur conviennent entièrement. Que si ce n'est qu'un péché véniel, on peut leur appliquer celles de Jérémie : *Effrontée que vous êtes avez-vous perdu toute honte (Jerem., III) ?* Or, c'est une grande tache à une âme d'avoir perdu la honte, ainsi que c'en est une grande à une femme de l'avoir perdue, quoique seulement à l'extérieur. Le monde ne condamne point la confiance que l'on a en soi-même, ni la propre volonté, à cause qu'il ne cherche en toutes choses que sa satisfaction. Mais Dieu, au contraire, les considère comme de si grands maux, qu'elles nous privent de sa grâce parce qu'elles nous font tomber en des péchés mortels, et qu'encore qu'ils ne fussent que véniels, elles nous empêchent de nous avancer. Comme le démon ne l'ignore pas, il se soucie peu qu'une âme paraisse vivante dans l'extérieur, pourvu qu'elle soit morte dans l'intérieur. Il travaille même quelquefois à empêcher que l'on ne tombe dans les péchés qui donnent de l'horreur, de peur que la confusion que l'on en aurait, même devant les hommes, ne porte à en faire pénitence, et que ces âmes ne lui échappassent des mains. Ainsi il se contente de les laisser dans cet aveuglement intérieur sans les pousser à commettre encore d'autres péchés.

Veillez donc avec attention sur votre cœur, et croyez fermement que lorsque vous ne vous sentirez pas avoir un très-grand mépris de vous-même et une très-grande confusion en la présence de Dieu, vous ne vous connaîtrez qu'imparfaitement. Car ce serait n'avoir que des yeux terrestres qui n'auraient pas encore reçu cette céleste lumière, laquelle, pénétrant jusque dans les moindres replis de l'âme, fait rougir de honte les personnes qui en sont éclairées, des péchés que le monde ne voit pas et qu'il loue même quelquefois, les porte à répandre des larmes, les met dans une profonde humilité, et fait qu'elles s'assujettissent, non seulement à Dieu, mais aussi aux hommes. Que si cela n'arrive pas, la conversion n'est que superficielle, et il faut plus que jamais implorer le secours du céleste médecin, jusqu'à ce qu'il fasse peu à peu la grâce à ces âmes de connaître leurs sentiments les plus cachés, et leurs fautes dans ce qu'elles croyaient n'y en avoir point. Car Dieu ne fait cette faveur qu'ensuite des services qu'on lui rend, et il ne faut pas avant que de l'avoir obtenue se confier à nos bonnes œuvres, mais espérer qu'il nous l'accordera quand il sera temps, puisqu'il a promis de ne donner pas une pierre à celui qui lui demandera du pain.

Je le prie, madame, de ne vous pas refuser la lumière dont vous avez besoin pour vous conformer entièrement à sa volonté, lui rendre l'honneur qui lui est dû, n'avoir du mépris que pour vous-même, et n'oublier jamais qu'il a établi sur la terre des personnes à qui vous êtes obligée de rendre compte de vos actions. C'est le moyen de vous avancer de telle sorte dans la piété, que lorsque j'irai au lieu où vous êtes, je n'aie point de sujet de vous reprendre, ni vous d'être confuse de la peine que ce nous serait à l'un et à l'autre si vous n'étiez pas en l'état que je vous souhaite. Je prie Jésus-Christ de vous mettre en assurance dans son sacré côté qu'il a permis que le fer d'une lance ait ouvert pour votre salut.

LETTRE XLIII.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ AFFLIGÉE D'UNE MALADIE QUI L'EMPÊCHAIT DE CONTINUER SES EXERCICES SPIRITUELS.

Il l'instruit de la manière dont elle peut conserver la paix au milieu de ses peines.

La plus grande consolation que nous puissions recevoir dans les peines qui nous arrivent contre notre volonté, est de ne les avoir attirées par aucune faute. Car tout est facile à supporter lorsque l'on n'a rien sur sa conscience; au lieu que la moindre peine est insupportable quand elle nous reproche quelque chose. Que si les hommes travaillaient avec autant de soin pour s'acquérir du repos qu'ils sont portés à le désirer, ils le trouveraient. Mais c'est une loi établie de Dieu que ceux qui le cherchent hors de lui ne trouvent que du tourment, parce qu'encore qu'ils obtiennent ce qu'ils souhaitent, le retardement leur donne mille inquiétudes, et qu'ils ne sauraient en jouir paisiblement à cause de ces reproches de leur conscience. Il arrive tout le contraire dans le désir de ne chercher que Dieu. Car si, comme dit David, on ressent de la joie en le cherchant, que sera-ce quand on l'aura trouvé (*Ps. CIV*)? et si cette faim spirituelle est si agréable, que sera-ce quand elle sera rassasiée? Ainsi ceux qui désirent de jouir d'un véritable repos doivent renoncer à tout autre désir pour s'abandonner entièrement à la volonté de Dieu sans craindre d'être enveloppés de ténèbres et en danger de faire des chutes. Mais qui fera entendre aux enfants des hommes ce que Dieu commande qu'on leur apprenne? *Jusqu'à quand*, comme dit David, *auront-ils le cœur endurci, aimeront-ils la vanité, et chercheront-ils le mensonge (Ps. XLIII)*? Qui les guérira de l'aveuglement qui fait que cherchant la paix ils trouvent la guerre, et que le chemin qu'ils croient les conduire à l'une les conduit à l'autre? Chacun doit savoir que comme il n'y a qu'un Dieu il n'y a qu'un véritable repos, et qu'ainsi comme hors le véritable Dieu il n'y a point de Dieu, il n'y a point de véritable repos hors celui qui vient de Dieu. Tout autre repos ressemble à ces sacrifices que l'on offrait dans les hauts lieux à de fausses divinités. Car comme ils n'avaient qu'une vaine apparence de religion et étaient en effet des sacrilèges, il n'y a point de repos que dans le service du vrai Dieu.

Ceux qui après s'être lassés dans les voies égarées du monde viennent à connaître Dieu savent par leur propre expérience qu'il n'y a d'heureux que ceux qui s'attachent à lui. Nous n'avons point de pain chez nous pour pouvoir donner à manger à notre ami lorsqu'il vient nous visiter; il faut en aller demander à notre voisin; et ce voisin est ce Dieu fait homme qui nous est si proche, qu'il est notre frère. Celui qui frappera à sa porte comme un mendiant, qui lui représentera la faim où il se trouve réduit, et qui le priera d'avoir compassion de lui sera rassasié par la part qu'il lui fera de son abondance qui surpasse autant tout ce qui s'en peut dire que le Créateur est élevé au-dessus des créatures. Sans cela il est inutile, dit saint Augustin, de représenter que l'on est pressé de la faim puisque l'on n'en saurait être soulagé; et Dieu le permet ainsi, afin que l'expérience faisant connaître que l'on ne peut recevoir que de lui le secours dont on a besoin, on le lui demande avec ardeur.

Ne vous laissez pas tomber, madame, dans l'erreur des grands du monde qui n'aimant qu'à faire leur propre volonté se laissent emporter aux désirs de leur cœur. Ils s'imaginent que leur qualité les met au-dessus de tout, et n'éprouvent enfin que du tourment, parce que les peines croissent à proportion des désirs. Et comme saint Bernard dit

que s'il n'y avait point de propre volonté, il n'y aurait point d'enfer; nous pouvons dire que s'il n'y avait point de désir, il n'y aurait ni péché ni travail, parce que ce n'est pas tant ce qui arrive qui nous donne de la peine, que c'est qu'il arrive contre notre désir. C'est pourquoi Jésus-Christ pour nous délivrer de ce mal nous demande notre cœur, et veut en même temps nous donner le sien qu'il a fait voir être si tranquille, si pacifique, et si patient dans les travaux, afin que par cet heureux échange la petitesse et la faiblesse du nôtre se perdant dans l'étendue et dans la force du sien, nous mourions à nous-mêmes pour vivre en lui qui est la véritable vie. Que si nous avons en quelque rencontre été si imprudents que de nous abandonner à nos désirs, reconnaissons notre faute, humilions-nous devant le Père des miséricordes, demandons-lui pardon, et espérons qu'il nous l'accordera en considérant que nous avons en quelque sorte payé cette faute par la peine qu'elle nous a fait souffrir, ainsi que l'on se servirait des branches d'un arbre pour y mettre le feu et le brûler jusqu'à sa racine. Car il vaut mieux que le péché soit suivi de la peine que du plaisir, parce qu'il n'y a point de plus grand malheur, dit saint Augustin, que le bonheur temporel d'un pécheur.

Apprenons donc à n'avoir jamais dans nos désirs d'autre objet que Dieu, afin que comme la pierre tombe en bas, que le feu s'élève en haut et que chaque chose tend à son centre, notre cœur tende avec ardeur vers son centre qui est Dieu. Car qui ne s'étonnerait de voir un grand rocher suspendu en l'air, au lieu de tomber en bas pour retourner à son centre? Et doit-on moins s'étonner de voir un cœur créé pour trouver son repos en Dieu, demeurer ainsi comme suspendu en l'air, où il ne serait retenu que par la vanité et le mensonge, qui sont des choses que l'on peut dire être encore moindres que l'air?

Puis donc que nous ne saurions trouver de repos qu'en Dieu; qu'il mérite comme étant le maître de l'univers que nous lui donnions tout notre amour; qu'il est ce rocher et cette pierre fondamentale sur laquelle nous devons établir tout notre bonheur, et comme la main toute-puissante qui est seule capable de nous soutenir, ne soyons pas si insensés que de manquer à lui rendre l'honneur que nous lui devons et si infidèles que de le trahir; mais n'ayons point désormais d'autre volonté que la sienne et ne regardons que lui seul dans toutes nos actions afin de ne rien faire qui ne lui soit agréable. C'est le moyen de dissiper les ténèbres de notre esprit et de bannir de notre cœur les ennuis, les chagrins, les fausses espérances, et les vaines craintes, pour mettre en leur place cette agréable lumière qui est toujours accompagnée de joie et de consolation, parce qu'elle tire son origine du ciel, et ne peut ainsi être aperçue de ces aveugles dont les yeux n'ont pour objet que des choses toutes terrestres: ce qui faisait dire à Tobie: *Quel contentement puis-je avoir en ce monde, puisque je ne vois point la lumière du ciel (Tobie, V)?* Car à moins que d'être détrompé des fausses opinions du siècle, on ne peut avoir une véritable joie, parce qu'encore que l'on en ait quelqueune elle n'a rien que de terrestre, puisque la céleste lumière n'y a point de part.

Ces raisons vous font voir, madame, que l'on ne saurait dans des dispositions différentes faire les mêmes exercices de piété; et c'est ce qui trompe beaucoup de gens qui, faute de le connaître, se tourmentent inutilement en entreprenant des choses qui sont au-dessus de leurs forces. Ainsi dans le peu de santé que vous avez à cette heure vous ne devez pas agir comme auparavant, et Notre-Seigneur ne le demande pas de vous. Car sa volonté est toujours accompagnée de miséricorde; et tant s'en faut qu'il veuille recueillir où il n'a point semé, il se contente de recueillir moins qu'il n'a semé. Ne vous affligez donc pas de ne

pouvoir faire tout ce que vous désireriez puisque ce serait vouloir voler sans avoir des ailes. Ne cherchez point des consolations et ne vous appliquez pas trop à l'oraison, mais pensez seulement à accomplir la volonté de Dieu. S'il veut que le temps que vous employiez à la prière soit employé à des remèdes nécessaires pour vous guérir, souffrez-le avec patience, et pourvu que Dieu soit content de vous, soyez plus contente que si vous possédiez tout un monde. Que si la pensée que votre maladie est un châtiment de Dieu à cause de vos fautes vous donne de la peine, ce que vous devez faire est de vous jeter à ses pieds et de lui demander qu'il vous punisse et vous pardonne. Il vous l'accordera sans doute soit en joignant la punition au pardon, ou en vous pardonnant sans vous punir si vous n'y apportez point d'obstacles par d'autres péchés.

Puis donc que les afflictions sont comme des gages assurés de notre réconciliation avec Dieu, recevons-les avec joie quelles qu'elles puissent être. En quoi ce que nous avons à craindre est que notre lâcheté nous fasse dire : Ces afflictions surpassent nos forces. Il est besoin alors de veiller attentivement sur soi-même afin que cet amour-propre qui comme une autre Eve ne cherche que sa satisfaction et brûle du désir de manger du fruit défendu, n'emploie mille moyens pour nous persuader que nous ne saurions nous en passer et qu'il y aurait de l'injustice à nous le refuser. Mon avis sur cela est que vous continuiez vos exercices de piété lorsque vous verrez clairement que vous le pouvez. Car la lâcheté ne s'accorde point avec notre amour pour Dieu qui doit nous rendre aussi cruels vers nous-mêmes qu'ardents dans le désir de lui plaire.

Représentez-vous les actions héroïques que l'amour de Jésus-Christ a fait faire à tant de grands saints. Ils ont souffert avec joie le déshonneur, la prison, et tous les tourments imaginables : Auriez-vous donc si peu de courage que de refuser d'endurer quelque chose pour lui témoigner combien vous l'aimez ? Ce n'est pas qu'il se plaise dans nos peines ; il ne demande que notre amour. Mais c'est que nous ne pouvons le lui faire connaître que dans la souffrance, comme l'on ne connaît qu'un homme est véritablement notre ami que dans le temps de l'adversité. Ainsi quoique Notre-Seigneur n'ait point besoin de cette épreuve pour savoir ce que nous avons dans le cœur, il veut qu'elle serve à nous consoler par la certitude qu'elle nous donne que nous lui sommes fidèles, et par l'espérance de le voir un jour dans sa gloire selon ces paroles que dit saint Paul : *Que l'épreuve produit l'espérance.*

Ce que vous avez donc à faire, madame, est d'agir comme vous avez accoutumé lorsque vous n'aurez point de douleur qui vous en empêche, et de prier Notre-Seigneur de vous éclairer de sa divine lumière pour discerner si la difficulté que vous pourriez y trouver viendrait de délicatesse ou d'une véritable incommodité. Car en usant bien de la connaissance que l'on a, on acquiert celle que l'on n'a pas : autrement vous n'oseriez demander cette grâce à Dieu, parce qu'il pourrait vous répondre : Pourquoi désirez-vous de savoir ma volonté et ce qui m'est agréable, puisque vous ne l'accomplissez pas dans ce que vous savez que je veux ? Mais si vous ne vous trouvez que peu soulagée, ne vous occupez que peu dans ces saints exercices et sans grande attention, puisqu'il vous doit suffire alors de témoigner le désir que vous auriez de pouvoir faire davantage ; et contentez-vous de vous présenter devant Dieu. Par ce moyen et ne tombant point dans le découragement, ce qui importe de tout, vous passerez ce mauvais temps le plus doucement que vous pourrez jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en donner un plus favorable. Quand la Samaritaine demanda à Jésus-Christ en quel lieu elle devait prier, il lui répondit que tous les lieux y étaient

propres pourvu qu'on le priât en esprit et en vérité (*Jean, IV*). Le chrétien doit de même le prier en tous lieux, en tous temps et en toutes occasions, non-seulement sur une montagne ou dans le temple, mais en buvant, en mangeant, en dormant, et dans la santé et la maladie; rapportant tout à lui, et recevant de sa main avec joie tout ce qu'il lui plaît de permettre qui lui arrive.

La bonté de Dieu étant infinie, gardez-vous bien de la vouloir renfermer dans certaines bornes, et de vous imaginer que vous ne pourrez le chercher ni le trouver que dans un tel lieu ou dans une telle action. Pourvu que vous vouliez toujours être avec lui, il sera toujours avec vous; et si vous le cherchez partout, vous le trouverez partout. *Je trouve ma joie en toutes choses*, dit le Sage, *parce que la sagesse marche toujours devant moi* (*Sap., VII*). Ceux qui ne regardent que Dieu doivent agir de la sorte, en le regardant continuellement et en exécutant ce qu'il leur ordonne. Autrement, on tombe dans la tristesse, le chagrin et le découragement, ce qui est la chose du monde qu'il faut le plus éviter, selon ce que l'Écriture dit : *Que la tristesse est très-préjudiciable au corps et à l'âme* (*Eccl., XXX*), parce qu'elle ne fait pas seulement de mauvais effets à notre égard, mais aussi à l'égard des autres. La joie au contraire donne de la force et de la persévérance, afflige les démons, et réjouit dans les gens de bien l'esprit de Dieu.

Recevez, madame, quelquefois Notre-Seigneur; et puisqu'il vous fait l'honneur d'habiter dans votre âme, ne vous mettez point en peine de vos infirmités corporelles : elles peuvent bien vous empêcher d'agir, mais non pas de l'aimer. Il est tout-puissant, et prend plaisir à fortifier ceux qui l'aiment, parce que rien ne lui est si agréable, dans le ciel et sur la terre, que l'amour que l'on a pour lui. Je le prie de vous le donner en abondance dans ce monde et en l'autre.

LETTRE XLIV.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il lui parle des trois avènements de Jésus-Christ dans le monde, dans le jugement et dans l'âme; et de quelle sorte on se doit disposer à le recevoir.

Comme les événements extraordinaires remplissent tellement l'esprit que l'on ne pense à autre chose, il n'y a pas sujet de s'étonner que, n'y ayant rien de plus extraordinaire et de plus merveilleux que les trois avènements de Jésus-Christ, on ne s'occupe que de la manière dont on en peut profiter. Car, que peut-il y avoir de plus important que son premier avènement, lorsqu'il se revêtit de notre chair dans le sein de sa bienheureuse Mère, puisque, comme dit saint Augustin, ce miracle surpasse tous ceux qui se sont jamais faits dans le monde?

Quant à son second avènement, qu'y a-t-il de plus redoutable que ce dernier jour dans lequel il jugera tous les hommes; donnera la vie aux uns pour les faire régner avec lui dans un éternel repos, et condamnera les autres à une mort éternelle avec Lucifer, et ces autres anges apostats qui l'ont suivi dans sa révolte, parce que sa miséricorde faisant alors place à sa justice, il jugera chacun selon ses œuvres, et que quand les méchants lui diront : Ouvrez-nous, Seigneur, il leur répondra : *Je ne vous connais point* (*Matth., XXV*); étant raisonnable qu'il méprise, après leur mort, ceux qui l'auront méprisé durant leur vie.

Et pour le regard de son troisième avènement, qui est lorsqu'il vient dans notre âme, de quelle conséquence ne nous est-il pas? Car, si un roi voulait aller dans la maison d'un des moindres de ses sujets, pour le

châtier de ce qu'il l'aurait trahi, quelle frayeur n'aurait point cet homme, quand on lui dirait : Sa majesté va venir chez vous ? Ne devons-nous donc pas être dans une étrange confusion, de voir que la vue d'une créature est capable de causer un tel étonnement, et que nous ne sommes point touchés d'apprendre qu'un Dieu tout-puissant veut venir chez nous ? Nous ouvrons, sans délibérer, la porte de notre maison à ceux qui y frappent, quoiqu'ils viennent plutôt quelquefois pour nous faire du mal que du bien, et nous fermons celle de notre cœur à Notre-Seigneur, lorsqu'il ne vient que pour nous enrichir de ses grâces.

Pour prévenir un tel malheur, nous devrions, pendant qu'il en est encore temps, parler ainsi à nous-mêmes : Pourquoi, mon âme, n'ouvrez-vous pas la porte à votre Seigneur ? Qu'est-ce qui vous empêche de lui obéir lorsqu'il vous convie à son céleste banquet, où votre repentir passerait devant ses yeux pour un mets délicieux, et vos larmes pour une liqueur agréable ? Ne savez-vous pas qu'il prend plaisir à voir que vous lui demandiez ce qui vous manque, et le receviez avec actions de grâces ; que vous profitiez du pardon qu'il vous accorde, du courage qu'il vous donne dans vos travaux ; et de tant d'autres faveurs, qui pourraient vous consoler et vous réjouir de telle sorte, que vous vous trouveriez comme ressuscitée après avoir passé pour morte devant ses yeux. Que dites-vous à cela, mon âme ? et qui vous empêche donc d'ouvrir promptement la porte à Notre-Seigneur (*Cant.*, V) ? Sa tête, comme dit l'Écriture, est toute trempée et ses cheveux tout dégoûtants de sueur, par les travaux qu'il a endurés durant cette cruelle nuit où il a reçu tant de coups et souffert tant d'outrages pour l'amour de vous ; ce qui lui fit dire : *C'est maintenant l'heure et la puissance des ténèbres* (*Luc.*, XXII, 52). Pouvez-vous, mon âme, être si méconnaissante de tant d'obligations que vous lui avez, et manquer de respect envers cette suprême majesté ? Hâtez-vous au contraire de le recevoir, malgré tout ce qui s'oppose au parfait amour que vous lui devez, puisque étant votre véritable Epoux, vous ne pourriez avoir de l'affection pour nul autre, sans commettre un adultère spirituel. Pourquoi attendriez-vous jusqu'au lendemain, dans l'incertitude de savoir si vous serez encore en vie, et dans quelle disposition vous y serez ? Il est temps de se lever : le soleil est déjà avancé dans son cours ; vous avez assez dormi et perdu une grande partie de la vie, qui ne doit être considérée que selon le temps qu'on a employé pour Notre-Seigneur. N'appréhendez point la peine que vous aurez de surmonter tous les obstacles qui vous retiennent dans cet assoupissement ; il les dissipera, et vous donnera une joie beaucoup plus grande que n'aura été cette peine. Offrez-lui les douleurs et les travaux que vous souffrirez pour lui ; offrez-lui ce qui vous est le plus agréable, et renoncez-y d'autant plus volontiers, que vous y avez plus d'attache ; puisque vous ne sauriez rien faire pour l'amour de lui, qui approche de ce qu'il a souffert pour l'amour de vous, et de la manière dont il récompensera ce que vous lui aurez donné. Enfin, soit par amour, ou par crainte, ou par honte de manquer à votre devoir, ou par intérêt, ne pensez qu'à le servir et à travailler pour le contenter, puisque son extrême bonté et ses autres perfections demandent et méritent tout votre amour, quand il faudrait, pour le lui donner, vous faire une violence encore beaucoup plus grande. Car, n'a-t-il pas mérité tout votre amour, en vous faisant l'honneur de vous aimer le premier, et pourriez-vous le lui refuser sans ingratitude ? Pourriez-vous, par la même raison, n'avoir point de honte de ne désirer pas de vous acquitter d'une dette si juste ? Et pourriez-vous, sans renoncer à un intérêt qui vous importe de tout, ne vouloir pas gagner son affection par la vôtre, et vous gagner vous-même en vous sauvant ? Il n'y a point en cela de milieu, puisque vous ne sauriez vous sauver sans

l'aimer. Quand vous seriez maîtresse de tout le monde, et voudriez le lui donner, vous ne pourriez lui payer ce que vous lui devez, à moins que de lui donner votre cœur; non que ce soit une digne récompense des obligations que vous lui avez, mais parce que c'est la seule chose qu'il vous demande.

A quoi pensez-vous, avares, de vous appliquer avec tant de travail à des trafics non-seulement inutiles mais dommageables? Entrez dans cette heureuse banque que Dieu vous ouvre, et rien ne vous sera plus facile que de vous enrichir, puisque vous n'aurez qu'à l'aimer pour le posséder lui-même qui est la source inépuisable de tous les biens. A quoi pensez-vous ambitieux de ne point travailler à acquérir cette couronne sans prix en vous repentant d'avoir offensé Dieu, en admirant son infinie grandeur et en méprisant le néant du monde? Venez tous, grands et petits, à ce grand festin où il vous appelle. Serait-il possible que nous fussions sourds à sa voix et que nous demeurassions toujours enfoncés dans la fange des choses terrestres après l'expérience que nous faisons à toute heure du peu de satisfaction qu'elles nous donnent? Ne différons pas davantage à changer de vie, à nous conduire d'une autre manière envers Dieu, à n'avoir d'autre objet que lui, à déclarer la guerre à ses ennemis qui sont nos propres affections et à lui préparer une demeure dans notre cœur en lui en découvrant tous les desirs. L'écriture le nomme *le désiré de toutes les nations* (Aggée, II) et il ne veut venir que dans les âmes qui le désirent et l'en prient avec ardeur. Mais il faut extrêmement prendre garde à ne pas faire cette prière sans savoir que lui offrir et de quelle sorte le traiter. Après qu'il nous aura fait la faveur de vouloir venir, rien ne lui sera plus agréable que de bien préparer notre cœur, de faire provision de bonnes œuvres, d'être dans le repos et le silence afin de le pouvoir entretenir à loisir, d'exercer la charité envers notre prochain et de satisfaire ainsi à nos devoirs comme si nous étions prêts de sortir de cet exil pour aller au ciel. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous y conduire.

LETTRE XLV.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à beaucoup aimer Dieu et à pratiquer l'oraison.

Je n'ai pas reçu, madame, toutes les lettres que vous me mandez m'avoir écrites. Mais encore que l'on m'en ait rendu plusieurs auxquelles je n'ai pas répondu, j'espère que Dieu qui m'a donné une si grande affection pour votre salut vous fera connaître que ce n'a pas été manque de souvenir et de le désirer, ce qui me console dans les plaintes que vous me faites.

Ne vous découragez point, ma chère sœur en Jésus-Christ, de ce que vous n'avez pas le don des larmes, mais considérez l'ardent amour que ce divin enfant, qui ne vient que de naître, vous a témoigné, et que votre cœur ne s'endurcisse pas au lieu de s'amollir devant ce grand feu qui peut fondre les pierres les plus dures. Qu'aimez-vous, si vous ne l'aimez de toutes vos forces? Que regardez-vous, si vous ne le regardez? A qui êtes-vous, si vous n'êtes à lui? A quoi pensez-vous, si vous ne pensez à lui? De quoi parlez-vous, si vous ne parlez de lui? et de quoi s'occupe votre esprit, sinon de lui qui a été tellement occupé de vous qu'il a passé près de trente-trois ans à déplorer votre perte, à penser aux moyens de vous sauver, a été ensuite crucifié et a permis qu'on lui ait ouvert le côté afin de vous faire voir dans son cœur la place que son amour pour vous vous y destinait. Aimez, madame, celui qui, dès le moment qu'il vint au monde, vous témoigna son amour par les pleurs dont il arrosa sa crèche. Aimez celui qui, huit jours

après, répandit son sang pour l'amour de vous. Il ne savait pas encore parler, et son amour se faisait déjà connaître par ses œuvres. Que si étant encore enfant il vous a donné tant de preuves de son amour, que dirai-je de celui qu'il vous a témoigné dans la suite par ses travaux, ses douleurs et ses souffrances qui ont toujours été en augmentant jusqu'à la croix ? Aimez donc celui qui vous a aimé le premier et qui vous aime encore, maintenant qu'il est dans le ciel. Puisqu'il procure votre bien avec tant d'ardeur ne le servez pas avec négligence. Oubliez tout le reste pour ne vous attacher qu'à lui. Quoique vous tombiez dans plusieurs manquements ne laissez pas de vous donner tout entière à lui. Sachez qu'autant que vous arrêterez vos yeux sur les créatures, il détournera les siens de vous : et que sera-ce donc, si vous vous partagez entre lui et elles ? Vous avez renoncé au monde et vous êtes donnée à Dieu ; gardez-vous bien de vouloir reprendre ce que vous lui avez donné, vous perdriez tout ce qu'il vous a promis. Saint Paul dit *qu'une fille qui s'est donnée à Dieu doit être sainte de corps et d'esprit et n'avoir plus d'autre soin que de lui plaire* (I Cor., VII). Si vous en usez de la sorte tout ce que vous ferez sera bien fait ; et que pouvez-vous désirer davantage sinon que Dieu se plaise d'être avec vous puisque les anges s'en contentent ?

Je ne sais comment va votre oraison, et je serais fort fâché qu'elle se refroidit. Vous sentiriez votre âme s'affaiblir de telle sorte que vous vous trouveriez très-différente de ce que vous étiez auparavant. Car il n'y a que Dieu qui vous puisse donner de la force et vous ne sauriez par vous-même faire que des chutes. Il ne communique ses faveurs qu'à ceux qui sont vigilants dans l'oraison, et reprend sévèrement ceux qui s'y endorment, en leur disant, comme à saint Pierre : *N'avez-vous pu durant une heure veiller avec moi ?* Il faut vous éloigner des entretiens des créatures pour pouvoir communiquer avec le Créateur, puisque vous savez que ces deux choses ne s'accordent pas. Demeurez en solitude dans votre cœur et comme exilée, afin de demander en cet état à Notre-Seigneur de vous venir visiter comme une orpheline et une étrangère. Vous savez qu'il n'y a point de joie pareille à celle d'être seule avec lui : et ignorez-vous que si après avoir cherché ailleurs nos consolations, nous voulons nous rapprocher de lui par de saints entretiens, il se caché de nous ou nous lance jusqu'à ce que nous lui promettons de ne plus tomber dans une semblable faute ? Ce n'est pas l'aimer que de lui donner sujet de nous redire souvent la même chose ; et il n'y a point de soin que nous ne devions prendre pour connaître sa volonté et l'exécuter. Que si notre lâcheté nous y fait manquer il faut en avoir un très-grand regret et redoubler nos soins pour ne point mécontenter celui qui doit être la lumière de nos yeux et le cœur de notre cœur. Puisque vous l'aimez, madame, aimez-le beaucoup ; puisque vous faites profession de vouloir le servir, servez-le bien ; et puisque vous l'avez choisi pour votre partage, renoncez à tout le reste. Si vous désirez d'habiter dans son éternel palais, méprisez ces viles cabanes qui ne sont couvertes que de chaume et qui tomberont bientôt par terre. Si vous prétendez d'avoir place dans le ciel avec les anges, humiliez-vous de telle sorte que vous vous considériez comme méritant d'être foulée aux pieds par les moindres personnes de votre maison. Ne craignez point d'être méprisée, puisque l'on a méprisé ce divin Sauveur qui est l'objet de votre amour, et qu'il le permet afin de vous relever par ce mépris que l'on fait de vous ; et ne flattez point votre chair lorsque vous voyez celle de votre divin Epoux déchirée à coups de fouet et percée par des clous. Car nous ne devons plus considérer notre chair puisque Jésus-Christ a rompu cette funeste alliance que nous avions avec elle avant qu'il nous eut fait la grâce de venir et de vivre en nous pour éta-

blir une nouvelle alliance toute spirituelle et qui n'eût rien de charnel. Pour cela rompez de telle sorte avec le monde que vous puissiez dire : *Je n'ai plus rien à craindre, car j'ai vaincu le monde (Jean, XVI)*. Ne soyez touchée ni de l'honneur ni du déshonneur, et considérez-les seulement comme un bruit qui passe et s'évanouit. Baissez la tête sous le joug de Jésus-Christ et établissez votre demeure dans ses plaies où il est dit que la colombe, qui est l'âme, le cherche avec simplicité de cœur (*Cant., II*). Et, enfin, puisque vous voulez être toute à lui, oubliez-vous vous-même et tout le reste. Il vous a reçue pour sienne, il ne vous abandonnera pas, pourvu que vous ne l'abandonniez point, mais tiendra ce que je vous ai promis en son nom. Soyez-lui fidèle jusqu'à la mort, et il vous donnera, dans la compagnie de tous les saints, cette couronne de vie et d'une vie éternelle dont le bonheur surpasse tout ce que l'œil a jamais vu, l'oreille a jamais entendu et que la langue ne peut exprimer. Je conjure par lui-même ce Dieu tout-puissant de vous faire cette grâce, et que les personnes qui vous ont vu écrire la lettre que j'ai reçue de vous y aient part. Jésus-Christ soit avec vous toutes.

 LETTRE XLVI.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DES PEINES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES.

Il l'instruit des moyens d'y remédier et de se guérir de ses scrupules.

La paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit toujours avec vous. Deux choses, à mon avis, causent vos peines : l'une ce que votre corps souffre, et l'autre, votre déplaisir de ce qu'il vous semble que Dieu n'est pas satisfait de vous, parce que vous ne le servez pas comme il le désire. Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez vous ne trouvez nulle consolation, et je ne doute point que ce que souffre votre âme ne vous soit beaucoup plus sensible que ce qu'endure votre corps. Car, lorsque l'on a dessein de plaire à Dieu on supporte avec plaisir, pour l'amour de lui, toutes sortes de travaux; mais l'âme ne supporte pas si facilement la douleur qu'elle ressent des péchés qu'elle a commis ou croit avoir commis contre lui; et elle verrait volontiers croître ses peines corporelles pour se délivrer des spirituelles, parce qu'il n'y a point de ver qui ronge tant le cœur que celui de la conscience. Que si, dans cet état où vous vous trouvez, Dieu vous faisait connaître, par l'entremise de quelqu'un de ses serviteurs, le bonheur que c'est d'être à Jésus-Christ, toutes vos peines s'évanouiraient avec la même facilité que le son de la harpe de David chassait le démon qui tourmentait Saül (*I Rois, XVI*). Car il n'y a point d'âme si désolée dont la joie de connaître les grandeurs de Jésus-Christ ne dissipe la tristesse et la défiance, à moins qu'elle fût si malheureuse que de ne pas profiter de cet avantage. C'est pourquoi les anges dirent aux pasteurs : *Nous venons vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David il vous est né un Sauveur qui est le Christ et le Seigneur (Luc., II, 10)*. Et le Saint-Esprit avait dit par Isaïe, parlant en la personne de Jésus-Christ, la même chose en ces termes : *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi. Il m'a consacré par son onction. Il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs qu'ils vont être délivrés, et aux aveugles qu'ils vont recouvrer la vue, comme aussi pour publier l'année des miséricordes et des grâces du Seigneur et le jour auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres (Isaïe, LXI)*. Ce n'est, madame, que manque de profiter des consolations qu'une si grande nouvelle vous doit donner que vous êtes tombée dans cette excessive affliction. Ce n'est que pour avoir détourné vos yeux de ce Sauveur qui a bien voulu être attaché à la croix afin que tous

ceux qui l'y regarderont avec une vive foi et avec amour ne périssent point; et vous n'avez au contraire considéré que vous-même et que vos œuvres, ce qui est un chemin égaré où l'on ne saurait trouver ni consolation ni repos. Car, comme un arbre ne porte des fruits que selon son espèce, comment nos œuvres pourraient-elles produire le repos et la paix, puisque, si elles ne sont pas des péchés comme elles le sont dans la plupart des hommes, elles sont pleines de tant de taches qu'Isaïe les compare à ces sortes de linges qui font mal au cœur? Ainsi, bien loin de donner quelque consolation, les remords qu'elles causent sont plutôt un sujet de répandre des larmes, comme saint Bernard témoigne lui être arrivé à lui-même, lorsque, parlant à son âme qu'il nomme sa vigne, il dit : *Combien de fois avons-nous été trompés par les artifices du démon dans le temps que nous commençons à veiller avec attention sur nous-mêmes? Combien de bonnes œuvres comme autant de grappes de raisin ont-elles été étouffées par la colère? Combien la vanité en a-t-elle corrompu? Combien la gourmandise en a-t-elle détruit? Combien notre mauvaise humeur en a-t-elle fait aigrir? Combien notre défiance en a-t-elle empêché de mûrir? Et combien nos emportements en ont-ils fait avorter?*

On peut juger, par ces paroles d'un si grand saint et par ce que nous en expérimentons tous les jours, que bien loin de trouver la joie et la paix, lorsque l'on ne s'appuie que sur une chose aussi faible que nous sommes, on ne saurait éviter de tomber dans l'inquiétude et le trouble; car quel moyen de ne pas trembler, en considérant combien nos actions sont contraires à la loi de Dieu, puisqu'elle imprima une telle terreur dans l'esprit de son peuple, lorsqu'il la leur donna sur le mont de Sina, qu'ils dirent à Moïse : *Que le Seigneur ne nous parle plus; car nous mourrions, s'il continuait de nous parler (Exode, XX).*

Ne puis-je donc pas croire, madame, que l'appréhension, pour le présent et encore plus pour l'avenir, de ces terribles châtimens dont la loi menace ceux qui y contreviennent, jointe aux remords de la conscience, est un tourment si insupportable, qu'il peut passer pour une espèce d'enfer? On devrait nous dire alors ce que l'on dit à ceux qui traversent un torrent : Ne regardez pas en bas; car la vue de la rapidité de l'eau vous étonnerait de telle sorte, que vous vous noieriez; mais regardez en haut, et vous passerez sans péril. Ces eaux si dangereuses sont nos œuvres que nul, quelque juste qu'il soit, ne saurait considérer sans effroi, tant elles sont défectueuses devant le juste jugement de Dieu. Ce qui a fait dire à David (*Ps. CXLII*) : *Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur.* Ce n'est pas qu'il n'y en ait de bonnes et d'agréables à Dieu; mais nous ne saurions, comme dit saint Augustin, *considérer le cours de notre vie sans avoir sujet de répandre des larmes.* Ainsi, au lieu de ne regarder que nous-mêmes, nous devons, avec une douleur mêlée d'espérance, lever les yeux vers le ciel, pour regarder Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est si plein de miséricorde, et a tant mérité en notre faveur, qu'il console les affligés et enrichit les pauvres.

Vous voyez, madame, par ce que j'ai dit, que les chrétiens qui se veulent sauver ne doivent pas mettre leur confiance dans leurs propres forces et dans leurs œuvres, mais seulement dans la grâce que les œuvres de Jésus-Christ ont méritée et qu'il a bien voulu, par son infinie bonté communiquer à ceux qui, par leur foi et leur pénitence se soumettront entièrement à sa volonté, selon ces paroles de saint Paul : *Il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent (Hebr., V).*

Ayant un tel appui que celui d'un Dieu fait homme qui nous donne part à ses mérites, pouvons-nous craindre, puisque l'ouvrage de notre

salut doit beaucoup plutôt être attribué à la grâce que Dieu nous fait par Jésus-Christ, qu'à nos forces et aux fruits de nos travaux, et qu'il aime mieux que nous la considérions comme une faveur qu'il nous fait que comme une dette qu'il nous paie? Car chacun peut payer ce qu'il doit, mais il n'appartient qu'à la bonté inconcevable d'un Dieu de donner pour nous son propre Fils, de nous prendre pour ses enfants et ses héritiers, de nous inspirer le courage de le servir en cette qualité et de nous enrichir de ses bienfaits, pourvu que nous en ayons la reconnaissance que nous devons. C'est ce qui a fait dire à saint Paul : que *la grâce de Dieu est la vie éternelle (Rom., VI)*. Car, encore que nos mérites soient nécessaires pour l'obtenir, leur principale valeur ne vient pas de la part de l'homme, mais de la grâce de Dieu et de ce que les hommes sont incorporés en son Fils unique; ce qui montre que toute la louange est due à Dieu et à sa grâce. En quoi il y a la même différence qu'entre un héritage qui se donne à des enfants obéissant à leur père et qui le servent avec amour, et le salaire qui se paie à des étrangers pour le prix de leur travail. Mais encore que nous regardions cet héritage comme une succession que nous avons droit de prétendre, nous ne devons pas laisser de l'acquérir par nos bonnes œuvres, ce qui fait qu'on peut aussi lui donner le nom de salaire. Il ne faut pas néanmoins agir en cela avec un esprit de mercenaires, mais avec un esprit de véritables enfants qui servent leur père avec plaisir, et dont, les services sont plutôt des récompenses qu'un salaire. Puis donc que cela se passe entre un père et des enfants, il ne faut pas que ceux qui manquent de confiance s'imaginent que pour chaque parole ou chaque action qui n'est pas entièrement conforme à la volonté de leur père il les déshérite aussitôt, parce, comme je l'ai dit, que la confiance qu'ils ont d'arriver à cette succession n'est pas principalement fondée sur leurs forces et sur leurs œuvres. Car, si cela était, où en serions-nous de n'avoir, dans une chose si importante qu'un si faible appui, et que s'il nous manquait, il ne nous resterait aucun moyen de recouvrer la grâce que nous aurions perdue, ni aucune espérance de posséder cet héritage céleste? Au lieu que notre espérance étant fondée sur la miséricorde de Dieu qui nous veut sauver par les mérites de Jésus-Christ, nous pouvons nous promettre de son entremise le pardon que nous ne pourrions obtenir par nous-mêmes.

Que si vous me dites qu'outre les mérites de Jésus-Christ nous avons besoin de faire de bonnes œuvres et que la foi seule ne suffit pas, j'en demeurerai d'accord; mais non pas que pour obtenir le pardon de nos péchés et cet héritage céleste il y ait un nombre déterminé jusqu'auquel se doivent étendre ces bonnes œuvres. Car quiconque a la foi, l'espérance et l'amour qui lui donnent le moyen d'obéir aux commandements de Dieu et de son Eglise, il est en grâce et sera sauvé après avoir passé par le purgatoire.

Ainsi comme je pense savoir quel est l'état de votre âme, j'ose vous dire de la part de Dieu par ce que j'en puis connaître, qu'il est content de la vie que vous menez, et que, pourvu que vous y perséveriez, vous pouvez espérer de sa miséricorde qu'il vous sauvera. Que si vous avez une si basse opinion de la bonté de Dieu et des mérites infinis de Jésus-Christ et de sa miséricorde, que vous croyiez qu'une personne ne sera point sauvée si elle n'est arrivée à un point de perfection tel que vous vous imaginez qu'il doit être et que vous le désirez, vous vous trompez, puisque tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ ne sont pas parfaits; et vous devez appréhender qu'il vous dise un jour: Si vous avez cette créance, je ne vous sauverai pas.

Cessez donc d'avoir des sentiments si peu dignes de l'infinie bonté de Dieu et remerciez-le de la grâce qu'il vous a faite, par le moyen de son

Fils, de vous prendre pour sa fille, et de vous promettre part à son héritage lorsqu'il vous inspira le sentiment de vous confesser avec douleur de vos péchés, et de vous résoudre à le servir fidèlement à l'avenir. Ce ne sont pas nos mérites, mais les mérites de Jésus-Christ qui peuvent nous obtenir de semblables grâces. Continuez donc avec joie vos saints exercices : quand vous tomberez, efforcez-vous de vous relever par le moyen des sacrements ; et quoique vous ne soyez qu'une femme imparfaite, ne vous imaginez pas qu'il vous prive de l'héritage du ciel, puisque encore qu'entre les enfants d'un même père, il s'en trouve quelqu'un de beaucoup inférieur aux autres en bonnes qualités, le père ne laisse pas de lui donner quelque part à sa succession ; les péchés véniels ne nous empêchent pas d'hériter, parce qu'on en obtient le pardon ou dès cette vie ou dans le purgatoire : et s'ils sont mortels, la pénitence y remédie, tant est grand l'amour que Dieu nous porte par Jésus-Christ dont l'infinie bonté a voulu nous donner ce moyen de réparer nos manquements, et qu'au défaut de notre vertu nous trouvions dans ses mérites le remède et la force qui nous sont nécessaires pour l'avenir.

La bonté de Dieu n'ayant point de bornes, il me semble, madame, que l'une de vos grandes fautes est de n'y avoir pas assez de confiance. Vous demeurez d'accord, d'un côté, de son absolu pouvoir et de l'horreur que l'on doit avoir du péché, parce qu'il lui est entièrement opposé : et d'un autre côté, vous jugez trop basement de sa bonté, n'étant pas assez persuadée que par la grâce inconcevable qu'il nous a faite de nous donner son Fils, il use de miséricorde envers ceux qui s'étaient rendus indignes de son amour, afin de les en rendre dignes par le moyen de la pénitence, et les mettre en état de recevoir ses faveurs au lieu des châtimens qu'ils méritaient.

Cette créance que Jésus-Christ mérite pour nous, et que nous ne saurions rien mériter par nous-mêmes tourne à sa gloire. Car elle nous porte à donner à Dieu la louange de toutes, qui lui est la plus agréable, qui est de reconnaître son infinie bonté envers nous et que nous ne pouvons la mériter, puisque autrement la grâce que les pénitents reçoivent par Jésus-Christ, ne serait plus une grâce, mais une dette, comme dit saint Paul (*Rom. XI*) ; et que si Dieu donnait le paradis aux hommes comme le leur devant à cause de leurs œuvres sans qu'on en pût rien attribuer à la grâce, ce ne serait non plus aussi une grâce. Ainsi l'on ne gagne point le ciel par les seules œuvres, mais il faut qu'elles soient jointes à la grâce par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de qui et d'elle toutes nos œuvres tirent leur prix et leur mérite pour nous acquérir un aussi grand bien qu'est un royaume éternel.

Dieu voulait dans les premiers siècles être considéré comme juste, sévère, sage, puissant, et par conséquent très-redoutable ; mais depuis la nouvelle manière dont il a agi dans les siècles suivants, il veut que nous lui donnions de nouvelles louanges. Car qu'y a-t-il de plus nouveau et de plus étrange, que de voir qu'un Dieu se soit fait homme, ait été pauvre et ait souffert toutes sortes de travaux, quoiqu'il fût la richesse, le repos et la joie du ciel et de la terre, et de le voir enfin mourir sur une croix, quoiqu'il soit la source éternelle de la vie ? Ces œuvres nouvelles et cet amour nouveau produisent de si grands effets en faveur des hommes, que nous ne saurions trop en louer Dieu, et lui donner plus souvent le nom de bon et de miséricordieux que celui de sage, de puissant et de juste : et rien ne peut tant consoler ceux qui ne le servent pas avec assez de chaleur, que de penser qu'il est si riche en amour et en miséricorde, qu'il nous aime et nous souffre, encore que nous ne répondions pas, comme nous le devrions, à son amour et à sa bonté.

Si ce que vous m'écrivîtes une fois , que vous étiez persuadée que Dieu vous aimait , est demeuré gravé dans votre cœur , je n'aurais pas eu besoin , madame , de faire une si longue lettre pour vous le persuader. Car si Dieu vous aime , qu'est-ce qui peut vous attrister ? Ne savez-vous pas ce qu'a dit saint Augustin : Que Dieu n'abandonne point ceux qu'il aime. O bonté éternelle et infinie , qui aimez ceux mêmes qui s'éloignent de vous , leur inspirez le désir de faire pénitence , et les attirez à vous , quoiqu'il n'y ait rien en eux digne de votre affection , mais au contraire , tant de choses dignes de votre haine ! comment après les avoir ainsi tirés à vous lorsqu'ils étaient vos ennemis , n'espéreront-ils pas que vous les souffrirez lorsqu'ils sont devenus vos enfants ? Quoi mon Dieu ! croirons-nous qu'après nous avoir pardonné tant de grands péchés , vous ne nous en pardonneriez pas de moindres ? Je sais qu'en quelque manière , on les peut considérer alors comme étant encore plus grands , parce que l'on a plus de connaissance de votre infinie bonté et reçu de vous de plus grandes grâces. Mais ces péchés sont beaucoup moindres en eux-mêmes et moins dangereux à cause que l'on connaît mieux que l'on ne faisait votre miséricorde et le remède salutaire des sacrements que vous avez établis dans votre Eglise en faveur des pénitents , par les mérites de Jésus-Christ : ce qui fait que l'on a plus de sujet et de moyens de vous demander pardon et d'espérer de l'obtenir.

Ainsi mon Dieu , chacun de nous peut vous dire : Si vous voulez que mes chutes vous attirent de nouveaux sujets de louange , et m'obliger de publier que par un excès de bonté vous avez sauvé une personne aussi méchante que je suis , soyez-en béni à jamais , et que mes actions , soit bonnes ou mauvaises , contribuent à l'augmentation de votre gloire. Vous sauvez les uns , Seigneur , en les empêchant de tomber : Vous sauvez les autres en les relevant de leurs chutes ; et quoique je souhaitasse d'être du nombre des premiers , je ne laisserai pas d'espérer qu'encore que je sois tombée , vous m'aidez à me relever et à continuer de marcher. Loué soyez-vous à jamais , mon Sauveur , de m'avoir enseigné un remède capable de guérir mes maux : de m'avoir appris sur quoi je dois m'appuyer pour ne point tomber : à qui si je tombe je dois tendre la main pour me relever : à qui je dois rendre des remerciements de m'avoir relevée ; et à qui je dois demander pardon quand j'aurai péché. O Jésus ! le bienheureux Fils de Dieu et de la très-sainte Vierge , Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde et intercédez pour nous envers ce Père éternel , Seigneur , qui êtes la consolation des affligés , la richesse des pauvres , la force des faibles , et toute notre espérance : que puis-je dire qui soit digne de vous ? Vous êtes le protecteur des orphelins , la justification des pécheurs , l'époux de nos âmes , le bouclier qui recevez les coups de la justice de votre Père que méritent nos péchés , le mur , le rempart et la tour qui nous couvrent et nous défendent. Vous êtes la vie qui par votre mort nous avez rendu la vie ; vous êtes la justice , qui par le mépris qu'en ont fait les hommes , nous a justifiés devant Dieu en nous rétablissant dans la grâce : étant condamnés , vous nous avez absous ; en prenant sur vous les malédictions prononcées par la loi , vous nous avez attiré les bénédictions de Dieu ; vous étant abaissé jusqu'à mourir entre deux larrons , vous nous avez élevés jusqu'à avoir place avec les Anges ; et après avoir passé pour criminel dans Jérusalem et été ensuite déshonoré , abandonné , tourmenté et crucifié sur le Calvaire , vous nous avez fait mériter la grâce d'être en la compagnie de Dieu sur cette montagne sainte du ciel où nous jouirons du fruit de vos bienheureux travaux. Comment pouvons-nous , mon Sauveur , considérer cette multitude incroyable de bienfaits sans vous donner mille bénédictions ? C'est

dans ce merveilleux amour, que vous nous portez, que nous mettrons notre gloire et notre confiance, et non pas dans cel amour pour vous que nous avons tant de honte qui soit si faible. C'est en cela que consistent notre richesse et notre espérance, et que nous pouvons nous confier pour dire avec saint Paul : *Je sais qui est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour* (II Tim., I, 12). Que si l'on nous demande, Seigneur, pourquoi nous parlons de la sorte, nous répondrons avec saint Augustin, que c'est parce qu'il vous a plu nous considérer comme vos enfants; que nous savons que vous êtes tout-puissant pour faire du bien à ceux que vous aimez, et si véritable, que vous ne manquez jamais à vos promesses; que vous êtes le fondement inébranlable sur lequel nous devons établir notre confiance, et que nous croyons fermement que la plus grande partie de nos actions étant comme un roseau brisé qui nous percerait plutôt la main que de nous soutenir, si nous voulions nous y appuyer, il n'y en a de bonnes que celles qui tirent leur valeur de la grâce que vos mérites nous ont acquise. Ce n'est qu'en ces mérites et en cette grâce que vous nous avez procurés que nous nous glorifions, mon Sauveur, et non pas en notre faiblesse. Nous confessons en votre présence que nous étions pauvres, nus, faibles, pécheurs et redevables à votre justice avant que nous eussions commencé à vous servir, et que nous vous avons encore offensé depuis. Mais nous reconnaissons en même temps que vous pardonnez à ceux qui implorent votre miséricorde avec un cœur abattu de douleur, parce que votre bonté étant plus grande que notre malice, nous avons encore plus de sujet de nous confier en vous que de nous défier de nous-mêmes. Ainsi, nous considérons comme une grande faveur que vous nous avez faite, ce que nous ne nous confions pas en une justice qui nous soit propre, mais en celle dont vous nous favorisez par vos mérites, qui fait que quelque peu considérables que soient nos travaux, ils vous seront agréables et nous procureront la vie éternelle. C'est ainsi que dans la confiance que vous nous conserverez cet amour et cette foi dont nous ne sommes redevables qu'à votre miséricorde, nous espérons fermement que vous nous sauverez, en nous accordant la pardon de nos offenses, avec cette tendresse d'un père qui pardonne à ses enfants, quoiqu'ils s'en soient rendus indignes.

Affermissons-nous donc, madame, dans cette confiance en l'amour de Notre-Seigneur; espérons la gloire qu'il nous a méritée, et puisqu'il nous donne sujet de croire que nous sommes en sa grâce, travaillons de tout notre pouvoir pour accroître cette grâce par l'observation de ses commandements. Changeons en confiance, par le moyen de la pénitence et des mérites de Jésus-Christ, la défiance que nos fautes seraient capables de nous donner, et soyons persuadés que nous pouvons, non-seulement dans les grandes actions, mais dans les moindres, nous rendre agréables à Dieu suivant ces paroles de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez; faites tout pour la gloire de Dieu* (I Cor., X, 31). C'est le moyen de vous mettre l'esprit en repos en considérant que, puisque Dieu nous regarde comme ses enfants, tout ce que nous faisons qui n'est pas contraire à sa loi lui pourra plaire. Mais parce que cette qualité d'enfant de Dieu est si relevée que nous ne pouvons la prétendre par nous-mêmes, Jésus-Christ nous l'a acquise pour nous rendre participants de l'amour que son Père a pour lui. Et comme nous devons lui attribuer tout ce que nous faisons de bon, nous sommes obligés de croire que ce qui nous arrive est pour notre bien, elle recevoir avec action de grâces. Car il ne tend jamais de pièges aux siens; mais son amour paternel veut qu'ils tirent du bien de tout, et nous donner par-là des marques du soin

qu'il lui plaît d'avoir de nous. Gardons-nous donc de nous en attrister, ainsi que font ceux dont les faveurs qu'ils reçoivent de Dieu ne font qu'augmenter la défiance, ce qui leur fait croire dans la prospérité que Dieu ne les favorise que pour les récompenser en ce monde et les condamner en l'autre, et leur fait dire dans l'adversité que ce qu'ils souffrent n'est que le commencement de leur condamnation éternelle. Ce n'est pas là la manière dont doivent agir ceux qui désirent de servir Dieu. Il faut qu'ils croient dans l'un et l'autre de ces deux états qu'il veut les assister et les sauver, parce que son intention est que nous soyons consolés par les marques qu'il nous donne de son amour. Conformons-nous donc à sa volonté si nous désirons de vivre en repos, puisqu'autrement notre vie ne serait qu'un martyre continuel. Soyons fermes dans notre confiance en lui sans nous appuyer sur nous-mêmes qui ne sommes que faiblesse, et ne pensons pour lui obéir qu'à souffrir avec amour et avec courage tout ce qui nous arrivera. A quoi pouvez-vous mieux, madame, employer ces sens dont vous lui êtes redevable, qu'en le servant en la manière qu'il lui plaira; et puisqu'il s'est revêtu d'une chair, qui par sa parfaite température l'a rendu si sensible aux douleurs qu'il voulait souffrir pour nous, soyez bien aise que la délicatesse de votre naturel vous rende si sensible à celles que vous endurez pour l'amour de lui, et ne doutez point qu'il ne soit satisfait du bon usage que vous en ferez. Je souhaite que vous vous mettiez l'esprit en repos et agissiez en la manière que je l'ai dit, tant pour ce qui regarde votre âme que pour les affaires de votre maison, avec une ferme créance que, puisque Dieu vous a mise en l'état où vous êtes, il vous fera la grâce de lui en rendre un fidèle compte.

Que si ces avis ne suffisent pas pour vous guérir des défiances qui vous sont si préjudiciables, il ne me reste qu'à prier Dieu de vous rassurer lui-même en vous faisant espérer, par les marques d'être en sa grâce, qu'il vous a déjà données, et vous donnera encore, qu'il vous conduira dans cette céleste patrie où vous ne le verrez pas seulement, mais le posséderez à jamais. C'est de lui seul que vous devez attendre un si grand bonheur, puisque pour pouvoir donner un Dieu, il faut être Dieu.

LETTRE XLVII.

A UNE FEMME DÉVÔTE QUI S'AFFLIGEAIT DE N'ÊTRE PAS DANS LE REPOS D'ESPRIT QU'ELLE SOUHAITAIT.

Il l'exhorte à persévérer dans la vertu et dans la confiance en Dieu.

L'Écriture dit que le frère qui est assisté par son frère est comme une place forte. Ainsi, encore que j'aie plus besoin d'être assisté par vos prières que vous de l'être par les miennes, le soin que Dieu m'a engagé de prendre de votre âme, joint à l'emploi qu'il lui a plu me donner dans son Église, me fait oublier mon incapacité pour vous encourager dans le chemin où il vous a fait entrer par sa bonté.

Ne croyez pas, ma sœur, que Dieu, après vous avoir créée et rachetée, ne vous ait appelée à lui que pour vous mettre à l'heure même dans le repos où vous désirez peut-être d'être. Il faut auparavant que de manger le pain des consolations battre le grain ou, pour mieux dire, être vous-même brisée par le fléau des tribulations. Ne vous imaginez pas que l'on jouisse toujours de cette parfaite paix dont Dieu dit par Isaïe : *Si ce peuple avait observé mes commandements, il aurait joui d'une paix qui aurait été comme un ruisseau qui coule sans cesse (Isaïe, XLVIII); et comme saint Paul dit : Nous paraissions tristes, mais nous sommes toujours dans la joie (II Cor., VI).* Et ailleurs : *Réjouissez-vous toujours au*

Seigneur, et je vous le répète encore, réjouissez-vous ! Mais il faut remarquer que plusieurs se trompent en s'étonnant de ce que l'accomplissement des promesses de Dieu n'est pas aussi prompt qu'ils s'imaginaient qu'il devait être, et doutent ainsi de la vérité de ses paroles par l'impatience de jouir des biens qu'il leur a promis : *C'est une chose abominable*, dit l'Écriture, *de prêter aujourd'hui et de redemander demain ce que l'on a prêté* (Eccl., XX). L'on peut dire la même chose de ceux qui, ayant renoncé à leurs plaisirs pour servir Dieu, prétendent qu'il leur donne aussitôt des consolations en récompense du peu qu'ils ont abandonné pour l'amour de lui. Jacob servit durant quatorze ans Laban pour avoir Rachel (Gen., XXIX); et les Israélites, après être sortis de l'Égypte, qui représente le péché, marchèrent durant quarante ans dans le désert pour arriver à l'heureuse terre que Dieu leur avait promise, qui représente le ciel où nous jouirons d'un parfait repos, et l'on commence même quelquefois d'en goûter quelque chose dès cette vie. Ne vous affligez donc pas, ma sœur, avant le temps, si vous ne voulez perdre ce que Dieu vous a promis d'accomplir lorsque le temps en sera venu. Considérez ce que dit l'Écriture : *L'héritage que l'on se hâte d'acquiescer ne sera point béni de Dieu* (Prov., XX). Le Seigneur veut qu'au milieu de mille peines, qui sont comme autant de pièges que le diable nous tend pour nous faire tomber dans l'impatience et le désespoir, notre espérance ne s'ébranle point, et que nous demeurions en repos. Considérez que si la vertu n'est pas combattue elle ne saurait être éprouvée, et que si elle n'est éprouvée on ne doit guère l'estimer. Il en est de même de la chasteté, de la patience, de la foi, de l'espérance et des autres vertus. Ainsi, vous ne devez pas trop vous assurer d'en avoir si vous ne sentez de semblables combats se passer en vous. C'est ce qui a fait que saint Paul donne tant de louanges à Abraham, parce qu'il espéra contre l'espérance que Dieu accomplirait la promesse qu'il lui avait faite. Il n'y a pas sujet d'estimer la confiance qu'a une personne qui n'a que des consolations et ne sent rien en elle qui la sollicite de la perdre; et la foi la plus agréable à Dieu est celle qui ne demande pour croire, ni des miracles, ni des raisons. L'amour dont il est le plus content, est celui que nous lui témoignons dans les adversités; l'espérance dont il est le plus satisfait, est dans l'opposition que nous rencontrons à nos espérances; la patience qui lui plaît le plus, est celle que nous conservons sans avoir aucune consolation ni intérieure ni extérieure; et la confiance qui lui agréa davantage est celle qui, malgré plusieurs sujets de nous défier, nous rend inébranlables dans notre assurance en sa parole. Car il veut que nous éprouvions par ces combats combien il est véritable et fidèle en ses promesses, ce qui ne se peut si bien faire que dans les peines où il n'y a que le sentiment que nous devons avoir de lui qui nous empêche de succomber. Ce sentiment lui est d'autant plus agréable, qu'au lieu d'être accompagné de douceur, il ne l'est que d'amertume par le déplaisir de ce qu'il n'est pas tel que nous le désirerions pour répondre à une si haute opinion qu'est celle que nous sommes obligés d'avoir de son infinie grandeur; en quoi tout ce que nous pouvons faire est de nous jeter aveuglément entre les bras de sa bonté et de sa vérité qui assistent ceux qui combattent pour lui.

Lorsque nous sommes aussi persuadés que nous le devons être de cette immuable fermeté de Dieu, si élevée au-dessus de nos sens, il arrive souvent que pour nous récompenser de notre foi, il nous fait voir par des miracles ce que nous avons cru sans le voir, principalement quand il connaît qu'elle est si grande, que la vue de ces miracles ne la saurait augmenter.

Accoutumez-vous donc, ma sœur, à concevoir une opinion de Dieu digne de lui, encore que vous ne sentiez point ces goûts de dévotion si deli-

cieux à l'âme, et à manger du pain de douleur afin qu'il vous dise un jour : *Cessez de répandre des larmes, vos bonnes œuvres ne demeureront pas sans récompense (Jerem., XXXI)*. Contentez-vous pour le présent de porter la croix que Dieu vous envoie, il vous la rendra un jour aussi légère qu'elle vous paraît maintenant pesante; et que le nombre de vos ennemis ne vous fasse point de peur, il vous montrera son pouvoir en faisant que des géants soient mis en fuite par des sauterelles. Ne vous étonnez point aussi de n'être pas telle que vous devriez et que vous le désireriez. Sa patience et sa bonté sont inconcevables; et comme il sait quelle est notre faiblesse, la satisfaction que lui donne la justice des parfaits ne l'empêche pas d'agréer l'humble confession des imparfaits. Consolez-vous donc de la peine que vous causent vos fautes par la confiance que vous devez prendre en l'extrême bonté de Jésus-Christ; réjouissez-vous en lui, quoique vous ne voyiez en vous que des sujets de vous affliger; attendez de lui toute votre force, et acquittez-vous par lui de vos dettes : car votre foi, votre amour et votre dévotion pour ce divin Sauveur, joints à la connaissance de vos péchés, au regret de les avoir commis, et à la vue de votre misère feront qu'il se donnera lui-même à vous à proportion de la disposition où il vous trouvera pour recevoir une telle grâce. Adorez-le donc, efforcez-vous de vous l'acquérir, confiez-vous en lui, jouissez du bonheur d'être à lui, ayez recours à lui dans le besoin que vous avez d'un médecin; et ne trouvant point de consolation dans vous-même, cherchez votre consolation en lui. Le papier me manque; mais je ne manquerai jamais d'affection pour votre salut. Je prie Jésus-Christ qui est mort et ressuscité pour vous, de vous assister.

LETTRE XLVIII.

A UNE FEMME DÉVOTE QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES.

Il l'exhorte à les supporter en lui faisant voir l'avantage qu'elle en peut tirer; et que si elle les compare à celles que Jésus-Christ a souffertes, et qu'elle ait de l'amour pour lui, elles lui paraîtront petites.

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous. Vous vous trompez, ma sœur, si vous croyez que l'on puisse gagner le ciel sans passer par les travaux de cette vie. Que si le calice que Notre-Seigneur vous présente vous paraît amer selon la chair, ce n'est qu'une faiblesse humaine, puisqu'il a dit lui-même que la chair est faible. Mais si vous ne le recevez pas de sa main avec action de grâces pour vous guérir par ce moyen, vous vous rendez indigne de son amour et ferez un très-grand préjudice à votre âme, en perdant par votre impatience l'avantage que vous pourriez tirer d'une si grande faveur. Car ne vous imaginez pas que le royaume de Dieu, auquel nous aspirons, ne mérite pas que nous souffrions des travaux encore plus grands que ne sont les vôtres, puisque si cela était, Jésus-Christ dont la connaissance est infaillible n'aurait pas souffert, pour le gagner et nous l'acquérir, des tourments et des outrages si horribles. Mais comme le bonheur et la gloire de ce céleste royaume surpassent infiniment tout ce que l'œil a jamais vu, que l'oreille a jamais entendu, et que le cœur a jamais conçu (I Cor., II, 9); il a voulu que ses peines surpassassent tout ce que l'on en peut dire et penser, afin de nous obliger à ne trouver rien de difficile pour surmonter tous les obstacles qui nous empêcheraient d'arriver à cette félicité éternelle. En quoi il nous fortifie par l'assurance qu'il nous donne, que comme ses travaux ont été couronnés par un repos qui ne finira jamais, les nôtres le seront aussi; et que s'ils nous paraissent grands maintenant, ce n'est pas qu'ils le soient en effet;

mais c'est que notre amour pour lui n'est pas tel qu'il devrait être, sans quoi nous les trouverions légers et même agréables. Car ayant été déshonoré à cause de nous, et calomnié jusqu'à être nommé l'ami des pécheurs, peut-il y avoir des outrages qu'un chrétien ait de la peine à supporter? Si nous aimons véritablement ce divin Sauveur, nous trouverons l'honneur dans le déshonneur, le repos dans le travail, et la joie dans ce qui donne de l'horreur au monde.

Comme le royaume de Dieu est semblable à un trésor caché, si nous n'aimons les choses qu'autant qu'elles nous paraissent aimables, nous demeurerons toujours dans les sentiments de la chair sans pouvoir, selon ce que dit l'Apôtre, être agréables à Jésus-Christ. Rentrions donc dans nous-mêmes pour nous mettre en état de nous présenter devant ce Dieu crucifié. C'est le moyen de connaître que nous ne devons être touchés de rien de ce qui paraît dans le monde le plus difficile à supporter, mais seulement de nos péchés; et qu'être plus sensible aux choses temporelles qu'à ce qui regarde l'âme, est un mal que l'on ne saurait assez déplorer. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous afflige souvent dans le temporel pour nous porter par le désir de remédier à un mal qui nous est si sensible, à remédier aussi à celui que nous ne sentions pas. Car encore que nos âmes fussent comme mortes, nous n'avions garde de penser à les tirer de cet état, puisque nous ne nous en apercevions point. Mais ce Père des miséricordes nous frappe dans ce qu'il voit être plus vif en nous, afin que cette petite épreuve que nous faisons de sa rigueur nous porte à appréhender un châtement qui ne finira jamais. Ceux qui ont la crainte que l'on doit avoir d'un tel malheur, considèrent cette manière d'agir de Dieu comme une grande marque de son amour, et quelque rudes que soient ces peines passagères, elles leur paraissent douces, parce qu'elles leur procurent le salut. Quel avenglement au contraire est celui de ceux qui s'appliquent avec tant d'ardeur aux choses présentes, et pensent si peu à l'avenir? Ils savent que les maux de ce monde procurent des biens pour l'autre; mais ils ne laissent pas de se mettre en hasard d'être éternellement malheureux dans une autre vie, pourvu qu'ils se satisfassent en celle-ci. Y eut-il jamais une plus grande folie que de vouloir allier des choses aussi contraires que sont celles de pécher et se sauver, d'offenser un Dieu et de n'en être point puni? Car au lieu d'établir leur bonheur à se rendre agréables à cette suprême majesté, ils le mettent en la liberté de mal faire et de n'en être point châtiés.

Gardons-nous bien, madame, de nous engager dans un chemin qui conduit à un si effroyable précipice; prenons au contraire celui qui nous mène au ciel, quoiqu'il s'y rencontre des épines. Baissons la tête sous les coups que la main charitable de Dieu nous donne; rendons-lui grâces dans l'adversité comme dans la prospérité; croyons, quand il nous départ des faveurs, qu'il nous traite selon ce qu'il est; et quand il nous envoie des travaux, qu'il nous traite comme nous le méritons. Mais surtout reconnaissons que l'un et l'autre sont des marques de sa bonté, et principalement ces dernières, parce qu'elles nous sont d'autant plus utiles qu'elles nous sont moins agréables, et qu'un chrétien doit plutôt considérer ce qui est avantageux à son âme, que ce qui plaît à ses sens; ce qui le purifie de ses péchés, que ce qui le porte à en commettre; ce qui le fait imiter Jésus-Christ, que ce qui l'en détourne; et ce qui l'aide à marcher dans le chemin par où les saints sont arrivés dans le ciel, que ce qui l'engage dans celui par où l'on court fortune d'aller en enfer.

Ainsi, quoique nous soyons punis pour avoir péché, nous devons en ressentir de la joie, puisqu'encore qu'il nous eût été plus avantageux de ne point mériter ce châtement, c'est une grande grâce que Dieu nous

fait de nous sauver par ce moyen. Ne craignons donc pas d'entrer dans cette voie étroite du ciel, bien qu'elle soit traversée de mille peines, puisque Jésus-Christ, qui était non-seulement innocent, mais l'innocence même en a souffert d'incomparablement plus grandes. On n'est pas digne d'y marcher si on ne les méprise; et l'on doit renoncer avec joie à tout ce qui paraît de plus désirable en ce monde dans la certitude d'en être si avantageusement récompensés. Car les paroles de notre Sauveur sont infaillibles, et il a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* (Matth., V). Ainsi, puisque ces pleurs qui marquent nos souffrances seront suivis de consolations, offrons-les lui avec confiance qu'il les changera en joie; renonçons à la douceur du lait pour user désormais de la nourriture solide du pain, qui est les travaux, puisque c'est celui dont mangent les amis de Dieu; et s'il nous paraît dur, prions ce Père céleste qui nous le donne de le détremper dans quelque chose qui l'attendrisse.

O madame, si Jésus-Christ vous faisait la grâce de bien comparer vos souffrances avec les siennes, qu'elles vous paraîtraient légères! Si vous considériez les outrages qu'il a reçus, lorsque, pour l'amour de nous, on le traitait en la manière que nous méritions de l'être, que vous auriez de honte de vous plaindre de souffrir si peu! Vous verriez que ce que vous regardez comme un mal, vous est un bien, et que vous êtes trop heureuse de marcher sur les pas d'un Dieu. Dites-lui : Seigneur, puisque vous êtes le Fils du Très-Haut, commandez à ces pierres de se changer en du pain, à la mer de se calmer, et à cette peine qui me tourmente de ne me paraître plus si rude. Je sais qu'elle ne l'est pas en elle-même; mais je suis une femme, et faible : fortifiez-moi par votre amour afin qu'il me fasse supporter avec plaisir cette croix, parce que c'est de votre main que je la reçois. Je sais que, comme nul autre amour n'égale le vôtre, rien n'égale aussi les tourments et les outrages que vous avez soufferts dans une telle entreprise qu'a été celle de nous sauver : mais ma faiblesse me fait avoir besoin de votre secours, pour ne pas trouver mes peines plus difficiles à supporter qu'elles ne le sont, et pour considérer que votre amour pour nous, vous ayant fait paraître les vôtres légères, quoiqu'elles fussent si excessives, je devrais rougir de honte d'avoir si peu d'amour pour vous, que de trouver les miennes grandes, quoiqu'elles soient si légères. Je vous conjure, Seigneur, par vous-même, de ne le pas permettre; mais de faire que plus je souffrirai, et plus je vous aime; que rien ne me semble fâcheux pour l'amour de vous, et qu'autant que la souffrance m'était pénible, parce que je ne vous aimais pas assez, elle me paraisse douce, parce que je vous aimerai davantage. Rendez-moi agréable à vos yeux et désagréable si vous le voulez aux yeux du monde : faites-moi jouir du bonheur de votre présence, et que s'il vous plaît que je souffre durant toute ma vie, rien ne m'en puisse empêcher, pourvu que je sois un jour si heureuse que d'être éternellement avec vous dans votre royaume.

Voilà, madame, ce que vous êtes obligée de faire suivant ces paroles de l'Écriture : *Demandez, et vous recevrez*. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous faire la grâce de trouver dans le fiel la douceur du miel, et dans le miel l'amertume du fiel pour l'amour de lui, qui a bien voulu pour l'amour de nous, être abreuvé de fiel au lieu de miel.

LETTRE XLIX.

A UNE FEMME AFFLIÉE D'UN MALHEUR ARRIVÉ A SON FILS.

Il la console et l'instruit de la manière dont elle se devait conduire en cette occasion et autres semblables.

La paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Comme il

sait de quelle importance il nous est de connaître nos maux et les biens dont nous lui sommes redevables, afin de lui demander du remède aux uns et de le remercier des autres, il ne faut pas s'étonner qu'il nous envoie des peines. C'est un effet de son admirable conduite, parce qu'elles nous font voir notre faiblesse, nous détrompent de la fausse opinion que nous avions de notre force, nous apprennent que lui seul nous peut donner celle dont nous avons besoin pour souffrir avec joie, et nous font admirer son pouvoir et sa bonté qui, par la vertu qu'ils répandent dans des vases aussi fragiles que nous sommes, nous rendent capables de profiter de nos maux.

On m'a dit, ma sœur, qu'il est arrivé un grand accident à l'un de vos enfants. Remercions-en Notre-Seigneur, comme aussi de tout ce qui pourra encore vous arriver, et reconnaissons que nous lui sommes plus obligés des afflictions qu'il nous envoie que des consolations qu'il nous donne, parce qu'elles nous purifient de nos péchés et nous préparent des couronnes dans le ciel. Car, les actions de grâces que nous rendons à Dieu sont comme une musique chrétienne qui lui est très-agréable. Je dis chrétienne, à cause qu'il n'y a personne qui ne lui en rende dans les consolations; au lieu que les véritables chrétiens sont les seuls qui prennent plaisir à publier sa gloire dans leurs peines et leurs travaux, qui sont comme autant de coups de marteau qui forment l'harmonie de ces paroles dont le son lui est si agréable : *Le Seigneur me l'avait donné, et le Seigneur me l'a ôté; que sa volonté soit faite et que son saint nom soit béni (Job, 1).*

Voilà ce que vous devez faire, si vous voulez vivre en repos et que les pierres se changent pour vous en pain. Car, vous trouverez, par ce moyen, tant de douceur dans les tribulations, que non-seulement vous les supporterez avec courage, mais les demanderez à Notre-Seigneur, comme un enfant demande du pain à son père. Vous n'aurez point de peine à prendre cette résolution, si vous vous êtes donnée à Dieu et tout ce que vous avez. Mais si vous vous étiez réservé dans cet enfant quelque chose que vous ne lui ayez pas donné, j'ai compassion de la douleur que la blessure que vous avez reçue dans le cœur vous fait ressentir par une affection toute charnelle, les spirituelles ne produisant que de la joie. Si cela est, vous devez vous en corriger et donner tous vos enfants à Dieu, comme il a donné son propre Fils pour l'amour de vous, sans considérer comme un hasard l'accident arrivé au vôtre, puisque le christianisme nous apprend qu'il n'arrive rien par hasard, mais qu'il faut tout attribuer à la providence de Dieu. Recevez donc cet accident comme venant de sa main, et croyez que ce qu'il paraît avoir de rigoureux est un effet de son amour. Car, il nous aime véritablement, quoiqu'il ne nous le témoigne pas toujours et feigne d'aller plus loin, ainsi qu'il advint aux disciples d'Emmaüs. Ce n'est pas qu'il nous oublie, puisqu'il lui a coûté si cher pour nous écrire dans ses mains par les plaies qu'il y a reçues; mais c'est qu'il se couvre comme d'un voile pour nous faire soupirer par l'impatience de le revoir, et pour augmenter encore notre désir de manger ce pain vivant qui conserve en leur être le ciel et la terre. Ce qu'il nous commande aussi, d'implorer son assistance, n'est pas qu'il ait besoin de nos prières, ou nous veuille faire acheter notre communication avec lui, puisqu'il vient souvent à nous avant même que nous l'ayons invoqué; mais c'est qu'il sait le besoin que nous avons de passer sans consolation plusieurs années et quelquefois même toute notre vie. Ce temps, quelque rude qu'il paraisse, me semble être celui de tous qui nous est le plus favorable, lorsque la foi nous le faisant considérer comme un bien, nous le fait supporter avec patience. Car, pour peu que la vue de l'âme soit pénétrante, nous reconnaissons qu'il n'y a point de joie, de repos

et de consolation que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, ni de véritable consolation que dans cette même volonté, quoique le contraire paraisse à nos sens. Et, lorsqu'il nous semble que ce que cette consolation nous manque procède de notre tiédeur (ce qui, en la plupart des personnes, est ordinairement la cause de leurs peines), je crois, après y avoir bien pensé, que le meilleur est de supporter cette peine avec tranquillité d'esprit et une grande confiance en la bonté de Dieu, plutôt, comme on le dit ordinairement, que de nous donner un si grand coup, pour chasser une mouche qui nous pique, que nous nous cassions la tête.

Tous ceux qui vont au ciel ne sont pas égaux en vertu, et nous ne devons pas nous attrister de n'être pas du nombre de ceux qui y tiennent les premiers rangs. Rendons au contraire grâces à Notre-Seigneur de l'espérance qu'il nous donne d'y avoir place par sa miséricorde, et de-meurons ainsi dans la joie. Autrement nous courrions fortune de perdre, par notre ingratitude, ce que Dieu nous avait donné, et de tomber dans l'enfer pour n'avoir pu souffrir qu'il y en eût de plus élevés que nous dans le paradis. Cette paix du cœur, dont jouissent les parfaits, ne s'acquiert pas par des mécontentements et des chagrins : Dieu la donne à qui, comment, et quand il lui plaît. Nous devons nous contenter de faire tout ce qui dépend de nous, et nous abandonner de telle sorte à sa volonté, qu'encore que nous n'osions porter jugement de nous-mêmes, nous ayons une grande confiance en sa miséricorde. Cette confiance nous fera courir avec joie dans la carrière de ses commandements, par l'espérance qu'il nous récompensera de ce que nous aurons fait de bien par son assistance, nous pardonnera ce que nous aurons fait de mal par notre faiblesse, et nous donnera ainsi sujet de le louer et de le bénir, pour l'un et pour l'autre, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LETTRE L.

A UNE PERSONNE QUI ÉTAIT FORT AFFLIÉE DE CE QU'ELLE NE S'AVANÇAIT PAS ASSEZ DANS LA PIÉTÉ.

Il l'instruit de la différence qu'il y a entre l'amour de Dieu et l'amour-propre, et comme il faut, pour renoncer à l'un, s'attacher à l'autre.

La paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Comme l'amour de Dieu est la racine de tous les biens, et l'amour-propre celle de tous les maux, ceux qui aiment Dieu désirent de souffrir, parce qu'ils ne cherchent qu'à faire sa volonté; et au contraire, ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes appréhendent tout ce qui donne de la peine, parce qu'ils n'ont de l'affection que pour ce qui leur peut plaire.

Le véritable repos consiste à être, pour l'amour de Dieu, dans la disposition de peu désirer et même de ne rien désirer du tout, mais de se contenter de ce qu'il nous donne, parce qu'il répute comme si nous le lui donnions tout ce que notre amour pour lui nous empêche de désirer; et s'il nous fait la grâce de nous ouvrir les yeux, pour considérer avec David les merveilles de sa conduite, nous trouverons que l'amour-propre n'est pas seulement périlleux et dommageable pour ce qui regarde l'extérieur (*Ps. CXVIII*), mais aussi, dans les choses qu'il fait croire à plusieurs y avoir de la sainteté de désirer. Que si vous me demandez comment il se peut faire qu'il se rencontre de l'imperfection et du péril à désirer ce qui est de plus parfait, comme les vertus, la paix de l'esprit, le paradis et de posséder Dieu, je réponds que c'est parce que l'amour-propre mêle son venin partout, et qu'ainsi, lorsqu'en désirant des choses si excellentes nous n'avons pour but et pour fin que nous-

mêmes, nous renversons l'ordre de Dieu qui nous oblige de référer tout à lui et de ne vouloir que ce qu'il lui plaît, et en la manière qu'il lui plaît.

Puis donc que l'amour de Dieu ne consiste pas à désirer les vertus et lui-même avec empressement, avec inquiétude et avec une ardeur déréglée, comme l'on désire d'ordinaire les autres choses, il ne faut pas, dans ce que nous demandons à Dieu, que notre principal dessein soit qu'il nous l'accorde, mais ne désirer de l'obtenir qu'en cas qu'il ait agréable de nous le donner en la manière qu'il lui plaira, parce que nous ne devons pas regarder en cela notre intérêt, mais seulement que sa volonté soit accomplie, quand même elle serait de ne nous donner ni les vertus que nous souhaitons, ni le ciel auquel nous aspirons. Ce n'est pas, en parlant ainsi, que je suppose que sa volonté soit jamais telle : ce n'est que pour vous faire voir que la nôtre doit absolument être soumise à la sienne. Car s'il nous reste encore de l'amour-propre, son venin, qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus caché, fait que plus ce que nous désirons est excellent, et plus nous nous y abandonnons aveuglément, parce qu'il nous paraît le pouvoir faire sans péril, et qu'ainsi, croyant n'avoir pour objet que l'amour de Dieu, nous sommes en effet si pleins de l'amour de nous-mêmes, que ce n'est que pour notre intérêt que nous désirons de lui plaire, et renversons ainsi tellement l'ordre qu'il a établi, qu'en prétendant de faire sa volonté, nous faisons tout le contraire de ce qu'il veut. J'ai entendu dire, sur ce sujet, à quelques docteurs, que Lucifer a été le premier qui a commis un si grand péché. Car, ce qu'il désirait était bon, puisque ce n'était que d'être encore plus heureux : mais son crime fut de ne le pas désirer par le moyen de Dieu, et de n'y avoir été poussé que par une ambition démesurée qui n'avait pour objet que son amour-propre, de même que les avarés souhaitent de grandes richesses, et les ambitieux de grands honneurs. Il paraît par ce que j'ai dit que le bien ou le mal ne vient pas de la chose que l'on désire, puisque plus elle est bonne, et plus le désir que l'on en a est mauvais, quand on ne la désire que par un sentiment d'amour-propre. Ainsi, rien ne nous rend plus coupables que de nous regarder nous-mêmes, comme notre dernière fin, qui doit être seulement le souverain bien, qui est Dieu, vers lequel tous nos desirs doivent tendre et se terminer.

Que s'il paraissait à quelqu'un qui ne comprendrait pas bien le sens de mes paroles, que je prétends que nous ne devons pas désirer avec ardeur d'être plus vertueux que nous ne sommes, mais abandonner autant à Dieu ce qui regarde notre âme que ce qui regarde notre corps, je répons qu'ainsi que dans les choses extérieures nous sommes obligés de faire avec soin et avec plaisir tout ce qui peut dépendre de nous, et d'en remettre le succès entre les mains de Dieu, nous devons en user de même à l'égard de notre âme, afin que si les choses ne réussissent pas selon notre désir, nous ne tombions point dans l'impatience ; car elle est si contraire à la volonté de Dieu, que la patience et l'humilité dans nos faiblesses lui sont aussi agréables que la vanité dans la dévotion et la confiance en nos forces lui sont désagréables.

Si nous ne pouvons arriver jusqu'à ne point commettre de fautes, remercions Dieu de ce qu'au moins il nous fait la grâce de connaître celles que nous commettons. Rien peut-être ne fut cause de la perte du pharisien superbe que la satisfaction qu'il avait de ses bonnes œuvres, et du salut du publicain que le regret de ses péchés qui lui fit avoir recours à la miséricorde de Dieu. Tous ne conservent pas l'humilité dans l'avantage qu'ils ont d'être vertueux, et il y en a peu qui n'aient pas du déplaisir de leurs fautes. Ainsi, encore que l'état des

premiers soit plus élevé, celui des derniers est plus sûr, et Dieu nous conduit par ces divers chemins à une même fin qui est lui-même. Pouvons-nous donc trop le remercier du sujet qu'il nous donne d'espérer le paradis, soit en marchant dans la voie des vertus comme font quelques-uns, ou dans celle de la pénitence après avoir péché, qui est celle par où la plupart gagnent le ciel? Mais encore que l'on soit heureux d'y arriver par cette dernière voie, nous ne devons pas laisser de faire tous nos efforts pour imiter les plus parfaits, puisque Dieu nous ordonne de le désirer et nous en demandera compte si nous y manquons. Souhaitons toujours d'être meilleurs, et ne nous troublons point lorsque cela n'arrivera pas. Je suis persuadé qu'il n'y a personne qui, à moins que d'être entièrement abandonné de Dieu, ne souhaite d'être meilleur qu'il n'est; mais il faut que ce soit sans s'inquiéter, et au lieu d'y être poussé par son amour-propre qui ne met point de bornes à sa convoitise, ne regarder que Dieu; et nous contenter de ce qu'il lui plaira de nous accorder, quoi que ce soit moins qu'à d'autres, parce qu'encore que l'amour-propre veuille faire croire que ce qu'il désire est pour le service de Dieu, le véritable amour ne consiste pas tant à beaucoup désirer qu'à se contenter de ce qu'il plaît à Dieu de nous donner.

Je crois qu'il n'y a que la patience qui nous puisse procurer la paix en ce monde, et qu'elle ne peut être véritable si elle ne nous fait souffrir nos défauts aussi bien que ceux des autres. Ce n'est pas que nous ne devions travailler à nous corriger, mais ce doit être sans nous laisser abattre et attrister avec excès. Il faut, en faisant tous nos efforts pour nous relever de nos chutes, conserver le calme au dedans de nous, afin de redoubler nos forces par cette tranquillité de notre esprit; car le moyen de plaire à Dieu est de le servir, et non pas de pleurer et se laisser aller à un découragement qui produit tant de mauvais effets. Je finirai par ces paroles de saint Paul : *Rendez en toutes choses grâces à Dieu* (1 *Thessal.*, V). Appliquez-vous à l'oraison, et tout ira bien. Jésus-Christ soit pour jamais avec vous et avec nous tous.

LETTRE LI.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à se confier en Dieu, et l'instruit des moyens de pratiquer ses avis.

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous. Nous devons, madame, à moins que de vouloir offenser Dieu, nous appliquer avec grand soin à pratiquer ces deux choses : l'une d'aimer sa bonté, et l'autre de se confier en sa miséricorde. Il faut être dans un étrange aveuglement pour ne pas aimer un tel maître, et bien stupide pour ne mettre pas sa confiance en son extrême bonté. Tant de faveurs qu'il nous fait nous doivent porter à l'aimer, puisque ce sont des preuves de son amour, et à nous confier en lui, puisqu'il ne nous engage pas dans le chemin du ciel pour nous abandonner après nous y avoir fait entrer. Nous pouvons de même dire de la passion de Notre-Seigneur, que nous devons l'aimer et nous confier en ses mérites, puisqu'il a donné sa vie pour l'amour de nous. Bannissons donc toute défiance et toute crainte en considérant que nos mérites sont le fruit de sa passion et qu'elle leur donne une vertu égale à la sienne, parce qu'étant à lui comme nous y sommes, il veut qu'elle produise le même effet que si elle était la nôtre. C'est donc en cette passion que nous devons nous confier; c'est par elle que nous devons tout espérer : c'est par elle que nous devons nous moquer de nos ennemis, et c'est par elle en offrant au Père éternel son Fils unique, nous pouvons lui payer

tout ce que nous lui devons, et plus encore s'il en était besoin. Quelque grands que soient nos maux, cette passion d'un Dieu nous fournit des remèdes plus que suffisants pour les guérir, et des sujets de nous consoler plus grands que ceux que nous avons de nous affliger.

Sauveur du monde qui n'avez pas seulement tant d'amour pour nous, mais qui êtes tout amour, quel outrage vous font ceux qui, voyant tant de grâces que vous nous avez faites, et que vous avez enduré la mort pour nous redonner la vie, n'ont pas une entière confiance en vous ? Ne faut-il pas être plus stupides que des bêtes brutes pour ne pas croire qu'après nous avoir été si libéral vous ne continuerez pas de l'être ; qu'après nous avoir tirés de l'enfer vous ne serez pas notre défenseur ; qu'après nous avoir adoptés pour vos enfants vous ne nous assisterez pas dans nos besoins ; qu'après nous avoir remis dans le bon chemin quand nous nous étions égarés, vous permettrez que nous nous égarions encore ; qu'après nous avoir si favorablement traités lorsque nous vous desservions, vous ne nous accorderez pas ce que nous vous demandons pour avoir moyen de vous servir ; qu'après nous avoir fait tant de bien lorsque nous vous offensions, rappelés à vous lorsque nous vous fuyions, purifiés et remplis de joie en nous donnant le baiser de paix ; après, dis-je, tant d'obligations dont vous nous avez comblés, et après avoir été réconciliés avec vous par Jésus-Christ Notre-Seigneur lorsque nous étions vos ennemis (*Rom.*, v), vous ne nous protégerez pas par lui-même maintenant qu'il nous a rendus vos amis ? O mon Dieu et ma miséricorde ! ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'ensuite des bienfaits sans nombre que nous avons reçus de vous, nous osions encore vous demander si vous nous aimez et si vous voulez nous sauver, puisque ces faveurs sont des témoignages plus clairs du dessein que vous en avez que ne le sont les rayons du soleil en plein midi.

Demeurons donc, Madame, fermes dans la confiance que nous devons avoir en Dieu quoiqu'il ne nous fasse pas sentir la douceur de ses consolations ; car de même que la véritable foi n'a point besoin de raisons et de miracles pour croire ; que le véritable amour paraît dans la souffrance, et que la véritable patience se fait connaître lorsque l'on est privé de toute consolation : ainsi la véritable confiance est celle qui demeure inébranlable et fait espérer que tout réussira à notre avantage encore que nous ne ressentions aucune faveur de Dieu. Ne doutons donc point de son assistance quoiqu'il ne nous la fasse pas paraître ; c'est le moyen de changer en force notre faiblesse, d'avoir des ailes de colombe pour voler sans crainte de tomber, et de recevoir la lumière nécessaire pour sortir des plus grandes peines, suivant ces paroles d'Isaïe : *Quand on se trouve dans les ténèbres, il faut espérer au Seigneur et chercher en lui tout son appui* (*Isaïe*, L). L'Écriture dit aussi en un autre endroit : *Le Seigneur donnera la connaissance de la vérité à ceux qui se confieront en lui* (*Sap.*, VIII). Si donc nous sommes dans la tribulation, espérons en Dieu, et il nous en délivrera selon ce que dit David : *Espérez en moi, et je vous délivrerai* (*Ps.* XC) ; ce qui montre qu'il ne demande autre chose de nous pour nous délivrer de nos peines sinon que nous espérons en lui, parce que ce n'est qu'un manque de foi que nous tombons. On le voit par l'exemple de saint Pierre qui marchait sur la mer comme sur la terre ferme lorsqu'il ne craignait point, et commença d'enfoncer aussitôt qu'il commença de craindre ; ce qui fit que Jésus-Christ lui dit : *Homme de petite foi, pourquoi avez-vous douté* (*Matth.*, XIV) ? Gardons-nous bien de mériter un tel reproche : mais quelque furieux que soient les flots des tentations, n'ayons pas le moindre doute ni la moindre crainte ; confions-nous en

celui qui nous aime véritablement, et nous serons en assurance au milieu des plus grands périls.

J'ai dit tout ceci, madame, parce qu'autant que je désire que vous demeuriez ferme dans la créance catholique sans le moindre mélange d'erreur, et dans l'amour de Dieu sans aucune tiédeur, autant je souhaite que votre confiance en Jésus-Christ n'ait pas seulement une ombre de doute et de crainte ; car un Dieu ne doit-il pas nous suffire pour dissiper tous nos doutes et toutes nos tentations ? Je le prie de nous faire la grâce de nous convertir tellement à lui que nous ne cherchions point d'autre appui. Et quel besoin avons-nous des créatures lorsque nous nous sommes donnés au Créateur ? Que s'il nous arrive d'avoir quelque doute, ne nous y arrêtons point, mais croyons que puisque Dieu ne nous donne pas le moyen de nous en éclaircir, il nous importe peu d'en avoir l'intelligence.

Je vous recommande, durant ce carême, et au Seigneur don Pédro qui aura part, s'il vous plaît, à cette lettre, d'agir avec grande circonspection touchant les jeûnes et les autres mortifications qui regardent le corps. Le principal jeûne consiste à retrancher la pensée des créatures et de nous-mêmes, pour ne chercher point d'autre consolation qu'en Dieu, afin que trouvant notre âme vide de tout le reste, il nous fasse la grâce de la remplir. Et lorsque dans la prière vous serez en sa présence, appliquez-vous davantage à l'écouter qu'à lui parler, et à l'aimer qu'à désirer qu'il vous parle. Je le prie d'être toujours avec vous et avec nous tous.

LETTRE LII.

A UNE DAME DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR ET QUI APPRÉHENDAIT DE LUI ÊTRE A CHARGE.

Il lui ôte cette crainte, et l'exhorte à persévérer dans la vertu et à servir le prochain.

Si vous saviez, madame, quelle a été la joie que votre lettre m'a donnée, je crois que vous m'écririez plus souvent quoique le démon tâchât de vous en détourner. Et si vous vouliez éprouver combien je me tiens obligé de la confiance que vous avez en moi, je ne doute point que vous ne perdissiez la pensée que cet esprit malheureux s'efforce de vous donner que vous m'êtes à charge. J'ai tant de respect pour l'engagement où Dieu m'a mis lorsqu'il m'a obligé à vous conduire, que quand il me serait aussi pénible qu'il m'est agréable, il n'y aurait rien que je ne voulusse faire pour m'en acquitter, et je vous prie de lui demander de vous faire connaître avec quelle sincérité je vous aime. J'espère qu'il ne vous le refusera pas, puisqu'étant l'éternelle vérité il aime la vérité et sait que je vous parle selon mon cœur.

Il paraît que vous ignorez que ces soupçons sont un artifice dont le démon se sert pour tromper les faibles, et quel est le mal qu'ils produisent en ceux qui s'y laissent surprendre. Que si vous ne pouvez souffrir que l'on se plaigne sans sujet de n'être pas aimé, et prenez le parti de ceux que l'on accuse en leur absence, pourquoi ne rendez-vous pas à vous-même et à moi la justice que vous rendez aux autres, et me donnez-vous le déplaisir de vous voir douter de l'amitié que Dieu vous porte, et de celle que j'ai pour vous ? Je vous conjure en son nom de ne plus agir ainsi, mais de vous assurer qu'il vous aime et qu'il me donne une affection très-sincère de vous rendre tout le service qui sera en mon pouvoir pour vous aider à gagner la couronne qu'il vous destine. J'espère qu'elle sera d'un grand prix : et j'aurai une grande joie d'avoir été si heureux que de contribuer quelque chose à vous l'acquérir.

Gardez-vous donc bien de croire que l'état où vous êtes soit périlleux. Une telle pensée ne peut venir que d'une tentation du diable qui voudrait par ce moyen vous ravir cette couronne. Notre-Seigneur ne vous a pas appelée à lui pour vous perdre, et il achèvera en vous ce qu'il y a commencé par sa grâce malgré les efforts de cet ennemi des hommes.

S'il vous semble que vous n'êtes pas dans le recueillement que vous devriez, je me réjouirai néanmoins pour vous de ce que vous désirez d'y être et le désirez avec ardeur, pourvu que vous ne vous imaginiez pas de ne point servir Dieu en cet état. Car il arrive souvent qu'on le sert mieux sans être dans le recueillement à cause de l'empêchement qu'apporte le soin des enfants et de la famille, que d'être dans un recueillement qui empêche de satisfaire à ce devoir, et que Dieu permet que l'on soit privé de la consolation que l'on recevrait de ne s'occuper que de lui seul. C'est ainsi que le patriarche Jacob après avoir servi durant sept ans pour avoir Rachel, qu'il aimait, et que l'on eut, au bout de ce temps, mis en sa place Lia sa sœur, qu'il n'aimait pas, en lui alléguant pour excuse que la coutume du pays n'était pas de marier les puînées avant les aînées, il servit encore Laban sept autres années pour avoir Rachel. Car cet exemple fait voir qu'encore qu'il n'y ait point de désir plus louable que de passer une vie aussi douce et aussi sainte qu'est celle de la retraite et du recueillement dans l'oraison, il faut satisfaire auparavant par une vie active et laborieuse à la charité que l'on est obligé d'avoir pour le prochain jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'accomplir notre désir. Cependant il se contente de nous voir soupirer pour la plus souhaitable de ces deux vies durant que l'on se trouve engagé dans l'autre. Ainsi on ne doit ni se plaire dans les occupations du monde, ni se plaindre d'y être lorsque notre devoir nous y retient ; mais pour nous rendre agréables à Dieu, il faut que dans le même temps que nos mains s'emploient au service du prochain, nos désirs tendent à le servir lui-même dans la tranquillité que donne le détachement de toutes choses sans que notre amour pour la solitude nous porte à nous plaindre des occupations qui nous en éloignent, à cause, comme je l'ai dit, qu'il y a des personnes que Dieu veut qui soient plutôt dans la vie active que dans la contemplative, parce que sachant mieux que nous-mêmes ce qui nous est le plus utile, il voit que sous prétexte d'une plus grande perfection ils ne chercheraient que leur repos, et de faire leur propre volonté sans considérer le préjudice qu'en recevrait le prochain qui a besoin de leur assistance. Nous ne devons donc penser qu'à lui obéir et à le remercier de la conduite qu'il lui plaît de tenir sur nous.

Si vous me répondez qu'encore que vous demeuriez d'accord que votre occupation est bonne, elle ne vous donne pas autant de moyens de servir Dieu que vous le désireriez, je me réjouirai de vous voir dans cet humble sentiment de vous-même qui peut vous attirer d'autant plus de grâces que vous vous reconnaîtrez être plus imparfaite. Mais contentez-vous d'avoir sujet de vous assurer que Dieu vous aime telle que vous êtes. Il vous demande seulement de continuer de marcher dans le chemin où il vous a mise sans tourner la tête en arrière : et s'il est content de vous, et que votre directeur le soit aussi, ne devez-vous pas l'être ? J'ose vous dire de sa part que vous avez sujet de vous consoler et d'attendre de lui de grandes grâces ; mais pesez bien ces paroles : Qu'il faut lui être fidèle et ne point tourner la tête en arrière ni écouter les sentiments que les démons, la chair et le sang tâcheront de vous inspirer. Confiez-vous en Dieu, et offrez-vous à lui dans la résolution de mourir plutôt que de reculer dans son service, et vous éprouverez de quelle sorte il assiste ceux qui combattent généreusement pour l'a-

mour de lui. Je prie le Saint-Esprit de vous conserver et de vous fortifier toujours de plus en plus.

LETTRE LIII.

A DES FEMMES DÉVOTES QUI SOUFFRAIENT DE GRANDES PEINES.

Il les exhorte à les considérer comme de grandes faveurs de Dieu, et leur représente quel est son amour pour nous.

Dieu ne m'ayant pas donné moins d'affection pour vous qu'il vous en a donné pour moi, j'ai reçu votre lettre avec autant de joie que vous me l'avez écrite.

Je ne saurais être fâché de ce que vous me mandez de vos peines. Je le suis seulement de voir qu'elles vous sont si sensibles, parce que vous devez être persuadées qu'il n'y a point d'autre chemin pour arriver à la félicité du ciel que celui de souffrir sur la terre pour l'amour de Jésus-Christ, et que s'il y en avait un autre il n'aurait pas manqué de nous l'enseigner par ses actions et par ses paroles. Mais comme il a dit qu'*heureux sont ceux qui pleurent, qui endurent la faim et la soif, et qui sont persécutés* (Matth., V), et que toute sa vie n'a été qu'un martyre continuel, pouvons-nous être ses disciples et ne pas croire fermement que cette voie est celle qui nous conduit au salut? Suivez hardiment, mes chères sœurs, la lumière que vous montre ce divin Sauveur, qui est lui-même cette lumière, et assurez-vous qu'en marchant par le chemin qu'il a tenu vous arriverez où il est arrivé, puisqu'il a dit de sa propre bouche que *ses serviteurs seraient avec lui où il serait* (Joan., XII). Ne vous amusez point à considérer de qui et par qui procèdent les peines que vous souffrez, ainsi que font ceux qui disent : Si c'était Dieu qui nous les envoyât, nous les souffririons patiemment; mais venant d'un tel ou d'un tel, nous ne sommes pas obligés de les endurer. Ceux qui parlent de la sorte montrent bien qu'ayant des yeux ils ne voient point, parce qu'ils s'aveuglent eux-mêmes en ne regardant que la terre, au lieu que s'ils les élevaient vers Dieu, son adorable lumière leur ferait connaître qu'il se sert des méchants pour rendre les bons encore meilleurs; qu'il instruit ses enfants par les fautes que commettent ses esclaves, et qu'il fait tout réussir à l'avantage de ceux qui l'aiment. Ne vous arrêtez donc jamais à considérer ce qui vient de la part des hommes; vous vous tourmenteriez inutilement; regardez seulement Dieu; jetez-vous entre ses bras; et quoi qu'il vous arrive ensuite soit fâcheux ou favorable, recevez-le avec action de grâces comme venant de sa main, et comme un effet de son amour qui n'a pour fin que votre sanctification. Car si vous avez une ferme confiance que Dieu vous aime, vous considérerez comme en étant des effets tout ce qui vous donne maintenant de la peine.

O feu de l'amour de mon Dieu qui brûlez incessamment en notre faveur, qui pourrait exprimer quelles sont les preuves que vous prenez plaisir, Seigneur, à nous en donner? C'est cet amour qui vous a fait créer le monde, qui fait que vous le conservez après lui avoir donné l'être, et que toutes les créatures, tant supérieures qu'inférieures, ou nous assistent du ciel, ou nous servent sur la terre. En quoi il paraît bien, mon Dieu, que vous n'agissez que par un pur mouvement d'amour, puisque nous vous sommes si inutiles que vous ne pouvez attendre aucune récompense de tant d'obligations que nous vous avons. Et quel doit être cet amour pour nous caché dans vous-même et que nous ne saurions apercevoir, vu que ces marques extérieures que vous nous en donnez vont au delà de tout ce que l'on en peut dire?

Qui sera donc l'incrédule qui, après n'avoir passé un seul moment de sa vie sans recevoir des effets de l'infinie bonté de Dieu, ne sera pas persuadé de cette vérité, puisqu'il ne peut y avoir que son amour qui le porte à nous combler de tant de bienfaits? Les hommes passent pour libéraux lorsqu'ils font quelques faveurs, et l'on ajoute foi à ce que déposent deux ou trois témoins. Pourquoi donc, mes sœurs, ne croirons-nous pas que Dieu est libéral, et qu'il nous aime lorsque tout ce qu'il y a de créatures et nous-mêmes en rendent un témoignage si public? Mais il a passé encore plus avant, car pour ôter tout sujet de reprocher ces témoins en disant que des créatures qui ne sont qu'un néant à l'égard de leur Créateur, sont incapables de rendre témoignage d'une chose aussi élevée qu'est l'amour, qu'il nous porte, il a voulu, par un effet de son incompréhensible amour nous donner son Fils unique, afin qu'après en avoir reçu un tel gage et un tel témoin qu'est un Dieu, nous ne puissions plus en douter.

O abîme de bonté à qui l'univers doit son être! et qui voulez que tous ceux qui croient en vous et qui vous aiment aient la vie éternelle, que toutes vos créatures vous louent d'avoir tant aimé les hommes lorsqu'ils ne vous aimaient point! Qui n'espérera pas de vous voir dans le ciel après que vous vous êtes fait voir pour l'amour de nous si abaissé sur la terre? Nous pouvons croire hardiment que vous nous attirerez à vous, puisqu'il y a beaucoup plus de sujet de s'étonner qu'un Dieu se soit rendu mortel comme nous, que d'espérer qu'il nous élèvera jusqu'à nous rendre immortels comme lui et participants de sa gloire.

C'est une chose merveilleuse qu'un homme soit devenu enfant de Dieu; mais c'en est une encore plus étonnante qu'il ait été et voulu être nommé le fils d'une Vierge. C'est une chose merveilleuse que nous puissions espérer d'être compagnons des anges; mais c'en est une encore plus surprenante qu'un Dieu ait souffert la mort entre deux voleurs. Que s'il vous paraît, mes sœurs, comme incroyable qu'étant aussi misérables que nous sommes nous puissions éternellement posséder un Dieu, vous devez trouver encore plus étrange que le Fils de Dieu ait été, à la vue de tout un peuple, attaché à une croix, dans la résolution d'y demeurer jusqu'à la fin du monde s'il eût été nécessaire pour notre salut. Trouverons-nous étrange après cela qu'il donne une vie éternelle et bienheureuse à ceux qui ont une entière confiance en lui et qui l'aiment de tout leur cœur? Gravez, mes sœurs, dans votre esprit ces paroles de saint Paul: *Dieu, en nous donnant son Fils, nous a tout donné (Rom., VIII)*. Car qui peut douter qu'après nous avoir donné son Fils, et un tel Fils, il ne nous donne tout le reste, puisque tout le reste est beaucoup moindre? Que si vous faites à cela l'attention qui est due aux choses de Dieu, vous considérerez tout ce qui vous arrivera comme des rayons de lumière qui font connaître la grandeur de cet amour, et comme des flèches qui doivent nous pénétrer le cœur, de telle sorte qu'à moins qu'il fût de marbre, nous ne saurions ne point aimer avec ardeur un Dieu qui nous aime si ardemment.

N'affectez pas certaines heures, certains lieux, et certaines occasions pour vous recueillir et témoigner à Dieu votre amour pour lui. Mais que tous les temps, tous les objets, et tous les événements soient comme autant d'horloges qui vous réveillent pour vous exciter à l'aimer. Que tout ce qui vous était auparavant des sujets de distraction, vous soit désormais des sujets de recueillement, et que ce qui affaiblissait votre confiance la fortifie. Car quel moyen de ne se confier pas en celui de qui l'on se voit tant aimé, que l'on en reçoit sans cesse des faveurs? Heureux ceux à qui Dieu donne en toutes rencontres des sentiments de sa bonté, qui rendent leur foi toujours plus vive! Et que malheureux,

au contraire, sont ceux qui tournent en défiance ce qui devrait leur donner de la confiance, et qui éteignent ainsi les charbons ardents de son amour qu'il veut qu'ils enflamment du sien! C'est ainsi, mes sœurs, que vous devez considérer tout ce qui vous arrivera si vous voulez vous rendre agréables à Dieu, parce que rien ne peut davantage plaire à un maître que de voir ses serviteurs bien comprendre son intention. Ne faites pas comme ceux qui, voulant construire la tour de Babel, demandaient pour édifier des instruments qui n'étaient propres qu'à démolir. Ne soyez point soupçonneuses, et n'expliquez pas dans un mauvais sens ce que l'on vous dit plutôt pour vous obliger que pour vous fâcher. Ce serait faire comme la vipère qui change en venin le suc des fleurs dont l'abeille se sert pour faire du miel. Après que Dieu vous a ouvert les yeux pour vous rendre capables de le connaître, ne soyez pas si imprudentes que de prendre pour des signes qu'il ne vous aime pas les marques qu'il vous donne de son amour, et de vous défier de ce qui doit augmenter votre confiance en lui. On ne saurait concevoir trop d'horreur de cet amour de nos propres sentiments, si pénible à ceux qui l'ont et qui offense le respect que l'on doit à Dieu. Il trouble l'âme de telle sorte que, si elle n'y renonce pour s'abandonner à l'infinie bonté de Dieu qu'elle a tant de fois éprouvée, il lui est impossible de jouir d'aucun repos.

Quelle excuse pourriez-vous avoir, mes sœurs, de ne vous pas confier en celui qui vous a témoigné tant d'affection après même que vous lui avez manqué de fidélité? S'il vous a aimées lorsque vos péchés vous rendaient difformes, pouvez-vous douter qu'il ne vous aime après qu'il les a effacés par son sang, et vous a ainsi rendues belles à ses yeux.

Né prétendez pas de vous conduire vous-mêmes; mais laissez-vous conduire à Dieu. Votre volonté est si impuissante, et votre jugement si aveugle que vous ne sauriez sans vous égarer et sans vous perdre suivre de tels guides. La volonté de Dieu est au contraire toute-puissante et si souverainement bonne, qu'elle ne peut rien vouloir que de bon. Laissez-vous donc conduire par lui qui ne peut tromper ni être trompé, et reposez-vous de tout ce qui vous regarde sur sa sagesse infinie qui veille sans cesse pour le bien de ceux qui ont recours à son assistance. Appuyez-vous sur celui qui a jeté les yeux sur vous avant que vous fussiez nées. Rendez grâces à celui qui vous a donné la connaissance de son saint nom, et qui vous prépare un royaume qui ne finira jamais.

Pourvu que vous soyez bien persuadées de ces vérités, vos peines vous paraîtront douces, et c'est ce qui m'a fait vous dire que je ne suis pas fâché que vous les sentiez, pourvu qu'elles ne vous troublent point, mais que vous mettiez toute votre force en celui qui a voulu pour l'amour de nous participer à nos faiblesses. Le papier me manque: il faut finir; et vous pouvez faire part de cette lettre à ceux que vous le jugerez à propos. Priez pour moi.

LETTRE LIV.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à se préparer durant l'Avent à recevoir Jésus-Christ enfant.

Vous êtes sans doute, madame, bien occupée dans ce saint temps pour recevoir un tel hôte que celui que vous attendez. Il me semble que je vous vois aussi agissante que Marthe, et aussi tranquille que Madeleine pour rendre à ce Souverain des souverains les services intérieurs et extérieurs qui lui sont dus. Qu'heureux est ce temps qui nous repré-

sente l'arrivée dans le monde d'un Dieu fait homme pour demettre avec nous, pour éclairer nos ténèbres, pour nous conduire dans le chemin de la paix, et en s'abaissant jusqu'à nous considérer comme ses frères nous rendre participants de son royaume! Je ne m'étonne pas qu'après qu'il est déjà venu, vous désiriez tant qu'il revienne, et que vous lui prépariez une demeure dans votre cœur, puisqu'avant qu'il fût venu, il a été tant désiré, que le prophète le nomme *le désiré de toutes les nations* (*Aggee*, II), et qu'il ne se donne qu'à ceux qui le désirent. Mais autant qu'il rejette ceux qui ne le désirent pas, les soupirs de ceux qui le désirent de tout leur cœur et qui ne désirent que lui, lui sont agréables. Il ne vient pas seulement chez eux, il y demeure, selon ces paroles du Cantique : *Vous m'avez, ma sœur et mon épouse, blessé et gagné le cœur par un de vos regards, et vous l'avez attaché par l'un de vos cheveux* (*Cant.*, IV). Quelles paroles peuvent exprimer une plus grande tendresse que de dire qu'un seul regard peut faire une blessure dans le cœur, et qu'un seul cheveu peut l'attacher? Disons-nous donc qu'il est difficile de s'approcher de Dieu, de traiter avec lui, et que son joug est insupportable? Plaignons-nous plutôt de nous-mêmes qui regardons de tous côtés sans arrêter notre vue sur Dieu, au lieu de la détourner des créatures pour ne considérer que lui seul. On ferme un œil quand on tire au blanc afin de donner plus de force à l'autre pour bien mirer; et pourquoi ne fermons-nous pas les yeux à ce qui est capable de nous damner, pour ne porter nos pensées que vers le but où nous devons tendre pour gagner un aussi grand prix qu'est celui que Dieu nous propose? Il faut pour le posséder rassembler tout ce que nous avons d'amour, et le lui donner, parce que Dieu étant tout amour, il ne se laisse gagner que par l'amour, et rejette ceux qui ne l'aiment pas. Que s'ils disent qu'ils en demeurent d'accord, saint Jean déclare que la vérité n'est point dans leur bouche. Mais lorsque notre amour lui a comme tiré une flèche qui est entrée dans son cœur, un seul de nos cheveux est capable de l'arrêter; et ce cheveu est le recueillement de nos pensées qui nous conserve ce que notre amour nous a acquis. Ce Sauveur du monde, pour affermir notre confiance de pouvoir en cette manière posséder un Dieu, a bien voulu s'abaïsser jusqu'à être comme l'un de nous, s'enfermer dans le sein d'une fille, et se mettre entre les bras de sa sainte Mère pour être trouvé par ceux qui le chercheraient.

O pain vivant sorti du sein du Père éternel, qui vous êtes exposé dans le monde pour convier à s'en rassasier tous ceux qui désireraient d'en manger, qui sera celui qui refusera une si grande faveur, puisqu'il suffit pour l'obtenir de la désirer et de vous la demander après vous avoir confessé ses péchés? N'y aurait-il pas de la folie d'aimer mieux mourir de faim que de conserver sans peine la santé et la vie de nos âmes par cette céleste nourriture? O paresse, que tu es imprudente! O aveuglement, que tu es déplorable! O sommeil de l'âme, que de biens tu nous fais perdre! Jésus-Christ promet que celui qui cherche trouvera; que l'on donnera à celui qui demandera, et que l'on ouvrira la porte à celui qui y frappera. Il est donc évident que notre négligence est la cause de notre mal. Et comment se peut-il faire qu'un Dieu venant lui-même pour nous guérir, nous voulions toujours demeurer malades, et que, frappant à la porte de notre cœur, nous ne daignions quitter nos vaines occupations pour la lui ouvrir, mais le laissions se plaindre de notre refus?

Je vous demande, mon âme, de sa part, de me dire ce qui vous empêche de vous donner tout entière à lui. Qu'aimez-vous, si vous n'aimez un tel Epoux, et si vous ne l'aimez autant qu'il vous aime? Rien ne l'a fait venir dans le monde que son extrême amour pour vous, et il n'a

employé tout le temps qu'il y a demeuré qu'à procurer vos avantages aux dépens des siens. Que pouvez-vous faire sur la terre qui vous soit plus important que de gagner le cœur du Roi du ciel? Ne demeurez-vous pas d'accord que tout ce qui est ici-bas passe et finit? Que voyez-vous? qu'entendez-vous? qu'éprouvez-vous? que remarquez-vous? et que faites-vous? Ne voyez-vous pas que les choses présentes sont comme des toiles d'araignées dont on ne peut faire aucun usage? Où êtes-vous quand vous n'êtes pas avec Jésus-Christ? A quoi pensez-vous, de quoi vous entretenez-vous, et que cherchez-vous hors de ce qui n'est pas l'unique et souverain bien?

Réveillons-nous, madame, de ce profond sommeil. Ouvrons les yeux et levons-nous, car il est jour, puisque Jésus-Christ, qui est la lumière éternelle, est venu, et faisons des œuvres de lumière après n'avoir employé notre temps qu'à des œuvres de ténèbres. Considérons ce temps avec douleur, et que cette douleur nous serve comme d'un aiguillon, pour nous presser de ne suivre pas seulement désormais notre Sauveur, mais de courir et de voler après lui pour nous transformer en lui. Car que ne doit point faire la créature lorsqu'elle considère que son Créateur s'est fait homme pour l'amour d'elle; et qui avait jamais auparavant entendu parler d'un tel amour que celui qui a fait que notre Sauveur s'est comme changé en l'un de nous? Il nous avait témoigné son amour en nous créant à son image, mais il nous l'a encore beaucoup plus témoigné lorsqu'en se faisant homme il a voulu être notre image. Il est descendu du ciel et s'est abaissé jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui dans le ciel. Il s'est fait homme pour nous rendre des dieux, et est mort pour nous donner la vie. Serons-nous insensibles à tant de bienfaits, et un si grand amour ne trouvera-t-il point en nous de reconnaissance? Ne permettez pas, Seigneur, que nous demeurions plus longtemps dans un si mortel assoupissement : ouvrez-nous les yeux ; éclairez-nous de votre divine lumière, et ajoutez aux grâces que vous nous avez déjà faites celle d'en avoir le ressentiment que nous devons, puis qu'autrement plus elles sont grandes et plus elles nous seraient dommageables. Faites que nous considérions avec l'attention que le mérite une aussi grande merveille qu'est celle d'être venu du sein de votre Père éternel vous enfermer dans celui de votre très-sainte Mère, et que nous vous en rendions les remerciements que nous devons. Faites que vous voyant souffrir dans une étable pour l'amour de nous la pauvreté, le froid, et tant d'autres incommodités, nous renoncions à tous les plaisirs de la vie présente ; que nous n'ayons pas le cœur si dur que de voir sans pleurer pleurer un Dieu, et que nous nous abandonnions entièrement à votre volonté. Gravez, Seigneur, si fortement toutes vos paroles dans notre âme que nous ne vous offensions point et ne laissions perdre aucune goutte du sang que vous avez répandu pour nous, afin que vous n'ayez point sujet de vous repentir de nous avoir fait une telle grâce. Enfin, mon Dieu, après avoir tant souffert pour nous, et nous avoir rachetés par un prix qui est infini, ne permettez pas que nous soyons si malheureux que d'être à un autre qu'à vous.

Voici, madame, ce divin Enfant qui vient de naître. Il n'a pour toute maison qu'une crèche, et il est transi de froid. Préparez-vous à le recevoir avec un cœur tout brûlant d'amour afin de le réchauffer, puisque plus il souffre pour l'amour de vous, et plus vous êtes obligée de l'aimer. Mais ce froid qu'il endure n'est qu'extérieur, car il brûle pour nous d'un tel amour, qu'il a voulu pour nous le témoigner naître nu, et mourir nu à la croix. Et comme ne se contentant pas d'être pauvre, il a bien voulu aussi avoir des parents pauvres, aimez

et faites du bien aux pauvres pour l'amour de lui. Je le prie de vous conserver et de vous sauver par sa bonté et par sa miséricorde.

LETTRE LV.

A UNE FEMME DÉVOTE.

Il l'instruit de la manière dont elle doit se préparer, dans le temps de l'Avent, à recevoir Notre-Seigneur.

Nous ne saurions préparer notre cœur avec trop de soin pour recevoir Notre-Seigneur lorsqu'il s'offre à y venir demeurer; et si nous comprenions assez combien grande est cette faveur, quelle reconnaissance n'en aurions-nous point? Nous admirerions notre bonheur et mépriserions toutes les choses de la terre. Car qu'y a-t-il de plus incompréhensible que cette bonté de Dieu, qui au lieu d'avoir de l'horreur de nos plaies, daigne s'abaisser jusqu'à vouloir lui-même pour les guérir s'enfermer dans une aussi petite demeure qu'est celle de notre âme, lui que toute la vaste étendue des cieux n'est pas capable de contenir; et de voir un Dieu frapper à la porte de notre cœur, en priant qu'on la lui ouvre afin de nous combler de biens? En quoi je ne sais lequel le plus admirer, ou qu'un Dieu fasse cette demande à sa créature, ou que sa créature la lui refuse.

Enfants des hommes, quel est votre aveuglement! Considérez à qui vous refusez l'entrée de votre cœur: n'est-ce pas à celui qui l'a formé et qui peut seul le combler de joie? Un Dieu vous recherche, et vous le fuyez. Un Dieu vous regarde, et vous détournez vos yeux de lui. Un Dieu vous aime, et vous êtes insensibles à son amour. Ne soyons pas, ma sœur, si malheureux que d'être du nombre de ces insensés. Remercions-le de l'honneur qu'il nous fait de vouloir que nous lui servions de demeure comme Salomon le remercia de celui qu'il lui fit de lui permettre de lui bâtir un temple. Écoutons cette nouvelle, qu'un Dieu veut bien venir demeurer dans nous, avec le même respect que la sainte Vierge écouta celle que l'Ange lui annonça en ne répondant autre chose sinon qu'elle était la servante du Seigneur; et reconnaissons que nous sommes indignes d'une si grande faveur, comme fit saint Jean, lorsque notre Sauveur se voulant faire baptiser par lui, il dit que c'était à lui de le baptiser. Que la suprême grandeur d'un tel hôte nous porte à le recevoir, sinon d'une manière digne de lui, puisque cela est impossible, au moins telle que notre bassesse le permet, puisque nous ne saurions trop nous efforcer de préparer chez nous une demeure agréable à celui qui veut nous en donner une éternelle dans son royaume. Renonçons à tout le reste pour ne penser qu'à gagner de telle sorte son affection, qu'il nous la conserve à jamais dans le ciel, puisque nous ne devons employer notre vie, qu'à tâcher d'acquiescer un si grand bonheur. L'humilité doit être le fondement de cet édifice spirituel, les quatre principales vertus son élévation, et la charité son comble. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous faire tant de grâces, que vous vous donniez entièrement à lui et qu'il se donne lui-même à vous.

LETTRE LVI.

A UNE DAME.

Il l'instruit de la manière dont Jésus-Christ s'est conduit envers nous.

Saint Paul dit qu'il se donnait tout à tous pour les gagner tous (I Cor., IX, 22): Et s'il reconnaît, comme il fait, n'avoir ainsi agi que par le mouvement et l'assistance de Jésus-Christ, combien Jésus-Christ lui-même en a-t-il encore plus charitablement usé de la sorte et

en use-t-il encore ? Vous voyez qu'il naît comme un enfant pour se conformer aux petits ; qu'il cache sa grandeur sous sa petitesse, sa force sous sa faiblesse, et qu'il s'expose aux plus grandes incommodités de la vie, jusqu'à ce qu'en suite de tous les travaux imaginables, il souffre la mort sur une croix, qui passait alors pour le plus honteux de tous les supplices. Qu'est-ce donc qui nous peut être plus avantageux que de l'imiter en l'aimant et ses créatures pour l'amour de lui, jusqu'à nous rendre comme des enfants, comme des pauvres, et vouloir bien mourir pour lui et pour elles ? Il ne faisait voir que sa faiblesse et son humilité, et cachait sa force et sa grandeur. Mais plus il les cachait, plus il paraissait croître en bonté et en amour pour nous, et j'use de ce mot de paraître, parce qu'en effet il n'y a en lui ni augmentation ni diminution. Puis donc qu'il est tout ensemble si grand et si petit, et que sans avoir ce que les hommes ont de rude, il n'a que la douceur d'un enfant, pourquoi n'allez-vous pas, madame, en Bethléem, voir ce Verbe de Dieu fait homme, et ne pensez-vous point à l'avantage que vous en pouvez tirer ? Car depuis votre baptême il vous a prise pour sa fille, il vous a conduite par la main ; et il a parlé et agi pour vous lorsque vous ne saviez encore ni ce que vous désiriez ni ce qui vous était propre. Considérez en regardant cette crèche que vous n'avez par vous-même, non plus qu'un enfant, ni lumière, ni force, ni vertu, et qu'au lieu que la plupart des hommes sont grands en malice, et enfants en ce qui regarde la bonté, ce n'est qu'en ce qui regarde la malice que vous devez désirer d'être comme un enfant, suivant ces paroles de saint Paul : *Mes frères, ne soyez point enfants en ce qui est de l'esprit et de la sagesse ; mais soyez enfants en ce qui est de n'avoir point de malice, et ayez l'esprit et la sagesse des hommes parfaits* (I Cor., XIV, 20). Ne voyez-vous pas de quelle sorte un enfant est attaché à son père. Il n'appréhende rien étant avec lui ; il a recours à lui dans tout ce qui lui arrive ; il ne lui vient pas seulement la moindre pensée qu'il le puisse abandonner ; et il lui suffit de savoir qu'il est son père pour attendre tout de lui ?

Si nous sommes de véritables enfants de Dieu et dans l'innocente simplicité où doivent être des enfants, ce seul nom de père nous doit mettre dans une entière assurance, et nous faire croire que, comme nous trouvons en lui et par lui tout ce que nous pouvons souhaiter, nous ne saurions sans lui et hors de lui trouver que notre ruine. Considérez quel est le partage que vous avez fait de vous entre Dieu et vous, et que vous avez perdu tout ce que vous ne lui avez pas donné, parce qu'il n'y a point de salut et de bonheur qu'en lui seul. Restituez-lui donc ce que vous avez retenu pour vous. Soyez comme un enfant, afin qu'il puisse dire de vous : *Notre sœur est encore petite, et il faut remettre à lui parler jusqu'au temps qu'elle sera capable de nous entendre* (Cant., VIII, 8). Car Dieu prend soin des petits et les préserve jusqu'au jour qu'il leur parle ou leur fait parler par les tribulations qu'il permet qui leur arrivent. Que si, lorsqu'ils ne peuvent plus passer pour des enfants, ils demeurent dans leurs faiblesses, c'est parce qu'ils sont si aveugles, que, n'étant en effet encore que petits, ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils se croient être grands. Car la faiblesse se peut pardonner, mais c'est une chose insupportable que d'être faible et se croire fort.

Demandez donc à Dieu qu'il vous donne la lumière dont vous avez besoin pour n'être pas méconnaissante des obligations que vous lui avez, et devenir ainsi par votre ingratitude un démon qui se couvrirait de la peau d'une brebis. Gardez-vous bien de dérober l'honneur qui est dû à Dieu, en élevant dans votre cœur par votre présomption une idole dont il aurait de l'horreur. Donnez-vous à lui, considérez-vous comme

étant toujours petite à son égard, et défiez-vous comme d'un démon de tout ce qui voudrait vous faire sortir de cette heureuse et sainte enfance. Ayez recours pour cela à la divine enfance de Jésus-Christ et à l'assistance de sa grâce; et que les peines et les travaux ne vous étonnent point, puisque, étant soutenue par une protection aussi puissante qu'est la sienne, il vous serait honteux de les craindre. Je le remercie de tout mon cœur du désir qu'il vous donne de demeurer ferme dans la connaissance que vous avez de n'être par vous-même que faiblesse et que misère.

LETTRE LVII.

A LA MÊME DAME.

Il l'instruit de la manière dont elle doit adorer Jésus-Christ dans son enfance ainsi que les rois l'ont adoré, et fait voir que nous devons lui donner tout notre amour.

Je vous écrivis durant l'Avent combien grande est la faveur que Notre-Seigneur nous fait de vouloir venir dans nous, et le bonheur que ce nous est de l'y recevoir. Je veux, madame, espérer de sa miséricorde qu'il sera venu dans votre âme et que vous l'aurez reçu avec autant d'amour que de foi. Ainsi ce qui me reste à désirer est que, pour reconnaître l'obligation que vous lui avez d'avoir bien voulu établir sa demeure en vous, vous vous consacriez de tout votre cœur à son service, et qu'ayant imité les mages dans le travail avec lequel ils le cherchèrent, vous les imitez aussi dans leur foi et dans les présents qu'ils lui firent. Admirez de voir ce Souverain de l'univers si humilié, que ces rois le trouvèrent dans une étable. Mais l'étoile qui les conduisait, et qui représente la foi, s'étant arrêtée, leur fit connaître par ses rayons comme par autant de langues que, contre toute sorte d'apparence et de raison humaine, celui qui est infiniment élevé au-dessus de toute la grandeur imaginable était caché dans cette vile demeure, pour nous apprendre à croire d'autant plus fermement que nous le trouverons que nous voyons moins de marques qui nous donnent sujet de l'espérer. Car si, au lieu que c'était une étoile qui les conduisait, c'avait été la raison, ils auraient été chercher ce roi dans quelque superbe palais, puisque les maisons doivent avoir du rapport avec les personnes qui les habitent. C'est donc une grande grâce que Dieu fait à ceux à qui il donne, comme une étoile, la foi pour leur faire trouver ce Dieu, qui ne s'est pas moins caché dans la bassesse et la pauvreté de sa naissance que dans le mépris et la mort qu'il a soufferts à la croix. Ces rois et le bon larron le trouvèrent dans ces prodigieux rabaissements, parce qu'ils l'y regardèrent avec les yeux de la foi, qui le leur fit adorer comme un Dieu; au lieu que s'ils ne l'eussent considéré que comme un roi mortel, ils ne lui auraient, quelque grand qu'il fût, rendu que des respects humains. Mais une lumière intérieure, plus élevée que celle de la raison, leur fit connaître cette haute majesté cachée dans une humilité si profonde.

Prenez garde, madame, à ne vous présenter pas les mains vides devant un si grand Seigneur, ni de croire que vous puissiez rien recevoir de lui, si son amour pour vous ne le porte à vous le donner. Lui seul vous peut rendre heureuse; et quoi que vous lui donniez ne saurait le satisfaire, si vous ne vous donnez vous-même à lui. Mais cet amour n'est point un amour intéressé qui ne considère que les présents. Il ne demande que le cœur: et c'est, dit saint Bernard, le langage dont Dieu et l'âme se servent dans les communications qu'ils ont ensemble. Ainsi, quand il nous menace et nous châtie, nous n'avons qu'à nous humilier. Mais lorsqu'il nous témoigne son amour, nous devons y répondre

par le nôtre, en disant, comme l'Épouse dans le Cantique : *Celui que j'aime est tout à moi, et je suis toute à lui* (Cant., II). Jusqu'à quel excès va donc le bonheur de la créature, de pouvoir traiter avec son Créateur d'égal à égal, par la liberté que donne le pouvoir si doux et si merveilleux de l'amour, qui abaisse la hauteur des montagnes et relève la bassesse des vallées ? Offrons donc tout notre amour à celui qui étant Dieu a bien voulu, pour l'amour de nous, se faire homme, et qui ne se contentant pas d'avoir répandu des larmes en naissant, a commencé huit jours après de répandre son sang, et a achevé de le répandre à la croix. Puisqu'il vous a si chèrement achetée, ne vous dérobez pas à un si bon maître. Ce serait faire comme ceux dont Jérémie dit qu'ils ne s'apuaient que sur eux-mêmes (Jerem., VII). Ne devons-nous pas rechercher ce qui nous est le plus avantageux ? Et qui peut nous l'être davantage que d'aimer Jésus-Christ qui, après nous avoir rachetés par sa mort, se donne lui-même à ceux qui l'aiment, et d'hommes qu'ils sont les rend des dieux ?

Offrez de l'or, c'est-à-dire de l'amour à l'enfant Jésus, comme ont fait les mages, puisqu'ainsi qu'un peu d'or surpasse en valeur beaucoup de cuivre, un peu d'amour est préférable aux bonnes œuvres qui ne se font que par crainte ou par d'autres motifs intéressés. Ce n'est qu'à proportion de l'amour que Dieu remarque dans nos œuvres, qu'elles lui sont plus ou moins agréables, et que, par cette raison, un jeûne ou une petite aumône faits de la plénitude du cœur le contentent quelquefois davantage que des actions éclatantes, comme il paraît par les deux oboles de la veuve de l'Évangile. C'est une marque de sa grandeur de ne mesurer que par l'amour les services qu'on lui rend. N'ayant besoin de rien, parce que ses richesses sont infinies, notre amour est le seul présent que nous pouvons lui faire qui lui plaise ; et il veut de telle sorte que nous le lui donnions, qu'il punit d'une éternelle mort ceux qui ne le lui donnent pas. Ce qui a fait dire à saint Augustin : *Vous me commandez, Seigneur, de vous aimer, et me menacez de grandes peines si j'y manque.*

Ne travaillons donc principalement, madame, qu'à aimer Jésus-Christ. C'est pour nous y obliger qu'il s'est fait petit et qu'il a par son enfance couvert l'éclat de sa majesté, afin de nous porter à l'aimer encore davantage par la considération de son humilité volontaire que par la grandeur de sa naissance éternelle. Ce qu'il ne sait point encore parler est comme un voile qui cache à nos yeux sa connaissance infinie, de même que les langes et les bandes dont il est enveloppé et le froid qu'il souffre cachent sa puissance. Et tout cela parce que plus il se cache de la sorte, et plus il nous donne des preuves de son amour, afin que nous l'aimions d'autant plus que nous le voyons plus endurer pour l'amour de nous. Quel sera donc le châtement de ces ingrats qui refusent de l'aimer encore qu'ils sachent qu'il lui a coûté si cher pour mériter que nous l'aimions ? Mais lorsque nous lui donnons notre amour, il faut le lui offrir en holocauste et jusqu'à la moelle des os, comme dit David, c'est-à-dire sans nulle réserve, parce que de même que le feu réduit entièrement en cendre la victime offerte en holocauste, le véritable amour doit consumer entièrement l'homme intérieur et extérieur, et brûler jusqu'à la moindre paille de la vanité. Car l'amour faisant que l'on se conforme à ce que l'on aime, comment celui qui aime véritablement Jésus enfant peut-il aimer les pompes du siècle, lorsqu'il le voit couché comme un pauvre dans une misérable étable ? La vue d'un Dieu qui s'est abaissé jusqu'à descendre sur la terre pour y naître et vivre parmi les hommes, nous permet-elle d'ignorer le chemin que nous devons tenir pour lui être agréables ? Et puisque ce chemin est contraire à celui du monde, c'est à nous de choisir lequel

des deux nous voulons prendre, ou ce dernier qui nous conduit à notre perte, ou celui qu'a tenu Jésus-Christ et qui sauve ceux qui y marchent après lui. Or comme la moelle dont parle David est d'une saveur douce et agréable et se fond aussi facilement que la cire se fond au soleil, ainsi un cœur qui aime Dieu n'a ni dureté ni sécheresse, mais se porte avec autant de facilité que de douceur et de tendresse à tout ce qui regarde son service et celui du prochain; et il conserve l'amour, de même que les os, la chair et la peau conservent la moelle que la nature leur a comme donnée en garde. C'est ce qui fait que, lorsqu'on aime Dieu véritablement, on demeure inébranlable dans la résolution de tout hasarder et de tout perdre plutôt que de lui déplaire en la moindre chose.

Voilà, madame, quel est l'or que vous devez, à l'imitation des mages, offrir à Jésus-Christ dans la pauvreté où il vient de naître. Car si vous ne lui offrez votre cœur, qui est votre trésor, pour lui donner cet or le plus pur de tous, tout autre présent serait indigne de lui, puisque vous auriez gardé pour vous le meilleur, et ne lui auriez présenté que ce qui serait d'un prix beaucoup moindre.

Après avoir ainsi ouvert votre cœur, mettez-y ce divin Enfant qui, étant la source éternelle de la vie, l'anamera d'une nouvelle vie, et portez-le toujours dans votre sein, comme l'Épouse dit dans le Cantique qu'elle portait sur son sein un bouquet de myrrhe (*Cant.*, I). Rendez-lui le respect qui est dû à un Dieu, et traitez avec lui avec la liberté dont on agit avec un enfant qui n'a pas moins de douceur dans le cœur qu'il en paraît sur son visage. Ayez un grand soin de lui; et pour vous en bien acquitter sans que cela vous semble pénible, conservez un très-grand amour pour lui, et ne vous ralentissez point dans ce soin, jusqu'à ce que vous ayez sujet de croire qu'il vous aime et qu'il est content de l'amour que vous lui portez. Car, à moins que d'être dans ce sentiment, vous vivriez toujours en tristesse et en crainte; au lieu que lorsque vous en serez venue là, il sera difficile que rien vous trouble, tant ce vous sera une grande consolation de penser que Dieu est avec vous, et que vous êtes avec lui. C'est le bonheur que je vous souhaite.

LETTRE LVIII.

A UNE DAME.

Il l'instruit des effets que la venue du Saint-Esprit opéra dans les apôtres, et de quelle sorte il se faut disposer à le recevoir.

Dieu veuille, madame, vous donner une bonne Pentecôte, non-seulement par de bonnes instructions et par de bonnes pensées, mais aussi par une grâce qui produise dans votre cœur les mêmes effets que le Saint-Esprit opéra dans les fidèles assemblés, en un même lieu, le jour de cette grande fête. Car ce fut alors que leur faiblesse fut changée en force, leur ignorance en connaissance, et que la joie dont ils furent remplis fit voir que le sang de Jésus-Christ n'avait pas été répandu en vain; mais que les prières qu'il avait faites pour eux à son Père avaient été exaucées, puisqu'il les avait rendus participants de sa divinité. Se voyant défiés de cette sorte, si parfaitement aimés de Dieu, et si brûlants d'amour pour lui, quelles actions de grâces ne rendirent-ils point à Jésus-Christ de leur avoir en qualité de Dieu fait une saveur si inconcevable, et de la leur avoir méritée en qualité d'homme? On vit alors l'effet de ce qu'il leur avait promis, que quand le Saint-Esprit serait venu, il le glorifierait, et par le témoignage qu'il rendrait de sa divinité, le ferait connaître à tout le monde, et particulièrement à ses disciples. Ainsi ils le regardèrent comme la source de toutes les grâces

qu'ils recevaient, et le servirent avec la reconnaissance et l'affection que méritait un tel bienfaiteur, étant encore plus attachés à lui, quoiqu'absent par les liens d'un parfait amour, qu'ils ne l'avaient été lorsqu'il leur était présent. Faut-il donc s'étonner si après avoir éprouvé le pouvoir merveilleux de cet Esprit saint, et quel est l'amour qu'il inspire pour le Verbe de Dieu de qui il procède et en qui il trouve son repos, ces saints et heureux disciples n'appréhendèrent point d'aller, aux dépens de leur vie, prêcher l'Évangile dans toutes les parties du monde ?

Si le mystère de cette grande fête était bien gravé dans notre cœur, nous n'aurions garde de manquer à la bien célébrer ; et si nos âmes étaient arrosées de quelque goutte de ce *fleuve d'eau vive qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau (Apoc., XXII)*, elles n'auraient plus soif de rien de ce qui est sur la terre ; une céleste rosée attendrirait cette sécheresse et amollirait cette dureté qui nous rendent stériles en bonnes œuvres. Combien sentirions-nous alors l'obligation que nous avons à notre Rédempteur de nous avoir délivrés de l'esclavage des démons ; d'avoir noyé nos péchés dans son sang, et d'avoir changé en joie notre tristesse ? Nous supporterions sans nous en plaindre les douleurs, l'exil, l'absence de nos amis, le manquement des choses qui paraissent nécessaires, et tout le reste de ce qui passe pour être le plus fâcheux dans la vie, parce que cet Esprit saint dont le feu tend toujours en haut donne un si grand amour pour Dieu et une telle confiance en lui, que les eaux des tribulations ne sauraient l'éteindre. Il est toujours ardent dans le cœur de ceux qui l'ont véritablement reçu ; il détruit en eux tout ce qui lui est contraire, et fait que la mort même ne saurait leur abattre le courage. Ce fut cet Esprit tout-puissant qui guérit la plaie que l'absence de Jésus-Christ avait faite dans l'âme de ceux qui l'aimaient si ardemment ; et s'il a pu les consoler d'une tristesse causée par l'absence du Créateur, ne nous consolera-t-il pas beaucoup plus facilement de l'affliction que nous donne l'absence des créatures ? Il est le Père des orphelins, et un Père si bon et si charitable qu'il les revêt de la vertu d'en haut, les met à l'abri de sa protection, les assure qu'ils ont dans le ciel un Père dont ils peuvent sans crainte implorer avec humilité l'assistance, et leur apprend que ce Père peut les relever dans leurs chutes, éclairer leurs ténèbres, réchauffer leur froideur, les retirer de leurs égarements, et leur redonner tant de vigueur et de force qu'ils puissent voler jusque sur la montagne de Dieu.

Si nous sommes bien persuadés de ces vérités, ferons-nous difficulté, madame, de vendre tout ce que nous avons de plus précieux pour acheter cette perle sans prix qui peut seule nous rendre heureux ? Cet Esprit saint vient à nous et nous fait entendre sa voix. Ne le laissons pas passer sans le prier de demeurer pour nous consoler par sa présence et nous donner moyen de le servir. Il nous l'accordera aisément sans doute, puisque le Père éternel nous l'envoie à la prière de Jésus-Christ, qui nous a obtenu cette grâce. Car autrement comment cet Esprit si sublime qu'il est plus élevé au-dessus de nous que le ciel ne l'est au-dessus de la terre, se serait-il abaissé jusqu'à se communiquer à des créatures aussi imparfaites, aussi impures, et aussi portées à toute sorte de mal que nous le sommes ? Il n'y avait que l'inconcevable abaissement de Jésus-Christ qui, en se faisant homme pour nous racheter au prix de ses travaux et de son sang, pût nous obtenir une telle grâce que de faire que cet Esprit saint qui a créé les cieux, veuille bien établir sa demeure dans des vases d'argile tels que nous sommes. Jouissons donc du fruit des travaux de Notre-Sauveur, et rendons à l'une et à l'autre de ces Personnes divines, les remerciements que

nous leur devons pour de si extrêmes faveurs, que l'ingratitude nous ferait perdre.

Recevons avec amour cet Esprit qui n'est qu'amour et qui vient à nous avec tant d'amour, et disons-lui, comme le Prophète : *Mon âme vous désire durant la nuit, et je n'ouvre pas plutôt les yeux le matin que je ne respire que vous* (Isai., XXVI, 9). La tribulation est cette nuit; et l'âme qui désire le Saint-Esprit durant la nuit est celle qui, dans ses souffrances, ne met sa confiance qu'en son secours, comme étant le consolateur des affligés qui gémissent sous le poids de leurs peines. Et c'est avoir dès le matin les yeux ouverts pour se rendre agréable au Saint-Esprit, que de souhaiter de le recevoir, et mettre son principal soin à lui préparer une demeure dans notre âme avec une ferme confiance qu'il y viendra, pourvu que nous le désirions avec ardeur; de même que Jésus-Christ est venu au monde après avoir été tant désiré, que le prophète le nomme *le désiré de toutes les nations* (Agge., II).

Cette préparation à bien recevoir le Saint-Esprit, qui consiste en la pénitence et en la mortification de nos passions, est si importante, que s'il trouvait notre âme encore souillée de l'affection au péché, au lieu de se plaire en elle et d'y demeurer, il en aurait de l'horreur. Quand cette préparation ne nous importerait pas de tout, qu'est-ce que le respect dû à un tel hôte ne nous obligerait point de faire pour lui rendre l'honneur qui lui est dû? Et lorsque nous avons dans nous-mêmes un si grand Roi, quel soin ne devons-nous point prendre de demeurer auprès de lui, sans le quitter pour courir après les vanités de ce monde? Fermons donc les portes de nos sens; jetons-nous à ses pieds, et disons-lui que rien ne sera jamais capable de nous divertir de l'application que nous devons avoir à le servir; que nous avons renoncé à tout le reste pour ne nous attacher qu'à lui seul, et que nous nous estimons trop heureux de le posséder et de lui plaire.

Si vous agissez de la sorte, vos peines se changeront en consolation; vous boirez de l'eau de ce fleuve des délices de Dieu jusqu'à en être saintement enivrée; et je serai comblé de joie de vous voir entre les mains de ce protecteur tout-puissant qui vous conservera, vous instruira, et vous rendra heureuse durant toute une éternité. C'est le souhait que je fais pour vous.

LETTRE LIX.

A UNE DAME AFFLIGÉE DE L'ABSENCE DE SON FILS.

Il l'exhorte à souffrir, à l'imitation de Jésus-Christ et de la sainte Vierge.

J'ai, madame, quelque sujet de croire que vous êtes affligée. Mais bien que je vous désire des consolations, je désire encore davantage votre avancement dans le service de Dieu. Ainsi j'aime mieux vous voir dans des peines accompagnées de patience, que dans un repos accompagné de dévotion, parce que notre obéissance dans les maux est plus agréable à Dieu que nos actions de grâces dans la prospérité.

Considérez ce que souffrit la sainte Vierge, lorsqu'elle vit le Fils de Dieu et le sien aller au supplice chargé de sa croix, et si défiguré par ce qu'il avait déjà enduré qu'il n'était plus reconnaissable; quels furent ses sentiments à sa mort, et quelle fut sa peine d'être privée durant tant d'années de sa présence après qu'il fut monté au ciel; et jugez par là s'il peut y avoir de la comparaison entre ses douleurs et celles des autres mères, puisqu'il n'y a point de proportion entre l'amour qu'elle avait pour ce Rédempteur du monde, qui était tout

ensemble son Fils et son Dieu, et l'amour que les mères ont pour leurs enfants.

Si nous faisons profession d'être serviteurs de cette très-sainte Vierge, ne devons-nous pas lui tenir compagnie dans ses travaux ? Et lorsque nous nous la représentons au pied de la croix de notre Sauveur, ne devons-nous pas aussi prendre part à sa souffrance, puisqu'une personne affligée ne peut recevoir de consolation de ceux qui sont dans la joie ?

Ainsi, pour attendre des faveurs de Notre-Seigneur et de sa bienheureuse Mère, il faut prendre part à leurs peines. Et que n'ont-ils point souffert en ce monde ? Toute leur vie n'a été qu'un exil continu et une croix très-pesante. C'est ce qu'ils veulent que leurs serviteurs considèrent beaucoup plus que le bonheur dont ils jouissent maintenant dans le ciel. Car ce n'est que là que nous devons espérer d'avoir du repos ; et cependant ne nous point lasser de travailler.

Plusieurs voudraient bien avoir part aux grâces de Notre-Seigneur, sans néanmoins participer à ses peines. Mais si nous désirons qu'il nous aime, il faut être du petit nombre de ceux qui sont bien aises de souffrir. Témoignons-lui donc notre amour en ne refusant point de boire le calice qu'il a bu, quelque amer qu'il nous paraisse, puisque c'est le seul moyen de lui témoigner que nous l'aimons véritablement. Que si nous considérons pour l'amour de qui nous le buvons, combien peu cette amertume durera, et quelle sera la récompense dont elle sera suivie, non-seulement nous le trouverons doux, mais nous nous plaindrons de ce qu'il l'est trop.

Apprenons à aimer un Dieu qui nous aime, et qu'on ne peut l'aimer véritablement si on ne se donne à lui sans réserve. Jetons-nous entre ses bras sans rien craindre, puisqu'étant en sa protection nous ne saurions nous perdre, non plus que nous sauver sans elle. Il a dit de sa propre bouche : *Celui qui aime sa vie la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle* (Joan., XII, 25).

Tous ceux qui ne considèrent que le présent se trouveront trompés. Ne les imitez donc pas, madame, mais levez les yeux vers le ciel d'où vous avez tiré votre origine, et priez Dieu de vous y donner place quoiqu'il faille souffrir pour l'obtenir. Nul n'y est arrivé sans souffrir de plus grandes peines que ne sont les vôtres, puisque s'ils en ont moins eu en ce monde, ils en ont enduré dans le purgatoire d'incomparablement plus grandes, parce que c'est un ordre établi par Jésus-Christ de n'avoir part à son royaume qu'après en avoir pris à ses souffrances. Ainsi puisque ceux qui sont avec lui dans sa gloire l'ont accompagné, et sa sainte mère dans leurs peines, ne nous plaignons point d'être traités comme ils l'ont été. Ce chemin est celui du ciel : marchons-y. C'est le purgatoire où nos péchés doivent être expiés, et il n'y a rien de plus juste : c'est la devise que doivent prendre les amis de Dieu et laisser les plaisirs du siècle à ceux qui sont si malheureux que d'y attacher leur cœur. Souvenons-nous de cette prédiction de notre Sauveur : *En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémierez, et le monde sera dans la joie ; Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante elle est dans la douleur parce que son heure est venue : mais après qu'elle a enfanté un fils elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde* (Joan., XVI, 20). Que ces paroles vous consolent, madame, et vous fassent souffrir avec patience votre exil sur la terre, jusqu'à ce que notre Sauveur vous rappelle dans votre céleste patrie : ce qui sera peut-être plus tôt que vous ne pensez.

LETTRE LX

A UNE DAME.

Il la console de la mort de son mari.

J'ai différé, madame, à vous écrire, parce que j'ai cru qu'une lettre servirait de peu pour vous consoler dans une aussi grande affliction qu'est la votre ; et j'ai pensé qu'il valait mieux m'adresser à Dieu qu'à vous. Mais on m'en a tant pressé et tant assuré que vous en seriez bien aise que je n'ai pu refuser de me rendre à votre désir. J'ai considéré aussi que tout étant facile à Dieu il pourra se servir d'une lettre qui n'a nulle force par elle-même pour vous donner la consolation dont vous avez besoin : et je le prie de tout mon cœur de le faire.

Il lui a plu de vous faire sentir l'une des plus grandes afflictions que l'on puisse recevoir dans cette vallée de larmes. Louez-le, madame, adorez ses jugements, et soumettez-vous avec un profond respect à sa volonté, puisque c'est un devoir que la créature est obligée de rendre à son Créateur, non-seulement dans les choses agréables, mais dans les plus douloureuses. Pour éprouver cette obéissance il nous frappe d'ordinaire dans ce qui nous est le plus cher, afin de nous faire voir qu'il n'y a rien de si difficile que nous ne soyons obligés d'entreprendre et de souffrir pour un si grand Maître. Jamais père n'aima plus un fils qu'Abraham aimait Isaac ; et il lui commanda de le lui offrir en sacrifice (*Gen.*, XXII). Job avait une extrême affection pour ses sept fils : et il les lui ôta en un même jour (*Job*, I). C'est la manière dont il traite ceux qui l'aiment, parce qu'elle leur donne moyen de faire connaître l'amour qu'ils lui portent, et de l'engager à leur faire encore de plus grandes grâces. Je sais bien que la chair et le sang n'entendent point ce langage, et qu'une douleur aussi vive qu'est la vôtre ne vous permet de penser qu'à la grandeur de votre perte. Mais si nous avons Dieu dans le cœur nous devons nous élever au-dessus des sentiments de la nature, pour la contraindre de se soumettre à sa volonté, en nous souvenant de ces paroles que son Fils unique lui dit dans une si grande agonie, qu'elle lui fit arroser la terre de son sang : *Mon père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne* (*Luc.*, XXII). Il faut que nous lui disions la même chose si nous voulons que ce Rédempteur du monde nous considère comme ses disciples, puisqu'il ne reconnaît pour siens sur la terre et ne rend participants de sa gloire dans le ciel, que ceux qui portent sa croix, et qui le suivent comme les brebis suivent leur pasteur sans vouloir jamais le quitter quand il leur en devrait coûter la vie. De quoi pouvons-nous nous plaindre dans nos peines, puisqu'elles nous rendent semblables au Fils de Dieu ? Un serviteur peut-il sans folie refuser de faire ce que fait son maître, et un fils adoptif ce que fait un fils légitime ? Quel autre fils a jamais tant été aimé de son père que notre Seigneur l'a été de son Père éternel ; et quel autre fils a jamais éprouvé des souffrances semblables aux siennes ? Il a tellement été l'homme de douleurs, que l'on compterait aussi aisément les gouttes d'eau de la mer que les travaux qu'il a endurés. Vous semble-t-il raisonnable qu'après que le propre Fils de Dieu a souffert des tourments si horribles qu'ils lui ont fait dire de son âme était triste jusqu'à la mort, nous prétendions devoir passer cette vie sans goûter l'amertume du fiel, et sans boire du vinaigre ? Après avoir abandonné Jésus-Christ dans ses souffrances, aurions-nous l'audace de prétendre de l'accompagner dans sa gloire ? Détrompons-nous d'une si folle pensée et apprenons que si le roi du ciel n'est entré dans son royaume que par le chemin des tribulations, non-seulement il n'y en a point d'autre pour y arriver, mais qu'il est lui-même ce chemin tant

en qualité de Dieu que d'un Dieu crucifié ; et qu'ainsi l'on ne saurait chercher une autre voie sans s'égarer et sans tomber dans des peines qui, quelque grandes qu'elles soient, ne sont rien en comparaison de celles que l'on souffrirait dans une autre vie.

Que l'aveuglement des hommes est épouvantable ! Pourvu qu'ils soient satisfaits du présent ils ne pensent point à l'avenir. Ils ne considèrent comme avantageux que ce qui leur est agréable. Au lieu d'agir par raison ils n'agissent que par passion. Ils s'affligent de ce qui devrait les réjouir, et se réjouissent de ce qui devrait les affliger. Ce qu'ils nomment prospérité est une fumée qui se dissipe insensiblement. Le cours de leur vie n'est qu'un sommeil et un songe dont il ne reste que le souvenir de quelques images trompeuses. Un petit déplaisir leur fait oublier les plaisirs passés, et ne leur laisse que le regret de ce qu'ils se sont évanouis. Puis donc qu'il n'y a rien d'assuré en ce monde, que ne portons-nous nos pensées vers un autre monde dont le bonheur sera immuable ? N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux pour voir que notre imagination nous trompe, lorsqu'elle nous persuade qu'il peut y avoir ici-bas des contentements solides : et les afflictions ne doivent-elles pas nous faire connaître que nous sommes véritablement misérables ; que notre vie n'est qu'un exil, et que notre conversation doit être dans le ciel, puisque c'est notre véritable patrie ?

Dieu ne vous a affligée, madame, que pour vous obliger à vous attacher d'autant plus fortement à lui que vous vous trouvez détachée de ce que vous aimiez le plus sur la terre. Ne croyez pas néanmoins qu'il se plaise dans vos peines ; au contraire, il est si bon qu'il est touché de vos larmes : mais il veut par une douleur si amère vous priver de telle sorte de toutes les consolations humaines, que vous n'en cherchiez qu'en lui seul. Il vous a ôté votre appui parce qu'il veut l'être lui-même ; et il vous a ôté un mari parce que comme il est le père des orphelins il est le mari des veuves. Vous rencontrerez sans doute dans votre veuvage beaucoup de sujets de peine, peu d'assistance, et peu de fidélité de ceux de qui vous en devriez attendre, et trouverez très-souvent à redire celui qui pouvait y remédier. Mais Dieu veut que tant de sujets de déplaisir vous obligent de recourir à lui comme à votre véritable père, afin qu'il vous en soulage ; et si vous implorez son secours de tout votre cœur, et vous remettez entièrement entre ses mains, il sera votre refuge dans tous vos maux, votre guide dans la conduite que vous devrez tenir ; et il arrivera souvent que, sans savoir comment cela se peut faire, tout vous réussira plus heureusement que vous n'auriez osé le penser. Vous connaîtrez alors combien Dieu aime les affligés, se plaît avec eux, et a soin d'eux. Que s'il arrive quelquefois qu'il ne vous accorde pas ce que vous désireriez, ce ne sera que pour vous donner ce qui vous sera le plus utile. Car ce céleste médecin agit d'ordinaire ainsi avec ceux qui ont recours à lui, regardant plutôt à ce qui leur peut rendre la santé, qu'à ce qui leur paraît être plus doux. Laissez-le donc agir comme il lui plaira ; et quelque douleur que vous sentiez ne lui demandez jamais de faire votre volonté, mais seulement la sienne. Que vos armes soient vos prières, et que vos larmes ne soient pas des larmes perdues qu'il mépriserait, mais des larmes vives et animées qui vous obtiennent de sa bonté le pardon de vos péchés et votre salut.

Quel avantage pouvez-vous tirer de l'excessive douleur dans laquelle j'apprends que vous êtes, puisqu'elle ne fait qu'ajouter un péché à votre peine ? Ne savez-vous pas que Dieu condamne l'excès de la tristesse comme l'excès de la joie, et que nous devons également lui obéir dans l'une et dans l'autre ?

De quoi vous plaignez-vous, madame ? Car ou vous êtes pécheresse, et en ce cas votre affliction vous doit servir pour purifier votre âme : ou vous êtes juste, et elle vous éprouve pour vous rendre digne d'être couronnée. Ainsi, dans chacun de ces deux états, vous êtes obligée de remercier Dieu en considérant pour quelle fin il vous châtie, et en prenant de bon cœur cette médecine, quelque amère qu'elle soit. L'Écriture sainte vous en donne l'exemple en la personne de la reine Esther, qui baisa le sceptre du roi Assuère, quoiqu'il lui donnât sujet de trembler à cause de la loi qu'il avait faite.

Je vous conjure donc au nom de Dieu de ne consumer pas en des larmes inutiles un temps que vous devez employer à élever votre esprit vers Dieu, et à vous préparer à ce terrible passage que vous voyez faire aux autres. Vous avez assez donné aux sentiments de la nature ; il faut essuyer vos larmes, et ne plus employer à pleurer un mort le temps qui vous est donné pour gagner la vie. Souvenez-vous que Notre Seigneur fit sortir de la maison ceux qui pleuraient cette jeune fille morte en leur disant qu'elle n'était qu'endormie (*Matth.*, IX, 25), parce que la mort, parmi les chrétiens, n'est qu'un sommeil dont nous ne nous réveillerons qu'au jour que nous reprendrons nos corps pour régner avec Jésus-Christ en corps et en âme. Considérez donc que celui que vous pleurez comme mort ne l'est pas, mais qu'il dort seulement d'un sommeil tranquille, puisqu'il a vécu et est mort en bon chrétien. Est-ce un si grand sujet de s'affliger que ce que Dieu a retiré des misères du monde une personne qui vous était si chère, pour la mettre dans un état de salut ; et que s'il souffre encore quelques peines elles lui sont très-agréables, parce qu'elles le conduisent à un repos éternel ? Que si c'est son absence qui cause votre douleur, consolez-vous par l'assurance de le revoir bientôt puisque notre vie dure si peu. Croyez que Dieu l'a retiré à lui à cause qu'il le voyait bien préparé à sortir du monde, et qu'il vous y a laissée pour vous y bien préparer aussi. Vous avez servi Dieu avec consolation dans le mariage ; servez-le avec patience dans le veuvage. Que ce que vous souffrirez dans la dernière de ces deux conditions vous acquière encore plus de mérite que la première : et si votre vie ne peut être douce et agréable, faites qu'au moins elle vous soit utile pour vous purifier de vos péchés, pour imiter votre Sauveur crucifié, et pour avoir part à son royaume. Employez, pour obtenir cette grâce, vos prières et vos larmes : lisez des livres de piété, recevez le pain céleste du très-saint Sacrement : reprenez courage pour marcher dans la voie du ciel où il vous reste tant de chemin à faire : quelque grand qu'en soit le travail ne vous en plaignez point, puisque la récompense que vous en recevrez étant Dieu même, elle est d'un prix inestimable, et dites-lui du fond de votre cœur : Le bien que j'espère est si grand que je ne sens point le mal que je souffre. C'est là, madame, le bonheur que je vous souhaite et que je le prie de vous accorder.

LETTRE LXI.

A UNE AUTRE DAME QUI AVAIT AUSSI PERDU SON MARI.

Il la console en lui représentant qu'il n'y a presque rien de désirable en cette vie, et combien les afflictions sont utiles à ceux qui les souffrent chrétiennement.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soient toujours avec vous. Nous ne pouvons, madame, trop remercier Jésus-Christ de tout ce qu'il a fait et qu'il fera, puisque toutes ses œuvres sont si justes et si saintes que l'on ne saurait assez les louer. Ainsi j'espère de sa miséricorde que

vous ne serez pas du nombre de ces malheureux qui y trouvent à redire ; mais que, malgré toutes les tempêtes dont votre âme est maintenant et pourra encore à l'avenir être agitée, vous arrêterez toujours vos yeux sur lui comme sur votre céleste nord, pour arriver enfin à ce port de salut où vous n'aurez jamais plus rien à craindre.

L'aveuglement de la plupart des hommes est si grand, qu'ils se réjouissent de ce qui devrait les affliger, et s'affligent de ce qui devrait les réjouir. Mais si nous considérons les choses avec des yeux de disciples de Jésus-Christ, nous trouverions que Dieu fait une grande grâce à ceux qu'il tire de cet exil, puisqu'en les faisant passer dans une autre vie, la mort met fin à leurs travaux et à leurs péchés.

O vie mortelle, que l'on vous donne injustement le nom de vie, puisque vous êtes sujette à tant de travaux de corps et d'esprit qui sont comme autant de morts que vous souffrez ! et quelle tromperie peut être plus grande ? Car si l'on ne saurait vivre sans souffrir et tomber par la douleur dans l'impatience et dans tant d'autres péchés, la vie ne doit-elle pas être considérée comme une mort ? Mais quand même au lieu de souffrir on jouirait d'une continuelle prospérité, l'orgueil qu'elle cause ne fait-il pas changer cette vie en une mort, en nous faisant oublier l'auteur de la vie ? Comment donc peut-on aimer une chose que l'on doit d'autant plus appréhender qu'elle paraît plus favorable ? Qu'heureux serait celui qui pourrait éviter des pièges qu'une telle vie nous tend à toute heure pour nous surprendre. Mais comme ces pièges sont si subtils, que l'on ne saurait s'empêcher d'y tomber, les années de notre vie doivent être considérées comme autant d'années de chutes et de travaux.

Quel remède peut-il y avoir à un si grand mal ? Nul autre sans doute sinon que Dieu rompe par la mort ces malheureuses chaînes pour nous mettre dans une heureuse liberté et n'avoir plus qu'à lui rendre grâces de nous avoir affranchis d'une si cruelle servitude. Ne pleurez donc pas, madame, la mort d'une personne qui vous était si chère ; mais pleurez de vous trouver encore engagée dans une vie pleine de tant de misères. Rendez grâces à Dieu de vous en avoir délivrée en partie en attendant qu'il vous en délivre entièrement. Je dis en partie, parce que le mari et la femme n'étant qu'une même chose, vous vous trouvez par la mort de monsieur votre mari déagée en partie de ce fâcheux esclavage. Que si vous êtes bien persuadée du malheur de la vie présente, vous prierez Dieu de tout votre cœur de vous réunir bientôt à cette autre moitié de vous-même pour le remercier tous deux ensemble de vous avoir délivrés d'une vie qui doit passer pour une mort, afin de vous faire rentrer dans la source éternelle de la vie qui est lui-même. Mais ce ne doit pas être l'impatience ou le désespoir qui vous donne ces sentiments ; ils doivent naître du désir de ne plus offenser Dieu et de voir son inconcevable beauté toute éclatante de lumière.

O lumière inséparable de cette beauté qui comblez de joie les bienheureux, quand serons-nous éclairés de vos rayons, et mettrons-nous en cela toute notre félicité ! Cependant qui nous empêche de le souhaiter avec tant d'ardeur, que nous ne trouvions que de l'amertume dans les plaisirs de la terre et de la douceur dans les travaux, puisque c'est le chemin pour aller à vous, ô mon Sauveur, qui étant cette éternelle lumière n'êtes arrivé à la gloire du ciel que par vos souffrances sur la terre.

Ouvrons les yeux, madame, pour ne nous plus tromper nous-mêmes, puisque la vérité nous apprend que ce n'est que par les tribulations que l'on acquiert un véritable repos. N'imitons pas ces mauvais serviteurs qui murmurent quand leur maître ne leur accorde pas ce qu'ils désirent ; mais confions-nous en l'amour que Dieu nous porte ;

et quoique les sentiments de la nature vous disent le contraire, croyez que c'est pour l'avantage de monsieur le commandeur votre mari, et par conséquent pour le vôtre, qu'il l'a retiré du monde, puisqu'ayant vécu et étant mort en bon catholique, vous avez sujet de croire que si Dieu ne lui a donné dès maintenant la récompense des parfaits, il lui donne celle d'un pécheur touché du regret de ses fautes en le tenant dans le purgatoire d'où il est assuré de passer à la bienheureuse vision de son éternelle majesté. Ainsi je suis très-persuadé que si son âme pouvait vous parler et être entendue de vous, elle vous dirait : Pourquoi me pleurez-vous, puisque je suis contente de la manière dont il plaît à Dieu de me traiter ? Quels sont les biens de la vie que vous me puissiez souhaiter ? N'est-elle pas pleine d'infirmités, de misères et de douleurs de corps et d'esprit ? Je ne les ai que trop éprouvées, et je ne saurais trop louer Dieu de m'en avoir dégagée. Mais au lieu de me pleurer, pleurez pour vous-même et vivez de telle sorte que vous vous rendiez digne d'être bientôt délivrée d'une vie mortelle pour jouir d'une éternelle.

Quand une autre ne serait pas touché de ce que je viens de vous dire, vous devriez l'être, madame, puisque je suis témoin du long purgatoire par lequel une aussi grande maladie qu'a été celle de monsieur votre mari l'a fait passer, et dont il a supporté les douleurs avec tant de patience, que non-seulement moi, mais tous ceux qui l'ont vu en ont remercié Dieu. Ainsi puisqu'il ne châtie pas deux fois les mêmes fautes, nous avons sujet d'espérer qu'il console dans un autre monde celui qu'il a puni en celui-ci.

Vous pourrez me dire que vous ne doutez point de ces vérités ; mais que votre peine vient d'être demeurée après monsieur votre mari dans une vie si pénible. Je réponds que rien ne peut tant consoler une personne qui aime véritablement que l'avantage de la personne qu'elle aime, quoique l'on soit encore dans la souffrance ; et que plus vous souffrirez, plus vous serez récompensée. Que si vous vous défiez de vos forces, demandez à Dieu de vous en donner. Il n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et mettent en lui leur confiance. Et quand vos peines ne serviraient qu'à vous faire recourir plus souvent à lui, vous devez vous estimer trop heureuse, puisque rien ne vous peut être plus utile que cette communication avec Dieu.

Ce sont là les armes dont vous devez vous servir dans la guerre que vous avez à soutenir. Ce divin Rédempteur sera votre conseil dans vos doutes, votre consolation dans vos déplaisirs, et votre secours dans vos besoins. Il sera votre ami, votre parent, votre père, votre mari, et enfin il vous tiendra lieu de toutes choses. Car vous devez être très-persuadée que son dessein, lorsqu'il vous prive de ce qui vous est le plus cher, est de remplir lui-même ce vide d'une manière qui ne vous est pas moins favorable qu'il y a de différence entre lui-même et ce qu'il vous ôte.

Vous n'avez donc qu'à vous adresser à lui avec une entière confiance en sa bonté, et une ferme créance que la mer manquerait plutôt d'eau et le soleil de lumière, qu'il manquât à ceux qui ont recours à lui avec un cœur brisé de douleur et humilié. Il est prêt à se donner à vous ; et si vous désirez véritablement de recevoir une si grande faveur, remerciez-le au lieu de vous plaindre de l'affliction qu'il vous a envoyée. N'ayez pour objet que lui ; recommandez-lui tous vos besoins ; accoutumez-vous à souffrir des peines, en considérant combien il en a souffert pour vous ; et plus vous les recevrez volontiers, moins elles vous seront rudes. Lorsqu'elles vous presseront davantage, représentez-vous cette terrible agonie qui lui fit dire à son Père : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne*, et adressez-lui ces mêmes paroles autant de cœur que de la bouche, avec la plus grande soumission qu'il vous sera possible. Si vous considérez que c'est par son ordre que ces peines vous

arrivent, au lieu d'en être fâchée, vous lui direz : Seigneur, puisque c'est vous qui me les envoyez, je les reçois avec joie de votre main.

Que si nous nous soumettons volontiers à la pénitence qu'un prêtre nous impose, ne devons-nous pas nous soumettre encore plus volontiers à celles que Dieu nous envoie, quoiqu'elles soient plus grandes, puisqu'il est infiniment élevé au-dessus de ses ministres? Ces peines ne dureront pas toujours; Dieu n'exercera pas toujours ses châtimens. Un jour viendra qu'il jettera dans le feu les verges dont il se sert maintenant pour nous punir; qu'il changera en joie nos douleurs, et qu'il nous embrassera comme ses enfans avec d'autant plus d'affection que nous aurons reçu ses châtimens avec plus de patience. Regardons-les donc comme peu considérables en comparaison de leur récompense; souffrons courageusement; témoignons par notre obéissance que nous sommes de véritables enfans, et nous verrons l'effet des promesses qu'il a faites à ceux qui endurent avec patience tous les maux qui leur arrivent. Je prie ce Père des affligés, qui veut et qui veut consoler ceux qui ont recours à lui, d'être votre consolation, et que selon ce que dit l'Écriture, qu'il guérit les plaies qu'il fait dans les cœurs, il guérisse celles qu'il a faites dans le vôtre (*Osec*). Qu'il soit béni et loué à jamais dans le ciel et sur la terre! Ainsi soit-il.

LETTRE LXII.

A UNE DAME.

Il la console de la mort de sa sœur; lui représente combien la tristesse excessive est dommageable, et l'instruit de la manière dont on se doit conduire dans de semblables rencontres.

J'ai appris, madame, depuis peu de jours, la grâce que Notre-Seigneur a faite à madame votre sœur de la retirer d'un exil si plein de périls pour la mettre en assurance dans notre véritable patrie; et j'ai su en même temps la douleur que vous cause une séparation si rude. J'aurais besoin dans cette occasion d'avoir deux cœurs; l'un pour me réjouir avec celle qui est maintenant dans la joie; et l'autre pour m'affliger avec vous, puisque je suis redevable à l'une et à l'autre des témoignages d'une très-véritable amitié. Mais comme la personne que vous pleurez n'a point besoin de ma joie, et que l'on est obligé de consoler les affligés, je crois satisfaire à mon devoir en vous assurant de la part que je prends à votre douleur. Sur quoi permettez-moi de vous dire que j'appréhende beaucoup qu'elle ne soit excessive, parce que ce serait ajouter à la perte que vous avez faite une offense contre Dieu. Je vous supplie donc de considérer que l'excès ne nous est non plus permis dans la tristesse que dans la joie, à cause que l'une et l'autre est contraire à la loi de Dieu. Elle condamne également les larmes et les joies immodérées, parce qu'autant que la tristesse éteint la vigueur du cœur et le rend incapable de servir Dieu, autant la vaine joie le dissipe et lui ôte toute sa force, en sorte qu'il ne peut dire à Dieu qu'il est prêt à accomplir sa volonté, parce qu'étant comme abîmé dans la tristesse, il ne saurait le servir ni le prochain. Nous en voyons un exemple dans Aaron, lorsqu'après que Dieu eut fait mourir en même temps deux de ses fils, Moïse le reprenant de ce qu'il n'avait pas offert le sacrifice, il lui répondit : *Comment pourrais-je avec des yeux tout trempés de pleurs offrir à Dieu un sacrifice qui lui fût agréable (Lévit., X)?*

Il n'y a rien, madame, que ceux qui sont, comme nous le sommes, obligés de servir Dieu, doivent plus éviter qu'une excessive tristesse, parce qu'elle les rend désagréables à ceux à qui ils doivent s'efforcer de plaire. C'est ce qui fait que l'Écriture, en permettant de pleurer les morts, ajoute : *Ne vous laissez pas aller à la tristesse : mais résistez-y*

et consolez-vous en vous souvenant que la mort s'approche (*Eccles.*, XXXVIII). Et ailleurs : *Bannissez la tristesse de votre cœur : car elle cause la mort à plusieurs , et ne profite jamais à personne (Eccles.*, XXX). Et en un autre endroit : *La tristesse cause la mort parce qu'elle abat le courage et ruine la vertu (Eccles.*, XXXVIII). Que si ces paroles de l'Écriture ne regardaient que le corps, elles ne donneraient pas tant de sujet de crainte ; mais elles ne regardent pas moins l'âme : et ainsi elles ne sauraient faire trop d'impression sur notre esprit, parce que l'âme, pour pouvoir se défendre de tant d'ennemis qu'elle a à combattre et agir avec vigueur dans tout le reste, a besoin, comme ceux qui vont à la guerre, de beaucoup de courage et de force, sans quoi elle ne saurait résister longtemps. Car, de même que les oiseaux de proie fondent sur les oiseaux qui n'ont point de force, et après les avoir abattus à leurs pieds, les tuent avec leur bec et leurs ongles, la tristesse fait un semblable effet dans l'âme.

Puisque Dieu ne vous envoie cette affliction que pour en profiter, et cette médecine si amère que pour vous guérir, n'en faites pas un usage contraire à son intention, en devenant plus malade et plus désagréable à ses yeux, lorsque vous devez le plus vous efforcer de lui plaire. Considérez l'admirable patience de Job qui, après avoir vu arriver en un moment la mort de ses sept fils, qu'il avait élevés avec tant de soin, et la perte de tout son bien dont il faisait un très-bon usage, bénit le Seigneur, au lieu de se plaindre de lui avoir ôté ce qu'il lui avait donné. Cet exemple de la conduite de Dieu envers un homme si juste, ne fait-il pas voir que notre patience dans l'adversité lui est plus agréable que notre modération dans la prospérité? Il veut nous guérir par ce moyen de la complaisance que nous pouvons avoir en nos bonnes œuvres, afin que le sacrifice que nous lui offrons avec un cœur affligé et obéissant, lui plaise d'autant plus qu'il nous est plus rude d'être privés de ce qui nous était le plus cher. C'est ainsi qu'il fit mourir la femme d'Ezéchiel, que ce prophète aimait tant, en lui disant : *Fils de l'homme, j'ôte de devant vos yeux celle qui était la lumière de vos yeux. Mais ne jetez point de cris, ni ne répandez point de larmes comme l'on fait d'ordinaire pour les morts, et contentez-vous de gémir dans le silence (Ezech.*, XXIV, 16). Ce prophète n'aurait-il pas eu sujet de se plaindre de ce que non-seulement il avait perdu ce qu'il avait de plus cher au monde, mais de ce que, pour augmenter encore sa douleur, il se trouvait privé de la consolation qu'ont les affligés de se plaindre en lui dédendant de détremper dans ses larmes l'amertume de son âme? Il paraît par là que les serviteurs de Dieu, au lieu de s'abandonner à la tristesse, doivent se modérer en cela aussi bien que dans les plaisirs. Je vous le répète encore, madame, afin que vous ne vous y laissiez pas tromper comme font plusieurs qui, étant enfin persuadés que de peur d'offenser Dieu il faut éviter la joie excessive, ne peuvent demeurer d'accord qu'il faille de même éviter la tristesse excessive, parce qu'il leur semble qu'elle ne leur fait point courir fortune d'offenser Dieu. Mais si ces personnes savaient que dans le compte que nous avons à lui rendre, il considère plus le fond de notre cœur que nos œuvres, elles connaîtraient qu'en se laissant aller à une tristesse démesurée et ainsi contraire à l'obéissance que l'on doit à Dieu, elles font seulement leur volonté, et ainsi ne lui sont pas moins désagréables que lorsque, par un même principe, elles ne modèrent pas leur joie.

Ouvrez, madame, l'oreille de votre cœur à la parole de Dieu, et vous apprendrez que ce n'est pas l'affliction qui nous le fait aimer, mais la soumission à ses ordres qui nous fait supporter l'affliction, sinon avec joie, au moins avec patience.

Reprenez donc courage et fortifiez-vous pour lutter contre ce géant

qui est la douleur, afin qu'après avoir été éprouvée par la tentation et remporté la victoire, vous puissiez dire à Dieu comme David : *Seigneur, vous avez sondé mon cœur : vous m'avez examinée durant la nuit ; vous m'avez éprouvée par le feu, et vous n'avez point trouvé de péché en moi (Ps. XVI, 4).*

Ouvrez aussi les yeux pour considérer la plus sainte et la plus affligée de toutes les femmes au pied de la croix, où son divin fils était attaché, et vous verrez que le Saint-Esprit voulut qu'elle y fût debout pour nous faire connaître que dans une si épouvantable affliction, son cœur était au dedans en la même assiette qu'on la voyait être au dehors. Quel effort ne lui fallut-il point faire dans une douleur si inconcevable, pour offrir à Dieu ce fils qu'elle aimait incomparablement plus qu'elle-même, plutôt que de manquer à l'obéissance qu'elle lui devait ?

Représentez-vous aussi le prophète Elie, lorsque, accablé de tristesse et les forces lui manquant, il pria Dieu de lui envoyer la mort, et s'endormit. Vous verrez que Dieu ne lui accorda pas sa demande, parce qu'il ne veut pas qu'on se décourage ; mais il le fit réveiller par un ange, qui lui dit : *Levez-vous et mangez, car il vous reste encore beaucoup de chemin à faire (II Rois, XIX).* Il me semble, madame, que je vous vois demême accablée d'affliction, endormie manque de force, et si ennuyée de vivre, que vous souhaiteriez de bon cœur de mourir. Mais permettez qu'un pécheur vous dise ce que l'ange dit à ce prophète, puisque vous vous trouvez au même état qu'il était, et il ne vous sera pas moins avantageux qu'il lui fut de l'entendre, quoique par deux entremetteurs si différents. Levez-vous puisqu'il vous reste tant de chemin à faire. Arrêtez le cours de ces larmes que saint Jérôme nomme infidèles, parce qu'en les répandant sans mesure on manque de fidélité à Dieu ; et contentez-vous du tort que vous avez fait à votre santé, en ne donnant point de bornes à votre douleur. Calmez l'agitation de vos pensées qui, comme des vents impétueux, jettent le trouble dans votre âme sans vous donner aucun repos, ni vous permettre d'adorer en silence celui qui vous envoie cette affliction. Que votre raison modère les sentiments de la nature ; que votre foi vous fasse croire fermement que celle que vous pleurez non-seulement n'est pas morte, mais est passée à une meilleure vie ; et consolez-vous par l'espérance que vous avez sujet d'avoir que Dieu, après vous avoir, par tant de coups de marteau, préparée comme une pierre choisie, vous placera dans l'édifice éternel de la Jérusalem céleste. Car c'est ainsi qu'il en use envers ceux qu'il y destine. Ils souffrent ici-bas, et jouissent là haut d'une paix qui durera autant que lui-même : et plus vous souffrirez dans cet exil où vous êtes maintenant, plus vous vous trouverez heureuse quand vous serez arrivée dans votre véritable patrie, parce, comme dit saint Paul, que *l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et une espérance qui ne nous trompe point, à cause que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (Rom., V, 3).* Demeurez donc ferme dans cette espérance sans vous laisser abattre par l'affliction, si vous voulez être du nombre de ceux que Dieu aime, puisque ce n'est pas par les contentements, les délices et les autres choses qui flattent nos sens que nous gagnons son affection ; mais par les travaux, les épines trempées dans le fiel et le vinaigre, et les douleurs de la croix, à l'exemple de Jésus-Christ. Car n'a-ce pas été en cette sorte qu'il nous a témoigné son amour et fait voir qu'il était véritable, puisqu'il a été éprouvé par des tribulations souffertes avec une constance invincible ? Si vous désirez donc, madame, de répondre à son amour par votre amour, sachez que vous ne le pouvez sans sentir de la douleur, parce

qu'encore que nous ne soyons plus dans le temps de souffrir le martyre par les mains des bourreaux, l'amour de Dieu nous le fait souffrir par les bornes qu'il donne à notre tristesse, en ne lui permettant pas d'être excessive. Mais si d'un côté cette contradiction nous est pénible, elle nous donne de l'autre la joie de préférer sa sainte volonté à la nôtre.

L'amour est la cause de votre tristesse : que l'amour soit la cause de votre consolation. La privation d'une sœur vous afflige : que l'obéissance et l'amour que vous devez à Dieu fassent cesser votre affliction. Car, puisque c'est lui qui a fait cette blessure dans votre cœur, comment pourriez-vous trouver à redire à ce qui part d'une main non-seulement infaillible, mais adorable ? et notre amour pour la créature ne doit-il pas céder à celui que nous avons pour le Créateur ? Vous seriez d'autant plus coupable d'y manquer, que même votre amitié pour madame votre sœur vous oblige à vous consoler, puisqu'elle est maintenant beaucoup plus heureuse qu'elle n'était. Car en quittant ici-bas ses sœurs, elle a trouvé là haut d'autres sœurs, un autre père, une autre mère et un époux. Et comme Jésus-Christ était cet Epoux qu'elle a aimé, honoré et servi toute sa vie, doit-on s'étonner qu'il l'ait retirée à lui ? Ce mariage contracté ici-bas étant céleste, n'était-il pas juste qu'il s'accomplît dans le ciel ? et devez-vous envier à une personne qui vous était si chère le bonheur d'être avec son divin Epoux dans sa gloire ?

J'avoue que l'absence de ceux que l'on aime est pénible : mais plus nous les aimons, et plus la considération de leur félicité doit nous consoler. Plût à Dieu que vous puissiez comprendre quelle est celle dont la personne que nous regrettons jouit maintenant ! et croyez-vous que dans ce jour où elle se pare pour la solennité de ses noces, elle prenne plaisir de vous voir avec une robe de deuil ? Il faut avouer que Notre-Seigneur l'a bien récompensée de ce qu'elle a abandonné pour l'amour de lui, et de ce qu'elle lui a si fidèlement conservé la foi qu'elle lui avait donnée, puisqu'elle ne voudrait pas changer contre mille mondes la moindre partie de la gloire qu'elle possède. Il l'a tirée d'un lieu de misères et plein de périls, pour la mettre en assurance dans cette suprême région qu'une éternelle lumière éclaire, et dans cette abondance de joie que donne la vue de Dieu, qui, semblable à un grand fleuve, rafraîchit, désaltère et enivre saintement les habitants de cette heureuse cité. Le fruit de l'arbre de vie est là sa perpétuelle nourriture, la gloire son vêtement ; et son cœur est tellement transformé en celui de Dieu, qu'il faudrait qu'il pût cesser d'être Dieu pour rompre cet heureux lien qui l'attache si étroitement à elle par ce très-saint mariage, qu'on peut dire qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui.

Puis donc que le véritable amour fait préférer le bien de la personne que l'on aime au sien propre, réjouissez-vous, madame, de ce que celle que vous aimiez tant est allée jouir avant vous de ce bonheur éternel. Car si votre tristesse continuait davantage, elle aurait sujet de vous le reprocher, et Dieu de s'offenser de ce que vous emploieriez en des plaintes inutiles aux vivants et aux morts un temps qui peut vous servir à acquérir les vertus nécessaires pour souffrir et pour vous avancer jusqu'à ce que vous soyez arrivée à son éternelle montagne. Résolvez-vous de marcher avec un nouveau courage comme si vous ne faisiez que de commencer à manger de ce pain enit sous la cendre, qui est la confession et la communion ; et à boire de cette eau qui rejaillit à la vie éternelle, qui est la parole de Dieu. Vous en avez besoin en l'état où vous êtes, et de n'y perdre point de temps.

LETTRE LXIII.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il la console de la mort d'une personne qui lui était très-chère, et la reprend de se laisser aller à une tristesse excessive.

Dieu commanda aux Israélites, lorsqu'ils allaient conquérir la terre qu'il leur avait promise, d'offrir la paix aux villes qu'ils rencontreraient sur leur chemin ; et s'ils la refusaient, de leur déclarer la guerre. Je pourrais, madame, conformément à cela, prendre la liberté de me plaindre de ce que vous n'avez pas voulu écouter la prière que je vous ai faite, de vous consoler dans l'affliction qu'il a plu à Dieu de vous envoyer. On me mande que la lettre que je vous ai écrite, non-seulement n'a pas arrêté le cours de vos pleurs, mais l'a encore augmenté ; ce qui aurait dû adoucir votre douleur, n'ayant ainsi fait que l'accroître. Je ne puis néanmoins me résoudre à vous en faire des reproches, parce qu'encore que d'un côté j'en aie sujet, j'ai de l'autre d'autant plus de compassion de vous, que votre affliction est excessive. Ainsi, je recommencerais à tâcher de guérir, par la douceur, une plaie qui vous est si sensible, puisque l'Écriture dit : *qu'une correction douce sert plus à un homme prudent que cent coups à un insensé* (Prov., XVII, 10). Je prie Dieu de vouloir donner de la force à mes paroles, afin que vous ne vous lassiez point de lire mes lettres, et moi de vous écrire inutilement.

Je ne puis voir sans un sensible déplaisir que les yeux du corps et ceux de l'âme agissent en vous d'une même sorte. Les premiers ne s'occupent qu'à répandre des larmes en si grande abondance, qu'elles les aveuglent ; et les autres tombent dans une semblable erreur, en n'envoyant que votre affliction, sans considérer qui est celui qui vous l'envoie, pourquoi il vous l'envoie et l'avantage que vous en pouvez tirer. Car c'est de là que procède cette douleur excessive qui, ne mettant point de bornes à ses sentiments, se rend maîtresse de votre cœur.

Est-ce donc ainsi, madame, qu'il faut recevoir ce que Dieu vous envoie ? Ne suffit-il pas qu'il vienne de la main d'un si puissant roi et d'un si bon Père, pour vous en tenir obligée, quelque rude qu'il paraisse être, et pour l'embrasser avec un profond respect et une humble action de grâces ? Ne savez-vous pas que le grand sacrificateur Héli, ayant été menacé de la part de Dieu de la mort de ses deux fils en un même jour, il ne répondit autre chose, sinon : *Le Seigneur est le maître ; qu'il fasse tout ce qui lui sera agréable* (I Rois, III) : et que David dit de même lorsque Absalom, son propre fils, l'avait contraint de sortir de son royaume et le poursuivait : *Puisque le Seigneur veut que je souffre une si grande affliction, qu'il fasse ce qui sera agréable à ses yeux* (II Rois, XV). Ces paroles de ces deux grands hommes montrent qu'ils savaient de quelle sorte on doit révéler la suprême majesté de Dieu, et se soumettre absolument à sa volonté dans tout ce qu'il lui plaît de faire ; et rien ne peut mieux faire connaître que l'on agit de la sorte, que la douceur et l'égalité d'esprit avec laquelle on supporte ses châtimens. Car, se contenter de dire : C'est Dieu qui a permis que cette affliction me soit arrivée, et se laisser emporter à une tristesse excessive, c'est confesser Dieu de bouche et le contredire dans son cœur. Et quand sa suprême majesté ne lui donnerait pas un pouvoir absolu de disposer de nous comme il lui plaît, sans que nous y trouvions à redire, ne pourrait-il pas avec justice nous châtier lorsque nous excédons dans nos sentiments ?

Cessez donc, madame, de répandre des larmes : calmez l'agitation de

votre cœur, et vous connaîtrez avec combien de raison l'Écriture dit : *Ne vous affligez pas trop, mon fils, lorsque le Seigneur vous châtie, puisqu'il châtie ceux qu'il aime (Prov., III)* ; et que c'est ainsi qu'un bon père traite ses enfants. A quoi pensez-vous, madame, de tant pleurer lorsque Dieu vous le défend ? Ne savez-vous pas ce que dit saint Augustin : *Si vous n'êtes pas du nombre des affligés, vous ne devez pas croire être du nombre des enfants de Dieu.* L'amertume de votre tristesse ne doit-elle pas être adoucie par la grâce qu'il vous fait, de vous traiter comme sa fille ; et trouvez-vous que c'est acheter trop cher un si grand honneur ? Regardez-vous au contraire comme indigne de participer à ses souffrances et à celles de sa sainte Mère. Vous savez de combien la douleur qu'il vit qu'elle souffrait de sa mort augmenta encore les siennes : jet celle que la mort de nos proches nous donne a-t-elle rien de comparable à ce que ressentit cette très-sainte Vierge, de voir mourir son Fils et son Dieu par un si cruel supplice ? Quelle folie serait-ce donc de ne vouloir pas imiter celui que nous faisons gloire d'adorer, et celle que nous ne saurions trop honorer, et de ne pas désirer de les accompagner dans la souffrance ? Nous devons nous contenter d'avoir jusqu'ici flâté nos sentiments, et touché seulement à l'écorce de ce qui nous paraissait amer : il est temps de nous conformer à notre Sauveur dans ce qu'il a souffert pour l'amour de nous, et de le remercier de la grâce qu'il nous fait, de vouloir bien nous donner part au calice qu'il a bu. Considérez donc et embrassez la tribulation comme étant l'Épouse de Jésus-Christ, et une épouse qu'il a tant aimée, qu'il a rendu l'esprit entre ses bras. Mais ne vous imaginez pas que la part que vous aurez à ce calice vous soit seulement honorable, elle vous sera aussi très-utile, puisque l'on compterait plus aisément les étoiles du ciel que les avantages que vous en recevrez.

La bonté de notre Père céleste est si grande, qu'il ne nous ôte rien que pour nous donner beaucoup davantage, et ne nous châtie que pour nous pardonner dans un autre monde la peine que méritent nos péchés. Ainsi, il ne vous afflige que pour vous faire avancer dans la vertu. Car, encore que vous ne vous occupiez qu'à de bonnes œuvres, la souffrance vous sera plus utile. Et quoiqu'il fût satisfait de vous, lorsque vous aviez en cela pour compagne la personne qui vous était si chère, vous lui serez beaucoup plus agréable si vous souffrez avec patience d'en être privée à l'exemple de Job et de Tobie, dont les actions de grâces qu'ils lui rendirent dans les maux qui leur arrivèrent lui plurent davantage que le bon usage qu'ils faisaient de ce qu'ils possédaient auparavant. *Ce sont là, comme dit saint Jérôme, les triomphes des chrétiens qui mettent leur gloire à ne se point laisser vaincre par l'adversité.*

Que si nonobstant ces raisons vous me demandez pourquoi Dieu vous afflige, je vous répondrai que c'est pour vous avertir de marcher encore plus vite dans le chemin du ciel, à cause, dit saint Hilaire, que *la foi a sujet de craindre que la paix ne lui ôte les moyens de s'exercer, parce que lorsque rien ne nous presse, nous marchons si lentement qu'il est besoin que Dieu nous traite comme des paresseux que l'on frappe pour les faire avancer, afin que le châtiment nous ouvre les yeux que la lâcheté avait fermés, et que la douleur fasse ce que notre amour pour Dieu n'avait pu faire.* Ce n'a donc pas été pour vous porter à pleurer que Dieu vous a envoyé cette affliction ; mais pour vous faire connaître par un tel coup ce qu'il demande de vous. Ne savez-vous pas de quelle sorte il se courrouça contre les Israélites, lorsque par un manquement de foi, un découragement et une tristesse inutiles, ils passèrent toute une nuit à pleurer ensuite du rapport de ceux que Moïse avait envoyés reconnaître la terre que Dieu leur avait promise ? Saint Jérôme reprend

sévèrement sainte Paule de ce qu'elle pleurait trop la mort de sa fille , et donne à ses larmes le nom d'infidèles , parce que lorsque l'on croit fermement que c'est Dieu qui permet ces afflictions et qu'il veut que nous en profitions pour le bien de notre âme, la joie de nous conformer à sa volonté doit tempérer notre tristesse. C'est pourquoi encore que les Juifs fussent fort attachés aux biens terrestres , et qu'ainsi la mort corporelle leur parût être un très-grand mal , ils ne pleuraient leurs morts que durant sept jours , comme l'exemple de Jacob nous le fait voir (*Gen.*, L, 10) ; et bien que Moïse, leur admirable législateur, fût le plus grand saint qu'ils eussent entre eux , ils ne le pleurèrent que durant trente jours (*Deut.*, XXXIV).

Quelle honte est-ce donc à une chrétienne, qui sait que Jésus-Christ nous a appris le peu d'estime que nous devons faire de la vie et à considérer comme un heureux jour celui de la mort, parce qu'il nous fera entrer dans son royaume, de continuer si longtemps à répandre plus de larmes que ne faisait un peuple si attaché au monde par l'amour des choses présentes ? Saint Paul , parlant de ceux *qui dorment du sommeil de la mort* , nous défend de nous en attrister, ainsi que font les autres hommes qui n'ont point d'espérance (*I Thess.*, IV, 13).

Puis donc que vous avez sujet d'espérer pour cette personne que vous aimiez tant, pourquoi la pleurez-vous comme si vous n'aviez point d'espérance ? Pourquoi ne vous appliquez-vous pas ce que Notre-Seigneur dit aux filles de Jérusalem , qu'elles pleurassent pour elles-mêmes, et non pas pour lui ? Qu'il vous pleurez pour celle qui est maintenant en assurance, et vous ne pleurez pas pour vous-même , qui êtes encore dans le péril ? vous pleurez pour celle qui est retournée en sa patrie et réunie à son divin Epoux ; et vous ne pleurez pas pour vous, qui êtes encore exilée et si éloignée de lui ? Levez-vous, madame, il en est temps. Ne perdez pas une occasion qui vous est si favorable. Vous avez assez demeuré à genoux au pied de la croix ; levez-vous : chargez-la sur vos épaules, marchez et considérez que Dieu ne vous l'ayant envoyée que pour le bien de votre âme, il vous tiendra d'autant plus volontiers compagnie dans le chemin qui vous reste à faire, que vous vous trouverez plus seule par la privation d'une personne dont l'assistance et l'amitié vous étaient si agréables. Adorez Dieu et le remerciez, à l'imitation de la reine Esther , qui ne baisa pas le milieu du sceptre du roi Assuère, mais l'extrémité de ce sceptre, parce qu'encore que cette séparation , considérée seulement en elle-même, soit si rude qu'elle puisse passer pour une très-grande affliction, sa fin, qui est comme l'extrémité de ce sceptre, doit être le bonheur de la personne que vous regrettez, le vôtre et la gloire de Dieu.

Comme la fin à laquelle cette affliction doit se terminer est si avantageuse, espérez que Dieu vous fera la même grâce qu'il a faite à votre amie. Dites, avec David : *Je commence maintenant d'ouvrir les yeux* (*Psal.* LXXVI) : et avec Tobie : *Le ciel m'a fait recouvrer la vue* (*Tob.*, XI). Que cette affliction vous serve à vous avancer de plus en plus vers Dieu pour rejoindre la personne que vous aimez , et faites tous vos efforts pour bannir de votre cœur cette dangereuse tristesse , afin qu'après avoir eu part à la passion de Jésus-Christ, vous l'ayez à sa résurrection et à son ascension dans le ciel, pour y être couronnés de cette couronne de joie et de gloire qui ne s'acquiert que par la souffrance.

LIVRE QUATRIÈME.

LETTRES ÉCRITES

A PLUSIEURS SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS CONSIDÉRABLES,
JUGES, ET A QUELQUES-UNS DE SES AMIS ET DE SES DISCIPLES.

LETTRE PREMIÈRE.

AU GOUVERNEUR DE SÉVILLE.

Cette lettre est divisée en six chapitres, à cause des divers sujets dont elle parle.

Monseigneur,

Si je ne savais que Dieu vous a donné cette charité que saint Paul dit être patiente, j'aurais une grande confusion de la faute que j'ai faite de demeurer si longtemps à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Et si je ne me défiais de cet amour-propre qui porte les hommes à excuser leurs fautes au lieu de les avouer, je pourrais, pour diminuer la mienne, alléguer mes occupations indispensables et mes maladies continuelles, qui ne me permettent pas de faire ce que je devrais et désirerais. J'ai cru aussi que votre vie et votre conduite dans votre charge étant, grâce à Dieu, plus dignes d'être imitées que d'avoir besoin de mes avis, je pourrais différer une réponse qui ne vous était pas nécessaire. J'obéirai néanmoins à ce que vous me témoignez désirer de savoir mes sentiments sur certains sujets, dans la confiance que j'ai que Dieu, en considération de votre vertu et du bien public, me mettra quelque chose dans l'esprit qui pourra ne vous être pas inutile.

CHAPITRE I.

Des qualités nécessaires pour bien gouverner : et qu'encore qu'on les ait, c'est se rendre indigne des charges que de les désirer.

Le modèle que Dieu a proposé aux personnes de toutes conditions, pour se bien acquitter de leur devoir, a été son Fils unique Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi sa vie doit être notre exemple, et sa doctrine notre instruction, puisque ce sera par elles que nous serons jugés. La voix qui se fit entendre du ciel sur le Thabor nous l'a appris par ces paroles : *C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection : écoutez-le (Matth., XXVII, 5)*. Notre Sauveur nous a souvent exhortés aussi à imiter sa vie, tant en l'exercice des vertus qu'en la mortification, et en l'amour qu'il nous a témoigné en mourant pour notre salut. Cette obligation regarde généralement les petits et les grands : ces premiers, afin que, n'ayant à rendre compte que d'eux-mêmes, ils veillent sur leurs actions ; et les autres, qui sont établis en autorité, afin que, sans négliger ce qui les touche, ils prennent soin de ceux qui leur sont soumis. Car ce n'est pas un moindre défaut de n'être bon que pour soi que de ne l'être que pour autrui : et ceux-là seuls passeront pour grands dans le royaume de Dieu, qui étant bons pour eux-mêmes et pour les autres, prennent tant de soin de satisfaire à ces deux obligations, que l'une ne les fait point manquer à l'autre. Mais qui est capable d'agir de la sorte, dit saint Paul (I Cor., II) ? Nul, sans doute, s'il n'est soutenu que de ses propres forces : ce qui a fait dire à Platon et à d'autres philosophes, éclairés seulement de la lumière naturelle, qu'un homme sage ne doit ni demander, ni même désirer les charges qui lui donnent de l'autorité sur les autres, quelque bonnes

qualités qu'il ait, et que c'est s'en rendre indigne que de les rechercher. N'est-il pas étrange qu'étant si difficile de trouver des hommes qui aient toutes les parties nécessaires pour se bien conduire eux-mêmes, quoiqu'ils s'efforcent de les acquérir, il y ait des gens assez téméraires pour se croire capables de se conduire eux-mêmes et les autres, quoiqu'ils n'aient point travaillé à se corriger de leurs propres défauts, ou assez insensés pour ne se soucier pas de se perdre en prétendant de servir aux autres? S'ils considéraient quel sera le compte que Dieu leur demandera, et cette menace du Saint-Esprit : *Ceux qui auront eu de l'autorité sur les autres seront très-sévèrement jugés* (Sap., VI), ne devraient-ils pas trembler plutôt que de s'engager dans un tel péril, puisqu'il y en aura si peu, de ceux mêmes qui n'auront eu soin que d'eux, qui puissent passer pour innocents?

Ce sentiment des philosophes est aussi confirmé par le Saint-Esprit, dans ces paroles de l'Ecclésiaste : *Ne désirez point d'avoir autorité sur les hommes, ni que le roi vous établisse dans une place honorable* (Ecclés., VII, 5). Et nous voyons dans saint Paul (Heb., V, 5) que Jésus-Christ, qui doit être notre modèle, n'a point pris par lui-même la qualité glorieuse de pontife, mais l'a reçue de celui qui lui a dit : *Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui* (Ps. II, 7).

Je vous parle ainsi, monseigneur, d'autant plus hardiment, que je sais que vous avez été si éloigné de vous mettre dans ce péril en recherchant la charge que vous possédez, que vous ne vous y êtes engagé que pour obéir à celui à qui il ne vous était pas permis de désobéir. Ainsi, puisque Dieu vous a fait la grâce de n'y entrer que par la véritable porte, qui est Jésus-Christ, il ne vous reste qu'à le prier de continuer à vous assister dans les suites, comme il a fait dans les commencements, et de vous si bien instruire de la manière dont vous devez vous acquitter de votre charge, que non-seulement vous évitiez qu'il vous condamne, mais ayez sujet d'espérer qu'il vous récompensera, selon qu'il l'a promis à ceux qui se seront fidèlement acquittés de semblables emplois, lorsqu'il a dit : *Heureux les serviteurs qui agiront de la sorte : leur maître les établira sur tous ses biens* (Luc, XII, 43).

CHAPITRE II.

Des qualités d'un bon gouverneur, et particulièrement de la fermeté qu'il doit avoir pour rendre la justice, et du soin qu'il doit prendre de se bien examiner touchant sa capacité.

Considérez, monseigneur, ce divin Sauveur que vous devez vous proposer pour modèle; mais considérez-le très-attentivement, parce qu'il n'y a rien en lui qui ne doive être imité. Arrêtez-vous particulièrement à regarder son cœur, puisqu'il a dit que *c'est du cœur que procède ce qui paraît en l'extérieur* (Matth. XV.) Représentez-vous souvent ces paroles de David en parlant de lui : *Le zèle de votre maison me dévore, et toutes les injures que l'on vous fait retombent sur moi* (Ps. LXVIII, 12). Remarquez que sa douleur des offenses commises contre Dieu était plus insupportable à Jésus-Christ que celle qu'il ressentait des blessures de cette cruelle couronne dont les épines lui perçaient la tête, parce que ce zèle, dont il brûlait pour la gloire de son Père était si grand, que l'on peut dire qu'il le dévorait. Il n'en faut point de meilleure marque, et de sa charité pour nous, que ce qu'il sacrifia son honneur et sa vie pour faire qu'au lieu que son Père continuât d'être offensé il fût honoré, et que nous fussions sauvés au lieu d'être condamnés.

Si vous voulez donc, monseigneur, bien exercer votre charge, il faut que votre cœur brûle d'un semblable zèle. Sans cela, un homme, établi en autorité, n'est qu'une apparence sans existence, un corps sans âme

et un sacrifice sans feu pour l'offrir à Dieu. Ce zèle doit être dévorant, parce qu'il doit faire le même effet, dans celui qui exerce une charge publique, que la chaleur naturelle fait sur l'aliment, qu'elle convertit en la substance de celui qui le prend. C'est pourquoi Aristote nomme le magistrat une loi vivante, à cause qu'il doit être animé d'un feu si vif, qu'il en soit tout embrasé, et avoir tant d'amour pour l'honneur de Dieu et le bien public, que, lorsqu'il s'agit de leur intérêt, il ne considère ni sa fortune, ni sa vie, pour se bien acquitter de sa charge. Ainsi il est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit d'être un véritable gouverneur, un véritable magistrat, et de remplir tous les devoirs que de tels noms demandent, parce que, pour agir en personne publique et être dans la disposition de faire du bien à plusieurs aux dépens même du sien propre, il faut avoir un cœur élevé au-dessus de la condition d'un particulier, puisqu'autrement on recule bientôt au lieu de s'avancer, dans un emploi qui demande tant de capacité et de vertu.

Vous voyez, monseigneur, que j'ai passé du zèle à l'amour, parce que l'amour produit le zèle; car lorsque nous aimons véritablement quelqu'un, nous travaillons de tout notre pouvoir à lui procurer du bien et à le garantir du mal, et que tel est cet amour, tel est ce zèle. Ainsi, comme l'on ne peut attendre que de faibles effets d'une faible cause et que des enfants infirmes d'un père malsain, il est si vrai qu'il ne doit y avoir rien de faible dans l'amour qui doit produire ce zèle, dont on a besoin pour satisfaire à tous les devoirs d'une grande charge, que les lois du paganisme s'accordent avec celles du christianisme dans la créance qu'il oblige à exposer même sa vie pour le bien public. L'Écriture nous le représente comme ayant une force toute extraordinaire, lorsqu'elle dit : *L'amour est fort comme la mort, et son zèle est inflexible comme l'enfer* (Cant., VIII). De quels termes plus forts pouvait-elle user pour exprimer la grandeur de cet amour et de ce zèle, que de les comparer à la mort et à l'enfer, puisque la mort exerce son empire sur toutes les créatures vivantes, et que l'enfer retient éternellement enchaînés ceux qu'il a une fois reçus dans son épouvantable prison? Peut-on douter, après cela, que cet amour et ce zèle ne doivent être si puissants, qu'il n'y ait point d'obstacles qu'ils ne s'efforcent de surmonter, quelque grands qu'ils soient, tant à cause des oppositions qui se rencontrent au dehors que de celles que les intérêts particuliers forment au dedans, qui, toutes jointes ensemble, sont comme les eaux d'un torrent qui tâchent d'éteindre le feu de cet amour plein de zèle, qui oblige de fouler aux pieds toutes les considérations humaines, pour ne penser qu'à servir Dieu et le public? Il faut donc que celui qui entre dans une grande charge s'examine soigneusement, pour connaître s'il a un tel amour pour l'un et pour l'autre, qu'il puisse, comme un vin très-fort, l'enivrer et le faire comme sortir de soi-même, pour oublier tous ses intérêts et devenir le père de plusieurs, par la protection qu'il leur donnera, et leur esclave, si l'on peut parler ainsi, par un travail infatigable pour procurer leur bonheur. Il faut qu'il renonce à toute l'affection de la chair et du sang, et qu'il ne connaisse plus ni ses proches, ni ses particuliers amis, mais leur dise ce que Jésus-Christ dit à sa très-sainte mère aux noces de Cana : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi* (Joan., II, 4)? Quelle proximité peut être plus grande que celle du Fils de Dieu et de sa très-sainte mère? et néanmoins il ne lui accorda pas sa prière, parce qu'il jugea qu'il importait à l'honneur de son Père éternel de ne faire des miracles que dans le temps qu'il l'avait ordonné. Cet exemple nous apprend à ne considérer que la volonté de Dieu, sans s'arrêter, pour peu que ce soit, à tout ce qui n'y est pas conforme. Jésus-Christ fut attaché en public, tout nu, à la croix, parce qu'il exerçait une fonction publique, en agissant comme rédempteur de tous les

hommes. Et ceux qui sont dans les charges publiques doivent, à son imitation, être dépouillés de toutes affections particulières, pour se revêtir de l'amour du public, s'ils veulent que leur travail soit utile aux autres.

On dit ordinairement que celui qui compte pour quelque chose un maravédis ne vaut pas un maravédis. On peut dire de même qu'encore qu'une personne publique puisse avoir du bien et d'autres avantages temporels, il n'y a rien qu'elle ne doive sacrifier à l'intérêt du public; et pour peu qu'elle s'attache d'affection à quelque chose, quelque petite qu'elle soit, sans être disposée dans son cœur à la donner pour le bien commun, cette affection ralentit insensiblement son ardeur dans les fonctions de sa charge. Dieu, pour nous empêcher de tomber dans une telle faute, a eu la bonté d'avertir ceux qui prétendent aux grands emplois, de ne s'y point engager sans s'être examinés eux-mêmes, pour connaître s'ils en sont capables. Et qu'y a-t-il de plus raisonnable, puisque celui qui veut se charger d'un grand fardeau essaie diverses fois de le porter; et s'il le reconnaît trop disproportionné à ses forces, il se garde bien de l'entreprendre? Cette question est clairement décidée par ces paroles du Saint-Esprit : *N'affectez point d'être juge, si vous ne vous sentez avoir assez de vertu pour vous opposer à l'injustice sans appréhender le pouvoir des grands, et vous rendre ainsi indigne de votre charge* (Eccles., VII, 6).

Pour avoir la force nécessaire pour punir les crimes, il faut avoir surmonté dans son cœur ses propres affections, qui peuvent faire craindre ceux qui sont puissants et être un obstacle à la perfection que demande la fonction d'une charge, comme on le voit par la manière dont Notre-Seigneur parla à ses apôtres lorsqu'il les envoya travailler au salut des âmes (*Luc, X*), et par ces paroles du prophète Elie à son disciple Elisée, quand il lui ordonna d'aller ressusciter un mort : *Ne saluez personne dans votre chemin; et si quelqu'un vous salue, ne lui rendez point son salut* (*IV Reg. IV*), parce que celui qui travaille pour le bien du public doit s'en acquitter de telle sorte, que rien ne soit capable de l'en divertir, soit en voulant plaire à quelqu'un, ce que ce mot de *saluer* signifie, soit en recevant quelque faveur ou en acceptant quelque présent, ce que ces autres mots, *être salué*, signifient aussi. Il faut, au contraire, renoncer à tout pour accomplir la loi de Dieu et être du nombre de ceux à qui l'Écriture donne cette louange par la bouche de Moïse : *Ils ont dit à leurs pères, à leurs mères et à leurs enfants : Nous ne vous connaissons point* (*Deut., XXXIII, 9*), et ont ainsi observé la loi de Dieu : ce qui les rendra participants à cette bénédiction prononcée ensuite : *Donnez, Seigneur, votre bénédiction à cette fermeté invincible, et que ces œuvres vous soient agréables*. Car n'est-il pas juste que Dieu bénisse la fermeté de ceux qui soutiennent fortement les intérêts du public, et que ceux qui ont en cela de la faiblesse perdent ce qu'ils pouvaient avoir de bon, suivant ces paroles de l'Évangile : *On donnera encore à celui qui a déjà, et il sera comblé de biens; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a* (*Matth., XII, 13*).

Je me suis beaucoup étendu sur ce qui regarde l'amour et le zèle, parce qu'il importe extrêmement de graver dans votre cœur que comme ces vérités sont les plus importantes de toutes pour le salut, elles le sont aussi pour se bien acquitter des charges publiques et détromper ceux qui s'imaginent que le bon gouvernement d'une ville consiste à en bien entretenir les fortifications, à la pourvoir de vivres, à punir les crimes et à conserver chacun dans ce qui lui appartient. Tout cela est bon et nécessaire, mais il ne suffit pas; et la principale fin que se doit proposer celui qui gouverne, est, selon tous les politiques, de rendre les habitants vertueux. Car comme la vertu est dans l'âme, et que l'âme

est la principale partie de l'homme, il faut régler de telle sorte ce qui regarde le public, que l'on prenne principalement soin de l'âme, puisque c'est le plus important et à quoi tout le reste doit tendre, sans toutefois négliger ce qui est moins important.

Ainsi l'amour de l'honneur de Dieu et du bien public ne se contente pas de ne produire qu'un bien médiocre : il travaille de tout son pouvoir à faire que Dieu soit servi, et que toute la ville se porte à acquérir le plus grand de tous les biens, qui est la vertu et une vertu chrétienne.

La seule lumière naturelle montre qu'un gouverneur est obligé de prendre soin de maintenir les citoyens dans une grande union et dans une vertu humaine; mais la lumière de la foi ajoute à cela que comme notre sainte religion a une fin plus excellente, elle veut que le gouverneur temporel travaille aussi à l'édification des âmes et les porte à rendre la soumission qu'elles doivent au pouvoir spirituel. Car ce n'est pas en vain que l'Écriture dit que *le royaume des fidèles est un royaume sacerdotal*, parce qu'il ne doit pas seulement être gouverné par la raison humaine : il faut qu'il le soit aussi par la loi de Dieu, afin qu'il devienne saint et chrétien, en passant de ce qui est humain à ce qui est divin, ainsi que dans le baptême on ajoute un nouveau nom à celui que l'on a apporté en venant au monde. Or, cela ne se peut si le cœur du gouverneur ne brûle de l'amour de l'honneur de Dieu et du désir de rendre les citoyens vertueux.

Il ne suffit pas aussi, pour bien gouverner, de punir les crimes; car, encore que cela soit nécessaire, c'est principalement aux officiers de la justice à prendre ce soin. Et comme la mort d'un homme par les mains d'un bourreau est une chose si fâcheuse, tant parce qu'elle fait perdre un citoyen à la république, que par les suites si douloureuses qu'elle attire sur toute une famille, il n'y a rien que l'on ne doive faire pour éviter, s'il est possible, d'en venir à une telle extrémité. Mais quand les remèdes que l'on tâche d'y apporter sont inutiles, on ne peut se dispenser de punir des coupables, pour assurer le bien, l'honneur et la vie des bons citoyens. Xénophon et d'autres philosophes, qui ont traité de la manière de gouverner les républiques, sont de ce sentiment, qu'il vaut mieux tâcher de prévenir les crimes que de les punir quand on les a commis, et que les bonnes mœurs sont préférables aux bonnes lois. Ainsi, quoique le châtement fasse partie du bon gouvernement, il est encore meilleur de s'efforcer de rendre les citoyens si vertueux, qu'ils observent les lois avec joie. Car autrement, qu'est-ce que les bonnes lois sont aux méchants, sinon un fardeau que leurs faibles épaules ne sauraient porter, et un sujet d'ajouter crimes sur crimes en violant ces lois, par une inclination au mal d'autant plus grande qu'elles sont meilleures? ce qui oblige un bon gouverneur de s'efforcer, par tous les moyens possibles, de corriger cette mauvaise inclination.

CHAPITRE III.

De la manière dont on doit châtier les crimes, avec compassion, avec douleur, et en priant pour les coupables.

Ceux qui s'imaginent qu'il suffit, pour bien gouverner, de faire de bonnes lois et de punir ceux qui les violent, se trompent fort; car, puisque les lois si justes que Dieu lui-même donna sur la montagne de Sina, avec menaces d'un châtement terrible si l'on y contrevenait, n'ont pu rendre bons ceux qui les ont reçues, c'est une grande erreur de croire que les lois des hommes seront plus religieusement gardées. Mais l'amour de Jésus-Christ pour eux et sa compassion de les voir perdus pour avoir contrevenu à cette sainte et première loi, l'a fait descendre du ciel pour nous donner une nouvelle loi que le mérite de ses travaux,

de ses souffrances et de sa mort rendent plus facile à accomplir. Que si nous considérons attentivement une conduite si pleine d'humilité et d'amour, nous trouverons qu'elle ne nous donne pas seulement sujet de rendre des actions infinies de grâces à ce divin Rédempteur, mais qu'elle propose à ceux qui gouvernent, et particulièrement aux rois, un exemple admirable de ce qu'ils sont obligés de faire, qui est de ne se pas contenter de bien ordonner, ce qui se peut sans avoir de l'amour pour leurs peuples, mais de descendre comme de leur trône par leur bonté, et oublier les plaisirs et les délices pour travailler, à la sueur de leur visage, à amollir la dureté du cœur de leurs sujets s'ils veulent mériter le nom de princes chrétiens en imitant Jésus-Christ. Comme il y en a peu qui soient instruits de cette obligation des grands et de tous ceux à qui leurs charges donnent de l'autorité sur les peuples, ils se mettent peu en peine d'agir envers eux comme de bons pères agissent envers leurs enfants pour les rendre vertueux; ils se contentent, après être entrés dans ces charges, de les posséder, et se flattent même de l'espérance que Dieu leur donnera la récompense qu'il a promise à ceux qui s'en acquittent dignement. Mais que lui répondront-ils lorsque, paraissant devant son juste jugement et lui représentant la punition qu'ils auront faite des méchants qui ont violé ses lois, il leur demandera si pour n'être point obligés d'en venir à un châtement si fâcheux, quels bons exemples ils ont donnés à ceux qui leur étaient soumis, quelles remontrances paternelles ils leur ont faites, et quelles instructions ils leur ont procurées pour les porter à la vertu. A quoi il ajoutera : comment, n'ayant point ces bonnes semences en eux-mêmes, ils pouvaient espérer de recueillir une abondante moisson de vertu.

Le cœur de l'homme est comme une source dont si elle est claire, l'eau des ruisseaux qui en coule est claire aussi, et si elle est bourbeuse, l'eau en est sale. Ainsi quand on se contente de nettoyer la terre que cette eau bourbeuse avait gâtée, au lieu de nettoyer la source d'où elle tirait sa corruption, cette source recommence aussitôt de donner de l'eau sale comme auparavant, et c'est en cette manière que la vie de ces coupables que l'on punit est devenue criminelle, et que celle de ceux qui les punissent l'est aussi par le peu de soin qu'ils ont eu d'empêcher qu'ils se rendissent dignes du châtement que l'on en a fait; au lieu que, si l'on avait travaillé, comme on y était obligé, à nettoyer cette source, elle aurait, par ses pures eaux, fait produire à ces âmes des vertus qui auraient procuré leur salut dont une telle négligence a causé la perte.

Voilà quel sera le compte, et encore plus exact, que Dieu demandera avec des paroles épouvantables aux personnes établies en autorité, qui, parce qu'ils n'ont point d'amour pour ceux sur qui leur pouvoir s'étend, ne travaillent pas à les rendre bons. Ils connaîtront alors quelle erreur c'est de s'imaginer qu'il leur suffit de les châtier de leurs crimes, sans se mettre en peine de les empêcher d'y tomber, et d'agir ainsi en maîtres très-rigoureux au lieu qu'ils devraient agir en pères très-charitables.

L'amour n'est pas seulement nécessaire pour se bien acquitter de ce devoir si important de travailler à rendre bons ceux sur qui l'on a de l'autorité, il l'est aussi pour se conduire dans la punition des crimes, lorsque l'on est contraint d'en venir à cette extrémité, parce que châtier sans avoir de l'amour pour ceux qu'on châtie, est une espèce de vengeance et de cruauté, et ainsi un châtement contraire à l'humanité et encore beaucoup plus à la charité chrétienne; car un homme doit avoir compassion d'un autre homme; et, quoique la justice l'oblige à le punir, il ne lui est pas permis de se dépouiller de ce sentiment de bonté et de miséricorde pour une personne de semblable nature que lui. Il doit

considérer qu'il peut lui-même tomber et est peut-être déjà tombé dans quelque péché encore plus grand que celui pour lequel il l'a condamné.

La miséricorde étant l'une des principales vertus d'un chrétien, elle doit être si profondément enracinée dans son cœur, que l'on puisse dire qu'il a des entrailles de miséricorde, en se souvenant que c'est par une pure miséricorde qu'il a été créé, qu'il a été fait chrétien, qu'il a reçu le pardon de ses péchés lorsqu'il s'en est repenti, qu'il a été préservé d'en commettre encore plusieurs autres, et enfin que c'est par la pure miséricorde de Dieu qu'il espère d'être sauvé. Ainsi, quelle apparence y a-t-il que celui qui a tant de besoin de miséricorde refuse de la faire à son prochain en la manière qu'il le peut? C'est pourquoi un particulier doit pardonner les injures qu'il a reçues, et une personne publique ne doit pas seulement modérer le châtement autant que la justice le permet, mais sentir de la douleur d'être contraint d'user de remèdes si violents contre celui que la charité l'oblige de regarder comme son frère. Dieu même, ce souverain juge, lui en donne l'exemple par cette manière dont il parle dans Isaïe : *Malheur ! je serai vengé de mes ennemis (Isai., II)* ; ce qui montre que sa compassion précède le châtement qu'il fait des méchants. Jésus-Christ en a usé de la même sorte, car il a pleuré sur Jérusalem auparavant que de l'avoir châtiée (*Luc., XIX*). Puis donc que le Créateur, qui peut avec tant de justice punir les coupables qui l'ont offensé, a de la compassion pour eux avant que de les châtier, à combien plus forte raison un juge doit-il en avoir? Peut-on dormir tranquillement durant la nuit qui précède la sentence de mort que l'on est obligé de prononcer? et un juge chrétien ne doit-il pas gémir et prier Dieu de faire miséricorde à celui qu'il se trouvera contraint de condamner le lendemain? C'est ainsi qu'il faut agir pour satisfaire à ce que l'on doit à son prochain, et attirer sur soi-même par cette compassion celle de Notre-Seigneur, afin qu'il nous soit favorable lorsque, de juge que l'on est présentement, on se trouvera coupable et obligé de paraître devant son redoutable tribunal en ce jour terrible où il jugera les vivants et les morts.

Une personne établie en autorité ne pouvant agir d'une manière qui lui est si importante si elle n'a de la charité, il est visible qu'elle en a besoin tant pour empêcher autant qu'il se peut que l'on ne commette des crimes, que pour les punir chrétiennement. Il y a encore plusieurs autres choses en quoi la charité peut servir à une personne établie en autorité pour se bien acquitter de sa charge, dont l'une est de ne pas renfermer la justice et la charité dans des bornes aussi étroites que sont celles que l'usage ordinaire y met, mais de considérer ce que demande le zèle de l'honneur de Dieu, le bien public et même l'intérêt des particuliers en des rencontres particulières : comme, par exemple, il est certain que les lois n'obligent point de prêter de l'argent à ses proches ni encore moins à d'autres, soit pour les tirer de la nécessité ou pour les garantir de quelque occasion de pécher, à moins que ce ne fût un père, ou un pasteur, ou quelque autre occasion semblable ; mais la loi de la charité s'étend plus loin que celle de la justice ordinaire, et condamne souvent à des peines éternelles ceux que l'autre absout ; car, si cette loi de la charité oblige à empêcher ce qui peut apporter un notable préjudice au prochain dans ce qui regarde le temporel, à combien plus forte raison le doit-elle faire dans ce qui regarde le spirituel? Ainsi, comme une personne établie en autorité n'est pas seulement obligée par le devoir de sa charge de faire observer les lois particulières, mais aussi de veiller sur ce qui regarde l'honneur de Dieu et le bien public, qui doute que, s'il se commet quelque irrévérence dans l'Eglise ou quelque autre chose contraire à l'honneur de Dieu, un gouverneur ne soit obligé d'en

faire le châtement, comme aussi d'empêcher de tout son pouvoir que le luxe dans les habits, dans les meubles, dans les festins et autres choses semblables, ne se glisse dans la ville où il commande, parce que la loi de la charité est comme une loi générale qui doit empêcher tout ce qui est préjudiciable au public et qui appauvrit les citoyens par de semblables excès? Que si ce gouverneur reconnaît quelques-uns de ces esprits turbulents ou sujets à s'enivrer, ou à d'autres vices, quoique la coutume et l'usage ordinaire ne l'obligent pas à y remédier, la loi de Dieu l'y oblige, puisque c'est un devoir de la charité que les personnes publiques sont plus engagées à exercer que non pas les particuliers, parce que le précepte de procurer le bien du prochain et le garantir de mal oblige davantage ceux qui ont plus de moyens de le faire; ce qui a fait dire à saint Grégoire, que l'on demande un plus grand compte à celui qui a le plus reçu, en quoi il n'a fait que répéter ce que Jésus-Christ lui-même a dit dans la parabole des talents, qui montre qu'il ne se contente pas que l'on conserve les grâces qu'il accorde, mais qu'il veut qu'on les fasse profiter; ce que le même saint Grégoire dit se devoir entendre du bien que l'on peut faire à son prochain et du mal dont on peut le garantir. Une si importante vérité ne doit-elle pas faire trembler ceux qui croient que leur pouvoir et leurs richesses ne les obligent à faire du bien que lorsqu'ils ne peuvent s'en exempter? Et quel compte n'auront point aussi à rendre ceux qui sont établis en autorité, de ce qu'au lieu d'employer leur pouvoir pour le bien commun de ceux sur qui il s'étend, ils s'en servent pour procurer des mariages avantageux à leurs enfants, faire plaisir à leurs amis, et autres choses semblables, employant ainsi à leur propre usage les talents qui leur ont été confiés! Que si ces personnes à qui les charges donnent tant de pouvoir voulaient considérer attentivement ce que je viens de représenter, et en faire un bon usage tant par eux-mêmes que par ceux qu'ils feraient agir sous leur autorité, le public en recevrait tant d'avantage, que l'on verrait bientôt une réformation entière ou au moins un si grand changement dans les mœurs et dans la discipline, qu'ils passeraient, dans ce grand jour du jugement de Dieu, pour ces fidèles serviteurs qui auraient tellement fait profiter les talents qu'il leur aurait mis entre les mains, qu'ils l'entendraient leur dire de sa propre bouche : *Entrez, serviteur fidèle, dans la joie de votre Seigneur*, lorsqu'il dirait en même temps à ceux qui n'auraient pas fait profiter les talents qu'il leur aurait confiés, ces paroles foudroyantes : *Qu'on leur lie les pieds et les mains, et qu'on les précipite dans les ténèbres extérieures* (Matth., XXII, 13), c'est-à-dire dans les flammes éternelles.

Combien grand est donc le pouvoir de la charité, et combien est-elle nécessaire pour exercer une charge publique, puisque l'on peut par son moyen mériter de si grandes récompenses, et que sans elle on tombe dans une condamnation à laquelle on ne saurait penser sans horreur!

De grands saints ont dit que ce que l'œil est dans le corps, celui qui gouverne l'est dans la république, parce que pour bien gouverner, il faut que la lumière de la prudence emploie tous les moyens nécessaires pour arriver à la fin qu'elle se propose, qui est la paix et le règlement des mœurs des citoyens, selon ce que le Saint-Esprit dit dans l'Écriture : *Un juge sage jugera le peuple, et la domination d'un prince prudent sera assurée* (Eccles., X, 1). On peut dire de celui qui gouverne sans avoir cette prudence : *Que si un aveugle conduit des aveugles, ils tomberont tous dans la fosse* (Marc, XV), et qu'ainsi en se perdant il perdra les autres, suivant ces paroles de l'Écclésiaste : *Un roi imprudent cause la perte de son peuple, et les villes deviennent peuplées par la conduite des sages* (Eccles., X, 3). Car une ville ressemblé

à un vaisseau, ce qui fait que l'on donne le même nom au gouverneur et au pilote qui conduisent l'une et l'autre, et montre que la prudence n'est pas moins nécessaire pour bien gouverner que l'art l'est à un pilote pour se bien servir du gouvernail : en quoi la difficulté est d'autant plus grande lorsqu'il faut naviguer sur des mers pleines d'écueils, de bancs de sable, de courants d'eau, de fréquentes et grandes tempêtes et de plusieurs autres périls qui ne rendent presque cette navigation connue que par les naufrages de ceux qui l'ont tentée.

Mais toutes ces difficultés, quoique si grandes, n'approchent point de celles qui se rencontrent dans le gouvernement politique, parce qu'il y a toujours tant de vents contraires, qu'encore qu'il n'en paraisse point au dehors, les passions des citoyens embarqués dans ce vaisseau en excitent toujours entre eux de si violents, qu'ils forment une guerre civile plus dangereuse que ne l'est une navigation sur la mer. Car étant difficile, comme dit Platon, de se rendre maître de l'esprit de l'homme, combien est-il plus difficile de dompter par la raison tant de personnes de différentes conditions, d'esprits différents et de différentes humeurs; les uns riches, les autres pauvres; les uns habiles, les autres incapables; les uns superbes, les autres humbles, et enfin les uns bons et les autres méchants ? Il faut pour cela cette prudence dont parle saint Paul lorsqu'il dit : *Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous* (1 Cor., XXII). Ajoutez que nos péchés font que depuis fort longtemps les villes sont si mal gouvernées, que l'on n'y reconnaît presque plus aucune trace de l'ancienne discipline; le dérèglement est tel, que les hommes croient qu'on leur fait tort d'entreprendre de les corriger, et l'établissement de l'ordre par l'observation des anciennes coutumes passe dans leur esprit pour des nouveautés.

C'est donc avec grande raison que Sénèque compare ceux qui entreprennent de gouverner une ville ou une république à un médecin qui s'engagerait dans un hôpital à traiter plusieurs malades de diverses maladies, puisqu'il n'y en a point de si dangereuses et de si difficiles à guérir que celles de l'âme, ni dont les malades aient plus d'horreur des remèdes que le médecin leur propose. Outre qu'un corps n'a d'ordinaire qu'une maladie, au lieu qu'il se rencontre plusieurs vices dans une même personne, et quelques-uns contraires aux autres.

Entre les choses que des gens fort habiles ont écrites touchant la conduite que demandent des cures si importantes, l'une est que le gouverneur soit naturellement prudent et sage, et c'est aussi la première qualité que le concile de Carthage dit être nécessaire à un évêque, parce qu'il est si difficile de combattre son naturel, qu'il arrive rarement qu'on le puisse surmonter. Platon ne craint point aussi d'assurer qu'une république ne saurait subsister si l'on n'emploie les hommes à ce que leur inclination les porte, parce que c'est le moyen de faire que chacun excelle dans sa profession par le plaisir qu'il prend à l'exercer, et qu'ainsi tous en profitent.

Mais, pour parler chrétiennement, on peut dire que la prudence naturelle est un don de Dieu qui peut servir de fondement pour acquérir la sagesse. Néanmoins si l'on se contente de cela seul, on n'est pas capable de bien gouverner, non plus que la terre, quelque fertile qu'elle soit par elle-même, ne saurait produire de bons fruits, si elle n'est cultivée. Ce qui a fait croire à ce philosophe qu'encore que l'on ait beaucoup d'esprit et plusieurs autres bonnes qualités, il est difficile de bien gouverner sans prendre conseil d'autrui; sur quoi l'on rapporte d'un autre philosophe, qu'ayant été fait esclave et exposé